



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

B 479141 DUPL

202
611
.T187
58

BULLETIN
ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

BULLETIN
ARCHÉOLOGIQUE
ET HISTORIQUE

DE

LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE

TARN-ET-GARONNE, *Montauban*

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE LE 13 AOUT 1884.

TOME XXIV. — ANNÉE 1896.

~~(4^e Trimestre)~~



MONTAUBAN,

IMP. ET LITH. FORESTIÉ, RUE DU VIEUX-PALAIS, 23.

1896.

Humming
 Myself
 1-2-23
 5-4-27

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE

TARN-ET-GARONNE

Membres du bureau.

MM.
 Chanoine F. POTTIER, , *Président.*
 MILA DE CABARIEU, O. , I. ,
Vice-Président.
 Édouard FORESTIÉ, *Secrétaire*
général.
 Auguste BUSCON, *Trésorier.*

MM.
 Henri DE FRANCE, *Archiviste.*
 Com^e DUCHAUSSOY, , *Archiv.*
bibliothécaire.
Conseil d'Administration.
 DUMAS DE RAULY, ,
 DE BELLEFON (Aloys-Méric).
 Paul DE FONTENILLES, , .

Membres honoraires-nés.

M. le Ministre de l'Instruction
 publique.
 M. le Général de division.
 M. le Préfet du département.

Mgr l'Évêque de Montauban.
 M. le Maire de Montauban.
 M. l'Inspecteur d'académie.

Membres honoraires.

MM.
 AUDO (Mgr Z.), archevêque d'A-
 madia (Kurdistan).
 BARBIER DE MONTAULT (Mgr X^r.),
 C. , O. , prélat de S. S. :
 Poitiers.
 BOURRET (S. Em. le cardinal).
 évêque de Rodez.
 DE BOYSSON, O. , général de
 division : Lyon.
 CAZET (Mgr), évêque de Mada-
 gascar.

MM.
 LASTEYRIE (comte Robert de),
, I. , membre de l'Institut.
 DELISLE (Léopold), C. , I. ,
 administrateur général de la
 Bibliothèque nationale : Paris.
 LEWAL (général), G. O. , an-
 cien ministre de la guerre :
 Paris.
 MARSY (comte de), C. , I. ,
 directeur de la Société fran-
 çaise d'archéologie.

Membres fondateurs et titulaires

Résidant à Montauban.

ALIBERT (docteur), , médecin en chef de l'Hospice
 BARTHE (l'Abbé Germain), vicaire de Saint-Jacques.
 BELLEGARDE (général de), O. , command. la 17^e brigade de caval.
 BLUEN, lieutenant au 11^e régiment d'infanterie.
 BOUIS (Achille), directeur du Musée de Montauban.
 BOURDEAU (Jean), receveur de l'Enregistrement.

- BOUYSSOU (chanoine honoraire), chancelier de l'Évêché.
- BOYSSON (Jehan de), lieutenant au 1^{er} chasseurs d'Afrique, officier d'ordonnance de M. le général de Bellegarde.
- BUGNON (Albert), ✱, capitaine au 10^e dragons.
- BUSCON (Auguste), avocat, adjoint au maire de Montauban.
- CALHIAT (H.), ✱, chan. hon., aumônier du Lycée, mission. apostol.
- CAMINEL (de Bonafous de), ✱, lieutenant-colonel commandant le 17^e escadron du train des équipages.
- CARTAUT (Ludovic), ✱, O. ✱, ancien conseiller de préfecture.
- CASTELLANE DE SALERNES (de), capitaine au 11^e de ligne.
- CÉLARIÉ (Gaston), professeur de dessin.
- CLAVERIE (Jules), ✱, ancien officier de marine.
- COLLOMBIER, (Victor), direct. de l'Enregistrement et des Domaines.
- COMPADRE, capitaine de gendarmerie.
- CONDAMINAS, lieutenant au 11^e de ligne.
- CONTENSOU (Alexand.), chan. hon., maître de chap. de la Cathédrale.
- COSTE, O. ✱, C. ✱, I. ✱, médecin principal en retraite.
- COUGOUREUX, docteur-médecin.
- COUSTOU-COYSEVOX (Gabriel de), O. ✱, ancien sous-préfet.
- DARDENNE (Henri), ✱, trésorier-payeur général.
- DAUSSARGUES (Achille), agent-voyer en chef.
- DAUX (abbé Camille), missionnaire apostolique.
- DELBREIL (Henri), ancien sénateur, maire de Montauban.
- DELBREIL chanoine honoraire, curé de Saint-Jacques.
- DELMAS-DEBIA (Edmond), château de la Salvetat, anc. sous-préfet.
- DELOCHE (Maximin), ingénieur civil, directr de la Compagnie du gaz.
- DELPEY (avocat) : Montauban et Valence.
- DUBOIS-GODIN (Gaston), vice-président de la Caisse d'épargne.
- DUCHAUSSEY (Alfred), ✱, commandant au 20^e de ligne.
- DUMAS DE RAULY (Charles), ✱, archiviste du département.
- FAUBIN (abbé), directeur au Grand Séminaire.
- FAURE (Alphonse), artiste-peintre.
- FAURE (Ernest), notaire.
- FONTENILLES (de), ✱, ✱ : château des Auriols, par Villemur, et Montauban.
- FOREL (Henri), ✱, lieutenant-colonel de l'armée territoriale.
- FORESTIÉ NEVEU, ancien conservateur honoraire des archives municipales.
- FORESTIÉ (Édouard), correspondant du ministère des Beaux-Arts, lauréat de l'Institut.

- FOURMENT (Paul), chanoine honoraire, curé de Léojac-Montauban.
FOURNIÉ, chef de musique au 11^e de ligne.
FOURCADE (Pierre), ✱, chef d'escadron au 10^e dragons.
FRANCE (Henry de).
GARDARENS DE BOISSE (de), juge au Tribunal civil.
GARDAREIN, ✱, sous-intendant militaire.
GARDELLE (Léopold), ⚧, architecte.
GARRISSON (Gustave), ⚧, sénateur de Tarn-et-Garonne, anc. maire.
GAUTIÉ (Henri), avocat.
GASTEBOIS (Gabriel de), O. ✱, docteur en droit.
GASTEBOIS (Louis de), ancien lieutenant d'artillerie.
GERBAUD, avoué.
GIRONDE (comte Léopold de), ancien conseiller général.
GUIBAL (Elie), ✱, ingénieur en chef du département.
GUIRONDET (Louis), ✱, avocat, ancien bâtonnier de l'ordre.
KONNE, O. ✱, colonel au 11^e de ligne.
LABORIE (abbé), professeur au Petit Séminaire.
LADE (Bernard) : château de Mortarieu, près Montauban.
LAPIERRE (Louis), avocat.
LAVITRY (Étienne-Louis), notaire.
LEENHARDT (F.), ⚧, prof. de sciences naturelles à la Faculté.
MÉRIC DE BELLEFON (Aloys de), ancien magistrat.
MAUBERT, chef de musique au 20^e de ligne.
MAUROU, architecte de la ville.
MAURY, greffier en chef du Tribunal civil.
MILA DE CABARIEU, O. ✱, I. ⚧, ancien préfet.
MOLL (Yves), président du Tribunal civil.
MORETTE, chanoine, supérieur du Petit Séminaire.
OLIVIER, ✱, architecte diocésain honoraire.
PIGACHE-SAINTE-MARIE (de), capitaine au 11^e d'infanterie.
POTTIER (Fernand), ⚧, chanoine, correspondant du ministère de l'instruction publique, insp. de la Soc. française d'archéologie.
POUSSY (Pierre), ✱, capitaine en retraite.
PRADES DE LA VALETTE (Henri de).
PRAX (René), notaire, docteur en droit.
RIVIÈRES (baron Edmond de), inspecteur divisionnaire de la Société française d'archéologie.
ROQUES (Fernand), ✱, commandant de recrutement.
SAINSARDOS, perceuteur.
SANCHOLLE (E.), avocat.

SAINT-FÉLIX (J. de Cassaigneau de), conseiller d'arrondissement.
 SCORBIAC (baron Bruno de), avocat : château de Verlhaguet.
 SCORBIAC (Étienne de), C. ✕, avocat.
 SCORBIAC (abbé Henri de), docteur en théologie.
 SCORBIAC (comte Guichard de), avocat.
 SEMEZIES (Marcel), avocat.
 SÉVERAC (Jean de), avocat, conseiller général.
 SOULIÉ (E), U, vicaire-général honoraire, chanoine.
 STOUMPF, chanoine, directeur au Grand Séminaire.
 TACHARD (docteur), ✕, médecin principal : Toulouse.
 TAYAC (Ernest).
 TRESSIÉ-SOLIER (Pierre), avocat, maire de Finhan.
 THOMAS, maître de chapelle et compositeur de musique.
 VÉZINS (comte Élie de Levezou de), château de Chambord.
 VÈNE (Maurice), commandant au 128^e régiment territorial.
 YZARN DE CAPDEVILLE (baron).

Résidant hors de Montauban.

ALIBERT, ingénieur civil : Paris.
 BARBOT (vicomte Lionel de) : château du Mesnil, par Montech.
 BASTIÉ (Eugène), peintre et sculpteur : Castelsarrasin.
 BEAUQUESNE (baron H. de), ✕, ancien officier : Merles et Toulouse.
 BÉLAY, juge de paix : Reyniès.
 BELBÈZE (R. P. Daniel) : Moissac.
 BERNARD (Firmin de), avoué : Castelsarrasin.
 BOÉ, docteur-médecin : Castelsarrasin.
 BOISTEL (Léo), peintre d'histoire : Dieupentale.
 BOSC (Paul) : Saint-Antonin.
 BOSCUS (Louis) : Caussade.
 BOUZAC, notaire : Finhan.
 CAPELA (Louis), avocat : Castelsarrasin.
 CARRÈRE DE MAYNARD (Paul) : château de Bailard, par Grenade.
 CARRIEU (Hippolyte), docteur en droit : Toulouse.
 CONSTAN, docteur-médecin : Lafrançaise.
 COSTE (Arthur de) : château d'Andas, par Castelsagrat.
 COUDERC-MIMEREL, château de Candes, par Auvillar.
 DUGUÉ (Joseph) : Moissac.
 FAUR (Prosper du) : Larrazet.
 FONTANIÉ (Paul), docteur en droit : Castelsarrasin.
 FRAYSSINET (Jules) : Beaumont-de-Lomagne.

GALABERT (Firmin), curé d'Aucamville.
 GARREAU (Maurice), avocat : Castelsarrasin.
 LABORDE (Antonin), anc. cons. général : Beaumont et Toulouse.
 LABRUYÈRE (Etienne), capitaine au 28^e dragons : Paris.
 LACOSTE DE L'ISLE, C. ✕, général : Malause.
 LAFITTE (Paul), docteur : Verdun.
 LA HITTE (vicomte Maurice de) : Montech.
 LATREILLE (Robert), ✕, notaire, maire de Lafrançaise.
 LURY (Augustin), chan. hon., doct. en théol. : Paris-Lamagistère.
 MARIGNY (Jean de) : Villebrumier.
 MARVEILLE (de) : château de Mauvers, par Verdun.
 MATHET, pharmacien : Caylus.
 MAURY (R.), curé de Finhan.
 MINORET (René), ancien officier : château de Roujos, près Beaumont.
 MISPOULET, ✕, lauréat de l'Institut : Montpezat et Paris-Passy.
 MOING (Ernest) : Golfech.
 MOMMÉJA (Jules), I. ✕ : Monteils, par Caussade.
 MONBRISON (Étienne de) : château de Saint-Roch.
 MONBRISON (Georges de) : château de Saint-Roch, par Auvillar.
 MONTRATIER-PARAZOLS (comte Paul de) : château de la Baronnie,
 par Lafrançaise.
 OULÈS (abbé), curé de Saint-Martin de Belcassé.
 QUILHOT (Aubin), curé de Saint-Jacques : Moissac.
 RÉBOUIS (Émile), ✕, archiviste paléographe : Valence-d'Agen-Paris.
 REBOULET (Armand) : Grenade.
 RESSAYRE, avocat : La Croze, par Saint-Porquier, et Toulouse.
 REYNIÈS (abbé Mathieu Séguin de) : curé d'Auty.
 ROUS (Germain) : château de Feneyrols et Montauban.
 RUBLE (baron Alphonse de), I. ✕, membre de l'Institut : château
 de Ruble, par Beaumont, et Paris.
 SAINT-MARTIN (Charles de) : Verdun et Toulouse.
 SAINT-VINCENT (baron Félix de) : château de Boutary, par Montech.
 SOUBIES (Albert), ✕, ✕, I. ✕ : Beaumont-de-Lomagne et Paris.
 SOUBIES (Henri) : château de Manaud, près de Beaumont.
 TAILLEFER, curé de Cazillac, par Lauzerte.

Membres correspondants.

AMADE (Albert d'), ✕, ✕, commandant d'infanterie : Pau.
 AZÉMAR, avocat, ancien magistrat : Toulouse.
 BACALERIE, curé de Villeneuve-lès-Bouloc (Haute-Garonne).

- BALANDIER, ingénieur des ponts et chaussées : Béziers.
 BAUDON DE MONY, élève de l'École des Chartes : Paris.
 BEAUDEMOULIN, capitaine-instruct. à l'École de Cavalerie : Saumur.
 BELLEGARDE (de), ✱, commandant du génie : Avignon.
 BELLEUD (Eugène de Saint-Jean de) : Castelnau de Montratier (Lot).
 BERC (Emmanuel de), docteur en droit : Clermont-Ferrand.
 BERNARDIE (de La), directeur de l'Enregistrement : Poitiers.
 BERNET (du), curé de Saint-Pierre del Pech, par Saint-Maurin.
 BÈS DE BERC, conseiller à la Cour d'appel : Poitiers.
 BESSE (vicomte de La) : officier d'ordon. du général : Carcassonne.
 BÈTHUNE (baron), prélat de Sa Sainteté : Bruges.
 BLADÉ, ✱, ✱, correspondant de l'Institut : Agen.
 BORDE (La), ✱, direct. des affaires civiles au minist. de la Justice.
 BOUET (Max), avocat : Saïgon (Cochinchine).
 BOUGLON (baron de) : Toulouse.
 BOUÏC (Albert), ancien magistrat : Avignon.
 BOURBON (Georges), I. ✱, archiviste du départ. de l'Eure : Évreux.
 BOUTELOU (Emmanuel), O. ✱, directeur des Beaux-Arts : Séville.
 BOYER (Germain), docteur en droit : Béziers.
 BOYSSON (Jean de), avocat : Sarlat.
 BOYSSON (Richard de), C. ✱ : Cénac (Dordogne).
 BRAQUEHAYE, ✱, membre de la Société archéologique de Bordeaux.
 CABALLERO INFANTES, O. ✱, de l'Académie de Séville.
 CABIÉ (Edmond), ✱, de l'École des Chartes : Roqueserrière (H^e-G^e).
 CARDAILLAC (Xavier de), ✱, avocat : Tarbes.
 CAPELLA (Arthur de) : Puylaurens.
 CARSALADE DU PONT (de), ✱, chanoine, président de la Société historique de Gascogne : Auch.
 CARTAILHAC (Émile), ✱, C. ✱, ✱ : Toulouse.
 CAYROU (Joseph) : La Brède (Gironde).
 CAZAUAN, chanoine honoraire, profess. au Grand Séminaire : Auch.
 CÉLESTE, ✱, bibliothécaire : Bordeaux.
 CHAMOTTE-ROMEUF (Louis), avocat : Franconville (Seine-et-Oise).
 CHAUDRUC DE CRAZANNES (Henri), O. ✱, intendant militaire : Paris.
 CHEVALIER (Ulysse), ✱, ✱, chan. hon., cor. de l'Institut : Romans.
 CONTRERAS (Raphaël), O. ✱, directeur de l'Alhambra : Grenade.
 COUGET (Alphonse), ancien magistrat, vice-président de la Société des Études de Comminges : Saint-Gaudens.
 COUTURE (Léonce), ✱, doyen de la Faculté catholique : Toulouse.
 CLOQUET (Louis), professeur d'archéologie à l'Université de Gand.

- CROLLALANZA (Goffredi), O. ✠, secrét. de l'Acad. héraldique : Bari.
 DARIO (commandant Victor), O. ✠ : Toulouse.
 DIEULAFOY (M^{me} Jane), ✠, ☿, : Paris.
 DIEULAFOY (Marcel), ✠, ☿, memb. de l'Institut, ingén. en chef : Paris.
 DOUAIS, chanoine honoraire, ☿, de l'Acad. des sciences : Toulouse.
 DUBOR (Georges de), ☿, membre de plus. Sociétés savantes : Paris.
 DUBOURG (dom), bénédictin : Paris.
 DURIEU (comte Paul), I. ☿, O. ✠, conserv. Musée du Louvre : Paris.
 DUSAN (général Alphonse), C. ✠ : Toulouse.
 EVANS, président de la Société des antiquaires : Londres.
 FABREGAS DOMINGO (Jose) : Tarragone (Espagne).
 FERRAND, chanoine hon., curé de Baurech (Gironde), par Cambes.
 FLORENT (Gonzague), chanoine, curé de Conques (Aveyron).
 FONTENILLES (de La Roche, marquis de) : Paris, rue Villersxercel.
 FORT (abbé Edmond), arch. du dioc. d'Albi, curé du Tillet (Tarn).
 FOURNIER, ✠, lieutenant-colonel à l'état-major général : Paris.
 FROMENT (dom), bénédictin : Saint-Wandrille (Saine-Inférieure).
 GALLET, chanoine, présid. de la Commiss. archéologique : Versailles.
 GANAY (général, comte de), O. ✠ : Lunéville.
 GAUTIER-DESCOTTES, compositeur, secr. de la Com. arch. : Arles.
 GESTOSO Y PEREZ, O. ✠, professeur à l'Académie des arts : Séville.
 GRAULE (Henri), chanoine d'Albi.
 GRIOLET, ✠, sous-intendant : Avignon.
 HAUTSCHAMPS (colonel baron Des), O. ✠ : chât. de Griffoul (Dordog.).
 HAUTREUX, ✠, membre de l'Académie : Bordeaux.
 HELBIG (Jules), directeur de l'*Art chrétien* : Liège.
 JEANROY (A.), professeur à la Faculté des lettres : Toulouse.
 JONQUIÈRE (vicomte de Taffanel de la), O. ✠, colonel : Paris.
 JUMEL (Albert) : Amiens.
 LAHONDÈS (de), présid. de la Société archéol. du Midi : Toulouse.
 LALANDE (P.), ☿, membre de la Société française d'archéol. : Brive.
 LARRIEU, de plusieurs Académies, curé de Montbardon (Gers).
 LASSALLE (Xavier de) : Agen.
 LASSUS (baron de), président de la Société des Études de Comminges : Montréjeau (château de) (Haute-Garonne).
 LATIL (dom Augustin de), bénédictin au Mont-Cassin (Italie).
 LAUZUN (Philippe), ☿, membre de la Société des sciences : Valence-sur-Baise (Gers).
 LAVAU DE SAINTE-FORTUNADE (le vicomte de), ✠, C. ✠, conseiller d'ambassade : Rome.

- MAIRE** (Albert), bibliothécaire de l'Université : Paris.
MALARTIC (comte Gabriel de Maurès de) : Paris.
MARBOT, chanoine honoraire, membre de l'Académie : Aix.
MÈNEVAL (baron de), ✱, C. ✱, ✱, consul général.
MENSIGNAC (de), ✱ : Bordeaux.
MERLET, ✱, de la Société archéologique de Chartres.
MOLETTE DE MORANGIÈS (Victor de), cons. des hypothèques : Tours.
MONTESQUIEU (baron Charles de Secondat de) : château de La Brède.
MOULENQ (François), ✱, conseiller à la cour d'appel : Toulouse.
NOGUIER, ✱, président de la Société archéologique de Béziers.
ONGAGNA (le chevalier), ✱ éditeur : Venise.
PARFOURU, archiviste départemental : Rennes.
PASQUIER, archiviste du départ. de la Haute-Garonne : Toulouse.
PEILLARD, capitaine : Lyon.
PÉRON, O. ✱, intendant militaire : Bourges.
PIGANEAU (E), ✱ : Saint-Emilion et Bordeaux.
POUILLOT, I. ✱, inspecteur d'Académie : Bourges.
PUIG, O. ✱, lieut.-colonel, commandant de recrutement : Toulouse.
QUÉVILLON (Fernand), ✱, ✱, lieut.-col., état-major général : Paris.
RAMEL (Fernand de), ✱, avocat au Conseil d'État, député : Paris.
RENCOGNE (Pierre Babinet de) : Toulouse.
RICHEMOND (de), ✱, archiviste du département : La Rochelle.
RIGOT (Paul) : Nîmes.
ROMESTIN, ✱, architecte : Toulouse.
ROSSIGNOL (Élie), inspect. de la Soc. franç. d'arch : Montans (Tarn).
ROUMEJOUX (A. de) : président de la Société archéol. du Périgord.
RUMEAU (B.), directeur de l'école Saint-Sylve : Toulouse.
RUPIN (Ernest), I. ✱, prés. de la Société scient. et archéol. : Brive.
SAINT-BON (le comte Gustave de) : Marseille.
SAINT-PAUL (Anthyme), ✱ : Paris.
SCHALL (abbé Jules) : château de Gudanes (Ariège).
SOIL, directeur du musée Tournay (Belgique).
TAMISEY DE LARROQUE, ✱, I. ✱, corresp. de l'Inst. : Gontaud (L.-et-G.)
TARDE (de), ✱, magistrat : Sarlat et Paris.
THOLIN, ✱, I. ✱, archiviste de Lot-et-Garonne : Agen.
TIERNY (Paul), ✱, archiviste du Gers : Auch.
TRUTAT (Eugène), ✱, I. ✱, directeur du Muséum : Toulouse.
VÉFRAN, I. ✱, architecte, présid. de la Commis. archéol. : Arles.
VERNEILH (baron Jules de), insp. de la Soc. franç. d'ar. : Périgueux.

VIVIÈS (Paul de), château de Tauriac (Tarn).
 VILLARET (de), ✱, ✱, chef de bataillon : Avignon.
 VILLENEUVE (Paul), avocat : Nérac.
 VILLENEUVE (Léonce de), chancelier de l'évêché de Monaco.
 VIVIE (Aurélien), ✱, de l'Académie de Bordeaux.

COMPOSITION DES DIVERSES SECTIONS

Section de Photographie.

MM. de Méric de Bellefon, *président*; docteur Tachard, *vice-président*; commandant Duchaussoy, *conservateur*; Henri Gautié, *secrétaire*.

MEMBRES : MM. Eugène Bastié, Bouïs, Bouzac, docteur Coste, Arthur de Costes, Daussargues, Édouard Forestié, Dardenne, abbé Faubin, de France, de Fontenilles, Gautié, Gerbaud, Gnibal, abbé Laborie, Lavitry, Leenhardt, chanoine Morette, abbé Quilhot, abbé de Reyniès, de Séverac, abbé Stoumpff, Étienne de Scorbiac, Guichard de Scorbiac, Trutat, comm. Vène.

Section de Musique.

MM. Albert Soubies, *président honoraire*; chanoine Contensou, *président*; Albert Bouïc, *vice-président*; Guibal, *conservateur*; M. Thomas, *secrétaire*.

MEMBRES : MM. Bagel, Bourdeau, Paul Bosc, capitaine Bugnon, Gaston Célarié, Collombier, lieutenant Condaminas, Dardenne, Daussargues, Édouard Forestié, chanoine Fourment, Fournier, Gautier-Descottes, L. de Gironde, Guibal, Lavitry, Maubert, Maury, abbé Maury, abbé Millot, Moll, capitaine Peillard, R. Prax, Étienne de Scorbiac, Sancholle, chanoine Stoumpff, Jean de Séverac, Alfred Thomas.

Section des Beaux-Arts.

MM. Georges de Monbrison, *président honoraire*; Dardenne, *président*; comte de Gironde, *vice-président*; de Fontenilles, *secrétaire*.

MEMBRES : MM. de Barbot, Bastié, Boistel, Boscus, Bouïs, Buscon, chanoine Calhiat, Cartault, Célarié, Claverie, de Coste, Dardenne, Delbreil, Dumas de Raully, A. Faure, de Fontenilles, colonel Forel, Éd. Forestié, Gardelle, de Gironde, Maurou, Mila de Cabarieu, Momméja, de Monbrison, Olivier, chanoine Pottier, capitaine Poussy, de Rivières, commandant Roques, de Saint-Félix, Bruno de Scorbiac, Sémézies.

Sociétés avec lesquelles la Société archéologique fait échange

FRANCE

- Aisne.* — Société académique de Laon.
Id. — Société archéologique de Soissons.
Algérie. — Société historique algérienne : Alger.
Allier. — Société d'émulation de l'Allier : Moulins.
Alpes (Basses-). — Société scientifique et littéraire : Digne.
Alpes (Hautes-). — Société d'études des Hautes-Alpes : Gap.
Alpes-Maritimes. — Société des lettres, sciences et arts : Nice.
Ariège. — Société Ariégeoise : Foix.
Aube. — Société acad. des sciences, arts et belles-lettres : Troyes.
Aude. — Société des arts et sciences de Carcassonne.
Id. — Commission archéologique et littéraire de Narbonne.
Aveyron. — Société des lettres, sciences et arts : Rodez.
Belfort. — Société belfortoise.
Charente. — Société archéologique et historique : Angoulême.
Charente-Inférieure. — Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis : Saintes.
Cher. — Société des Antiquaires du Centre : Bourges.
Id. — Société historique du Cher : Bourges.
Constantine. — Société archéologique de Constantine.
Id. — Académie d'Hippone : Bône.
Corrèze. — Société historique et archéologique : Brive.
Côte-d'Or. — Société des sciences historiques : Semur.
Id. — Commission des Antiquités de la Côte-d'Or : Dijon.
Côtes-du-Nord. — Société historique : Saint-Brieuc.
Creuse. — Société des sciences naturelles et archéol. : Guéret.
Dordogne. — Société archéologique du Périgord : Périgueux.
Doubs. — Académie des sciences, belles-lettres et arts : Besançon.
Drôme. — Société d'archéologie et de statistique : Valence.
Eure. — Société des sciences, arts et belles-lettres : Evreux.
Garonne (Haute-). — Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse.
Id. — Société archéologique du Midi de la France : Toulouse.
Id. — Société des Etudes de Comminges : Saint-Gaudens.
Gers. — Société historique de Gascogne.
Id. — Société archéologique : Auch.
Gironde. — Société archéologique de la Gironde : Bordeaux.
Id. — Académie nationale des sciences : Bordeaux.
Id. — Société des Archives historiques : Bordeaux.
Hérault. — Société d'étude des langues romanes : Montpellier.
Id. — Société archéologique : Montpellier.
Id. — Société archéologique, scientifique et littéraire : Béziers.
Ille-et-Vilaine. — Société archéol. d'Ille-et-Vilaine : Rennes.
Indre-et-Loire. — Société française d'archéologie.
Jura. — Société des sciences et arts de Poligny.
Landes. — Société de Borda : Dax.
Loire. — La Diana, société hist. et archéol. du Forez : Monbrison.
Loire (Haute-). — Société d'agriculture, sciences et arts : Le Puy.
Id. — Société agricole et scientifique de la Haute-Loire.

- Loire-Inférieure.* — Société d'archéologie de Nantes.
Loiret. — Société archéologique de l'Orléanais : Orléans.
Lot. — Société des études littér., scientifi. et artis. : Cahors.
Lot-et-Garonne. — Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen.
Maine-et-Loire. — Société des sciences et arts d'Angers.
Id. — Académie des sciences et belles-lettres d'Angers.
Manche. — Société d'archéologie : Saint-Lô.
Marne. — Société des sciences et arts de la Marne : Châlons.
Id. — Académie de Reims.
Marne (Haute-). — Société historique et archéologique de Langres.
Meurthe-et-Moselle. — Société d'archéologie lorraine : Nancy.
Morbihan. — Société polymatique du Morbihan : Vannes.
Nièvre. — Société Nivernaise des lettres, sciences et arts : Nevers.
Nord. — Société des sciences et arts de Douai.
Id. — Société des sciences et arts de Valenciennes.
Id. — Société pour l'encourag. des sc. lett. et arts : Dunkerque.
Oise. — Société académique d'archéologie, sciences et arts : Beauvais.
Id. — Comité archéologique de Senlis.
Pas-de-Calais. — Société des antiq. de la Morinie : Saint-Omer.
Pyrénées (Basses-). — Société des sciences, lettres et arts : Pau.
Pyrénées-Orientales. — Société scienti. et littér. : Perpignan.
Rhône. — Société littéraire et archéologique de Lyon.
Saône-et-Loire. — Société hist. et arch. de Châlons-sur-Saône.
Saône (Haute-). — Société des sciences et arts : Vesoul.
Réunion (Ile de la). — Société de lettres et arts : Saint-Denis.
Sarthe. — Société historique et archéologique du Maine, au Mans,
Id. — Société des sciences et arts, au Mans.
Savoie. — Société Savoisienne d'hist. et d'archéo. : Chambéry.
Savoie (Haute-). — Association Florimontane d'Annecy.
Seine. — Société nationale des antiquaires de France.
Id. — Société de géographie : Paris.
Id. — Société des études historiques (anc. Institut histor.) : Paris.
Id. — Société bibliographique : Paris.
Id. — Société des amis des monuments parisiens.
Id. — Société Française de Photographie.
Id. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : Paris.
Seine-Inférieure. — Commission des antiquités : Rouen.
Id. — Société Havraise d'études diverses au Havre.
Seine-et-Marne. — Soc. d'archéol., sciences, lettres et arts : Melun.
Seine-et-Oise. — Société archéologique de Rambouillet.
Somme. — Société des antiquaires de Picardie : Amiens.
Tarn. — Société historique, scientifique et littéraire du Tarn : Albi.
Tarn-et-Garonne. — Académie des sciences, belles-lettres et arts :
Montauban.
Tarn-et-Garonne. — Société d'agriculture.
Var. — Société scientifique et archéologique de Draguignan.
Vaucluse. — Académie de Vaucluse : Avignon.
Vienne. — Société des antiquaires de l'Ouest : Poitiers.
Vienne (Haute-). — Société archéologique et hist. : Limoges.
Vienne (Haute-). — Société des amis des sciences et arts de
Rochechouard.
Yonne. — Société des sciences historiques et naturelles : Auxerre.

ÉTRANGER.

Kongl Vitterhestr Historie ock antiquitets Akadémia : Stockholm.
 Institut national génevois : Genève.
 Société royale de numismatique : Bruxelles.
 Institut royal grand ducal de Luxembourg.
 Société archéologique de Saint-Pétersbourg.
 Società siciliana per la storia patria : Palerme.
 Accademia araldica italiana : Pise.
 Société de géographie de Madrid.
 Académie royale d'histoire de Madrid.
 Société Neuchâtélaise de géographie.
 Société d'archéologie de Bruxelles.
 Cercle archéologique Liégeois.
 Société archéologique de Bruges.
 Société Arti et Amicitiae : Amsterdam.

REVUES REÇUES PAR LA SOCIÉTÉ.**FRANCE.**

Études religieuses, philosophiques et historiques : Paris.
 Annales du musée Guimet : Paris.
 Journal des savants : Paris.
 Mélusine : Paris.
 Bulletin de la société française de photographie.
 Revue historique : Paris.
 Revue épigraphique : Lyon.
 Revue des langues romanes : Montpellier.
 Revue Savoisienne : Annecy.
 Archives historiques de Gascogne : Auch.
 Revue de l'Art chrétien.
 Revue de l'Agenais : Agen.
 Répertoire des travaux historiques : Paris.
 Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des
 diocèses de Valence, de Montbéliard, de Gap et de Grenoble.
 Revue de Gascogne : Auch.
 Revue du Musée eucharistique : Paray-le-Monial.
 Bulletin archéologique publié par le Ministère.
 Bulletin historique publié par le Ministère
 L'Art international : Paris.

ÉTRANGER.

Giornale araldico-genealogico-diplomatico : Bari.
 Archivio storico siciliano : Palerme.
 Revue numismatique : Bruxelles.
 Revue de la Suisse catholique : Fribourg.
 Anseiger für kunde der deutschen vorzeit : Nurnberg.
 Annual report of the Board of regens of the Smithsonian insti-
 tution : Washington.
 The architectural record : New-York.
 Revue Bénédictine Maredsous : Belgique.



BAB-EL-MOLOUK

(Haute-Égypte)

PAR

M. LE COMTE LÉOPOLD DE GIRONDE,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ.

Dans un massif rocheux entièrement nu, d'une couleur fauve ardente, que le dépôt des orages a par endroits zébré de trainées noirâtres, une vallée étroite serpente, Thébaïde aux formes bizarres, où abondent, comme en un pays de rêve, dômes, avalanches figées dans leurs chutes, croupes polies, blocs hirsutes, ouvrages avancés simulant des tours de défense; c'est *Bab-el-Molouk*, c'est la célèbre nécropole des dynasties thébaines appelée la *Vallée-des-Rois*.

Qui n'a vu, en nos climats, dans l'aveuglante blancheur d'une journée caniculaire, la terre se calciner, les oiseaux suspendre leur chant, les moutons accablés se pâmer lourdement dans des coins d'ombre, toute couleur se fondre et

s'éteindre : à Bab-el-Molouk, l'été est de toutes les saisons. Auprès de ces calcaires jaunes, incandescents réflecteurs, en mars, littéralement le soleil brûle ; pas un souffle d'air ! pas une herbe ! pas une fleur !... la pure fournaise !

Conduits par un indigène au teint chocolat, nous cheminions, silencieux, sur nos petits ânes blancs, l'ombre de leurs oreilles et de leurs jambes projetée en longues taches finement découpées, bleues et transparentes, sur le sol éblouissant. Sous l'abri devenu insuffisant de lunettes fumées, de voiles, d'un casque indien et d'un parasol, se troublent nos yeux, nos pauvres yeux de touristes blancs ; mais quand même, ils s'obstinent, fascinés par l'étrangeté du paysage ; ici, rien n'a vie... que le soleil !... Eh bien, non, je me trompe : au-dessus de nous, dans l'espace insondable, nous voyons une forme noire tourner ; un aigle à travers l'embrasement nous observe ; à nos côtés est un rocher coulé, par le hasard d'une éruption volcanique, dans un moule fantastique ; en tête du val, qui se creuse, il surplombe, jeu d'orgue colossal, la nef idéale de cette cathédrale aérienne, qui semble avoir pour voûte le ciel ! Et comme la nature, à ses aspects les plus sévères, sait mêler parfois du charme et de la grâce, tout au sommet du rocher qu'apercevons-nous soudain ?... une couronne de petites têtes brunes et plates : les aiglons en nourrice. Ils allongent vers nous leur cou grêle et ne dissimulent pas l'émoi que leur cause, à n'en pas douter, notre bizarre et exotique accoutrement.

Mais, halte-là ! Voici une grande baie noire et, au-devant, une grille. Salut au premier hypogée royal !...

On raconte que lorsque Champollion pénétra dans ces étranges et merveilleux monuments, rien n'était défloré encore ; les inscriptions étaient intactes, les couleurs si éclatantes et si fraîches, que le peintre, semblait-il, venait à peine de déposer ses pinceaux ; depuis lors, la licence des

touristes s'est donnée carrière et trente années de dévastation ont passé sur eux. Pourtant leur conservation est surprenante encore. Dans ces derniers temps seulement, on a pu arracher à l'incurie khédiviale quelques mesures élémentaires de préservation, ce qui explique cette grille en fer.

Nous ne nous attarderons pas à passer une revue complète des tombeaux de la Vallée-des-Rois. Il serait malaisé de les mettre sous vos yeux, et la suite de mes descriptions risquerait de produire quelque confusion dans vos esprits. Je me bornerai à indiquer les grandes lignes de quelques-uns d'entre eux.

La haute porte d'entrée du tombeau de Rhamsès IV, surmontée d'hiéroglyphes simples, larges, très décoratifs, repose sur deux pieds-droits un peu évasés. Une longue galerie en pente douce plonge dans la montagne et bientôt se trouve à une quarantaine de mètres en contre-bas du seuil. Comme les notes d'un chant mystique, sur les parois sont disposées les litanies du soleil; de riches hiéroglyphes les encadrent; chaque registre est limité d'un trait rouge. Sur le fond, qui est d'un blanc doux, ressortent les lettres en couleurs vives et variées. Les décorations murales, dans l'antique Egypte, parfois étaient simplement peintes sur la pierre lisse, comme dans les tombes antérieures en date de Beni-Hassan; d'autres fois, comme à l'époque thébaine, elles étaient, avant que d'être enluminées, gravées en bosse ou en creux. Dans tous les cas, leur pureté et leur netteté étaient parfaites.

Un polissage précédait toujours la gravure et la peinture; parois, plafonds, colonnes étaient enduits d'un ciment destiné à obturer les petits éclats de la pierre, et dans sa composition l'on avait eu soin d'introduire la couleur adoptée comme fond. Une sorte d'épine dorsale, large bande de couleur foncée, détermine toujours l'axe des galeries et des salles, de forme allongée. Un épervier ou un vautour étale

souvent ses grandes ailes éployées sur l'entablement d'un portique. Dans la galerie de l'hypogée de Rhamsès IV, le blanc-ivoire domine et sert de préparation à l'effet harmonique d'une grande salle centrale, dont les murs jaune d'ocre sont revêtus d'une décoration bleue; c'est la salle du sarcophage royal; les sculptures en sont très fines et distribuées avec art; on y voit des scènes agricoles de la plaine du Nil aimées du pharaon et qui, dans le monde infernal, viennent égayer son ombre; des *chadoufs* (la *callévo* de notre Quercy); des *sakis*, ou norias primitives; des attelages labourent avec l'araire aujourd'hui encore en usage dans le Roussillon; des moissonneurs, la faucille sous le bras, boivent à la régala à de petites jarres pointues.

Le palais est vaste; les salles sont élevées; dans leur ornementation prédomine un ton, une couleur, parfois le jeu de lumière d'un métal, or, argent ou vermeil. Cette conception artistique se retrouve même dans les temples de l'ancien empire. Chaque chambre avait son nom particulier, souvent inscrit sur la porte principale; ce nom était dérivé quelquefois de la nature des objets qu'on y conservait : chambre des parfums, chambre de l'eau; le plus souvent de l'aspect de la décoration : la chambre jaune, la chambre bleue, la chambre de vermeil, et même la chambre d'or. Les Égyptiens employaient beaucoup l'or et les métaux précieux dans l'ornementation de leurs temples et de leurs demeures. « Il est fait mention fréquente, nous dit Maspero, de portes, de colonnes, d'obélisques recouverts de feuilles d'or, d'argent ou d'électrum, c'est-à-dire d'un alliage d'or et d'argent dans lequel il entrait au moins vingt pour cent d'argent. » Il est permis de croire que les adorables voûtes de Saint-Marc, de Venise, avec leurs tons de vieux cuivre, chaudes à l'œil comme un fruit mûr au soleil des tropiques, n'étaient pas sans précédents; elles avaient dans les hypogées un

lointain modèle; ces primitifs étaient déjà des maîtres en fait de décoration raffinée.

Nous n'avons point vu de chambre d'or ni de vermeil, mais nous voyons encore la salle, splendide dans son coloris, incomparable dans son harmonieuse beauté, dont nous mettons sous vos yeux une terne et incolore photographie. Sa décoration est jaune sur un fond bleu-de-roi très foncé, avec, dans la région supérieure, une haute bordure blanche d'un effet absolument merveilleux. En somme, c'est une salle bleue.

Parmi les salles du même palais, nous en voyons une dont l'architecture me paraît offrir quelque intérêt. Son plafond est une manière de voûte plate-formée, comme toujours dans l'ancienne Égypte, d'immenses dalles horizontales; mais ces dalles, sur les deux côtés longs de la salle rectangulaire, se raccordent aux murs verticaux par des arcs à plusieurs centres formant corniche.

L'hypogée de Rhamsès III offre une particularité remarquable : nous voulons parler de ses petites chambres funéraires. Basses de plafond, presque à pli de corps, de vrais boudoirs. Elles étaient destinées à recevoir la momie des familiers du pharaon. Greffées à droite et à gauche de la grande artère principale, comme des branches le long d'une tige d'arbre, ces *chambres à donner* devaient être fort recherchées. Sans doute, de son vivant, le souverain devait lancer ses invitations à ses futurs courtisans de l'autre monde; après la mort, l'ombre du roi octroyait encore à ces ombres la faveur de lui faire une ombre de cour.

Dans cette collection de petits appartements d'outre-tombe, la polychromie, variée à l'infini, illustre une idée, un sentiment, et forme de charmants ensembles.

La première, sur notre route, est la chambre des Apis, dont les taureaux divins, avec les rites qu'ils comportent, ornent les parois. Elle devait être destinée à quelque haut fonc-

tionnaire ou prince du sang connu pour sa dévotion particulière aux Apis pendant sa vie.

Une chambre du Nil représente le fleuve; des dahabiehs se balancent sur ses eaux; sur ses bords, des oiseaux aquatiques, des scènes de pêche et de chasse. Ne devait-elle pas être offerte à l'ombre d'un grand chasseur amoureux de ses rivages ?

On y voit une autre chambre délicieusement décorée de dons funéraires, consistant en fleurs, fruits et gibier, et nous nous permettons de vous recommander un groupe de perdreaux liés par les pattes comme les poules que nos paysans portent au marché; leur plumage moelleux est un pur chef-d'œuvre; jamais peinture moderne n'a été traitée dans un goût réaliste plus fin. Une grande peau de léopard, peinte sur une des parois, révèle ici le domicile d'un grand-prêtre.

Une des plus poétiques, parmi ces petites chambres, est, sans contredit, celle de la musique. Ici, qu'il me soit permis d'ouvrir une parenthèse. Les Égyptiens, quoique peu raffinés en cet art, l'aimaient : « Qu'il y ait de la Musique ou du chant devant toi, et, négligeant tous les maux, ne songe plus qu'aux plaisirs, jusqu'à ce que vienne ce jour où il faut aborder la terre, qui aime le silence. » Ainsi parlait un scribe de la vingtième dynastie, digne précurseur d'Horace. A l'époque qui nous occupe, les pharaons avaient leur « intendant du chant. »

La musique, en Égypte, semble avoir été un peu terre à terre, bruisante, comme le bourdonnement sourd de myriades d'insectes nés de la chaleur et du voisinage du Nil. La musique arabe de nos jours doit en donner encore une idée. Le plus souvent, c'est un chant cadencé qui se plie aux mouvements du travailleur, c'est une mélopée. La mélopée n'est pas seulement un chant primitif, elle répond

à une impression reposante que donne la nature en ce pays d'horizons purs et de belle lumière.

Dans la chambre funéraire en question, des femmes sont représentées, des almées, selon toute apparence; l'une chante, l'autre bat du sistre, une autre joue de la harpe. — La flûte, connue dans l'antique Égypte, ne figure pas ici. — Leurs corps, d'une exquise pureté de contours, méritent d'arrêter l'attention. La beauté des lignes, dans les dessins égyptiens, a été signalée par des hommes devant lesquels il n'y a qu'à s'incliner : « Ces silhouettes humaines, écrit Th. Gauthier dans le roman de *la Momie*, ont une élégance de poses, une suavité juvénile de formes et une pureté de traits qu'aucun art n'a dépassées. » On pourrait trouver l'éloge un peu hyperbolique; il est certain cependant que ces formes, sans muscles apparents, souples, longues (la longueur est déjà une grâce), ont ce genre de beauté qui ne se peut définir que d'un mot : harmonie. L'harmonie n'est ici, il est vrai, que le contour des choses; mais, qu'on ne s'y trompe pas, un principe raphaëlesque se dégage déjà de cette pure silhouette surprise sur le fond doré du paysage et hardiment enlevée d'un trait vainqueur.

Parmi nos belles musiciennes, les unes sont nues, les autres portent, appliquée contre la peau, la longue robe de linon souple dont on voit les femmes revêtues dans les tableaux d'intérieur de l'époque thébaine, voile nuageux, gaze impalpable, « air tissé » qui laisse leurs formes transparaître; telles les naïades fendant l'onde dans le cristal d'un beau lac.

Délicieuses, vous le voyez, étaient les petites chambres dans lesquelles s'exerçait l'hospitalité d'outre-tombe.

Dans l'hypogée de Sêti I^{er}, les dispositions de cette hospitalité subissent une variante : plus de chambre individuelle; un dortoir, passez-nous le mot, une morgue. Dans une grande salle rectangulaire règne, autour des murs, à 1 m. 50

au-dessus du sol, un large entablement terminé par une corniche fort décorative. (Voir pl. n° 1.) C'est là que sont déposées les momies admises dans la demeure royale. Les gravures murales sont d'une polychromie charmante; on y voit, répété à intervalles égaux, le même motif de décoration : une porte symbolique ouvrant sur l'infini, point de repère qui à chacun des augustes invités fixe son rang, sa place, comme il convient dans toute assemblée officielle. C'est ainsi que la porte de « l'au-delà » sert, pour ainsi dire, d'oreiller à chaque momie couchée à plat, la tête au mur, dans son maillot de fines bandelettes. Et dans une grande salle à côté, la momie du pharaon, seule, repose sous un lourd sarcophage de granit.

Il nous reste à parler d'une chose curieuse, de ce que j'appellerai la *salle des Esquisses*. Aussitôt qu'un pharaon, ou seulement un Égyptien de qualité, était mis en possession de son héritage, il entreprenait la grande affaire de sa vie, l'érection de son tombeau. Quand il s'agissait d'un tombeau royal, des millions de bras se mettaient à l'œuvre, appliqués à de hardis travaux de creusement, à trancher le roc, à le tailler, à l'appareiller, à tracer sur sa dure surface de fines ciselures. Le pharaon venait-il à mourir? les travaux étaient arrêtés; après son ensevelissement, la tombe devait être fermée; nul ne devait plus y pénétrer. Or, le tombeau de Sêti I^{er} paraît avoir eu cette destinée de rester inachevé; et ce qui autorise à le croire, c'est l'état dans lequel on a trouvé une superbe salle hypostyle. L'artiste a jeté ses des-sins sur la pierre, comme des esquisses, mais des esquisses du premier coup définitives. Sur certains panneaux, la gravure a déjà été enluminée; sur d'autres, elle est vierge de toutes couleurs, ou accentuée par une sorte de trait noir qui donne l'illusion d'un dessin à l'encre. Les colonnes, comme les murailles, sont décorées de personnages demi-

grandeur naturelle. Détail caractéristique, les rotules sont admirablement comprises et traitées. Partout une sûreté de main impeccable. Pas de retouches proprement dites, mais quelques reprises; à côté d'un trait peu appuyé, un autre plus ferme a été préféré. Aucun escamotage. Toute correction est apparente. Ce pied a été jugé trop long?... Un second trait le raccourcit. En dépit des siècles écoulés et des civilisations dissemblables, comment ne pas penser à Ingres, notre grand dessinateur français, à la salle des Esquisses du Musée de Montauban, à ces belles études si amoureusement cherchées?... Toutes ces œuvres, destinées à ne jamais voir le jour, avaient été exécutées à la lueur des torches; il faut des torches encore, ou mieux le moderne magnésium, feu d'artifice doux et clair, pour donner un instant la vision d'une féerie d'art que les Grecs seuls ont dépassée.

Notre visite est terminée. Il faut songer au retour et gagner la terre des vivants où notre place est marquée encore. La flamme magique nous permet de nous orienter; nous marchons..... Tout à coup, dans la longue galerie de l'entrée, une traînée de lumière solaire fait irruption du dehors; gerbe éblouissante qui progressivement s'atténue, flèche d'or qui perce droit dans la cavité de la montagne et se perd insensiblement dans la pénombre. Nous remontons à l'air libre dans ce sillage, comme dut faire Orphée au sortir des Enfers, et il nous semble qu'en dépit de sa douleur poignante il dut, comme nous, éprouver un certain plaisir à revoir le jour.

Enfin nous sortons, non sans avoir constaté une fois de plus que la douce symphonie blanche, avec ses ornements si fine, ses couleurs si vives et si franches, supporte triomphalement le puissant éclairage du soleil.

Nous nous en tenons là et ne disons rien de l'art des anciens Égyptiens considéré sous d'autres faces, ni de leurs idées philosophiques et religieuses, questions du plus puis-

sant intérêt que nous résumerons peut-être ailleurs ; il nous a suffi de vous faire toucher du doigt cet horizon funéraire matériel, tout proche de l'homme, et qui, aussitôt créé, disparaissait avec lui pour toujours ; merveilleux palais des ombres, où se concentre le génie d'une époque.

Ces splendides demeures, vous le savez, n'avaient qu'une raison d'être : donner un logement à l'ombre, c'est-à-dire au dédoublement de la personne humaine, que les Égyptiens appelaient *ka*, ce que nous avons traduit par le mot *double*, et aussi prolonger la durée de la momie jusqu'au jour inconnu, mais certain, de la résurrection. Stupéfiantes étaient les mesures prises pour assurer cette durée indéfinie : privation de lumière, d'air, de toute humidité, au sein de la caverne rocheuse. A peine celle-ci avait-elle reçu le dépôt sacré, que le couloir d'accès était muré, et son étroite façade nivelée, dissimulée, perdue dans la nature, qui semblait ne pas se douter plus que les hommes de l'existence d'un tombeau. Le génie de l'homme paraissait, sinon avoir vaincu la mort, du moins avoir préservé à jamais le corps humain de la décomposition et de toute cause de destruction.

C'était déjà un assez beau résultat ! Eh bien, non ! La solitude et son mystère, le respect de la mort, les savantes dispositions prises, rien n'a pu sauver ces stagiaires de la tombe en attente d'éternité. L'heure a sonné, pour eux, de la profanation ; l'anéantissement viendra ensuite, et cette forme, que les ingénieux procédés de la momification avaient fixée, comme pétrifiée, rendue au monde des vivants, est appelée à disparaître.

L'Égypte pharaonique, déchue de sa splendeur au cours des siècles, perdit aussi sa richesse ; les antiques pasteurs l'avaient ravagée, puis les Perses, puis les Coptes. Il était réservé aux Bédouins, sous l'insouciante domination turque, de la piller. Ces chacals surent flairer la tombe antique et en pénétrer les secrets. Et voilà comment, en 1886, un

savant français a pu, d'un seul coup de filet, faire surgir à la lumière quarante pharaons trouvés réunis dans la fosse commune de Deir-el-Bahari, au sud-est de la nécropole thébaine. Détrônés de leurs sarcophages de basalte noir ou de granit rose, ravis à leurs palais d'outre-tombe, ils avaient été jetés par les Bédouins dans une fosse commune, après s'être vus dépouiller de leurs bijoux de prix, de ce précieux scarabée de pierre cerclé d'or qui, collé sur leur poitrine à la naissance du cou, remplaçait le cœur et en gardait la place intacte. Par une dérision du sort, quelques-uns d'entre eux portaient encore au front la tête du serpent sacré, de cette *uræus* royale qui, dans les batailles, était censée penser et combattre pour eux, détruire leurs ennemis en projetant des flammes.

Nous avons eu cette surprise grande d'avoir sous les yeux Rhamsès II, le Sésostris des Grecs, en personne. Ce n'était pas la peine, en vérité, d'avoir, aujourd'hui encore, après 3400 ans, son portrait en pierre, impérissable et colossal, semé sur tous les points de la vallée du Nil; d'avoir conquis l'Asie jusqu'aux Indes; d'avoir fait édifier à lui seul autant de monuments que tous les rois bâtisseurs d'Occident ensemble; d'avoir dominé l'histoire du monde longtemps après sa mort, pour venir ainsi échouer au Musée de Gizeh, dans la vitrine n° 1,183.

Ton être humain tout entier, grand roi, aspirait à l'éternité, et voilà que la lumière du soleil, dont ton existence d'ombre devait être à jamais affranchie, dévore tes restes! Le silence, le silence d'or, comme disent les Arabes, le silence, qui est une des formes les plus belles du respect, tu as voulu le sceller avec toi, sous tes hermes de pierre, dans la montagne : vainement! Autour de toi bourdonne l'insipide badauderie publique. Pour deux piastres, elle est admise à se pencher sur ta face, non sans un petit sentiment de dégoût, à analyser tes dents encore saines, ta barbe

d'un centimètre, poussée après la mort... procession perpétuelle de la curiosité indécente et banale, bien différente, hélas! des panégyries sacrées qui jadis se déroulaient en ton honneur dans la campagne de Thèbes, sous la conduite des prêtres d'Ammon-Ra, coiffés de la vaste perruque qui défend du soleil et vêtus de la peau de léopard. Hélas! hélas! Aujourd'hui, entre toi et le lézard empaillé de nos musées, il n'y a pas de différence.

C'est ainsi que l'œuvre du vol fut consommée par la science. On ne lui en peut demander compte, elle marche à son but, implacable, sereine, fatale comme la nature. Néanmoins, malgré les milliers et les milliers d'années écoulées, cette profanation de la mort vous serre le cœur. Et rapprochant ce palais vide de la momie demi-nue, nous nous prenons à songer que le premier venu, isolé, perdu dans notre vaste fourmilière démocratique, à qui l'on donnera une tombe anonyme sous la simple protection d'une croix, sera un privilégié, à côté d'un des plus grands rois de la terre, à côté de Rhamsès le Grand.





MONTRICOUX

DURANT

LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVI^e SIÈCLE

PAR

M. l'abbé Firmin GALABERT.

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ.

Montricoux arrête un instant le regard du voyageur qui met la tête à la portière du wagon. A la vue des pierres dorées de son enceinte fortifiée, de la masse imposante de son château et de la belle tour de son église, on rêve du passé et l'on se demande quels événements se sont déroulés dans ces murailles.

M. Devals a publié la charte de ce village ¹, M. F. Mouleng en a écrit la monographie ²; pour moi, je me cantonnerai dans la première moitié du seizième siècle.

Les guerres de religion n'étaient pas encore venues apporter la ruine; l'agriculture y était prospère, il s'y faisait de nombreuses transactions de terres; on y cultivait le chanvre *mascle* et *femelle*, que de nombreux tisserands mettaient en œuvre; plus d'un marchand y vivait dans l'aisance; l'indus-

¹ Devals, *Montricoux*, extrait des *Mémoires* de l'Académie des sciences de Toulouse, 1864.

² F. Mouleng, *Doc. hist. sur le Tarn-et-Garonne*, II, art. *Montricoux*.

trie des draps était florissante ; on y fabriquait même des tapisseries ¹, mais les draps *nadiou*, et autres produits du pays n'empêchaient pas l'introduction des draps étrangers, et les corbeilles de noces nous montrent des *brunettes* de Felletin ², qui servaient à faire des cottes hardies ; des draps de Limoux et de Fanjeaux, dont on faisait des gonelles ou jupons et des pourpoints.

Une veuve recevait pour sa pension deux pipes de bon vin et une d'ordinaire, un pourceau valant 50 sous tournois, trois charretées de bois de chauffage, un quintal de chanvre à filer, deux paires de souliers et de chausses, 10 livres d'huile de noix et 5 d'olive, 2 livres argent pour acheter de la viande de boucherie, et une robe de drap de couleur tous les deux ans ³.

Il y avait une société ou consorce de prêtres natifs, des étudiants, deux ou plusieurs notaires ; l'un d'eux, François Guibbal, avait acquis une honnête situation : il possédait maison de ville et plusieurs maisons à la campagne, une métairie d'une paire de labourage et diverses pièces de terre isolées, un pigeonnier, dix ruches d'abeilles, etc.

Il testa le 30 novembre 1541 ⁴, et mourut aussitôt après. Il fut enseveli à l'entrée de l'église ; trente prêtres assistèrent à ses funérailles et reçurent chacun 3 deniers tournois, pour les *messes aultes dictes en orgues* ; six torches pesant trois livres brûlèrent à *chacun chief* d'autel et quatre autres près du *toic* ou catafalque. Il en fut de même le lendemain et le jour de la neuvaine.

¹ Hugonis Forestier, *tapisserii de Monlericoso*, fut témoin à un achat de Bertrand Capéran, de Bruniquel, 1565. Arch. de Tarn-et-Garonne, Minutes de Michel Montety, notaire de Montricoux.

² *Unam colapiam panni de bruneta de Feliti*, 1510. Arch. de Tarn-et-Garonne, Minutes de Géraud Valriaci, notaire.

³ Arch. de Tarn-et-Garonne, Minutes de A. Castelli, notaire à Montricoux, 1541.

⁴ Arch. de Tarn-et-Garonne, reg. de Castelli, notaire à Montricoux, 1541.

Les cérémonies terminées, l'héritier paya les legs et œuvres pies, et le 11 décembre il fut procédé à l'inventaire des biens dont nous n'énumérerons que les pièces intéressantes :

Et primo s'es trobada una taula garnida de dos scandels de perie et de garic, et ung tappis dessus, per cubri la dite taula, de diversas colors, faict à Negrapellissa.

Item ung banc tornie an dos armaris a cada cap an la barra al miech, las armaris barratz, ferratz et clavatz.

Item una petita cadiera de garic.

Item una cocheta feita de menuseria an paneus de perie, quatre lensots, compreses les rideaus de tela, las cortinas aussi de tela an lo cubresel pintrat que y a ung Jesus Maria, una flessada de pais an dos coyssis, una cossera garnida de pluma sufficienta.

Item dos candelies de lato pesan sept liuras de lato.

Item ung dressado an dos tirados et tres armaris barratz et clavatz et ferratz.

Item cinq scavelas petitas et una longa.

Item una cayssa de noguie.. dins laquala si so trobatz libres enprenta tan petitz que grands, tant cubertz de luda basana que de pergam jusques al nombre de quatre-vings.

Item quatre toalhas a obra de Venissa de vingt pans de long, a sies de larc; item sies toalhas en obra francesa; item doas dotzenas de servietas tant en Venissa et bri primas...

Le marchand Guillaume Orlhac avait en mourant légué une somme de 201 écus pour fonder dans l'église de Monttricoux, à l'endroit que choisiraient Pierre Carmaing, abbé de Moissac, et les consuls, une chapelle où trois prêtres célébreraient une fois par mois; mais dans l'intervalle l'argent avait baissé de valeur ou les prévisions avaient été dépassées, si bien que le 4 février 1504 (1505 n. st.) Antoine de Luzech, évêque de Cahors, se trouvant au château, en

ournée de confirmation, rè gla qu'il n'y aurait qu'un seul prêtre pour acquitter la fondation, qu'après chaque messe l'absoute serait faite sur la tombe du testateur dans le cimetière et que la chapelle serait mise sous le vocable de saint Antoine¹. Le seigneur Pierre de Carmaing autorisa la construction, à condition qu'à chaque messe il serait fait commémoration des seigneurs avec une absoute, et que les héritiers du testateur n'auraient dans la chapelle aucun droit de sépulture. Pierre Orlhac, neveu du fondateur, met à l'instant Pierre Montety, prêtre du lieu, en possession de la chapellenie, *per traditionem birreti dicti Petri Orlhac et note hujus presentis instrumenti*².

Quelques années plus tard, en 1521, Raymond Alari, dit Micheu, légua, par testament, 80 livres tournois pour contribuer à l'érection du tabernacle du grand autel³, et en 1549 le commandeur Inard de Montrosier, prieur de Mont-ricoux, comme commandeur de Vaour, élevait le beau clocher de brique, similaire de ceux de Nègrepelisse et de Caussade⁴.

Aux nombreux trentenaires ou annuels de messes que les fidèles faisaient célébrer, avait lieu à l'offertoire l'offrande de pain, vin et cierge allumé ; les riches mourants léguaient trois ou quatre setiers de froment et seigle, et une ou plusieurs pipes de vin à distribuer aux pauvres. Les habitants

¹ Cette chapelle existe encore sans modification, elle est placée du côté droit de l'église, dans la nef, au-dessous de la tribune du château, la clé de voute porte le T et le tableau de l'autel représente saint Antoine. F. P.

² Arch. de Tarn-et-Garonne, reg. de Michel Montety, notaire à Mont-ricoux, 1515.

³ *Item dedit et legavit ipse testator ecclesie dicti loci de Monte-Ricoso pro faciendo sive pro juvando ad faciendum unum tabernacle et ymagines in eodem expedientes et oportunas ac convenientes in majori allari ejusdem ecclesie quatuor viginii libras tur., valentes qualibet libra viginii solidos tur., semel exolvendas infra duos annos a die sue sepulture computandos.* Minutes de A. Caylaris, notaire, 1520-24.

⁴ Devais, *Montricoux*, p. 42.

étaient groupés en de nombreuses confréries; citons celles du *Corpus Christi*, de Notre-Dame, de l'Œuvre Mage, de Notre-Dame *del Chipelet*, le bassin du Purgatoire, les lampes ou torches de saint Pierre, saint Blaise, saint Antoine, saint Jean, saint Sébastien ¹.

Le château, bâti par les Templiers, avait depuis longtemps changé de maîtres: les Carmaing, seigneurs de Monttricoux, Nègrepelisse, Albias, barons de Launac, vicomtes de Saint-Jean de Cauquessac (démembrement de la vicomté de Gimoës) y faisaient leur demeure.

Voici d'abord le chef de la famille: Pierre, qui, croyons-nous, était allié à la famille de Foix, et vivait encore en 1522 ²; son fils Antoine épousa, le 5 novembre 1517, Françoise d'Aure d'Aster; il fut lieutenant du gouverneur de Guienne, et mourut en 1527. Louis, fils de ce dernier, devait prendre une part importante aux guerres de religion; il fut fait chevalier de l'ordre en 1563, dans l'église Saint-Etienne à Toulouse; il s'opposa vainement à la marche de Montgomery et rejoignit Terride à Navarreins ³.

Autour de ces personnages venaient se grouper Pierre de Carmaing, oncle du chef de la famille, abbé de Moissac et du Mas-Grenier, qui mourut au château en 1507; Antoine, son frère, abbé du Mas-Grenier, où il succéda au précédent; Bernard de Carmaing, abbé de Gaillac, mort en 1506 ⁴; Jean de Carmaing, protonotaire apostolique, licencié en droit, qui, suivant la coutume de l'époque, cumulant les bénéfices, fut prieur de Conquettes et de Saint-Nazaire de Coffolens, recteur de Nègrepelisse et de Vaïssac; il avait été aussi simultanément archiprêtre de Saint-Savournin au diocèse d'Auch.

¹ Les *bassins*, plats de cuivre flamands, sont conservés avec soin et forment une curieuse série. F. P.

² Minutes de A. Caylaris, notaire, 1520-1524.

³ Baron de Ruble, *Commentaire des Montuc*, notes.

⁴ *Gallia christ.*, I, fol. 55.

Une nombreuse domesticité, composée de bouteillier, argentier, maître d'hôtel, précepteur, secrétaire, etc., venait sensiblement augmenter le personnel, et ceux qui prenaient ces humbles dénominations n'étaient pas les premiers venus. Le précepteur n'était autre que noble Jean de Solages, camérier de l'abbaye du Mas-Grenier, prieur de Lagraulet; Paul de Villeneuve remplissait les fonctions de maître d'hôtel. Dans l'intimité de la famille vivaient en 1504 noble Pierre de Dayrac, seigneur de Cantemerle; noble Jean de Féléno, de Parizot, noble Marc Balaguie, dit de Salvanhac en 1521. En 1543 Antoine de Rapin, écuyer, portait le titre de serviteur de Louis de Carmaing, en attendant de devenir son adversaire pendant les troubles et de porter, avec les vicomtes, la dénomination de *petit-roi* de Montauban.

Au-dessus de cette haute domesticité était Antoine de Carmaing, dit le bâtard de Nègrepelisse; il était au service d'André de Foix, seigneur d'Esparros, mais il s'était montré plein de dévouement pour ses parents dans la guerre de Navarre; aussi les uns et l'autre lui ménagèrent une alliance avec Catherine Du Feu, demoiselle de la dame de Nègrepelisse, le 11 novembre 1521, et le 21 février suivant Pierre et Antoine de Carmaing, dans la grande chambre du château, l'apanagèrent de la métairie de la Vaïsse à Nègrepelisse, plus de celle de Sarrat, et aussi de celle de Garac, en la baronnie de Launac, etc.

Rien n'était fréquent autrefois comme les naissances illégitimes dans les grandes familles, et l'on peut s'étonner de la facilité de mœurs de nos aïeux; mais nous avons souvent trouvé la preuve qu'ils réparaient noblement leurs fautes; du reste, les bâtards portaient fièrement l'écu de la famille, et ne marchandaient ni leur sang ni leurs services.

Comment vint-il échouer au château de Montricoux dans la chambre dite *dels Cavaliers*? Nous ne saurions le dire; toujours est-il que noble Volp (*alias* Lavolp) Venato, maître

d'hôtel du maréchal Thomas de Foix ¹, dit de Lescun, quelques instants avant sa mort, le 3 avril 1524, fit remettre au notaire A. Caylaris ² son testament, qui nous a paru intéressant à plus d'un titre.

Dans ses campagnes en Italie, à la suite du maréchal, il avait eu l'occasion d'obliger plusieurs hommes d'armes de la compagnie de ce dernier ; voici la liste de ceux qui lui étaient encore redevables ; elle suppléera en partie aux montres probablement perdues :

Monsieur de Montenhier doit 1 écu ; Loys de Merla, 1 écu ; Jehan Paule, corse, homme de confiance du testateur, 1 écu ; Diomedes, 2 écus ; Jehan-Augutin Le Conte, 1 écu ; Mensan, 1 écu ; Louis, 1 écu ; Le baron de Beaupréau, 3 écus ; le basque de Trécillon, archer de la compagnie, 1 écu ; un homme nommé Rochet, qui avait été fourrier de la maison du maréchal, 2 écus ; Thomas Cognères, homme d'armes, 1 écu ; Michel Dauce, homme d'armes, 5 écus ; *ung espagnol* nommé Scéron, de la compagnie de M. de Bryon, 8 écus ; *item le escuyer Merveilles, escuyer de la escuyerie du roy, luy doit dix escus au solelh pour prest* ; le comte de Saint-Paul, 4 écus ; l'écuyer du comte, 6 écus.

Parmi les autres personnages de l'entourage du maréchal, le comte Hugues lui devait 60 écus ; le capitaine Carbon, 50 ; le trésorier Pierre Galtier, 16 ; Jehannot de la Roche, sommelier du maréchal, 60 ; le président de Blancs à Millau, 7 ; *ung nommé Sarra*, clerk du trésorier Maigret, 15.

Le testateur avait plus d'une peccadille sur sa conscience de soldat ; il s'était trouvé à la journée de Ravenne et il n'avait pas eu moins de 7 écus de butin pour sa part du

¹ Pierre de Carmaing, seigneur de Nègrepelisse, Montricoux... baron de Launac, aurait épousé, croyons-nous, une fille de la Maison de Foix ; de là, les relations avec le maréchal.

² Arch. de Tarn-et-Garonne, rég. des Minutes de A. Caylaris, notaire de Montricoux, 1520-1524.)

pillage du monastère. A l'assaut de la ville de Cadinhac, près de Biegras en Italie, il avait pris dans une maison la valeur de 4 écus. Il voulut que tous ces torts fussent réparés. Naguère il avait joué à Poitiers, à l'hôtellerie où le maréchal était descendu, et le fils de l'hôtelier y avait perdu quelques plumes de l'aile; notre testateur prit ses dispositions pour que la somme fût restituée, comme il voulut aussi qu'on rendit 4 écus sol à *ung Masser, alias Bourdie, habitant du mas sive bouriatge delle Clarelle en Ytalie*.

Il reconnut les services de ses serviteurs en léguant à Lucas Gombault, argentier du maréchal, 200 écus; à Liénard Juleron, dit le lansquenet, 20 écus; à ses deux muletiers, 6 et 4 écus; au sommelier du maréchal, 1 écu; à Grandjehan, apothicaire du maréchal, le prix de ses drogues et médecine que le testateur *a prins*; à *Matheline, lavandière dudit sieur M. le maréchal en Ytalie, et pour les candres et savon qu'elle a fourni, au pris de septante sols t. le moys*, qui se monte tout 14 l. t.

Lavolp Venato s'éteignit doucement, après avoir décidé que le produit de ses biens *quasi castrensia* seraient distribués aux pauvres filles à marier, par les soins du maréchal, du seigneur et de la dame de Nègrepelisse. Il voulut être enterré sans pompe dans l'église de Montricoux, en la chapelle Notre-Dame-de-Pitié, où sans doute il repose encore¹.

R. I. P.

¹ Cette chapelle, voûtée en berceau, est ouverte dans la nef, à gauche; elle contient les tombes des derniers seigneurs, tombes marquées par des plaques de marbre sculptées et gravées.

F. P.





UNE
CLOCHETTE FLAMANDE
A L'EXPOSITION D'ANGERS

PAR

M^{GR} X. BARBIER DE MONTAULT,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ.



La Société archéologique de Montauban, grâce à l'intelligente initiative de son président, M. le chanoine Pottier, s'est constituée, au sujet des clochettes flamandes, une spécialité, que personne ne peut lui disputer, par le groupement — car elles sont dispersées un peu partout — et la publication de celles connues jusqu'ici¹. On ne saurait trop encourager pareilles études, qui profitent largement à la science sur un point déterminé. Quand la série sera complète ou à peu près, — en archéologie il y a toujours de l'imprévu, — alors seulement il sera possible de procéder à une étude d'ensemble : pour le moment, contentons-nous d'en recueillir les matériaux, et, puisqu'une

¹ *Bulletin archéologique* de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, t. X, p. 63 ; t. XII, p. 216 ; t. XIII, p. 217 ; t. XIV, p. 111 ; t. XV, p. 219 ; t. XVI, p. 323 ; t. XVII, p. 286.

revue autorisée s'ouvre bénévolement à nous pour en parler, ajoutons un document de plus à ceux, si nombreux déjà, qu'elle a patiemment recueillis.

L'Exposition d'Angers, en 1895, a révélé une nouvelle clochette flamande. M. Michel, conservateur du Musée archéologique de la ville et vice-président de la section rétrospective, voyant l'intérêt particulier que j'y prenais, pour mieux fixer mes souvenirs et m'aider dans la rédaction de mes notes, eut l'amabilité de m'en offrir la photographie, de grandeur naturelle et sous deux aspects. Notre Société lui en saura gré, car il m'est ainsi loisible de montrer l'objet par une planche.

Une quintuple considération s'impose ici pour faire valoir, comme elle le mérite, cette petite curiosité de l'art du fondeur : l'iconographie, la signification, l'origine, la parenté et la destination, tous détails qui ont leur importance et qu'on ne doit pas négliger, quand il s'agit d'instruire un lecteur parfois peu au courant de la question, ce qui n'est pas ici le cas assurément ; mais j'ai la prétention de me faire entendre plus loin, de ce public choisi qui, par sa sympathie constante, témoigne qu'il prend goût à la façon dont je traite les choses d'église, qui comportent si bien l'alliance de la liturgie à l'archéologie.

I

La clochette d'Angers était inscrite sous le n° 333, sans nom de propriétaire, et le *Catalogue*, page 236, donnait à son sujet cette indication un peu trop sommaire : « Sonnette. XVII^e siècle. » Je ne crois pas cette date tout à fait exacte, et, pour plus de précision, j'aurais ajouté : « Ustensile du culte, représentant l'Annonciation. » Une étiquette a tout avantage à être formulée brièvement, mais à condition, toutefois, que le strict nécessaire n'y fera pas défaut.

Sa hauteur est de treize centimètres et sa largeur de neuf.

Sa matière est le métal de cloche, que le temps a revêtu, agréablement pour les yeux, d'une belle patine verte.

Comme ses similaires, elle se décompose en trois parties distinctes, qui sont le manche, le cerveau et la robe. Chacune d'elles est ornementée, de manière à éviter la monotonie des surfaces lisses et planes.

La poignée, que saisit la main du sonneur, présente deux enfants, du sexe masculin, nus et adossés, vus de face et les mains en arrière. La nudité n'effrayait pas nos ancêtres, que la Renaissance avait gâtés sous ce rapport : avouons, si nous sommes plus difficiles en esthétique religieuse, qu'ici elle n'était guère à sa place.

Le cerveau a sa calotte coupée horizontalement de filets, qui séparent comme autant d'assises, successivement en retraite les unes sur les autres. A la base, où deux filets plus saillants déterminent une frise, on lit, en majuscules romaines : LOF · GOT · VAN · AL. Un fleuron cruciforme, remplaçant la croix de jadis, indique le commencement et la fin de l'inscription.

Sur la robe est figurée la scène de l'Annonciation. L'archange Gabriel, debout, sans nimbe, les ailes courtes et presque au repos, remplit le message divin qui lui a été confié ; aussi tient-il un sceptre pour attester au nom de qui il parle. Il est vêtu d'une ample tunique talaire, imitée de l'antique, qui est retenue par une double ceinture.

La Vierge, nimbée, est agenouillée devant un prie-dieu, sur lequel pose un livre ouvert : la tête nue, elle a un manteau sur sa robe, ceinte à la taille. Surprise à la voix de l'ange, elle se détourne, témoignant son étonnement par le geste de ses deux mains.

Suivant la tradition iconographique, un vase est placé sur le sol, entre les deux interlocuteurs, pour proclamer la virginité de Marie, que respectera sa maternité : de ce vase,

muni de deux anses et godronné sur la panse, s'élance un lis, garni de deux fleurs et de trois boutons.

Au-dessous du cerveau, pour remplir l'espace libre, saillissent deux mascarons, qu'entourent des ornements feuillagés, semblables à ceux que les imprimeurs du temps employaient en cul-de-lampe.

La bordure inférieure est délimitée, en haut, par une triple moulure, qui n'est que double en bas. L'intérieur du bandeau est parsemé alternativement de feuilles d'acanthé coupées et de motifs empruntés aux végétaux.

Au point de vue de la technique, le dessin vaut mieux que l'exécution, qui est un peu faible non pas que le moule n'ait été suffisamment préparé dans le principe, mais parce que, à la longue, ses creux se sont émoussés. En effet, le fondeur travaillait pour le commerce, et il tira le plus d'exemplaires possible. La fonte, sur l'épreuve d'Angers, se ressent par endroits d'un usage un peu trop répété, et certaines parties manquent par là-même de netteté.

II

Je ne crois pas exagérer en attribuant une pensée typique à la confection du modèle. Sans doute, le symbolisme était alors en pleine décadence, mais le goût était resté, quoique ayant changé de forme, et c'est le goût, précisément, qui, imprégné de l'esprit religieux, a donné au froid métal un langage expressif. De l'ensemble se dégage une intention manifeste, que la simplicité des termes permet de saisir facilement.

Le sens général de la composition est nettement exprimé dans l'inscription, qui signifie : *Louez Dieu de tout*, ou, par extension, que toutes les choses, créées et créées, soient le sujet de vos louanges.



CLOCHETTE FLAMANDE DU MUSÉE D'ANGERS



Sur une autre clochette contemporaine, je constate cette légère variante :

† LOF · GOD · VAN · AL.

Ailleurs, en 1553, 1554 et 1555, *Got* devient *Cot*.

La louange est le devoir de toute créature : c'est pourquoi, le dimanche, aux laudes, le cantique des trois enfants : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino*, est suivi du psaume 148 : *Laudate Dominum de coelis*. Mais la louange convient particulièrement aux enfants, à cause de leur innocence. L'Église, dans le psaume 8, qui figure aux matines du dimanche, dit avec raison que la louange la plus parfaite sort de la bouche des enfants : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem*.

Or, toujours d'après la liturgie, on loue de trois manières : par l'éclat de la voix, *in voce exultationis* ; par le battement des mains, *plaudit manibus* ¹, et par le concours des instruments de musique qu'énumère le psaume 50 : *Laudate Dominum in sanctis ejus*, qui fait aussi partie des laudes du dimanche.

Parmi ces instruments variés, à cordes ou à vent, le culte liturgique en a retenu deux : l'orgue et les cloches. *Laudate eum in chordis et organo*, avait dit le prophète David : au XVI^e siècle, l'orgue de la cathédrale d'Angers inscrivait ce texte à l'alignement de ses tuyaux. Plus d'une fois, on a pu lire sur les anciennes cloches cet autre verset : *Laudate eum in cymbalis benesonantibus* ², *laudate eum in cymbalis jubilationis*.

¹ *Omnes gentes, plaudite manibus ; jubilate Deo in voce exultationis*. (Ps. 46. aux matines du mercredi.)

² *Cymbalum* signifiait *cloche*, à l'abbaye de Fontgombaud (archid. de Bourges). Dans les bibles illustrées du Moyen-Age, ce texte est appliqué à une série de clochettes suspendues sur lesquelles David frappe avec un marteau. Au contraire, Donatello, dans le bas-relief de la *Cantoria* du dôme de Florence, interprète *cymbalum* dans le sens de *cymbale*.

La poignée et le cerveau de la clochette angevine nous répètent, écho vibrant, les formules liturgiques. Les deux enfants, nus, c'est-à-dire à l'état d'innocence, font songer de suite à l'invitation personnelle que leur adresse directement le psaume 112, aux vêpres du dimanche : *Laudate, pueri, Dominum ; laudate nomen Domini*. L'enfant de chœur, qui sonne la clochette, lui aussi loue Dieu et son saint nom, car la cloche a une voix et est elle-même la voix du Seigneur, selon l'expression des anciennes cloches.

Cette voix sonore loue Dieu : *Laudo Deum verum*, porte le bourdon de Notre-Dame de Nantilly, à Saumur (diocèse d'Angers). D'autres inscriptions ajoutent : *Populum voco, congrego clerum, festa decoro*. Elle est un appel pour le clergé et le peuple, qu'elle convoque à la louange ; elle est encore un signe de fête et d'allégresse. Quand elle retentit seule, au nom de toute une paroisse, n'équivaut-elle pas à une prière commune et collective ? Son accent est celui de la reconnaissance pour tous les bienfaits reçus. Le lundi, aux vêpres, le psaume *Credidi*, qui est le 115^e, fait dire à tous les fidèles, mais plus spécialement aux prêtres qui l'ont adopté à la messe en action de grâces, ce verset : *Quid retribuam Domino pro omnibus que retribuit mihi* ?

Le pluriel s'impose plus généralement. Avec le *Gloria in excelsis*, au XIII^e siècle, sur la mosaïque absidale de la basilique de Saint-Paul-Hors-les-Murs, à Rome, un des apôtres et, au XV^e, à la voûte de l'oratoire de Jacques Cœur, à Bourges, un ange chante : *Laudamus te*. Bon nombre de cloches, entr'autres à l'abbaye de Fontevrault (Maine-et-Loire), redisaient en termes identiques, avec le cantique des matines : *Te Deum laudamus*.

Remarquons l'appropriation de ces deux textes, qui se réfèrent au matin du jour et, par extension, au matin de la vie, ainsi qu'au saint sacrifice de la messe. Nous y reconnaitrons de suite le triple bienfait qui caractérise l'œuvre de

Dieu vis-à-vis de l'homme, c'est-à-dire sa création, sa rédemption après sa chute et son assistance continuelle par la nourriture eucharistique, qu'une inscription du XVI^e siècle, dans la chapelle du Saint-Sacrement, à la cathédrale de Turin, appelle si opportunément : VITÆ VIATICVM.

Là est la raison d'être de la scène de l'Annonciation, effigée sur la robe de la clochette. Les calendriers du Moyen-Age ont souvent quelques vers pour expliquer que le 25 mars rappelle la création d'Adam. C'est donc le même jour que l'homme est créé et restauré par la venue sur terre du Fils de Dieu, que toute la tradition a nommé, à la suite de saint Paul, le nouvel Adam. L'Incarnation a son complément dans l'Eucharistie. Aussi l'Église de France, dans une de ses pièces liturgiques, insistait-elle sur le rapport existant entre ces deux mystères de notre salut et, par un acte de foi, déclarait que l'hostie contenait réellement le vrai corps de Celui qui naquit et souffrit pour nous :

« Ave, verum corpus, natum
De Maria Virgine ;
Vere passum, immolatum,
In cruce pro homine. »

Il s'ensuit tout naturellement ce rapprochement, qui se fait aussitôt dans l'esprit du spectateur : l'archange Gabriel *annonce* à Marie qu'elle va devenir la mère du Fils de Dieu ; la clochette *annonce* de même que, par la consécration, le même Fils de Dieu descend sur l'autel. En avertissant de ce moment solennel, l'instrument liturgique invite le fidèle à adorer, et ici vient à propos la formule de l'invitatoire des matines de la Fête-Dieu : *Christum regem adoremus dominantem gentibus, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem.*

On trouvera peut-être bien subtil ce jeu de mots : qu'il

suffise, pour sa justification, de dire qu'il est tout-à-fait dans le goût du temps ¹.

L'homme fut créé et racheté le même jour : le 25 mars paraît avoir été aussi celui de la mort sur la croix. En tout cas, il annonce le retour du printemps et, jadis, le renouvellement de l'année. Ce renouveau de la nature et de l'humanité est exprimé par la végétation qui pare le bas de la robe de la clochette.

III

L'origine résulte de l'inscription elle-même, rédigée en flamand, évidemment pour des populations parlant cette langue. Le lieu de fabrication est donc incontestablement la Flandre. Si le commerce avait été alors favorisé d'une plus grande extension, le texte eût été choisi en latin ou même en français, afin qu'il fût compris partout. Le latin, le fondeur ne l'ignorait pas, mais il le réservait, en raffiné, pour sa signature.

A la même date et antérieurement, les bassins de dinanderie ne se revêtaient aussi que d'inscriptions flamandes, qui, actuellement, nous mettent plus d'une fois dans l'embarras pour leur interprétation. Il y avait donc, dans ce mode persistant, une pratique courante d'atelier.

IV

La clochette d'Angers n'est pas, heureusement, un exemplaire unique, ce qui permet de la conférer avec ses similaires. A ce contrôle, nous gagnerons sûrement de pouvoir fixer la date et peut-être aussi de désigner le fondeur.

¹ Je n'en citerai qu'un exemple, emprunté au Musée d'Angers. Sur un meuble sculpté du XVI^e siècle, les divers états de la société tirent avec des arbalètes sur la Mort, non pas qu'ils cherchent à la tuer de leurs flèches,

Les spécimens signalés par le *Bulletin archéologique* de Montauban donnent comme dates extrêmes 1545 et 1574. Notre clochette nous reporte, par son style, à ce millésime, et je suis tenté d'y voir une œuvre du dernier tiers du XVI^e siècle, quoique celle d'Orléans, qui figure l'Annonciation, soit datée de 1547.

Elle n'est pas signée; plusieurs autres, également, sont dépourvues de ce renseignement utile. Les deux signatures relevées jusqu'ici sont les suivantes :

ME FECIT IOHANNES A FINE 1551.

A Fine se traduit en flamand *Van den Hende*.

PETRVS GHELNEVS ME FECIT.

Ghelneus signifie *Van den Ghein*.

La clochette d'Angers, semblable de tout point à ses aînées, sort d'un de ces deux ateliers, plus probablement du second. Je ne serais pas éloigné d'y constater un produit du fondeur Van den Ghein.

V

L'iconographie implique une affectation religieuse : à ce titre, la clochette aurait pu être adoptée par une communauté ou une confrérie pour ses exercices intérieurs. Mais je pense qu'elle a une portée plus grande, et que, à cause de cela, elle fut, dès l'origine, appliquée au service liturgique.

Le missel, dans sa rubrique, réclame une clochette pour le son du *Sanctus* et le signal de l'élévation, tant de l'hostie

ce qui serait impossible. Le sens vrai est celui-ci : *tout le monde tire à la mort*; en d'autres termes, tout le monde mourra.

Les devises de toutes sortes, entr'autres des imprimeurs, sont pleines de ces rébus.

que du calice. Le rit romain se borne à ces deux sonneries, tandis qu'en France on en était plus prodigue, peut-être outre mesure. Trois coups annoncent le commencement du canon et quatre coups la durée des deux élévations.

Le rituel la requiert également pour l'accompagnement du saint viatique.

De part et d'autre, elle signifie l'impérieux devoir de l'adoration, imposé par la présence réelle. Sa voix redit, en cette circonstance, l'invitatoire des matines du dimanche : *Adoremus Dominum qui fecit nos*, et, dans le même ordre d'idées, on pourrait ajouter : *qui redemit nos, qui recreat nos corpore suo*.

VI

Je livre cette notice aux curés, qui ont à commander des clochettes d'autel, et aux fabricants, qui les répandent dans le commerce. Au lieu du bronze banal, dont les uns et les autres se contentent trop aisément, qu'ils adoptent, surtout en vue des chapelles d'orfèvrerie, le type créé et propagé par l'art flamand. Il y aurait peu à faire pour le perfectionner : habiller chastement les enfants de la poignée et remplacer l'inscription flamande par un texte latin. Je dis *latin* avec une intention marquée, car il s'agit d'un objet liturgique, repoussant le français, qui sent trop le protestantisme.

L'art qui parlera ainsi un langage en rapport avec la destination usuelle de l'instrument sera un art vraiment chrétien et digne de nos plus sincères éloges.





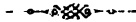
EXCURSION

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TARN-ET-GARONNE

A CAUSSADE, SEPTFONDS ET PUYLAROQUE

(9 AVRIL 1896)



MESSIEURS,

Commencer un travail quelconque m'a toujours paru une tâche très difficile et très ardue, et j'ai bien souvent envié le sort de Petit-Jean, qui savait si bien son commencement. Mais hélas ! combien est plus vraie à mon égard la parole du vieil Horace, pour lequel le commencement est la moitié de l'œuvre : « *Dimidium facti, qui cœpit, habet.* » Il est vrai que si le début est mauvais, la suite peut n'être point meilleure ; mais, je m'arrête, ne voulant pas envisager de trop près la réalité, et j'entre de plein pied dans mon compte-rendu.

Le 9 avril dernier, un wagon réservé emportait, vers Caussade, vingt-huit membres de notre Compagnie. C'étaient MM. le chanoine Pottier, président ; Mila de Cabarieu,

vice-président; Edouard Forestié, secrétaire-général; Boistel, Bouzac, Buscon, général de Bellegarde, lieutenant de Boysson, Célarié, Dardenne, trésorier général, et Georges Dardenne, Dumas de Raully, Ernest Faure, Alphonse Faure, colonel Forel, de Fontenilles, Forestié fils, de France, abbé Galabert, Gerbaud, Lapierre, Maurou, Merlet, président Moll, Ratier, enseigne de vaisseau; de Roquefeuil, Étienne de Scorbiac et Bourdeau.

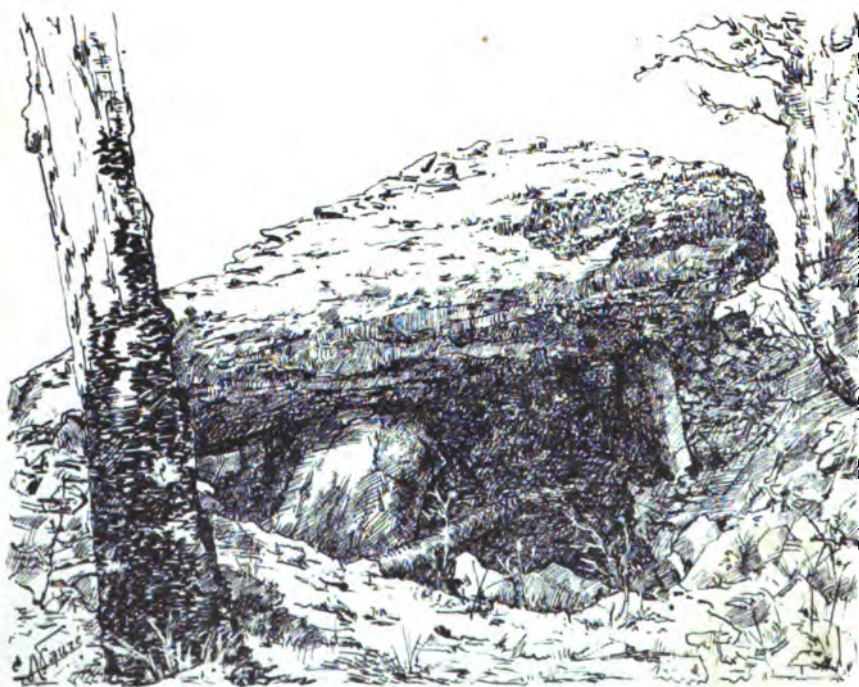
Cinq bicyclettes occupent un compartiment spécial sous l'œil vigilant de M^e Gerbaud, qui médite et paraphrase la pensée de Buffon : « La plus noble conquête de l'homme, etc., etc... » Sept membres de la section de photographie font aussi partie de l'expédition.

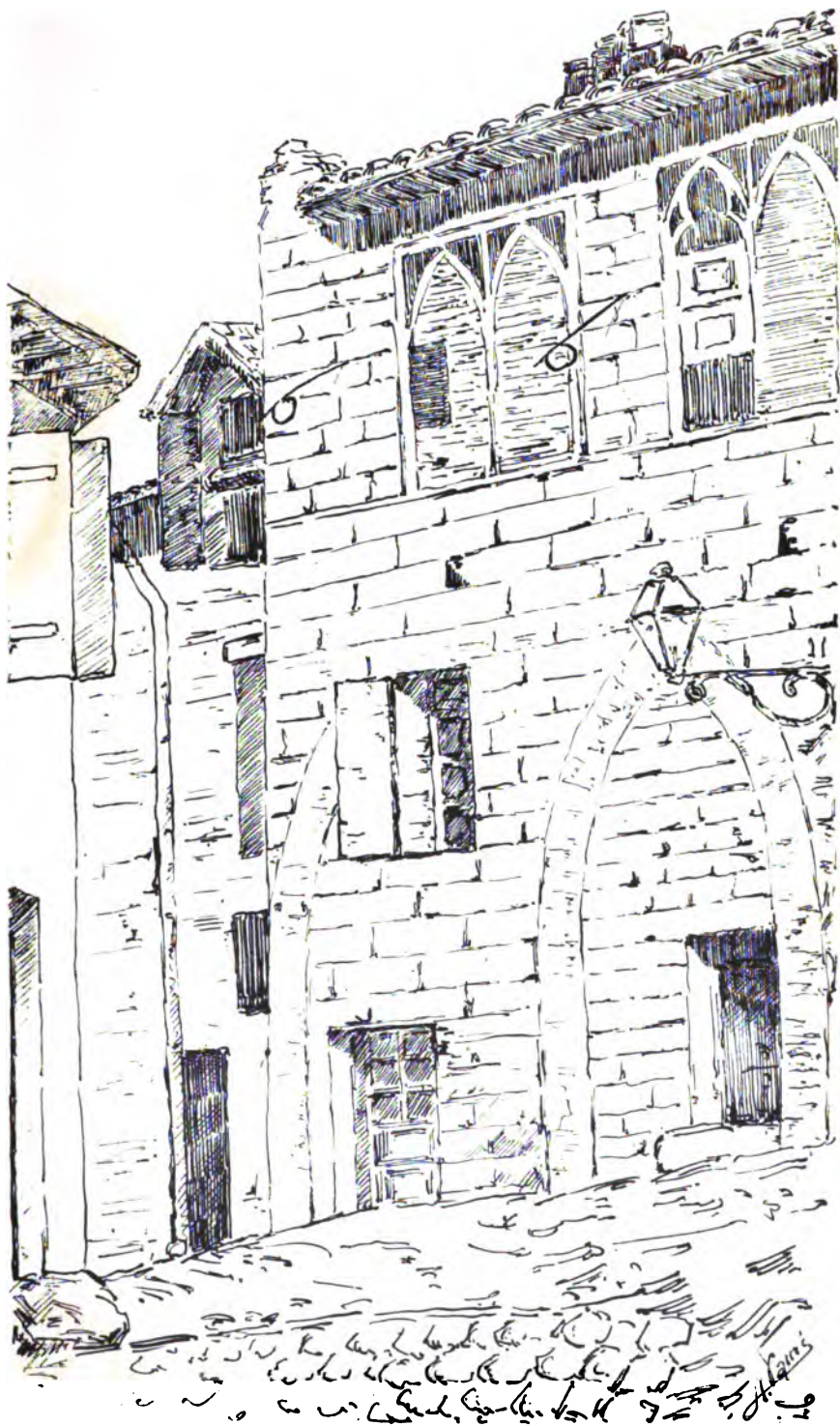
Je ne vous dirai rien du trajet en chemin de fer ; ce genre de locomotion, très avantageux pour aller vite, a de nombreux inconvénients pour le touriste et l'archéologue. Mais il faut savoir prendre bravement son parti de tous les progrès. Fonneuve, Albias, Réalville passent rapidement et, si quelques sites gracieux, quelques châteaux nous apparaissent, ce n'est que dans une envolée fugitive et à peine entrevue.

A Caussade, où nous arrivons à huit heures et demie, notre Compagnie s'augmente de M. l'abbé Daries et de M. Boscus. Caussade n'étant pas le but de notre excursion, deux mots suffiront pour rappeler notre court passage dans cette ville, où nous notons, au cours d'une promenade un peu précipitée : l'église reconstruite il y a quelques années à peine et dont la belle tour octogonale se prolonge en une élégante flèche à crochets, que la plupart d'entre vous a pu admirer si souvent. Cette tour, seul vestige de l'ancien édifice brûlé dans les guerres de la Réforme, ne remonte pas au delà du XV^e siècle.

En face de l'église, une haute construction dite la *tour d'Arles* semble protéger l'entrée de la porte *Estivenca*,







Digitized by Google

plus loin, dans le bas de la ville, une façade de maison de la fin du XIII^e siècle, donne sur une ruelle; sa conservation est parfaite, les fenêtres, murées, sont formées de deux arcs brisés retombant sur une colonnette. Chez M. Rey, des fenêtres à meneaux en croix, du XV^e siècle, sont belles d'ornementation et de conservation.

Un peu plus loin la *Taverne*, maison de brique dessinée et décrite par Viollet-le-Duc, dans son *Dictionnaire d'Architecture* (t. VI, p. 233); elle appartient au milieu du XIII^e siècle et se compose de boutiques au rez-de-chaussée, de fenêtres à meneaux croisées au premier étage (remaniement du XVI^e siècle), au second et au troisième étage de deux fenêtres doubles à arc brisé et colonnettes avec chapiteaux sculptés. Les anneaux de fer destinés à porter des barres de bois, supports de bannes pour parasoler, sont encore en place à la hauteur de la naissance des arcs. L'intérieur de cette demeure, non modernisé encore, aurait mérité une visite que le temps ne nous a pas permis de lui consacrer.

Fidèles au programme, trois voitures attendaient les excursionnistes, et, à l'heure dite, nous nous dirigeons vers les dolmens et les carrières de Dardenne. Trois vélocipédistes éclairent notre route, le surplus constitue notre arrière-garde.

A Dardenne nous mettons pied à terre et c'est M. Momméja qui nous fait les honneurs, je pourrais dire de chez lui, car il est chez lui dans tout notre Quercy. A travers champs, nous gagnons les dolmens : Ici, Messieurs, j'ouvre une parenthèse, car une agréable surprise nous est réservée : un déjeuner sur l'herbe, dû à la délicate attention de M. Dieudonné Donnadiou vient satisfaire un appétit ouvert par les effluves matinales du printemps et aiguisé par l'air vif de nos campagnes. Notre section de photographie

s'augmente de M. l'abbé Laborie et de celui qui va diriger l'excursion, de M. de Bellefon, Président de la section.

Que dirais-je des deux dolmens et de *la tombe du géant* qui méritaient de nous retenir plus longtemps.

Malgré mon chauvinisme méridional je suis contraint d'avouer que la Bretagne nous est bien supérieure à ce point de vue.

Là, ce sont les menhirs de Locmariaker et de Plouarzel ; ici, dressés par des forces inconnues, les allées couvertes d'Essé et de Gavrinis, les alignements de Carnac aux douze cents pierres encore debout, gigantesques sentinelles des temps qui ne sont plus.

Au milieu de ces forêts aux mystérieux ombrages, aux troublantes et sombres frondaisons, sur ces pierres druidiques, témoins silencieux des siècles écoulés, l'esprit, oublieux du présent, revit 2000 ans avant nous.

C'est là que dans une heure de ressouvenir, on voit passer en un rêve merveilleux et les bardes à la lyre vibrante, et les druides à la faucille d'or et ces apparitions fugitives de blancs fantômes, tout un passé qui se déroule avec sa poétique et sauvage grandeur.

Mais, je m'oublie, Messieurs, et me voilà loin de Dardenne et de ses dolmens. Constatons en passant que ces monuments ne sont autre chose que des tombeaux à la table épaisse appuyée sur des pieds droits, fichés en terre, ce qui confirme la nouvelle opinion adoptée par les archéologues. Les dessins de M. Faure permettront de se rendre compte de la justesse de cette observation. Trois sont encore en très bon état, l'un d'eux a conservé en grande partie l'amoncellement de pierres éclatées et de terre qui les recouvraient tous à l'origine. (Voir pl. II.)

Nous regagnons nos véhicules et quelques minutes suffisent pour nous conduire à Septfonds, bastide du XIII^e siècle, ou nous faisons une nouvelle halte. M. Cavallé

nous fait les honneurs de sa manufacture de chapeaux de paille avec la plus parfaite complaisance ; il nous montre les diverses transformations que subit un brin de paille, pour devenir digne d'abriter les traits délicats de celles qui, mères, épouses ou filles, sont pour nous des modèles de grâce et de dévouement. Une constatation un peu blessante pour notre amour propre national : c'est de Chine aujourd'hui que nous vient, non la lumière, mais la paille tressée.

Nous ne pouvons que traverser la bastide de Septfonds, qui conserve encore son tracé régulier. Une dernière étape nous conduit à Puylaroque, but de notre excursion, où nous attendent aimablement M. le curé Pélissié et notre confrère M. l'abbé Faubin, aussi habile photographe que savant professeur de théologie.

Nous passons devant Cayrieich, où le temps ne nous permet pas de nous arrêter. Le rétable et l'église, du XV^e siècle, auraient cependant été dignes de fixer notre attention.

Je n'insisterai pas sur le déjeuner, pourtant très bien servi par l'hôtel Bezombes. Dieu me garde de donner prise aux malicieuses interprétations des jaloux et des envieux. Donc,

Laissons aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusements de ces sortes d'affaires ;
A de plus hauts objets s'élèvent nos désirs,
Et nous avons à cœur de plus nobles plaisirs.

A deux heures commence notre visite dans Puylaroque. Sur la place, nous admirons d'abord une vaste maison du XIV^e siècle dont les fenêtres, de grande dimension, à remplages gothiques, subsistent, malheureusement avec des modifications. A quelques mètres de là, sur une maison moderne, on voit deux chapiteaux à feuilles de platane,

débris de quelque vieille construction ; plus loin, une ancienne clef de voûte forme le dessus d'une porte des plus vulgaires. Le monogramme des saints noms de Jésus et Marie y est sculpté.

Le portail du couvent, Louis XIV, et à l'intérieur des toiles peintes méritent une mention spéciale. En 1770, cet immeuble était occupé par Jean Capin, acquéreur de la charge de maire de Puylaroque. De nos jours, — mais je vous prie, Messieurs, de n'en rien croire, — les mauvaises langues prétendent que cela s'achète encore quelquefois.

Au milieu d'une façade restaurée il y a peu d'années, à une hauteur de trois mètres au-dessus du sol, et faisant saillie sur la rue, on a placé deux colonnes avec chapiteaux et corbeaux du XIII^e siècle. Plusieurs membres de notre Compagnie estiment que nous sommes en présence d'une vieille cheminée à hotte que le propriétaire de céans a voulu exposer aux regards des curieux.

La partie opposée de la maison donne sur une ruelle, et possède de grandes fenêtres à meneau central, trèfles et quatre-feuilles malheureusement dégradées. A l'intérieur, nous sommes récompensés d'une ascension périlleuse, dans un escalier vermoulu, par une très belle cheminée du XIV^e siècle ; à côté est une armoire ménagée dans le mur, ce que l'on retrouve dans toutes les constructions de cette époque ; à droite et à gauche, deux fortes consoles font saillie, destinées à offrir des supports. Le linteau, en bois de chêne, forme, vers le centre, un angle très ouvert, dont le sommet s'avance dans la salle.

La maison voisine est aussi ornée d'une fenêtre à tracerics gothiques, et la tradition veut que, pendant la Terreur, les caves, ainsi que celles du Château, aient servi aux prêtres pour la célébration des offices divins.

Nous arrivons à la place du Château, d'où l'œil découvre un magnifique panorama. Caussade, Montauban, et, semés

ça et là, de gracieux villages dressant leurs clochers aigus sur le tapis verdoyant de la plaine ; puis, tout au loin, arrière-plan sévère de ce riant tableau, les Pyrénées, de Perpignan à Bayonne, profilant leurs cimes neigeuses et leurs sommets majestueux.

Nous faisons un arrêt de quelques instants devant une maison du XIV^e siècle, dont les fenêtres, à trilobes inscrits dans un carré, offrent la plus parfaite similitude avec celles des chapelles de Saint-Jacques de Puylaroque, dans laquelle nous pénétrons aussitôt. L'architecture de cette église se ressent beaucoup de l'époque pendant laquelle elle a été réédifiée. Le sanctuaire, à plan rectangulaire, appartient en partie au style roman, alors que dans la nef unique, avec chapelles latérales, c'est le style gothique qui règne uniquement. Bernard de Carit, de Puylaroque, chanoine de Paris et plus tard évêque d'Évreux, fit construire en 1364 une belle chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Grâce. La voûte est à arcs d'ogive, portée par de fines colonnettes sur consoles.

M. le Curé de Puylaroque nous montre gracieusement ses nombreux reliquaires, pieusement conservés dans des armoires du sanctuaire.

Parmi les reliques, il en est une plus particulièrement en vénération, celle dite le *Saint-Voile*, étoffe de soie regardée comme un souvenir de la *Passion*, enfermée dans un curieux coffret du XIV^e siècle. Ce coffret, qui tient lieu de châsse, aux armes des Des Prez de Montpezat, seigneurs de Puy-laroque, a été décrit par notre confrère M. Razoua¹.

Outre le Saint-Voile, nous remarquons divers ornements d'une réelle valeur, un encensoir du XVI^e siècle, un Christ en ivoire et un beau calice Louis XIII.

Au moment de regagner nos voitures, nous remarquons, sur une maison de modeste apparence, un écusson du XVI^e siècle portant un *lévrier passant avec château en chef*.

¹ Voir les *Notes et Documents pour servir à l'Histoire de Puylaroque*, p. 273.

Mais l'heure du départ arrive; cycles et voitures reprennent le chemin de Caussade, où nous retrouvons notre wagon du matin. A six heures, nous revoyons notre vieille cité, après une journée des plus agréables, et sans fatigue pour la plupart d'entre nous. Cette restriction s'applique à notre cavalerie légère, car les montées rapides ont été nombreuses, et ont mis à l'épreuve les jarrets musculeux de nos cyclistes. Heureusement leur énergie est à la hauteur de leur tâche, et tous justifient pleinement le mot de Juvénal : « *Lassati, non satiat.* »

JEAN BOURDEAU.





L'IMPRIMERIE A PUYLAURENS

A LA SUITE DE

L'ACADÉMIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

Transférée dans cette ville de l'Albigeois

1689-1688.

PAR

M. EM. FORESTIÉ NEVEU,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ.

Depuis quelques années, des érudits consacrent leurs modestes études aux typographes dont les presses fonctionnèrent plus ou moins longtemps dans des localités peu importantes. Ces recherches permettent souvent de signaler des écrivains dont les œuvres sont perdues, ou du moins oubliées sur les rayons des bibliothèques publiques.

Avant de faire connaître à quelle famille appartenaient les seuls imprimeurs qui exercèrent leur industrie à Puy-laurens, et d'indiquer d'où ils venaient, il nous paraît utile de rappeler sommairement les circonstances qui les décidèrent à transporter leur matériel dans cette petite ville du département du Tarn.

I. — L'Académie de Montauban transférée à Puy-laurens.

Montauban possédait un Collège florissant depuis 1580, lorsque le synode provincial, encouragé par la reine de Navarre, décida d'y fonder, sous le nom d'Académie, une

Université. Les deux établissements, qui n'avaient pas d'internat, furent installés dans une vaste maison¹ de la rue dite *du Collège* ou de *l'Ancien-Collège*, et qui porte depuis 1879 le nom d'*Armand-Cambon*.

Pendant les derniers mois de l'année 1600, l'Académie ouvrit ses cours, et, tout en ayant pour but de former des pasteurs, devint une sorte de Faculté des lettres et des sciences, car elle avait le droit de conférer le baccalauréat et la maîtrise ès-arts². Les chaires de théologie furent occupées par Michel Béraud, Bernard de Sonis et autres professeurs d'un mérite incontestable.

Pendant le règne de Henri IV, l'Académie jouit des bienfaits de la paix comme tout le royaume, mais après sa mort les privilèges qu'elle avait obtenus furent peu à peu retirés. On comprend que les études durent être troublées avant ou pendant le siège de Montauban en 1621, et plus tard malgré la soumission de cette ville en 1629. Les professeurs qui mouraient ou qui étaient forcés de s'éloigner parce que leur traitement ne pouvait être payé, n'étaient pas toujours remplacés; et, à un moment, le célèbre Antoine Garrissoules se trouva seul chargé de l'enseignement, faute de ressources, dit M. Nicolas, dans son *Histoire de l'Académie protestante de Montauban*, qui contient sur l'organisation et l'instruction, ainsi que sur les professeurs et les étudiants de cette Université, les renseignements les plus complets.

A la fin de l'année 1633, par arrêt du Conseil du Roi, le Collège fut mi-parti; les catholiques étant rentrés, et leur nombre augmentant tous les jours, obtinrent l'emploi de principal et les classes de première, troisième et cinquième,

¹ Aujourd'hui l'hôtel Cartault.

² D'après le règlement de cette Académie, il y avait des cours publics de philosophie, de langues vivantes, de jurisprudence et de médecine. — *Histoire de Montauban*, t. II, p. 394, et *Histoire de l'Académie protestante*, p. 317.

tandis que les régents protestants conservaient les classes de seconde, quatrième et sixième. Quoique éprouvée par cette perte, l'Académie se releva bientôt, et en 1644 tous les cours étaient pourvus de professeurs, dont plusieurs, par leur réputation, attiraient des élèves de toutes les provinces de la France et de la Suisse.

Un accident, de peu d'importance par lui-même, vint malheureusement porter à l'Académie un coup funeste. Le 5 juillet 1659, le principal et les régents catholiques, voulant faire représenter une pièce dramatique par leurs élèves, dressèrent un théâtre dans la cour commune. Les étudiants protestants, prétendant que c'était là un empiétement, renversèrent l'estrade; il s'ensuivit une collision, à laquelle une partie des habitants prirent part. Plusieurs en furent victimes.

Louis XIV, qui, en ce moment, se trouvait à Toulouse, annonça, le 12 août 1659, aux consuls de Puylaurens, que « pour des considérations importantes à son service, il avait ordonné que l'Académie et Collège de la ville de Montauban, de ceux de la religion prétendue réformée, fût transféré dans la ville de Puylaurens. »

Afin de se conformer aux ordres du Roi, et de fournir aux recteur, régents et professeurs de l'Académie « les lieux et commodités nécessaires pour qu'ils soient reçus avec leurs élèves sans difficultés, le Conseil général loua une maison, située assez loin de l'église et du siège de la justice. »

Cette translation aurait pu causer la ruine de l'Académie; mais les protestants étaient nombreux et riches à Puylaurens et dans la contrée : aussi leur modeste Collège, qui se soutenait à peine, fut fréquenté par les enfants des réformés d'une partie du Midi; les ressources indispensables étant assurées par le synode provincial de la Haute-Guyenne, toutes les chaires de l'Académie et du Collège eurent des professeurs, et l'enseignement ne laissa rien à désirer.

L'Académie de Montauban, « *transportée actuellement à Puylaurens*, » — c'est ainsi qu'elle se désignait elle-même dans les diplômes, — gagna sous certains rapports, et les professeurs de cette époque formèrent un grand nombre de pasteurs distingués, qui se firent une position honorable par leur plume ou par la prédication et l'enseignement, lorsqu'ils furent forcés de s'éloigner de la France en 1685. Un des plus célèbres fut André Martel, né à Montauban.

Avant la révocation de l'édit de Nantes, les Académies protestantes de Sedan, de Dié et de Saumur avaient été supprimées ; celle de Montauban eut le même sort. Le 5 mars 1685 le Conseil du Roi défendit aux professeurs d'y « enseigner aucune science ni langue, soit publiquement, soit dans les maisons particulières. »

II. — L'Imprimerie à Puylaurens.

Toutes les Académies avaient un imprimeur en titre. Pierre Bertié était attaché à celle de Montauban ; mais lorsqu'elle fut translaturée à Puylaurens il ne la suivit pas tout de suite, parce qu'on espérait le succès des démarches faites à la Cour pour obtenir la rentrée de cette Faculté dans notre ville.

PIERRE BERTIÉ.

Né à Montauban, le 15 septembre 1609, Pierre Bertié fit son apprentissage dans l'atelier de son beau-frère, Pierre Coderc, imprimeur de la ville, et y travailla en qualité de compagnon.

Le 10 décembre 1640 il emprunta 600 livres à M^e Paul Constant, conseiller au Présidial, et sa sœur Rachel, femme de Pierre Coderc, se porta garante de cette somme. Il contracta cet emprunt, soit en vue de son mariage avec Anne Périer (23 décembre 1640), soit parce qu'il voulait être en mesure de créer une nouvelle imprimerie.

Quelques consuls de 1641 acceptèrent sa proposition de remplacer son beau-frère dans la direction de l'atelier municipal ; mais dès le 5 juillet 1642 cette concession fut annulée.

Pierre Coderc, cédant aux sollicitations de sa femme, qui paraissait agir d'accord avec son frère, et fatigué des tracasseries de ce dernier, finit par lui abandonner la direction de son établissement, et sa mauvaise santé le décida bientôt à lui vendre son matériel à rente viagère, en conservant toutefois le titre d'imprimeur de la ville.

Bertié forma une association avec sa sœur Rachel, et tous deux dirigèrent l'imprimerie au nom de Pierre Coderc, qui mourut le 5 janvier 1644. Alors la veuve alla habiter avec son frère, et leur société continua pendant quelques années.

On nous a signalé des *Lettres patentes du Roy, portant confirmation des édicts*, et la date de 1643, à Montauban, « par Pierre Bertié, imprimeur du Roy ¹. » Si cette indication, que nous n'avons pu contrôler, était exacte, ce document serait le premier publié avec le nom du typographe qui nous occupe. Nous n'en connaissons pas d'antérieur à 1648.

Dans la liste des livres signés par Pierre Bertié ², et qui sont trop nombreux pour être tous indiqués dans une lecture, nous citerons, en suivant l'ordre chronologique :

1° *La Conversion de M. Jarrige, ci-devant jésuite de la maison de la Rochelle*, imprimée pour le libraire J.-J. Moulis, Montauban, 1648. Cet opuscule est l'œuvre de l'auteur des

¹ Ni Coderc, ni Bertié n'obtinrent le titre d'imprimeur du Roi ; et la preuve, c'est que les lettres-patentes de 1649 accordèrent cette faveur à Jean Rouyer « parce que l'imprimerie de la ville de Montauban était exercée par Pierre Vertié, professant la Religion prétendue réformée. »

Cet imprimeur écrivait et même imprimait son nom avec un B ou un V, et M. Nicolas l'appelle *Bertier*, sans doute d'après quelques actes.

² Les titres de tous ces ouvrages sont reproduits dans notre *Bibliographie montalbanaise*.

Jésuites sur l'échafaud, trop célèbre par ses nombreuses évolutions religieuses¹.

2° *L'Apologie, La Déclaration, La Pratique des deux Oraisons, L'Usage de l'Eucharistie*, Montauban, 1652-56, composés pour ou par le fanatique Labadie, le créateur de la secte des Labadistes, qui publia de nombreux traités en Hollande, et se retira dans le Holstein avec son ami Pierre Yvon, originaire de Montauban².

3° *Abrégé chirurgical*, recueilli des plus fameux médecins de l'antiquité, Montauban, 1655.

L'Apologie de Louis de Masson, 1656. L'accord de la Foy avec la Raison, par J. Asimon, et une lettre de Joseph Arbussy, sans date, vers 1657.

Après l'achat, par sa femme et par sa sœur Rachel, de l'imprimerie de Pierre Braconier (1652), typographe habile et son coreligionnaire, c'est ce matériel principalement que Pierre Bertié employa pour servir la ville; il donna en gage au libraire Moulis « les matrices et les moules provenant de l'hérédité de Pierre Coderc, » qui ne lui furent rendus qu'en 1658; alors, au contraire, sa sœur Rachel fut mise en possession de l'outillage de Braconier, mais elle resta associée encore jusqu'à son second mariage, en 1660, avec Samuel Dubois, auquel elle apporta le matériel pour fonder une seconde imprimerie.

Cependant, malgré cette concurrence, Bertié, qui avait le titre d'imprimeur de l'Académie, hésita longtemps à la

¹ Pierre Jarrige, après sa rétractation, se retira à Tulle, sa ville natale, où il vécut en prêtre séculier jusqu'à sa mort.

² Yvon, né en 1616, et fils d'un banquier montalbanais, composa plusieurs ouvrages, devenus fort rares, et dont la plupart furent imprimés à Amsterdam.

« On distingue une Réfutation de Spinoza. Il fallait certes du courage pour s'attaquer à un si rude joueur. Lorsque Montauban voudra, mère pieuse, recueillir toutes les gloires de ses enfants, elle ne devra pas dédaigner les travaux de l'enthousiaste Yvon. » — *Histoire de Montauban*, t. II. p. 352.

Voir, sur Yvon, *Les Montalbanais au Refuge*, par M. de France, p. 532.

suivre à Puylaurens. Il continua donc à imprimer toutes les thèses et les autres travaux à Montauban, sans ajouter, jusqu'à 1664, le nom du lieu qu'il habitait.

M. Nicolas cite six thèses, formant 105 pages in-4°, dont les titres prouvent que Bertié avait déjà transporté en 1665 son matériel dans l'Albigeois.

Les livres qu'il imprima dans sa nouvelle résidence sont fort rares. On connaît : *Logica Joannis Bon, doctoris medicæ et philosophiæ professoris in Academia Montalbanensi Podiolorum translata* ; 1665, in-8° de 272 pages.

Nous possédons un exemplaire de la *Logica* du professeur Ramondou, publiée aussi à Puylaurens, en 1667, par Pierre Bertié, qui, la même année, donna une édition de la *Physica*, du même auteur ; deux volumes in-8°, très soignés, dont le premier a 485 pages et le second 252.

Sur ces livres, Elie Ramondou prend le titre de professeur de philosophie in *Academia Podiolorum*. On avait donc renoncé à l'espoir de rentrer à Montauban.

Pierre Bertié, ayant perdu sa première femme, dont il avait eu un fils, se maria en secondes noces, le 12 mars 1656, avec Marguerite Albouy, qui lui apporta 800 livres de dot.

Malgré l'héritage de Pierre Coderc, la position de Bertié ne fut guère prospère : le logement que lui fournit la ville de Puylaurens, le traitement que lui accordait l'Académie et l'exécution de travaux divers étaient insuffisants pour entretenir sa famille ; aussi, d'après son testament, fait le 7 août 1668 à Montauban, où il mourut le lendemain, il ne laissa que 400 livres à chacune des deux filles nées de son second mariage.

Si Pierre Bertié avait vécu dans une époque moins troublée, il aurait, croyons-nous, fait progresser la typographie, car on remarque dans plusieurs thèses des têtes de pages et des lettres gravées, et la composition est correcte.

ANTOINE BERTIÉ.

Antoine Bertié, né à Montauban le 5 janvier 1647, fut initié de bonne heure aux travaux de l'imprimerie par son père, qu'il suivit à Puylaurens, et auquel il succéda en 1668.

Le 29 avril 1674 il se maria avec Rachel Boisgion, fille d'un Procureur au Sénéchal de Montauban, et dans l'acte prit le titre d'« imprimeur de la présente ville. » Il y fit inscrire et baptiser au Temple les quatre enfants qu'il eut de 1675 à 1679 ; nous croyons même que sa famille y habitait pendant qu'il dirigeait son atelier de Puylaurens.

On n'a recueilli que quelques thèses portant son nom et datées de 1670 à 1680. Rien de ce qui peut être sorti de ses presses après cette dernière date n'est arrivé jusqu'à nous. Il est possible que dans les archives de Puylaurens ou du département du Tarn on trouverait des imprimés signés par ce typographe.

Après la dispersion de l'Académie et la révocation de l'édit de Nantes, Antoine Bertié, qui n'avait plus le droit d'exercer son industrie puisqu'il était protestant, dut rentrer dans sa ville natale et continuer sa profession auprès de Samuel Dubois, son oncle par alliance, dont l'établissement était très prospère ; il lui vendit même son matériel, car plusieurs bois gravés, utilisés par les Bertié à Montauban ou à Puylaurens, se retrouvent dans les impressions faites postérieurement par Samuel Dubois, et nous en possédons quelques-uns.

En 1700, dans un acte¹ retenu par M^e Lafon, figurent Marguerite Albouy, veuve de Pierre Bertié, et sa fille Marie, assistée de Jean Lafreté, son mari, marchand au

¹ M. de France, dans *Les Montalbanais au Refuge*, après avoir reproduit l'analyse de cet acte que nous possédons, ajoute : « On voit le nom de Bertié parmi ceux qui fondèrent à Berlin l'Hôtel du Refuge. »

quartier de Villenouvelle. C'est lui qui s'engage à exécuter les clauses du testament de son beau-père.

Dans cet acte, ni Antoine Bertié, son beau-frère, ni sa femme, ni aucun de leurs enfants n'interviennent. Cette famille devait avoir quitté la France, tandis que la grand-mère Albouy et ses filles avaient abandonné la Religion réformée. L'une d'elles, Marie, tint sur les fonts baptismaux un enfant dans l'église de Villenouvelle le 17 mars 1688.

Avant les Bertié père et fils, aucun atelier typographique n'avait fonctionné à Puylaurens, et depuis 1685 aucun imprimeur ne s'est établi dans cette petite ville ¹.

¹ Des travaux importants ont été publiés spécialement sur la typographie dans le département du Tarn :

M. A. Claudin, *Origine de l'Imprimerie à Albi* (1880);

M. Ch. Pradel, *Histoire de l'Imprimerie à Castres* (1888);

Dr Desbarreaux-Bernard, *Etablissement de l'Imprimerie dans le Languedoc* (1876);

M. de Combettes-Labourrelie, *Essai d'une Bibliothèque albigeoise* (1846);

Dans les ouvrages que nous venons de citer il n'est fait aucune mention de l'atelier typographique qui a fonctionné à Puylaurens pendant 15 ans, et l'auteur de la *Géographie du Tarn* dit, à la page 334 : « Les calvinistes fondèrent, à Puylaurens, une école protestante, connue sous le nom d'Académie, qui avait acquis une réputation européenne, et fut supprimée en 1683. »

M. Carrié ignorait que cette Académie avait été fondée à Montauban, et que sa suppression eut lieu seulement en 1695.

Le *Dictionnaire de Géographie*, de Deschamps et Brunet, ouvrage spécial sur les imprimeries ayant existé et qui est un supplément du *Manuel de la Librairie*, cite Puylaurens, mais ne mentionne pas le séjour de typographes dans cette ville du département du Tarn.

Quoique nous ayons communiqué, en 1885, une note de quelques lignes sur ce sujet, à M. Nicolas et à M. de France, nous avons cru utile de publier les pages qui précèdent, détachées de notre *Histoire de l'Imprimerie à Montauban*, afin de réparer l'oubli et les erreurs que nous signalons.





RAPPORT

SUR LES

TRAVAUX DE LA SECTION DE PHOTOGRAPHIE

(ANNÉE 1895)

MESSIEURS,

Une revue rapide et discrète de nos travaux, au cours de l'année 1895, ne saurait vous déplaire : nous représentons, en effet, le côté jeune, attrayant de l'archéologie, tout en conservant les qualités natives de notre formation d'origine.

Donc nous avons la jeunesse, l'ardeur, l'entrain et la vigueur physique. Nous allons chercher à faire pénétrer tout cela chez vous tous, qui avez au cœur l'amour du beau, le culte de l'idéal, le désir passionné de la science.

A ce point de vue, la section se confond intimement avec la Société. Notre œuvre, c'est la vôtre. C'est surtout celle de notre cher président, M. le chanoine Pottier, dont l'incessante activité rayonne sur tous nos travaux.

La photographie est entrée de plain-pied dans le domaine de l'homme sérieux et intelligent; elle s'affirme, de plus en plus, comme une science indispensable à tous les progrès.

Personne ne s'en désintéresse. Pendant que les gracieux visages de nos femmes, de nos filles se penchent sur l'appareil, que des mains fines et délicates manient les plaques pour dérober à la nature ses secrets les plus charmants, le savant est en train de substituer aux rayons lumineux les courants électriques, et de photographier ainsi les corps opaques en pleine obscurité.

Science de laboratoire et science de famille : il y en a pour tous les goûts. Vous comprendrez, dès lors, combien la section appréciait les aimables causeries de notre vice-président, M. le docteur Tachard, ou les expériences de notre conservateur, M. le commandant Duchaussoy.

J'ai nommé M. le docteur Tachard : laissez-moi vous dire tout le plaisir que nous avons eu à le conserver, malgré sa promotion à la direction de l'important service de l'hôpital militaire de Toulouse. Bien qu'éloigné par ses fonctions, M. le docteur Tachard continue à prendre part à nos travaux et à nos excursions.

M. le commandant Duchaussoy nous a démontré pratiquement, dans la séance du 20 février, le développement des épreuves sur papier aux sels de platine; l'image apparaît tout à coup, par immersion dans un bain, dont voici la formule :

160 grammes oxalate neutre de potasse;
1,000 grammes d'eau.

Lorsque l'épreuve a obtenu le ton désiré, on la plonge dans un bain d'eau acidulée d'acide chlorhydrique :

Acide chlorhydrique, 15 grammes;
Eau ordinaire, 1,000 grammes.

Ce bain veut être renouvelé trois fois en quelques minutes. La section a poursuivi ses expériences sur la lumière

au magnésium. M. le commandant Duchaussoy et M. l'abbé Laborie ont bien voulu photographier, en deux groupes, les membres de la section, dans la salle même de nos réunions.

L'éclat de la lumière et l'absence d'ombres portées donnent aux physionomies quelque chose d'inquiet et de hagard; on nous prendrait volontiers pour des conspirateurs. Dieu sait cependant combien nous avons le cœur pur. Il y aura toujours de la dureté dans ces reproductions au magnésium, qui sont plus spécialement destinées aux objets inanimés peu éclairés, tels que grottes, cavernes, intérieurs d'églises, etc.....

A cet égard, je ne saurais passer sous silence les remarquables clichés d'un de nos membres correspondants, M. Ernest Rupin, président de la Société scientifique et archéologique de Brive. C'est dans les gouffres de Padirac, au milieu de ces merveilles souterraines, de ces lacs féeriques uniques en France, que M. Rupin a opéré au magnésium, avec une lampe en ruban à mouvement d'horlogerie de Molteni, munie d'un bec et d'un réflecteur simple. La pose a varié de sept à dix minutes, avec les glaces extra-rapides de Lumière. Les clichés qui sont reproduits en phototypie, dans le *Bulletin archéologique de la Corrèze* (1895, 4^e livraison) ont été développés au diamidophénol de Lumière, dont voici la formule :

Eau, 500 grammes.

Sulfate de soude anhydre, 40 grammes.

Diamidophénol, 5 grammes.

M. l'abbé Laborie a fait aussi de nombreuses photographies au magnésium; il semble même qu'il ait atténué le plus possible la dureté signalée plus haut, dans un cliché très remarqué, représentant une partie de billard au Petit Séminaire de Montauban.

Grâce à l'allocation fournie par la Société, nous possédons, depuis peu, une lampe au magnésium perfectionnée, système Boyer; nous n'avons pas encore eu l'occasion de l'expérimenter.

Nous devons signaler à votre attention les épreuves photocollographiques faites par MM. Forestié père et fils dans leurs ateliers. Très prochainement, le *Bulletin* de la Société contiendra de ces clichés artistiques, qui ont la photographie pour base, et s'appellent, suivant les modes divers de reproduction : phototypie, photogravure, héliogravure. Déjà une publication locale illustrée, le *Quercy*, renferme des épreuves pleines de promesses pour l'avenir.

MM. Forestié père et fils se livrent à une besogne ingrate, dont on ne soupçonne pas toute la difficulté : le moindre mouvement de trépidation, — par exemple, une porte qui se ferme un peu violemment au rez-de-chaussée, alors qu'on est au troisième dans son laboratoire, — suffit pour anéantir le fruit d'un travail de plusieurs heures.

Nous sommes heureux de les encourager publiquement dans la voie, où une ténacité patiente et laborieuse leur assure un succès certain.

Une très intéressante application de la photographie à l'archéologie a été faite par M. l'abbé Faubin sur le reliquaire d'Ardus, retrouvé, il y a quelques mois, chez un habitant de cette localité.

Les épreuves sont des plus nettes, et aideront certainement à la détermination de la date et de l'atelier de fabrication; mais déjà il semble acquis que ce chef-d'œuvre ne sort pas des ateliers limousins.

C'est encore à la photographie qu'a eu recours notre président, M. le chanoine Pottier, pour affirmer que le personnage représenté sur le pilier supérieur de l'hôtel de ville de Saint-Antonin n'est autre que le roi Salomon, dont le bas-relief a été retrouvé à Albi.

Deux gravures, signées Parisot, très curieuses par les détails qu'elles contiennent, tant au point de vue de la topographie et des constructions de la ville de Montauban, en 1777, qu'en raison des costumes de l'époque, ont très heureusement été reproduites en plaques entières par M. le commandant Duchaussoy.

Ce sont des paysages historiques qui auront leur place au Musée, et nous prions M. le conservateur Bouïs de vouloir bien y installer l'œuvre de notre compatriote par alliance Parisot, dont notre confrère M. Claverie vient de nous raconter l'histoire.

Diverses questions techniques ont été discutées par la section : clichés pelliculaires, plaques isochromatiques, orthochromatiques, photographie des couleurs; des solutions intéressantes ont été présentées sur ces différents points.

M. le commandant Duchaussoy hésite encore, pour divers motifs, à abandonner les supports sur verre; mais il est hors de doute qu'en présence des résultats pratiques obtenus, la pellicule remplacera le verre à bref délai, comme le gélatino-bromure a remplacé le collodion.

M. Rey-Lescure poursuit, comme par le passé, l'étude patiente de la formation géologique de notre département et de tout le Sud-Ouest; la photographie lui rend des services journaliers¹. MM. Daussargues, le docteur Coste, Étienne de Scorbiac, Lavitry, forment l'école buissonnière de l'instantané. Ce que l'on montre est toujours bon; ce que l'on cache l'est moins. Mais on en est quitte pour recommencer, si l'on peut, ou pour garder un silence prudent.

Le grand écueil de l'instantané, c'est la lumière; il n'y

¹ Au cours de l'impression de ce rapport, nous avons eu la douleur de perdre cet excellent confrère, enlevé en quelques jours à l'affection des siens.

en a jamais assez, excepté dans les journées ensoleillées de juin et juillet.

Un appareil à main ne saurait donc dispenser d'un appareil à pied à pose variable, avec grand *angulaire*.

De vastes projets sont à l'ordre du jour : peut-être serait-il plus sage de ne pas en parler ? Pourquoi se taire cependant ? Ne sommes-nous pas en famille ?

Nous avons la pensée d'organiser des soirées récréatives dans cette salle même, à l'aide d'un appareil de projections. La difficulté provient non du maniement de l'appareil, mais de la fabrication de clichés spéciaux, qui ne sont jamais directs. Un châssis auto-réducteur nous sera indispensable pour la réduction des clichés 13×18 . Nous soumettrons prochainement au conseil d'administration de la Société un devis détaillé des instruments nécessaires.

Plusieurs d'entre nous s'occupent de positifs sur verre. Un ouvrage de M. Fourtié leur servira de guide en la matière. Les manipulations sont très délicates, et il convient de procéder avec de l'hyposulfite très réduit. A ce propos, je tiens à signaler à la Société le merveilleux effet des épreuves positives sur plaques opales : on les obtient tout simplement au châssis-presse par la juxtaposition d'une plaque négative ; on opère à la chambre noire, à la lueur de deux allumettes-bougies. Les plaques opales sont d'origine anglaise.

Notre section s'est accrue de deux membres, au cours de l'année 1895 : MM. Mathet, de Caylus, et Gerbaud, avoué à Montauban.

Le premier, aussi savant que modeste, a bien voulu nous envoyer la série de ses ouvrages photographiques ; il collabore à plusieurs revues, et s'est signalé, à maintes reprises, par des perfectionnements précieux, notamment pour le développement des clichés, la composition des plaques orthochromatiques et le procédé au charbon. Nous

avons contracté une véritable dette vis-à-vis de M. Mathet. Nous devons la lui payer à Caylus, au printemps prochain.

M. Gerbaud se repose des soins donnés à Thémis par de rapides voyages en Espagne et en Algérie ; nous espérons bien qu'il ne changera point d'allure, et nous apportera les clichés de ces excursions lointaines ; nous les classerons à la suite de l'admirable collection de photographies africaines offertes par le capitaine Beaudemoulin.

Nous parlons de voyages ; c'est la partie la plus attrayante de notre programme ; c'est aussi la plus utile, car c'est par la vue des choses extérieures que les connaissances se classent dans l'esprit, et que la faculté de comparaison se développe en fortifiant l'intelligence.

Castelsarrasin, Belleperche, Pompignan, Grisolles, Lauzerte, voilà les excursions de l'année.

Montpellier, Nîmes, Aigues-Mortes, Tarascon, Marseille, Toulouse, Aix, Arles, Avignon. Telles sont les étapes de notre voyage en Provence ; vous êtes encore sous le charme des rapports qui ont été lus à nos dernières réunions.

Je n'y reviendrai pas : les nombreuses épreuves photographiques qui vous ont été soumises témoignent assez de l'intrépidité de nos photographes. MM. le docteur Tachard, l'abbé Laborie, le docteur Coste, se sont surpassés. Une centaine de clichés de toutes sortes, pelliculaires, instantanés, posés, font revivre les souvenirs de ce voyage, qui a porté le renom de la Société jusqu'au fond des Alpes.

Il y a là des heures vécues dans une intimité charmante et de chaque instant, qui réchauffent le cœur et réconfortent l'esprit ; fixées dans vos souvenirs par la photographie, elles seront d'impérissable mémoire.

Ainsi l'homme s'avance dans la vie, laissant, il est vrai, sur son passage quelques parcelles de lui-même, mais

s'élevant toujours plus haut, au spectacle des merveilleuses beautés de la nature ou des splendides créations de l'art ancien.

C'est la perception très nette de cette situation supérieure qui soutient l'homme au déclin de la vie, qui assure à la vieillesse respectée une incomparable grandeur.

La photographie rappelle tout cela : cette science aimable, accessible à tous, toujours en progrès, source de joies pures, d'émotions salutaires, mérite, à tous égards, une place d'honneur.

Vous la lui ferez, Messieurs, grande et large, dans vos maisons, dans vos familles, j'en suis convaincu.

L'année 1896 est pleine de promesses; mettez-vous en mesure d'en profiter.

A. DE MÉRIC DE BELLEFON.





BIBLIOGRAPHIE

LES DERNIERS TRAVAUX DE M. J.-F. BLADÉ

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

SUR LA

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

- 1° L'Aquitaine et la Vasconie cispyrénéenne, depuis la mort de Dagobert I^{er} (638) jusqu'à l'époque du duc Eudes. — 2° La Géographie historique de l'Aquitaine et du Sud-Ouest de la Gaule, depuis la fin de la Domination romaine jusqu'à la création du royaume d'Aquitaine. — 3° Les Sources et l'Embouchure de la Garonne.
-

I

Le mémoire sur l'Aquitaine et la Vasconie, de notre savant confrère est le complément logique d'une première étude concernant la Vasconie cispyrénéenne jusqu'à la mort de Dagobert I^{er}. Dans ce travail, M. Bladé se propose l'examen approfondi des cent-quarante années qui s'écoulent depuis la mort de Dagobert I^{er} jusqu'à la création du royaume d'Aquitaine, par Charlemagne, en 778. Durant cette époque, l'histoire politique de l'Aquitaine est inséparable de celle de la Vasconie cispyrénéenne. C'est, en un mot, l'histoire du Sud-Ouest de la Gaule franque.

M. Bladé divise cette époque en deux périodes : la première va de la mort de Dagobert I^{er} (638) jusqu'à l'avènement d'Eudes, duc d'Aquitaine (719) ; la deuxième commence avec le gouvernement de Eudes et se poursuit jusqu'à la création du royaume d'Aquitaine (778). « Ce mémoire, dit l'auteur, se limite aux temps les plus reculés ; et c'est l'une des parties les plus difficiles de ma future histoire de Gascogne. »

En exécution du partage anticipé de la succession de Dagobert en 634, son fils aîné garda l'Austrasie où il régnait déjà nominalement, et Clovis II, son second fils, fut reconnu comme souverain par les leudes de Bourgogne et de Neustrie.

Sous quelle autorité passèrent alors l'Aquitaine et la Vasconie ? Frédégair, dont M. Bladé cite le texte relatif au partage, ne le dit pas. Notre savant confrère se propose de le dire en cherchant dans le passage de cet auteur ce qui s'y trouve implicitement contenu. Il discute avec beaucoup de force la doctrine émise par M. Perraud, dans ses *Origines du duché d'Aquitaine*, et celle qui a été soutenue par dom Chamard dans *l'Aquitaine sous les derniers Mérovingiens*. « Mais, dit M. Bladé, la doctrine de M. Perraud ni celle de dom Chamard ne sont faites pour troubler grandement l'histoire spéciale et distincte de la Vasconie cispyrénéenne. »

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Aquitaine et le duché de Vasconie n'ont jamais été confondus. Les origines du duché d'Aquitaine résultent du pacte de 634 ; l'autorité de ses chefs s'y exerça souverainement et s'étendit sur la Vasconie. Pour combattre les théories contraires, M. Bladé invoque l'autorité de Grégoire de Tours, de Mabillon, de Cérénus, de Bréquigny, et quand il lui paraît que l'autorité des savants ou historiens français n'est pas suffisante, il va demander aux savants étrangers un supplément de

preuves que ni Julien de Tolède, ni Maassen, ni Waitz ne sauraient lui refuser.

Je n'entrerais point, et pour bien des raisons, dans la discussion des problèmes nombreux qui viennent s'ajouter naturellement à la thèse générale, et j'arrive aux pages du mémoire qui concernent l'ancienne église abbatiale de Moissac. M. Bladé s'en occupe, en passant, pour prouver que les textes sur lesquels s'appuient les doctrines opposées à la sienne sont apocryphes : « Ainsi, dit-il, une inscription métrique, encore existante et datée de 1063, donne cette abbaye comme une fondation de Clovis :

« Idibus octonis, domus ista dicata Decembris...

inscription qui se termine par ces deux vers :

« Hanc tibi Christe Deus rex instituit Chlodoveus
« Auxit magnificus, post hunc, donis Ludovicus. »

Or l'abbaye de Moissac n'apparaît, pour la première fois, qu'en 680, dans un diplôme où il n'est question d'aucun des trois Clovis. « Les légendes de formation postérieure ont été trop complaisamment recueillies par Aymeri de Peyrac, abbé de Moissac, à la fin du XIV^e siècle. » L'affirmation d'Aymeri de Peyrac n'est pas sans réserve, car il existe une charte de Pépin II, roi d'Aquitaine, datée de juin 845, où il est dit que l'abbaye fut fondée par Amandus, premier abbé de Moissac ; d'où Mabillon croit devoir conclure que la fondation aurait eu lieu pendant le séjour de saint Amans, en Aquitaine. Mais on a prouvé que ce texte était apocryphe. Et si l'opinion de M. Bladé n'était pas concluante sur ce point, l'autorité de notre éminent et toujours regretté confrère M. Moulenq est de nature à faire cesser toute hésitation.

M. Bladé cite encore la fameuse charte de Nizezius et

de sa femme Irmitrude, en 680. Cette charte, publiée plusieurs fois d'une façon très inexacte, a été de nouveau étudiée et publiée par M. Devals, dont M. Bladé étudie le texte.

L'objet de cette charte n'est autre qu'une donation déguisée. Il avait fallu user de ce subterfuge pour tourner contre les héritiers naturels, au profit d'un étranger, l'édit de Valentinien porté en 370 et non en 314, comme le dit M. Bladé. Cet édit se trouve rapporté, non pas au Code Théodosien, loi 20, livre XVI, comme l'indique notre savant confrère, mais au *Digeste*, livre 35, titre II. Voici le texte : « *Quicumque civis romanus testamentum faciet... dum ita detur legatum, ne minus quam partem quartam hereditatis eo testamento heredes capiant...?* » Je n'en cite pas davantage. C'est d'ailleurs la seule rectification que je puisse faire aux citations si nombreuses de M. Bladé, qui serait cependant fort excusable de confondre cette fameuse *quarte Falcidie*, avec les *quartes Antonine, Pégasienne* ou *Trébellienne*.

M. Bladé étudie cette charte de Nizézius au point de vue géographique dont une partie intéresse, il est vrai, la Vasconie, mais dont le surplus a trait au Tarn-et-Garonne.

Certainement *Bezingus, Montemberterii, Amfiniano, Sanctus-Martinus* se retrouvent bien dans Bessens, Montbartier, Finhan et Saint-Martin. Dans *Vulpiliago*, M. Devals prétend reconnaître Ronséjac ; quant à croire que le *Speutingus* de la charte soit représenté par *Scatalengis* ou Escatalens, M. Bladé s'y refuse absolument.

Pour lui, comme pour M. Devals, *Mutaciones*, c'est Castelsarrasin. L'on sait qu'à l'époque romaine, les *mutaciones* étaient des relais de poste situés sur les voies principales. Or, par sa position au point d'intersection des deux voies antiques, celle de Toulouse à Bordeaux et de Montauriol à Agen, Castelsarrasin justifie l'existence d'un

relai de poste. Je n'ai pas, du moins, dans ce rapport, à discuter cette question qui m'a déjà trop éloigné du travail de M. Bladé. D'ailleurs, après les études de M. Devais, le mémoire de M. Taupiac et les considérations de M. l'abbé Carrière sur ce sujet, le problème reste encore à résoudre si le *Mutaciones* de la charte, le *castrum Cæsareum* et le *castrum Sarracenorum* de quelques documents et aussi le *castrum Ceruaxium* de la charte d'Austoritus, désignent la même et charmante petite ville qui semble se complaire à cacher encore dans l'obscurité des chartes le mystère de ses origines et la multiple signification de ses noms d'autrefois.

Probatis extremis, media præsumentur, disent les vieux jurisconsultes. A ses risques et périls (l'aveu est de lui), M. Bladé, après avoir interrogé bien des textes, affirme que le premier duché d'Aquitaine remonte à Dagobert I^{er}, que la Vasconie cispyrénéenne était une dépendance de ce gouvernement, que les deux duchés continuèrent à se mouvoir normalement sous l'influence de l'Austrasie, mais que la Vasconie cispyrénéenne garda toujours sa situation de satellite politique de l'Aquitaine.

A dater d'Eudes jusqu'à la suppression du duché d'Aquitaine, la population de la Vasconie garda vis-à-vis des ducs d'Aquitaine une attitude dépendante. S'agit-il des véritables habitants de la Vasconie; on les désigne par ces mots : *Wascones qui trans ou ultra Garumnam commorantur*. De plus, un document de la basse époque carlovingienne (*l'Anonyme de Ravenne*) contient la description de la *Guasconia* et de la *Spano-Guasconia*; la première est donnée comme identique à l'Aquitaine; la deuxième correspond au duché de Vasconie.

Après avoir énergiquement combattu la doctrine de M. Perraud, M. Bladé ajoute : « Certains amis de ce savant ont trouvé ma critique acerbe. Mais pourquoi me taxer

d'amertume, quand j'ai simplement tâché d'être clair et précis dans mes nombreuses et sincères objections. »

C'est qu'en effet, M. Bladé emploie souvent des expressions caractéristiques d'une logique rigoureuse. Si la façon de discuter est quelquefois tranchante, elle a du moins le mérite de s'appuyer sur des autorités incontestables. Qu'on se figure cette masse de documents consultés, discutés, quatre-vingt-six auteurs cités, approuvés ou combattus, dans un mémoire de cent pages, dont chaque ligne fixe une date, expose un argument, réfute une objection, ou cite un texte, et l'on ne s'étonnera plus que la critique de M. Bladé soit ardente, prête à l'attaque, vive à la riposte, sans cesser d'être loyale et absolument correcte.

II

Tel est le travail de notre savant confrère. Il est complété par un second mémoire intitulé *Géographie historique de l'Aquitaine autonome*, qui n'est lui-même que la continuation de la *Géographie de la Vasconie espagnole jusqu'à la fin de la domination romaine*. Dans cette étude, ce sont les historiens et géographes grecs et latins que M. Bladé interroge et discute, et aux récits desquels il oppose la réalité des faits. César, Pline, Strabon, Ptolémée, Martial, Cicéron, Pomponius Mela, Ausone, Sidoine Apollinaire, Paulin de Nole, Ammien Marcellin, Dion Cassius, l'Itinéraire d'Antonin, tels sont les guides dont M. Bladé rectifie les assertions ou accepte le témoignage après contrôle, et c'est en leur compagnie qu'il nous fait parcourir l'Aquitaine.

César, on le sait, circonscrit l'Aquitaine entre le cours de la Garonne, les Pyrénées et l'Océan. M. Bladé complète César en affirmant que cette délimitation est simplement approximative, car il prouve dans son mémoire sur la *Géographie de la Vasconie espagnole*, que si la frontière

méridionale de l'Aquitaine suivait généralement la ligne de faite des Pyrénées, la portion moyenne et inférieure du petit bassin de la Bidassoa dépendait pourtant du domaine des Vascons, peuple du nord de l'Espagne.

Si Pline affirme que l'Aquitaine porta d'abord le nom d'Armorique, M. Bladé s'appuyant sur l'autorité d'Andoën, auteur du VII^e siècle, de Héric d'Auxerre et de Flodoard, conclut que bien avant le haut Moyen-Age le nom d'Armorica désignait seulement la partie de la Gaule baignée à l'ouest totalement et au nord partiellement par l'Océan. Cette appellation s'appliquait plus spécialement entre la Loire et la Seine, aux *Curiosolitæ*, aux *Redones*, aux *Osimi*, etc.

Si César énumère les onze peuples ou *gentes* de l'Aquitaine autonome, M. Bladé constate que César ne les nomme pas tous.

Les plus nombreux renseignements cités sur l'Aquitaine sont de Pline, Strabon et Ptolémée. Trente-trois peuples forment l'Aquitaine autonome.

Dans quel état nous sont parvenues les diverses portions des anciens textes concernant le sud-ouest de l'Aquitaine romaine et antéromaine? A cette question, M. Bladé répond en s'appuyant sur les monuments d'épigraphie antique et sur les éléments de toponymie recueillis à une époque voisine de la conquête. Il renverse, en passant, le système de certains érudits sur l'essai de localisation de plusieurs peuples de l'Aquitaine. Quant aux limites exactes de ces vingt-sept États qui occupaient son territoire fixe et invincible, nous n'en saurons jamais rien.

III

J'arrive au troisième mémoire, intitulé : *Les Sources et l'Embouchure de la Garonne*. Notre Compagnie, en excursion à Luchon, assista, le 6 septembre 1893, à une bril-

lante et savante discussion, dans l'une des salles du casino. Devant le plan en relief des Pyrénées, œuvre de M. Lézat, M. le docteur Ferras, M. Gourdon et M. Bladé dissertèrent, vous savez avec quel charme et quelle compétence, la question des sources de la Garonne. Là encore, M. Bladé remonta aux sources... historiques, et j'ai retrouvé dans son mémoire les mêmes pièces du procès, les opinions diverses, les théories contraires exposées et enfin la conclusion, je devrais dire le jugement définitif sur la question. Pour caractériser ces thèses qui diffèrent de la sienne, il ajoute : « Telles sont les billevesées que le gros du public accepte. Ni au point de vue hydrographique, ni au point de vue onomastique, la Garonne ne résulte de la réunion du Gar et de l'Onne. Voilà ce que deviennent, à l'examen, les dires que bien des gens acceptent comme autant d'articles de foi. Ces hableries ne sont malheureusement pas les seules. Qui donc voudra partager avec moi la tâche de réfuter tout le surplus ? »

Cet appel à la bonne volonté, le dévouement de M. Bladé le rend inutile. Seul, il suffit à la tâche. Et c'est un mérite rare autant qu'une gloire enviable d'avoir consacré un talent qui est considérable, une science qui est profonde, sa vie entière, en un mot, à l'histoire générale de cette Gascogne qu'il connaît, qu'il aime, et que, d'autre part, il représente si bien par son esprit, sa verve et sa bonne humeur. Tous les mémoires publiés par M. Bladé dans les différentes Revues qu'il honore de sa collaboration, ne sont que des fragments d'un vaste et long travail qui comprendra l'histoire complète de la Gascogne.

Et si j'ajoute que M. Bladé a revêtu ses pensées d'un style sobre, énergique et clair, j'aurai à peu près dit tout ce qui peut se dire sans froisser la modestie de notre éminent confrère.

IV

Dans un nouveau mémoire, M. Bladé étudie la *Géographie historique du sud-ouest de la Gaule, depuis la fin de la domination romaine jusqu'à la création du royaume d'Aquitaine*. Son travail comprend une période de 359 ans, qu'il divise en trois sections : la Novempopulanie Wisigothique, la Novempopulanie franque et le duché bénéficiaire de Vasconie.

La première section commence à l'établissement des Wisigoths dans le sud-ouest de la Gaule, vers 418. Elle finit en 507, à la bataille de Vouillé, qui est le commencement de la domination franque, soit un intervalle d'environ 88 ans.

Si, à cette époque, la Novempopulanie disparut en tant que province romaine, son nom n'en persista pas moins dans l'usage jusqu'aux premiers temps de la période féodale. Elle forma onze cités, Eauze, Dax, Lectoure, diocèse de Comminges, de Couserans, de Béarn, d'Aire, de Bazas, de Tarbes, d'Oléron et d'Auch.

La seconde section commençant en l'année 507 et finissant en 602, renferme l'étude de la Novempopulanie durant cette période de 95 ans. Au nombre des *civitates* et diocèses qui composaient la Novempopulanie wisigothique, il faut ajouter la *civitas Lapurdentium* (Labourd) et ses annexes, Bayonne et ses dépendances. Cette dernière *civitas* n'eut qu'une existence éphémère, elle cessa d'exister à l'époque de la création du duché bénéficiaire d'Aquitaine.

La troisième section commencée à la création du duché de Vasconie et se poursuit jusqu'à la création du royaume d'Aquitaine, par Charlemagne, en 778. Jusqu'à Pépin le Bref, on désigna sous le nom de *Vasconia*, non seulement le duché bénéficiaire de Vasconie mais aussi celui d'Aqui-

taine. Pour cette période, M. Bladé établit une distinction entre les *civitates* épiscopales et celles qui ne le sont pas. Pour les premières, il fournit des termes de géographie tirés des médailles mérovingiennes, et il y comprend Eauze Dax, Lectoure, la *civitas Convenarum*, Couserans, Lescar, Aire, Bazas, Tarbes, Oloron et Auch.

Quant aux *civitates* non épiscopales, l'*Anonyme de Ravenne*, cité par M. Bladé, indique *Vostianum*, *Sacer* et *Sacerons*. Il n'a pas la prétention de signaler toutes les cités de la *Spanogwasconia*, autrement dit du duché bénéficiaire de Vasconie. Il se borne à déclarer qu'il y en avait un assez grand nombre, parmi lesquels *Lacuras*, *Autis*, *Censeranis*. . J'en passe et des moins reconnaissables, et je m'arrête sur la dernière phrase par laquelle M. Bladé termine son mémoire : « Si, dit-il, les spécialistes estiment que je n'ai pas lassé tout à fait leur patience, j'aborderai sans très long retard l'étude des *Origines de la grande féodalité gasconne*. »

Ce n'est pas une promesse de Gascon. Chaque mémoire de M. Bladé marquant une victoire sur les difficultés de sa vaste entreprise, il nous plait d'espérer que la conquête définitive approche. Et s'il a le droit de graver sur son œuvre l'*Exegi monumentum*, nous devons le remercier pour nous en faire espérer le prochain couronnement.

P. FONTANIÉ.





PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Séance du 4 décembre 1895.

Présidence de M. le chanoine POTTIER.

Vingt-sept membres présents.

Le procès-verbal est lu et adopté.

M. le Président a reçu pour la Société une lettre de part annonçant la mort du Révérendissime Père dom Marie-Jean, abbé de Fontfroide, vicaire-général des Cisterciens, rappelé à Dieu, à l'âge de 81 ans, après une vie saintement remplie. Notre Compagnie ne saurait oublier l'accueil si parfait qu'elle reçut de lui et de ses religieux lors de sa visite à Fontfroide. Depuis cette époque les relations n'avaient point cessé entre l'abbaye et la Société; des sentiments de condoléance seront exprimés.

M. le général Vincendon a communiqué le mariage de son fils le lieutenant Vincendon, avec M^{lle} Louise Champenois. Félicitations.

Dépouillement de la correspondance.

Circulaire du ministère des beaux-arts fixant le Congrès des Sociétés des beaux-arts au mardi 7 avril prochain, et indiquant le 31 janvier comme dernière date de remise des mémoires.

M. Pouillot, nommé inspecteur à Bourges, exprime, par l'organe du président, ses regrets de quitter Montauban. Il est élu membre correspondant.

M. le Président annonce que, dans une maison de la rue du Greffe, des fouilles ont mis à nu, dans les sous-sols, une couche considérable de blé carbonisé. Les murs de la maison actuelle ont

été élevés au-dessus des ruines de la maison incendiée probablement au XVII^e siècle.

Un buste de Peiresc a été inauguré le 10 novembre dernier dans la ville d'Aix. On sait la part qui revient au distingué M. Tamisey de Laroque dans les honneurs rendus au savant de Provence. Notre confrère, M. Tamisey, n'a pas été le seul à célébrer sa mémoire Monseigneur l'archevêque d'Aix a prononcé, dans l'église de la Madeleine d'Aix, un très beau discours montrant dans les *fêtes de Peiresc* : un acte de juste réparation, un acte de foi, un honneur pour la ville d'Aix, un salutaire exemple. Sa Grandeur a bien voulu se souvenir de la visite qui lui fut faite en septembre dernier par notre Compagnie, en adressant des exemplaires de ce magistral discours à la Société et aux membres si reconnaissants de l'accueil reçu dans son palais, où ils ont admiré les magnifiques tapisseries qui ornent les salons.

Des particuliers à la recherche d'un prétendu trésor qui serait caché dans les substructions de l'ancienne cathédrale de Montauban font, en ce moment, des fouilles, à leurs risques, et périls dans le parc de M. Fabre de Cahuzac. Le président rapporte qu'il s'est rendu sur les lieux avec plusieurs de ses confrères : MM. de Mila, Forestié, de France, Dumas de Raully, de Gastebois, Collombier... Les murs d'un édifice considérable ont été mis à découvert, il semble pourtant que ce ne sont pas ceux de l'église, mais des bâtiments *réguliers* qui entouraient le cloître, sacristie ou salle capitulaire. Le sol, creusé à quatre mètres de profondeur, est formé par des débris de matériaux de toute sorte, les briques fragmentées dominent. Il a été trouvé un chapiteau brisé du XII^e siècle, des pierres avec tores et gorge ayant appartenu à une porte gothique ; plusieurs briques taillées, claveaux d'arcs-ogives donnent des profils du XIV^e siècle avec boudin à arrête mousse ou listels, et portant la trace de peinture : chevrons rouge, noir et jaune. Un reste de meneau, toujours en brique, a conservé la même décoration.

Une monnaie d'argent de Charles VI a été rencontrée, ainsi que des doubles tournois du XVII^e siècle, si communs dans le sous-sol de Montauban. On a aussi trouvé des fragments de vases de verre d'une très grande finesse, des ossements humains sans trace de sépulture régulière et, ce qui pourrait surprendre, des débris d'une tablette de marbre de cheminée Louis XV.

La Société ne saurait entrer en participation de recherches qui

ne pourraient aboutir, les reliquaires et autres pièces du trésor de la cathédrale, dont M. Dumas de Rauzy a publié l'inventaire dans le *Bulletin archéologique* (Voir t. XIV, p. 163.), ayant été emportées par le Chapitre lorsque, en 1561, il dut quitter son église, bientôt après incendiée. Du moins, la direction des murs a fixé, sans hésitation, l'orientation de la vieille église, dont la façade occidentale donnait sur le Tescou, et, à un moment donné, des tâtonnements seraient épargnés si des fouilles méthodiques étaient entreprises.

M. le chanoine Pottier ajoute quelques détails relevés dans les anciens documents sur ce qu'a été la cathédrale, qui passait « pour l'une des plus magnifiques du royaume. » Le plan retrouvé par M. Devais dans les archives du Chapitre et que l'on croit pouvoir lui attribuer, indique une église gothique greffée au XIV^e siècle sur une église romane, elle se composait : d'une seule nef de six travées avec chapelles latérales, ouvertes entre les contreforts, d'un transept ayant des chapelles orientées ; le chevet était semi-circulaire. Le plan n'indique pas les portes, mais nous savons, par Le Bret, qu'il en existait une à l'occident, sous la vieille tour romane, une du côté du monastère, dans le transept de gauche, et une plus importante dans celui de droite, faisant face à la rue qui conduisait à la ville. Celle-là était accompagnée de deux hautes et larges tours qui servaient de clocher. C'est à cette façade latérale qu'appartenaient les colonnes en marbre rouge emportées au Louvre par Catherine de Médicis, lorsqu'elle visita les ruines de la cathédrale en compagnie de Charles IX, en 1565.

Afin d'empêcher les huguenots de se fortifier dans les restes de l'ancienne abbaye, située hors la ville, Jacques Desprès, évêque de Montauban, rentré pour un temps en possession de son siège, avait fait tout niveler au Moustier, aux Cordeliers, aux Carmes et aux Jacobins. La cathédrale, au dire de Le Bret, avait trente à trente-deux cannes de long (180 pieds) sur douze de large (71 pieds). Elle était un peu plus à l'orient qu'au nord.

M. l'abbé Taillefer adresse une note qui fournit un document nouveau sur la paroisse de la Mote-Dante, dont le titulaire était saint André, et donne un détail inédit sur l'église collégiale Saint-Étienne du Tescou, à Montauban. Il est extrait des minutes de

Guillaume Courtois, notaire à Lauzerte, 1559-1561. (Fonds Clédart, fol. 82.) :

Chapellenie de Causeloys, fondée en l'église collégiale Saint-Étienne du Tescou, à Montauban, par M^e Jean de Causeloys, prêtre prébendé.

« Le 3 juin 1560, à Lauzerte, Jean de Causeloys, dit Jean Coste, du village de Causeloys, paroisse de la Mote-Dante (dans la juridiction de Castelsagrat), âgé, comme il dit, de quatre-vingts ans et plus, en sa qualité « de patron et collecteur de la capellanie ou « perpétuelle commération » de « Causeloys, » « la confère et « collo à discret homme M^e Estienne Boyé, prêtre, habitant de « Lauzerte, et recteur de Saint-Philis de Bardenech, en Agenois ; « à la charge par lui de remplir les conditions stipulées par le « fondateur, M^e Jean de Causeloys, » prêtre prébendé de l'église collégiale Saint-Étienne du Tescou, à Montauban.

« Cette chapellenie était dans cette église collégiale Saint-Étienne du Tescou, et le dernier paisible possesseur était M^e Pierre de Causeloys, recteur de Saint-Laugier, en Agenais, obligé de se démettre « par suite d'incapacité ou autrement en quelque forme « que ce soit. »

« La collation est faite à M^e Boyé parce que le patron ne peut « y donner et souffrir, » ni aucun de ses parents « de la maison de « Causeloys en la paroisse de Saint-André de Carebaise, rive de la « Mote-Dante. »

« M^e Boyé devra « servir et précanter ou faire servir et faire « précanter à la volonté du feu fondateur, » et, à cette condition, jouira des fruits, profits, revenus, honneurs et prééminences appartenant à ladite chapellenie, et, avant toutes choses, il aura soin de dresser l'inventaire des biens.

« L'acte est passé en présence de M^e Antoine Rous, cousturier, de Lauzerte ; Pierre del Raffie, de la paroisse de la Mote-Dante ; M^e Bernard Fonsagrive, escollier, de Lauzerte ; Ramond Marti, menuisier, de la paroisse de la Mote-Dante. »

M. Collombier communique un rapport, présenté à l'Académie des inscriptions, sur les découvertes numismatiques faites à Bosco-Reale, et sur l'important trésor acquis par le musée du Louvre.

M^{gr} Barbier de Montault envoie un mémoire sur une clochette flamande, qui est destiné au *Bulletin*. (Voir, dans le présent numéro, p. 37.)

M. Auguste Buscon rend compte de l'excursion en Provence. Son rapport comprend : Arles, la Camargue et les Saintes-Maries.

M. Fontanié, à son tour, fait revivre les souvenirs de la visite à Avignon.

Ces deux rapports, remarquablement écrits, sont écoutés avec un vif intérêt. Ils seront publiés ainsi que celui de M. de Gastebois, lu à la séance de novembre, soit dans le *Bulletin*, soit dans un ouvrage spécialement consacré à ce mémorable voyage. Plusieurs autres rapports en compléteront le récit.

La Société s'est, à diverses reprises, préoccupé de savoir si la langue parlée au XIV^e siècle, lors de la domination anglaise, n'avait pas conservé des mots empruntés au langage des Anglais. A ce sujet, M. de France a pu obtenir des renseignements de l'archiviste de la Tour de Londres. Les anciens documents possédés par ce fonds célèbre, documents relatifs à l'occupation, sont en latin ou en français. L'opinion du savant paléographe anglais est qu'avant l'an 1500 personne ne parlait la langue dite anglaise. Celle-ci n'a pu, par conséquent, laisser aucune trace dans notre langage roman.

A l'appui de cette opinion voici des extraits d'un article de la *Revue historique* (juillet-août 1893), dont le titre est celui-ci :

Les Anglais au Moyen-Age, par Ch.-V. LANGLOIS.

Page 300. — « Le Moyen-Age..... Jamais, en effet, la France et l'Angleterre, n'ont été, même de nos jours, aussi intimement en contact qu'au temps où les Plantagenet gouvernaient l'une, où les Capétiens directs régnaient dans l'autre. Jusqu'à la fin du XIII^e siècle les deux pays eurent à peu près les mêmes institutions politiques, ils pratiquaient la même religion, *on y parlait la même langue.....* etc... Les écoles de Paris et d'Oxford échangeaient des étudiants et des maîtres. Les Anglais formaient en l'Université de Paris, dès la fin du XII^e siècle, toute une « nation. » La littérature anglaise, jusqu'à Shakespeare, n'est qu'une branche de la littérature française, les mêmes œuvres étaient lues et goûtées simultanément dans les deux pays... etc. etc. »

Page 312. — « A l'époque des traités entre Louis XI et Henri III d'Angleterre, entre Philippe le Bel et Edouard I^{er} (en 1270), on se moque surtout de leur jargon ridicule et de la prononciation vicieuse de leur français. »

M. de France annonce qu'il a fait des recherches sur l'adoption de l'heure décimale à Montauban; les actes de l'état civil ne portent aucun exemple de l'emploi de l'heure décimale.

M. de Mila analyse un travail, destiné au *Bulletin*, sur un humaniste montalbanais, Alain de Varennes, écrit en collaboration par MM. Em. Forestié père et l'abbé Galabert. (Voir t. XXIII, p. 311.)

M. le baron de Rivières signale divers travaux exécutés dans le chœur de la cathédrale d'Albi, travaux qui amèneront fatalement l'abaissement des stalles si importantes. On a découvert sous la chaire épiscopale la pierre tombale de Pierre Neveu, évêque de Lavaur, qui appartenait à une famille originaire de Montauban. (Voir *Bulletin archéologique*, t. XXII, p. 172.)

Le même membre annonce que l'hôtel d'Assésat, donné, comme on le sait, à la ville de Toulouse par M. Ozènne, va être, suivant la volonté du testateur, mis à la disposition des sociétés littéraires et scientifiques de la ville. Toutes les bibliothèques seront réunies dans le même local, qui contiendra également les salles de réunion.

M. Collombier communique un superbe écu d'or de Louis XIII, daté de 1640, faisant partie de son important médailler.

M. le Président présente un cachet d'argent du XVIII^e siècle aux armes des Laroche-Gensac-Lomagne. Ce cachet porte un double écusson, celui du mari et celui de la femme. Les écus contenus dans un cartouche sommé de la couronne ducal et entouré de la cordelière franciscaine, ce qui peut faire supposer que le gentilhomme qui a fait graver le cachet appartenait au Tiers-Ordre de Saint-François.

Voici ces armes : 1^{er} écu : *Ecartelé, au 1 et 4 de gueules à quatre otelles d'argent en sautoir qui est de Comminges; au 2 d'or, à trois chevrons de gueules; au 3 écartelé: le 1 et 4 de gueules au lion rampant d'or; le 2 et 3 d'argent au lion rampant de gueules qui est d'Armagnac; et sur le tout: d'azur à trois rocs d'échiquier d'or qui est La Roche-Fontenilles.* — 2^e écu : *Ecartelé au 1 et 4 d'azur, semé de fleurs de lis sans nombre; au 2 et 3 de gueules à neuf macles posées 3 et 3; sur*

le tout : de gueules au lion rampant chargé d'une fasces de portant trois étoiles.

M. le marquis de La Roche-Fontenilles consulté a répondu par la lettre suivante :

« J'attribue le premier écusson aux La Roche-Gensac-Lomagne ou aux La Roche-Bourbon-Lavedan ; car le baron de Gensac (Louis-Gervais de La Roche), épousait le 14 septembre 1609, Marguerite de Lomagne-Terride (que je crois Armagnac-Cadets), héritière de deux branches de sa famille.

« L'écusson, au 1^{er} et 4 des Comminges, serait peut-être un souvenir de mariage de Gaillard IV de La Roche, baron de Fontenilles, avec Marguerite de Comminges, sa première femme, vers 1400. Mais cette Marguerite de la branche des Péguilhan, n'était pas héritière de sa branche. Cependant sous le gouvernement de la dernière de la branche comtale des Comminges, (autre Marguerite) ce Gaillard était en grande guerre, soutenu par Bernard d'Armagnac, opposé à son deuxième mariage consommé avec le vicomte de Fezensaguet (Armagnac), et ensuite au troisième avec Mathieu de Foix. Les chroniques disent qu'il (Gaillard) était son mortel ennemi. Une première fois il a manqué de la faire prisonnière. Il fut plus heureux une seconde fois et la tint longtemps en réclusion, à Lectoure.

« Charles VI envoie au comte de Foix un long réquisitoire contre lui (1412). (Doat, 212, p. 79.) Quoique maître de tout le pays, il ne put résister et la comtesse Marguerite, fut délivrée et amenée à Foix. Gaillard perdit pour un temps ses biens en Comminges ; Bernard d'Armagnac l'indemnisait en lui donnant, le 13 août 1413, la terre et seigneurie de Castera-Lectourois, et le 20 novembre 1418, Jean, comte de Foix, et Mathieu de Foix Castelbon (futur comte de Foix et comte de Comminges), firent, le 20 novembre 1418, promesse solennelle à Gaillard, que Marguerite, comtesse de Comminges, lui ferait remise entière, et ils promettent de l'assister et défendre contre ladite comtesse par traité passé à Aire, et signé de leurs mains et scellé de leurs sceaux. (Inventaire de la maison de Fontenilles de l'an 1574.)

« Ces faits sont peu connus et pourront peut-être vous intéresser ; car ceux qui ont écrit sur ce sujet ne possédaient pas les pièces que j'ai eu la chance de trouver. Quand à l'écusson de la femme, il m'est tout à fait inconnu. »

Notre savant correspondant signale toutefois les alliances à lui connues de la branche Gensac et Lavedan, ce sont : Lupé, du Faur, Saint-Jory, Lomagne, Terride, d'Hautpoul, de Fleyres, de Chastenet de Puységur, de Begolle, de Montpezat-Laugnac, de Monlezun, Saint-Lary et de la Tour du Lios.

La séance est levée à 10 heures 3/4.

Le secrétaire,

AUGUSTE BUSCON.



Séance du 8 janvier 1896.



Présidence de M. le chanoine POTTIER.



Présents : MM. le chanoine Pottier, *président* ; de Mila de Cabarieu, *vice-président* ; Édouard Forestié, *secrétaire général* ; Dardenne, Dumas de Rauzy, Gabriel de Gastebois, le docteur Coste, Lapierre, Vène, de France, de Séverac, Sainsardos, le chanoine Calhiat, Étienne de Scorbiac, le capitaine de Castellane, l'abbé de Scorbiac, Guibal, Rey-Lescure, Bourdeau, Maury, le chanoine Soulié, Collombier, Fontanié, de Gardarens de Boisse, le commandant Roques, A. Buscon.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Il est procédé au dépouillement de la correspondance.

MM. de Méric de Bellefon, l'abbé Laborie, le commandant Duchaussoy, le capitaine Peillard. Fontanié, Rumeau, Gerbaud, Claverie s'excusent par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

M. le capitaine Peillard, nommé au 3^e dragons, annonce son départ de Montauban et demande à être nommé membre correspondant.

M. le Président exprimera à notre confrère les regrets que cause son départ, et lui dira avec quel empressement notre Compagnie l'inscrit parmi ses correspondants.

M. le général de Boysson adresse à ses confrères de la Société archéologique ses vœux de nouvel an. Il en est de même de MM. Soubies, Gautier-Descottes, etc.

Il est procédé au renouvellement du bureau.

MM. le président Pottier et de Mila de Cabarieu, membres sortants, sont réélus.

M. de Bellefon est élu membre du conseil d'administration, en remplacement de M. de Capella, auquel son grand âge ne permet plus d'apporter un concours actif à nos travaux. Après les services rendus, avec tant d'autorité, de zèle et d'intelligence, par notre vénérable confrère, la Société lui vote des remerciements, et lui décerne le titre de membre honoraire.

M. le Président rend, en termes émus, hommage à la mémoire de M. Eusébe Sicard, curé de Saint-Joseph, directeur du *Bulletin catholique*, membre de la Société, mort le mardi 24 décembre. Théologien d'une grande valeur, écrivain, prêtre modèle, M. Sicard était d'une fermeté de principes qui ne s'est jamais démentie; son esprit cultivé portait le plus vif intérêt aux travaux de la Société, et si sa collaboration était rare, il fallait s'en prendre à ses nombreuses occupations. Peu d'heures avant sa mort, notre président avait assez longuement causé avec celui qui était pour lui l'ami le plus dévoué. Après avoir posé plusieurs questions sur les reliques trouvées dans le second *phylactère* d'Ardus, il se promettait de comparer au fragment des vêtements de la Sainte-Vierge, une relique portant semblable dénomination, conservée à l'église Saint-Joseph : jour et heure avaient été pris pour faire ce rapprochement. Dieu rappelait à lui, dans la nuit de ce même jour, son serviteur *bon et fidèle*.

Une meilleure nouvelle est celle de la nomination, comme chevalier de la Légion d'honneur, de M. Bladé, correspondant de l'Institut, bien connu et apprécié par notre Société, qui le compte parmi ses membres. Félicitations seront adressées au savant aimable et émérite.

Mgr Barbier de Montault adresse : 1° *L'Inventaire du Mobilier de Messire Antoine-François la Fauche*, maître des comptes en 1743. 2° Une série de cinq *Inventaires corréziens* : Gimel (1269); Tulle et Saint-Victor (XV^e et XVII^e siècles); Léonard de la Salvanie (1620); abbaye de Valette (1639); testament de Catherine Malaurie (1694). Ces pièces ne sont pas données *in-extenso*, mais

le choix est fait avec toute connaissance de cause des articles qui peuvent intéresser.

M. Édouard Forestié, secrétaire général, présente le compte rendu des travaux de l'année; ce rapport fait revivre d'une façon attrayante les incidents de 1895 et les travaux lus et publiés. On le trouvera à la suite du procès-verbal.

M. le Président rappelle la date de la réunion du Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne, fixée au 8 avril. MM. le chanoine Pottier, Momméja, l'abbé Galabert, l'abbé Taillefer et Édouard Forestié enverront des travaux. MM. de Gironde, Soubies et Rébouis représenteront la Société aux réunions.

M. le chanoine Pottier a reçu la visite de M. le comte Pagès de Beaufort, venu à Montauban pour recueillir des renseignements sur les anciennes Ursulines avant la Révolution, au sujet du legs fait par Joseph Étienne de Pagès de Beaufort, né en 1748, mort en 1829, chanoine et curé de Puygaillard. Le montant du legs, cent quarante francs, se trouve déposé à la Caisse des Dépôts et Consignations. La liquidation s'en fait en ce moment.

M. Fontanié a constaté que l'un des personnages qui fit l'une des plus longues visites à Notre-Dame d'Alem, près Castelsarrasin, fut le poète Racan, qui y séjourna comme ermite pendant une période de huit mois.

M. le commandant Roques analyse, dans la *Revue de Gascogne*, une étude de M. Brégail, ayant pour titre : *Un Bourgeois de Lavil-de-Lomagne, Jehan Sabaté, à la Cour de la Grande-Duchesse de Toscane*. Ce Gascon, enfant naturel, parti pour chercher fortune, resta trente-cinq ans au service de Madeleine d'Autriche, veuve de Cosme de Médicis, dont il possédait la confiance. En 1628, il légua une partie de sa fortune en bonnes œuvres, et fonda notamment une chapelle qui est actuellement transformée en grenier à fourrage.

M. Gabriel de Gastebois analyse un travail généalogique de M. l'abbé Aragon sur la famille de Buisson d'Aussonne. (Voir plus haut, p. 96.)

M. Étienne de Scorbiac signale, dans la *Revue historique*, les un article sur le *Livre des Frères Bonis* de M. Édouard Forestié, contenant une flatteuse appréciation sur le III^e volume de cet ouvrage; sur le *Refuge à Magdebourg, après la Révocation de l'Édit de Nantes*; sur la *Bibliothèque historique du Limousin*.

M. l'abbé Taillefer envoie un important inventaire de 1374, précieux pour le glossaire des termes spéciaux à l'ameublement au Moyen-Age, et le texte des emprunts faits par Guy d'Escayrac à Saint-Jean d'Acre, au mois de juin 1250.

M. Momméja adresse une nomenclature de contre-sens étranges relevés dans divers ouvrages historiques. M. le capitaine de Castellane donne lecture de cette communication.

M. l'abbé Galabert envoie une étude sur Montricoux et son industrie au XVII^e siècle, avec un testament et un inventaire de 1600. Plusieurs termes de cet inventaire donnent lieu à une discussion entre les membres présents. (Voir dans ce *Bulletin*, p. 29.)

M. le Trésorier donne connaissance de l'état des ressources de la Société au 31 décembre 1895. Approuvé.

La séance est levée à 10 heures 3/4.

Le Secrétaire,

AUGUSTE BUSCON.

Rapport sur les Travaux de la Société pendant l'année 1895.

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Quelqu'un a dit que tout, dans la vie des peuples et du monde, n'était qu'un perpétuel recommencement. L'étude de l'histoire donne raison à cet aphorisme. C'est pourquoi les travaux historiques et archéologiques, en dehors des satisfactions légitimes qu'ils procurent à leurs auteurs, ont un intérêt général indiscutable. Le passé n'est-il pas la leçon du présent?

Hier encore, en feuilletant notre histoire locale, je retrouvais la trace de l'application, au Moyen-Age, de l'impôt sur le revenu, que nos modernes législateurs cherchent à régler. Il est vrai de dire qu'au XIII^e siècle l'assiette de cet impôt, sur des fortunes moins mobilières que les nôtres, était plus facile à fixer qu'aujourd'hui.

Et plus loin, dans les pages consacrées aux corporations ouvrières, je remarquais bien des points qu'il serait bon de faire

connaître, dans l'intérêt de la solution de questions redoutables qui se posent en notre fin de siècle.

Vous le voyez, Messieurs, ce n'est pas seulement un pur délasement que l'étude des choses d'autrefois. Elle ouvre des horizons nouveaux, et touche à tout ce qui peut intéresser la vie publique des peuples, des familles et des individus.

En matière d'art, l'archéologie a rendu des services inestimables, en faisant connaître et en fournissant des modèles à nos artistes et à nos architectes. Notre siècle, hélas ! ne laissera point de style caractéristique ; mais, grâce aux sociétés locales, le goût s'est épuré dans ces derniers cinquante ans, et, à défaut de créations absolument originales, nos monuments modernes porteront la trace visible d'influences artistiques puisées aux bonnes sources.

Notre Compagnie a donc raison de se consacrer à l'étude du passé, tout en portant ses regards vers l'avenir. Son action, d'ailleurs, grandit tous les jours, par l'entrée dans nos rangs d'hommes dévoués à l'œuvre commune, mais surtout par l'initiative féconde, par la direction éclairée, par le dévouement incessant de notre cher Président.

Je n'insiste point, Messieurs, — car vos applaudissements montrent combien vos sentiments sont unanimes, — mais vous me permettrez d'associer à cet hommage le nom de notre dévoué Vice-Président, M. de Mila de Cabarieu, qui le seconde avec tant d'autorité et de sollicitude.

Et maintenant, Messieurs, je vous demande quelques instants d'indulgente attention pour le compte rendu annuel de nos travaux, que j'ai la mission de vous présenter succinctement :

Le bilan de 1895 se solde par un actif considérable, au point de vue du travail accompli et des résultats acquis.

Sans empiéter sur le domaine des présidents de section, il me sera permis de dire que M. de Bellefon a donné une féconde impulsion à la commission de photographie, qui semble devoir compter bientôt parmi nous autant d'adeptes que de membres. Les réunions du mercredi sont toujours très suivies : on y discute les nouveaux procédés, et chacun apporte le contingent de ses succès et de ses déboires, qui sont expliqués et commentés par d'habiles praticiens, et on y constate qu'à Montauban, tout aussi bien qu'ailleurs, le soleil voit d'un œil favorable toutes les initiatives.

Et la section de musique, présidée avec tant de distinction par M. l'abbé Contensou! Quelles réunions charmantes, grâce à nos virtuoses, qui nous égrènent avec un art exquis les perles musicales semées par Beethoven, Mozart, Haydn, dans leurs œuvres immortelles. Le milieu aimable et hospitalier dans lequel se réunit d'ordinaire la section apporte un charme tout particulier à ces séances.

Quant à nos réunions générales de chaque mois, le *Bulletin* vous rapporte, d'une façon aussi exacte et aussi régulière que possible, la physionomie de nos discussions et les communications qui y sont faites. Cette publication est la preuve vivante de la vitalité et de l'intérêt qui s'attache à nos séances, toujours si nombreuses et si animées. On l'apprécie fort en haut lieu, et notre Société est une de celles qui jouissent d'une réputation bien méritée de travail et d'activité.

Cette année, aux Congrès annuels de la Sorbonne et des Beaux-Arts, MM. le président Pottier, l'abbé Galabert, Momméja et votre Secrétaire général ont présenté diverses communications, qui ont été analysées au rapport officiel, et dont certaines seront publiées par le Comité.

Mais notre activité ne s'est pas bornée là. Nous avons eu, au mois de juin, l'heureuse initiative d'une intéressante et très brillante réunion à la Mairie, où, dans une conférence des plus remarquables, Mgr Cazet, évêque de Madagascar, et les RR. PP. Colin et Fontanié ont donné à leur auditoire de très précieux détails sur cette île, que nos vaillants soldats ont conquise au prix de tant d'efforts et de souffrances.

Dans une causerie très documentée, M. le Dr Tachard avait, quelques jours avant, initié nos confrères à toutes les merveilles de la sérothérapie.

Notre action s'est encore manifestée dans la protestation qui a amené l'abandon, dans les projets municipaux, d'une idée émise par quelques esprits, qui ne tenaient pas compte de la beauté des lignes architecturales de notre palais municipal, et l'escalier du pont a été relégué dans la catégorie des projets enterrés.

Une visite de toute notre Société à l'Hôtel-de-Ville a permis à nos nouveaux confrères d'admirer les trésors artistiques qu'Ingres nous a légués et les souvenirs archéologiques que nous y avons recueillis.

Enfin, nous avons eu l'initiative de l'érection d'un buste de notre regretté secrétaire général, M. Moulenq, dans la salle des Illustres de la Mairie de Valence. Les traits si sympathiques de l'historien du Tarn-et-Garonne revivront également dans notre Musée.

Les excursions de l'année sont au nombre de trois : dans la première, nous visitâmes Castelsarrasin et Belleperche; plus tard, Grisolles et Pompignan; quelques jours après, changeant d'horizon et quittant les plaines verdoyantes de la Garonne, nous pénétrâmes jusqu'aux causses du Quercy, en faisant une halte charmante au Grès, avant de visiter la vieille Lauzerte, si pittoresquement assise sur son mamelon, dominant les causses d'alentour.

Les manœuvres d'automne de la Société ont eu pour théâtre la patrie de Mireille. Arles, Aix, Tarascon, Avignon, les Baux, Marseille et Toulon ont été, avec Nîmes et Montpellier, les étapes de ce charmant voyage, que les rapporteurs spéciaux faisaient naguère revivre, dans des rapports pleins d'humour et de verve, tout imprégnés de souvenirs délicieux et d'artistiques impressions.

Il me hâte, Messieurs, dans cette énumération rapide de ce qui a été fait cette année; mais je ne saurais oublier la belle soirée par laquelle fut marquée l'heure de notre séparation d'avec le général de Boysson, ce confrère honoré et aimé entre tous, qui nous offrit une fête dont nos cœurs ont conservé précieusement l'aimable souvenir.

Puisqu'il est question de séparation, il m'est permis de constater avec plaisir que le général de Boysson et le docteur Tachard, qui nous ont quittés, — momentanément, espérons-le, — savent, de temps en temps, se dérober à leurs graves occupations, pour se retrouver au milieu de leurs confrères et amis.

MM. Batisson et Pouillot nous ont quittés aussi, appelés par leurs fonctions sous d'autres climats, avec l'espoir de nous retrouver plus tard, espoir déjà à demi-réalisé.

Hélas! il n'en est pas de même d'une figure sympathique dont nous regrettons vivement la disparition, celle de M. G. Dubois-Godin, enlevé prématurément à l'affection de sa famille et à notre estime bien sympathique.

En regard de ces pertes, nous pouvons mettre des noms nouveaux, qui sont venus grossir notre phalange : MM. Guibal, de Saint-Vincent, Yves Moll, colonel Konne, de Castellane, Lade,

Maury, J. de Boysson, général de Bellegarde, Gerbaud, Yzarn de Capdeville, Mathet, comme membres titulaires, et MM. le marquis de La Roche-Fontenilles et le chanoine Marbot, comme membres correspondants.

Vous le voyez, Messieurs et chers Confrères, j'avais raison de vous le dire, au début de ce rapport : nos études sont l'objet d'une faveur croissante. Sous l'impulsion imprimée à la Société par son Président, elle affirme de plus en plus son importance et sa vitalité. Elle est une force puissante pour l'œuvre de décentralisation artistique, historique et archéologique qui, depuis longues années, se poursuit dans nos provinces, et qui semble vouloir entrer dans une phase d'action plus énergique et plus féconde pour la prospérité de notre belle patrie.

ÉDOUARD FORESTIÉ.

Rapport sur le Mémoire de M. Aragon, relatif à la famille de Buisson d'Aussonne.

MESSIEURS,

M. l'abbé Aragon, curé dans le diocèse de Toulouse, a recueilli d'intéressants documents qui lui ont permis d'écrire une notice historique et généalogique sur une famille dont le nom est, depuis des siècles, l'honneur du pays montalbanais, et qui, naguère encore, y était justement estimé : je veux parler de la famille *de Buisson d'Aussonne*. Cette noble maison est aujourd'hui éteinte, mais elle est trop mêlée à l'histoire de notre région pour que nous ne soyons pas très reconnaissants à M. l'abbé Aragon d'avoir fait revivre son souvenir dans des pages qu'il a mises sous nos yeux, et dont je vais avoir l'honneur de vous donner le résumé.

Les Buisson ou Boysson d'Aussonne sont originaires, nous dit M. Aragon, d'Albin-en-Rouergue, et furent anoblis en 1439 par le comte d'Armagnac, au nom du roi. Ils auraient eu, dans les siècles précédents, des ancêtres illustres, tels qu'un grand-maître

de Saint-Jean de Jérusalem, un cardinal, un ambassadeur de Charles V en Écosse, un compagnon du roi Jean le Bon à la bataille de Poitiers, en 1356. Je ne doute pas que ces personnages ne soient bien réellement les ancêtres des Buisson d'Aussonne, puisqu'ils sont certainement ceux des Buisson de Bournazel, et que les deux maisons de Buisson sont issues, — nous le savons, — de la même souche. Mais, comme les Buisson de Bournazel nous sont bien connus comme étant de noblesse *d'extraction*, c'est-à-dire sans anoblissement connu et d'origine chevaleresque; comme, d'autre part, lesdits personnages appartenaient, à n'en pas douter, à la grande chevalerie du Moyen-Age, j'avoue ne pas comprendre l'anoblissement des Buisson en 1439, et j'incline à penser qu'il y a là, de la part de M. Aragon, une confusion, et que cet anoblissement signifie peut-être simplement quelque collation, par le comte d'Armagnac, de nouveaux privilèges nobiliaires ou droits honorifiques.

Aussonne est un ancien village du comté de Toulouse, situé sur les coteaux qui dominent la rive gauche de la Garonne, à dix-sept kilomètres de Toulouse. Dans cette seigneurie, des terres assez importantes appartenaient, au XVI^e siècle, à la maison d'Hébrard. Géraud d'Hébrard les légua à sa femme, née *de Buisson*, qui, elle-même, les légua, en 1533, à son frère Jean de Buisson ou de Boysson, seigneur de Beauteville, en Lauragais. Le testament de la dame Hébrard est écrit en langue d'oc, et dispose de biens considérables tant à Aussonne qu'à Toulouse et aux environs de cette ville.

Jean de Buisson laissa deux fils : Guiraud et Martin. Celui-ci, investi des biens que son père possédait sur le territoire d'Aussonne, acheta, en 1557, de la famille de Voisins, la seigneurie elle-même d'Aussonne, qui comportait haute, moyenne et basse justice. Et voilà comment Martin de Buisson devint seigneur d'Aussonne et transmit ce nom à ses descendants.

Son fils, Jacques I^{er}, seigneur d'Aussonne, docteur en droit et avocat au Parlement de Toulouse, devint président aux requêtes. C'est ainsi que les Buisson firent leur entrée au Parlement de Toulouse, où ils ne discontinuèrent pas, jusqu'à la Révolution, de posséder des charges considérables. Nous voyons, dans le testament de Jacques I^{er}, qu'il avait noblement et richement établi les nombreux enfants qu'il avait eus de Catherine de Benoît, et qu'un de

ses fils avait été reçu dans l'ordre de Malte, dont son oncle était grand-maître.

Son fils aîné, Jacques II, marié à Claude de Talendier, fut, lui aussi, président aux requêtes au Parlement de Toulouse; puis, en récompense des services qu'il avait rendus au roi, fut investi, en 1642, de la présidence de la Cour des aydes de Cahors, transférée ensuite à Montauban. Voici donc les Buisson d'Aussonne établis à Montauban vers le milieu du XVII^e siècle. Ce Jacques II est un important et, aussi, un assez singulier personnage. Entre temps, il dépouillait la toge et allait guerroyer. C'est à la tranchée, devant Perpignan, qu'il conquiert sa présidence de la Cour des aydes, alors qu'on se serait attendu à voir tant de bravoure récompensée par quelque faveur d'ordre purement militaire. Plus tard, nous le retrouvons commandant l'armée de Catalogne, en survivance du comte de Marcin, puis faisant le siège de Lauzerte et s'emparant de cette place sur le sieur de Lussan. Appelé par le cardinal de Richelieu à siéger parmi les juges du duc Henry de Montmorency, qui avait été son bienfaiteur, il s'honore par un refus. Richelieu, que nous avons toujours cru être d'humeur peu endurante et fort vindicative, ne paraît cependant conserver aucune rancune envers Jacques de Buisson, puisqu'il le nomme peu après gouverneur du Quercy, et se fait accompagner de lui lorsqu'il vient à Montauban rétablir l'exercice de la Religion. De nouveaux services dans l'épée méritaient une nouvelle élévation dans la robe. Aussi offre-t-on bientôt à Buisson la première présidence du Parlement de Bordeaux. Il la refuse. Sur ces entrefaites, le cardinal Mazarin avait succédé à Richelieu. Mazarin crut qu'on ne pouvait mieux utiliser tant de mérite et récompenser tant de services qu'en offrant au seigneur d'Aussonne l'évêché de Saint-Malo. Il faut convenir qu'à cette époque, — bien antérieure d'ailleurs aux grands principes politiques posés par Montesquieu, et qui font la base du droit moderne, — on n'avait qu'une idée bien confuse de la séparation des pouvoirs et de la spécialisation des fonctions. D'Aussonne refusa la mitre et répondit à Mazarin : « je ne suis pas assez sage; » ce à quoi le cardinal répondit à son tour : « je ne vous croyais pas aussi fou. »

Quoi qu'il en soit de la variété de ses aptitudes et des charges de Jacques II, sa réputation ne s'est pas disséminée, et son nom est resté grand devant la postérité. Un membre de sa famille a fait

revivre ses exploits et son beau caractère dans une ode qui comprend une infinité de strophes... j'allais dire de couplets, car cette ode a les allures et la valeur poétique d'une complainte. Elle serait un peu longue à reproduire ici.

Jacques II de Buisson d'Aussonne mourut en 1670, faisant par testament les plus grandes largesses aux Jacobins, Augustins, Carmes, Capucins, Jésuites et Cordeliers de la ville de Montauban, sans oublier les Dames de la Miséricorde, les paroisses Saint-Martin, Saint-Étienne et Saint-Orens de Villebourbon, non plus que les hôpitaux.

Son fils aîné et légataire universel fut Jacques III, pour lequel le roi érigea, en 1673, la terre d'Aussonne en marquisat. Il fut, lui aussi, premier président de la Cour des aydes de Montauban. De concert avec sa femme, Catherine de Regnaldi, il s'employa à pacifier les esprits, très surexcités, à Montauban, par les luttes religieuses, et à ramener dans le giron de l'Église ceux qui s'en étaient éloignés.

Jacques IV, avocat général au Parlement de Toulouse, fils aîné de Jacques III, étant mort sans enfants, le marquisat d'Aussonne passa à son frère Mathieu-François de Buisson. Celui-ci ne paraît pas avoir joué un rôle bien important : il se contenta de cultiver les Muses, de recueillir quelques couronnes aux Jeux-Floraux, et d'avoir beaucoup d'enfants de sa femme Catherine de Charles. Cependant un événement de sa vie mérite d'être relaté : ayant fait un voyage à Rome, il en rapporta le corps entier d'un saint, saint Félicissime, qu'il donna à l'église d'Aussonne.

Après lui, en 1743, ce fut son troisième fils, Jean-Claude de Buisson, qui, par suite de la mort de ses frères, devint marquis d'Aussonne, et continua la lignée. Celui-ci sentit probablement se réveiller en lui les vertus guerrières de son grand ancêtre, Jacques II. car il prit l'épée. Il fut capitaine au régiment de Piémont et chevalier de Saint-Louis. De son mariage avec Louise-Henriette-Élisabeth Aymar de Palaminy, il laissa un fils, Samuel-Jacques, qui revint à la magistrature, où avaient brillé ses aïeux, et fut conseiller au Parlement de Toulouse. La Révolution le trouva remplissant cette charge. Il fut, comme ses collègues, emprisonné sous la Terreur, conduit à Paris, condamné à mort et exécuté.

Après la tourmente révolutionnaire, son héritier vint s'établir

dans le Tarn-et-Garonne, et eut un fils qui fut le dernier à porter ce beau nom de Buisson d'Aussonne. Beaucoup d'entre nous, Messieurs, ont connu le dernier marquis d'Aussonne. C'était un parfait gentilhomme, d'une bienveillance et d'une bonté rares, aimé de tous à Montauban et à Caussade, ville près de laquelle il habitait le château de Monteils. Il avait rêvé, sans doute, de reconstituer sa maison par l'alliance des deux branches, car il avait épousé M^{lle} de Bournazel, la dernière descendante des Buisson, marquis de Bournazel. La Providence en a jugé autrement : le marquis et la marquise d'Aussonne sont morts sans enfants, il y a peu d'années, ne laissant après eux qu'une grande mémoire.

GABRIEL DE GASTEBOIS.

Montauban, le 4 janvier 1896.



Séance du 5 février 1896.



Présidence de M. le chanoine POTTIER.



Trente membres présents.

Lecture est donnée du procès-verbal de janvier, qui est adopté.

Plusieurs membres se font excuser.

Parmi les ouvrages ou publications reçues dans le mois sont signalés : les *Mémoires du Marquis de Francieu*, publiés par la Société des Archives de Gascogne ; le *Cartulaire de Saint-Barthélemy de Béthune* ; un beau catalogue illustré de la collection de feu M. Alexandre Léon, de Bordeaux ; cette collection contient des pièces de faïence de Montauban et d'Ardus.

M. de Mila analyse sommairement deux ouvrages. L'un est dû à la plume élégante et spirituelle de notre confrère M. le chanoine Calhiat : *Deux Martyrs de la Charité au Dix-Neuvième Siècle* ;

histoire de deux religieuses assassinées en Italie de nos jours. L'autre, envoyé par M. Albert Maire, bibliothécaire émérite à la Sorbonne, a pour titre: *Manuel pratique du Bibliothécaire*; c'est le *compendium* précieux de tout ce qu'il faut savoir pour la bonne tenue d'une bibliothèque, suivi : 1° d'un lexique des termes du livre; 2° des lois, décrets, etc., concernant les bibliothèques universitaires de 1837 à 1894. M. Maire a laissé les meilleurs souvenirs dans notre Société, et, lors de son séjour à Montauban, nous a rendu des services de sa compétence. Cet ouvrage aidera notre bibliothécaire à poursuivre le classement de nos livres, classement commencé par M. Maire lui-même.

M. le Président éprouve une très vive satisfaction à annoncer la nomination comme membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) de M. le baron Alphonse de Ruble. Cette satisfaction est partagée par l'Assemblée, qui décide d'adresser au nouvel élu une lettre rédigée séance tenante, et qui est signée par tous les membres présents. Voici la teneur de cette lettre :

« MONSIEUR LE BARON ET HONORÉ CONFRÈRE,

« Vous venez de prendre rang à l'Institut, parmi les lettrés et les historiens qui font le plus d'honneur à la France.

« C'est justice rendue; vous permettrez à notre Compagnie d'applaudir et de vous le dire.

« Depuis la première année de notre existence, vous êtes des nôtres, et bien des fois nous avons pu nous sentir fiers de vos succès, faire mieux que les suivre à distance, puisque vous nous avez permis d'apprécier vos œuvres, dont vous avez bien voulu en enrichir notre bibliothèque.

« Nul autant que vous n'a étudié le XVI^e siècle. Nous vous devons de le mieux connaître.

« Veuillez agréer, Monsieur le Baron, avec les hommages de vos confrères de la Société archéologique, parmi lesquels vous comptez des compatriotes, des parents et des amis, l'assurance de nos sentiments cordialement et respectueusement dévoués. »

M. de Ruble a succédé, à l'Institut, à M. le vicomte Hersaut de la Villemarqué.

Voici la liste des principaux travaux publiés par notre éminent confrère :

Commentaires et Lettres de Blaise de Montluc, ouvrage en cinq volumes : tome I^{er} publié en 1864, tome II en 1866, tome III en 1866, tome IV en 1869 et tome V en 1872.

Mémoires inédits de Michel de la Huguerie, ouvrage en trois volumes : tome 1^{er} (1570-1577) publié en 1877, tome II (1577-1587) en 1878 et tome III (1587-1602) en 1886.

Histoire universelle par Agrippa d'Aubigné, publiée par le baron de Ruble (ouvrage dont il y a un ou deux volumes à publier encore), huit volumes parus : tome I^{er} (1553-1559) publié en 1886, tome II (1560-1568) en 1887, tome III (1568-1572) en 1889, tome IV (1573-1575) en 1890, tome V (1576-1579) en 1891, tome VI (1579-1585) en 1892, tome VII (1585-1588) en 1893 et tome VIII (1588-1593) en 1895.

Le Mariage de Jeanne d'Albret, ouvrage en un seul volume, publié en 1877.

Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, ouvrage en quatre volumes : tome I^{er} publié en 1881, tome II en 1882, tome III en 1885 et tome IV en 1886; ouvrage qui remporta le prix Gobert en 1887 (*Mariage de Jeanne d'Albret* compris).

Mémoires et Poésies de Jeanne d'Albret, ouvrage publié en 1893.

Le Traité de Cateau-Cambrésis (2 et 3 avril 1559), publié en 1889.

La Première Jeunesse de Marie Stuart, ouvrage publié en 1891.

Le Duc de Nemours et Mademoiselle de Rohan (1535-1592), ouvrage publié en 1883.

L'Armée et l'Administration allemandes en Champagne en 1870-1871, ouvrage publié en 1872.

Le Colloque de Poissy (septembre-octobre 1561), ouvrage publié en 1889.

Notice biographique sur le Comte de Lurde, publié en 1875.

François de Montmorency, gouverneur de Paris (1530-1579), ouvrage publié en 1880.

Journal de François Grin, religieux de Saint-Victor de Paris (1554-1570), ouvrage publié en 1894.

Notice des principaux Livres manuscrits et imprimés qui ont fait partie de l'Exposition de l'Art ancien au Trocadéro, ouvrage publié en 1879.

Documents inédits sur la Guerre civile de 1562 en Berry, ouvrage publié en 1888.

L'Arrestation de Jean de Hans et le Tumulte de Saint-Médard (décembre 1561), ouvrage publié en 1886.

Paris en 1572.

Discours prononcé à l'Assemblée générale de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Isle de France, le 12 mai 1891, par le baron de Ruble, président.

Discours prononcé à l'Assemblée générale de la Société de l'Histoire de France, le 6 mai 1879, par le baron de Ruble, président.

M. l'abbé Galabert communique les deux notes suivantes :

1^o Le fort de Lavaurette au pouvoir des Anglais.

« Les minutes notariées, cette mine inépuisable de renseignements, nous apprennent que le fort de Lavaurette tomba au pouvoir des Anglais, ou, pour mieux dire, des aventuriers de toute provenance qui, sous le couvert d'opérations militaires pour le compte de l'Angleterre, pillaient et rançonnaient à qui mieux mieux les paysans et les marchands, et se retiraient ensuite dans leurs repaires.

« Guillaume de Peyracava, de Meauzac, avait été saisi, *captus et aprisonatus per Anglicos de Vaureta*, et il ne fut relâché que moyennant une rançon de dix écus d'or; or, le 10 novembre 1410, il reconnut devoir cette somme, qu'il avait empruntée, à son compatriote Bernard d'en Baradat, devant Jean Borelli, notaire de Montech ¹. »

2^o La première Cathédrale de Montauban.

« Aucun historien de l'Église de Montauban, croyons-nous, ne fournit de renseignement sur la construction de la cathédrale primitive, celle qui fut détruite par les huguenots; nous ne prétendons pas combler entièrement cette lacune, mais du moins donner une indication précise.

« Bien qu'en 1317, date de la création du diocèse par le pape

¹ Registre de l'étude Igounet, à Montech.

Jean XXII, l'âge héroïque de la foi fût passé, et que les populations eussent cessé de voir dans les cathédrales un gage de leurs libertés communales et un abri pour les assemblées consulaires et générales ¹, cependant les évêques de Montauban voulurent avoir une belle cathédrale, et pour cela ils rebâtirent l'ancienne église abbatiale, dont ils gardèrent la tour occidentale. Ce ne fut point par conséquent dans la ville neuve, où la fortune et la liberté avaient afflué, mais dans la vieille ville presque abandonnée, dans la cité de Montauriol, au monastère Saint-Martin, dit de Saint-Théodard.

« Cependant comme, peu après la création du siège épiscopal, la guerre de Cent ans vint exercer ses ravages et porter la désolation et la ruine dans le pays; auparavant fort riche, les évêques, pour engager les fidèles à contribuer à la construction, obtinrent des papes des indulgences ou pardons; alors les pèlerins apportèrent leurs dons en venant prier devant les reliques des deux patrons de l'ancienne abbaye, ou bien ils le léguèrent à leurs derniers moments.

« Nous ne savons si les donations furent très considérables, mais de 1371 à 1410 les testaments, à Montech, Escatalens, Labourgade, Garganvillar, fournissent de nombreuses mentions de legs ainsi exprimés : « *perdonibus sive indulgenciis sancti Martini ecclesiæ sancti Ausardi, VI den. tol. ou VI blanc ou encore X den tur* ².

« A d'autres plus heureux de trouver d'autres détails; nous nous contenterons de renvoyer au plan de la cathédrale existant aux Archives départementales, et reproduit par M. Dumas de Raully dans une planche du *Bulletin archéologique* ³, qui nous montre une belle église régulière à une seule nef avec chapelles latérales.

« Elle avait des dimensions assez restreintes, car en prenant pour échelle les *X pans d'espés* du mur qui dans le plan sépare la

¹ Viollet-le-Duc, *Diction. d'Arch.*, art. « Cathédrales. »

² Minutes de Fortanier de Podio, notaire de Montech, 1392, aux Archives de Tarn-et-Garonne; minutes de P. Bailini, notaire à Cordes-Tolosanes, 1371, et de Jean Borrelli, notaire de Montech, 1410, en l'étude Igounet, à Montech.

³ *Bulletin archéologique*, t. XIV, p. 163. *Inventaire des reliquaires et joyaux*, par M. Dumas de Raully.

nef du clocher, et que nous évaluons à 2 m. 20, nous voyons en effet que la longueur de l'édifice n'excédait guère 55 mètres dans œuvre et 60 mètres hors œuvre. (Voir le procès-verbal de la séance de décembre.) »

M. Taillefer adresse les notes ci-jointes :

1° *Bénéfice de BAYAT (Lot), dépendant du chapitre cathédral de Montauban.* (Bayat est actuellement une commune du canton de Montcuq.)

« En vertu d'une délibération du chapitre cathédral de Montauban, du 31 mai 1773, noble Pierre-Joseph de Lalbenque, chanoine et député du chapitre, afferme, le 7 juin suivant, à Jean Aly, marchand, de Montcuq, et à Guillaume Ruamps, praticien de Saint-Pantaléon « tous et chacuns des fruits, revenus et émoluments que
« ledit chapitre a accoutumé de prendre et percevoir annuellement
« au bénéfice de Bayat, et ce pour le temps et terme de trois
« années, qui commenceront à courir le vingt-quatre du courant,
« trois récoltes faites et perçues, moyennant le prix et somme de
« 340 livres, chacune desdites trois années, payables au trésorier
« dudit chapitre en deux parts égaux, le 1^{er} novembre prochain
« et le 1^{er} juin suivant, le tout porté et rendu à Montauban et dans
« le domicile du sieur trésorier, moyennant quoy ledit noble de
« Lalbenque, député, promet de faire jouir lesdits sieurs Aly et
« Ruamps des fruits affermés, et leur demeurer à cas fortuits de
« grelle, tempête et main forte, et non en aucun autre cas, suivant
« et conformément aux usages dudit chapitre, déclarant les-
« dites parties que l'acte passé entre lesdits sieurs Aly et Ruamps
« et M^e Joseph Carrère, prêtre et chanoine de l'église cathédrale
« de Montauban, devant M^e Fournier, notaire à Saint-Pantaléon,
« le 12 mars dernier, demeurera pour non advenu et de nul effet. »

« Présents : Le sieur Joseph Lapeyre, féodiste, et le sieur Jean Dulac, M^e chirurgien, de Montcuq, signés à l'acte. Lalbenque, chanoine ; Ruamps, Aly, Dulac, Lapeyre, Du Fournier, notaire, signés. »

« Minutes de Du Fournier, notaire de Montcuq, n^o 768. —
Etude de M^e Pons, notaire à Lauzerte. »

2° *Compromis entre LÉONARD DAYMARIA, prêtre, habitant la ville de Lauzerte, recteur de Saint-Hilaire de Belbèze et de Pervilhac, son annexe, et JEAN DRULHA, clerc libre, de la ville de Lauzerte, prieur du prieuré de SAINT-MICHEL DE BABOLÈNE*¹.

« Cfr. Moulenq, t. III, p. 306 et 307. Saint-Michel de Gardette nous paraît être le même que Saint-Michel de Babolène que nous trouvons dans l'acte suivant :

« Il y avait procès entre Léonard Daymaria et Jean Drulha, au sujet des délimitations des paroisses de Pervilhac et de Saint-Michel de Babolène. Ils choisirent pour arbitres, noble Bertrand de Castanher, seigneur de Haut-Castels; noble Jean de Pechgreyrou, seigneur de Beaucaire, et Hugues Sorberii, bachelier ès-lois, de Lauzerte, qui promirent de se réunir à la prochaine fête de Saint-Simon et de régler le différend, après avoir étudié les droits de chacune des parties. Celles-ci promirent s'en rapporter à leur décision. »

« Témoins : Jean de Larnaudie, recteur de Castelsagrat; Jean Artald, prêtre de la paroisse de Pervilhac, et Grimard de Vernac, de Lauzerte. »

« Minutes de Jean Natalis, notaire de Montcuq, n° 38, 1460, f° 115 v°. — Étude de M^e Clédart, notaire à Lauzerte. »

M. de Bellefon présente, au nom de la section de photographie, dont il est le président, le rapport sur les travaux de l'année.

M. Claverie donne communication d'une notice bibliographique sur le peintre graveur et miniaturiste Alexandre Parizot, dont plusieurs œuvres ont été photographiées par M. Bouïs. Parizot, né à Paris et issu d'une famille de Grenoble, vint à Montauban où il se maria, et y fit de très beaux dessins, puis alla diriger à Grenoble une école de peinture, enfin émigra en Russie où il fonda, après la mort de sa première femme, une nouvelle famille. M. Claverie fait revivre dans des détails curieux et intéressants, cette existence d'un artiste distingué. Ce travail sera publié.

¹ Cette note peut servir de notice à Saint-Michel, dont le nom seul figure dans l'ouvrage de M. Moulenq, *loc. cit.*

M. le comte Léopold de Gironde lit des souvenirs de son voyage en Egypte et à Bab-el-Moloch.

Dans cette étude, M. de Gironde apprécie d'une façon aussi artistique que littéraire, l'art que les souverains égyptiens ont prodigué dans les hypogées destinés à leur servir de tombeau, et fait circuler de curieuses photographies qui donnent une très exacte vision de ces monuments remontant à plus de trois mille ans.

Il donne des explications sur certaines figurines en émail et en bois, de la collection Pottier, rapportées d'Egypte par le baron Jomard, et qui sont mises sous les yeux de l'Assemblée.

M. le Président rend compte verbalement de l'ouverture d'un reliquaire phylactère provenant de Grandselve du XIII^e siècle. Le procès-verbal de cette reconnaissance a paru dans le 4^e trimestre 1895 (p. 377), du *Bulletin archéologique*.

La séance est levée à 10 heures 1/2.

Le secrétaire,

AUGUSTE BUSCON.





LA

SEIGNEURIE DE SAVENÈS



On trouve au XI^e et au XII^e siècle une famille féodale du nom de Savenès¹. Elle se confondait avec celle de Bessens², et l'on a cru pouvoir rattacher son origine à la maison des anciens seigneurs de Verdun.

Au moment de la réunion du comté de Toulouse à la Couronne, il n'y avait plus de seigneur féodal à Savenès. Les consuls de Verdun reconnurent le roi pour seul seigneur, dans toute l'étendue de la juridiction consulaire³. Les fiefs nobles de Savenès, de Caujac et d'Escufès (Les Quefais), dont il est fait mention dans un rôle de francs-fiefs de l'année 1277⁴, étaient dépourvus de tout droit de justice.

¹ Adon de Saveners est au nombre des *boni homines* qui assistent, en 1089, à une donation d'Arnaud Gausbert, prince du château de Verdun, en faveur de l'abbaye du Mas. (*Histoire de Languedoc*, édit. Privat, col. 700, 701.)

² Donation à l'abbaye de Grandselve par Béranger de Bessens, fils de Raymond de Savenès. (Collection Doat, vol. 76, d'après Mouleng, *Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne*, t. 1, p. 190.)

³ Voir *Saisementum comitalis Tolosæ*.

⁴ Archives nationales, J, 308, n° 91.

Tout le ressort du consulat de Verdun relevait du juge royal; et il n'y eut, depuis lors, à Savenès qu'une humble seigneurie *directe*, dont l'histoire ne peut offrir que bien peu d'intérêt.

Peut-être cependant y a-t-il quelque utilité à conserver le souvenir de ceux qui la possédèrent.

Une série d'actes d'hommages et de dénombremments m'a permis d'en établir la succession depuis le XV^e siècle.

Au siècle précédent, Savenès avait été occupé par les routiers¹, et peut-être faut-il faire remonter à cette époque l'établissement de l'enceinte fortifiée dont s'entoura la maison seigneuriale. Un dénombrement de 1475 nous donne une description sommaire de cette maison-forte : « *quamdam plateam seu quoddam fortalicium cum ponte levadicio, vocatum aula de Savenes quequidem platea seu fortalicium erat ex antiquitate nobile et bene munitum de balatis*². » L'emplacement, entouré de ces ouvrages de défense, devait avoir une certaine étendue, car plusieurs habitants de Savenès y avaient construit des maisons particulières, qui furent rachetées au XVI^e siècle par les seigneurs du lieu. On peut y voir une sorte de lieu de refuge, défendu par des fossés, garnis de ponts levis, où les habitants venaient, sans doute, chercher un abri dans les moments de danger, et où ils pouvaient retirer leurs bestiaux et leurs récoltes³.

¹ Les capitaines de compagnies Pierre et Bertrand de Banèges occupaient Savenès en 1380. (Archives de Grenade, d'après M. l'abbé Galabert, *Monographie d'Aucamville*, p. 29.)

² La plupart des renseignements qui m'ont servi à écrire cette notice sont puisés dans une série de titres en ma possession, qui avaient été colligés en vue de procès en nobilité. Je n'indiquerai en note que les sources d'une autre provenance.

³ Dans une note du défenseur des consuls de Verdun, en procès avec le sieur de Pezan au XVII^e siècle, il est dit que ces expressions n'indiquent pas un fort construit pour la défense générale en cas de guerre, mais une sorte d'embellissement de la maison dudit Isalguier. Cette interprétation me paraît contestable.

La maison seigneuriale ou maison noble de Savenès est appelée *aula* dans les titres latins. Dans les titres en langue française on l'appelait la *salle* de Savenès. Plus tard, lorsque l'appellation de *château* prévalut, on dit le château de la Salle¹.

A la fin du XV^e siècle, la seigneurie de Savenès appartenait à la puissante maison des Izalguier. En 1457, Jean Izalguier prend le titre de seigneur de Castelnau-d'Estrètefonds et de Savenès, dans un acte conservé aux archives de l'abbaye de Moissac². Le 2 juin 1463, Pons Izalguier rend hommage au roi Louis XI, devant les trésoriers de France de la généralité de Toulouse, pour la baronnie de Castelnau-d'Estrètefonds et divers autres lieux, dont il possédait la seigneurie haute, moyenne et basse, et pour la maison noble et seigneurie directe de Savenès. Dans le dénombrement fourni le 16 mars 1464 en exécution de cet hommage, il dénombrait la seigneurie moyenne de Savenès : 19 moutons d'or d'oublies et 60 gelines de rente, 24 cartonnades de terre labourable, 4 arpents de vignes, 10 cartons de blé de rente, 6 arpents de pré et 200 arpents de bois, ainsi que la maison noble.

En 1475 nouveau dénombrement de Jean Izalguier, baron de Castelnau-d'Estrètefonds, seigneur de Savenès et d'Escufès (Esquefès).

Au commencement du XVI^e siècle, la seigneurie de Savenès passa dans la maison de Vabres. Nous apprenons d'un dénombrement fourni par Jean Izalguier, devant le sénéchal de Toulouse, le 10 juin 1503, qu'il demandait à

¹ Cette appellation n'était pas conforme aux règles de la hiérarchie féodale. Un arrêt du Parlement de Toulouse de 1612 défendait de donner le nom de château aux maisons nobles qui n'avaient pas droit de justice.

² *Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne*, t. IV. Cette mention a été ajoutée après coup à ce travail, qui a été communiqué à la Société archéologique de Toulouse avant la publication de la notice de M. l'abbé Galabert.

être déchargé du service du ban et arrière-ban pour son fief de Savenès, cette terre étant engagée à Claude de Vabres, conseiller au Parlement de Toulouse, moyennant le prix de 733 livres tournois.

Une partie de la directe de Savenès avait été vendue par le même Jean Izalguier à l'abbaye du Mas au prix de 450 livres tournois¹.

L'abbaye de Grandselve possédait également des droits de directe sur les terrains de Caujac et de Pradères, dépendants de Savènes². Aussi Bernard de Vabres dit-il, dans son dénombrement de 1558, que les droits de cens et de directe de la seigneurie de Savenès étaient perçus en paréage avec les abbayes de Grandselve et du Mas³.

La directe, transmise à Claude de Vabres, avait encore subi d'autres démembrements. En 1495, Jean Izalguier et sa femme, Dauphine de Montlezun (*de Monte-Lucduno*), avaient aliéné 8 cartons de blé de rente au prix de 132 écus d'or 27 sous 5 deniers tournois. Aussi, lorsque Michel de Vabres, conseiller au Parlement, donna son dénombrement, le 24 décembre 1540, il n'estima la seigneurie de Savenès qu'à 60 livres tournois de rente.

La baronnie de Castelnau était passée, comme la seigneurie de Savenès, dans la maison de Vabres. Michel de Vabres est inscrit au rôle des nobles de la cité de

¹ Cette vente est mentionnée dans les pièces réunies en vue des procès en nobilité.

² Les archives de l'abbaye de Grandselve contiennent une série de baux à fief des terres de Pradères, dont la censive était, au XV^e siècle, d'un double tournois par cartonnade de terre et d'une paire de gelines par métairie, moitié pour les acaptés. (Archives de la Haute-Garonne, liasse VIII.)

La directe de l'abbaye de Grandselve sur les terres de Caujac avait, sans doute, pour origine la donation du quart de territoire fait à l'abbaye en 1203 par Athon de Gaïac. (Inventaire des titres de l'abbaye de Grandselve, fol. 256, aux archives de la Société archéologique du Midi de la France.)

³ Archives du Capitole de Toulouse, manuscrit 2045, p. 76.

Toulouse, en qualité de baron de Castelnau, pour le service d'un homme d'armes.

Dans le dénombrement de 1540, il avait, paraît-il, omis de désigner avec la précision nécessaire les terres nobles dépendant de la seigneurie de Savenès. Les consuls de Verdun, profitant de ce défaut de désignation, s'empresèrent d'allivrer dans le nouveau cadastre, commencé en 1557, 20 cartonnades de terre labourable, 60 arpents de prés et 4 arpents de vigne, que les seigneurs de la Salle-de-Savenès prétendaient exempts de tailles. Bernard de Vabres, qui avait dénombré la seigneurie de Savenès, comme membre de la baronnie de Castelnau, devant les capitouls de Toulouse, en août 1558¹, fit appel devant la Cour des Aides de Montpellier de l'allivrement de ses terres, et finit par obtenir des consuls de Verdun une transaction conforme à ses prétentions.

Aux termes de cette transaction, datée du 15 septembre 1560, les consuls et syndic de Verdun reconnaissaient la nobilité de la maison seigneuriale de Savenès et de toutes les terres contestées. Cet accommodement ne mit fin au différend que momentanément. Les contestations se renouvelèrent au XVII^e siècle et jusqu'au XVIII^e, toujours basées sur l'omission du dénombrement de 1540; mais les consuls de Verdun ne purent jamais faire prévaloir leurs prétentions.

La seigneurie de Savenès resta dans la maison de Vabres jusqu'au commencement du XVII^e siècle. Le 16 juillet 1612, Jean de Vabres, juge-mage de la sénéchaussée de Toulouse, rendit son hommage pour la baronnie de Castelnau et la seigneurie de Savenès devant Jacques Chambon, conseiller.

¹ Archives du Capitole de Toulouse, manuscrit 2045, p. 76. Bernard de Vabres estime le revenu de la directe de Savenès, toutes charges payées, 60 livres de rente, dont la jouissance appartenait alors à sa mère, demoiselle Marguerite de Maynié.

et aumônier ordinaire de la reine Marguerite de Navarre. La seigneurie de Savenès relevait du domaine de la reine de Navarre comme dépendant de la jugerie de Verdun, qui faisait partie du douaire cédé à cette princesse par Henri IV au moment de la rupture de son mariage.

Le 30 août de cette même année 1612, Jean de Vabres donnait son dénombrement, et la seigneurie de Savenès, de plus en plus diminuée, n'était plus estimée que 30 livres de revenu.

Quelques mois plus tard, Jean de Vabres, baron de Caumont, vend à Jean de Pezan, procureur au Parlement de Toulouse, la seigneurie de Savenez et Escufès, avec deux métairies nobles, l'une appelée de la Salle et l'autre de Traquebise, du labourage de quatre paires de bœufs, avec tous les droits et oublies en dépendant.

Le 28 mars 1639, Étienne de Pezan, docteur et avocat à la Cour de Parlement, seigneur de Savenès, convoqué pour le service du ban et arrière-ban, fournit son dénombrement devant le Parlement, et reconnaît devoir au roi le service militaire dans la ville de Toulouse, dans la proportion du quinzième d'un homme d'armes, la seigneurie de Savenès et Escuffès ne formant que la quinzième partie des baronnies de Castelnau et de Belbèze, pour lesquelles les barons de la maison de Vabres ne devaient que le service d'un homme d'armes¹.

Les termes de ce dénombrement, rapprochés des précisions de la vente de 1612, prouvent que la seigneurie directe d'Escufès n'avait pas cessé d'appartenir aux Pezan, quoique le château d'Escufès fût passé, dans le courant du XVI^e siècle, dans la famille de Percin. A la fin du

¹ Archives du Capitole de Toulouse, manuscrit 2045, p. 211. Parmi les droits dénombrés figure le droit de chasse et de pêche dans toute la juridiction de Verdun.

XVII^e siècle, il appartenait à une famille de Lautrec, et dans le cours du XVIII^e, aux Durand de Lasserre¹.

Étienne de Pezan figure sur les registres du capitoulat à l'année 1647. Il laissa deux fils : Jean de Pezan, seigneur de Blâtre, qui possédait quelques terres à Savenès, et Vital de Pezan, docteur et avocat au Parlement de Toulouse, à qui son père avait fait, de son vivant, cession de la maison noble et de la directe de Savenès.

Les nouveaux seigneurs, issus d'une famille de simples procureurs, apportèrent dans la revendication de leurs prérogatives nobiliaires² et de leurs droits seigneuriaux une âpreté et une morgue qui froissa plus d'une fois les consuls de Verdun. Les registres des délibérations municipales nous ont conservé le récit de querelles de préséances qui donnèrent lieu à des scènes assez vives.

Le 19 avril 1661, les consuls, suivis de la plupart des habitants, se rendaient à l'église de Notre-Dame-de-la-Croix pour y faire célébrer une messe à l'autel de Saint-Roch, en exécution d'un vœu annuel pour la préservation de la peste. Au moment où M. de Lafaurie, recteur de Notre-Dame, sortait processionnellement de son église pour recevoir, suivant l'ancienne coutume, les processions de Verdun

¹ En 1595, le château de M. de Porcin, conseiller au Parlement, est mentionné dans un acte du notaire Chaulme. (Communication de M. l'abbé Galabert.)

Le cadastre de Verdun de 1664 porte que le château d'Escufès appartenait alors à noble J.-B. de Lautrec, seigneur d'Aunhiac. Les consuls avaient tenté de le comprendre dans leurs allivements; mais il fut reconnu noble. *L'État de la consistance du Domaine du Roy en la généralité d'Auch de 1743* (Archives du Gers), porte : « A Verdun : la directe de Savenès à noble François Dubarry, et biens affranchis de censives à noble J.-B. de Lasserre, ancien capitoul. » Il y eut, au sujet des censives, un procès entre F. Dubarry et J.-B. de Lasserre en 1752. (Archives du Capitole de Toulouse, manuscrit 9034, p. 1035.)

² Les Pezan furent maintenus dans leur noblesse, en vertu du capitoulat d'Étienne de Pezan, par jugement de M. de Besons, du 12 avril 1669, d'après Brémont (*Nobiliaire toulousain*).

et de Savenès, qui arrivaient en même temps, Vital de Pezan, seigneur de Savenès, se précipite pour prendre le pas sur les consuls, prétendant avoir la préséance sur eux non seulement à Savenès, mais encore ailleurs. Les consuls essaient en vain de faire des représentations. Ils n'obtiennent qu'une réponse hautaine, accompagnée de plusieurs « poussades, » au « grand escandalle du peuple, » disent les registres municipaux. Procès-verbal fut dressé, mais j'ignore la suite qui fut donnée à cette affaire ¹.

Un différend d'un autre ordre s'éleva au sujet de la nobilité des terres et de l'étendue de la directe.

Vital de Pezan avait rendu son hommage le 11 août 1664, devant les trésoriers de Toulouse. Quoique cet hommage eût été l'objet d'une ordonnance de blâme, il avait été admis à donner son dénombrement le 15 septembre, et dans ce dénombrement il prétendait étendre son droit de directe à l'entier territoire de Savenès et d'Escufès, et même sur quelques terres situées dans les paroisses de Verdun et du Burgaud ². Le dimanche suivant, il fit publier ce dénombrement au prône de la grand'messe dans l'église de Savenès.

Les consuls de Verdun s'émurent de cette prétention, et, reprenant les revendications élevées autrefois contre Bernard de Vabres, ils adressèrent une requête à M. de Pellot, intendant de la généralité de Guyenne, demandant l'annulation de la transaction de 1560 et la déclaration de roture de tous les biens possédés par Vital de Pezan.

Une première ordonnance de M. de Pellot parut leur donner raison ; mais Vital de Pezan en demanda, à son tour, l'annulation, et se prévalant de l'abandon de la transaction de 1560 par les consuls de Verdun, il demandait la déclai-

¹ Archives de Verdun, BB. 3.

² Ces prétentions occasionnèrent un procès entre l'abbaye du Mas et Vital de Pezan. (Voir *Monographie de l'abbaye du Mas*, par Jouglar. Polyptique p. 231.)

ration de nobilité de 290 arpents, conformément aux anciens dénombrements du XV^e siècle.

Une nouvelle ordonnance de M. de Pellot, du 3 août 1666, maintint la nobilité des terres comprises dans la transaction de 1560 et reconnut aux consuls le droit d'allivrer les héritages ruraux enclavés autrefois dans l'enceinte fortifiée de la Salle. En exécution de cette ordonnance, il fut procédé, le 4 septembre 1666, à l'arpentement des terres déclarées nobles, mais il fut impossible d'établir la distinction des anciens héritages ruraux. Toutes ces enclaves avaient été successivement acquises par les seigneurs de la Salle, et sur l'emplacement de l'ancien fort (le *fortalicium* de 1475) Vital de Pezan avait fait bâtir en 1660 un château entouré de fossés.

Cette confusion des fonds nobles et ruraux servit de prétexte à de nouvelles contestations, qui se renouvelèrent à plusieurs reprises et ne se terminèrent qu'en 1738. En 1673 et en 1709, on voit encore les consuls de Verdun essayer, mais toujours inutilement, de ressusciter leurs anciennes revendications.

François de Pezan succéda à Vital, son père, dans la seigneurie de Savenès. Il maintint avec la même hauteur ses prétentions à la préséance sur les consuls. Au mois de septembre 1723, il se produisit, à ce sujet, dans l'église de Savenès, une scène plus violente que celle de la procession de Notre-Dame. M. de Sirven, premier consul de Verdun, et son collègue Cluzet, avaient conduit à l'église de Savenès le convoi d'un sieur Soulié, et ils se disposaient à prendre place dans le banc réservé aux consuls, lorsque François de Pezan se jeta au devant d'eux pour les en empêcher, et s'emporta, disent les registres municipaux, jusqu'à leur dire qu'ils n'étaient regardés dans l'église de Savenès que comme des valets. Ils purent néanmoins entrer dans le banc, mais François de Pezan

leur intima l'ordre d'en sortir, et saisissant par le bras le consul Cluzet, il l'expulsa de force. Pour sauvegarder la dignité de leur magistrature, les consuls furent obligés de se dépouiller de leurs robes¹. Quelques jours après, M. de Sirven faisait son rapport au conseil général de la communauté. Plainte fut portée devant l'autorité compétente, et le droit des consuls fut sans doute reconnu, car nous voyons dans un dénombrement des biens, droits et privilèges de la ville de Verdun, remis par les consuls devant l'intendant de la généralité d'Auch le 20 novembre 1749, que les consuls de Verdun ont droit de banc dans les églises de Verdun, Savenès et Notre-Dame-de-la-Croix².

La mémoire de François de Pezan se recommande par des souvenirs d'une autre nature. Il fonda dans l'église de Savenès une mission qui devait être prêchée tous les cinq ans. Elle fut donnée, en 1746, par les Pères Jésuites Tabernié et Delmas. Commencée le 12 décembre 1745, elle fut clôturée le 6 janvier suivant³.

A cette date, la seigneurie de Savenès n'appartenait plus à la famille de Pezan. Elle était passée, depuis plusieurs années, dans la famille du Barry. François du Barry était seigneur de Savenès en 1737. Est-ce le même François Dubarry, dont M. Duboul a retrouvé la signature dans les registres de l'état-civil de Lé vignac de l'année 1732, parmi les témoins du baptême de Guillaume du Barry⁴? Bien que je n'en aie pas la preuve absolue, la similitude de nom et la concordance des dates autorise, je crois, à le supposer. Peut-être pourrait-on également voir dans M^{me} de Rabaudy-Montoussin, fille d'un François du Barry

¹ Archives de Verdun, BB, 16.

² Archives de Verdun, AA, 18.

³ Archives de Verdun. Registre des baptêmes de la paroisse de Savenès.

⁴ *Le Tribunal révolutionnaire de Toulouse*, par A. Duboul.

et belle-mère du fameux comte Jean, un fille du seigneur de Savenès.

François du Barry eut à soutenir un nouveau procès au sujet de la nobilité de son château et des terres exemptées de la taille par la transaction de 1560. C'est toujours le même débat, que les consuls de Verdun ne se lassent pas de renouveler. Cette fois cependant ce fut le procureur général de la Cour des Aides de Montauban qui prit l'initiative de l'instance; mais son intervention ne put décider la déclaration de roture, poursuivie avec tant de tenacité. Un arrêt de la Cour des Aides du 17 avril 1738, contre lequel les consuls de Verdun se pourvurent vainement devant le Conseil, maintint François du Barry dans la jouissance de ses biens nobles et termina définitivement ces contestations, qui s'étaient continuées pendant près de deux siècles.

A la mort de François du Barry, décédé à l'âge de 56 ans dans son château de la Salle, le 29 juillet 1751¹, la seigneurie de Savenès échut à son fils Jacques-Paul-Bertrand du Barry. Son nom et celui de plusieurs autres membres de la famille du Barry se trouvent à diverses reprises sur les registres des naissances de la paroisse de Savenès. Ils y figurent comme parrains ou témoins au baptême d'enfants dont les parents paraissent appartenir à la plus humble condition. Le 4 avril 1767, Jacques-Paul-Bertrand du Barry est parrain d'un fils de François Bénaben et de Bertrande Conte. La marraine était dame Marie-Jeanne de Cantalause, veuve de François du Barry; les témoins, noble Jean-François-Germain du Barry, capitaine d'infanterie, et Jean Pujol, chirurgien. Celui-ci, malgré sa profession, était le représentant de l'ancienne famille seigneuriale, dont il avait épousé une descendante, Marthe de Pezan, décédée en 1744.

¹ Archives de Verdun. Registre des décès de la paroisse de Savenès.

Marie-Jeanne de Cantalause, veuve du premier seigneur de Savenès de la maison du Barry, mourut au château de la Salle, le 14 décembre 1770 ¹. J'ai noté cette alliance parce qu'elle explique la transmission du château et de la terre de Savenès à la famille de Cantalause, à l'extinction de la descendance de François du Barry.

La scandaleuse faveur, qui accumula de si grands biens dans les mains de quelques représentants de cette famille, pendant les dernières années du règne de Louis XV, ne paraît pas avoir apporté de changements sensibles dans la situation des châtelains de Savenès. Ils eurent cependant quelque part au crédit de leur famille ; et nous en avons un assez curieux témoignage dans une lettre adressée au premier échevin de Verdun, au sujet de la suppression d'un couvent de religieuses.

La ville de Verdun possédait une maison de chanoinesses Augustines, fondée au XVII^e siècle par l'abbaye de Saint-Pantaléon de Toulouse². Le monastère, bâti en 1665 au sommet des falaises qui dominant sur ce point le cours de la Garonne, était un vaste édifice, dont la façade se développait, parallèlement à la roche, sur une longueur de plus de 50 mètres. Les habitants étaient fort attachés à cet établissement, dans lequel étaient élevées les jeunes filles appartenant à la noblesse ou à la bourgeoisie, tandis que les filles du peuple recevaient une instruction plus élémentaire dans une école dirigée par les sœurs de la Providence. Malheureusement, vers le milieu du XVIII^e siècle, l'abbaye de Saint-Pantaléon vit diminuer, d'une manière inquiétante, le nombre des vocations religieuses, et, pour ramener la vie dans sa communauté, l'abbesse

¹ Archives de Verdun. Même registre.

² Les archives de Verdun contiennent plusieurs pièces relatives à cette affaire.

sollicita l'autorisation de rappeler à Toulouse les religieuses de Verdun¹. De leur côté, les chanoinesses de Verdun avaient pris une délibération pour demander leur réunion à l'abbaye. Les consuls de Verdun tentèrent vainement de s'y opposer. Malgré toutes leurs démarches, un arrêt du conseil du 22 juin 1755 prononça la suppression du couvent de Verdun, et, le 12 septembre de la même année, M^{sr} de Crussol d'Uzès, archevêque de Toulouse, signa les lettres d'union². Quelques jours après, le 21 octobre, les religieuses de Verdun étaient reçues à l'abbaye de Saint-Pantaléon.

Cependant les habitants de Verdun ne désespéraient pas de les voir revenir, et, après treize ans écoulés, le 10 mars 1768, une déclaration du conseil général chargeait les consuls de faire auprès de Mgr Loménie de Brienne, de l'archevêque de Reims et du duc de Richelieu, gouverneur de Guyenne, les démarches les plus actives pour obtenir le rétablissement du couvent. Tant de persévérance ne devait aboutir qu'à la plus amère déception. En janvier 1772, le couvent et l'enclos qui en dépendait furent mis en vente. Cette nouvelle mit la ville en émoi. Le conseil général s'assembla aussitôt, et, tandis que l'on rédigeait un acte d'opposition judiciaire, le premier échevin eut la pensée de recourir à l'influence du seigneur de Savenès.

M. du Barry habitait alors Paris. Il rentrait chez lui, à onze heures du soir, lorsqu'on lui remit la lettre de l'échevin de Verdun. Aussitôt il ressort pour courir chez l'intendant d'Auch, en ce moment à Paris. Ne l'ayant pas trouvé, il y revient le lendemain et n'en reçoit pas de grandes espérances. Pourtant il a la promesse de l'arche-

¹ Voir dans les *Mémoires* de la Société archéologique du Midi de la France, t. XI : *Note sur le Couvent des onze mille Vierges de Saint-Pantaléon de Toulouse*, par M. Caussé, p. 115.

² Lettres de Mgr de Crussol d'Uzès. (Archives du Parlement de Toulouse, registre 55, fol 128.)

vêque de Toulouse de rétablir les religieuses à Toulouse, si ses cousines (sans doute M^{lles} Fanchon et Marie-Marthe du Barry, les complaisantes belles-sœurs de la célèbre favorite) veulent consentir à ses projets pour Lévignac. Il va chez l'archevêque pour lui rappeler sa promesse ; mais celui-ci a l'indélicatesse de la nier. Alors il s'emporte, disant qu'il a mis dans sa tête le retour des religieuses, comme l'archevêque a mis dans la sienne leur destruction ; qu'il n'agit d'ailleurs que dans un esprit de justice et de charité pour le troupeau, dont l'archevêque devrait vouloir le bien plus que lui. Enfin, n'obtenant rien, il part pour Versailles, afin de présenter à M. de la Vrillière un mémoire qu'il fera appuyer auprès du roi par ses cousines¹. Ce dernier trait complète bien la petite scène de mœurs à laquelle la lettre que je viens de résumer nous fait assister. C'est bien la société du XVIII^e siècle que nous venons d'entrevoir. Aussi on me pardonnera, je l'espère, de m'être arrêté à cet épisode, qui ne se rattache qu'indirectement à mon sujet.

C'est, du reste, une des dernières informations que j'ai pu recueillir sur les du Barry-Savenès. En 1773, je trouve encore sur les registres de baptême, les signatures de messire Jean-François-Germain du Barry, capitaine au régiment de la vieille marine, et de demoiselle Marie-Françoise-Germaine-Rose-Hélène du Barry de Savenès. En 1791, au moment de la dispersion des ordres religieux, dom Cantalause syndic de l'abbaye de Grandselve, vient chercher un asile auprès de ses parentes dans le château de la Salle. Ce sont les seuls renseignements qui me soient parvenus sur les dernières années de l'ancien régime.

Au commencement de ce siècle, le château de la Salle appartenait à une demoiselle du Barry, qu'on appelait habi-

¹ Cette lettre, adressée à mon arrière-grand-père, alors premier échevin de Verdun, est en ma possession.

tuellement M^{lle} de Savenès. C'était sans doute Marie-Françoise-Germaine-Rose-Hélène, dont nous avons trouvé les noms sur les registres de 1773. Elle légua, à sa mort, le château de Savenès à un de ses cousins, M. Brunet, allié à la famille de Cantalause; et celui-ci, décédé à son tour sans enfants, a eu pour hériter M. Léon de Cantalause.

Le château, bâti en 1660 par Vital de Pezan, profile encore sa masse grise au sommet des collines qui forment les dernières ondulations des coteaux de la Gascogne et dominant la plaine de la Garonne à l'ouest de Verdun. C'est une construction assez vulgaire et aujourd'hui en partie découronnée; mais ses tourelles carrées, les restes des anciennes douves et le grand portail, qui donne accès à la cour d'honneur, lui conservent encore un air de noblesse. L'intérieur a mieux gardé le caractère des habitations seigneuriales du XVIII^e siècle, avec son large escalier, dont la rampe de bois est supportée par des balustres, ses vastes salles et ses plafonds à la française, dont quelques-uns ont encore leur ancienne ornementation. Il est aujourd'hui la propriété de M. Paul Majorel, adjoint au maire de Verdun¹.

CHARLES DE SAINT-MARTIN.

¹ Sur l'emplacement de l'ancienne métairie de Trauquebuse, mentionnée dans la vente de 1612, a été bâti un château moderne, qui appartient aujourd'hui à la famille Rivals.





EXCURSION

DE L.A

Société Archéologique de Tarn-et-Garonne

A

CAYLUS ET A LACAPELLE-LIVRON

PAR

SAINT-ANTONIN ET LA VALLÉE DE LA BONNETTE

MESSIEURS,

C'est toujours avec un vif plaisir qu'on se retrouve avec d'excellents confrères pour entreprendre ces charmantes excursions archéologiques dont notre région offre tant de buts attrayants. Telle était notre impression, le lundi 18 mai, en nous retrouvant, au nombre de vingt, à la gare de Villenouvelle, prêts, dès cinq heures du matin (une fois n'est pas coutume!), à prendre le train de Saint-Antonin pour nous diriger, de là, sur Caylus et Lacapelle-Livron.

Notre groupe était ainsi composé :

M. le chanoine Pottier, président; MM. de Bellefon, Bouïs, Bourdeau, Célarié, le docteur Coste, Ernest et Alphonse Faure, le chanoine Fourment, l'abbé Galabert,

Gerbaud, Maury, de Mila de Cabarieu, le président Moll, de Portal, de Saint-Félix, de Séverac, l'abbé de Scorbiac, Henri de Vezins et Gabriel de Gastebois. En route ont rejoint MM. Dumas de Raully et le docteur Tachard.

Je ne vous dirai rien, Messieurs, de ce trajet, quelque charmant qu'il soit. La fraîche et pittoresque vallée de l'Aveyron vous est, en effet, connue depuis longtemps : vous êtes habitués à saluer les imposants châteaux de Bruniquel et de Penne ; et les vieilles maisons de Saint-Antonin, de même que son bijou d'*hôtel de ville*, n'ont plus de secrets pour vous. Nous passons donc rapidement à Saint-Antonin, où un aimable confrère, M. Paul Bosc, sur le domaine duquel nous nous trouvons, se joint à nous : il nous guidera dans notre excursion. M. Mathet, un confrère aussi, savant et habile photographie, nous attendra à Caylus.

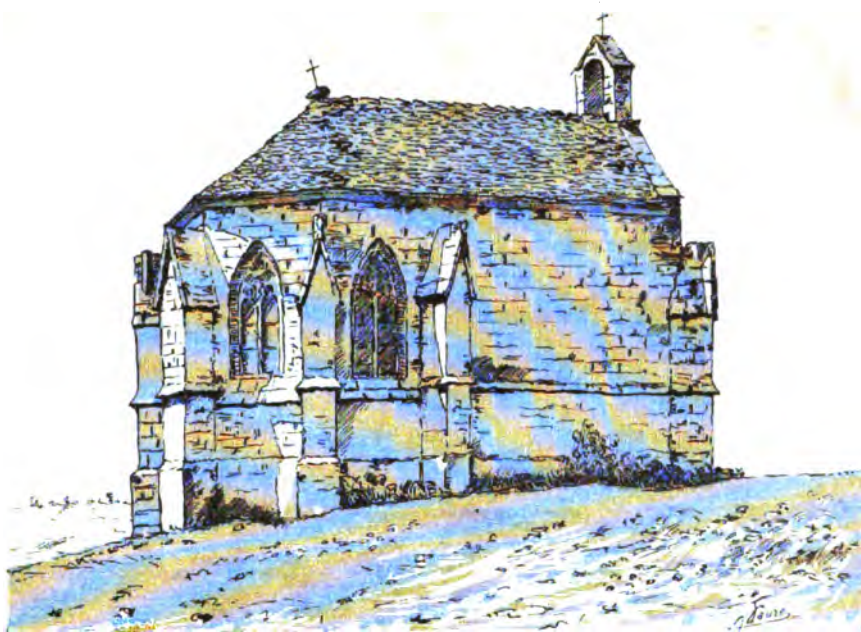
Directement, sans autre arrêt, nous poursuivons notre but principal : Lacapelle-Livron. Trois breacks nous emmènent lestement à travers cette délicieuse vallée de la Bonnette, qui ne le cède en rien, comme fraîcheur et séduction, à celle de l'Aveyron, mais en est, pour ainsi dire, la miniature. Chemin faisant, nous relevons, à droite, un dolmen bien conservé ; à gauche, sur un mamelon verdoyant, l'antique prieuré de Costejean, qui abritait des religieuses de Citeaux et dépendait de l'abbaye de Leyme ; plus loin, au flanc de la montagne, dans un site abrupt, au milieu des rochers et des bois, le château abandonné de Barry-de-Cas, nid d'aigle qui était un rendez-vous de chasse des comtes de Toulouse, dès le X^e siècle, et qui appartient aujourd'hui au comte de Lastic-Saint-Jal. Nous nous promettons d'en faire l'escalade au retour. Mais qui ne sait que les retours vers le chemin de fer se font toujours à grande vitesse, sans qu'on voie guère autre chose que le cadran de la gare !

Laissant de côté la ville de Caylus, dont la visite remplira

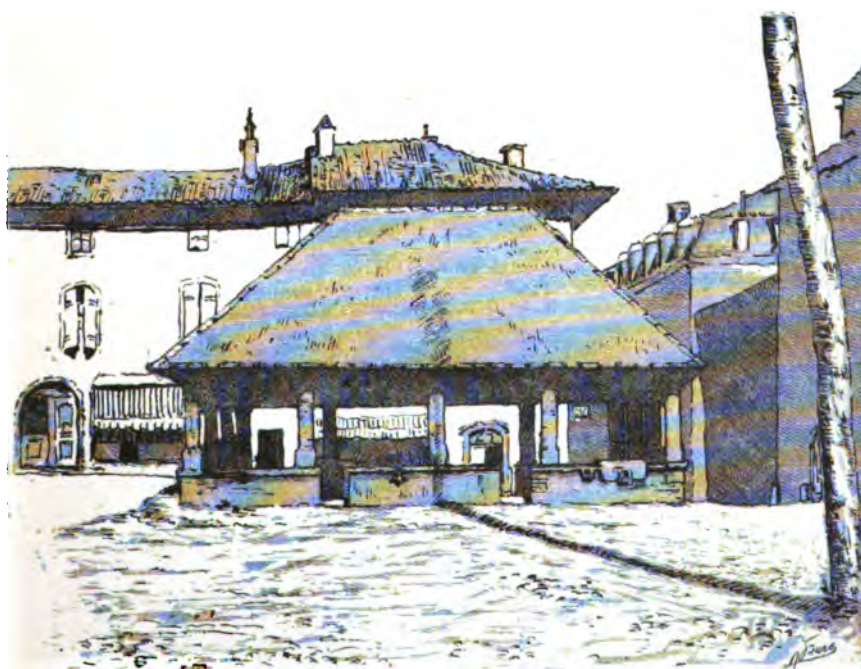
notre après-midi, nous montons la pente rapide qui aboutit à Lacapelle. Avant d'y arriver, nous apercevons de loin le village de Saint-Pierre, agréablement posé sur une colline, puis le vieux et noir castel de Mondésir, et, enfin, sur un éperon dénudé, dominant la vallée, une petite chapelle : c'est Notre-Dame-de-Grâce, dont l'architecture est aussi jolie que le nom. Construite dans le style flamboyant, vers 1580, sur un ancien cimetière des Templiers, et pour servir elle-même de tombeau à la famille de son fondateur, Pierre de Pause, elle fut desservie jusqu'aux approches de la Révolution. Son dernier chapelain fut Antoine de Pause de Mondésir, étudiant au Séminaire de Saint-Sulpice en 1772. (Voir pl. IV, fig. 1.)

Nous voici à Lacapelle-Livron. Située à une assez grande altitude, sur un plateau rocailleux, ce n'est qu'une petite paroisse de 400 habitants, mais restée célèbre par le souvenir des Templiers, auxquels succédèrent, après 1314, les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem : commanderie puissante, dépendant du grand prieuré de Saint-Gilles, Lacapelle exerçait haute, moyenne et basse justice sur une étendue considérable de pays, puisque Montricoux figurait dans sa juridiction... du moins au Moyen-Age. Il existe encore de beaux restes de la commanderie, dont la chapelle est devenue, dès la fin du XV^e siècle, église paroissiale. L'hôtel appartient aujourd'hui à M. Carbonel, et, grâce à cet aimable propriétaire, il nous est donné de le visiter.

La cour d'honneur, autrefois cloître, est flanquée, à gauche, d'une tourelle d'escalier qui porte un écusson, évidemment celui du chevalier qui a présidé à la restauration de l'édifice. Malgré les ravages du temps, nous distinguons une fasce et trois merlettes ; c'en est assez pour reconstituer ces armoiries, qui sont celles de la maison d'Esparbès : *d'argent à une fasce d'azur, accompagnée de 3 merlettes de sable, et, en chef, l'écu de la Religion.* Effectivement, Bertrand d'Esparbès était, en 1500, com-



CHAPELLE DE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE (fig. 1.)



HALLE DE CAYLUS (fig. 2.)

mandeur de Rhodes à Lacapelle-Livron. Les bâtiments que nous avons sous les yeux portent bien l'empreinte de cette époque. Nous les eussions attribués au XV^e siècle : peut-être sont-ils du début du XVI^e, ce qui n'aurait rien de surprenant, l'architecture, en ce pays un peu reculé, ayant le droit d'être quelque peu retardataire.

Dans cette même cour on voit des arcs, des claveaux, paraissant dater du XIV^e siècle, et des corbeaux qui devaient, pensons-nous, supporter les toitures du cloître, dont il ne reste, d'ailleurs, aucun vestige. Sur la droite existe une vaste galerie avec d'élégants balustres en bois : on y accède par un escalier tournant bien conservé. Le mur du fond est couvert d'une fresque dont nous sommes bien loin d'attribuer la paternité à Michel-Ange, mais qui offre cependant quelque intérêt : c'est une grisaille du XVIII^e siècle représentant Malte, son rocher, sa ville, son port meublé d'une superbe flotte, la cap Saint-Ange, etc... Dans le haut on lit l'inscription suivante : « César Gérodamo Cornaro, capitaine général des Vénitiens, assisté de frère Claude de Moreton, bally de Chabillant, général de galères de Malthe et commandant celles de Sa Sainteté Alexandre VIII Octoboni » (*Ottoboni*). Inscription accompagnée d'armoiries effacées, probablement celles de Claude de Chabillant, qui était commandeur de Malte à Lacapelle en 1713. (M. Bouïs a braqué son appareil sur cette page toute historique.)

Nous visitons ensuite l'intérieur de la commanderie. Plusieurs grandes et belles salles se succèdent, mais, dans leur décoration, rien de remarquable ne subsiste. Nous retrouvons dans l'une d'elles l'écusson des d'Esparbès, accolé à celui de la Religion. La dernière salle que nous traversons est un grand et beau vestibule dont les murs sont ornés de fresques du XVIII^e siècle, dues certainement au même pinceau que celle de la tribune, mais presque entièrement effacées. Cette salle s'ouvre sur un large perron

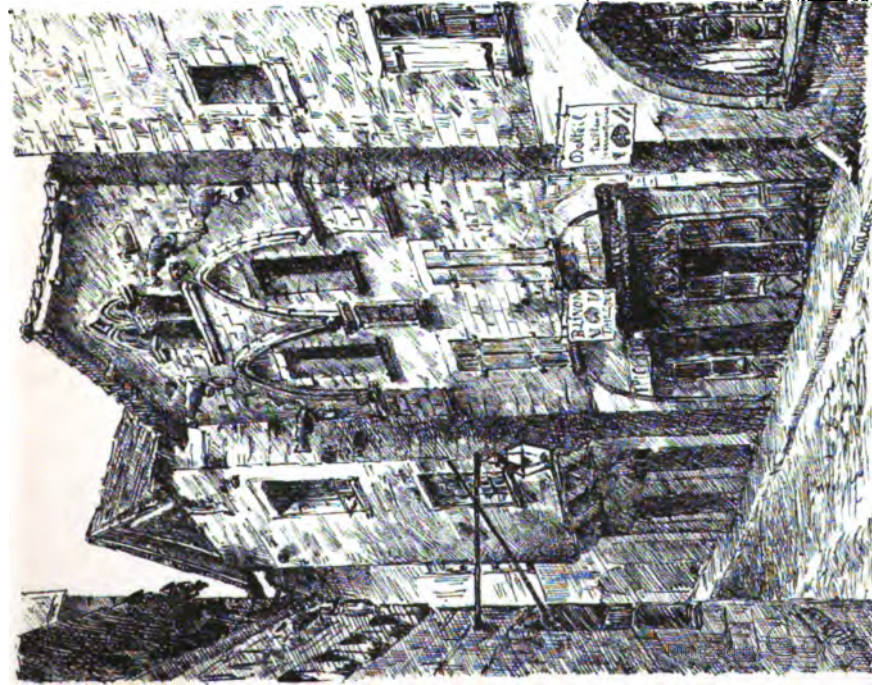
à balustres de pierre donnant accès à un terrain qui fut, sans doute, le jardin du commandeur et qui n'est plus qu'un modeste pâtis.

En descendant, nous jetons un coup d'œil sur les souterrains, où l'on nous montre d'inoffensives oubliettes? Un des instituteurs primaires qui, de nos jours, se sont succédé à Lacapelle apprenait aux enfants du pays que le dernier *martyr* des chevaliers (car ils martyrisaient les gens, paraît-il), s'était brisé la tête contre les murs de ces oubliettes, et il affirmait qu'on y voyait encore la trace de son sang. Lacapelle avait donc aussi sa Bastille et ses terribles légendes! Nous savons le cas qu'il en faut faire.

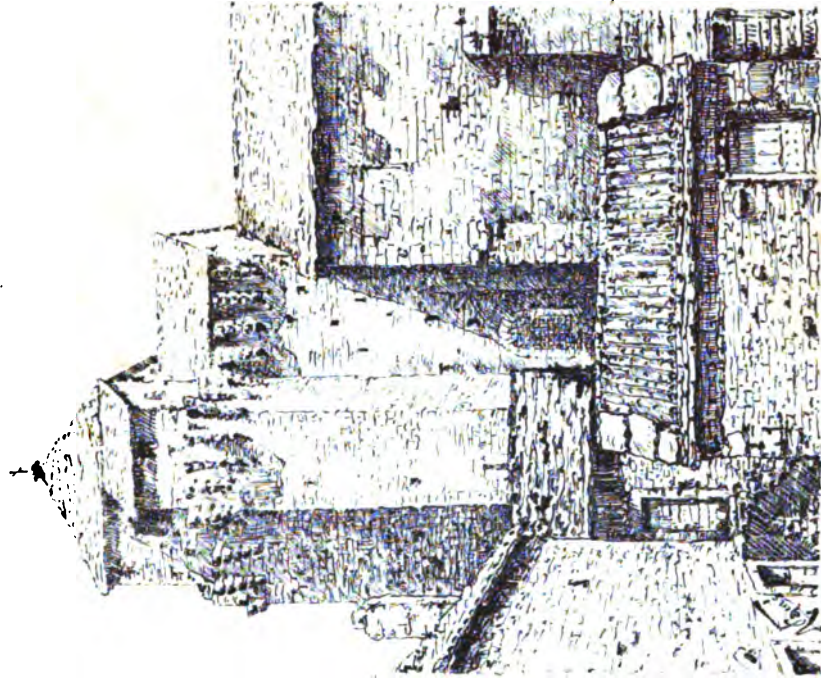
L'église paroissiale est attenante à la commanderie, dont elle était, avons-nous dit, la chapelle. C'est un petit édifice roman : chevet éclairé par deux ouvertures jumelles en plein cintre; voûte en berceau surbaissé; au centre, coupole sur pendentifs, chapiteaux d'un beau caractère, l'un avec caulicoles et volutes, du XII^e siècle. Le clocher est évidemment l'ancien donjon : il est à mâchicoulis, et les murs de l'église présentent encore, çà et là, des meurtrières qui marquent bien le cachet militaire qu'on devait trouver ici. (V. pl. V, fig. 2)

Avant de quitter Lacapelle-Livron, nous faisons la visite du village, où nous rencontrons quelques objets dignes d'attention : une maison du XV^e siècle; dans une autre maison, deux belles cheminées en pierre de la même époque; plus loin, les vantaux d'une porte renaissance, assez ornée, mais tombant de vétusté.

Avant midi nous étions à Notre-Dame de Livron. Je ne vous décrirai pas ce sanctuaire, que les Montalbanais connaissent si bien, qui est pour eux un but fréquent de pèlerinage. Rappelons seulement que cette charmante église de Notre-Dame est du XIV^e siècle, puis déplorons plusieurs des réparations maladroites dont elle a été l'objet. Ce n'est pas sans émotion que nous lisons, en face de la



ANCIENNE MAISON DE CAYLUS (fig. 1.)



ÉGLISE DE LACAPELLE-LIVRON (fig. 2.)



porte d'entrée, dans la nef, l'inscription commémorative de la mort d'Harold de Lastic, que plusieurs d'entre vous, Messieurs, ont connu et aimé. Tué glorieusement à l'ennemi, en 1870, à la journée de Sedan, son souvenir est bien placé dans un sanctuaire que sa famille a contribué à embellir, et à quelques pas d'une commanderie de cet ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem dont l'un des siens fut un des plus illustres grands-maitres.

Sous les grands arbres de l'esplanade qui précède Notre-Dame nous prenons un déjeuner bien gagné : M. de Mila de Cabarieu boit à la santé de notre aimable et cher Président, qui lui répond avec non moins de bonne grâce, et chacun de nous savoure cette petite joute oratoire en même temps que les compositions culinaires du maître d'hôtel Maximin.

Nous repartons, non sans avoir admiré les belles fontaines qui complètent le poétique paysage de Notre-Dame de Livron et la grotte fameuse où nous voyons encore, en imagination, le chevalier de Lagardelle terrassant un monstre.

Arrêtons-nous à Caylus. Nous allons d'abord prendre quelques instants de repos chez notre confrère M. Mathet. M^{me} Mathet et lui nous font le plus gracieux accueil, et ont la bonté de nous offrir des rafraîchissements fort appréciés par la chaleur de cette journée. M. Penjade, maire de Caylus, est venu se joindre à nous et, avec la plus parfaite obligeance, nous fait les honneurs de sa ville.

Nous nous rendons à l'église. Que de fois, Messieurs, ne vous a-t-on pas décrit ce bel édifice ? Sa construction remonte, vous le savez, à l'époque de la domination du Prince-Noir : le chevet, toutefois, ne fut bâti que cent ans plus tard, de 1459 à 1462. L'ensemble constitue un joli spécimen de l'art gothique à la fin du Moyen-Age. Au XV^e siècle, une chapelle, due à la piété des fidèles et dédiée à la Sainte-Vierge, fut ajoutée au côté droit de la nef : un escalier, contenu dans une tourelle, la fait communiquer

avec une chapelle supérieure que les consuls de Caylus firent édifier en 1502 et dédièrent à saint Grat. Ces deux chapelles sont remarquables par leur voûte à liernes et à tiercerons. Le XVII^e siècle a marqué lui aussi son empreinte dans ce monument, mais d'une façon moins heureuse, par la construction de deux autres chapelles formant transept, et qui, s'ouvrant par de grands arceaux sans style, altèrent la grâce architecturale de l'édifice.

Ce qui fait la gloire de l'église de Caylus, ce sont les magnifiques vitraux qui ornent les cinq grandes fenêtres du chœur. Le plus ancien et le plus remarquable est celui du milieu, qui est un vrai chef-d'œuvre. Il décorait, croit-on, l'abside primitive, remplacée en 1499 par le sanctuaire polygonal actuel, et, lorsqu'on bâtit celui-ci, on lui adapta cette verrière. Elle est du XIV^e siècle et représente, en trente-deux tableaux ou médaillons quadrilobés, l'histoire de Notre-Seigneur, ainsi que plusieurs de ses ancêtres et de ses prophètes. Les quatre autres vitraux, moins anciens¹, d'une teinte moins riche, sont aussi, néanmoins, de fort belles pièces. Ils sont d'une ornementation uniforme consistant, dans chaque meneau, en un personnage debout sur un socle et abrité sous un dais d'architecture². C'est un bel ensemble, dont il ne faut pas trop rechercher certains détails malencontreux, dus à une réparation maladroite et sans goût, à ce qu'un de nos confrères appelait spirituellement le vandalisme restaurateur.

En sortant de l'église, nous remarquons plusieurs vieilles maisons, dont les portes et façades, des XVI^e, XV^e et même XIV^e siècles, sont dignes de fixer les regards. (V. pl. V, fig. 1.)

¹ L'un d'eux, le dernier à gauche, est une imitation des trois autres, et tout à fait moderne.

² Voir la description de ces vitraux dans l'article de M. l'abbé Galabert : *Bulletin archéologique*, t. VII, p. 257.

Nous admirons la halle, intéressant spécimen du XV^e siècle, avec une très belle charpente, des chapiteaux fouillés à figurines, et des mesures anciennes s'appliquant à la fois aux denrées rouergates et quercynaises ¹. (Voir pl. IV, fig. 2.)

Nous faisons ensuite l'ascension de la butte sur laquelle est assis l'ancien château. Vous n'ignorez pas, Messieurs, que Caylus, après avoir appartenu aux comtes de Toulouse, devint châtellenie royale sous Philippe le Hardi. Ce sont les rois qui bâtirent au Moyen-Age, sur ce sommet dominant le Rouergue et le Quercy, la puissante forteresse, aujourd'hui démantelée, dont il ne reste plus qu'une tour carrée. Les murs de cette tour ont environ 1^m 50 d'épaisseur. Ses portes de défense, la voûte en berceau de la salle du rez-de-chaussée, l'escalier à vis contenu dans une tourelle d'angle, tout ce que nous voyons révèle le XIV^e siècle, l'époque des guerres anglaises. Mais ce n'est pas seulement contre les Anglais que les fortifications de Caylus eurent à la défendre : elles jouèrent encore un rôle considérable pendant les guerres de religion. Caylus était un boulevard catholique ; Saint-Antonin, sa voisine, appartenait aux réformés. De là, pendant longtemps, rivalités et guerres sanglantes ! Qui le croirait, aujourd'hui, en voyant la douce harmonie qui règne entre les deux aimables représentants que ces deux cités ont accrédités auprès de nous ?

Les barons de Gauléjac furent pendant plusieurs générations, au nom du roi, capitaines-châtelains de Caylus. Ils possédaient eux-mêmes, dans la partie haute de la ville, près du château, un manoir qui, par suite d'un mariage, est passé aux mains de Jean-Aimé de Lèvezou de Vesins, au commencement de ce siècle, et qui a été rebâti naguère par son petit-fils, Auguste, comte de Vesins. Malgré l'absence

¹ La Société a émis le vœu que cette halle soit conservée intacte, et qu'au besoin une autre soit élevée à côté, si celle-ci est déclarée insuffisante.

du propriétaire, nous sommes admis à visiter les nouvelles constructions, qui constituent un élégant château renaissance, avec de belles terrasses ayant vue sur la vallée de la Bonnette et les montagnes environnantes. L'intérieur renferme de beaux meubles, d'intéressantes collections, des archives importantes, et de nombreux et précieux souvenirs de famille se rattachant tant aux Vesins qu'au maréchal Oudinot, duc de Reggio, aïeul du maître de céans ¹.

Une halte encore à l'Hotel-de-Ville, où M. le Maire nous

¹ Il serait trop long, de citer tout ce qui mériterait de l'être dans ce charmant château. L'Évêque d'Agén, Mgr de Vesins, le maréchal Oudinot et la duchesse de Reggio, le marquis Ludovic de Vesins et bien d'autres chères et précieuses mémoires revivent ici dans chaque objet. Mentionnons cependant un lit magnifique commandé par le Maréchal pour recevoir, en son hôtel de Bar-le-Duc, Napoléon : lit qui fut ensuite occupé par Marie-Louise, puis en 1822 par le duc de Berry, en 1825 par la duchesse de Berry revenant du sacre de Charles X, par madame la Dauphine, par le roi de Saxe, etc... Dans le petit salon du premier étage on admire une collection de médailles commémoratives rassemblée par la duchesse de Reggio, et la curieuse collection de pipes du Maréchal : cette dernière a été partagée entre Caylus et le Coudret, château du duc actuel de Reggio. L'une de ces pipes avait été ramassée sur le champ de bataille d'Austerlitz par un aide-de-camp ; une autre, celle que le maréchal fumait à Friedland, porte gravés ces mots, prononcés par l'Empereur : « Là où est Oudinot il n'y a à craindre que pour lui. » Une autre encore porte cette mention : « Mes petits nuages font passer les grands. » A citer encore la pipe de Jean Sobieski, donnée par la ville de Vienne au Maréchal, et celle qu'il tenait du général Andréossi. Il manque une pipe à cette collection : celle qu'Oudinot donna lui-même au prince de Carignan, qui était venu, vêtu en simple grenadier, lui rendre visite à son quartier général.

Il y a lieu de mentionner encore : l'oratoire de la duchesse de Reggio : de belles pendules venant de Jendheure ; de nombreuses gravures collectionnées par l'Évêque d'Agén ; la bibliothèque de ce Prélat ; deux vitrines, dernier présent de la duchesse de Berry à sa dame d'honneur et remplies des souvenirs de cette princesse, parmi lesquels figure son portrait à la gouache, peint spécialement pour madame de Reggio par un artiste autrichien ; enfin une magnifique armure François I^{er}, que le Roi galant homme aurait, dit-on, portée à Pavie.

On raconte, à ce sujet, que Louis XVIII, possédant lui-même une armure dont François I^{er} avait fait usage à la même bataille, émit un jour quelque doute sur l'authenticité de celle-ci. A quoi Oudinot répondit : « Est-ce que Votre Majesté n'a pas des culottes ? »

montre ses archives et nous fait admirer, sur un cadastre du XVI^e siècle, des lettres ornées très fantaisistes, tracées par la plume élégante d'un scribe.

L'heure s'avance, l'ombre et la fraîcheur descendent dans la vallée, et c'est par une soirée délicieuse que nous regagnons Saint-Antonin et Montauban. Nous rentrons dans nos foyers à huit heures du soir, tout imprégnés de souvenirs et disposés, après quinze heures passées au grand air, à faire, sans trop tarder, des rêves, sinon dorés, du moins bardés de fer, comme il convient quand on a fréquenté les chevaliers de Malte et les Anglais du Prince-Noir.

GABRIEL DE GASTEBOIS.





COMPAGNIES ANGLAISES ET FRANÇAISES

AUTOUR DE SAINT-ANTONIN (T.-&-G.)

(1437-1440)



L'écho puissant que les victoires de Jeanne d'Arc avaient suscité, sur toute la surface du territoire, n'avait pas suffi à chasser complètement les Anglais ; dans le Midi notamment, leurs bandes continuèrent, comme par le passé, leurs dévastations et leurs pillages. Outre les archers anglais, elles comptaient dans leurs rangs maint Gascon qui, peu soucieux de la nationalité, combattait sans remords sous la bannière où il trouvait le plus d'intérêt.

Les troupes royales n'étant plus retenues dans le Nord, étaient en partie venues dans le Midi ; les hardis capitaines Poton de Xaintrailles, Lahire et Rodigo de Villandraut faisaient *illec guerre à l'encontre des Anglais*¹, mais leurs compagnies causèrent longtemps plus de désordres qu'elles

¹ « Mandement des généraux conseillers de finances en Languedoc, à Perrin Jehan, dit le Breton, pour porter lettres closes es pais de Guienne et Gascoigne à Poton de Saintrailles et à Rodigo de Villandrando, capitaine de gens d'armes et de trait, faisans illec guerre à l'encontre des Anglois. » (Parchemin daté du 10 décembre 1438, cité au catalogue de novembre 1894, de Saffroy libraire au Pré-Saint-Gervais (Seine).

ne rendirent de services. Composées elles aussi de bandits de toutes les nations, elles comprenaient, avec le *condottière* Galéas, des Italiens qui avaient suivi la fortune de Valentine de Milan, des Espagnols qui s'étaient attachés à la bannière de Rodigo, devenu d'abord seigneur de Villandraut, et ensuite comte de Ribadieu.

Ces ramassis de gens de guerre se valaient, soit qu'ils marchassent à l'ombre de l'étendard fleurdelysé ou derrière les bannières anglaises ; vieux soldats qui avaient désappris le travail de la terre, ils trouvaient plus profitable de piller que de labourer, et à leurs yeux mieux valait conquérir la terre que la cultiver. Lahire, dont on sait l'étrange prière¹, estimait que Dieu le Père, s'il s'était fait gendarme, se ferait pillard ; les autres chefs pensaient de même, et tous, capitaines ou soldats, Français ou Anglais, Italiens ou Espagnols, rançonnaient à qui mieux mieux amis et ennemis. Aussi les populations confondaient dans une même malédiction les gens d'armes du roi et les soudards anglais².

La preuve de cette dernière assertion ressortira pleinement de ce travail, qui résulte du dépouillement des minutes notariées, plus encore que des archives communales ; il nous montrera les villes murées obligées de compter avec les pillards, aussi bien que les villages, les forts et les réduits ; nous y verrons les marchands emmenés prisonniers tout comme les paysans, l'agriculture aux abois, tandis que le commerce et l'industrie étaient ruinés.

Et d'abord les exploits des compagnies anglaises. Elles ont leur repaire à Clermont-Dessus et à Dome³ ; leurs

¹ « Sire Dieu, fais pour Lahire ce que tu voudrais que Lahire fit pour toi si Lahire était Dieu et que tu fusses Lahire. » (H. Wallon, *Jeanne-d'Arc*.)

² ... *a gentibus armorum Rippedei et Anglicorum*.

³ Clermont-Dessus est un village du Lot-et-Garonne, et Dome de la Dordogne.

chefs sont, à Dome, Bertrand d'Absac, chevalier, et Amanieu de Madalha, dit *lo baro* ; ce dernier commande aussi plus tard à Clermont-Dessus avec le captal de Buch. De là les bandes rayonnent au loin, détroussent les marchands, les voyageurs et les bergers, et ne les relâchent que moyennant bonne rançon. Elles ont enlevé dans le bois de Saillac¹ un grand troupeau de porcs avec les porchers pour les emmener à Dome ; les propriétaires Jacques Payrol et Jean Samètes, dit Redon, de Saint-Antonin, n'ont obtenu libération que contre la promesse de 60 écus d'or et 1 marc d'argent : le chanoine du monastère, Bertrand Garriga, a même entrepris un long voyage, pour aller trouver les routiers et leur fournir caution ; mais le 2 mars 1427 rien n'est encore payé, et le chanoine s'en plaint aux consuls, qui sont intéressés qu'on tienne parole, car les routiers pourraient bien se venger².

Le 27 mars, Jean *de Manso*, charpentier, et son fils Barthélemy, de Saint-Antonin, pris par les routiers de Clermont-Dessus, obtinrent leur délivrance contre la somme de 32 écus d'or 13 gros et demi, que leur prête le même chanoine³.

Le 19 avril, c'est Jean et Adhémar de Cortz, aussi de Saint-Antonin, qui payent à Guillaume de Conque, routier de Clermont-Dessus, 13^l 6^s 8^d prêtés par Raymond Costes, prêtre⁴.

Vers la même époque Jean Toulze, jurat d'Arnac, accompagné de ses conseillers, avait obtenu une *sufferta* ou traité de paix des compagnies anglaises commandées ou

¹ Saillac, village du Lot, qui faisait partie alors de la châtellenie de Caylus.

² Archives de Tarn-et-Garonne. Minutes de J. de Sérignac, notaire à Saint-Antonin, 1437.

³ *Ibidem.*

⁴ *Ibidem.*

patronnées par le seigneur de Luzech et de Lastours¹. Pour se procurer la somme nécessaire, il avait vendu le revenu du four banal à noble Frotard d'Ebrard, chevalier, seigneur de Saint-Sulpice, qui, à son tour, le 25 mai, cédait 2 setiers et 1 émine de rente à Bernard Gorses, riche marchand de Lacapelle-Livron. Le 19 décembre, les habitants d'Arnac étaient encore en contestation avec Jean Pousson, de Caylus, leur intermédiaire, et le seigneur de Luzech les menaçait de vexation et de vengeance pour paiement incomplet².

Ce sont ensuite les consuls de Lacapelle-Livron, qui ont payé 12 écus et 1 mouton d'or pour une *sufferta* que, l'an passé, Guillaume de Luzech et de Lastours leur a obtenue des Anglais³.

Géraud de Brohio et Rigal Capolada, consuls de Saint-Projet, et Jean Scaussat, consul de Loze, ont payé au même entremetteur, pour le même motif, 18 écus 1 mouton d'or; c'est noble Guillaume de Peyralade qui leur a prêté cette somme ainsi qu'aux précédents⁴. Plus tard, ils feront appel à la bourse de leur seigneur Jean de Jean. En attendant, Jean Baudo, consul de Beauregard, assisté d'Alric Gaillard, versait aux compagnies, pour le même motif, 13 écus d'or 3 deniers tournois⁵.

Au comte d'Armagnac, qui s'était fait fort d'éloigner les

¹ Arnac, village du canton de Saint-Antonin. — Archives de Tarn-et-Garonne. Guillaume Picherel, notaire de Caylus, 1437-1438 : *Pro solvendo suffertam Anglicorum domino de Luzegio et de Turribus*.

² G. Picherel, notaire, déjà cité : *Johannes Tolzani et Petrus Gordo* assurent que Guillaume de Luzech et de Lastours *dedisse minas de dampnificando et dampnificare faciendo dictos habitatores de Arnaco ad requestam et importunam prosecutionem Johannis Posso. sabaterii de Caylucio*.

³ Archives de Tarn-et-Garonne. Guillaume Picherel, notaire de Caylus, 1437-1438.

⁴ *Ibidem*.

⁵ *Ibidem*.

Routiers, les consuls de Caylus avaient donné une aide de 36 écus d'or pour l'évacuation du château de Nugerols¹; mais ils n'étaient pas pour cela à l'abri des incursions, et, le 13 mars 1438 (n. st.), en lui députant noble Antoine de Pererio pour réclamer la délivrance des frères Raymond et Jean Ebrald, ils stipulaient pour l'envoyé une indemnité, au cas où il tomberait entre les mains des Anglais. Le lendemain, dans la crainte de voir les Routiers s'emparer de leur ville, ils donnaient à réparer les fossés au prix de 28 moutons d'or, 3 setiers de froment, 6 setiers de vin, ne laissant aux ouvriers d'autre répit que celui de travailler leurs vignes².

A la même date, les consuls de Prommhanes empruntaient à Bernard Gorses, marchand de Lacapelle-Livron, 22 écus d'or, 8 deniers tournois, *pro solvendo suffertam Anglicorum domino de Luzegio et Turribus*³.

Enfin le 13 mai 1438, quatre habitants de Cazals prièrent leur compatriote Pierre Palach, qui, pris par les Anglais, se rendait à Clermont-Dessus pour payer sa rançon à Amanien de Madalha, de négocier avec ce dernier une *sufferta* au prix de 9 écus d'or⁴.

Les ravages et les désordres, causés par les gens d'armes à la solde du roi, n'étaient pas moindres; mais quand nous disons à la solde du roi, c'est un euphémisme; en effet, ces soldats, peu ou point payés, n'avaient d'autre ressource que de vivre aux dépens du pays, et c'est leur seule excuse pour les extorsions auxquelles ils se livraient.

Le 16 janvier 1438 (n. st.), le capitaine Galéas, de la compagnie de Rodigo de Villandraut, avait logé ses bandes

¹ Archives de Caylus. Registre des comptes municipaux. 1437.

² Guillaume Picherel, notaire de Caylus, déjà cité.

³ *Ibidem*.

⁴ Jean de Sérignac, notaire de Saint-Antonin, déjà cité.

dans les deux villages de Saint-Projet et de Loze. Pour déloger il ne réclama pas moins de 40 écus d'or, et il ne s'éloigna avec ses soudards qu'au bout de quelques jours. Il fallut, en effet, aux consuls de ces lieux, diverses démarches auprès de Bernard Gorsas, marchand de Lacapelle-Livron, et auprès de sa nièce, à Saint-Antonin, pour trouver la somme fixée ; pendant ce temps, les gens d'armes purent jeter leur dévolu sur les villages des environs¹.

Le 27 du même mois, se présentait à Saint-Antonin, en place publique, devant les consuls Jean de Palheyrols et Gaillard Fournier, un marchand de Gorses, juridiction de la Tronquière en Quercy ; il répondait au nom de Jean Brousses, et il avait soin de faire sonner bien haut qu'il était le familier et ami du comte de Ribadieu. Il venait se plaindre d'un certain Redon, serviteur du Saint-Antoninois Jacques Payrol, qui l'avait trompé, disait-il, dans une vente de bœufs ; il se calma, quand les consuls lui apprirent qu'il faisait confusion avec un autre Redon, au service du Montalbanais Jean Payrol. Mais telle était la crainte inspirée par le capitaine Rodigo, que les consuls offrirent au marchand 1 écu, que celui-ci ne dédaigna pas ; même il leur permit, avec une générosité qui ne lui coûtait guère, de se faire rembourser par ledit Redon, s'ils le pouvaient².

¹ A la date ci-dessus, à Saint-Antonin, Jean Scaussat et Jacques Amero, consuls de Loze et de Saint-Projet, accompagnés de Guillaume Deymié et Pierre de Brothio, *alias Panho, clericus, loci de Sancto Precto*, reconnaissent devoir à Bernard Gorsas, 40 écus d'or prêtés par Jeanne de Baussac, sa nièce, *ad solvendam financiam per eos factam cum quodam homine vocato Galeas, capitaneo certi numeri gencium armorum de comitiva Rodigo de Valandrau, allogiato in dictis locis de Sancto-Precto et de Loze*. (Jean de Sérignac, notaire de Saint-Antonin, déjà cité.)

² *Johannes Brossas, familiaris domini comitis de Ribadeu, quicquid et remisit.. totam mercam et jus, si quod posset habere contra presentem villam ad causam emptionis certi numeri animalium bovinorum... dando actionem consulibus contra dictum Redon et ejus bona de recuperando unum scutum avri quod domini consules sibi solverunt pro suis expensis*. (Jean de Sérignac, notaire de Saint-Antonin, déjà cité.)

Le 25 février, nous trouvons le capitaine Galéas, avec Pierre Churra, établi depuis quelques jours dans le village d'Arnac ; pour qui sait lire à travers les lignes, ce n'est pas sans lutte que les pillards sont entrés dans le fort, car ils ont fait des prisonniers ; ils les gardent en otage et, pour se venger de la vive résistance qui leur a été opposée, ils réclament à ces pauvres villageois la somme énorme de 292 écus d'or. Ceux-ci, qui ont déjà vendu l'an passé le four pour payer la *sufferta*, n'ont d'autre ressource que l'emprunt ; ils s'adressent à noble Fort Valeta, seigneur du Cuzoul, aïeul de celui qui sera plus tard l'illustre Jean de La Valette-Parisot¹. Les troupes avaient quitté la place le 1^{er} mars, quand les habitants régularisèrent leur dette, en vendant pour 13 ans, à noble Fort Valeta et à noble Jean d'Agenx, de Najac, l'arrière-dime de tous les blés, vins et autres denrées, au prix de 300 écus d'or².

Les minutes notariées n'ont pas su nous dire quels autres villages allèrent rançonner les bandits ; toutefois il est certain qu'ils ne quittèrent pas le pays et qu'ils y vécurent

¹ *Ad solvendam financiam per ipsos factam cum quodam vocato Galeas capitaneo certi numeri gencium armorum de comictiva domini comitis de Ribadeu, qui tenebat captum et occupatum locum de Arnaco, quam summam promiserunt solvere dicto nobili Forti de die in diem.* (Jean de Sérignac, notaire.)

² Ce n'est pas sans émotion que nous transcrivons ici les noms de ces villageois qui eurent le courage de lutter contre les bandes, et en particulier de notre aïeul. Ne faisant qu'une liste des divers noms cités dans les deux actes mentionnés, nous mettons en italique ceux qui ont encore des descendants à Arnac : *Johannes Casas, Petrus Besso junior, Petrus Moyssset, Bertrandus Columbi, Johannes Tolsa, Petrus Podavinha, Johannes Joglar, Bertrandus Picu, Johannes Sicard, Bernal Galubert*. Ils vendirent *nobilibus Forti Valeta domino del Cuzol et Galharado de Genx, loci de Najaco... retrodecimum, videlicet lo tretze de blado, vino et omnibus aliis rebus..., precio trescenta scuta auri boni..., pro tradendo pro ipsi venditoribus et aliis hominibus ville evaeuate loci de Arnaco..., cuidam capitaneo vocato Galias et cuidam capitaneo vocato Pierre Churra. capitaneis certi numeri gencium armorum de comictiva domini comitis de Ribadeu, qui capitanei tenebant captum dictum locum de Arnaco, et pro liberando homines dicti loci captos per gentes armorum.* (Jean de Sérignac, notaire déjà cité.)

en continuant leurs sinistres exploits. En effet, le 2 mai, Pierre Canhac, cité devant l'official de Rodez, avait quitté la ville de Saint-Antonin ; il revint en toute hâte, disant que le seigneur de *Lauso* se rendait à Rodez avec cinq cents hommes d'armes, dévalisant tous ceux qu'il rencontrait, et même que deux Frères Mineurs, qui se rendaient comme lui à Rodez, venaient de rentrer en ville tout essoufflés ¹.

Le 24 juin, les pillards continuaient encore leurs courses ; ce jour-même, les consuls de Saint-Antonin firent constater par autorité publique que la crainte d'être rançonnés, lués ou maltraités les empêchait de se rendre à Montauban, où une affaire pressante les attirait : les deux juges de Quercy et de Rouergue devaient terminer un différend qui s'était élevé entr'eux et l'évêque de Cahors, au sujet de la délimitation des paroisses d'Aliguières et de Saint-Cirq. Le juge de Rouergue lui-même, malgré ses fonctions, ne se sentant pas plus que ses justiciables à l'abri des insultes des soudards, resta à Saint-Antonin ².

En 1439 les consuls de Caylus faisaient encore, par crainte des bandes anglaises ou françaises, agrandir les fossés et border la contrescarpe de palissades ³ ; de tout petits villages, comme Carrendier, faisaient construire un étage au clocher pour servir de tour de guet ⁴ ; les paysans s'armaient, et à Arnac le 1^{er} février Bernard Galabert, mon aïeul, achetait, au prix de 2 l. 9 s. tournois, une arbalète

¹ *Eo quod dominus de Lauso venial Ruthen. cum quingentis hominibus et depredabant omnes gentes quas inveniebant et duo Fratres Minores qui ibant Ruthen., redierant de itinere anatis verbis.* (Archives de Tarn-et-Garonne, Jean de Sérignac, notaire de Saint-Antonin, 1400-1450.)

² *Et non sunt ausi accedere apud Montemalbanum pro audiendo ordinationes... nec dominus iudex Ruthen., ita pariter fuit ausus ire, timore gentium armorum qui sunt in presenti patria destruentes et omnes gentes quas invenerunt depredantes.* (Jean de Sérignac, notaire de Saint-Antonin, 1400-1450.)

³ Archives de Caylus, *Registre des Comptes municipaux*, CC, 47, 1439 à 1469.

⁴ Jean de Sérignac, notaire de Saint-Antonin, 1400-1450.

d'acier¹, pendant que d'autres, moins confiants dans leur habileté ou dans les murs de leurs villages, se réfugiaient à l'abri des tours de Saint-Antonin et de Caylus, sous la protection des capitaines-châtelains.

Ce que pouvait devenir le commerce dans ces temps troublés, on le devine facilement.

Saint-Antonin avait, depuis deux siècles, acquis une grande renommée industrielle, et ses draps *burels*, *brus*, *blancs*, *nadieu*, *gri-moto* s'exportaient au loin, même en la rivière de Gênes²; mais les routiers et les guerres avaient amené le ralentissement de la production; les villages de la banlieue et de Caylus, qui avaient longtemps fourni un gros appoint, avaient presque cessé de fabriquer; leurs tisserands, faute d'avances, exigeaient le paiement avant la livraison de leurs toiles. Pour les besoins de la teinture, le safran et le pastel étaient cultivés à Lexos, Arnac, Cazals, Livron; mais le paysan avait été si maltraité qu'en bien des endroits il avait fui; à Cazals, il n'était resté qu'un homme du nom de *Peyre del Cuzol*³; dans les bois de Mouillac, on rencontrait quelques bergers avec de grands troupeaux; à Saillagol tous les habitants avaient disparu, sauf une femme nommée la *Saillagola*, et presque partout les terrains pauvres et les *caussés* étaient en friche.

Telle était leur gêne ou la peur des routiers, que les paysans échappés à ces désastres vendaient leurs bestiaux à condition de les tenir seulement à cheptel⁴: peut-être

¹ *Anno quo supra* (1438, v. st.), et die ultima februarii, Bernardus Galabert, loci de Arnaco, recognovit debere Guillermo Rocelli Sancti-Anthonini... duas pibras, novem solidos tur., ratione unius baliste calibis. (Jean de Sèrignac, 1437, déjà cité.)

² *Olim*, III.

³ Préambule de la charte octroyée en 1442 par Raymond-Roger de Comminges, vicomte de Bruniquel, aux habitants de Cazals.

⁴ *Ad gasaltham*.

ces ventes n'étaient-elles que fictives, car les contractants prévoyaient avec soin les cas où les bœufs, moutons et chèvres, marqués pourtant à l'oreille, pourraient bien être pris *per guerram aut depredatores*; c'est pourquoi il était stipulé que dans ce cas le prêteur n'encourait aucune responsabilité¹.

Les communautés et les agriculteurs rançonnés n'avaient d'autre ressource (et quelle ressource!) que de vendre les arrière-dîmes, comme à Arnac, à Loze et à Saint-Projet, où les consuls de ce dernier lieu traitèrent avec leur seigneur Jean de Jean, le 4 avril 1438².

Si l'agriculteur était ruiné, le clergé vivant de la dîme n'en était que plus pauvre. Pierre de Lafon, chanoine de Saint-Antonin, avait été fait prieur-curé de Saint-Grégoire de Tortusson, parce que sa place monacale ne lui donnait pas de quoi vivre³, et depuis quinze ans il laissait le soin de la paroisse à des vicaires assez peu rétribués.

Le 11 mars 1438 (n. st.), Jean de Cherio, prieur de Caylus et de Livron, se refuse, avec le curé Jean Bernardi, à payer une décime de 30 livres frappée par le Concile de Bâle, attendu que les revenus du prieuré sont tels que le curé n'a presque pas de quoi vivre⁴. Au mois d'avril 1438, Jean Lavernha, curé de Najac, demande au monastère de Saint-Antonin l'augmentation de sa pension, absolument insuffi-

¹ *Casu quod dicta equa deprehendatur per Anglicos aut Franciscos*, le chanoine Pierre de Cayssac payera à Forton de Morlhon 4 écus d'or; passé le mois de mai, il ne payera rien...

² Guillaume Picherol, notaire de Caylus, déjà cité.

³ *Cum non haberet vilam condecemtem*. Jean de Sérignac, notaire de Saint-Antonin, 1400-1450, déjà cité.

⁴ *Cum per guerras tam Anglicorum quam Gallicorum ejus prioratus sit totaliter destructus nec ipse nec ejus rector non potest sustinere eorum vilam*, le prieur et le recteur font appel au concile de Bâle, ou à celui de Ferrare, ou même au pape. (Jean de Sérignac, notaire de Saint-Antonin, 1437, déjà cité.)

sante, et en attendant il cherche une cure plus revenante¹. Les curés de Varen et de Carrendier sont si pauvres, que le doyen de Varen et le prieur de Saint-Antonin leur accordent le droit de tester, sans quoi ils ne trouveraient personne qui voulût entrer à leur service; et² à la mort du dernier en septembre 1438, on ne trouve qu'un mobilier rudimentaire³.

Mais les causes de cette situation désastreuse allaient prendre fin. Longtemps inutilisés, les soudards français allaient être lancés contre les compagnies anglaises. Encore en 1440, les consuls de Caylus durent payer au capital de Buch, qui commandait à Clermont-Dessus, une *sufferta* de 90 écus d'or; mais, dès la fin de cette année, nos troupes prirent l'offensive, et en 1441 Fumel et Clermont-Dessus furent enlevés aux Anglais⁴. Les communautés du Rouergue et du Quercy durent contribuer, en hommes et en vivres, à la prise de ces places, mais du moins les exactions des bandes avaient cessé; la paix ramena l'abondance, le pays se repeupla rapidement, le commerce refleurit et fit de la fin du XV^e siècle une époque des plus prospères au point de vue matériel.

Abbé F. GALABERT.

¹ Jean de Sérignac, notaire de Saint-Antonin, 1437, déjà cité.

² Guillaume Gondel, curé de Varen, avait été autorisé par le doyen en 1432 à tester de la moitié de ses biens. Quant à Guillaume Verrolh, curé de Carrendier, comme il ne trouvait personne qui voulut le servir, attendu que le prieur-mage avait droit à sa dépouille, Pons de Bérald, prieur-mage, l'autorisa à tester, à charge de donner chaque année au monastère lui et ses successeurs 10^s t. et une paire de gelines à la Noël. (J. de Sérignac, notaire.)

³ *Unam culcitram et unum pulvinar nova, 5 lintamina et 4 lodices albos, item plus aliam culcitram et 1 pulvinar, item 1 quaquabum cupri*; c'était la part du prieur.

⁴ Archives de Caylus. *Registre des Comptes municipaux*, 1437-1468.





ATELIERS DE VERDURES

DANS

LE TARN-ET-GARONNE

(1499-1515)



Ecce iterum... Robinus Bondiffart. Ce tapissier, originaire de Garganvillar, déjà connu¹, passa, le 10 novembre 1499, avec Jean de Cardaillac, abbé de Belleperche, un contrat où intervinrent Catherine de Cardaillac, sœur de l'abbé, et son époux Arnaud de Carmaing, seigneur du Born et de Labéjau, plus tard des Cortinals.

Nous demandons la permission de reproduire *in extenso*, suivant le désir du *Comité des travaux historiques*, le contrat tiré des minutes d'Antoine Peagerii, notaire de Montech² :

« *Et primo fuit actum quod dictus Bondiffart tenebitur facere tapissariam supradictis tantum quantum voluerint*

¹ *Bulletin Archéologique*, t. XIV, p. 4, Dumas de Raully, *Etat somptuaire de la bourgeoisie et de la petite noblesse du XIII^e au XVI^e siècle*.

² Archives de Tarn-et-Garonne, registre de 1498 à 1510.

facere, sibi dando pannum parisiensem cayrada, faciendo omnes sumptus et suis sociis facientibus dictam tapissariam. De qua tapissaria dictus Bondifflart nichil tenebitur furnire, nisi tinturare filum, dando dicto Bondifflart pro dictis duo, maternis, reservando lo pers. Item plus dicti domini tenebuntur tradere pro dicta canna viginti solidos turonenses. Item plus dicti tenebuntur tradere dicto Bondifflart, ultra predicta unam tunicam, unum giponum, unas caligas, anno quolibet faciendo dictam tapissariam. Item plus dictus Bondifflart tenebitur operare cum dictis dominis opperationis tapissarie tantum quantum dicti domini voluerint facere, faciendo meliorem tapissariam quam potuerit facere et la plus gaya de verdura, et alias prout dicti domini poterunt dicere, et etiam si sit possible dicto Bondifflart facere. Item plus fuit actum quod casu quo dicti domini voluerint facere tapissariam antiquam grossam plus quam illam inceperunt facere, facerent precium inter ipsos, et non habebit tantum quantum fuit de illa quam facit de presenti, sed precium facient inter ipsos secundum qualitatem tapissarie. »

Notre artiste était donc dans le progrès, puisqu'il se chargeait de faire non plus de grossières tapisseries, mais des tapisseries fines, des verdurees et les plus gaies que l'on pût voir.

On lui fournissait le canevas, *pannum parisiensem cayrada* (sic), et il devait teindre le fil ; de même on devait lui donner les matières colorantes, à l'exception du vert, *sibi reservando lo pers.*

Le prix était de 20 sols la canne, plus un pourpoint, un gipon et une paire de souliers chaque année que durerait le travail.

L'œuvre à exécuter, et que nous ne connaissons pas autrement, fut assez importante pour durer plusieurs années,

et pour réclamer le concours de deux ou plusieurs ouvriers que le contrat indique et qu'il ne nomme pas. Deux nous sont connus par les minutes du notaire; c'étaient Pierre Jocular, Jogclar ou Joglar, originaire de Sérignac, et Hugues Forestier, que les actes font compatriote du précédent, bien qu'il y eût, à la même date, des familles de ce nom à Montech et dans les environs de Moissac.

Ces deux artistes (donnons-leur le titre qu'ils méritent), se trouvaient à la grange de Saint-André, dépendance de l'abbaye; ils y servirent plusieurs fois de témoins à des cancellations d'actes pour blé prêté par l'abbé, les 11 mai, 28 octobre 1500, et notamment le 13 avril 1501, jour où Guillaume Posterla, berger de l'abbaye, s'engagea à conduire les porcs du monastère à la glandée, dans la forêt du Fousseret. Même le 27 septembre de la même année, nous rencontrons Joglar à Larrazet en compagnie de l'abbé.

C'était bien à titre de tapissiers que ces hommes se trouvaient à Saint-André; le mot de grange ne peut faire illusion qu'à ceux qui ignorent les mœurs de la fin du Moyen-Age. Saint-André était bel et bien ce que nous appellerions aujourd'hui une maison de campagne. Là, avec Arnaud de Carmaing et son épouse venait souvent Antoine de Cardaillac, abbé de Saint-Géraud d'Aurillac, doyen de Cayrac et de Varen, en compagnie de son frère l'abbé de Belleperche.

Bondiffart travailla plusieurs années à Saint-André; il y figura comme témoin le 25 mars 1501, le 4 avril 1502 avec Jean de Bageto, recteur de Cordes, puis encore le 8 mai. Malgré les lacunes des minutes notariées qui embrassent plusieurs années, nous l'y rencontrons encore en 1507, le 23 février, le 20 mai et aussi le 24, jour où l'abbé apprenant la mort d'Antoine de Carmaing, abbé de Moissac et de Bonnecombe, et la négligence des moines de ce dernier monastère à élire un successeur, y nomma, comme

vicaire général de l'ordre de Cîteaux, et par droit dévolutif, Jean Vernhaud, syndic de l'abbaye de Belleperche¹. Seulement aux deux dernières dates, et aussi le 16 mai 1509, il est devenu habitant de Saint-Aignan.

De tous ces détails, ne sommes-nous pas autorisé à conclure qu'après avoir décoré de leurs verdure^s quelques salles de l'abbaye, les tapissiers avaient ensuite fait des tapisseries pour les chambres de la grange Saint-André, et aussi pour les grands appartements du château de Larrazet, que l'abbé venait de reconstruire magnifiquement? Après cela pourquoi seraient-ils allés à Saint-Aignan, si ce n'est pour tisser des tapisseries dans le monastère des dames de Fontevrault?

A ceux qui s'étonneraient de voir des religieux rechercher le luxe des verdure^s les plus gaies au lieu d'austères représentations de nos dogmes, nous ferons remarquer qu'à cette date les moines de Belleperche étaient sécularisés; chacun avait sa mense, son pécule, sa chambre à part, il pouvait tester en faveur de qui bon lui semblait; il sortait du monastère, non seulement pour administrer son bien, mais encore pour assister aux services funèbres où sa présence était réclamée.

Que devinrent nos tapissiers? Les actes notariés² nous apprennent que Hugues Forestier se trouvait en 1515 à Montricoux; il figura sous le titre de tapissier, comme habitant du lieu, et témoin à un achat fait par Bertrand Gosseran, de Bruniquel.

Ce qui l'avait attiré là, ce n'était sans doute pas seulement

¹ Les listes de *Gall. christ.* ne donnent pour les abbés de Bonnetcombe, ni le nom d'Antoine de Carmaing, ni celui de Vernhaud; du reste, celui-ci assistait encore quelques jours après, à Belleperche, à un acte capitulaire, toujours à titre de syndic.

² Archives de Tarn-et-Garonne. registre de Michel Montety, notaire de Montricoux. 1515, fol. 4. v^o.

les nombreux ateliers de tissage, les moulins à foulon, ni le chanvre *mascle et femelle* qu'on y cultivait sur une grande échelle ; c'était, à notre avis, les goûts luxueux de la branche aînée des Carmaing, seigneurs du lieu et barons de Launac. Était-ce lui qui avait tissé les monogrammes de Jésus et de Marie au surciel de lit d'un notaire du lieu ¹ ?

Qui retrouvera, chez les marchands de bric-à-brac, quelques fragments de ces verdure fabriquées à Garganvillar, à Sérignac, à Belleperche ou à Montricoux ?

Abbé F. GALABERT.

¹ Archives de Tarn-et-Garonne, registre de Castelli, notaire, 1511.





LA
DÉPENSE JOURNALIÈRE
D'UN
CHATEAU QUERCYNOIS AU XIV^e SIÈCLE



Depuis quinze ans, j'ai colligé tout ce que j'ai pu découvrir de matériaux pour une étude générale sur la vie privée de nos pères au Moyen-Age : Livres de raison, cartulaires, registres de notaires et de comptes, ont été mis à contribution afin de recueillir le plus grand nombre de renseignements précis pour cette enquête historique.

Au cours de ces recherches, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer certains documents fort précieux ; il en est un notamment que le hasard a fait tomber pendant quelque temps entre mes mains, et qui est aujourd'hui détruit. J'en avais heureusement extrait un certain nombre de passages et copié diverses parties avec le plus grand soin, de telle sorte que ces notes sont aujourd'hui le seul texte qui nous

reste d'un manuscrit présentant un intérêt réel pour l'étude des mœurs provinciales au XIV^e siècle.

Un mot d'explication est nécessaire.

Le riche chartrier de la famille de Cardaillac de Quercy, — branche de Bioule, — passait pour avoir été détruit par les révolutionnaires et brûlé sur la place publique de cette localité en 1793. Mis en éveil par quelques notes prises par M. l'abbé Marcellin, annoteur de l'*Histoire de Montauban*, je recherchai ces archives. Elles existaient — malgré la tradition — et étaient conservées au château de Montbeton, propriété de M^{me} la comtesse de Mesnard, descendante par les femmes de l'antique lignée des Cardaillac. Je pus avoir communication d'une partie de ces documents, et j'eus la précaution — suivant une habitude prise de longtemps — d'en copier *in extenso* une certaine quantité.

Depuis cette époque, M^{me} la comtesse de Mesnard étant morte, sa fille, obéissant à un désir de sa mère, fit brûler les papiers de famille sans valeur historique, mais, dans le nombre se glissèrent divers documents précieux, entr'autres le livre de comptes du château de Bioule au XIV^e siècle et qui fut sacrifié, sans qu'on se soit douté de l'intérêt qu'il présentait.

Voilà l'histoire de ce document, dont j'ai conservé, non pas le texte complet, mais de très importants fragments qui me paraissent dignes d'être publiés et par conséquent sauvés d'une seconde destruction. Je puis en garantir la copie absolument exacte, ayant assez compulsé de textes du XIV^e siècle, et me trouvant assez familiarisé avec ces sortes de pièces pour être certain d'une bonne lecture.

Nulle étude n'offre d'ailleurs plus d'intérêt et de variété que celle des mœurs et des habitudes de nos ancêtres. De nombreux travaux ont été déjà publiés à ce sujet, mais la voie n'est point encore déblayée toute entière, et les matériaux doivent être toujours les bienvenus, parce qu'il reste

beaucoup à faire pour la rendre parfaite. L'histoire ne se contente plus aujourd'hui de puiser dans les chroniques ou les mémoires des contemporains ; elle va directement aux sources et aux témoins impartiaux de ces lointaines époques disparues.

Elle s'adresse aux notaires qui, au jour le jour, inscrivaient sur leurs livres les affaires de leurs clients ; aux délibérations des corps consulaires qui relataient les détails intimes de la vie municipale ; elle recueille les livres de comptes pour corroborer les bases établies de l'économie domestique ou publique au Moyen-Age ; elle recherche dans les actes, dans les contrats, les partages ou les testaments, la genèse et les transformations sociales de ces familles d'artisans, devenus bourgeois et plus tard anoblis, qui formèrent ensuite l'élite de la nation ; elle les suit dans leur évolution lente mais continue à travers les âges.

C'est là — mais là seulement — qu'on retrouve le secret de ces fortunes amassées par une épargne incessante, plutôt que par des gains aussi rapides qu'illicites, de ces fortunes qui firent de la bourgeoisie provinciale la pépinière de la noblesse aux siècles derniers.

Le livre des comptes de la dépense du château de Bioule eût été très intéressant à publier en entier, car il y avait une quantité de détails que j'avais laissés de côté dans la copie faite il y a plusieurs années. C'est notamment la partie des recettes, qui ne devait me fournir que des chiffres au premier abord fastidieux, et dont je regrette fort aujourd'hui de n'avoir pas gardé au moins les principales lignes.

Telle qu'elle est cependant, avec ses lacunes et aussi avec ses fragments complets, cette copie d'un document détruit me paraît de nature à mériter d'être reproduite telle quelle, avec quelques notes et des éclaircissements préliminaires, car, non seulement il y a peu de comptes particuliers aussi anciens, mais encore il n'y en a point de nature à soulever

le voile qui nous cache ces intérieurs de châteaux du Midi, au commencement du XIV^e siècle.

*
* *

Depuis longtemps je prépare une histoire de la famille de Cardaillac, au moyen des documents inédits que j'ai pu compiler, et j'espère pouvoir montrer, avec preuves à l'appui, que peu de races de chevalerie ont brillé d'un aussi vif éclat, notamment pendant les XIII^e et XIV^e siècles. Les frères de Sainte-Marthe ont publié, en 1650, une généalogie indiquant assez exactement la suite des membres des diverses branches de cette lignée, mais ils n'ont pu qu'effleurer le sujet, et, malgré toute leur science, ils ont commis bien des erreurs.

Quoi qu'il en soit, et sans vouloir empiéter sur un travail encore inachevé, je crois devoir dire quelques mots et de la demeure et des nobles barons qui l'habitaient au moment où ces comptes étaient tenus.

La famille de Cardaillac, que la tradition fait remonter aux temps de la conquête d'Aquitaine par Pépin, se divisait, au XIV^e siècle, en plusieurs branches : celle de Quercy se subdivisait à son tour en Cardaillac-Bionle, Cardaillac-Lacapelle, Cardaillac-Varaire, Cardaillac-Saint-Cirq, Cardaillac-Vergenne.

Les seigneurs de Bioule étaient les aînés et habitaient le château situé dans la localité de ce nom, à demi-lieue de Nègrepelisse et à quatre de Montauban. Ce manoir, construit dans un site ravissant, au bord de l'Aveyron et au centre de la vallée, était, au milieu du XIV^e siècle, en plein accroissement, car Bertrand V de Cardaillac faisait édifier autour du donjon en pierre, du XII^e siècle, tout un ensemble de constructions qui donnèrent à sa demeure l'aspect et l'importance d'une forteresse de premier ordre.

En même temps la petite ville qui vivait à l'ombre de ses tours se fortifiait par une enceinte de murailles, de telle sorte que les Anglais devaient trouver sur ce point une sérieuse résistance. D'ailleurs le fils de Bertrand V, Hugues de Cardaillac, le munit de la nouvelle artillerie à feu, dans la propagation de laquelle il joua en France un rôle prépondérant.

Je dirai prochainement en détail ce que fut cet ingénieur quercynois, auquel on doit la confection des premiers canons employés à Cambray, en 1339, par nos troupes contre les Anglais.

Bertrand, V^e du nom, s'était distingué dans les guerres de Flandres, du commencement du siècle, et occupait une haute situation dans les affaires de l'Etat, puisqu'il fut chargé, en 1334, de la réformation des abus des hommes de loi en Bigorre. Il siégea au parlement de Paris comme premier maître dans le jugement de Robert d'Artois : il était marié avec Ermengarde de Lautrec, descendante des illustres vicomtes de ce nom, et mourut en juin 1336.

Son fils, Hugues IV, dont il vient d'être question, avait épousé la petite-nièce du pape Jean XXII, Isabeau de Via, et, après avoir figuré très honorablement dans toutes les expéditions au début de la guerre de Cent-Ans, il mourut, en 1353, au siège de Saint-Antonin, où il était parmi les troupes d'Armagnac.

En dehors de ces principaux personnages, les frères et sœurs de Hugues, au nombre de neuf, et ses oncles, étaient soldats, prêtres ou religieux. Parmi eux, je citerai Jean de Cardaillac, un des prélats les plus remarquables de son siècle, qui fut successivement évêque d'Orense, en Espagne, où il résista à Pierre le Cruel ; archevêque de Braga, en Portugal ; patriarche d'Alexandrie, administrateur du diocèse de Rodez et archevêque de Toulouse. Il était frère de Hugues.

Guillaume de Cardaillac, son oncle, était évêque de Mon-

tauban ; et son frère Bertrand, qui devait succéder à celui ci, fut d'abord archidiacre de Blois, puis de Valenciennes. Des dignitaires du Chapitre de Cahors, des Cordeliers, des religieux de Cluny complétaient la lignée mâle de cette famille, dont les filles avaient épousé les seigneurs de Monclar, de Budos, de Jehan, etc.

Comme on le voit par cette rapide énumération, le château de Bioule devait être, à certaines époques, le rendez-vous d'une nombreuse et brillante réunion de chevaliers, de barons, de prélats et de religieux. Mais il faut reconnaître, par la lecture de ces divers fragments, que la famille ne résidait pas toujours à Bioule ; et nous savons d'ailleurs que les Cardaillac de cette branche possédaient en outre divers châteaux, tels que Saint-Cirq-la Popie, Aujols, Bach, Concots et Cardaillac, ainsi qu'une maison à Montauban. Cela explique bien des détails des comptes des trésoriers des seigneurs de Bioule.

Bertrand V avait un écuyer, Geoffroy d'Angoulême (II, 32) qui recevait en une seule fois 150 livres de gages ; l'écuyer de Hugues était Guillaume de Gauléjac, dont nous ne connaissons pas le traitement, mais qui figure (II, 8) pour un acompte de 7 l. 10 s. sur ses gages.

Parmi la domesticité, nous trouvons l'architecte : *Johan l'obrier* (III, 27), chargé des réparations au château, constatées par des achats de matériaux (II, 61 et 24) ; le fauconnier *Esteveno lo falconier* (I, 18) ; Bertrand, le chevrier (II, 5) ; Guillaume, le portier ou *clavier* du château (I, 12), qui recevait 7^l 10^s de Cahors de gages ; le chasseur (I, 2), auquel on donnait une tunique ; Bernadou, le chambrier ou valet de chambre (II, 54) ; le charretier Durand, le maréchal, le chasseur (I, 2) et trois domestiques : Joanet, Guiraudou, Bertrandou.

Il y avait encore la donzelle de dame Isabeau (III, 3),

la chambrière Lizette (III, 22), une autre chambrière, une nourrice et la servante Blancharde (II, 13; III, 33).

Tous ces serviteurs étaient nourris au château, chaussés et habillés pour la plupart aux frais des châtelains. On constatera surtout que les souliers étaient, comme nous l'avons dit dans notre introduction du *Livre Bonis*, un supplément de gages indispensable.

C'est surtout au messenger *Le Camus* que ce supplément devait être utile, car le vaillant piéton allait d'un bout de la France à l'autre au moindre signe, et se montrait fort modeste dans ses frais de voyage. Dans les feuilles de comptes que nous publions, nous relevons à son actif :

1° Un voyage à Paris le 13 décembre 1326, dépense 25 sols (I, 3).

2° Un voyage à Avignon au début de 1327, dépense 10 s. 6 d. (I, 13).

3° Autre voyage à Avignon en Carême 1327, dépense 16 sols, y compris les souliers (I, 15).

4° Un voyage à Cahors en octobre 1327, dépense 6 sols (II, 2).

Nous en trouverions davantage si le compte de B. Aymar se continuait, mais à ces voyages nous pouvons ajouter ceux du *fauconnier* (I, 8), de *Jean Rosa* (I, 7) et de *Arnaud Pelhié* (I, 34) à Avignon, voyages représentés par des dépenses à peu près identiques.

D'autres personnages recevaient aussi des gages, quoique ne résidant pas au château, entr'autres *Etienne Ros* ou *Rous*, homme de loi, ou savant en droit, qui avait 10 sols de pension (I, 31), et le *menescalc* ou maréchal, qui recevait des gages, des vêtements (I, 2) et des souliers (II, 15). Nous devons faire remarquer que nonobstant ces gages le seigneur de Bioule payait presque quotidiennement des frais de ferrure pour ses chevaux.

Nous avons vu parmi les feuilles de ces comptes aujour-

d'hui perdus, un état des dettes laissées par Bertrand V à sa mort ; elles se chiffraient par des sommes considérables pour l'époque, et divers documents existant encore dans le chartrier prouvent que Hugues ne se trouva pas en mesure de les acquitter à la mort de son père et qu'il obtint des lettres de quinquennale, c'est-à-dire la permission par le Roi de faire attendre cinq ans le paiement à ses créanciers. Cette gêne pécuniaire, honorable entre toutes, puisqu'elle avait pour cause les dépenses faites au service du Roi depuis longues années, ne pouvait être qu'atténuée par le don que Philippe VI fit à Hugues d'une rente de 100 livres sur le château de Vers.

Ce qui prouve une fois encore que les nobles, au Moyen-Age, faisaient non seulement le sacrifice de leur sang, mais de leur fortune, et se ruinaient très souvent à servir le roi et la patrie.

*
* *

Il me reste maintenant à donner rapidement une vue d'ensemble des comptes transcrits et à expliquer les lacunes qu'on y remarque.

Il y a en effet plusieurs fragments de registres, et même certaines feuilles détachées qui, m'ayant paru renfermer des détails typiques, ont été copiées ou analysées, comme on le verra dans le § I^{er} ; les uns se rapportent à l'année 1324, d'autres aux années suivantes jusqu'en 1327, mais c'est surtout ces dernières années qui ont été copiées plus longuement.

Les scribes ou les trésoriers emploient le langage vulgaire dit romano-provençal.

Pour donner au texte de ces comptes toute leur valeur historique et archéologique, il m'a paru nécessaire de le faire précéder d'une sorte d'analyse permettant au lecteur

de suivre avec intérêt ces pages, qui pourraient paraître arides au premier abord.

Les mots difficiles seront ainsi traduits et les détails obscurs expliqués. Le numéro de renvoi mis en tête de chaque article et précédé du chiffre romain indiquant le numéro d'ordre du texte permettra de recourir au texte sans hésitation.

Ce système aura, en outre, l'avantage d'éviter beaucoup de notes.

I

Le plus ancien des registres de comptes du château de Bioule était daté de 1324, et avait été commencé le samedi après sainte Lucie (13 décembre) de cette année.

Je ne l'avais point copié *in extenso* ; je m'étais borné à analyser certaines parties, tandis que d'autres, qui me paraissaient plus importantes pour mes recherches, étaient reproduites textuellement ; c'est ce qui explique le mode de publication que je suis obligé d'adopter pour ce document : les citations sont en petit texte et les analyses en caractère plus gros.

C'est le trésorier Bernard Aymard qui a écrit ce compte, dont les premières pages sont consacrées à la mention du règlement fait avec le seigneur Bertrand et à l'achat de diverses maisons, dont une, située à Biars (Lot), est payée 100 sols de Cahors.

Puis l'homme d'affaires inscrit au jour le jour les dépenses, dont j'ai copié les plus intéressantes.

C'est d'abord le règlement des comptes d'un tailleur de Cahors, qui demande la somme de 6 livres de Cahors pour la façon des robes de Bertrand de Cardaillac, de sa femme, de sa fille et d'un enfant (1)¹. En admettant que le pouvoir de l'argent à cette époque équivalût à une cinquantaine de

¹ Les chiffres mis entre parenthèses renvoient aux articles du texte reproduit ci-après.

francs de notre monnaie par livre tournoise et à 30 francs par livre cadurcienne, nous pouvons apprécier la valeur du travail de ce tailleur et le fixer à environ 180 francs. Il est vrai qu'une contestation s'éleva au sujet du compte de l'année précédente, qu'on refusa de lui payer malgré son dire.

Parmi la domesticité, notons surtout le maréchal et le chasseur, qui étaient habillés aux frais du châtelain : le premier reçut une gonelle, sorte de manteau semblable à la limousine; le second, une courte-pointe ou courte-pie, vêtement dont nous ne pouvons indiquer la forme, car nous n'avons point trouvé d'explication satisfaisante à ce terme (2).

En passant, notons l'achat d'une couverture de palefroi (2). de deux cuirs de bœuf tannés, probablement pour la sellerie; de quatre agneaux, valant chacun 1 l. 1 s., soit 45 à 48 francs, ce qui paraît exorbitant pour cette époque (4). Les procès laissent ici leurs traces par des paiements divers (6, 7).

On voyageait plus qu'on ne croit au XIV^e siècle, mais surtout on avait la coutume d'envoyer des messagers aux grandes foires célèbres pour faire les provisions. C'est ainsi que nous avons vu ailleurs les achats d'épices faits à Montpellier; ici, c'est en Bourgogne qu'on expédie Étienne de l'Hopital pour acheter des toiles, et on lui donne 50 livres de Cahors (9).

Divers achats, dont le détail manque, furent faits chez les marchands Varaire, Auriolle et Gironde, à Montauban (12, 13, 14).

La dévotion des châtelains se traduit par des dons au luminaire des églises dépendantes de leurs terres : Notre-Dame de Cremps (Lot) reçut 35 sols (15), et on paya un cheval au chapelain de Saint-Martin-Labouval (17). Bernard Hugues, fils de Bertrand IV, doyen de Cahors, était *en France*, c'est-à-dire hors du Quercy; on lui trans-

mit quelques fonds par l'écuyer Jean de Mouscardon (16). Parmi les pensions payées aux gens de la maison (20, 21, 22), Bertrand Agasse, de la famille des Agasse de Saint-Urcisse, qui était écuyer de Bertrand, reçut 50 l. 10 s. tournois (2,480 francs environ); l'un des trésoriers, P. Maire, 100 sols de Cahors (160 francs); Astorg Folco, majordome, 10 livres de Cahors (320 francs).

Une constatation précieuse nous est permise par l'achat (23) d'une armure de plates pour Bertrand de Cardaillac en 1324. C'était une nouveauté pour l'époque, car on fait généralement remonter au premier quart du XIV^e siècle l'adoption de cette armure; elle coûta 20 livres de Cahors, soit environ 640 francs.

Un achat d'argenterie nous donne le prix du marc de l'argent, qui valait 2 l. 14 s. tournois (129 fr. 60). En faisant une simple opération d'arithmétique, on arrive à trouver la confirmation de ce fait, d'ailleurs bien connu, que la monnaie de Cahors valait un tiers de moins que la monnaie tournoise (24).

Signalons encore des achats de fourrures (25); des frais de procédure (26); des envois d'argent à Paris (27); un voyage de Bertrand de Cardaillac à La Réole (28); l'envoi d'un messenger à Paris avec 45 sols pour son voyage (144 francs); d'autres messagers à Moissac avec 4 s. 8 d. (30), à La Cour (31).

Jean Rosa, un des commensaux du château, qu'on qualifie de *mossen*, fut envoyé en France pour faire « la provision? » avec 42 livres tournoises en mailles d'argent valant 8 deniers tournois la pièce, ce qui met à 1 fr. 60 c. environ la valeur de ces mailles (34).

A la foire du 13 octobre, à Montauban, on fit des achats de drap : une pièce de *mesclat* ou mêlé pour les vêtements de la livrée des chapelains, de l'un des serviteurs et du porte-clefs (35); une autre du même drap pour les enfants

et Bertrande (?) (36); enfin une pièce de drap échiqueté pour les sergents et le portier (37).

Le passage du seigneur de Turenne à Saint-Cirq-La-Popie, seigneurie des Cardaillac, est signalé. (38); puis vient la confection d'un harnois qui coûta 85 livres de Cahors, soit environ 2,700 francs (40).

Voici maintenant le texte de ce compte, dont nous venons de donner l'analyse :

Comptes de 1324 à 1335

1. Item lo jorn meteysh, bailie a Maestre W. de Caussada, sartre de Caortz, VI¹ cc.¹ per els quals avia L tornes d'argen, losquals lhi bailie XV^d cc. la pessa, que avia pres d'avant, gran tems avia, e avia-los pres XVI^d cc., e aquestas VI¹ cc. bailie aldig maestre W. per totas las raubas que avia fachas de l'an presen de Mosenh, e de Madona, e de la filha, e de l'efan, dieis, e de totas las raubas que avia fachas Agan, e ayssi como demorero aquestas, exseptat que de l'an M.CCC.XXIII, ne paguie re, que disia lodig W. que no era ges paguat.
2. Item lo lhus d'avant S.-Thomas (21 décembre), bailie a W. Ferat LX tornes d'argen, de losquals avia mes LXXV^s III^d cc. en la cuberta del palafre, e en guonela al menescalç, e en cortapia el casaire, e en doas saralhas, e redec me XXXVII^s cc.
3. Item bailie a Quercy XXX^s t. dels dos cuers de buo... en mealhas d'argen a VIII^d t. la pessa.
4. Item bailie lhe IIII anhelis que valio IIII^s e IIII^d t.
5. Item lo dia meys (samedi, veille de Saint-Hilaire, 13 janvier 1325), bailie XII¹ t. an P. B. de Cardalhac per aquo que era degut a Mosenhe B. Fabre.
6. Item despendem a l'assisa de Caortz L e I^s IIII^m am los avocats per lo plag de Moss. de Dueza² que comensec lo dia de S.-Vinsens (22 janvier).

¹ J'ai indiqué très exactement par cc la monnaie de Cahors et par t celle de Tours ou tournoise. La première avait une valeur moindre du tiers que la seconde.

7. Item XX^s cc. que costec...
(Suivent divers paiements relatifs au procès contre Pierre Duèze, seigneur de Nègrepelisse, dont les terres étaient voisines de Bioule.)
8. Item que pres Quersy LX^s t. de Mosenher Huc de Gauriac, que los me rdec, que no comprec anc lo polandre ¹.
9. Item lo dilhus apres S.-Valenti (14 février), bailie an Estève de l'Ospital Lⁱ cc. per anar en Bergonha a las telas, per la ma de Quersy.
10. Item lo disapde après la Cadieira de S.-Peire, a I sirven que avia trames M^o B. de Gensac, per Xⁱ que lhi devia B. de S.-Circ.
11. Item bailie al dig sirven XX^s t., per la nostra part de las dispensas.
12. Item lo divendres, el jorn de la Cadieira de S.-P., paguie al obrador de Varayre : CCⁱ cc.
13. Item a l'obrador de Auriola : XXXⁱ t.
14. Item a l'obrador de Gironda : XXVⁱ t. per la ma de J. de Bufet.
15. Item lo dilhus apres la Cadieira de S.-P. paguie XXXV^s a la lumenaria de N^o de Cremps.
16. Item lo dimenge d'avant S.-Gregori, bailie LVⁱ t. a Mosenhe Joh. de Moscardo, que las portec a moss. B. Huc en Fransa.
17. Item paguie al capela de S.-Marti : XIII^s X^d t. per la ma de Dorde Lacosta, per lo rossi de Mossenher lo Segresta, que ac del dig capela.
18. Item bailie a Johan Avenairac, que portec a Paris : Lⁱ t., per la ma de B. de La Pencha.
19. Item lo dilhus apres Roazos, bailie a Moss. Joh. Roza, quelh tramezi per Steveno, lo mesatgier.
20. La bespra del Veray Cors de Dio ..
(B. Agassa reçoit XXXVII florins, qui montent Lⁱ X^d à XVIII^s t. la pièce.)
21. Item bailie a maestre P. de Maire, per sa pensio, lo divendres apres S.-J.-Baptista : C^s cc.
22. Item a Astorg Folco : Xⁱ cc.
23. Item bailie al Senhe de las Pilas per unas platas a Mosenher Johan de Varenas : XXⁱ cc.

¹ Le *polandre* : le poulain (?).

24. Item paguie per IIII marxs e I^a onsa d'argen a l'argentier per la ma de Moss. R. Audibert : XXII^l XVI^s IX^d cc., a LXXIII^s t. lo marc.
25. Item paguie an W. Delmas, pelhicier de Caortz, XXIII^s cc. per doas floraduras que Madona n'avía agudas a Sicard de La Tor, e a Huc de S.-Juery.
26. Item bailie a Maestre J. Mari, per pagamens d'escriere las actas de Moss. P. Dueza : XXX^s cc.
27. Item lo dimecres apres S.-Marsal, bailie X^l X^s t., que tramezem a Mosenhe J. Rosa, a Paris.
28. Item lo digos apres S.-Marsal, bailie a Mosenhe XLV^l t. per anar a la Reula.
29. Item al mesatgier XLV^s cc., per anar a Paris lo dimeche apres la Magdalena.
30. Item a Grimal IIII^s VIII^d cc. per anar a Moychac lo vigile de N.-D. d'Aost.
31. Item a Maestre Esteve Rog, XXX^l cc., per portar a Mossenhen l'arsedyacre a Lacort lo jorn de la festa de N.-D. d'Aost.
32. Item lo dimars apres las octavas de Nostra-Dona d'Aost, a Senh. d'Alan : XV^l XVII^s t. petits que Moss. lhi devia.
33. Item XV^l cc. que Mossenh prist del cofre, las vespras de Nostra-Dona de Septembre, que foret ballades a Estorc (*sic*).
34. Item bailie a Moss. Johan Rosa : XLII^l t., en mealhas d'argen, a VIII^s t. la pessa, que foro del tesaurie, lo dilhus apres S.-Luc, que s'en anec en Fransa per far la prevesio.
35. Item lo dimars d'avan S.-Simo e S.-Juda, paguie a Montalba, en la fiera, per una pessa de mesclat, obs de Quersy, e dels capelas, et de G. lo clavie : X^l t.
36. Item per I^a pessa d'autre mesclat, obs als efans e a Bertranda : XIX^l II^s VI^d t.
37. Item per VIII canas e meia d'escacat pels sirvens e pel portier : XLV^s III^d.
38. Item mes en Sicard de La Tor IIII^l VIII^s, cant Moss. Joh. de Turenas jac a S.-Circ.
39. Item X^s quel paguie pel fag de Grezias.
40. Item bailie a Moss. Joh. de Moscardo IIII^{ss} V^l cc. per la ma de Moss. P. de Falhols, cant anec a Tholosa, per far l'arnes.
41. Item cant fe la remessio de Moss. P. Dueza, meze a Caortz : VII^s VI^d cc.

Viennent ensuite les sommes données à Quercy, dit Malagrata, de l'an 1326; ces sommes ne sont pas justifiées par des paiements. On y relève cependant des provisions de salé :

42. Item lo dilhus apres Nostra-Dona d'Aost bailie a Quersy VI¹ XVI^s et VI^d en III quintals de carn salada.

On y trouve encore quelques renseignements :

La baylie de Bioule donnait 40 livres, payables moitié à Noël et l'autre à la Saint-Jean.

Le péage, 124 l. 10 s. « pel pret et pel peatge de la S. Johans obredicha, en III ans, e fo comprat ses totas joyas e senes autras servisis. »

La « escrivania » ou greffe : CX^s.

Les deniers de la boucherie : XXX^s.

La dîme et « may las joyas¹ acostumadas » XXII septiers de froment et XX septiers de seigle et XX septiers d'avoine.

Plus loin, dans le livre, sont les règlements entre B. Aymar et B. Agasse, ou écuyers de B. de Cardaillac. On y lit :

43. Remembrensa sia que l'an de Nostre-Senhor M.CCC.XXVIII, lo divendres apres Nadal, per anaissi acontat iou B. Aguassa ab Bernat Aymar, que de prest amygable m'avia prestat lodig Bernat e X¹ de tor., comtat, I rossi liar que iou ne avia agut e totas causas contadas entre nos, escriut de ma ma.
44. Item deu lo vestiari C e I¹ t., quel prestie cant s'en anec a Mompeslier, en l'an M.CCC.XXIX.
45. Item bailie al Camus XL anhels d'aur² que montavo LXVI¹ t. que portec a Mossenh en Fransa, lo divendres d'avant S.-Benezet de mars.
46. Item bailie a lhui metheis XYII^s t. per sos despens e per I^a brostia.

¹ Les *joyas* ou suppléments.

² Agneaux ou montons d'or.

47. Item paguei XX¹ t. am B. Aguassa per mandamen de Moss., e tramezi-las a Madona Yolanda lo dimecres apres la Purificatio.
48. Item lo disapde apres Roazos bailie a Mossenhe que s'en anava a l'arsicavesque de Narbona LXIII¹ e V^s t. so es assaber en XXX reals d'aur e VIII floris.

Dans ce registre on trouve encore le détail de la dépense faite par B. de Cardaillac, accompagné de son trésorier, B. Aymar, en Quercy, à l'occasion d'un procès avec les vassaux d'Aujols, relatif à la rente du Favar. Dans cette énumération on voit que les procès coûtaient déjà cher; ce détail paraît intéressant à reproduire en entier; l'analyse de cette partie des comptes nous paraît inutile, car ce sont simplement des contestations de dépenses, de voyages et de négociations.

Plus loin on trouve les détails de voyages faits par B. Aymard en Quercy, en 1328-29, sous ce titre, à l'occasion d'un procès avec les vassaux d'Aujols :

Aysso es la despessa qu'el dig B. avia facha.

40. Prumieiramen lo lhus apres S. Thomas, anec a Caortz per parlar a Moss. W. de Ventenac per so que demandava als homes d'Aujols per l'arendamen del Favar : mesi V^s cc.
50. Item lo dimars apres Nadal, intrec a Caortz per parlar a Moss. de Ventenac, pels homes d'Aujols : mesi III^s cc.
52. Item lo disapde apres Taufania, intrec a Caortz per la appellatio de Moss. Huc de Concots parlar a Maestre G. de Cavairoca; mesi III^s VII^d cc.
53. Item lo digos apres Taufania, a Biart, ou avia dia, am en de Redolar, e trames R. de Raciats, e mesi VI^s VII.
54. Item lo sabde apres, anec a Sarlat parlar am Moss. W. de Ventenac, mesi XXV^s en V jours que estec.
55. Item lo lhus apres S.-Alari, am los bailes del Causse, mes XXV^s.

56. Item lo Mars apres S.-Mathias, anec a Lavaor am Grimal, mesi XV^s.
57. Item lo disapde apres mesi am Grimal e am Maestre P. de Mare, que avia dia am los Maestres. Mero am dos dias XII^s.
58. Item sabatas al Camus.
59. Item lo dilhus davan S.-Gregori a Montalba, mesi III^s.
60. Item paguet per la dispensa que avia facha lo caval de Moss. e per els : VI^l LI^s IX^d.
61. Item lendema de Pascas anec am Grimal a Tholosa parlar ab lo tesarie, meiro : XVIII^s.
62. Item lo llus el mars apres las octavas de Pasquas, a Caortz e Aujols el e maestre P. de Maire : XI^s.
63. Item lo jorn de S. Felip e de S. Jacme ferar lo gran caval de Moss. de III pes nuos III^s IXⁿ.
64. Item lo dimecre, el jorn de S^a Crotz a S.-Cirq on avia jorn am los cosols e am los autres senhs, el dilhus a Cabrairet; mes VIII^s.
65. Item lo mars, el mecres que anec a La Bastida per parlar am en W. de Rodelar, e a Caortz ab Maestre Jaufre; mes e la nueg Aujols : VII^s.
66. Item lendema de Roazos, anec a Lairac e al seti per parlar am lo menescal, mesi XVI^s t.
67. Item lo mars apres Pantacosta, Aujols : II^s VI^d.
68. Item lo mecres apres a Caortz per aco de Moss. Huc de Concotz, mes : VI^s.
69. Ferar lo grand caval de Moss. de IIII pes : IIII^s VI^d.
70. Item lo [di]gos apres a Vilola : II^s.
71. Item lo sabde apres a S.-Circ : IIII^s.
72. Item lo dimerc apres, intrec à Caortz am los cosols de S.-Circ, et mes parlar am Maestre Jaufre : mesi : IIII^s.
73. Item la nueg Aujols : II^s.
74. Item lo mars apres S.-Barnabe, intrec a Caortz e W. Ferat e mes : VII^s.
75. Item lo mecres apres, Aujols : II^s.
76. Item lo mars el mecres apres la Magdalena a Caortz ab los cosols d'Aver XV^s.
77. Item lo dilhus et dicmecre apres Nostra-Dona d'aost à Aujols que fe comte am los bailes : XV^s.

78. Item lo dimars apres la dicha festa intrec a Caortz per far pagamen al tesaurie; mesec el e Quersy VI^s VI^d.
79. Item lo digos davant S.-Mathio, el e Hugues a S.-Circ ab lo senescalco d'Aganes; meiro XVI^s ab II^s que meiro la nuev Aujols.

Il reste à noter quelques citations recueillies dans ce registre, qui, comme on le voit, était tenu par Bernard Aymar, et sur lequel on reportait d'ailleurs des comptes d'autres hommes d'affaires.

80. *Aiso es so que costero las obras d'Aujols en l'an XXV (1325).*
81. Paguet lodig Bernat Aymar a W. Gilé per LX jornals de far las vinhas : LXXVIII^s e VIII^d e III^s.
82. Item paguet al dig W. per XV jornals de segar los pratz e destalpinar e de adresar : LXIX^s VI^d.

Las obras de Vitola del meseys an.

83. Paguet lodig en Bernat per far los prats : XXXVI^s VI^d.
84. Item per recubrir la sala et la cosina ab la manobra : XXX^s cc.

Obras de Mesclat de l'an mezeych.

85. Paguet lodig Bernat Aymar per adobar e per cubrir et far usqs (huis, portes) : LXVIII^s.
86. Item XXXVII^s en despessa que fe Moss. Aman de Noalha e Maestre P. de Vaire, et menar I plag e deffendre los homes de la anada del Rei.

Parmi les arrérages dus pour 1326 :

87. Item so degudas a Moss. las Aventuras dels a rotles.
88. Item deu lo Cardinal III^c IIII^{xx} XIII^d XV^s.

Enfin on retrouve le compte de Quercy Malagrata, l'un des receveurs, pour l'année 1327, dont on donne plus loin

le texte au moins en partie. Le résumé de ce compte porte que :

Il dépensa 34 septiers et 3 quarts d'avoine.

19 septiers de froment.

13 de mesture.

479 gallines ou poules.

Il vendit 449 tonneaux de vin.

119 cartes 1 émine 1/2 de froment.

277 quartes 1,2 de blé.

Il était dû au châtelain 30,295 tuiles ou briques.

Vient ensuite :

La presa de Astorg Folco de l'an M.CCC.XXVIII :

89. Item lo dijós apres N.-D. d'aost, bailie C e III^e t. a Astorg Folco que los dec bailar a Huguet a Avinho et Mosenher de Montalba dec las me rendre dins la festa de Totis-Sanctis.

Enfin on y lit les détails des voyages de B. Aymar dans le Quercy.

La mia despessa :

90. Lo dilhus apres S.-Bertholmio, fui a Caortz per 1 jorn que Fortanier hi avia VI^e.

91. Lo mars apres, de Sers a Aujols IIII^e.

92. Lo dimerces apres a S.-Cirq : V^e.

93. Lo mereres en las vespras de la Nativitat de N.-D. fui à Caortz a Moss. Joh. de Moscardo VI^e.

94. Item lo divendres el disapde apres S^{te} + de setembre que era a Caortz per los omes d'Aujols que avio a far ab Felip io e que era assisa a Caortz, mezi en despessa XXIIII^e.

95. Item lo dimergue apres, el dilhus mati mezi a Biaritz XII^e quey ero nostres serviens e P. de Maire per contar dels blatz.

96. I'em lo divendres apres S.-Miquel ; mezi Aujols : II^e VI^e.

- 97. Item lendema al disabde a Caortz mezi VI^s.
- 98. Item lendema al dimenge; mezi a Concoztz IIII^s.
- 99. Item lo mars el jorn de S.-Luc'a Cahors que la era pel subside
dels homes : XI^s.
- 100. Lo dimecres a S.-Cirq de sers : V^s.
- 101. Lo dilhus a Caortz que fui al tesauiier del Roergue am los
homes : VII^s.
- 102. Item de sers Aujols : IIII^s.

Les voyages se continuent à Saint-Circ, Auriol, Vers, Aujols, Cahors, Saint-Valery, Cahors, Saint-Cirq, Cabre-rets, etc.

- 103. Item lo premier dimecres d'abriel, mesero la maynada que ero
vengutz ab Moss. davas Paris¹ : IIII^s Aujols.
- 104. Item lo disapde apres, mezi a Rodes qu'ieu ane per parlar ab
Maestre J. Ricas que anes al capitol del Painol de S.-Gili :
XX^s.
- 105. Item lo dilhus d'avant S.-Nicolau de May, anec en Bazades,
e mezen io e Bertrando del Cornudel LIIII^s.

Dans ce volume se trouve le règlement fait par Guillaume de Vaillac et B. de Lespinasse avec Bertrand de Cardaillac, pour les sommes que B. Aymar, prieur de Fons, son procureur, avait reçues et dépensées pour lui.

Ce règlement eut lieu à Cahors le 1^{er} mars 1334 (35) ; il rappelle un autre accord fait à Paris le 4 juillet 1333 entre Bertrand de Cardaillac et son procureur.

Les deux liquidateurs apurent les divers comptes inscrits dans le livre et les dépenses faites tandis que B. de Cardaillac était à Paris.

On y remarque les articles suivants :

— 9,200 briques : 20 l. 10 s. 10 d. employées probablement à la construction du château.

¹ Parisot (Tarn-et-Garonne).

- Envoi de 300 livres à Bertrand à Parisot le samedi après Saint-Alain.
- Achat de 60 cannes de drap brun, 12 l. 14 s.
- Achat de la robe de Gaillard, fils de Bertrand, et de son précepteur, 12 livres.
- Don de charité à Notre-Dame de Livron, 20 sols.
- Payé à G. de Salhac, pour une robe, 30 sols.

ÉDOUARD FORESTIÉ.

(A suivre.)





PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Séance du 11 mars 1896.

Présidence de M. le chanoine POTTIER.

Membres présents : MM. le chanoine Pottier, *président*; Mila de Cabarieu, *vice-président*; Forestié, *secrétaire général*; Dumas de Raully, commandant Roques, intendant Gardarein, Vène, Lapierre, Gerbaud, Gautié, Leenhardt, Dardenne, président Moll, Etienne de Scorbiac, commandant de Bellegarde, abbé de Scorbiac, capitaine de Castellane, Collombier, Maury, Pasquier, chanoine Contensou, de Bellefon, Bouïc, Forel, Guibal, Sémézies, Bouzac, Bourdeau, général de Bellegarde, lieutenant de Boysson, Yzarn de Capdeville, de Fontenilles, Fontanié.

M. le Président dit à M. Pasquier, archiviste de la Haute-Garonne, combien il se réjouit de voir que son rapprochement lui permettra de se trouver plus souvent aux réunions d'une Société heureuse de le compter parmi ses membres; depuis longtemps le savant archiviste de l'Ariège avait été apprécié par elle. M. Pasquier répond en termes aimables, et assure ses confrères de Tarn-et-Garonne de l'empressement qu'il mettra à faciliter leurs recherches dans les archives de la Haute-Garonne.

M. le Président adresse les plus chaleureuses félicitations de

la Société, à M. A. Contensou, à l'occasion de sa promotion à la dignité de chanoine honoraire.

Depuis 25 ans, l'habile maître de chapelle de la Cathédrale a montré quelle était la mesure de son talent, et chacun sait avec quelle persévérance et quel succès il a donné à la maîtrise un renom étendu bien au loin. Par lui la musique religieuse a subi une rénovation dans le diocèse, par lui aussi la musique ancienne a pris pied dans notre Compagnie, et cela par le côté pratique. L'on ne saurait oublier les auditions si vivement appréciées que donne la section de musique sous la direction de son distingué président.

M. le chanoine Contensou veut bien, en remerciant le président, assurer la Société de son désir de poursuivre l'œuvre commencée : ce qu'il fera avec la collaboration de confrères au talent desquels est dû surtout le succès des réunions musicales.

M. le Président est amené très naturellement à constater combien a été brillante la soirée donnée il y a peu de jours dans les salons de M^{me} Guibal, par notre section de musique, et il exprime à M. Guibal la vive gratitude de notre Compagnie pour la magnifique hospitalité offerte à tous les membres et à leur famille.

M. le Supérieur du Petit-Séminaire, toujours au courant des progrès de la science, a bien voulu convier les membres de la Société à des expériences photographiques des rayons X. M. le Président, rappelant la matinée passée au Petit-Séminaire, présente à la Société divers clichés obtenus par les rayons cathodiques et prie M. de Bellefon, président de la section de photographie, de fournir les explications scientifiques, ce qu'il fait avec une grande compétence. (Le squelette de la main du président circule en épreuve.)

M. le Président souhaite la bienvenue à MM. Gerbaud et Bouzac, nouvellement élus et se réjouit de voir la section de photographie s'augmenter et s'enrichir tous les jours.

M. l'abbé Galabert communique à la Société une étude très documentée sur les guerres de religion autour de Verdun, de 1560 à 1596.

M. Ed. Forestié offre à la Société un *Livre des comptes de dépenses et recettes* pour les fermiers du ci-devant château de Labarthe. (Cette pièce est manuscrite.)

M. le Président fait part à ses confrères d'un projet d'excursion de la section de photographie à Puylaroque.

Lecture est donnée de la lettre de remerciement de M. le baron de Ruble, en réponse aux félicitations qui lui avaient été adressées par ses confrères de la Société archéologique. En voici la teneur :

« MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

« Je suis profondément touché de votre démarche et je vous prie d'agréer l'expression des sentiments de gratitude avec lesquels je reçois vos félicitations cordiales. Depuis bien des années j'ai consacré mes loisirs au travail, aux recherches, à l'étude de notre histoire nationale. J'en suis amplement récompensé par les encouragements qui me sont prodigués, même par des inconnus. Parmi ces témoignages, le plus flatteur est celui qui me vient de mes confrères de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, où, parmi une foule de savants compatriotes, je rencontre tant d'amis et de parents. Qu'ils me permettent de leur adresser ici mes remerciements personnels et de leur renouveler l'assurance de mes sentiments dévoués.

« BARON DE RUBLE. »

La Société répond favorablement à la demande d'échange du *Bulletin* qui lui est faite par le secrétaire-général de la Société archéologique de Montpellier.

M. Forestié signale le compte-rendu du Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne, à l'occasion des travaux, lus à ce Congrès par nos confrères MM. Galabert, Momméja et Taillefer.

M. Pasquier fait hommage à la Société de diverses plaquettes publiées par lui, et notamment la *Domination française en Cerdagne sous Louis XI*, d'après des documents inédits; une deuxième, intitulée : *Louis, dauphin, fils de Charles VII, et les routiers en Languedoc*, contenant une plainte adressée, en juin 1440, à Louis XI, au sujet des dévastations commises par les routiers sur le territoire de Grisolles; une troisième, qui a pour titre : *Etudes grammaticales sur le dialecte gascon du Cause-rans* et dont l'auteur est M. l'abbé Castet, précédée d'un avant-propos de M. Pasquier, et enfin les premiers feuillets de la *Vie du parfait Chrestia*, du Père Amilhat, édité par M. Pomiès, sous le patronage de Mgr l'Évêque de Pamiers.

Des remerciements sont adressés à M. Pasquier pour ces savantes brochures qu'il veut bien offrir à la Société. L'érudit archiviste de la Haute-Garonne communique ensuite, au nom de M. le chanoine Douais comme au sien, un *Rôle de la taille due à l'abbaye de Moissac en 1313*. Ce manuscrit, qui sera publié, contient, quartier par quartier, le nom des taillables et imposables. On peut, par lui, reconstituer le territoire de Moissac au XIV^e siècle.

M. le Président se fait, en termes sentis et particulièrement affectueux, au nom de la Société toute entière, l'interprète des regrets causés par le départ de M. le commandant de Bellegarde et de M. Albert Bouïc.

Le brillant chef d'état-major de la 33^e division, retenu par ses fonctions, n'a pu apporter, aussi souvent que ses confrères l'eussent voulu, les charmes de son esprit et l'aide de son érudition. En revanche son beau-frère, M. Albert Bouïc, procureur de la République démissionnaire, a sans cesse fourni à notre Compagnie le plus précieux concours. Poète, littérateur, musicien consommé, M. Bouïc était à peine arrivé à Montauban que sa place fut marquée parmi nous; il l'a dignement occupée.

Que de fois de triomphales ovations ont salué la virtuosité impeccable du violoniste, dans nos séances publiques et privées, et applaudi à la verve du fervent des Muses. La section de musique, dont il était vice-président, fait surtout une perte sensible, que ressent toute la Société.

M. de Bellegarde et M. Bouïc répondent à ces regrets par l'expression des leurs, et dans des termes tels que l'on sent vibrer en eux les impressions d'une sympathie ressentie par chacun de leurs confrères.

M. le commandant Roques analyse avec humour les mémoires du marquis de Francieu, publiés par M. de Gramont dans le *Recueil de la Société des archives historiques de Gascogne*. Ces mémoires, des plus curieux, forment un gros volume, dont M. le commandant Roques réserve la seconde partie pour une séance ultérieure.

M. Mila de Cabarieu signale, dans la *Revue de Gascogne*, un inventaire des meubles, équipages et hardes trouvés en la possession du capitaine de Saint-Martin, tué à la bataille de Malplaquet.

M. l'intendant Gardarein mentionne un article publié par M. l'archiviste de la Société archéologique de Narbonne sur un

livre de compte du XIV^e siècle, et d'après lequel l'esclavage aurait encore existé en France à cette époque.

M. Fontanié lit un document très intéressant sur un projet de restauration de l'église Saint-Sauveur de Castelsarrasin en 1497 ; ce document fixe d'une manière certaine la date de la construction de l'abside polygonale actuelle de cette église.

M. le lieutenant Bluem, présenté par M. le général de Bellegarde et M. de Castellane, est élu membre de la Société.

M. Delpy, présenté par M. Sémézies et Dumas de Raully, est également élu.

M. l'abbé Barthe, vicaire de Saint-Jacques, présenté par M. le chanoine Pottier et M. Henri de Scorbiac, est élu.

La séance est levée à onze heures et demie.

Le Secrétaire par intérim,

PAUL FONTANIÉ.



Audition musicale chez M. Guibal.



Le 8 mars 1896, la section de musique a donné une audition chez M. Guibal, membre de la Société.

M. et M^{me} Guibal ont fait avec la plus exquise courtoisie les honneurs de leurs salons, et l'assistance était aussi élégante que nombreuse et choisie.

Le programme, élaboré avec un soin jaloux par MM. l'abbé Contensou et Bouïc, comprenait quinze morceaux empruntés au répertoire classique. Nous ne pouvons ici faire l'éloge des exécutants ; toutefois il nous sera permis de les nommer : d'abord le vaillant quatuor qui chaque jour progresse dans la délicatesse et le fini de son jeu ; M^{mes} Adrien Bardon et SainsarJos, dont les voix délicieuses empruntent un charme puissant aux délicats morceaux de Mozart et de Haydn ; M^{lle} Maubert, qui a donné une telle

ampleur au grand air de *Gallia* qu'elle a dû le redire encore; M. Montagnol, qui traduit avec âme les stances d'*Hérodias*; M^{me} Maubert, la pianiste émérite dont les doigts agiles se jouent de toutes les difficultés et font soupirer les touches de son piano; M. Célarié, dont les airs de guitare ont une couleur locale si pénétrante; enfin MM. Fournié, Maubert, Thomas et Contensou, maîtres incontestés.

M. Bouic, à deux reprises, avec une verve, un brio et une maîtrise étonnants, a donné toute la mesure de ce beau talent dont nous allons être privés par son prochain départ. Aussi quelle ovation et combien chacun était à la fois heureux de cet hommage et peiné de voir ce virtuose si sympathique s'en aller ainsi loin de nous. Heureusement l'espoir du retour n'est pas perdu, et c'est sur cette pensée délicatement exprimée par tous les assistants que la soirée s'est terminée, après toutefois que chacun a témoigné à M. et à M^{me} Guibal sa gratitude pour une si aimable réception.

ÉDOUARD FORESTIÉ.



Séance du 1^{er} avril 1896.



Présidence de M. le chanoine POTTIER.



Membres présents : MM. le chanoine Pottier, *président*; de Mila de Cabarieu, *vice-président*; Édouard Forestié, *secrétaire général*; Dumas de Raully, le président Moll, Dardenne, Bourdeau, Bouzac, Maury, Lavitry, de Fontenilles, le commandant Vène, de Saint-Félix, l'abbé de Scorbiac, de Bellefon, de Séverac, Guichard de Scorbiac, l'intendant Gardarein, Buscon, *secrétaire*.

Lecture des procès-verbaux de janvier et de février.

Avant de passer à l'ordre du jour, M. le Président paye un pieux

tribut de regrets à la mémoire de M. Jean-Paul Anglade, décédé le 27 mars, à l'âge de 55 ans, artiste de mérite, dont le talent multiple était sans cesse au service de notre Société. Il en faisait partie depuis 1879, et, dès lors, dessins au crayon ou à l'encre de chine, aquarelles, eaux-fortes ont été fournis par lui, pour notre *Bulletin* ou nos collections. Nulle collaboration n'a été plus précieuse au point de vue de l'art, sa mort est une perte cruelle. Originaire de la Gironde, il était, à Bordeaux, non moins apprécié qu'à Montauban; une lettre du peintre Fontan, écrite peu d'heures avant ses derniers moments, en fournit le témoignage. En voici quelques passages : « J'aimais beaucoup Anglade, c'était un excellent artiste plein de cœur, très bon et parfait camarade; toutes ses productions, aquarelles et pastels, sont imprégnées de ses rares qualités. J'ai toujours devant les yeux les adorables portraits d'enfants au pastel, celui de sa fille, par exemple, si caressant, d'un coloris si brillant, peint avec sa belle âme et qui reflétait bien son amour paternel, et d'autres que je vis exposés à Bordeaux, si vivants, de cette belle fleur de jeunesse... »

Plus artiste qu'homme pratique, notre regretté confrère est loin d'avoir laissé de la fortune à sa famille. Aussi une loterie a été organisée par les soins de M. Ferrié, pharmacien; les lots seront pris parmi les œuvres d'Anglade et aussi fournis par les artistes de la contrée, qui ont montré pour cette œuvre le plus louable empressement; il en sera de même de la part des membres de notre Société, invités à prendre des billets. « Mais il y a mieux que cela à faire, dit M. le Président, je vous propose, Messieurs, de réunir, dans une des salles de la Mairie, tout ce qu'il sera possible de rassembler des œuvres nombreuses de J.-P. Anglade : ce sera un hommage rendu à sa mémoire et un attrait offert aux amateurs. Pour organiser cette exposition, nous ferons revivre la commission des beaux-arts, qui, en 1891, contribua pour une si large part aux succès des Noces d'Argent de la Société. Le produit des entrées sera remis à sa fille. »

Cette proposition reçoit la plus entière approbation. M. Dardenne est désigné pour présider la commission et préparer avec elle l'exposition qui aura lieu dans la seconde quinzaine d'avril. On peut être assuré par avance du concours bienveillant de la municipalité, avec laquelle s'entendra le bureau.

Un autre deuil, bien cruel, a frappé, dans la journée d'hier, la

Compagnie : M. le chanoine Limayrac, curé-doyen de Saint-Jacques de Montauban, l'un des membres fondateurs de la Société, emporte les regrets de chacun. Son éloge est dans toutes les bouches et son souvenir restera dans tous les cœurs. La Société s'associe à l'hommage ému que lui rend le président. Elle a pris part, avec la ville entière, aux magnifiques funérailles qui lui ont été faites dans la matinée même.

Sur la tombe entr'ouverte, M. Henri Delbreil, maire de Montauban, a admirablement dépeint le prêtre incomparablement bon, dont le cœur était ouvert à tous, et dont l'esprit si alerte et l'érudition si sûre étaient bien à la hauteur des qualités de son âme sacerdotale. Sa vie a été faite de charité.

Le Conseil municipal a assisté officiellement à la cérémonie et une couronne était portée par des appariteurs au nom de la ville.

Dépouillement de la correspondance.

Plusieurs membres se font excuser.

M. le Ministre de l'Instruction publique envoie le programme du Congrès de la Sorbonne pour 1897.

La Société des Antiquaires de Picardie continue la très belle publication des monuments de sa région.

M. Tholin, archiviste de Lot-et-Garonne, membre correspondant, convie la Société à une excursion qui pourrait être faite dans l'Albret et le Condomois ; il donne l'énumération des châteaux et des vieilles abbayes qui seraient visités avec fruit. Plusieurs membres de la Société des Sciences et Arts d'Agen se joindraient à leurs confrères du Tarn-et-Garonne. Cette proposition pleine d'attrait est acceptée avec empressement, et le programme, tracé par une main expérimentée, offrira le thème des « manœuvres d'automne » de la Société.

M. Tholin, signalant une étude fort intéressante sur le général de Bellecombe dans la *Revue d'Agenais*, demande, au nom de l'auteur, copie de lettres de Louis XVI adressées au général, et qu'il croit léguées à la Société avec le fonds Moulenq. M^{lle} de Bellecombe avait déjà écrit pour faire la même demande, et le Président avait eu le regret de lui apprendre que ces précieuses lettres n'avaient pas été données à la Société par les héritiers de M. Moulenq, d'ailleurs si généreux vis-à-vis de notre Compagnie.

M. de Bellefon, président de la section de photographie, donne

l'itinéraire de l'excursion à Caussade, Septfonds et Puylaroque pour le 9 avril.

M. l'abbé Laborie présente des photographies obtenues au moyen des tubes Crooks. On peut constater le résultat excellent.

M. de Mila de Cabariou rend compte en ces termes des travaux de M. Pasquier offerts à la précédente séance :

« Vous n'avez pas oublié, Messieurs, que nous avons eu l'avantage de voir assister à notre dernière réunion le savant archiviste de la Haute-Garonne, et vous vous rappelez les communications intéressantes qu'il a bien voulu nous faire. Je n'en parlerai pas, puisqu'elles sont mentionnées dans le procès-verbal de la séance, mais je vous demanderai la permission de vous entretenir de deux ouvrages dont M. Pasquier a fait, ce même jour, hommage à notre Compagnie.

« Dans le premier, le plus important, — il a été reproduit dans le *Bulletin historique et philologique du Ministère de l'Instruction publique*, — M. Pasquier donne des renseignements inédits sur la domination française en Cerdagne, en deçà et en delà des Pyrénées, sous Louis XI. Ce monarque, qui ne perdait aucune occasion d'agrandir l'influence de notre pays et d'étendre ses frontières, avait consenti à prêter 200,000 écus d'or au roi d'Aragon, qui s'agitait au milieu de difficultés de toute sorte, mais en exigeant comme garantie la cession des comtes de Cerdagne et de Roussillon. La politique de la France pour s'attacher ces deux provinces fut essentiellement libérale, et les Cerdagnols notamment furent traités d'une façon qu'aurait peut-être envié plus d'une vieille province du royaume. C'est ce qui ressort de titres originaux existant encore dans les archives de l'antique capitale de la Cerdagne, Puicerda, où ils ont été conservés avec un soin jaloux, et que M. Pasquier a pu consulter et reproduire en partie à la suite de son ouvrage.

« Ainsi la nomination des consuls était laissée au libre choix des habitants et les attributions de ces consuls étaient fort étendues. Ils n'avaient pas seulement à gérer les affaires d'intérêt communal, mais certaines fonctions judiciaires leur étaient également dévolues. En matière commerciale, leurs droits allaient jusqu'à autoriser ou défendre l'exportation des céréales.

« D'un autre côté, il y a lieu de remarquer que le roi de France se contentait des rentes, revenus, etc., attribués aux rois passés,

sans rien innover au point de vue fiscal. Enfin la liberté individuelle était garantie contre l'arbitraire. Personne ne pouvait être retenu en prison s'il fournissait une garantie de sa comparution en justice, et pourvu que le crime dont il était accusé n'entraînât pas la peine de mort.

« Malheureusement la politique si prudente et si féconde de Louis XI ne devait pas être suivie par son successeur. Charles VIII ne rêve que conquêtes, brillantes chevauchées, et, avant d'entreprendre une première campagne en Italie, il veut s'assurer des alliés, et, pour en finir avec toute chance de conflit sur la frontière des Pyrénées, il rétrocède le Roussillon et la Cerdagne à l'Aragon, dont le roi Ferdinand lui promet, ce qu'il ne tint pas, l'alliance et le concours contre le roi de Naples.

« Il fallut l'arrivée de Richelieu pour ramener les choses où elles étaient en 1494, et c'est ce grand ministre qui prépara les voies qui devaient amener la nouvelle réunion à la France du Roussillon et seulement d'une partie de la Cerdagne, sans englober tout le territoire dont Louis XI s'était assuré la possession, puisque Pui-cerda est resté à l'Espagne.

« L'abbé Castet, curé dans l'arrondissement de Saint-Girons, dans l'Ariège, a fait un travail très curieux sur le dialecte gascon du Couserans, qui formait autrefois le diocèse de Saint-Lizier, entre le comté de Foix, le pays de Comminges et les Pyrénées.

« M. Pasquier a fait précéder cette publication d'une introduction dans laquelle il en constate toute l'importance. C'est, comme il le fait justement observer, l'étude non d'une langue morte, mais bien d'une langue vivante, qui peut faciliter la connaissance de la vieille langue romane et de ses dérivés.

« Sans entrer dans des détails qui ne sauraient avoir ici leur place, nous remarquerons que le plus souvent *u* se prononce *ou* et *B* comme *V*. La lettre *T* n'existe pas, à proprement parler, dans le dialecte du Couserans. Elle est remplacée par l'*H* aspiré : *Fumus*, *Hum*. La voyelle *E* prend toujours un son ouvert ou fermé, jamais muet; l'article masculin pluriel a deux formes, *ets* et *es*. La seconde s'emploie devant les mots commençant par une consonne : *Es drôles*, les enfants, et se prononce *ei drôles*, etc... »

M. l'abbé Galabert envoie une note relative au fabricant de tapisserie du nom de Bondiffart, dont il a été déjà parlé à la

Société par M. Dumas de Rauly. (Cette note est insérée dans le présent *Bulletin*, p. 145.)

M. l'abbé Taillefer communique l'

ETAT DES NOTAIRES DANS LA SÉNÉCHAUSSEE DE LAUZERTE, APRÈS L'ÉDIT D'AVRIL 1664 (POUR LA PARTIE COMPRISE ACTUELLEMENT DANS LE TARN-ET-GARONNE).

« A cette époque les notaires étaient fort nombreux. Beaucoup, que nous pourrions désigner sous le nom d'*ambulants*, recueillaient un peu partout les actes qu'ils ne trouvaient pas chez eux. Cet état de choses amena de justes revendications de la part des notaires des villes, et à la suite des plaintes dûment formulées parut l'édit d'avril 1664, enregistré le 15 décembre 1665, réduisant le nombre des notaires et assignant à chacun le lieu légal où il devait exercer. Toutefois, longtemps après, les mêmes abus se constataient encore, et en 1710, par exemple, les notaires de Lauzerte se syndiquaient entr'eux contre l'ingérence flagrante et continue de leurs confrères des environs. (Etude de M^e Pons, liasse Pons 1710.) Plus tard, 8 mai 1714, il se constituaient une sorte de « chambre des notaires, » et nommaient un doyen, avec charge de répartir le travail et les émoluments, et de faire respecter leurs droits contre les mêmes ingérences des notaires ruraux.

« Voici donc (d'après un document communiqué par M. de Combarieu, fonds de la Sénéchaussée) un « extrait de l'estat des « notaires, procureurs postulans, huissiers et sergens royaux que « le roy en son conseil royal des finances a choisis et nommés pour « exercer et faire leurs fonctions ès-villes et lieux cy-après déclies, en exécution de l'édit du mois d'avril 1664 et arrêts donnés « en conséquence ; — ledit estat arrêté audit conseil royal, le « 13^{me} jour de décembre 1665 »

SÉNÉCHAUSSEE DE LAUZERTE

Notaires royaux de la ville de Lauzerte.

« Léonard Courrech, Jean Quatre, Estienne Nougairède, Jean Lolmède, Arnaud Gonel, Jean Rimbault.

Procureurs postulans en la sénéchaussée de Lauzerte.

« Guillaume Lasvènes, Pierre Bouissière, François Delhias, Jean

Soula, Jacques Bonnetty, Pierre Laniès, Jean Bru, Jean Duperron, Pons de Meaux, Pierre Fontjols, Pierre Desplats, Bernard Rouges.

Huissiers en ladite sénéchaussée de Lauzerte.

« Isaac Soula, Jacques Mouisset.

Sergents royaux en ladite sénéchaussée de Lauzerte.

« Géraud Faïdy, Antoine Moulis.

Paroisse de Monbarla.

« Raymond Crocy, notaire royal.

Paroisse de Saint-Amans-de-Pellagal.

« Jacques Ribes, notaire royal.

Paroisse Sainte-Juilhete.

« Vitalis Lolmède, notaire royal.

Paroisses de Touffailles, Sainte-Livrade et Saint-Gervais.

« Pierre Julia, notaire royal.

Paroisse Saint-Nazaire-de-Valentane.

« Jean Lobies, notaire royal.

« Vital Carroque, sergent royal.

Paroisses de Fauroux et Saint-Romain.

« Bertrand du Cassé, notaire royal.

Paroisses de Montagudet et Dalmayrac.

« Jacques Murat, notaire royal.

« Jean Lavernhe, sergent royal.

Paroisse Saint-Urcisse.

« Jean Sirech, notaire royal.

Ville de Moissac et paroisses dépendantes de la juridiction d'icelle.

« Antoine Breton, Guillaume Mestre, Bertrand Ratier, Jean Pouzoulet, notaires royaux.

« Jean Albert, Jean Clary, Pierre Bonfiés, sergents royaux.

Paroisse de Durfort.

« Raymond Terré, notaire royal.

. Paroisse de Malause.

« Nicolas Garry, notaire royal.

« Jean Guerre, sergent royal.

Paroisse de Piac.

« Raymond Vidal, notaire royal.

Paroisse Saint-Vincent-de-Lespinasse.

« Pierre Gilbert, notaire royal.

Paroisse de Boudou.

« Pierre Caulet, notaire royal.

« Pierre Barbé, sergent royal.

Paroisse Saint-Pierre-des-Datz.

« Pierre Delon, notaire royal.

Paroisse de la chapelle Saint-Paul-d'Espis.

« Jean Delcussat, notaire royal.

*Juridiction de Montesquieu et paroisses de Sainte-Thècle
et Esmes.*

« Jean Cayrou, Jean-Pierre Rimbeau, notaires royaux.

Bourg-de-Vizac.

« Guillaume Lannes, Bertrand Rigal, notaires royaux.

« Pierre Miquel, sergent royal.

Paroisses de Brassac et (Bayat-Lot).

« Géraud de Cours, Jean Raffy, notaires royaux.

(Ces deux paroisses sont réunies, parce que le seigneur de Brassac avait des droits et percevait des rentes dans la paroisse de Bayat.)

Paroisse de Miramont.

« Jean Ducausse, notaire royal.

Paroisse de Mondenard et autres dépendantes de la juridiction d'icelle.

« Jean Caulet, Antoine Delom, François Dubois, notaires royaux.

Paroisse et juridiction de Lauture.

« Gaspard Laborie, notaire royal.

Bourg et juridiction de Salvaterre.

« Barthélemy Babolène, notaire royal, à la charge de résidence.
Arnaud Gorse, aussi notaire.

Paroisse et juridiction de Lamothe-Navarrenque.

« Pierre Teulière, notaire royal.

Paroisses de Vazerac et Blanzac.

« Raymond Gaussadès, notaire royal.

Paroisse de la Barthe.

« Jean de la Garric, notaire royal, à la charge de résidence.

« Cet état a été « collationné par moy, conseiller secrétaire du
« roy et de ses finances, à ce commis par arrêt du conseil du
« dernier décembre 1644. — Signé : LOUMÈRE. »

M. de Séverac donne un compte rendu du volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*. Après avoir analysé le *Voyage de Charles IX*, par M. Roschach ; *Gesta Dei per Francos*, de Gibert de Nogent, par M. Dumeril ; *Critique sur l'art paradoxal*, par M. Dézazars, il cite le rapport du concours de 1895, dans lequel sont signalés, avec éloges, les Prélats originaires du département de Tarn-et-Garonne, de MM. Émeran Forestié et l'abbé Galabert.

Sur la proposition de M. Dardenne et de M. Moll, la Société émet le vœu que tout dépositaire de papiers publics, remontant

au delà de cent ans soient tenus de déposer ces documents aux archives départementales.

M. le Président lit une lettre écrite de Béziers, le 17 nivôse, à l'hôpital de *Montagne*, l'an troisième de la République française, par un soldat et adressée à son père, auquel il dit en terminant : « Je suis avec fraternité Jean Rocol. » Le contenu de la lettre n'est curieux qu'au point de vue de la forme, et montre aussi la similitude de sentiments et de mœurs qui relie les troupiers de 93 à ceux de 1896.

Avant de lever la séance, M. le Président annonce que notre infatigable confrère M. Cartailiac prépare un travail considérable sur les découvertes préhistoriques de Bruniquel. Cette question paraît déjà ancienne, elle n'est pas épuisée. Des documents inédits sont tombés entre les mains de M. Cartailiac, et un examen attentif lui a permis de constater, parmi les ossements droits sculptés trouvés sous les abris, de curieux fétiches représentant des chevaux dressés. Il en signale cinq dans la collection de Lastic, à Paris, deux dans celle de Londres et un au Musée d'Histoire naturelle de Montauban.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le Secrétaire,

AUGUSTE BUSCON.



Rapport sur l'Exposition de l'Œuvre de J.-P. Anglade



MESSIEURS,

En vous conviant à parcourir avec moi l'œuvre d'Anglade, je ne fais qu'obéir au désir de notre président, qui vient de prouver, une fois de plus, à la Société archéologique l'attachement qu'il porte à chacun de ses membres et l'exquise délicatesse d'une amitié,

prévenante aux jours heureux. consolante aux dernières heures, et si fidèlement attachée au souvenir. Il est agréable de s'incliner devant une indulgence qui me vaudra la vôtre ; et si vos impressions artistiques perdent à l'analyse la fraîcheur et la vivacité de la sensation personnelle, vous voudrez bien penser à l'artiste d'un si réel tempérament, qui nous a laissé dans son œuvre le meilleur de son âme, et vous souvenir d'un confrère aimable et dévoué, auprès duquel nous revivrons ces courts instants.

Donner à son art toute sa vie, lui consacrer ses pensées, son énergie intellectuelle, et dans un effort persévérant, tendre tous les jours au mieux, en dépit des intérêts matériels trop souvent négligés ; faire en un mot avec des éléments si simples, un crayon, une palette, œuvre qui vive, qui palpite, qui exprime aux yeux les sentiments dont s'impressionne la pensée, tel est bien le propre d'une nature d'artiste. Et si nous ne trouvons pas dans Anglade ces envolées de la peinture d'histoire, à laquelle son éducation première l'aurait insuffisamment préparé, quelle sensibilité et quelle sincérité dans le vouloir ressortent de l'ensemble de son œuvre ! Huile, pastels, aquarelles, fusains, miniatures, pages d'album, dessins charmants tracés au hasard de l'étude ou du souvenir, voilà bien de quoi composer un dossier complet et intéressant ! Rassurez-vous pourtant ; nous ne ferons qu'en entr'ouvrir les feuillets et glâner dans la salle d'exposition, comme notre artiste aimait à le faire lui-même, arrêté soudain par un coude fuyant de l'eau, par un toit qui émerge des branches touffues ou le lointain ensoleillé de la plaine du Tarn.

La peinture à l'huile avait tenté Anglade : si je ne me trompe, elle ne l'a spécialement attiré qu'après des essais d'aquarelle et de fusain. Ce genre noble de la carrière, s'il est moins chatoyant à l'œil, expose avec plus de danger que ses émules à la sévérité de la critique. Comment comprendre, en effet, sans en avoir fait soi-même des essais, — même malheureux, — toute la difficulté de donner l'illusion de la vie à la chair, de rendre les effets admirables et décourageants à la fois, de cette lumière répandue à flots sur la nature ? Et ces ombres ténues, si légères et si délicatement nuancées par le grand soleil du Bon Dieu ; et cette débauche de teintes, tour-à-tour gaies, éclatantes, ou plus affaiblies dans une pénombre mélancolique ; et ce renouveau des saisons, jeune au printemps, glorieux plus tard, et comme éteint, enseveli après

la décroissance jaunissante des automnes, comme ils paraissent naturels et faciles à exprimer au profane qui en jouit en passant ! Mais sur la toile brutalement grise, où leur grandiose effet doit se reproduire, en se condensant dans une harmonie qui ne doit pas être cherchée pour demeurer sincère, la nouvelle création commence, âpre, ardue, enfiévrée, et pourtant facile à qui *peut voir* la nature, à qui *veut* en rendre les effets, à qui surtout *sait* en ressentir la beauté.

Anglade, qui a trouvé cette note dans des aquarelles charmantes, auxquelles nous nous arrêterons plus loin, avait éprouvé dans ses paysages à l'huile comme une sorte d'hésitation. Est-ce un fini trop cherché des détails, ou plutôt le contraste des deux genres dont le premier l'avait séduit par un faire plus enlevé ? Je le croirais volontiers. Peut-être aussi l'artiste, qui plus aisément pouvait terminer sur place une aquarelle dans laquelle se retrouve la sincérité lumineuse du plein air, a-t-il affaibli par des retouches à l'atelier l'impression primitivement ressentie. Dans son *Bois de Causeheyle*, traité à la Corot, avec ses points bleus et rouges lancés dans la verdure du premier plan, la teinte générale un peu floue, trop fondue, accuse le travail « fait de chic » en langage professionnel. Il est agréable pourtant ce plein bois et sentimentale la donnée de cette matinée de novembre, où sur des fonds brouillardeux s'estompent une maison et des arbres qui se détachent à peine sur des nuages bas et trainants.

La facture est meilleure dans les portraits que nous trouvons rassemblés en grand nombre, grâce aux amis du peintre qui ont bien voulu nous les confier. Ce n'est pas chose aisée que de donner à une physionomie cet ensemble où transparaissent les reflets de l'âme à travers la ressemblance du visage. Bien poser son modèle sur la toile, ne pas l'étouffer dans un cadre étroit, l'entourer artistement de ces mille riens, étoffes ou bibelots qui accusent professions, goûts ou habitudes, voilà certes bien des obligations pour un bon portraitiste ! Mais le difficile et l'important de son œuvre est d'arriver à une sincérité... comment dirai-je... améliorée. Anglade a fait preuve de ces qualités : observateur consciencieux et perspicace, il a su donner à ceux qu'il a reproduits sur la toile cette vérité de vie qu'il a dérobée à ses modèles.

Voici le général de Sonis, admirablement placé, la tête haute et calme, le regard droit ; on lit sur cette figure, qui attire le

regard, la simplicité pleine de noblesse de l'homme d'honneur et la martiale attitude d'un général et d'un Sonis, dans ce calme du foyer où se devine aussi l'homme d'études.

Plus loin, le vénéré abbé Limayrac, dont la tête fine et les yeux d'un bleu transparent redisent ce qui se cachait d'exquise bonté et d'esprit délicatement indulgent sous l'auréole blanche de *Monsieur le Curé*. La pose est correcte, le dessin pur, et n'étaient quelques ambus qui décolorent l'œuvre, elle compterait à juste titre parmi les meilleures de l'artiste. Dirai-je que les traits d'un rendu fidèle manquent pourtant de leur finesse, dont l'expression était intraduisible. (Les meilleures photographies de M. Limayrac en font foi.) Tout autre peintre eût échoué devant cette suavité sereine qui en faisait le charme, suavité accentuée encore par l'âge, sous l'enveloppe humaine devenue elle-même si frêle, si diaphane, que l'âme seule semblait vivre au regard toujours jeune et pénétrant : ardents tous deux, ils avaient bravé, sans en souffrir, les épreuves du temps et de la vie.

A contre-jour, et c'est vraiment dommage, car la toile est excellente, j'aperçois un de nos plus érudits confrères ; il est, passez-moi le mot, *parlant*. C'est un agrément de plus, car vous savez le plaisir que nous éprouvons à l'écouter. Un sourire, un peu malicieux peut-être, illumine la physionomie ; vraiment, si je n'avais un tableau sous les yeux, j'en serais intimidé ! Est-ce, mon cher confrère, l'habitude des grandes choses du passé et de votre connaissance approfondie des gloires du Quercy qui disposaient le modèle à décocher à ses contemporains quelque trait finement aiguisé?... Je veux bien croire plutôt que, posant en un jour de printemps, vous souriez à la gaieté d'un soleil qui réjouit le cœur, et qui, du reste, vous éclaire si bien.

Robert Mitchell attire aussi l'attention ; genre nouveau pour Anglade, à la Bonnat, mais bien saisi et bien traité. Nous lui reprocherons pourtant une teinte générale un peu terne ; elle assombrit les traits et voile un regard dont la vivacité est bien connue. Ce défaut disparaît dans le portrait de M^{me} Bénech ; ici, le modelé très agréable apprête à merveille l'harmonie de la chair avec un heureux accord du fond brique et des jaunes du corsage. J'en dirai autant du portrait de M^{me} Lambret, à mon humble avis le meilleur de l'artiste, ainsi que le précédent. Quelle finesse et quelle indulgence aussi dans cette physionomie ; c'est traité sobre-

ment dans la teinte violacée; les moindres détails s'accusent avec précision et sans dureté; les yeux sont bien vivants et bien vivante la bouche avec ses tons délicats en demi-teinte; l'artiste regretterait avec moi l'exagération d'un vernis qui polit trop l'œuvre et la glacit d'une manière facheuse. A signaler aussi M^{me} Lambret mère, dont le regard profond ressort d'une figure austère; c'est de la bonne peinture, ferme et délicate à la fois; la ressemblance doit certainement être frappante.

Excusez votre cicerone de passer vite à côté de toiles intéressantes aussi, portraits ou paysages, mais qui n'ont pas le mérite de celles que nous avons examinées ensemble avec plus d'attention. Donnons une mention spéciale aux portraits suivants : M. Victor Garriçon, en habit noir, finement traité, pose heureuse; le conseiller de Broca, au port de tête noble et intelligente, mais froid de tons; M^{lle} Antony, agréable effet de pose enfantine; M. Sudriès; et, parmi les paysages, à noter une lande de Guyenne, où des feux laissent prendre au vent du soir la fumée qui voile les bosquets de gauche, tandis que des lointains bleuâtres ondulent par delà la plaine qui s'endort.

Souvent un bon sonnet vaut seul un long poème.

Il en est de même en art, où pastels et aquarelles bien traités égalent, s'ils ne les dépassent parfois, les agréments de la grande peinture. Pour leur donner ce brio qui fait leur charme, il faut à l'artiste une observation rapide doublée d'une audace prime-sautière. Ici, pas de refontes : un premier jet vif, alerte, coloré; des touches exagérées en détail mais utiles à l'ensemble; un peu de cette *furia*, en un mot, qui accuse, par je ne sais quel entrain du crayon ou du pinceau, la personelle empreinte et l'instinct sensitif.

Admirez avec moi ce délicieux portrait du jeune de Bure : le charme enfantin de cette figure est effleuré avec une délicatesse infinie; et pourtant pas de préciosité, le grand écueil des pastellistes, sur ses épaules rosées, que voile une écharpe blanche, comme il sourit, comme il regarde bien le bambin aux cheveux blonds! C'est artistement jeté, c'est frais, c'est exquis. Un peu bruni, à côté de cette symphonie de tons roses, voici le portrait de M. de Castelbajac, enfant. Du naturel, mais l'artiste cherchait

encore sa manière. Il la retrouve aux numéros 53 et 94. Dans la teinte blonde aussi, le jeune Philippe Bouteron se détache à ravir sur un fond bleu nuageux. Quels jolis yeux, un peu espiègles, j'allais dire un peu mutins!... C'est de son âge, et cet âge inspire si heureusement Anglade! Enfants bruns et blonds, tous frais, naturels, sans recherche de la manière, peints avec une légèreté de touche et une simplicité charmantes; et dans chacun de ces petits cadres je trouve un sentiment nouveau, un détail mignard et coquet; ressemblance parfaite aussi; elle rappellera à ces jeunes têtes insouciantes et gracieuses, quand mûriront les années, les belles, les délicieuses heures du matin!

O gioventu, primavera della vita!...

Je me contente donc de mentionner, épars dans cette gerbe où l'on aimerait moissonner avec moins de hâte, les jeunes de Lavalette et Devais, et ce joli duo des enfants Lade, tête blonde et tête brune, aux grands yeux bien éclairés, d'une habile et consciencieuse facture. Elle sourit aussi de toute sa figure gracieuse cette fillette dont le regard bleu-sombre semble interroger l'artiste... et peut-être aussi l'avenir? Un fonds vieil or d'un heureux effet encadre cette physionomie délicate, où le sérieux s'harmonise avec la grâce enfantine. Et, plus loin, je note, en le soulignant au passage, le beau médaillon où M^{me} Bergis-Dounous est traitée de profil dans une teinte uniforme sur des gris diversement nuancés: sérieuse étude, bien dessinée, purement peinte, et d'un sentiment artistique, sobre et profond.

Passons enfin à l'étude de la nature, qu'Anglade a poussée avec un soin plus expressif encore: c'est bien ici dans ces aquarelles, ces gouaches et ces fusains surtout, si variés, si lumineux que l'artiste a mis tout son talent; c'est pour lui-même qu'il observe, qu'il rêve en poète, qu'il semble emporter le bruissement de l'eau qui jase sous la feuille et le souvenir de la chanson aérienne qui le berçait pendant ses heures de travail et de méditation. Peut-on redire en quelques mots l'impression que laisse une pareille fécondité? Non certes; ce serait d'ailleurs déflorer vos souvenirs par une analyse qui deviendrait sèche au contact de si nombreux détails. Il faut revivre avec le peintre les instants qu'il a vécus lui-même en présence de paysages si véritablement aimés et si bien rendus; il faudrait, et je ne l'ose, revoir dans son œuvre le

Tarn, l'Aveyron et le Tescou, en parcourir à nouveau les rives gazonnées, et goûter avec lui leur attirante diversité.

Quel contraste notamment dans ces deux aquarelles : *Le Lot* et *l'Aveyron*, c'est un vrai poème en couleurs !

Voyez sur la rivière calme, dont les rayons de midi réchauffent la surface, ces chalands qui dorment aussi ; ils attendent les matelots attablés sans doute « au brespal, » dans cette maison si joliment située à mi-coteau ; au-dessous, des peupliers baignent leurs racines dans le bleu changeant, et là-bas, éclate, dans le lointain, la tache blanche des coteaux du Quercy, où le soleil épuise les rameaux des vignes mourantes. Ici, au contraire, c'est l'Aveyron, plus modeste dans sa parure d'un beau vert. Au premier plan, un fouillis d'arbres bien détachés, aériens, que jaunit la rouille d'automne ; plus loin, Cos, Ardu ou Mirabel surplombent, vivement éclairés, cette nuit verte, où l'eau s'étale dans la pénombre d'une discrète simplicité.

Et pour que l'opaque ramure
Couvrit notre rêve enchanté
De silence et d'obscurité.
La brise apaisait son murmure.

Combien d'autres, aquarelles et fusains mériteraient un moment d'arrêt ! Voici une impression d'automne (à M. Lade), si naturellement traitée ! Presque plus de verdure ; un chemin de halage bien ressorti, des peupliers qui se brunissent déjà, et dans l'air cette teinte cotonneuse où passe un premier frisson, tandis que le sol garde encore un reflet ensoleillé et que pâlissent plus effacés des lointains brumeux.

Puis, c'est juillet que rappellent ces deux études de blés mûrs : quelle vérité et quel heureux impressionnisme !... Ils sont colorés, la tête penchée, piqués çà et là dans l'ocre, du vermillon des coquelicots ; de grands pins parasols d'un bleu noir ombragent l'herbe fauchée ; on croirait entendre bruissier les mille bourdonnements d'été ; et l'œil charmé cherche la buée tremblante des heures alourdies, dans cette lumière et dans cette paix.

... On aiguisé la faux ; on prépare la grange,
Et tous les paysans, dès l'aube rassemblés,
Joyeux, vont à la fête opulente des blés.

Ne demandez pas, Messieurs, à votre guide improvisé, de vous

conduire plus avant dans une excursion que n'a pas préparée notre commission de photographie ; ce serait de l'indiscipline et ce serait de la présomption. Il faudrait pour la rendre intéressante la plume du ciseleur distingué qui a décrit ici-même, avec tout le charme d'un talent exercé, l'atelier de son ami Léo Boistel. Je m'arrête donc dans cette course un peu rapide, mais non sans offrir nos plus empressés remerciements à M. Dardenne et à la section naissante des beaux-arts. Ses premiers pas laissent bien augurer de l'avenir, car elle a su faire, à la fois, moisson complète, et ce qui est mieux encore, emploi utile d'une initiative dont la délicatesse ne vous a pas échappé. Pour moi, qu'une gracieuseté trop indulgente a chargé de retracer en quelques lignes l'œuvre d'un confrère si justement apprécié parmi nous et sitôt disparu, veuillez me permettre d'abriter l'insuffisance d'une analyse incomplète sous l'expression sincèrement émue des regrets et du souvenir.

JEAN DE SÉVERAC.

Mai 1896.



Séance du 6 mai 1896.



Présidence de M. le chanoine POTTIER.



Présents : MM. le chanoine Pottier, *président* ; de Mila de Cabariou, *vice-président* ; Dumas de Raully, de Gardarens de Boisse, intendant Gardarein, commandant Roques, colonel Forel, capitaine de Castellane, capitaine de Sainte-Marie, capitaine Poussy, de

Fontenilles, de Séverac, Lapierre, Sémézies, Maury, Bourdeau, Guirondet, chanoine Contensou; abbé de Scorbiac, *secrétaire par intérim*.

M. le Président, au nom du Conseil d'administration, soumet au vote de la Société la candidature de M. Ernest Fauré, notaire à Montauban, et de M. Alphonse Fauré, artiste peintre, frère du précédent. Ces Messieurs sont admis à l'unanimité.

Mgr Barbier de Montault adresse à la Société trois brochures : *Des Inventaires Corrèziens ; Un Inventaire du Mobilier de Messire La Fauche, en 1743 ; Le Sceau de René de Daillons*, abbé de Charroux au diocèse de Poitiers.

M. le Président, en paroles émuës, salue la mémoire des deux vétérans de notre Société, enlevés depuis la dernière séance.

M. Rey-Lescure, un des membres fondateurs, que l'urbanité exquise de son caractère avait fait l'ami de tous, fidèle à nos réunions qu'il charmait par sa parole facile, par son érudition variée et étendue, et sur la tombe duquel, M. de Mila, notre vice-président, a dit les sentiments de tous, en cette manière élevée dont il a le secret.

M. de Capella, inspecteur général des ponts et chaussées, laisse aussi dans nos rangs une nouvelle place vide. Esprit cultivé et fin, cœur dévoué, il avait, à l'occasion des Noces d'argent de notre Compagnie, donné la mesure de son talent d'organisateur et de son dévouement à toute épreuve. M. Sémézies, avec sa parole brillante, ses envolées de poète et ses sentiments de chrétien, au nom de l'Académie et de la Société archéologique, a rendu sur sa tombe un hommage mérité, et M. le Président se fait notre interprète en l'en remerciant cordialement.

M. le chanoine Pottier fait part à la Société de la mort de M. Charles Vasseur, archéologue de mérite. Il lit une lettre du comte de Marsy, qui annonce le Congrès de la Société Française d'archéologie, à Morlaix, et y invite tous ceux de nos confrères à qui il plairait d'y assister.

M. le Secrétaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au nom de l'Académie, offre, à la Société, plusieurs séries des plus importantes des œuvres de cet illustre Corps, et annonce que désormais le *Bulletin* sera envoyé régulièrement ; des remerciements sont votés.

M. l'abbé Casgrain, professeur à l'Université de Québec, remercie

la Société de lui avoir communiqué des lettres précieuses sur le Canada, écrites par le général Dumas, en 1760, alors qu'il y était major général et inspecteur des troupes.

M. l'abbé du Bernet, curé de Saint-Pierre-del-Pech, par Saint-Maurin (Lot-et-Garonne), est élu membre correspondant. Il est l'auteur de travaux importants sur le Lot-et-Garonne et doit envoyer le fruit de ses recherches sur les paroisses de notre diocèse voisines de celui d'Agen.

M. le Curé de Lauzerte écrit à M. le Président, qu'à la suite des recherches de M. Taillefer dans les papiers de M^e Pons, notaire, il faut attribuer aux camaïeux de son église deux siècles de date ; ils ne sont donc pas l'œuvre d'Ingres, comme quelques uns l'avaient pensé à tort.

M. le capitaine Peillard écrit pour assurer ses confrères de la fidélité de ses souvenirs et de son attachement.

M. le Président en prend occasion, en souhaitant la bienvenue à M. le capitaine de Sainte-Marie, pour affirmer que les liens qui nous attachent désormais à notre nouveau confrère seront également solides et agréables. La Société a toujours trouvé dans l'armée les plus précieux et chers auxiliaires.

Il félicite M. Guirondet de l'honneur qui vient de lui être accordé par N. S. Père le Pape, et prie le nouveau chevalier de Saint-Grégoire d'agréer l'expression de la joie qu'en ont ressentie ses confrères.

M. le Président se réjouit également de la nomination, comme officier de l'instruction publique, de notre confrère M. Momméja, dont les incessants travaux d'art sont appréciés en haut lieu.

M. Albert Soubies vient de publier son *Almanach des Spectacles*, travail persévérant, dont M. Maury fait ressortir la valeur : c'est un joli volume, qui renferme d'une façon complète le répertoire du théâtre en 1895.

Le capitaine de Castellane rend compte du dernier volume des *Annales du Musée Guimet*, consacré à l'ancien Siam. Cette œuvre, remarquable à tout point de vue, fruit de seize mois d'études, d'efforts, de recherches sur place, exigerait plus qu'une analyse, quelque bien faite qu'elle soit, et pourrait fournir les éléments de précieux travaux ; elle est due à M. Fournereau, architecte.

M. l'abbé Galabert, dans une note, rectifie, d'après des données tirées des minutes d'un notaire de Montech, des erreurs chronologiques sur les évêques de Montauban :

*Trois erreurs chronologiques concernant les évêques
de Montauban.*

« Les minutes notariées, cette mine inépuisable de renseignements, me permet de rectifier aujourd'hui trois erreurs de date concernant les évêques de Montauban. Bernard Picard, notaire de Montech, est l'autorité sur laquelle je m'appuie :

« Le *Gallia christiana*, I, col. 243, et après lui, M. C. Daux, dans son *Histoire de l'Église de Montauban*, I, fasc. ix, p. 46, disant que Bernard du Rosier, ou de Rouserques, « élu au mois de janvier » (1450), prit possession le 2 avril de la même année ; » et notre notaire écrit dans son notulaire¹ en grosses lettres ; une fois pour toutes, au folio LXXV : *Dominus Bernardus de Rosergio cepit possessionem episcopatus Montisalbani anno quo supra (1449, v. st.) die XVIII^a mensis aprilis.*

« Les historiens ne sont pas d'accord sur la date du jour où ce prélat fut appelé à l'archevêché de Toulouse ; les uns la fixent au mois de novembre 1451, les autres la renvoient au mois de janvier 1452 ; les historiens de Languedoc croient pouvoir la mettre au 3 juin 1452 ; le *Gallia* porte cet événement au 3 des nones de janvier (3 janvier) ; enfin Perrin lui-même ne fait durer l'épiscopat à Montauban qu'un an et environ quatre mois.

« Ici encore les minutes du notaire viennent dirimer la controverse ; en effet, à la date du 3 février 1451 (1452, n. st.), le notaire écrit *sede vacante Montisalbani.*

« A la suite du *Gallia*, M. C. Daux fait faire à Guillaume d'Estampes son entrée solennelle à l'évêché de Montauban, le 3 avril 1452, et notre notaire dit dans ses minutes que le prélat prit possession le 25 avril seulement. »

M. Taillefer envoie des notes complémentaires pour le Bureau

¹ Étude Ygonnet à Montech.

des Trésoriers de France de Montauban, par M. de Mila de Cabarieu. (Voir *Bulletin*, 1895, p. 128.)

« Joseph Bribes, sieur de l'Isle, qui n'avait que 22 ans et qui dut obtenir des dispenses d'âge, fut nommé trésorier le 30 août 1749, en remplacement d'Antoine Natalis, et reçu le 20 septembre de la même année.

« Il existe, aux archives du château de Lauture, une note constatant qu'il manque trois ans et quelques jours au sieur de l'Isle pour atteindre ses 25 ans. De plus, les lettres patentes du roi, conservées aux mêmes archives, déclarent que Antoine Natalis « a résigné son office en faveur de L'Isle » et que ce dernier n'aura voix délibérative, avant l'âge de 25 ans accomplis, que conformément à la déclaration du 10 mai 1713.

« Suit la copie des lettres-royaux enregistrés en la chambre des comptes le 30 août 1749 et enregistrés au bureau des finances de la Généralité de Montauban, le 21 septembre 1719. »

M. le Président annonce une excursion à Caylus et Lacapelle-Livron pour le 28 mai.

Il constate le plein succès de la conférence donnée par M. Trutat, sur les Pyrénées; remercie également le conférencier, qui a charmé son auditoire, M. Leenhardt et ses actifs collaborateurs qui ont bien voulu diriger le service des projections. On ne saurait oublier le poète Ferrand, de l'Académie de Bordeaux, si chaleureusement applaudi déjà en 1891, ni son poème : *En face des Pyrénées*.

M. Capin, maire de Puy-laroque, a écrit ses regrets de ne pas avoir été dans sa ville lorsque notre Société s'y est rendue.

M. de Séverac lit son rapport sur l'Exposition des œuvres du regretté J.-P. Anglade. Ce travail sera publié et donnera aux lecteurs du *Bulletin*, en même temps qu'une haute idée du talent de notre confrère, la bonne fortune de lire des pages dont le coloris, la vivacité et la justesse d'expression, constituent pour des lettrés un vrai régal littéraire. (Voir page 184.)

M. le Président remercie chaleureusement de M. de Séverac et en profite pour rendre hommage aux organisateurs de l'Exposition, spécialement au zèle et à l'activité de M. Dardenne, président de la commission; de M. le capitaine Poussy, qui s'est montré d'un dévouement sans borne, ainsi qu'il le fit en 1891; de MM. de Fontenilles, Célarié, Fauré, ces derniers ont eu la tâche de distribuer les

œuvres sur les murs de la salle rouge de la mairie. La section des Beaux-Arts, reformée à cette occasion, sera désormais stable et conservera le même bureau. M. Ferrié (Clément), pharmacien, est également digne de louanges.

M. Bourdeau raconte, d'une plume alerte, les péripéties de la dernière excursion à Puylaroque. Ce rapport sera publié, il le mérite bien.

Sur la demande qui lui en est adressée, la Société décide de contribuer à l'érection du monument élevé par souscription à la mémoire de M. le chanoine Limayrac, curé de Saint-Jacques, et charge le bureau du soin de déterminer dans quelle mesure il conviendra de le faire.

M. l'abbé de Scorbiac rend compte du numéro de mai de *La Revue de Gascogne*, qui renferme d'intéressantes données, par un de nos membres correspondants, M. l'abbé Bréuils, sur le service des postes avant Louis XIV ; sur la chapelle de Saint-François à Lavit, par M. Tierny, et sur le château de Bazian, par M. Lacave-Barris. A ce sujet, il note plusieurs détails à éclaircir, concernant dames Clotilde et Marie d'Aliès et le degré de parenté qui les unissait.

M. le Président, qui a visité cette ancienne résidence, située au nord de Riguepeu, dans l'ancien comté de Fezensac (Gers), au mois de septembre dernier, fournit quelques renseignements archéologiques et montre des photographies du commandant Duchaussoy. Le village a conservé une partie de son enceinte fortifiée du XIV^e siècle ; le château occupe tout un côté, celui qui est le plus élevé : ce dut être, à l'origine, un de ces châteaux gascons si bien décrits par M. Ph. Lauzun, construction rectangulaire, terminée par une tour élevée, de forme carrée. Au XVI^e siècle il a été remanié et considérablement augmenté. Des encadrements de portes conservent encore en place ces élégants clous en fer forgés, retrouvés à Castelsarrasin et à Beaumont. Ce château, qui a appartenu aux Montesquiou, puis à des Bourbon, était, par héritage devenu la propriété de M^{me} la comtesse de Mesnard, née de Bellissen ; il fut vendu, en 1875, par cette dernière.

Enfin, M. le Président signale la découverte d'une épée en Algérie. Cette épée porte, gravés d'un côté, ces mots : *Ne me saqués sans rason*, et de l'autre ceux-ci : *Ne m'embanés sans honor*. Il fait remarquer l'identité de cette inscription avec celle

gravée sur un poignard trouvé par M. le baron de Scorbiac dans la cave de son hôtel de Montauban. L'hypothèse la plus probable est qu'elle a été apportée en Algérie par le naufrage de quelque corsaire ayant à son bord des captifs espagnols.

M. le Président annonce des lettres de nos confrères MM. de Gironde, Albert Soubies et Ed. Forestié qui lui ont appris, en temps utile, que les travaux des membres de la Société MM. Taillefer, Mommeja, Galabert et Pottier ont été lus par les délégués, soit à la Sorbonne, soit aux Beaux-Arts.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le Secrétaire par intérim,

H. DE SCORBIAC.

Les Pyrénées sous la neige. — Les Rayons Röntgen.

CONFÉRENCE DE M. TRUTAT

(22 avril 1896.)

Les soirées organisées par la Société archéologique ont toujours un tel succès que les vastes salons de la Mairie sont absolument insuffisants à contenir ceux de nos concitoyens qui veulent assister à ces intéressantes conférences, à ces auditions musicales si pleines d'attrait.

Le 22 avril, plus de huit cents personnes se pressaient dans la grande salle et les deux salons attenants, attirées par le programme de la réunion, qui comprenait une double conférence de M. Trutat, avec projection, une poésie de l'abbé Ferrand et une audition musicale.

Sur l'estrade : le Président, entouré du conseil de la Société et des présidents de section ; aux places d'honneur, M. le Général de division, M. le Préfet, M. le Maire, MM. les généraux Dessirier et de Bellegarde, le Président du Tribunal, les Vicaires généraux, le Doyen de la Faculté, le Président du Consistoire, les Colonels des régiments, l'Inspecteur d'Académie, le Doyen et plusieurs membres du Chapitre.

M^{sr} l'Évêque, empêché, s'était fait représenter par ses grands-vicaires.

Les dames étaient venues en grand nombre et formaient un auditoire de choix.

M. le président Pottier ouvre la séance en ces termes :

« GÉNÉRAL, MESSIEURS,

« Bien des fois, les regards fixés vers le Midi, vous avez voulu, du haut de nos promenades et de nos terrasses, interroger l'horizon. Vous demandiez, à la ligne ondulée par des cimes neigeuses, le secret des beautés qu'elles cachent en leurs plis profonds.

« Et, le plus souvent, « Bordeaux n'étant pas obscur, la Montagne « ne se montrait point claire » et restait silencieuse et muette.

« Souvent aussi vous avez été à la Montagne par le chemin large et vert, conduisant aux Pyrénées, bassin fertile du fleuve qui prend sa source au val d'Aran.

« Ce soir, ô merveille ! voici que, lumineuse, la Montagne vient à vous.

« Elle devait, ce semble, pareille faveur au pays qui vit naître, hélas ! et mourir aussi, l'alpiniste de renom qui en traça le profil d'une main habile et en présenta le relief. J'ai nommé l'un des nôtres : Édouard Wallon.

« Peut-être aussi, en noble et courtoise dame, veut-elle rendre à notre Compagnie la visite que celle-ci lui fit en septembre 1892.

« Toujours est-il que sur cette blanche toile vont se dessiner ses forêts, ses rochers ses glaciers, et d'elle vont parler un savant et un poète.

« Tous deux vous sont connus, la présentation n'est pas à faire ; vous les avez applaudis, en 1891, lors de nos Noces d'Argent.

« L'un vous fit admirer l'Italie, ses monuments, et ses campagnes, savant consommé en l'art d'exposer.

« L'autre, le poète, au nom de l'Académie de Bordeaux, « vieille douairière, venue en poste d'Aquitaine, » complimenta en des vers

charmants « Mademoiselle la Société archéologique de Tarn-et-Garonne
« sa vingt-cinquième année. »

« Pour répondre à Nadaud, il chanta la *Vraie Garonne* en Gascon
qui la connaît.

« Le savant nous parlera aussi des mystérieux rayons qui donnent
quelque tablature aux chimistes-photographes, des gages aux médecins,
et demandent quelque patience pour opérer; j'en ai mis la main au
feu.

« Tout cela entre Lulli, Mozart, Haydn. Peut-on souhaiter cadre
plus symphonique?

« Et maintenant, ai-je besoin de vous nommer MM. Eugène Trutat
et le chanoine Ferrand?

« Tous deux nous apportent honneur et joie; je les salue en votre
nom et les prie de prendre tour à tour la parole. »

Tout d'abord la section de musique a savamment interprété un allégro
de la septième symphonie de Haydn.

Puis, les lumières éteintes, la lanterne à projections allumée, et
conduite par MM. H. Trutat fils et Dupin de Saint-André, le voyage
à travers les cimes neigeuses des Pyrénées a commencé. M. Trutat est
un conférencier remarquable par le tour heureux qu'il donne à ses
démonstrations, le soin qu'il met à accompagner chaque paysage d'une
observation scientifique, parée d'une forme attrayante et dépouillée de
l'appareil barbare des mots techniques.

Il sait ainsi se mettre en communication avec tout son auditoire, et
on dirait une causerie dans laquelle les aperçus ingénieux, les déductions
se succèdent comme la conséquence naturelle du voyage sans fatigue fait
à sa suite dans les sites les plus tourmentés des Pyrénées. Ainsi que
nous l'avons dit, M. Trutat avait choisi pour sujet : *les Pyrénées sous
la neige*. Il nous a montré toute la chaîne aux diverses époques de
l'hiver, a fait revivre les terribles épisodes de la catastrophe d'Orlu,
dépeint les mœurs des montagnards et comparé les paysages couverts
de leur blanc linceul avec les riant aspects des villages pyrénéens aux
jours ensoleillés de l'été. Enfin, abordant le côté pratique de sa confé-
rence, il a prouvé que le déboisement des montagnes était la cause des
malheurs signalés durant les dernières années.

Accompagnées de vues merveilleusement réussies, ces observations et

ces explications se classaient dans la mémoire des auditeurs avec une facilité qui ajoutait un grand attrait à la parole élégante, autant que sans apprêt, de l'orateur très applaudi.

Une perle musicale, la célèbre gavotte de Lulli, délicieuse par la ténuité éolienne de ses pizzicati, et l'heureuse inspiration du motif principal, a fourni l'intermède entre cette première partie de la conférence et la poésie de M. Ferrand.

Sous sa forme fantaisiste, pleine d'humour et de verve gasconne, — M. Ferrand ne se fâchera pas de l'épithète, — le poème sur les Pyrénées cache une connaissance parfaite de la splendide chaîne qui, malgré le mot de Louis XIV, nous sépare de l'Espagne. C'est un plaidoyer chaleureux pour nos montagnes, avec des comparaisons piquantes une richesse de coloris, un esprit original et plein de finesse. La revue des pics, dont chacun était peint d'un trait de plume, absolument comme l'édit fait un maître du pinceau, est remarquable par la variété et la caractéristique des observations.

Cette lecture très vivement applaudie, M. le chanoine Ferrand, cédant aux désirs de l'assemblée, a dit, à la fin de la séance, un autre petit poème satyrique : *La Sobriété bordelaise*, qui a beaucoup amusé l'auditoire.

M. Trutat a repris la parole pour donner sur les rayons X ou rayons Roentgen des explications accompagnées de projections. Faisant successivement passer devant nos yeux le résultat de très curieuses expériences au moyen d'une précieuse collection de clichés, il nous a donné sur ces fameux rayons une explication toute récente, que l'Académie des sciences vient d'enregistrer.

Cette seconde partie de la conférence, qui pouvait paraître aride, a été, au contraire, rendue très attrayante par la manière dont elle a été traitée.

Nous devons donc nous associer aux remerciements adressés par le président à M. Trutat et à M. Ferrand de la bonne soirée qu'ils nous ont procurée.

Avant de lever la séance, M. le chanoine Pottier a également payé un tribut de souvenir à la mémoire de trois membres de la Société, récemment décédés : MM. le curé Limayrac, Rey-Lescure et J.-P. Anglade, et rappelé l'intérêt que présente l'exposition des œuvres de ce peintre, rassemblées par les soins de la Société dans le salon rouge de l'hôtel de ville.

N'oublions pas la section de musique, qui, sous la direction de son chef distingué, M. le chanoine Contensou, a donné à cette réunion un attrait de plus.

ÉDOUARD FORESTIÉ.



**Matinée musicale donnée à la Mairie au bénéfice
de la Loterie J.-P. Anglade.**



La matinée donnée par la Société archéologique, le mercredi 22 avril, à la Mairie, au bénéfice de la loterie anglade, a été très attrayante, tant par le choix des morceaux que par leur excellente interprétation.

Deux fragments de symphonie de Haydn, un *largo* de Hændel, une gavotte de Resch, un menuet de Lulli et un fragment de Mozart, tel est le bilan de la partie classique. On voit que le président de la section de musique, M. le chanoine Contensou, avait soigné le programme, dont il a dirigé l'exécution avec sa maëstria habituelle.

La gavotte de Lulli a eu un grand succès, et on a dû la bisser ; on eût volontiers demandé autant des autres morceaux.

Les solistes ont été surtout très appréciés dans la romance de Mozart et le *largo* de Hændel.

M^{me} Bugon a chanté avec une excellente méthode et une voix très pure la sérénade de Haydn, et M^{me} A. Bardon a donné toute son ampleur à l'interprétation du *Missel* de Faure.

Une bonne surprise était réservée aux auditeurs : M^{me} Laborie de Larigaldie, née Caire, que nous avons applaudie aux fêtes des Noces d'Argent, a bien voulu répondre à l'appel qui lui était fait en faveur d'une infortune artistique.

Avec une bonne grâce charmante, elle a chanté une délicieuse romance de Lacombe et une valse très inspirée, dans lesquelles sa belle voix se déployait à l'aise.

M^{me} et M. Laborie ont interprété remarquablement un duo de Lucantini, où chacun des chanteurs a déployé un réel talent.

En un mot, cette réunion a été très intéressante et a apporté un nouvel appoint à la tombola organisée en faveur de la famille de J.-P. Anglade.

ÉDOUARD FORESTIÉ.





LA
DÉPENSE JOURNALIÈRE

D'UN
CHATEAU QUERCYNOIS AU XIV^e SIÈCLE

(Suite et fin.)

II

Le deuxième fragment de comptes est aussi établi par B. Aymar; il va du mois de décembre 1326 au mois de septembre 1327, et est relatif aux grosses dépenses de la maison. C'est peut-être le moins intéressant.

Ce compte se retrouve d'ailleurs recopié dans le livre avec quelques variantes, que nous n'avons pas notées car elles sont de peu d'importance.

C'est d'abord un vicomte, dont le nom est assez difficile à identifier : Gurec, Givet, Guier, qui reçoit une somme de 20 livres tournoises pour l'achat d'un cheval. On sait, en effet, qu'avant de se rendre à l'ost, les chevaliers faisaient la montre de leurs hommes et estimaient leurs

chevaux (2, 16)¹. Dans les articles qui suivent, se retrouvent les pensions et gages d'écuyers (8, 42), de procureurs (11) et du portier (12), ainsi que le prix des voyages des messagers, dont nous avons parlé plus haut (13, 14, 15, 18, 34).

Parmi les fournitures, signalons celles de 9 charretées de bois payées 13 livres de Cahors, par le seigneur, alors qu'il possédait d'importantes futaies et qu'il avait divisé ses bois entre ses vassaux, se réservant une devèze qui aurait dû être suffisante pour les besoins du château (26).

Aux numéros 42 et 47, on voit que le prieuré de Léojac dépendait des seigneurs de Bioule, et que le pape fulmina la nomination de ce prieuré en juillet 1327 (47). D'autres articles prouvent la libéralité des seigneurs envers les églises : le sanctuaire de Notre-Dame de Livron reçut un don pour le luminaire (52).

Après avoir pensé au spirituel, on s'occupa du temporel en achetant 3 pièces de fromage (53). Ce compte se termine par des frais de procès.

Comptes de 1326 à 1327

Aiso es la mesa d'En B. Aymer de l'an M.CCC.XXVI.

1. Premieiramen, bailec a W. Ferat, per la ma de l'arsiprestre de Caortz, lo dia de S.-Nicolas d'ivern, XVI floris, desquals avia redut conte.
2. Item paguet a I escudier de Gurec, vescomte, XX¹, que Moss. lhi devia pel caval.
3. Item lo digos apres Sta-Lucia (13 décembre), bailec al Camus, per anar a Paris am letras que era vengudas de Cort : XXV^s de Caors.

¹ Les chiffres mis entre parenthèses renvoient aux articles du texte reproduit ci-après.

4. Item lo lhus apres S.-Thomas (21 décembre), paguet [à] Anthonis Delsaut : I¹ cc¹.
5. Item a W. Delmas, pelhiciers de Caortz : LX¹ XV¹ cc.
6. Item an Hugoni Ferat, XXXIII¹ cc. per I rossi.
7. Item bailec a Moss. Johan Rosa, per anar Avinho : XXXVI¹ cc.
8. Item bailec a W. de Gaulejac, que Moss. lhi devia per sos guatges : VII¹ X¹ cc.
9. Item a l'obrador de Salviac : VI¹ e XIII¹ cc.
10. Item an P. de Cabasut, LX¹, per la ma de Ar. B. de Salviac.
11. Item las vespras de S.-Alari (14 janvier 1327), paguie a Quersy per sa pensio : XX¹ cc.
12. Item a G., lo clavier, per sa seudada : VII¹ X¹ cc.
13. Item al Camus, per anar a Avinho am I mandamen del Senescal : X¹ VI¹.
14. Item meiro el e Mengo, cant vengro d'Avinho am lo caval : III¹ X¹.
15. Item lo premier mar de Careme, bailec al Camus, per anar Avinho, a Moss., e per sabatas : XVI¹.
16. Item lo sabde apres S.-Felip e S.-Jacmes (1^{er} mai), paguet a G. de la Mota, percuraire de Guier, vescomte, que redeç las letras : LX¹ cc.
17. Item bailec a Moss. : L¹ per la ma de la dona d'Albenc.
18. Item lo mars d'avant la Pantacosta, bailec a Esteveno, lo falconie, per anar Avinho e per sabatas : XII¹.
19. Item paguie Andrio Cabernat, de Codieras : XII¹ X¹.
20. Item an Guasbert de la Fon : LXX¹.
21. Item a Arn. Rainies, XXXVIII¹ e X¹, per so que Moss. avia agut del Tesaurie.
22. Item a Esteve dels Cazals : XXI¹ X¹.
23. Item lo dimars d'avant S.-Vinsens, paguet a l'obrador de Varaire, de Caortz : III¹ XVI¹.
24. Item lo lhus avant S.-Jorgi (23 avril), al dig obrador : VI¹ cc.
25. Item a l'obrador de Miquael, per la ma d'en Arn. del Batut : XI¹ VIII¹ cc.
26. Item per IX vanadas de lenha an Sicart de Lacort : XIII¹ cc.
27. Item per l'espilher de Concaut : XLV¹.

¹ J'ai indiqué très exactement par cc la monnaie de Cahors et par l celle de Tours ou tournoise. La première avait une valeur moindre du tiers que la seconde.

28. Item al baille de Casluc : X^l.
29. Item a W. Gili, per la ma d'en W. Gili : C^s.
30. Item lo vendres d'avant Pantacosta, paguet an Guasbert de Lemosi LXIII^l, per XXXIII reals que avia prestat a Moss., a Paris.
31. Item a Maestre Esteve Ros, X^l, per la pensio.
32. Item lo megres apres Pantacosta a Maestre Gaufre de Golema¹ : CL^l.
33. Item a l'obrador de Varaire : LX^l.
34. Item a Arn. Pelhie, per anar Avinho : XI^s cc.
35. Item a B. Ramas, XV^s, per aquo de l'Albenqua.
36. Item an Alric Sicart, CL^l, per la ma de Guiral de Lartigua.
37. Item lo megres apres la dicha festa a l'obrador de Varaire, de Caortz : XLV^l.
38. Item a Moss. R. Audibert, per sa capelania, XII^l X^s, per la ma de Joanot.
39. Item lo mars apres la translatio de S.-Benezet (11 juillet). a Moss. Gualhart Jolia, LX floris d'aur, per la ma d'Anstorc Folco.
40. Item al bayle d'Aver, C^s cc., per la ma de Malyvernat.
41. Item baylec a W. Ferat : XXVIII^l III^s IX^d.
42. Item a Moss. Johan de Moscardo, que demorec a Caortz, e el maestre P. de Maire, per cobrar los pres de Leogac, IX^s VI^d, pels proces e pels despessas.
43. Item a l'arsidiague de Bloysh, LX^l cc. per la ma de Moss. Huc Boychet.
44. Item lo jorn de la Macdalena (22 juillet), a Gigo e a Brian, XXX^l, per far paramens.
45. Item l'octava de la Magdalena, paguet LX^l a fraire Ar. Racie, presicador, per la capela, e avem ne letra [à] Augols.
46. Item al dig fraire Ar., XL^s, per l'anoal de Mos. Huc de Cardalhac².
47. Item an R. de La Roca, pel priorat de Leogac a la fulminatio del papa, X^l, e avem ne tille sagelat de so sagel.
48. Item lo jorn de S.-Esteve d'aost (2 août), a Moss. Olivie de Malboicho : XVI^s cc.

¹ Geoffroy d'Angoulême, écuyer de Bertrand V.

² Hugues III. seigneur de Cardaillac, grand-père de Bertrand V.

49. Item lo me cres apres N.-D. d'aost, XL^s a Huguet, que anec a Gags.
 50. Item paguet a W. da Melhac X^l, per I buo que Moss. dec a Moss. Gaufre.
 51. Item a la lumenaria de Cremps, per la ma de W. da Melhac.
 52. Item XX^s a la lhumanaria de Lhiuro, per la ma del dig W.
 53. Item paguet al dig W. da Melhac XXXV^s, per III pessas de fromatges.
 54. Item lo mars apres Nostra-Dona d'aost, paguet al tesaurie de Caortz LXV^l IX^s, que restava de I^a finansa de C^l t., avem ne letra que fe Maestre Guy.
 55. Item lo dimars d'avant S.-Gregori fi comte an Quersy que aigui bailadas per la sua ma a Maestre W. de Mesuras e a Maestre J. Cruvelier, pel plag de Moss. Huc de Concots : XVII^l cc.
 56. Item paguet a Maestre P. de Maire, per sa pensio : XXV^l.
 57. Item bailec a Moss. Johan de Moscardo XXXVIII^l VI^s X^d, tot cant anec Avinho, de lasquals redec conte que avia mesas e las pessas fo en I cartel de papie.
 58. Item X^l II^s II^d, per una tassa que fo donada a Moss. W. Frotard.
-

III

Le troisième fragment de comptes que nous avons recueilli est d'un intérêt tout spécial : c'est, à proprement parler, le livre de ménage, car il contient les divers achats faits pour la cuisine et pour les réceptions d'étrangers de distinction. Tous ces détails sont à retenir, car non seulement on y trouve le prix des denrées, mais ceux de nombreuses fournitures diverses, et de cet ensemble on peut juger quelle était la nourriture habituelle des habitants d'un manoir seigneurial du XIV^e siècle.

Chose curieuse à signaler d'abord ; c'est que le seigneur de Bioule, qui avait sur la pêche dans l'Aveyron une redevance en nature, achetait du poisson (1) ; il en était de même des œufs (1), alors que les colons des terres de la baronnie devaient lui en fournir une certaine quantité.

Nous ne pouvons faire une synthèse de ces comptes domestiques : ce serait reproduire en grande partie notre étude sur l'alimentation insérée dans la préface du *Livre de Comptes des frères Bonis*. Une analyse aura l'avantage de souligner certains détails typiques. Par exemple, le prix du port d'une lettre à Cahors par le Camus, messenger ordinaire de la maison (2), qui fut payé 1 sol pour cette course (2 fr. 40 c. environ), et d'une lettre pour Montauban, qui coûta 6 deniers soit 1 fr. 20 c.

D'importants achats de viande de porc, de mouton et de veau, d'œufs et de poisson prouvent, puisqu'il s'agit d'une

seule journée, quelle était la quantité de victuailles de toute nature qu'on engouffrait dans les cuisines du château.

Le 26 octobre 1327, à l'occasion de la visite de l'abbé de Moissac, Auger de Durfort, la dépense de la table consista en : 5 cochons de lait, 18 sols ; viande de bœuf, 17 s. 9 d. ; porc frais et mouton, 24 s. 9 d. ; 11 pièces de volaille, 8 s. 9 d. ; 2 sols de safran, et 5 livres de chandelles et doubles chandelles, 26 s. 6 d. Voilà pour le premier jour (4).

Le second jour, le festin dut être plus pantagruélique, puisqu'on y consumma 20 oisons, 33 s. 3 d. ; 37 pièces de volaille, 18 s. 3 d. ; 6 cruchons probablement d'hypocras, 3 s. 6 d. ; 5 s. 3 d. de viande ; 15 deniers d'œufs (5).

Quelques jours après, le 10 octobre, Bernarde de Via¹, belle-mère du baron Hugues et femme de Pierre de Via, seigneur de Villemur, vint à Bioule. C'était un samedi, jour maigre ; on acheta 73 s. 10 d. de poisson, et 13 s. 3 d. d'œufs, et on fit la provision pour le lendemain : 43 pièces de volaille, 22 s. 6 d. ; 4 chapons, 8 sols ; 8 cochons de lait, 23 sols ; poires, oignons et poireaux, 3 s. 6 d. ; fromage de Najac (?), 6 sols ; 1/2 livre de gingembre, et 1/4 d'once de safran ; 200 oublies sucrées ; pour éclairer le festin, on dépensa enfin 10 livres de chandelles (8).

¹ Nous saisissons cette occasion pour signaler l'erreur commise universellement dans l'adaptation de ce nom célèbre — puisqu'il fut porté par la sœur et les neveux du grand pape quercynois Jean XXII — à la langue française. Dans les documents latins ou romans, il est écrit *de Via* ou *de la Via*. Comment peut-on avoir pu traduire par *de la Vie*, alors qu'il eût fallu *de Vita*? Ce nom ainsi dénaturé s'est conservé dans nos contrées, où on rencontre de nombreuses familles *De Bia* ; à Cahors, la rue *de Via* est devenue par corruption la rue *Da bio*. Enfin nous avons trouvé ce nom dans l'*Histoire du Quercy*, de Lacoste, traduit par *Du chemin*, ce qui est exact. Toutes ces transformations n'expliquent point l'erreur commise depuis plusieurs siècles par les généalogistes et les historiens, qui ont généralement adopté : *La Vie*. M. l'abbé Martin, qui a publié, dans la *Revue des Questions historiques*, tome XIX, page 563, un excellent article sur Jean XXII, n'a pas relevé cette erreur.

Le dimanche on acheta encore 2 moutons et 4 quartiers de porc, 45 sols; viande de bœuf, 24 sols; 10 livres de viande de porc salée, 9 sols; 2 sols de safran, etc. On prit enfin deux servantes supplémentaires qui coûtèrent 10 deniers (9).

Comme on le voit par la quantité énorme de denrées énumérées ci-dessus, les convives devaient être nombreux et de grand appétit.

A partir de cette date, la dépense décroît; probablement les hôtes sont partis et les maîtres aussi. On ne relève plus que des fournitures régulières de viande (10, 11, etc.) de porc; la cire qui servit pour l'éclairage, lors des précédentes visites, s'éleva au chiffre de 26 livres, qui coûtèrent 6 l. 10 s. (11).

Les autres articles à mentionner sont : les mois de nourrice pour une fille de Bertrand, dont le prix s'élevait à 20 sols pour un trimestre¹ (13); des achats importants de toile (13), de chair salée (15), de bourre pour la selle rouge du seigneur (15).

Plus loin, nous signalerons des dépenses relatives à la vaisselle vinaire et aux vendanges : 27 journées d'hommes furent employées pour mettre en ordre cette vaisselle, faire les cercles; 11 journées de femmes et 3 journées d'hommes pour nettoyer le pressoir; 85 journées d'hommes et de femmes pour les vendanges; enfin 39 journées d'hommes pour transporter les raisins de la vigne au pressoir (21).

Le 23 octobre, Gaillard de Cardaillac, archidiacre de Valenciennes, fils de Bertrand V, vint à Bioule, et comme c'était un vendredi, le menu se composa d'œufs et de poissons (21).

Le 26, Bertrand de Cardaillac et sa femme allèrent à La Capelette, près Durfort, et quittèrent le château (23). C'est à cette époque que Guillaume de Cardaillac, l'un des

¹ C'était probablement Philippe, qui devint dame de Luzech.

filz de Bertrand V, se maria ; il était seigneur de Vialoles, près Cabrerets (23).

On remarque des livraisons d'avoine, données par grosses et petites, *grossas et paucas* (probablement *poignées*, une mesure locale), qui sont indiquées par ce mot : *lhiorey*, je livrai (20 et suivants). C'était sûrement de l'avoine, ainsi qu'on le comprend par la mention des numéros 36, 37 et suivants, et notamment le numéro 43.

Le 4 novembre, visite de Marquèze de Gourdon, qui allait à Lacour de Montaigu pour voir le seigneur de Gourdon, qui était malade (32) ; cette dame revint de son voyage le 15 novembre (43).

La récolte de noix et de chanvre est mentionnée à diverses reprises et elle devait être importante (47 et suivants), car la noix fournissait l'huile et le chanvre les toiles nécessaires à la maison.

Bertrand de Cardaillac et sa femme Ermengarde rentrèrent au château le 27 novembre, pour y passer deux jours (53).

Nous retrouvons ici la preuve que dans tous les contrats de louage des domestiques, en dehors des gages, *seudada*, il était stipulé qu'on donnait des habits et des chaussures (54).

Un détail curieux, c'est le paiement de 6 s. 10 d. pour fendre les osiers. Ce paiement suppose une quantité considérable de ces osiers, destinés à lier les cercles de barrique faits en bois de saule (59).

Enfin la dernière mention (61) est la plus importante pour l'histoire du château de Bioule : c'est le paiement de 57 l. 12 s. pour 24,000 tuiles, pour la construction, et qui devaient être rendues avant la Saint-Michel prochaine, c'est-à-dire du 29 décembre 1327 au 29 septembre 1328, et la fourniture de 1,050 tonneaux de chaux, et de menuiseries (24).

C'est, en effet, à Bertrand V qu'est due la construction de la plus grande partie du château de Bioule, et notamment la partie qui fait face à l'Aveyron.

Comptes de 1327

Dépense faite dans le château de Bioule après la Saint-Michel 1327.

1. Lo dimecres apres S.-Miquel (30 septembre), III^s e m^a ¹ en huos e en peys. Item XII^d en safra. Item II^s VI^d unas plancas a obs del casal de Moss. de Montalba. Item III^s VI^d sabatas a B. de la Tor.
2. Lo disapte apres (3 octobre) en huos, III^s. Item XII^d al Camus, per portar una letra a Moss. B., juge a Caortz. Item VI^d a Eport, per portar una letra a fraire Helias Ar., prezicador, de Montalba. Item XV^d per lhiorar lo *gluoty* ² e metre dins la borda.
3. Item lo dimenge apres (4 octobre), XX^s IX^d en carn de porc e de moto e de vedel. Item XV^d huos e peys.
4. Item lo dilhus apres (5 octobre) venc Mossen l'abat de Moyssac, e mesem XVIII^s en V tessos Item XVII^s IX^d carn de buo, que aguem de Montalba, contada la despensa de Bertraudo Quercy a Montalba. Item XXIII^s IX^d carn de porc e de moto. Item XXVI^s VI^d en V lh. de candelas e de doblos. Item II^s en safra. Item III^s VI^d sabatas a Guiraud. Item VIII^s IX^d en XI pessas de polalha.
4. Item lo dimartz apres (6 octobre), en la octavas de S.-Miquel, XXXIII^s III^d en XX aucas. Item XVIII^s III^d en XXXVII pessas de polalha. Item bailie CV^s an B. de la Vela, per comandamen de Moss. Item III^s VI^d en VI cruguas. Item V^s III^d en carn. Item III^s sabatas a B^{do} lo cabrier. Item XV^d huos. Item III^s IX^d una baira de fer per far clavels o cavilhas a obz del potz. Item lo divendres apres, mesem

¹ Nous ferons remarquer que tout ce compte est en monnaie tournoise.

² Il m'a été impossible de trouver la signification de ce terme.

- VIII^s IX^d en carn. Item bailie V^s als Maestres dels bossos¹. per comandamen de Mossenhe. Item bailie X^s per far la despesa dels cavals cum s'en anero fraire Segui e fraire Gualhart gazer a Montalba. Item bailie X^s al Camus, quant anec vas a Tholoza am III rossis, Moss. B. Aimar, cant ac comprat los draps. Item mese III^d en huos. Item XV^s en X lh. candelas.
6. Item lo digos apres (8 octobre) en carn, VIII^s IX^d. Item III^d en sebas. Item II^d en cerbe².
 7. Item lo divendres apres (9 octobre), VII^s IX^d peis. Item III^s VI^d m^a en huos.
 8. Item lo disapte apres (10 octobre), venc Madona de la Via, e mesec LXXIII^s X^d en peis. Item XIII^s II^d eh huos. Item en XLII pesas de polalha : XXII^s VI^d. Item VIII^s en IIII capos. Item XXIII^s en VIII tessos. Item peras, sebas e pors : III^s VI^d. Item VI^s fromage de Nacas. Item meia libra de gingembre e cart d'onsa de safra e CC oblis sucratz, e la despesa de Bertrando e de Guirando, lo massip d'en Huguet, que montec lo tot XIII^s III^d. Item XIII^s IX^d en X lh. de candelas.
 9. Item lo dimenge apres (11 octobre), XLV^s en II motos e IIII cartiers de porxs. Item II^s en safra. Item XXIII^s en carn de buo. Item IX^s en X lh. de carn salada. Item XII^d ferle Item VI^s en carbo. Item X^s a II fennas de loguier.
 10. Item lo dilhus apres (12 octobre), II^s III^d m^a en carn de porc. Item I^d cerbe. (Voir la note ci-dessous.)
 11. Item lo dimars apres lo jorn de S.-Guiraut (13 octobre), IIII^s IX^d en carn. Item II^s en III cotadas obs del tumbarel. Item VI^s X^s per XXVI lh. de cera que aguem aguda e cromptada de Vezia Pelhissa, per la venguda de Moss. l'abat de Moyssac e de Madona de la Via. Item XVIII^d per ferar lo rossi lhiar de dos pes.
 12. Item lo dimecres apres (14 octobre), V^s en carn. Item donie V^s a Na Beatrix, per comandamen de Moss. Item X^d I lh. d'oli, It. III^m carn.

¹ Le précepteur des deux jumeaux : Guillot et Guillaume de Cardaillac, fils de Bertrand V.

² Ce mot *serbe* ou *cerbe*, accolé à des fournitures de denrées, ne signifie-t-il pas cervoise?

13. Item lo dijós apres (15 octobre) paguie XX^s a la noyrisa de Negrapelissa, per III mes que ac noyrida la filha pouca. Item paguie III^c III^s IX^d a Madona, que montavo may las CVIII aunas de tela que no las comtadas en l'autre comte. Item mezi XV^d en grana de carbe. Item IIII^l en carn. Item XVI^s VI^d en XII lh. de candelas.
14. Item lo divendres apres (16 octobre), IX^d per adobar las ferallhas e la clau del granier. Item X^d e I^a malha per I^a lh. d'oli de notz. Item aniei a Caortz.
15. Item lo dissapte apres (17 octobre), V^s VI^d en huos e en peys. Item mesi IIII^l XIII^s IX^d en IIII^{ss} lh. de candelas que comprie a Caortz. Item V^l II^s VI^d en II quintals de carn salada. Item V^s VIII^d sabatas al menescalç. Item III^s en II mas de papier. Item IIII^s II^d ferar IIII pes nuos al saumier bayart e al petit rossi bayart. Item V^s en II lanternas. Item XII^d per metre I^a lh. de bora en la sela vermelha de Moss.
16. Item lo dimenge apres (18 octobre), V^s en carn. Item V^d en huos e en serbe. (Voir la note p. 215.)
17. Item lo dilhus apres (19 octobre), III^s IX^d en carn.
18. Item lo dimartz apres en las octavas de S.-Guiraut (20 octobre), VIII^s IX^d en carn.
19. Item lo dimecres apres (21 octobre), III^s IX^d en carn. Item III^{ss} en cerbe. (Voir la note p. 215.)
20. Item lo dijós apres (22 octobre), VIII^s VI^d en carn. Item X^d per I^a lh. d'oli de notz. Item ague mes ieu e G., lo clavier, en VIII dias estan a Caortz; II dias ieu el remanen Aujols, e a S.-Circ, que montet lo tot XVI^s III^d. Item agui lhoradas V grossas.
21. Item lo divendres apres (23 octobre), paguie per XXVII jornals d'omes que agio lhiada la vaichela o fayt celcles e per XL dotzenas de codra, e per VI pessas de fonssalha, que montec lo tot CVII^s VI^d. Item per XI jornals de femnas e per III jornals d'omes a curar lo truelh, que montec lo tot IX^s III^d. Item per levar nostra part del deime : LI^s. Item per IIII^{ss} e V jornals d'omes entre lo truel e la vinha, que montec lo tot VI^l II^s III^d. Item lo meteís dia IX^s en peys e IIII^s IIII^d en uous, lo jorn que venc Moss. l'Arsediague. Item IX^d un pe

- ferat del petit bayard. Item XVIII^d per I post per obs del truelh, e fo de R. Molinier. Item XXI^d en II lh. d'oli de notz.
22. Item lo disapte apres (24 octobre), VII^s VI^d ma en carn. Item lhiorei IX grossas e XXI paucas.
23. Item lo dilhus apres (26 octobre), que s'en anero Moss. e Madona vas la Capela de Moss. de Durfort, mezem VI^s IX^d en carn. Item V^d ma en meia lh. d'oli. Item paguiei II^s per petassar las sabatas del mesatgier. Item X^d per adobar III parels de sabatas del nostre cuer. Item paguie per VI pes nuos ferar e V referar : VI^s. Item lhiorey lo meteys dia VIII grossas e XII paucas. Item lhiorey II grossas e I^a pouca an W. de Cardalhac, lo nobi.
24. Item lo dimars apres (27 octobre), XVIII^d en uous Item V^d ma en meia libra d'oli. Item IIII^d a l'ome que portec los celiers als maestre. Item III^s al Camus per anar a la Bruguieira. Item paguie IIII^d II^s an Duran de la Porta, per M.C.L tonels de caus e per V^s de cautz que era remanats a contar el darie conte. Item donei per comandamen de Moss. an R. Gasc : X^s. Item an W. Gasc, V^s e fo per l'husch, e per estables, e per fe que lhi avion pres los guarsos; e venc la filha devas Calvinet. Item lhiorei III^{sr} e III paucas.
25. Item lo dimecres, el jorn de S.-Tomas e S.-Juda (28 octobre), XXII^{dm} a Cazas, per anar a Vilola, per II porxs e per XII motos Aujols. Item II^s VI^d per mudar mestura de la Tor en la cambra longa. Item bailie V^s al companho de Maestre Johan del Cotarnier. Item lhiorei III paucas e mezi III galhinas.
26. Item lo dijós apres (29 octobre) mezi I^a galhina. Item lhiorei III paucas.
27. Item lo divendres apres (30 octobre), X^d m^a I^a lh. d'oli. Item IIII^d m^a en huos. Item lhiorei II paucas e I^a grossa.
28. Item lo disaptés apres (31 octobre), IIII^d ma. en uous. Item lhiorey III paucas.
29. Item lo jorn de Totz-Sanhs, XIII^d en carn. Item lhiorei II grossas e II paucas. Item mezi III grossas.
30. Item lo dilhus apres (2 novembre) mezem I^a galhina. Item lhiorey II paucas.
31. Item lo dimartz apres (3 novembre), mezem I^a galhinas. Item lhiorey II paucas.

32. Item lo dimecres apres (4 novembre) venc Marqueza de Guordo a Biole, que s'en anava vas Lacort, per Moss. de Gordo, que era malautes; e mezi V galhinas. Item XII^d en carn de moto. Item lhiorei VIII grossas e II paucas.
33. Item lo dijós apres (5 novembre), XII^d en carn. Item II^s IX^d en II lh. de candelas. Item mezi I^a galhinas. Item lhiorei II grossas e II paucas.
34. Item lo divendres apres (6 novembre); bailie XV^d a G., cant portec las galhinas a la capela de Moss. B. de Durfort. Item venc Moss. B. Aymar a Biole, que menec la filha de Bracóno; e mezi XII^d en huos e en cerbe. Item lhiorei III paucas.
35. Item lo dissapde apres (7 novembre), bailie III^s al caratier e a Cazas, per anar a la lieitieira Aujols e per portar a Montalba. Item bailie XII^s a Maestre J. del Cotarnia. Item bailie III^l II^s a la noyrissa de Phelipa e fo pagada del tot noyrimen de la dicha filha. Item mezi II^s IIII^d en castanhas que tramezi a la boria de Monclar en foras. Item lhiorei I^a grossa.
36. Item lo dimeuge apres (8 novembre) lhiorei II grossas al mul e al rossi de la careta.
37. Item lo dilhus d'avant S.-Marti (9 novembre), I^a grossa al rossi de la careta.
38. Item lo dimartz apres (10 novembre), I^a grossa e II paucas al mul e al rossi de la careta.
39. Item lo dimecres, el jorn de S.-Marti (11 novembre), lhiorei V loychels al rossi de la careta.
40. Item lo dijós apres (12 novembre), X^s per causas a mos obs. Item XVIII^s per adobar la boca del forn. Item lhiorei I^a grossa al petit bayart.
41. Item lo divendres apres (13 novembre) non re.
42. Item lo disapde apres (14 novembre) lhiorei I^a grossa al rossi de la carreta.
43. Item lo dimenges apres (15 novembre) vengro Moss. B. Aymar e Marqueza de Guordo que veno de S.-Cirq, e meso II galhinas. Item lhiorei I^a carta sivada.
44. Item lo dilhus davant S^{ma}-Catarina (16 novembre), IIII^d ma. en meia lh. d'oli per obs de la lampa de la capela. Item XVI^d per I^a lh. de candelas.

45. Item lo digos apres (19 novembre) venc Moss. B. Aymar al dinar a Biele, e mezem I^a galhina. Item lhiorei II boychels.
46. Item lo divendres apres (20 novembre), G. el menescal e Mano Aujols a Mossenhe e menavo lo rossi que fo d'Austrego per saumier, el lhiore II boychels.
47. Item lendema de S.-Andrieu (21 novembre) vengro G. el caratier am carbe e am notz davas Cabrairetz e mezo II^d al dinar. Item mezei II boychels.
48. Item lo dimecres apres S.-Andrio (22 novembre) vengro G. el caratier al dinar que s'en ano vas Aujols conos am III saumiers, e lhiorei III boychels.
49. Item lo digos apres S.-Andrio (23 novembre), V^a VI^d sabatos a mos obs.
50. Item lo divendres apres S.-Andrio (24 novembre) venc Duran lo caratier, que aportava notz e carbe devas Cabrayrets e lhiorei IX grossas. Item baylie XII^d a Cazo per portar I^a letra a Moss. Aujols o aqui on lo trobaria. Item XII^d per sarar e montar la cautz de prop la porta de la plassa.
51. Item lo disapde apres S.-Andrieu (25 novembre) venc Na Acnes, que ero III a caval, e mesi IX^d en huos. Item i ac la nuech meicha venc lo caratier a Biele e bailheri lhi XXI^d per ferar dos pes que los dec ferrar lendema a Causada. Item lhiorei III paucas.
52. Item lo dimenges apres paguiei II^a III^d per III tessos que avia agutz de P. Volgro, per la venguda de sa filha, que ero estat contatz a III^a per pesa, e io paguie ne III^a IX^d aldich P.
53. Item lo dilhus apres (27 novembre) vengro Moss. e Madona al dinar, e estero tot lo dia e lendema entro que foro dinatz e mesi VI galhinas, e lhiorei I sest. e meia de sivada.

.
(Lacune.)
.

54. Item lo jorn meteys que fo lo jorn de la Consepsio de Nostra-Dona (8 décembre), paguie III^a IX^d a Blancharda, la sir-venta per I^a guarnacha quelh devia de la seudada de l'estio pasat. Item lo dia meteys paguiei III^a IX^d a Duran, lo caratier, quelh hac hom promes e la solvada de l'estio pasat per lo blat.

55. Item lo disapde (12 décembre) vengro G. Ferat e Bernado, lo cambrier, e Duran lo caratier, ab III rossis que menavo ab aquel que menec vas S.-Cirq e lhiorei II paucas. Item lo dia meteys me ane vas S.-Circ per far bentar los blatz que he avia levatz a R. de La Costa, e estei VII dias a S.-Circ e a Vilola, e a Concots, e aqui mes VII^e en messio. Item agui lhioradas II paucas.
56. Item lo dimecres apres S^{ta}-Lucia (13 décembre) venc a Vilola Moss. B. Aymar, e Moss. R. de S.-Jury, e Maestre Diade, que fetz la carta cant Moss. B. Aymar mes tot cant avia P. de Maire a la ma de Moss. e mesi III^e VI^d loscals paguie per comandamen de Moss. B. Aymar.
57. Item lo dijós apres S^{ta}-Lucia (17 décembre) vengro jaser a Biolé Moss. B. Aymar e Fortanier de Guordo e venio am lo caval griso e lhiorei III grossas.
58. Item lo dimecres lendoma (23 décembre) vengui a Biolé yeu e Maestre P. de Maestre P. de Maire e lhiorei I grossa.
59. Item lo disapde apres (26 décembre) paguie VII^e mens II^d per fendre los vims. Item lo meteís dia paguie III^e III^d ma. an Charaygua d'Aujols per III jornals que ac mes ou amenar XX motos e per las despessas de I^a nuech que gazio a Cau-sada. Item lhiorei II boychels a Moss. Joh. Rosa.
60. Item lo dimengue en las vespras de S.-Thomas (28 décembre), lhiorei meia pouca al favel que fo d'Astorg.
61. Item lo jorn de S.-Thomas (29 décembre), paguie LVII^e XII^e a Maestre Joh Sagresta, per XXIII^m teules plats que deu aver redutz d'aichi a la S.-Michel propdavamen venen, e fetz ne carta Maestre P. Delbosc. Item paguie VII^e en fiel e en seda cant los faures de Brunequel ero a Biolé. Agam, entre S.-Miquel e la Totz-Sanhs, soma del conte en sa VII^{ra} XVII^e XVII^e IX^d m^a.

IV

Le quatrième compte est contemporain du précédent. C'est la dépense faite par Jean de Mouscardon, le majordome du château, à la métairie (*boria*) de Bioule. On y verra que si les maîtres se nourrissaient copieusement, les varlets savaient aussi soigner leur ordinaire.

En effet c'est de la viande de bœuf et de mouton, de la moutarde, des têtes et des pieds de cochon (1), des langues de bœuf (7).

Les jours maigres c'est le cabillaud et les œufs qui forment le menu (3), avec des anguilles, des épinards, etc. (6).

Les comptes offrent un étrange mélange de diverses fournitures hétéroclites : serrures, surcots, cotte hardie, selle, coupes de bois, etc. (7), fil (12), sucre rosat et blanc, cabas, papier, pot-au-feu (*cruga per cose de l'aigua*) (13), drap blanquet (14), couvre-chef de soie pour la dame de Bioule (18).

La moutarde, comme d'ailleurs les autres épices, était très employée, c'est par cruchons qu'on l'achetait (15).

L'article 23 donne le prix de la confection de la litière de Dame Ermengarde, litière dont on trouvera le détail dans le compte numéro V, reproduit ci-après. Le coût total fut de 12 l. 6 s. 6 d.

A partir du 17 novembre on constate une hécatombe presque journalière de volailles, de porcs gras (25, 26 et suivants) ; quelquefois de moutons (29).

A noter les paiements faits à maître Jean, l'ouvrier ou l'architecte (27).

L'énumération de tous les détails de ce compte, serait fastidieuse ; la lecture seule peut donner une véritable vue sur cette curieuse époque, c'est la vie prise sur le vif avec cette sincérité qui ne se retrouve que dans les documents écrits au jour le jour.

Citons encore, au courant de la plume, diverses visites importantes : un chevalier de M. de Durfort, Dame Agnès (?), le seigneur et la dame de Bioule, le Ministre (?), Moss. Jean de Chalo ; Moss. B. de Durfort et Madame Jeanne, En Amalric, En P. de Vesins, etc., etc. Diverses fournitures de costumes (50, 51), achats de lapins et de perdrix, de piment et de gaufres, de vin blanc et de chandelles, à l'occasion d'une réception d'étrangers (58).

Comptes de 1327

Ayso es la mesa que io Joh. de Moscardo ie facha l'an XXVII.

Remembrensa sia que io Johan de Moscardo comensie de far la despensa a la Boria lo dimercre d'avant Tots-Sanhs, l'an M.CC.XXVII (25 octobre).

1. E mesi premieramen (25 octobre) en carn de buo et de moto : X^s.
Item I pechie per mostarda e I^a olivieira : IX^d. Item mostarda : XIX^d e mailha. Item IIII lh. d'oli : III^s VI^d. Item III lh. de sera en doblos, e candelas, e I^a entorta : XV^s IX^d. Item I cap de porc e III cambas : VI^s. Item sabatas a Menio, e al massip de Paolhac, e a Guirlando, e a Espert : XVII^s.
2. Item lo lhus apres (26 octobre), carn de buo e de moto : VIII^s.
3. Item lo mars apres, en las vespras de S.-Simo e S.-Judas (-7 octobre), II merlus : IIII^s VI^d. Item huos : Item : IIII^d e III m^s. Item folrar lo capairo de Bertrando, el sobrecors d'en R. Rogie : VI^s IX^d. Item I^a бага (?) e I home que aportec lo celie dels maestres : II^s.

4. Item le mecres, el jorn de la dicha festa (28 octobre), carn : IX^s. Item cruguas : XXI^d.
5. Item lo gos apres (29 octobre), bailie a Na Alena, quant s'en anec : XV^s. Item costec carn : VIII^s VI^d. Item sabatas a Sicardo e a Guilhaumes : V^s.
6. Item lo divendres apres (30 octobre), II merluc : V^s. Item angilas : III^s IV^d e malha. Item oli : II^s VII^d e malha. Item I^a libra de doubles : V^s VI^d. Item V lh. e meg a de sera que aportet G. : XXVII^s II^d.
7. Item lo sabde en las vespras de Tots-Sanhs (31 octobre), merluc : IIII^s VI^d. Item peish : XIII^s VI^d. Item carn de buo : XXI^s. Item II motos : XXX^s. Item carn de porc : IX^s IX^d. Item III lengas de buo : IIII^u VI^d. Item II saralhs : VI^s. Item folrar lo sobrecors dels III efans, e la cotardia de Na Ysabe e de Na Marquesa : V^s. Item I^a caycha : XXII^s VI^d. Item adobar I^a sela : XXII^s VI^d. Item espinart : VII^d. Item XVIII lh. de li : XIII^s VI^d. Item III lh. de bora al bast del saumier de Moss. : III^s. Item huos : IIII^s. Item obrar V lh. de sera : XV^s. Item mostarda : XVIII^d Item X copas de fust : II^s IX^d. Item sabatas a Arn. Pelhie : IIII^s VI^d. Item baillie aldig Ar. per anar a Caors e a Cauzac an I rossi : VIII^s VI^d. Item traire lo ferrat del potz : XII^d.
8. Item lo dimerc el jorn de Tots-Sanhs (1^{er} novembre), non re.
9. Item lo lhus apres (2 novembre), non re.
10. Item lo mars apres (3 novembre), non re.
11. Item lo mercres apres (4 novembre), donie V^s al massip de Moss. Raym. de las Cazetas, cant s'en anec. Item IIII^d a la cruega. Item X jornals de far lenha al bosc.
12. Item lo gos apres (5 novembre), seda als obries una onsa : V^s VI^d. Item fial : III^d. Item fe al saumier : III^d.
13. Item lo vendres apres (6 novembre), angilas : IIII^s VI^d. Item merlus : III^s VI^s. Item mec cartairo sucre rosat : XII^d. Item autre mec de sucre blanc : XII^d. Item I cabas : IIII^d e III^m. Item I^a ma de papier : II^s III^d. Item I^a crugua per cose de l'aigua a G. : IIII^d.
14. Item lo sabde apres (7 novembre), merluc : III^s VI^d. Item una cana de blanquet per Moss. : XXIII^d. Item I^a crugua per mostarda : III^d.
15. Item lo dimerc, en las octavas de Tots-Sanhs (8 novembre),

- baylie XXX^s per anar vas Moss. Rogier d'Armanhac. Item lengua de buo : XIII^d. Item una brostia de sucre rosat a G. II^s III^d. Item I^a cruguada de mostarda : III^s. Item paguie al faure de Brunequel : IIII^l II^s VI^d. Item als sartres de Biole LXIX^s III^d. Item XV^s IIII^d que avian despendut Moss. R. Aymar e Sicart a Paris.
16. Item aquest jorn n' resta am Moss. e aigui despendat XXX^l VI^s II^{de}, aissshi cum es contengut en la resta.
 17. Item lo dilhus que fo lo lhus davant S.-Marti (9 novembre), bailie a Maestre Johan : XX^s III^d. Item a Esteveno, lo falconie : IX^d. Item referar I pe : III^d. Item II fennas per far buguadas : XV^d. Item I^a galhina.
 18. Item lo mars apres (10 novembre), dos cuebricaps de seda per Na Ysabe : XVIII^s. Item II galhinas.
 19. Item lo mecres apres (11 novembre), non remas II galhinas.
 20. Item lo gos apres (12 novembre), II claos e CI^a moralha per I^a caicha e pel prestinh : IIII^s VI^d. Item car : XV^d. Item I^a lh. de doblas e de candelas : V^s VI^d. Item I^a galhina.
 21. Item lo vendres apres (13 novembre), merlus : V^s.
 22. Item lo sabde apres (14 novembre), huos : XVII^d. Item V lh. e carto e meg de fromatge : V^s. Item adobar las sabatas de Bernard, lo cueg : VI^d. Item sabatas a Joanet e a Liseta : IIII^s VIII^d. Item aussizem I moto.
 23. Item lo dicmerc apres (15 novembre) menec a Montalba per trameire la litiera a Madona, e costec entre drap e beta, e achas, e I colar am frauelas, e am manselas, am frauelas e autras manselas. e adobar las selas, e sobre singlas, e IIII singlas, e totas las autras adobaduras; montec lo tot : XII^l VI^s VI^d. Item bailie aquels que anero ab la litiera : III^s VI^d ab XII^d que despendero a Montalba. Item ferar : III^d. Item despendero los cavals : VI^d. Item V galhinas.
 24. Item lo lhus apres (16 novembre), referar I pe : III^d, e venc Na Marqueza e R. Johan de Sers, mezem VI galhinas.
 25. Item la mars apres (17 novembre) non re, mas III galhinas. Item aussizen I porc.
 26. Item lo mecres apres (18 novembre), car : XV^d. Item I cabas : IIII^d. Item mezem II galhinas.
 27. Item lo gos apres (19 novembre), bailie a Na Ysabe XII^d per ferar. Item meia onsa de seda blanca pel tot armier : VI^s.

- Item bailie a Maestre Johan, l'obrie : III^s. Item mezem III galhinas.
28. Item lo vendres apres (20 novembre), huos : II^s VI^d. Item bailie a Maestre Bernat, que anec a Moyssac, e a Mossen B. Aymar : XIII^d e m^a. Item sabatas al Maestre de Sicard : III^s.
29. Item lo sabde apres (21 novembre), peyshs : XXII^d. Item aussizem I moto. Item I^a galhina.
30. Item lo dimerc apres (22 novembre), corda : III^d. Item mezem II galhinas.
31. Item lo lhus apres (23 novembre), que fo lo lhus davant S^{ta}-Katharina, carn : XVIII^d. Item folrar lo guardacors de Liseta e de la donzela de Na Isabe : II^s III^d. Item cirar (?) III sest. de fromen : XIII^d.
32. Item lo mars apres (24 novembre) anie a Tholosa, e no mezem re, mas IIII galhinas.
33. Item lo mecres, el jorn de S^{ta}-Catharina (25 novembre), al menescalc per anar a Tholosa : XII^d. Item huos : III^d. Item al marit de la noyrissa : VII^s VI^d. Item aussizem II porcs e II galhinas.
34. Item lo jos apres (26 novembre) non re, mas III galhinas.
35. Item lo vendres apres (27 novembre) en fromatges : V^s III^d e m^a. Item huos : II^s. Item sabatas a W. Ferat : III^s. Item I^a emina de sal : XXI^s III^d. Item III fennas per far bugadas : XVIII^d.
36. Item lo sabde apres (28 novembre) venc lo senhe d'Audoy, e mezem en peys : V^s e III^d. Item V lh. d'oli : III^s IX^d. Item huos : IX^d. Item V lh. de candelas : VI^s VII^d. Item aussizem II porxs e I moto.
37. Item lo dimerc apres (29 novembre) non re, mas II galhinas.
38. Item lo lhus apres (30 novembre) non re, aussizen II porxs.
39. Item lo mars apres (1^{er} décembre) non re, mas III galhinas.
40. Item lo mecres. apres (2 décembre) non re. Item aussizen II porxs.
41. Item lo jos apres (3 décembre), I^a emina de sal : XXI^s III^d.
42. Item lo vendres apres (4 décembre), I fromatge : V^s e III^d. Item peysh : III^s IX^d. Item huos : XV^d. Item I^a cruguada de mostarda : III^s III^d.
43. Item lo sabde apres, que fo las vespras de S.-Nicolas (5 décem-

- bre), VI lh. de candelas : IIII^o IX^d e m^a. Item I^a pesa de buo : IIII^o VI^d. Item olas : VI^d. Item I^a galhina. Item aussizem I moto.
44. Item lo dicmerc, el jorn de Sant-Nicolao (6 décembre), non re mas VII galhinas; venc la molher de los (?) e Na Acnes, e I cavalier de Moss. R. de Durfort.
45. Item lo lhus apres (7 décembre), ferar I pe : IX^d; venc B. Agassa. Item aussizen II porxs.
46. Item lo mars apres (8 décembre), que venc Moss. e Madona, non re; aussizen I moto. Item I^a galhina.
47. Item lo mecres apres (9 décembre), car de buo : IIII^o IX^d. Item IIII lh. de candelas : V^o III^d. Item baichar VII canas de drap : II^o XI^d. Item meia onsa de seda pels obriers : IIII^o. Item aussizen I moto e II galhinas.
48. Item lo gos apres S. Nicolao (10 décembre), que lhi era lo Ministre, peys : V^o II^d. Item XVIII lh. d'oli : XIII^o VI^d. Item de candelas : XV^o IX^d. Item mesem VI galhinas.
49. Item lo vendre apres (11 décembre), merlus : II^o IX^d. Item huos : XII^d. Item sabatas a Guasbert : V^o III^d. Item III ternals de seda negra : II^o. Item oli lauri IX^d. Item grana vermeneira : III^m. Item clavels ferradors : XVI^d e m^a. Item I^a emina de sal : XVII^o e III^d.
50. Item lo sabde apres (12 décembre), peys : III^o IX^d. Item merlus : II^o III^d. Item car de buo : V^o III^d. Item IIII parels de sabatas a Na Bernada e a Na Esclarmonda, a la noyrisa e a la sirventa : XIII^o. Item bailie a Maestre Johan del Lac XXX^o. Item far lo mantel del mesatgie e la garniso : III^o. Item la cotardia d'Esteveno : III^o IX^d. Item veta : I^d. Item sabatas a Bertran de la Tor : IIII^o VI^d. Item aussizem I moto. Item I^a galhina.
51. Item lo dicmerc apres (13 décembre), a II masips que avio adobada rauba a Mayo : XXI^o.
52. Item lo lhus apres (14 décembre), non re.
53. Item lo vendres apres (18 décembre), merluc : II^o III^d. Item huos : IX^d.
54. Item lo gos apres (19 décembre), non re.
55. Item lo vendres apres (20 décembre), merluc : IIII^o VI^d. Item huos : XII^o.
56. Item lo sabde apres (21 décembre), bailie XIII^d a Cazas per

anar a Concoz. Item peysh : VII^s VI^d. Item XIII aunas de tela blanca : XXX^s e III^d. Item VII aunas d'estopas : XVIII^d. Item III parelhs de sabatas a las filhas : IX^s. Item aussizem I moto.

57. Item lo dicmerc apres (22 décembre), non re, mas III galhinas. Venc Moss. Johan de Chalo.

58. Item lo lhus apres venc Moss. B. de Durfort e Madona Joana ; en Amalric ; en P. de Vesis, et mesi III conils e III perlits : XVIII^s IX^d. Item car de buo : V^s VI^d ; pimen : II^s IX^d. Item neolas : II^s. Item I cabas : VII^d e m^a. Item en V lh. de candelas e doblas : XXVII^s VI^d. Item I^a loca de vi blanc : XXIX^d e m^a. Item sabatas a Pipo : XV^d. Item tirat XXX s. de mestura III^s.

59. Item lo mars apres costec d'estorgar tolho : VI^s VII^d e m^a. Item III ochaos de seda : III^s III^d. Item los fromatges que vengro de Figac VII lh. : II^s VI^d. Item V^s VII^d e m^a que avia despendut Duran, lo caratier que hom nolh avia bailat ab unas... que compret.

(La suite manque.)

V

Le cinquième fragment ne manque pas d'intérêt, il a rapport à la dépense faite à Toulouse par Jean de Moscardon, pour la selle ou litière de la dame de Bioule. On remarquera le prix de cette selle : 60 livres tournoises, qui représentent près de 3,000 francs de notre époque (1) ; la garniture de coffres armoriés (2, 3), le drap et les courtines de cette litière (4).

Les autres dépenses sont relatives à un couvre-chef pour Isabeau, femme de Hugues IV (8), l'achat de cordes (5), de soie (7), de cire (6, 10), de chandelles de suif (13), d'épices (15 à 20), d'un brayer pour le seigneur (22), d'une cotte de maille (23), d'une cervelière (28), d'une collerette pour madame (24), de diverses étoffes : serge d'Irlande pour chausses aux domestiques (26), doublet pour couvertures (27), drap brun (25), drap d'or (31), drap marbré (33), écarlate peinte (34), drap (35), hermines (31).

Comme on le voit, rien n'est plus varié que ces comptes, et les détails qu'ils fournissent confirment pleinement les synthèses et les déductions que nous avons consignées d'après d'autres documents, dans notre préface du *Livre de comptes des frères Bonis*.

Comptes de 1327

Aiso es la despensa facha a Tholosa per Moss. Johan de Moscardo.

1. Remembransa sia que Moss. Joh. de Moscardo anec a Tholosa lo mars davant Santa-Katarina e baylie per la sua ma al selie que fa la sela de Madona : LX¹ t.
2. Item als cofres : XXX^s t.
3. Item als senhals dels cofres : XVI^s VII^d t.
4. Item per VII canas e meia de drap dels tors e dels cambriers : C e XII^s VI^d t.
5. Item per una pesa de lardieira.
6. Item per X lh. de sera : XXX^s t.
7. Item per I^a onsa de seda blanca : VI^d VIII^s t.
8. Item per us cubrecaps a Na Isabe : XXIII^s t.
9. Item per la despensa que fe el menescal en II jorns am II rossis : XV^s t.
10. Item lo lhus apres S^{ta}-Lucia mesi a Toloza, per la ma del dig Moss. Johan, per XVI entortas de XLIIII lh. de sera, a II^s VII^d t. la libra, monta C e XIII^s VII^d t.
11. Item la fuelha e la lardieira en que fo plegat : XVI^d t.
12. Item VII lh. de sera, a III^s t. la lh., monto : XXI^s t.
13. Item meg quintal de candelas de sen : XLI^s VI^d t.
14. Item VI lansas, o VI alsagaias, e VI daicz : XLVIII^s t.
15. Item II lh. de gingibre : XIII^s t.
16. Item I^a lh. de pebre : V^s I^d t.
17. Item meg carto de safra : III^s III^d t.
18. Item I^a lib. canela : IIII^s t.
19. Item III lh. et I^a onsa de pimentas : XXII^d t.
20. Item IX lh. entre gingibrat e pinhonat : XXVII^s t.
21. Item I cabas en que mes tot : III^d t.
22. Item un braguie per Moss. : V^s t.
23. Item a la malha del corset : LX^s t.
24. Item unas coloi-ret per Madona : IIII^s t.
25. Item V canas de bru per Cazas e Mando : XXX^s t.
26. Item VIII canas de sarga d'Irlanda per causas als masips : XXXVII^s III^d t.

27. Item doblet per las cubertas de Mossenh : IIII^s t.
28. Item una servelieira per Moss. : V^s t.
29. Item la cofa per metre sus : XX^d t.
30. Item baichar los draps : VIII^s III^d t.
31. Item I drap d'aur et II erminis : LVI^s t.
32. Item bailie an Astorg Folco : VIⁱ VI^s t.
33. Item per VIII canas e mega de marbri que fo d'en Arnaut.
Garaut : XVIIⁱ t.
34. Item per III canas d'escarlata pencha : XIIⁱ t.
35. Item per III canas e meia de fuec que fo d'en P. Azema :
IIIⁱ X^s t.
36. Item de so què fo de l'obrador de Dona Teolieira, XVⁱ XII^s
VIII^d t., per so que fasia mestiers al corset.

*
* *

Et maintenant, s'il nous est permis d'ajouter quelques mots à la publication de ces feuilles éparses, échappées à une destruction inévitable, nous dirons que l'on peut tirer de ces comptes une conclusion absolument irréfutable, mais qui semble renverser des idées arrêtées et non moins injustifiées.

Ainsi, par exemple, alors que nous parlons de progrès, il est certain qu'à Bioule il y avait, au XIV^e siècle, des bouchers vendant la viande de bœuf et de mouton, et des charcutiers vendant la chair de porc. Aujourd'hui Bioule ne présente plus cette ressource, et si l'on veut objecter que le château peut-être achetait de la viande, mais non pas la chaumière, nous répondrons victorieusement par les chiffres ci-dessus, que si le château achetait les meilleurs morceaux, il en restait encore assez qui devaient trouver un débouché dans la population de Bioule.

De plus, nous sommes forcés de le répéter, il est curieux de constater que le seigneur de Bioule qui possède des bois réservés, achète du bois à bruler, qu'il achète encore du

poisson alors qu'il possède des redevances sur la pêche, qu'il fait ferrer ses chevaux et paie la ferrure alors qu'il a un maréchal à ses gages.

Certains historiens ont représenté la noblesse comme vivant en pays conquis sur le vilain. Les comptes de Bioule prouvent, par leur minutie même, que les seigneurs de Cardaillac payaient tout, absolument tout ce qui leur était nécessaire, et par le détail des journées soldées au ouvriers et ouvrières, on voit que rien n'était gratuit, pas même certains services.

Il ne faut donc pas, à priori, faire le procès d'une époque dont un voile épais couvrait, jusqu'ici, la vie intime. On doit plutôt attendre que cette vaste enquête qui se poursuit sur tous les points du territoire, grâce aux recherches dans les archives, les chartiers, les livres de notaires, vienne jeter un jour vrai sur des mœurs qu'on a jugées barbares sur de simples affirmations et dont on ne saurait, d'ores et déjà, méconnaître le caractère. Si ces temps troublés, qui virent l'envahissement de l'étranger, eurent leurs misères, leurs malheurs, leurs catastrophes, il est certain que bien des pages intimes de notre histoire nationale s'éclairent de clartés brillantes et glorieuses, et qu'en tout cas le cœur même de la nation vibrait aux grands mots d'honneur, de dévouement, de foi et de liberté.

ÉDOUARD FORESTIÉ.





UN PROJET DE RÉPARATION

A L'ÉGLISE

SAINT-SAUVEUR DE CASTELSARRASIN

AU XV^e SIÈCLE

Le 19 mai 1497, un architecte, deux tailleurs de pierre et trois maîtres-charpentiers arrivaient à Castelsarrasin, chargés par la communauté d'étudier l'état de l'église, du cloître et de la maison du prieur, et de donner leur avis sur les réparations à faire dans ces trois édifices. C'étaient Antoine Tréneulé, maître des œuvres royaux de la sénéchaussée de Toulouse; Lancelot Combézier, tailleur de pierre, expert-juré de Toulouse; Antoine Maur, tailleur de pierre de Moissac; Guillaume Reveyrolas, Jean Amaury et Antoine Bruelh, maîtres-charpentiers, de Toulouse et de Bourret. Après avoir prêté serment devant le juge de Villelongue de dire la vérité sur l'état des constructions, ils déposèrent avec beaucoup de netteté et de précision sur ce qui faisait l'objet de leur

examen, et leur rapport fut déposé aux mains de M. Rotundi, notaire à Castelsarrasin.

C'est ce rapport dont j'ai eu la bonne fortune de retrouver la copie collationnée, le titre primitif ayant disparu. Plusieurs pages même font défaut, et ce sont les premières. La copie porte, en effet, « *desunt paginæ.* » Ces pages renfermaient, sans doute, les constatations faites par la communauté, des considérations générales, et la décision prise par elle d'en référer à des hommes de l'art. La simple mention inscrite à la première feuille (cote 128) ne suffit point pour l'indication des archives où le titre avait été déposé et classé. Nos recherches sur ce point ont été infructueuses.

Les noms des experts, l'objet de leur visite, la prestation de serment, leurs qualités, en un mot les préliminaires habituels, sont écrits en latin : l'acte lui-même est rédigé en langue romane.

Ce document me paraît offrir assez d'intérêt pour vous être soumis. Tout d'abord, il fixe d'une manière certaine une date importante dans l'histoire archéologique de l'église Saint-Sauveur : celle de la construction du chevet, de beaucoup postérieure à l'ensemble de l'édifice. Le chœur était, en effet, comme les deux transepts actuels, terminé par un mur rectiligne coupant à angles droits les deux murs latéraux. D'ailleurs les caractères architectoniques de l'abside polygonale sont tellement distincts qu'on pourrait, même en l'absence de tout document, lui assigner une époque différente et moins éloignée. Toute incertitude disparaît devant le titre que j'ai l'honneur de vous signaler, et dont je dois citer quelques passages :

« Nos abem visitat premierament lo mur que traversa la gleysa et es subre la cor et la gleysa, sur lo grand arc et aquel troveren que es fendut a causa que no abia los piliers souffisans de part

defforo..... et per so disen que lo cal refar lo dit mur tout nau jusques à la voutla de la gleysa et la couverta del dit cor am balestriers et agulha et que y fault far dos piliers per deffora a l'endret del dit mur per tenir las voutlas que son fendudas e ruinosas que se obren et los caldra pendre en terro am bon fondamen et calra que ajan doas canas sous terra et una cana despès : et en acos fasen, sera entretegut lo dit cor a nostre abist. »

Il résulte donc de ce passage que l'église était, du côté du chœur, terminée par un mur droit. Les deux piliers extérieurs, jugés nécessaires pour résister à la poussée des voûtes, furent réellement construits, et cette longueur d'une canne (1^m 80) fixée par les experts fut adoptée : le mur fut démoli parce qu'il menaçait ruine, mais il ne fut pas reconstruit. J'ai observé au-dessus de la voûte, sous la toiture, les amorces de ce mur primitif, restées telles depuis sa démolition, et ce fut peu de temps après (car le chœur ne pouvait rester ainsi ouvert) que fut élevée l'abside polygonale actuelle. On obéissait d'ailleurs aussi, à Castelsarrasin comme en bien d'autres localités, à une habitude toute particulière à la fin du XV^e siècle, et qui consistait à modifier les dispositions primitives des églises des XII^e et XIII^e pour les agrandir en les restaurant.

Poursuivant leur examen, nos experts constatent que la charpente de l'église doit être renouvelée en entier : « *la cal fa nova de fustaria, a causa que ella es vielha, caduca e ruinosa, e no y a agut de tirans ne arbalestriers* ». Cette réparation fut faite, et si c'est la même charpente de 1497 qui dure encore, j'ai constaté, ces jours derniers, qu'il n'y manquait ni les tirants ni les arbalétriers, que les tirants étaient régulièrement suspendus au poinçon et que la flexion était utile.

Et se dirigeant vers la partie occidentale de l'édifice, les experts remarquèrent que l'escalier pratiqué au fond de l'église, dans l'épaisseur du mur, tombait en ruines. Le caril-

l'onneur était obligé de passer sur la voûte et de monter au clocher, à l'aide d'une échelle, ce qui devait nécessairement entraîner certains risques et causer quelques dommages. Ils conclurent donc à la reconstruction de la vis sur deux piliers en forme d'arcs-boutants, « *et tot aco*, ajoutent-ils, *cal far de teule et mortier franc.* »

En continuant leur ascension, ils constatèrent que la charpente qui supportait les cloches reposait sur la voûte du clocher. C'était évidemment un grave défaut, puisque cette charpente massive et compliquée fatiguait de son poids la voûte qui s'écrasait insensiblement : « *e no es rasonable que y sio*, » disent-ils avec raison. Cette charpente était d'ailleurs presque pourrie et fortement étayée, « *tota poyrida, e megerido am cop de pietges.* » D'après eux, la charpente doit reposer sur les murs, la vis monter jusqu'au clocher, et le clocher lui-même doit être couvert et protégé par une toiture, et ils ajoutent : « *Se no volen far un cloquier com se aperte, a mens que se fassa une couverta francesa bien feyte, à hueyt ares-ties et rodez... et couverta de teule accrochat e a tot lo tór de la dita couverta seran feytas aleyas com clare voye ou mureta et a cascam, une cargniola per tenir les aygas que tombaron de la dita couverta.* »

Enfin ces consciencieux experts émirent l'idée de construire dans le clocher un beffroi pour les cloches, un beffroi de « *bous razals de corralh*, » avec sommiers, plates, poutres outrières à chaque angle.

Ce fut leur dernière observation, en ce qui concernait l'église elle-même. Ils passèrent au cloître. Le côté occidental de l'édifice était adossé à la muraille de la ville et, comme elle, exposé au mauvais temps. Aussi avait-il souffert plus que les autres des intempéries. Nos experts le trouvèrent dans un état de délabrement complet et conclurent à ce que toute cette partie fut reconstruite à neuf, en faisant cette précision que l'on devrait laisser entre la muraille de la ville

et le cloître une allée assez large pour faciliter le service des remparts, et les charges de la ville « *què hom y puesta passar per deffensa et servitut de la villa.* »

Quant au prieuré, qui occupait l'espace compris entre les remparts et l'église, les experts le trouvèrent également bien mal entretenu et en mauvais état. Mais le procureur de l'abbé de Moissac, présent à l'inspection, ayant promis devant le juge de le rebâtir à ses frais, les experts ne crurent pas devoir dire comment il fallait le refaire, où à quelle somme s'élèverait la dépense. « *Lou proucurayre del dict abbat a offert davant mossen lo jutge de la reffar et bastir a son degut e no es pas besomb que devesisson so que y cal far, ni apreciar so que costara.* »

Enfin ils terminèrent leur visite par la sacristie. Le manque d'air et de lumière donnait beaucoup d'humidité à cette salle, et il était urgent d'y pratiquer ce qui pouvait lui donner l'un et l'autre, une fenêtre. « *E y fault far une fenestra ferrada et reguada de fer, et far un cassis de boy per portar le veyral per tam que hom la puesta hubre quam hom voldra per donar ayre... a causa que la humiditat per deffaut d'ayre guarta las cepas, vestiment et libres et sera la dita fenestra haulto de una cana si es possible, larga de tres pans.* » Cette fenêtre, ouverte au levant, fut percée conformément aux désirs des architectes et aux mesures qu'ils avaient fixées. Elle a 1^m80 de hauteur et 0^m80 de largeur. Elle est grillée de fortes barres de fer, et le châssis, à l'abri du mauvais temps, existe toujours.

Les experts voulurent aussi que l'on y pratiquât une rigole de plomb pour amener au dehors les eaux de la fontaine « *debès lo cementeri,* » qui y crouissaient : « *l'ayguo y demora e ten mas roumasica la dicta sacrestania.* »

Pour terminer leur visite et en allant, sans doute, s'agenouiller devant l'autel, ils remarquèrent que les ornements

étaient rares et que ceux qui existaient, laissaient beaucoup à désirer, probablement à cause du manque de ressources de la communauté. Ils furent d'avis d'acheter de beaux chandeliers à un écu la pièce : « *Nos semblo, disent-ils, que hom y devria comprar autres bels candeliers antro a ung scut la pessa, au lieu des dos socz de corralh an una punta de fer per tenir los candelas à la messa et vespras los dimentges et festas annuals.* »

Voilà, disent-ils sous forme de conclusion, des réparations bien nécessaires qu'on ne peut éviter. Le mur qui traverse le chœur menace ruine, la toiture du clocher est partout étayée, la poussée des voûtes ne trouve pas de résistance ; il est urgent de faire provision de matériaux indispensables pour ces réparations.

Quant à la dépense qu'entraîneront ces réparations, ils en fixent le montant à 2,700 écus, sans rabais possible, tant leur paraît rigoureuse et exacte leur évaluation. « *E disen que las ditas réparations tant de fustaria, massonaria, veyrich de la secrestonia, teularia et ferradura, la ma, mortier, canelhos et plomps, crochets et tot costara a nostre abist en tot dos milo sept cent scuts petit comptant per scut vingt et sept sols, sies deniès tournès.* » On dut certainement trouver que c'était une forte somme ; et ce que les chroniqueurs de l'époque appellent la « *malitia temporum*, » les guerres, la peste et les exactions de toutes sortes, devait la faire considérer comme exagérée. Ajoutez à ces hésitations cette habitude naturelle, si prudente de discuter un devis qu'elle semble faire partie de tout marché, si minime soit-il, et le dernier mot des experts vous paraîtra logique dans sa naïveté : « *An aquel près, lo faran ; et si lor semblo que foyse trop, que boton las ditas reparatious a l'encan publica, al mens offren, car per mens no las fairen pas.* »

C'est, vous le voyez, Messieurs, quatre cents ans avant notre époque ; le principe de l'adjudication publique, écar-

tant toute faveur, tout privilège, et appelant à un travail public quiconque se sent capable de l'accomplir.

Tel est, Messieurs, dans ses lignes générales et dans ses conclusion exprimées avec une rigoureuse exactitude, l'ensemble de ce devis de réparations. Nous appuyant sur les faits qui y sont constatés, et sur l'état des constructions relevé minutieusement, nous pouvons dire que c'est en 1497, ou peu de temps après, que le grand mur terminant le transept fut démoli; que par conséquent à cette époque furent développées les proportions jusqu'alors restreintes du chœur; qu'il faut fixer encore à cette année la construction des deux piliers extérieurs qui renforcent les murs latéraux, et dont les dimensions sont exactement conformes à celles que les experts avaient indiquées. Les cloches furent, dès cette époque, soustraites à l'action corrosive des éléments atmosphériques par l'adjonction d'une toiture.

Trois siècles s'écoulaient, et les vieux piliers, enfin las de supporter la tour, menaçaient ruine. Un travail de consolidation ayant été jugé nécessaire, les États, après bien des instances, allouèrent à ce travail, en 1772, une somme de 3,000 livres ¹.

Moins d'un siècle après cette réparation, la vieille tour de Saint-Sauveur était officiellement et irrévocablement condamnée. Elle a été reconstruite sur les mêmes plans et les travaux en furent poussés avec rapidité². Mais ce n'est plus la vénérable tour aux briques dorées par le soleil de huit siècles, qui avait résisté aux flots des jours, qui commandait au pays tout entier; forteresse hérissée de créneaux et lieu saint à la fois, couronnée de souvenirs de gloire, de luttes et de triomphes, sur laquelle enfin avait flotté si longtemps et si fidèlement la bannière des comtes de Toulouse. Sur ses anti-

¹ Archives municipales.

² Sous la direction de M. Olivier, architecte.

ques fondements une nouvelle tour s'élève, devant laquelle
l'artiste ou l'archéologue passe sans retrouver le témoignage
d'un passé disparu, car

Il lui manque la ride et l'antiquité fière,

et le rêveur qui passe ne s'attarde pas, puisqu'il n'entend
plus

Ce bruit mystérieux qui se mêle au silence,
Vague chuchotement des souvenirs confus.

PAUL FONTANIÉ.

Un plan par terre de l'église Saint-Sauveur permettra de se
rendre un compte exact de la partie refaite au XV^e siècle. On le
trouvera dans le prochain *Bulletin*.





LA
LANGUE PARLÉE PAR LES ANGLAIS

A L'ÉPOQUE

DE LEUR DOMINATION EN GUYENNE

Les procès-verbaux des séances de la Société mentionnent plusieurs épisodes d'une discussion engagée sur la difficile question de savoir si le patois montalbanais ne se ressent pas de la longue domination des Anglais en Guyenne. Qu'il me soit permis d'intervenir dans ce débat, non pour émettre une opinion en une matière qui m'est entièrement étrangère, mais pour rétablir certains faits notoires et élémentaires, tout en étant capitaux, dont, par un regrettable malentendu, le caractère, l'existence même ont été niés dans la chaleur du débat.

D'une part, des exemples de mots patois ont été fournis dont la tournure paraît anglaise. Je pourrais facilement en grossir la liste, mais sans pour cela apporter l'ombre d'une preuve en faveur de leur origine étrangère; car il faudrait, au préalable, montrer, documents en main, que ces mots

n'étaient pas usités en Quercy avant la domination anglaise; en linguistique, en effet, disent les maîtres, d'accord en cela avec le bon sens, l'étymologie n'est rien, aussi séduisante qu'elle paraisse, si l'on ne produit pas, au préalable, des monuments établissant la contemporanéité des deux langues. Un très honorable érudit cadurcien dépensa, il y a quelques années, une masse énorme d'érudition pour prouver que la langue romane découlait directement du sanscrit; avec les mêmes étymologies, il aurait pu prouver de même qu'elle sortait du lithuanien, du grec ou du teutonique, puisque les racines sont communes à la plupart des langues de la famille indo-européenne¹, mais il ne put malheureusement pas présenter, au membre de l'Institut qui le lui demandait, le moindre bout de patois quercynois remontant authentiquement à un temps voisin des migrations aryennes, pas plus qu'au temps où les Grecs colonisaient la Provence.

Ce n'est pas tout encore; pour que la démonstration fût complète, il faudrait établir, toujours par des documents probants, et non pas en coupant de droite et de gauche les assertions sans preuves des vulgarisateurs, que les Anglais de race ont résidé en grand nombre dans le pays, ce qui est formellement contredit par les rôles et les montres de cette époque. Pour les besoins de mon histoire en préparation, des sénéchaux du Sud-Ouest, j'ai dû suivre, *ligne par ligne*, les énormes in-folios de Rymer et de Thomas Carte, sans oublier ce qui a été publié des *Rôles gascons du Moyen-Age*, où, sauf peut-être pour le Bordelais proprement dit, on ne trouve guère qu'un ou deux noms anglais pour cent noms gascons, français et bretons. En dehors de Chandos, de Walkaffara et de Knowle (le Canole de Froissart),

¹ Voir Max Muller : *Essais de Mythologie comparée* (*Chips From a German Workshop*), traduction de M. Georges Perrot : Paris, Didier, 1875, pp. 24 à 60, et du même, la *Science du Langage*, avec les *Nouvelles Leçons sur la Science du Langage*, traduction de MM. Perrot et Harris, *passim*.

presque tous les chefs anglais sont de purs Gascons. En réalité, ceux que nos ancêtres appelaient les Anglais, quand eux-mêmes n'étaient pas pleinement dignes de ce titre, étaient des compatriotes nés entre les Pyrénées et la Loire, des Gascons servant sous le drapeau de leur suzerain légitime, le duc de Guyenne. On ne voit donc pas comment les Berducat d'Albret, les Souldan de Latrau, qui étaient des Preissac, les Ramonet del Sort, les Varambon de La Palu, les Madaillan de Montpezat, les Ferriol, les Brutails, et tant d'autres, auraient pu importer la langue anglaise en Quercy, eux qui parlaient exclusivement le gascon.

D'autre part, il a été soutenu que l'anglais est une langue toute moderne, qui n'est en usage dans la Grande-Bretagne que depuis l'avènement des Tudor; d'où la conclusion que les insulaires parlant exclusivement le français, pendant la guerre de Cent ans, n'ont pu donner au dialecte gascon les mots dont il s'agit.

Il y a là une exagération, sinon une méprise véritable, causée, sans doute, par une confusion de mots auxquels on a donné une signification trop absolue, méprise qu'il importe de faire cesser, maintenant surtout que tant de Français sont capables de lire dans les textes originaux Mandeville et Chaucer, auteurs qui, d'après certains, ont écrit leurs œuvres en français, tout comme Homère et Virgile, sans doute!... L'anglais, tel qu'on le parle aujourd'hui, ne date guère que du XVI^e siècle, tout comme le français d'ailleurs, tout le monde est d'accord sur ce point; mais ce serait une étrange erreur d'admettre qu'il s'est formé de toutes pièces, à cette époque, par une sorte de génération spontanée, non pas même comme un argot, mais comme un volapuk. Il est également vrai que, jusqu'à la fin du XIV^e siècle, le français abâtardi des Anglo-Normands resta l'idiome officiel de tous les corps politiques et de tous les personnages dont l'existence se rattachait à la conquête normande. Mais il ne faut

pas oublier que c'était un français tout particulier, fortement empreint du goût du terroir, et d'une allure telle qu'on s'en moquait jusqu'à la cour de Richard II. Écoutez Chancer, dans son *Prologue to the Canterbury tales*, dépeignant dame Églantine la noble abbesse :

*And french she spake ful fayre and fetisly
Ofter the scole of Stratford-atte-Bowe;
For french of Paris, was to hir un-kow¹.*

Bien avant Édouard III et ses règlements pour restaurer la langue nationale dans les tribunaux, les parlements et les écoles, l'opinion publique blâmait hautement cette affectation ridicule de parler une langue étrangère :

*Right is that Inglishe, understoud.
That was born in England;
Freynshc use this gentilman.
Ac everich English can²,*

disait le traducteur du roman d'*Arthur et Merlin*, et *Peter Ploughman* relevait tout aussi vivement le même travers :

*French use this gentleman
And never English can³.*

Ce vieux langage national, que les successeurs de Guillaume le Conquérant avaient bien pu dédaigner, mais non

¹ Malgré sa facilité, je crois devoir traduire ici cet anglais du XIV^e siècle :
« Elle parlait français parfaitement et correctement, comme on l'enseigne aux écoles de Stratford-Athbow; mais le français de Paris, elle ne le savait pas »

² « Il faut entendre l'anglais lorsqu'on est natif d'Angleterre; et ces gentilhommes qui emploient le français pourraient aussi bien parler anglais. »

³ « Ce gentilhomme ne fait usage que du français et jamais de l'anglais. »

détruire, c'était l'anglo-saxon que Langland, dans les vers ci-dessus, composés en 1350, appelait déjà *english*. Bède le Vénérable s'en était servi au VIII^e siècle pour traduire une partie de la Bible, et c'est de lui que se servit encore, en 1383, John Wicliffe pour mener à bonne fin le même travail. Si le français eût été alors la seule langue parlée de l'autre côté de la Manche, l'« *Étoile du matin de la Réforme*, » comme on appelait le célèbre théologien au XVI^e siècle, s'en fût assurément servi, puisque son but était de rendre le livre sacré accessible à tous. Pourtant son anglais est tenu pour excellent, pour « vraiment moderne » par les critiques les plus délicats. Avant Wicliffe, John de Mandeville avait déjà publié en anglais fort correct la curieuse relation de son voyage. Puis vint un digne émule du Dante, de Pétrarque et de Boccace, Geoffroy Chaucer (1328-1400); tout le monde a lu et admiré ses *Contes de Canterbury*, dont j'ai cité plus haut assez de vers pour prévenir l'erreur de ceux qui les supposeraient écrits en français, comme cela devrait être, d'après ce qu'on nous a affirmé au cours du présent débat... Je n'insiste pas, me contentant de renvoyer, sinon aux auteurs *anglais* des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, du moins aux traités courants de littérature anglaise, sans même invoquer les graves autorités de Borlace, de Watt, de Hallam, d'Allibone et de Taine.

En résumé, bien que l'aristocratie anglaise affectât encore au XIV^e siècle de parler français, l'ensemble de la nation parlait anglais, et cette langue, depuis le début du siècle, commençait à être aussi prisee qu'elle avait été méprisée auparavant. De sorte que les soudards anglais de la guerre de Cent ans ne devaient pas employer un langage bien différent de celui que Shakspeare met dans la bouche de Pistol, de Nym et de Bardolphe, dans son *Roi Henri V*. Il se pourrait donc qu'ils eussent pu inoculer quelques bribes

d'anglo-saxon à la langue romane, ou bien qu'ils eussent importé quelques termes gascons chez eux, s'il était vraiment démontré qu'ils ont séjourné en Guyenne assez longtemps pour cela.

JULES MOMMÉJA.

Pavillon Peiresc, 26 octobre 1896.





U N E

MAISON DE SAINT-ANTONIN

DU XVIII^e SIÈCLE



Telle qu'elle est, la maison Vaissière ne remonte pas au-delà du XVIII^e siècle. Avant cette époque, la place qu'elle occupe était remplie par deux anciennes maisons appartenant aux grand'tantes du propriétaire actuel ; elles ne les habitaient pas. Or, il se présenta un jour un locataire bon enfant et quelque peu original, dont voici brièvement l'histoire. Il se nommait Molinier. Aussi bien doué du côté de l'esprit que du côté de la fortune, M. Molinier dans sa jeunesse, tourna ses regards vers le barreau, et garda sa robe d'avocat jusqu'au jour où, perdant un procès dans lequel il avait mis toute sa confiance, il jura de ne plus plaider. Il tint parole... à demi ; car entré peu après au Séminaire, il en sortit avocat du bon Dieu et devint prébendier de Carrendier.

Or, se présentant un jour aux deux vieilles demoiselles, il leur tint à peu près ce discours : « Je me trouve sans proches parents, mettez vos demeures à mon entière disposition, je

les transformerai selon mes goûts, et, à ma mort, elles vous reviendront. » Le marché fut conclu, et M. Molinier entreprit sur l'heure l'original monument que nous allons décrire.

Son premier soin fut de réunir en un seul les deux bâtiments ; on trouve des traces de cette unification en plusieurs endroits notamment dans la différence de niveau qui se remarque au passage de la cuisine dans la salle qui s'ouvre en face. Ce travail dut soulever parmi les contemporains quelques doutes sur sa solidité, car le prébendier crut bon de protester en faisant graver, au milieu d'un fronton arqué soutenu par des pilastres qui surmontent la porte d'entrée, les deux vers latins suivants :

*Stet domus hæc donec fluctus formica marinos
Ebibat, et totum testudo perambulet orbem.*

En pénétrant dans la demeure de M. Léon Vaissière, l'œil découvre des appartements délaissés, dont l'aspect soigné, rehaussé de vieilles peintures, dénote chez le prébendier de Carrendier large abondance de la bourse unie aux gracieux caprices de l'artiste. C'est dans ces salles du rez-de-chaussée que, durant les troubles de la Révolution, le prêtre traqué célébrait les saints mystères en secret au milieu d'un partie de son troupeau tremblant.

Turnons à droite, prenons l'escalier à la suite de l'obligeant propriétaire qui va nous renseigner avec une parfaite bonne grâce.

La rampe sur laquelle nous nous appuyons et qui s'élève du rez-de-chaussée au grenier en traversant l'unique étage est en fer forgé ; elle remonte à l'année 1777. Cette date est découpée à jour dans une plaque circulaire qui décore le départ de la rampe. Divers paliers régulièrement distribués vont nous permettre de nous arrêter un instant et d'exercer notre

sagacité devant trois curieuses inscriptions fort outragées par le temps.

La première n'est autre que le fameux sonnet de Desbarreaux, celui-là même qu'on donne d'ordinaire, dans les « Morceaux choisis » de littérature, comme le modèle du genre; la deuxième est également un sonnet, dans lequel M. Molinier répond à Desbarreaux; la troisième enfin, toujours sous forme de sonnet, est une réponse à la deuxième, et provient, comme celle-ci, de l'ancien avocat. Les cadres de ces inscriptions sont de larges lambrequins aux couleurs défraîchies, couronnés : le premier par un simple nœud, le deuxième par une sorte de tiare, et le troisième par une forme humaine dont le symbolisme est assez vague. Au-dessus de chaque sonnet se lit son titre en grosses lettres majuscules dont le vermillon qui les animait a disparu; voici ces titres selon l'ordre des sonnets : *Sonnet*. — *Réponse au sonnet*. — *Réplique à la réponse*. L'initiale de chaque mot était également peinte en rouge.

Remarquons, avant de les reproduire, que les deux réponses au sonnet de Desbarreaux sont des tours de force, l'auteur ayant trouvé moyen, sans sortir d'un seul et même moule, de varier à deux reprises sa pensée avec autant de noblesse que d'aisance. Voici, du reste, la transcription à peu près complète des trois sonnets :

SONNET

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité !
Toujours tu prends plaisir à nous être propice :
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans blesser ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice.
Ton intérêt s'oppose à ma félicité
Et ta clémence même attend que je périclise.

Contente ton désir puisqu'il t'est glorieux.
 Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux.
 Tonne, frappe, il est temps, rends-moi guerre pour guerre.

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit !
 Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
 Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ !

RÉPONSE AU SONNET

Puisque mes jugements sont remplis d'équité,
 Au pécheur pénitent je veux être propice.
 Il est vrai que ton crime a lassé ma bonté ;
 Mais je puis pardonner sans blesser ma justice.

Oui, quoique la grandeur de ton impiété
 Ne laisse à mon courroux que le choix du supplice,
 Tes cris, qui m'ont fléchi, font ta félicité.
 Mon amour ne veut pas qu'un cœur contrit périsse.

Toujours de faire grâce il me fut glorieux.
 Je suis touché des pleurs qui coulent de tes yeux ;
 Au seul impénitent je déclare la guerre.

Un soupir m'adoucit ; si le péché m'aigrit,
 Mon fils, qui te réclame arrête mon tonnerre.
 Que puis-je refuser au sang de Jésus-Christ ?

RÉPLIQUE A LA RÉPONSE

Malgré tous mes forfaits, Seigneur, ton équité
 Prononce en ma faveur et se montre propice.
 Je punirai le mal qu'épargne ta bonté
 En exerçant sur moi les droits de ta justice.

Oui, je sens tout le poids de mon impiété.
 Repose-toi sur moi des rigueurs du supplice ;
 Pour recouvrer l'espoir de ma félicité,
 C'est peu que je m'immole (il faut que je)¹ périsse.

¹ Les mots entre parenthèses sont d'une authenticité douteuse.

De macérer mon corps (je serai)¹ glorieux.
 J'arroserai mon lit des larmes de mes yeux.
 A ma chair, à mes sens je livrerai la guerre.

Si mon état passé te révolte et t'aigrit,
 Si le présent ne peut arrêter ton tonnerre,
 Pour l'éteindre j'aurai le sang Jésus-Christ !

Et maintenant poursuivons notre visite. Nous voici dans un appartement dont l'ameublement indique une salle à manger. Tout y respire un parfum d'antiquité ; la vieille fontaine en marbre rouge de Montricoux n'a pas quitté sa place, pas plus du reste qu'un magnifique buffet, principal ornement de la pièce. Ici encore il a été fait une large part à la peinture. Voici les scènes des repas réciproques de la cigogne et du renard ; voilà des restes de deux paysages complets avec le hameau, le berger et son troupeau. Mais avant de quitter ce lieu, observez, dans deux cadres différents, ce dîner servi et cette table chargée de desserts. Ils sont l'œuvre d'un artiste qui se disait « peintre de Louis XVI » et qui n'avait cependant pas l'air de se douter qu'il existât des lois de proportion et de perspective. Voyez plutôt : ici c'est un chien qui paraît de grosse espèce et qui cependant s'efface devant un chandelier de grandeur ordinaire ; là, c'est un verre qui écrase de ses dimensions les dindons disposés en ordre sur la table ; ailleurs ce sont des fauteuils microscopiques luttant vainement contre de monstrueux raisins. C'est ici que résidait un perroquet d'illustre mémoire, oiseau rare à l'époque dont nous parlons, qui faisait l'admiration et l'étonnement des paysans. A tous ceux qui l'approchaient, la bête loquace jetait invariablement ces mots : « *Qual demandos ? — Moussu ? — Yés pas !* »² Il savait encore bien d'autres

¹ Voir la note précédente, p. 249.

² Qui demandez-vous ? — Monsieur ? — Il n'y est pas !

tours ce jacot-là ; si la vieille servante *Xanétoun* était encore là, elle ne me démentirait pas ; qu'il suffise, pour donner la note de son espièglerie, de dire qu'on le prenait pour le diable en personne.

De la salle à manger on peut passer sur un petit balcon donnant sur un jardinet. Ce balcon possède une rampe en fer forgé, agrémentée primitivement d'ornements tels que fleurs de lis, soleils, etc. Mais les fleurs de lis furent brisées durant la Révolution. Il ne reste plus guère que quelques soleils. L'on aperçoit de là les accoudoirs en fer forgé des fenêtres du rez-de-chaussée et du premier étage ; on découvre également tout près du parterre, perchées sur une toiture, deux statues fortement mutilées ; l'une, représentant « l'hiver, » est la dernière survivante des quatre saisons que M. Molinier avait distribuées dans son jardin. L'autre est une joueuse de vielle. Mentionnons encore le délicieux paysage que l'œil savoure de ce lieu. Tandis que nous admirions le roc d'Anglars dans toute sa majesté, les côteaux avec leur tendre verdure, la rivière qui coulait douce et lente dans son lit festonné, l'aimable propriétaire nous contait l'histoire du prébendier de Carrendier, et, dans une digression sur la Collégiale de Saint-Antonin, voici ce qu'il nous disait : « A la Révolution, les chanoines disparurent. Déjà avant cette époque leur nombre avait bien diminué ; il n'en restait plus que trois là où précédemment on en avait compté douze avec autant de prébendiers. Néanmoins, en souvenir de leur prospérité passée, les trois chanoines faisaient servir tous les jours des repas de douze couverts, et tous les mets non consommés étaient distribués aux pauvres... »

Mais nous voici loin de notre sujet. Revenons à la salle à manger pour pénétrer de là dans la chambre de M. Molinier : cette chambre possède une cheminée en marbre du pays, le long des murs sont suspendues des tentures rouges encadrées par des baguettes dorées. Nous remarquons en outre

une commode, une glace du siècle passé et des peintures dont les sujets pas plus que l'exécution n'ont rien d'intéressant.

J'ai hâte de vous introduire dans le sanctuaire de la maison, dans la bibliothèque. C'est une belle pièce on ne peut plus confortablement disposée et éclairée par une large fenêtre. Les boiseries qui la décorent courent le long des murailles, s'interrompant à peine pour laisser place à la cheminée et au bureau ; une galerie de bois les couronne. Au-dessus de cette galerie M. Molinier avait placé une série de petites scènes peintes sur carton : on y voyait en particulier un mari rossant sa femme. Au-dessus de la porte est une fenêtre représentant une salle de bibliothèque avec deux lecteurs dont l'un est assis l'autre debout. A droite de ce tableau on voit le Temps, symbolisé par un vieillard à longue barbe appuyé sur sa faux. Des deux côtés de la fenêtre, le prébendier avait fait écrire sur deux médaillons à fond bleu-noir les pensées suivantes qui jettent un jour nouveau sur son caractère :

1^{er} MÉDAILLON A GAUCHE

De mes appartements, voici le plus commode :
Artistement construit à la nouvelle mode,
On n'en voit guère ailleurs de mieux rangés qu'il l'est.
Livres, rayons, bureau, tout y paraît dans l'ordre.
Pour un homme à talents, tout y rit, tout y plaît :
C'est ici qu'un censeur admire et ne peut mordre.

2^{me} MÉDAILLON A DROITE

Dignes fruits des talents, rares présents des cieux,
Unis pour enrichir la retraite que j'aime,
Quand je suis avec vous, je me plains en moi-même
Et repais mon esprit de mets délicieux.

Perdus au milieu des livres, nous découvrons deux médallions en carton, portant imprimées les deux maximes suivantes :

*Egregios cumulare libros præclara supellex
Ast unum utilius volvere sæpe librum.*

*Instar apis debet variis excerpere libris
Mellifluo ut manet dulcis ab ore liquor.*

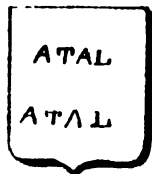
Ne disons pas adieu à cette bibliothèque, tant chérie de celui qui l'organisa, sans raconter une anecdote qui s'y rapporte. M. Molinier avait fait faire son buste en cire, particulièrement ressemblant ; il ne l'ignorait pas et s'amusait de temps à autre à habiller son image et à lui donner sa place à son bureau ; puis, se dissimulant, il jouissait tout à son aise de la méprise de ses visiteurs, qui adressaient vainement la parole au buste muet.

Nous venons d'explorer une des plus curieuses habitations de Saint-Antonin ; bien d'autres, sans doute, lui enlèvent la palme par leur antiquité ou la richesse de leurs sculptures ; peu la surpassent en originalité. Nous trouvons là un exemple, malheureusement trop rare aujourd'hui, de l'union de la fortune, de la science et de l'art qui, harmonieusement fondus sont une source de satisfaction pour l'homme,

Ne partons pas sans adresser un sincère merci à M. Léon Vaissière, de qui nous tenons les renseignements ici consignés, et terminons par une historiette :

De chaque côté de la porte d'entrée de la maison d'où nous sortons se trouvaient deux écussons tenus par des personnages ; il n'en reste plus qu'un pour attester la véracité de ce récit. M. Molinier avait déjà, comme nous l'avons vu, affirmé en vers latins la solidité de sa demeure. Or, il se trouva des censeurs pour lesquels la langue de Virgile demeura sans éloquence et qui continuèrent à tourner l'œuvre

en ridicule. Pour ceux-là, la réponse qui devait leur fermer la bouche fut faite en patois et gravée en ces termes sur les écussons mentionnés :



Cette nouvelle protestation resta, hélas ! sans effet, comme la première, mais non sans riposte, car un malin écrivit au-dessous :





NOTES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU DÉPARTEMENT



Le fief des Malhols et son église.

**Droits de pêche de l'abbaye de La Garde-Dieu,
sur la rivière d'Aveyron.**

Le fief des *Malhols*, ainsi dénommé par de nombreux titres provenant de l'abbaye de La Garde-Dieu et par un plan dressé vers la fin du XVII^e siècle, était situé sur les bords de l'Aveyron, dans le grand coude formé par cette rivière à un kilomètre environ au nord du village d'Albias.

Ce fief n'était pas la propriété exclusive de l'abbaye de La Garde-Dieu, puisque nous voyons, par certains actes déposés aux archives départementales, que les doyens de Cayrac percevaient, dès 1277, une partie des revenus des Malhols, et que les abbés de Saint-Marcel avaient inféodé, avant l'an 1304, l'île de ce nom ¹.

¹ Une bulle du pape Innocent IV, mentionnée dans l'*Inventaire sommaire des Archives du département de Tarn-et-Garonne*, par MM. G. Bourbon et C. Dumas de Raully, met sous la protection du pape les maisons et jardins du lieu des *Malhols*, appartenant à l'abbaye de La Garde-Dieu. (H. 32, f. 88, fonds de La Garde-Dieu.)

« 1304. — Inféodation par le seigneur-frère Arnaud de Labarde, abbé de Saint-Marcel, ordre de Cîteaux, à R. de Gordon et à Hugues, son frère, de l'île appelée de *Malhols*. près des Condamines, aux conditions où Vital Hugues la tenait auparavant; elle est sur le fleuve d'Aveyron, etc. Acte reçu à la porte de l'abbaye, le mardi après la Pentecôte 1304, sous le roi Philippe,

En 1692, messire Godefroy Maurice de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, seigneur de Nègrepelisse, prétendit que cette terre devait lui faire rente, comme étant comprise dans le consulat d'Albias, dépendant du comté de Nègrepelisse.

Les frères Garrigues, tenanciers des Malhols, s'opposèrent à ces prétentions et produisirent, à cet effet, les titres ci-après, provenant des archives de l'abbaye de La Garde-Dieu¹.

Ces documents inédits offrent une certaine importance au point de vue historique de cette abbaye et font mention des abbés Jean III Vidal, en 1258; Jean IV Manuel, en 1271 (dont le *Gallia* fixe la durée extrême de l'abbatiate à l'année 1270); Pierre IV Sireyjol, en 1457, et Jean X Des Prez, en 1510.

Ils nous font connaître, en outre, l'existence d'une église placée sous le vocable de saint Pierre, qui s'élevait encore, vers le milieu du XV^e siècle, sur cette terre des Malhols, et la confirmation des privilèges de la bastide d'Albias par le roi François I^{er}.

1^{er} mai 1258.

Frère Jean Vidal, seigneur-abbé de La Garde-Dieu, avec le consentement de frère Raymond de Concoz, prieur, et de frère Arnaud de Navazac, cellérier, inféode la terre des Malhols avec toutes ses dépendances à Jean de Saint-Ribier, moyennant la rente annuelle de 3 setiers de froment et 1 setier de noix, à la mesure royale du château d'Almont,

le seigneur Géraud de Bolène étant seigneur d'Almont, R. évêque de Cahors; en présence de Guillaume Brenier de la bastide d'Albias. Arnaud Ebrard, notaire. » (*Inventaire sommaire*, id. H. 45, f. 2, fonds de Saint-Marcel.)

¹ Nous trouvons les traces de ce différend, en 1699, dans la série H, f. 41, de l'*Inventaire sommaire des Archives du département de Tarn-et-Garonne*, par MM. Bourbon et C. Dumas de Rauzy, à l'article intitulé : « Avis sur les affaires de la communauté » portant que l'abbaye de La Garde-Dieu peut réclamer contre le duc de Bouillon, comte de Nègrepelisse, qui a usurpé un fief dans Albias. Ce doit être, sans doute, le fief des Malhols.

portés le jour de la fête de saint Julien au moulin de la Lande.

Cet acte fut reçu dans l'abbaye de La Garde-Dieu, le 1^{er} mai 1258, par P. Bos, notaire de Mirabel, en présence de R. de Font-Avirola, P. Faure (neveu dudit seigneur abbé) et frère Ginal Torners, moine de l'abbaye; régnant : Louis, roi de France ; Alphonse, comte de Toulouse, et Barthélemy, évêque de Cahors ¹.

1^{er} juillet 1271.

Frère Jean Manuel, abbé de La Garde-Dieu, baille à fief la moitié de l'eau de Coguol, sur l'Aveyron, à Guillaume Carbonnel, habitant de la bastide d'Albias, moyennant le cens annuel de 8 sols de Cahors à la Toussaint et 12 deniers d'acapte.

Item. Que si rete lo predig abas a si e a sos successors e a la predicha maio e al coven per totz tems en cadan cent peishs de malha de vert uol en aital maniera : los cinquanta la vespra de Nadal e los autres cinquanta al digels a la sena aportats e reduts a la sobre dicha maio de Lagarda-Dio.

Item. Doas alampreas de foi-

Plus, ledit abbé se réserve pour lui et ses successeurs, et pour la susdite maison et couvent, pour tout temps, chaque année, 100 poissons de la grosseur de la maille du bartuel (engin), de la manière suivante : 50 la veille de la Noël et les autres 50 le Jeudi-Saint, apportés et rendus à la susdite maison de La Garde-Dieu.

Plus, deux lamproies de fouène

¹ Chaque titre porte la suscription suivante : « Tiré d'un grossoyé en parchemin trouvé dans les archives du couvent de l'abaye de Lagarde-Dieu, par moy, notaire royal de Réalville, exhibé par le révérent père Jean Verdier, religieux et sindic dud. couvent, et par luy retiré après avoir deuement collationné l'extraict sus escrit tant sur led. grossoyé que sur un extraict lié à iceluy signé par de Bosseti, notaire, en ces termes : « *Datum pro copia de Bosseci, not.* » Led. grossoyé ayant pour scel un parafé, en foi de quoi me suis signé avec led. sieur Verdier et Pierre Montet, habitant dud. Réalville, qui l'a extrait en la forme cy-dessus aud. couvent, ce 18 janvier 1693. Signé : Verdier, sindic ; Montet, Alauzet, notaire royal. »

chena¹ per totz tems en cadan pour tout temps, chaque année,
 qu'el sobredig sensatier o sos or- que le susdit tenancier, ou ses
 dehens deu redre entre Pasquas héritiers, doit rendre entre
 et Pentacosta o quatre sols de Pâques et Pentecôte, ou à défaut
 Caorcenssi aquelas averno podia. 4 sous de Cahors.

Acte reçu à Montagudet, dans la maison de W. Lhammart, le premier jour de juillet, l'an 1271, par Guillaume de Bone, notaire public de Mirabel, en présence de B. Roques, prêtre de l'église de Mirabel, et de frères R. de Sorard, G. de Bone, W. de Bone, L. de Lescout, religieux de La Garde-Dieu; régnant : Philippe roi de France; Alphonse, comte de Toulouse; Barthélemy, évêque de Cahors.

3 février 1457.

47 reconnaissances de la terre des Malhols consenties par frère Pierre Sireyjol², abbé de La Garde-Dieu. Il est dit dans plusieurs de ces titres que certaines parts confrontent avec la terre de l'église de *Saint-Pierre des Malhols*³. (Actes reçus par Cheyssani, notaire de Caussade.)

25 septembre 1510.

Jean Des Prez, abbé de La Garde-Dieu, seigneur de Montpezat, baille à nouveau cens la terre des Malhols à 8 habitants d'Albias. (Géraud de Bosseti, notaire de Molières.)

¹ « Le copiste du XVII^e siècle a traduit le mot *foichena* par *fouissine*, foëne : trident en fourche, à plusieurs branches pointues et barbelées, qu'on lance à certains gros poissons. M. Jean Castéla, le meunier-poète, en a découvert une énorme, à trois dents, dans le lit de l'Aveyron, à Loubéjac, et en a fait don à la Société archéologique. J'en possède une plus récente, à six dards, trouvée dans les environs de Montauban; c'est avec une fouène de cette espèce qu'on pêche généralement les lamproies et les anguilles. » (Note de M. Jules Moiméja.)

² Sirajol dans le titre.

³ La donation d'une partie du dimaire des Malhols fut faite à Ratier Mancelly, doyen de Cayrac, l'an 1277. (*Inventaire sommaire*, loc. cit. G. 494.)

Il se trouve, parmi les pièces jointes au même dossier, une copie, malheureusement incomplète, de la confirmation des privilèges, faits aux habitants de la bastide d'Albias par le roi François I^{er}, par lettres-patentes données à Amboise au mois d'avril 1518 ¹,

L. BOSCUS.



Castelsarrasin au XVII^e siècle.

LETTRE D'AMORTISSEMENT POUR LES CONSULS ET HABITANTS
DE CASTELSARRASIN, DIOCÈSE DU BAS-MONTAUBAN ².

LOUIS, par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre, à tous présents et à venir salut. Par nostre édit du mois de décembre 1686 enregistré où besoin a esté, en considération des sommes qui ont été payées par la communauté de la province de Languedoc pour les taxes d'amortissement en conséquence de l'édit du mois d'avril 1639 de la somme de 3,000,000 de livres à nous accordée par ladite province en l'année 1649 et du 6^e denier des dites taxes payées en exécution de l'édit du 29 décembre 1652, ensemble de la somme de 150,000 livres ordonnée être payée au garde de nostre thrésor royal par nostre édit du mois de décembre 1686, nous avons amorti les droits réels et facultés appartenant aux communautés des villes, bourgs et paroisses de la dite province, depuis quelque temps qu'ils aient été possédés et acquis..... en exécution duquel édit les consuls et habitants du lieu de Castelsarrasin du diocèse du Bas-Montauban nous avaient fait remontrer que pour jouir du bénéfice d'iceux ils ont rapporté le dénombrement des biens, droits et facultés qu'ils possèdent, consistant en une place publique au milieu de laquelle est

¹ Communication de M. Léonce Attié, de Caussade.

² Archives du Parlement de Toulouse : *Édits*, t. XXVIII, p. 277 v^o (arrêts et sentences).

située la maison commune sur des piliers de brique et au-dessous la halle qui sert aux marchands les jours de foires et marchés pour estaller leurs marchandises, ensemble les boucheries, les poids de la ville et les mesures du bled, laquelle place confronte la maison de messire Arnaud de Rotondy, évêque de Béziers, et autres, et du couchant avec la maison des Carmes et autres, plus les vacants appelés les Tuileries contenant environ cinq cétérées, le tout herme et inculte confrontant de l'orient au grand chemin allant à l'abbaye de Belleperche et à Castelferrus et du couchant à une pièce de terre du sieur Joseph de Druilhe et autres ; les deux articles ci-dessus ont été reconnus à nous lors de la confection du papier terrier sous la censive annuelle de six livres. Plus la communauté nous a payé annuellement le jour de l'Ascension 10 livres tournois petits pour la 3^e partie des amendes que nous avons le droit de jouir dans la présente ville et ses dépendances comme il est porté par la reconnaissance de 1384 et 1462. Plus ladite ville possède aussi dans l'enclos de ladite ville la place appelée le Chasteau contenant environ un arpent et demy confrontant du levant au jardin des sieurs Prévost et Saint-Sardos et autres, et du couchant Jean Hometous et autres, pour laquelle elle nous paye tous les ans d'albergue la somme de cinq livres suivant l'acte d'inféodation du 5 avril 1628. Plus possède deux tours situées à la porte neuve servant de prisons dont l'une est bastie sur ladite porte où se tient le geôlier et l'autre est contigue faisant une ligne courbe au-dehors, confrontant de l'orient avec la muraille de la ville et du couchant à ladite muraille et autres et nous paye annuellement d'afforme pour le droit de geôle la somme de cinq livres, plus une maison servant de collège pour instruire la jeunesse dans laquelle ont fait trois classes différentes contenant environ 150 cannes situées près la porte de Garonne, confrontant du levant la rue allant de l'issue de ladite porte, et du couchant le coin appelé

des Maurous et maison de Jean Saint-Sardos, bourgeois. Plus possède 3 fours situés dans l'enclos de ladite ville dont le revenu annuel est affermé au profit de ladite communauté ; le premier situé au coin de Granel, dont la maison contient environ 50 cannes, confronte de l'orient avec ledit coin du Granel aboutissant à deux grandes rues et du couchant maison d'Antoine Bosc et autres, le deuxième est situé près la maison de noble François-Joseph de Druilhe appelé le four de Miech contenant environ 50 cannes, le troisième four est situé entre la grande rue du Soleil et la grande rue qui va à la porte de Toulouse, appelé le four de Couderc contenant 45 cannes, confrontant du levant à la maison du sieur Custos, avocat et autres, et du couchant et du septentrion lesdites grandes rues. Tous les biens susdits, droits et facultés ont été reconnus à nous au mois de décembre 1671, par devant le sieur Melet, conseiller au sénéchal de Thoulouse, commissaire en cette partie, scavoir la place publique, celle du Chasteau, et le droit de geôle ; et les trois fours avec la maison du collège ont été reconnus en même temps dans la même reconnaissance sous un droit de lods et pour lesquels fours on a baillé un homme vivant, mourant et confisquant qui est Bertrand Causse, marchand qui est encore en vie et comme il est plus à plain esnoncé en ladite reconnaissance dans laquelle est fait mention des anciennes reconnaissances faites à nous en 1462 et 1364... Plus (les consuls) sont encore juges en toutes causes criminelles en ladite ville et juridiction de Castelsarrasy dans l'étendue de laquelle est le lieu de Saint-Porquier qui est entouré de fossés et fermé de parois eslevées, auquel il y a trois consuls portant livrées qui ne connaissent que des dommages comme est le lods vignes et jardins, lesquels consuls de Castelsarrasy jouissent aussi dans la ville et juridiction de Castelsarrasy de la justice basse jusqu'à la somme de 3 livres et de toute la police à quelle somme qu'elle puisse aller. Plus ont droit sur tous les mou-

lins nageant sur la rivière de Garonne, attachés à ladite juridiction le 38^{me} du revenu d'iceux quitte de tous frais, outre autre 32^{me} qui nous appartient. Plus ont la faculté de tenir trois foires dans ladite ville chaque année, la 1^{re} le 4 novembre, la 2^e le jour de Saint-Eutrope, la dernière le jour de la décollation de Saint-Jean-Baptiste et un marché tous les jeudis; ont pouvoir de prohiber l'entrée du vin estranger dans la ville sauf qu'il soit recueilli dans les fonds des habitants, à peine de confiscation et d'amende, suivant l'exigence des cas, et à l'égard des fossés et murailles de la ville, ils déclarent qu'ils en ont l'usage au moyen des réparations qu'ils font annuellement tant aux dits fossés qu'aux murailles, comme il appert par diverses délibérations tenues à cet effet et que les fossés ne leur servent presque de rien, la moitié d'iceux étant pleine d'eau croupissante provenant des égouts et des eaux pluviales de la ville. Et les deux tours qui sont à la place du Chasteau sont dépendantes de l'inféodation faite en l'année 1628 aux héritiers de Pierre Amade sous la rente de 8 livres chaque année, suivant l'acte passé par Igon, notaire. Plus ont affermé une antre tour appelée des Mouches aux héritiers d'Antoine Picourdy et Jean Dombios sous la rente de 50 sols par acte reçu par ledit Igon, notaire. Plus ont la faculté d'aller et passer par toutes les villes et places de la sénéchaussée de Thoulouse, Quercy et Agenois marchant et portant denrées et marchandises par eau et par terre, sans nous payer aucuns péage, leuds ni redevances, suivant les privilèges accordés par les roys et par Henri IV^e en l'an 1597; déclaration de la dite communauté que les héritiers d'Alpinien Mézamat leur font rente de la somme de 15 livres chaque année à raison d'un chenevier donné à fief à ses autheurs, situé derrière le jardin des Révérends Pères Capucins suivant l'acte du 3 février 1685 et reconnaissance faite ensuite le 16 septembre 1660, confrontant du levant et midi les terres des dits héritiers, du cou-

chant la muraille du jardin des dits Capucins et autres, comme aussi le sieur Duvila leur fait de rente cinq sols pour un tap de terre qu'il a devant sa métairie, suivant la reconnaissance du 12 juillet 1637. Plus jouissent d'un petit vaquant de terre herme et inculte de 6 à 7 coups situé au terroir de Terrebru, confrontant du levant les vestiges du canal de la rupture faite par la rivière de Garonne en 1478 et adiguée par arrêt du Parlement de Thoulouse en l'année 1507, et du couchant le chemin qui va au port de Très-Cassés et autres. Plus 3 poignérées de terre pré situées au terroir du Manieu pour convertir en un chemin royal pour aller de la présente ville à Garonne..... Plus 1 poignérée 4 coups pour convertir aussi en chemin pour aller au dit lieu de Castelferrus et à Saint-Aignan acquis suivant le contrat du 26 décembre 1662.

Lequel dénombrement a esté reçu par les dits commissaires suivant leurs ordonnances du 22 janvier dernier et en conséquence nous ont fait très humblement supplier les rendre capables à toujours de la possession des dits héritages par eux possédés et contenus au dit dénombrement et de vouloir leur accorder nos lettres d'amortissement sur ce nécessaires.

A ces causes et en conséquence des édits du 19 avril 1639 et 29 décembre 1652 rendus sur la levée des taxes et d'amortissement et après avoir fait voir en nostre conseil les édits du mois d'avril et décembre 1686 et le dénombrement des biens, droits et facultés possédés par les habitants du dit lieu de Castelsarasy y attachés sous le contre scel de notre chancellerie, de nostre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, nous avons permis et permettons aux dits consuls et habitants de Castelsarrasy et à leurs successeurs de tenir et posséder les héritages, droits et facultés ci-dessus exprimés et contenus en leur dénombrement et à cette fin les avons bien et duement amortis et amortissons par ces présentes

signées de nostre main sans qu'eux et leurs successeurs
puissent être contraints d'en vider leurs mains, bailler homme
vivant, mourant et confisquant, faire foi et hommage à nous
et à nos successeurs roys, payer aucuns droits et devoirs
seigneuriaux.

Si donnons en mandement à nos amés et féaux commissaires
les gens tenant nostre cour de Parlement à Thoulouse et à
nos aussi amés et féaux conseillers les gens tenant nostre
cour des comptes, aides et finances de Montpellier que ces
présentes ils fassent enregistrer et du contenu en icelles jouir
et user les dits consuls et habitants de Castelsarrasy,
pleinement, paisiblement et perpétuellement.

et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, nous
avons fait mettre nostre scel à ces présentes.

Donné à Fontainebleau au mois d'octobre de l'an de
grâce 1688 et de notre règne le 46^e. — LOUIS, *signé*. —
Par le roy : PHILIPPEAUX, *signé*. — Visa : BOUCHERAI, *signé*.

Lesdites lettres scellées du grand sceau de cire verte à
lacs de soye rouge et verte. Ont été enregistrées dans le
registre du Parlement de Thoulouse en conséquence de
l'arrest du septembre 1690.

Saint-Porquier au XVII^e siècle.

LETTRE D'AMORTISSEMENT POUR LES CONSULS ET HABITANTS
DE SAINT-PORQUIER, DIOCÈSE DU BAS-MONTAUBAN ¹.

LOUIS, par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre,
à tous présents et à venir, salut. Par nostre édit du mois

¹ Archives du Parlement de Toulouse : *Édits*, t. XXVIII, p. 185 v° (arrêts
et sentences).

de décembre 1686, enregistré où besoin a esté, en considération des sommes qui ont été payées par les communautés de la province de Languedoc pour les taxes d'amortissement, en conséquence de l'édit du mois d'avril 1639, de la somme de 3,000,000 de livres à nous accordées par la dite province en l'année 1647..... (*et le reste comme dans la lettre d'amortissement pour Castelsarrasin*)..... en exécution duquel édit les consuls et habitants du lieu de Saint-Porquier, du diocèse du Bas-Montauban, nous auraient fait remontrer que pour jouir du bénéfice d'iceux ils ont rapporté le dénombrement des biens, droits et facultés qu'ils possèdent, consistant en une maison appelée de Saint-Clair, que la dite commune tient conjointement avec la consorce de l'église de Saint-Porquier, de laquelle la dite communauté se sert pour tenir les assemblées politiques, confrontant du levant la maison presbytérale, la rue allant à l'église entre deux, et du levant la maison des héritiers de Jean Deban, laquelle maison fut reconnue en faveur du roy, en 1384, par Bernard Coulin, sur la censive du public de 5 deniers toulzas, payables annuellement à la feste de la Toussaint, plus la propriété des boucheries, pour lesquelles nous avons accoutumé de prendre pour tout droit de redevance les lombes de tous les pourceaux qui se tuent et débitent pendant l'année aux dites boucheries, et les têtes et pieds des bœufs et des vaches qui se tuent et débitent dans les boucheries le jour et fête de Noël, par l'exercice de laquelle les consuls et communauté ont fait bastir à la dite place, qui est entre les deux portes de la dite ville, du costé de Garonne, une boutique. Plus la propriété des forges du dit lieu, lesquelles ils divisent quelquefois pour la commodité des habitants, et auxquelles tous les habitants, tant de la dite ville que du consulat, sont obligés d'aller éguiser et accommoder tous les outils aratoires, et de payer le droit au forgeron que la dite communauté a établi, soit comme fumier ou autrement, pour

lesquelles forges il en paye annuellement à nous un cestier bled froment et un cestier mouture, mesure de Castelsarrasy, en considération de ce que les consuls ont le droit d'aller prendre du bois dans la forest royale pour faire le charbon nécessaire pour l'entretien des dites forges, ainsi qu'il est exprimé dans la reconnaissance à nous faite par les consuls en 1384, dans laquelle la dite boucherie est aussi reconnue en notre faveur sur les redevances ci-dessus exprimées. Plus une plate-forme ou terrasse, avec un petit patus au-dessous, sise à la sortie de la porte de la ville du costé de Garonne, laquelle plate-forme, patus et terrasse peuvent contenir trois coups, et furent reconnus à nous, en 1384, par Jean Guiraud, habitant de Paris, sous la censive de trois pougeoises annuellement. Plus il y a annuellement trois foires à la ville de Saint-Porquier et un marché tous les lundis de chaque semaine, pour l'exercice desquelles foires et marchés il y a un poids public qui est tenu dans la susdite maison sus-mentionnée. Plus ont la faculté de pêcher, chasser, faire des tours, pigeonniers, moulins à vent, viviers et garennes. Plus possèdent un patus au milieu duquel il y a une fontaine de briques, laquelle confronte du levant, midi, couchant et septentrion les chemins publics tendant à la Garonne. Plus la faculté de jouir des murailles et fossés de la dite ville, que la dite communauté tient réparés sans en retirer aucun revenu ni émolument. Plus le droit et faculté d'aller prendre bois dans la forest royale de Saint-Porquier, soit pour la construction et réparation de leurs maisons, soit pour le chauffage et faire dépaître leur bétail dans la dite forest. Plus la faculté de se servir de fours pour faire cuire leur pain, pour n'y avoir banalité de four dans la dite ville. Plus une place au milieu de laquelle il y a un puits, laquelle est au-devant de l'église, confrontant du levant avec l'ancien cimetière..... Déclaration des dits consuls qu'ils ont dans la dite ville et consulat l'exercice de la basse justice jusqu'à

la somme de 3 livres, pour ce qui regarde les demandes de salaires des valets et servantes, et pour toute sorte de dommages qui se commettent aux fruits des biens des dits habitants, et que les droits d'amortissement de toutes lesquelles facultés ayant été taxés en l'année 1639 à la somme de 66 l. 23 s., ils l'avaient payée suivant la quittance qui leur fut fournie, lequel dénombrement a esté reçu par les dits commissaires.

A ces causes et en conséquence des édits du 19 avril 1639..... *(et la suite comme dans la lettre d'amortissement précédente).*

Donné à Fontainebleau, au mois d'octobre de l'an de grâce 1688 et de nostre règne le 46^e. — LOUIS, *signé*.

CH. DE MÉZAMAT DE L'ISLE.

Nous avons cru utile d'insérer dans le *Bulletin* les documents qui précèdent, extraits des archives du Parlement de Toulouse, qui contiennent des descriptions intéressantes, à des points de vue différents, de l'état de deux de nos villes du département dans les dernières années du XVII^e siècle.



Puygaillard-de-Quercy.

Il y a quelque temps, l'un des membres de notre Compagnie, M. Azémar, aujourd'hui à Toulouse, alors juge de paix à Monclar, dans notre département, faisait des recherches sur Puygaillard-de-Quercy, et il en communiquait le résultat à notre Président.

Le travail de M. Azémar, qui a déjà reçu des annotations de notre savant confrère M. Dumas de Rauly, n'est peut-être

pas très complet, mais il renferme néanmoins des renseignements intéressants, et il nous a paru qu'il n'était pas sans utilité d'en donner une analyse pour l'histoire des privilèges et coutumes des anciennes communes de notre pays.

Entre la vallée où coule la Vère et celle où prend sa source le petit ruisseau dit de Vaïssac, qui se jette dans l'Aveyron près de Montricoux, s'élève une éminence sur laquelle fut fondée, à une date qui n'a pas été précisée, la bastide de Puygaillard, comprise dans la vicomté de Bruniquel. C'était, au Moyen-Age, une petite ville close de murailles et de fossés, qui avait des foires importantes et un marché chaque semaine. Les guerres religieuses du XVI^e siècle et les épidémies, si fréquentes à cette époque troublée, en diminuèrent malheureusement la population, à tel point que les maisons habitées n'étaient plus qu'au nombre de cinq en 1657, ainsi que l'établit un arrêt du conseil d'État du 10 novembre, qui réduisit le chiffre des cotes imposables. Pour justifier cette réduction, il est dit, en outre, dans ce même arrêt, que les trois quarts des terres n'étaient plus cultivées, et que les vignes, faute de soins, au lieu de cent pipes de dîme, n'en donnaient plus que dix ou douze.

Tandis qu'ils étaient en instance pour obtenir la diminution de tailles royales, les habitants de Puygaillard avaient, en même temps, un procès avec leur seigneur direct pour obtenir une modération des redevances qu'ils lui payaient. Ce procès se termina par une transaction intervenue, le 3 mai 1648, avec François-Roger de Comminges, vicomte de Bruniquel, baron de La Verrouille, et antérieure par conséquent de neuf ans à l'arrêt du conseil d'État. Les clauses qu'elle renferme méritent d'être rapportées.

Après un assez long préambule, il est stipulé, d'abord, qu'il sera payé au seigneur, pour chaque sétérée de terre,

un boisseau de blé¹, un boisseau de seigle, un boisseau d'avoine, mesure de Bruniquel, et quatre deniers d'argent, le tout exigible le 28 août, jour de la fête de Saint-Julien. Ces redevances ne devront pas, d'ailleurs, se confondre avec le droit de dîme inféodée que le seigneur continuera à percevoir conjointement avec le prieur de Saint-Maffre, sans, toutefois, que cette dîme s'applique au safran, au lin, au chanvre et au foin, attendu qu'il est de coutume de n'en point payer pour ces récoltes. Sont maintenus, pour chaque sétéree, le droit de 12 deniers en cas de vente, et celui de 16 deniers advenant mutation du seigneur. Quant au droit de préléation, le seigneur sera tenu, lorsqu'un projet de vente lui aura été notifié, de faire connaître par acte public s'il entend l'exercer, et, dans l'affirmative, il devra, dans le délai d'un an, payer réellement et sans remise le prix d'acquisition.

Les habitants de Puygaillard, comme ils l'ont fait de toute ancienneté, demeureront toujours libres de cuire leur pain à tel ou tel four que bon leur semblera, et pareillement d'aiguiser « leurs harnais aratoires » à telle ou telle forge qu'ils voudront.

Pour droit de fouage, les dits habitants payeront au seigneur une paire de gélines à la fête de Noël pour chaque feu ou chef de famille; plus, pour le droit d'alberge, 30 livres à la même fête, et, moyennant ce, la place communale, « dite la place, » demeurera à leur disposition, sans être tenus, à l'avenir, d'en payer aucune rente.

Afin de pouvoir faire tant la levée des rentes ci-dessus que l'imposition des tailles royales, il est arrêté qu'il sera fait, aux frais des tenanciers, l'arpentement des biens, et qu'il sera délivré au seigneur un livre terrier après cet

¹ La sétéree valait à Bruniquel 216 a. 85 c. Le boisseau valait 4 l. 56 c.

arpentement, qui sera renouvelé de quarante ans en quarante ans, toujours aux dépens des bien tenants.

Sont confirmées les anciennes immunités, aux termes desquelles les habitants de Puygaillard « ont faculté de bâtir pigeonniers, tenir viviers, chasser et pêcher en toute liberté. » Ils pourront, d'ailleurs, continuer à tenir leurs foires aux jours de Saint-Vincent et de Saint-Martial, et d'avoir, toutes les semaines, un marché, le mercredi.

Les consuls du dit lieu de Puygaillard, suivant la coutume, porteront livrée mi-partie rouge et noire, et connaîtront de toutes affaires regardant la police, ensemble des dommages et torts apportés aux terres, du salaire des serviteurs, de l'arrachement et de la plantation des bornes, de l'occupation des chemins et passages, et autres matières sommaires. En ce qui concerne la justice, tant civile que criminelle, il a été arrêté que le seigneur la fera rendre par son juge et ses officiers dans le dit lieu de Puygaillard et non ailleurs.

Finalement a été convenu et accordé que les habitants jouiront de tous autres privilèges, franchises ou immunités dont eux ou leurs prédécesseurs ont joui, bien qu'elles ne soient pas écrites au présent contrat. Etant aussi convenu et accordé que toutes les rentes que le seigneur prend sur la dite terre seront nobles et immunes de taille et de toutes autres charges.

Outre ce, les consuls, habitants et bien tenants de Puygaillard payeront au dit seigneur vicomte de Bruniquel la somme de 600 livres, une fois tant seulement, dans le délai de six mois, et, en considération de ce, ils seront quittes de tous arrérages de rentes et autres droits ou devoirs seigneuriaux.

Sont aussi demeurés d'accord qu'il sera permis aux dits habitants ou bien tenants de bailler leurs biens situés dans la dite juridiction de Puygaillard à telles personnes qu'ils

jugeront à propos, en payant audit seigneur la rente exprimée au présent contrat et la taille au roi. Les dits habitants promettent, enfin, d'être bons et loyaux serviteurs envers leur seigneur, et celui-ci promet toute protection.

Le vicomte de Bruniquel, qui s'était montré si bien disposé à l'égard de ses vassaux de Puygaillard, regretta-t-il la transaction de 1648, qui avait été pourtant régulièrement insinuée et autorisée par la cour du sénéchal de Quercy, au siège de Montauban? Il paraît qu'il en attaqua la validité, mais elle fut maintenue dans toute sa teneur, le 21 août 1663, par arrêt de la chambre de l'Édit séant à Castres, et le vicomte condamné aux dépens modérés, à 40 livres envers les consuls de Puygaillard.

Le livre terrier prescrit par la même transaction n'ayant été ni remis au seigneur, ni même établi, il fut réclamé par ministère d'huissier, le 22 avril 1742, au nom de très noble et très puissante dame Marie-Anne de Comminges, marquise de Rochechouart, vicomtesse de Bruniquel et, en cette dernière qualité, seigneuresse de Puygaillard. Les habitants de Puygaillard étaient dans leur tort; ils s'exécutèrent en faisant confectionner le dernier cadastre qui ait existé avant 1789.

Les documents que nous veçons d'analyser, d'après le travail de M. Azémar, lui avaient été communiqués, pendant qu'il était juge de paix à Monclar, par le maire de Puygaillard, descendant direct de M^e Maury Brousse, premier consul de cette commune au siècle dernier.

MILA DE CABARIEU.





PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Séance du 3 juin 1896.

Présidence de M. le chanoine POTTIER.

Membres présents : MM. le chanoine Pottier, *président* ; Dumas de Raully, le président Moll, le chanoine Graule, Fontanié. Clavierie, le chanoine Calhiat, Guibal, Joseph Maury, l'abbé Maury, le chanoine Contensou, de Bellefon, le capitaine de Castellane, le docteur Boë, le docteur Coste, Guirondet, le commandant Duchaussoy, Deloche, le colonel Konne, G. de Gastebois, le comte de Vezins, Buscon, *secrétaire*.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Relativement à l'église de Saux, mentionnée au procès-verbal, M. le Président rappelle combien il est à souhaiter que cette petite église à coupole si bien conservée, désaffectée du culte depuis des années, puisse être à l'abri de la destruction. La Société archéologique, ayant été reconnue d'utilité publique, pourrait, le cas échéant, en devenir acquéreur.

M. le Président se réjouit de la présence de M. le chanoine Graule, depuis longtemps membre correspondant de notre Compagnie, et qui a participé à plusieurs excursions de la Société. Sa savante monographie sur Lescure (Tarn) a attiré l'attention du Gouvernement sur cette petite localité, et lui a valu une subvention de 40,000 francs pour la restauration de l'église.

Il est procédé au dépouillement de la correspondance.

MM. de Fontenilles, de Mila de Cabarieu, Forestié, Dardenne,

de Rivières, Bourdeau s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

M. Pasquier adresse une brochure sous ce titre : *Monitoire en 1540 à propos de la nomination d'un chanoine à la cathédrale de Toulouse.*

M. le Président rappelle le deuil qui, depuis la dernière réunion, a frappé la Société. M. Émile Bessières, chevalier de la Légion d'honneur et maire de Castelmayran, était un homme d'une bonté, d'une générosité d'âme, d'une valeur morale considérable, dont il avait donné des preuves lors de l'inondation de 1875. Pendant la guerre franco-allemande, il s'était engagé pour défendre le pays envahi. M. le Président a représenté la Compagnie aux obsèques de M. Bessières, ainsi que MM. de Monbrison, Fontanié, Capela, Couderc-Mimerel et le général Lacoste de l'Isle; au nom de ses confrères, il exprimera à la famille Bessières et à M. Germain Rous, gendre du défunt, la part prise à leur malheur par la Société.

M. de Caminel de Bonnafous, chef au 17^e escadron du train, vient d'être nommé lieutenant-colonel. Cet avancement a le précieux avantage de maintenir notre confrère à Montauban, ce dont se réjouit notre Compagnie.

M. le chanoine Pottier signale le précieux envoi de plus de quatre-vingts volumes de sa collection par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

M. Jules Momméja continue, dans la *Revue de l'Agenais*, la publication du voyage de la Société archéologique en Italie.

Dans la *Revue de l'Art chrétien*, Mgr Barbier de Montault publie une étude magistrale sur les mosaïques des églises de Ravenne.

M. le Ministre des Beaux-Arts annonce l'ouverture du Congrès des Sociétés des Beaux-Arts à la date du 20 avril 1897. Les Mémoires doivent être envoyés avant le 1^{er} février.

M. l'abbé du Vernet, curé de Saint-Pierre-del-Pech, remercie la Société de sa nomination de membre correspondant. Il offre, en même temps, de nous communiquer les notes recueillies pour sa *Monographie de l'Abbaye de Saint-Maurin* et intéressant notre département. Cette proposition est acceptée avec reconnaissance.

Mgr Barbier de Montault adresse quelques notes relatives à la

publication, dans le *Bulletin*, du *Reliquaire d'Ardus*, par M. le chanoine Pottier.

M. J. Maury, avec sa grande compétence, apprécie le dernier ouvrage de M. Albert Soubies, membre de la Société, sur l'*Histoire de la Musique allemande*. La presse a déjà fait un très grand éloge de cette publication.

M. le docteur Boë signale à Gandalou, sur l'emplacement du camp des Vandales, la découverte d'une épée en bronze de la période gauloise.

Voici la note fournie par notre confrère :

NOTE SUR UNE ÉPÉE GAULOISE EN BRONZE TROUVÉE A GANDALOU,
PRÈS CASTELSARRASIN

« Dans le courant du mois de mars dernier, un propriétaire de Gandalou, labourant son champ à l'aide d'une charrue à vapeur, fouillait ainsi le sol jusqu'à 1^m 20 ou 1^m 30 de profondeur, quand brusquement la nature du terrain changea : sur une surface de 3 à 4 mètres, au lieu de la terre compacte, il trouva une sorte de poussière noirâtre qui se souleva comme une fumée, et d'où s'échappa l'épée de bronze dont je vous présente les photographies. Ces photographies sont dues à notre aimable et obligeant collègue, M. Louis Capela, et je suis heureux de les offrir, en son nom, à la Société archéologique.

« Le paysan de Gandalou ne se doutait pas qu'il venait d'exhumer, du soc de sa charrue, la sépulture d'un ancêtre, probablement d'un chef gaulois, enseveli là, avec ses armes, bien avant la venue de Jésus-Christ. Je dis *avec ses armes*, car à côté de l'épée roulait un objet à peu près rond, une « casserole informe, » suivant l'expression du paysan, objet qui était peut-être un casque gaulois. Mais cette « casserole informe, recouverte de vert-de-gris, sans queue, » ce sont encore les expressions du peu archéologue paysan, lui déplut, et il la jeta sur la route, où toutes les recherches faites depuis pour la retrouver ont été infructueuses.

« Il faut donc nous contenter de l'épée, épée en bronze qui mesure 0^m 60 de longueur; la pointe seule manque. Sa largeur à la partie supérieure est de 0^m 04.

« Par son élégance, sa forme heureuse, le fini de son travail, la simplicité de ses ornements, elle rappelle l'épée grecque, dont

elle diffère néanmoins, comme nous le dirons plus loin. Comme cette dernière, la lame offre des filets qui vont en s'épanouissant vers la poignée et la resserrent entre deux bandes aplaties, découpées en demi-cercle; elle y est maintenue par six gros rivets. La poignée est ornée de lignes finement gravées, dont les unes sont parallèles, suivant l'axe de l'arme, les autres formant un dessin régulier dans les intervalles. Un séjour de 2000 ans dans la terre a recouvert cette belle arme d'une magnifique patine.

« On trouve la reproduction figurée d'une épée semblable dans le grand ouvrage de Duruy, *Histoire des Romains*, tome III, page 101. Le savant historien la fait remonter à l'époque celtique. L'ancienneté de Gandalou, antique *oppidum* gaulois, permet d'assurer que cette arme a été à l'origine réellement enfouie à l'endroit d'où elle vient d'être exhumée. Son authenticité non douteuse est un argument contre l'opinion de ceux qui prétendent que ces épées de bronze ne sont pas gauloises, mais romaines, et qu'il faudrait en ce cas les considérer comme des spécimens de l'épée grecque, imitée par les Romains dans les derniers temps de l'Empire, où ceux-ci empruntèrent leurs armes aux peuples les plus divers.

« Notre épée, du reste, diffère de l'épée grecque en ce qu'elle n'est pas rétrécie vers la poignée, ni renflée en se rapprochant de la pointe, ce qui faisait ressembler l'épée grecque à une feuille de sauge. Notre épée est bien l'épée gauloise, celle de nos pères, qui pesa lourdement un jour dans le plateau de la balance romaine. »

M. le chanoine Graule rappelle, à ce sujet, avoir vu, lors de l'excursion archéologique en Belgique, des épées semblables, garnies de cabochons, au musée de Namur.

M. le chanoine Calhiat présente le compte rendu d'un article de M. G. Perrot (contenu dans le *Recueil de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*) sur le costume homérique; on connaissait à cette époque la toile et le lin; il n'est jamais parlé des vêtements de soie.

M. Gabriel de Gastebois rend compte de l'excursion de la Société à Caylus, Lacapelle-Livron et Saint-Antonin, et fait revivre, de la façon la plus attrayante, le charme de cette journée.

M. l'abbé Galabert envoie les notes suivantes sur le monastère

de Costejean, dans la vallée de la Bonnette, près Saint-Antonin, et sur le costume des religieuses qui l'habitaient :

LE COSTUME DES RELIGIEUSES DE COSTEJEAN

« Les excursionnistes de la Société archéologique admiraient naguère le site gracieux et les constructions XVII^e siècle du couvent de Costejean, dans la vallée de la Bonnette, non loin de Saint-Antonin. Ajoutons à cet agréable souvenir une note pour faire connaître le costume des religieuses qui l'habitèrent au XV^e siècle.

« La prieure, Flors de Narbonne (*Narbonezio*), étant morte, fut remplacée par Valérie de La Vaysse, religieuse conventuelle. Celle-ci fut reconnue comme prieure par les consuls de Saint-Antonin, patrons du monastère, le 8 avril 1438 (n. st.), dans la maison du prieuré sise dans la ville, et où les religieuses s'étaient réfugiées, par crainte des gens de guerre qui battaient la campagne.

« Or, quelques jours après, le 28 du même mois, intervint le frère de la défunte, Jean de Narbonne, moine bénédictin, prieur de la Panouze de Cernon, qui, en vertu d'une cession faite par Barrave de Castelnau, abbesse de Leyme, s'empara de la dépouille de sa sœur, pour la donner en partie à Jeanne Séguieyre, religieuse du même couvent, à seule charge de prières.

« C'étaient *unam culcitram competentem, unum pulvinar, unum lodicem, duo linteamina, unum coffrum tant que remaneat dicto prioratui bastide de Costa-Johan; unam ranpam blanqueti sine manicis et unam capam albam de cadissio cum uno capitergio; unum breviarium completum de Salterio, Sanctoralis et Feriali... cum literis rubeis...*, et ante Sanctoralis sunt Regule. — Le dit bréviaire devait faire retour à la maison de Narbonne.

« Le costume, tel qu'il est décrit, n'est évidemment pas complet. La robe blanche sans manches, qui paraît ressembler à la cotte hardie, le manteau blanc de cadis avec son capuchon, tout cela vous rappelle que le monastère de Costejean, par sa filiation de Leyme, suivait la règle de Cîteaux, et que les religieuses devaient donc être habillées de blanc. Mais nous savons qu'il y a souvent différence entre le droit et le fait ; c'est pourquoi il nous a paru intéressant de dire ici ce que le hasard d'une donation a fait passer dans les registres du notaire Jean de Sérignac ¹, et de

¹ Archives de Tarn-et-Garonne. Jean de Sérignac, notaire de Saint-Antonin, 1437.



ÉPÉE GAULOISE EN BRONZE TROUVÉE A GANDALOU



grossir un peu l'histoire d'un couvent sur lequel les documents sont des plus rares.

« Ajoutons que le 6 mai l'abbesse de Leyme révoqua, comme obtenue par surprise, la donation consentie à Jean de Narbonne ¹. »

M. l'abbé Taillefer adresse une note sur

LES MIRACLES DE SAINT MATHURIN A LAUZERTE

« Dans notre travail sur les pèlerinages de Lauzerte, nous avons dit un mot des miracles qui avaient lieu, au XVIII^e siècle, à la chapelle de Saint-Mathurin. Nous ajoutons qu'une délibération du conseil de la communauté en faisait foi. Une enquête dut être faite sur ce point, mais il n'en est pas resté trace aux archives. Voici la délibération en question :

« Donc, le 18 mai 1710, le conseil étant assemblé, le sieur
« d'Aumon, premier consul, a représenté que de toutes parts on
« est informé des grandes merveilles que Dieu fait, tous les jours,
« par l'intercession de saint Mathurin, en faveur de ceux qui ont
« recours à ce grand saint, et particulièrement à une petite fille
« de Saint-Aurelh et une autre femme, lesquelles étaient boiteuses
« et ne pouvaient marcher que sur des potences; qui, le 10^e du
« courant, étant venues à l'église Notre-Dame faire leur dévotion,
« et s'étant beignées de l'eau qui est dans le bein de la dite église,
« qu'on appelle le bein de Saint-Mathurin, elles s'en retournèrent
« marchant bien et sans potences, qu'elles quittèrent sur le dit
« being; et quantité d'autres personnes, qui se sont dressées au
« même saint, se sont trouvées tout à fait soulagées. C'est pour-
« quoi les dits sieurs consuls ont voulu convoquer l'assemblée pour
« délibérer si elle trouve à propos de présenter une requête à
« Mgr l'Évêque de Caors pour le supplier de nous donner un com-
« missaire pour en dresser tels verbaux qu'il trouvera à propos,
« sur le témoignage de plusieurs personnes qui ont vu la dite fille
« et la dite femme, lorsque ce grand bonheur leur arriva, et par
« quantité d'autres qui ont eu d'autres faveurs de ce saint, offrant
« d'exécuter ce que la communauté trouvera à propos.

« M. Thouron, procureur du roi, syndic de la communauté,
« requiert la dite assemblée de délibérer là-dessus, vu que c'est
« un bien public.

¹ Voir la note précédente, p. 276.

« Après que les voix ont été recueillies par le sieur d'Aumon, il
 « a été conclu que les sieurs consuls, au nom de la communauté,
 « présenteront requête à Mgr l'Évêque de Caors, et le supplieront
 « de vouloir donner un commissaire pour informer de toutes les
 « merveilles que Dieu fait par l'intercession de ce grand saint, et
 « d'en dresser son verbal pour servir à future mémoire. »

« Copie de cette délibération fut expédiée, le 4 juin suivant, à
 Mgr l'Évêque de Cahors. »

(Extrait des registres des délibérations consulaires. — Archives
 de la mairie de Lauzerte, BB³, 1700-1714.)

M. l'abbé J. Bes, élève au Grand Séminaire, a copié dans l'*Inventaire des Archives de Saint-Antonin*, dressé par M. Dumas de Rauily, la note suivante relative au costume des quatre valets de ville en 1773 :

CRIÉE PUBLIQUE — AVIS AU PUBLIC

« Messieurs les Maire et Consuls de la ville de Saint-Antonin en Rouergue bailleront à faire, le 19 février de la présente année 1773, dans l'Hôtel-de-Ville, en conséquence de l'imposition faite pour les habillements de quatre valets de ville, autorisée par M. l'Intendant en l'état des charges locales de la présente année, par adjudication au rabais, les 4 habillements des 4 valets de ville, ainsi qu'il est d'usage de le faire tous les trois ans, comme il suit :

« En suivant l'avis donné au public par des affiches réitérées, apposées sur les pilliers de la place publique de la dite ville, il a été exposé et proposé de nouveau que les dits habillements doivent être d'un drap bleu de Lodève conforme à l'échantillon cy attaché, doublé d'un refoulé rouge, avec parements et collets de drap de même qualité en écarlate, à 2 rangs de boutonnieres jusqu'à la poche, 2 rangs de boutons de composition blancs, 4 boutons sur chaque parement et autant sur les poches, et convenablement aux plis des habits. 4 vestes de même drap doublées d'un refoulé blanc, avec 1 rang de boutons blancs jusques aux poches et 1 à chaque manche de la même composition de ceux des dits habits. Et 4 culottes du même drap avec boutons blancs, doublées d'une bonne toile grise au moins de 5 sous le pan. Plus quatre chapeaux de laine du prix de 3 livres chacun, bordés d'un galon d'argent facture de Paris, du poids de 1 once 1/2 chacun. »

(Série BB, n° 31. Inventorié par M. Dumas de Rauily.)

Le même correspondant envoie le

DÉCRET DE DÉMOLITION DES MURAILLES DE SAINT-ANTONIN

Lettre de S. M. Louis XIII à M. de Perrodil.

« Monsieur de Perrodil, étant nécessaire pour le bien de mon service que les murailles de Saint-Antonin soient au plus tôt démolies, je vous fais cette lettre pour vous dire que vous ayez à assister le commissaire ordonné pour faire la dite démolition en tout ce qui dépendra de vous, et d'apporter sur ce sujet toute facilité comme une chose que j'ai en particulière recommandation.

« Sur ce, je prie Dieu, M. de Perrodil, vous avoir en sa sainte garde.

« Écrit au camp de Lunel, ce dix-neuvième jour d'août mil six cent vingt-deux. — *Signé* : LOUIS. »

M. le chanoine Pottier montre un petit coffret en émail champ-levé du XIII^e siècle appartenant à une famille d'agriculteurs. Des figures d'anges à mi-corps sous des cercles en forment l'ornementation sur toutes les faces. Cet objet est de fabrique limousine.

M. le Président communique le projet de manœuvres d'automne préparé et organisé par MM. Tholin, le savant archiviste de Lot-et-Garonne, et Philippe Lauzun. Ce programme, accueilli avec faveur, comprendrait une visite à Vianne, Montgaillard, Xaintrailles, la Tour-d'Avance, Durance, Barbaste, Nérac et Condom.

La séance est levée à 10 h. 1/4.

Le Secrétaire,
AUGUSTE BUSCON.

Séance du 1^{er} juillet 1896.

Présidence de M. le chanoine POTTIER.

Membres présents : MM. le chanoine Pottier, *président*; de Mila de Cabarieu, *vice-président*; Édouard Forestié, *secrétaire général*; Dumas de Raully, de Bellefon, le baron de Rivières, de Fontenilles, l'abbé Barthès, le capitaine de Castellane, l'abbé de

Scorbiac, Ernest Faure, Alphonse Faure, le chanoine Contensou, le colonel Forel, le chanoine Calhiat, le capitaine Poussy, Guirondet, le commandant Roques, l'intendant Gardarein, le docteur Coste, dom Dubourg, Claverie, A. Buscon, *secrétaire*.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le chanoine Contensou fait quelques réserves au sujet de Wagner, qu'il ne croit pas le musicien de l'avenir; il en avait été question dans le compte-rendu du livre de M. Soubies sur *l'Histoire de la Musique allemande*.

M. le Président se réjouit de voir dom Dubourg assister à la séance. Le savant bénédictin, aujourd'hui en résidence à Paris pour poursuivre les travaux historiques auxquels son ordre reste fidèle n'a point cessé de rester attaché à notre Compagnie et de lui faire des communications.

La nomination à un siège de conseiller à la cour d'appel de Toulouse de M. François Moulenq, fils de notre toujours regretté secrétaire général, réjouit la Société.

M. le Ministre de l'Instruction publique annonce l'ouverture du Congrès des Sociétés savantes pour le 20 avril 1897, et adresse le programme qui est mis à la disposition des membres de la Société. Lecture est donnée d'une partie des questions qu'il renferme. M. le Président engage ses confrères à fournir des travaux, qui doivent être adressés en janvier.

M. Desnoyers, le savant directeur du Musée d'Orléans, demande s'il ne pourrait pas se procurer pour ses collections des clés dites *béarnaises*. Ce genre de clés, très répandues dans ce pays-ci aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, servaient pour des serrures qui fonctionnaient dans un morceau de bois en relief fixé aux vantaux de la porte.

M. le Secrétaire général signale dans les envois une notice de M. Momméja sur les collections numismatiques de Jean Constans, licencié et avocat, qui vivait à Montauban au XVII^e siècle, et divers articles publiés par les Revues intéressant les membres de la Société : dans la *Revue du Tarn*, une biographie de M. Jules Roland, par le baron de Rivières; dans la *Revue des Langues romanes*, des documents provençaux tirés des minutes des notaires; dans les *Mémoires de la Société de l'Yonne*, un beau travail sur les imprimeurs de Troyes, de 1437 à 1526, et des notes sur des fragments de plain-chant du Moyen-Age; dans le *Bulletin*

de la *Société ariégeoise*, une étude sur François de Caulet, évêque de Pamiers (1645-1689); ce prélat était originaire de notre département.

Le R. P. de la Croix a envoyé un mémoire écrit à l'occasion des fouilles faites par lui en Touraine et établissant ses droits d'inventeur en regard des revendications de la Société archéologique de Tours.

M. Jules Momméja adresse la note suivante sur

UN PEINTRE AMATEUR MONTALBANAIS DU SIÈCLE DERNIER

« Le célèbre graveur Jean-Georges Wille, qui fut collectionneur intrépide autant qu'artiste distingué, a écrit le memento suivant dans son attachant journal, dont nous devons la publication à M. G. Duplessis, l'éminent conservateur des estampes à la Bibliothèque nationale :

« Avril 1775.

« Le 12. M. Ribotte, négociant de Montauban, qui est connoisseur, peignant lui-même, vint chez nous : je lui fis voir mon cabinet, qui lui fit beaucoup de plaisir. Il m'avoit apporté une lettre de recommandation de M. Gier, de Bordeaux. »

« M. Ribotte Charon, quoique simple négociant montalbanais, fut un homme remarquable, avec lequel ne dédaignèrent pas de correspondre les plus grands hommes du siècle : Voltaire, J.-J. Rousseau, d'Alembert, Buffon, Marmontel, etc..., ce qui dut amplement le dédommager de n'être pas membre de l'Académie de sa ville natale.

« Nous ignorions jusqu'ici qu'il s'occupât assez de peinture pour être remarqué même à Paris. Il serait fort intéressant de recueillir des détails précis sur son compte et de rechercher si rien ne subsiste des œuvres de ce compatriote, même de tâcher d'en faire entrer dans notre beau Musée. La ville de Montauban est trop pauvre en artistes pour que nous négligions celui qui nous est ainsi révélé par un des trois ou quatre grands maîtres de la gravure au siècle dernier. »

M. Momméja ajourne l'envoi d'un travail sur Sicard de Montaignut, la quantité de documents à analyser ne lui permettant pas encore d'adopter une rédaction définitive.

M. le chanoine Marbot envoie une plaquette intitulée : *Bréviaires aixois : deux Dates et un Nom*, communication faite au Congrès de la Sorbonne. Ces précieux bréviaires sont l'un du XIII^e siècle, l'autre du XIV^e. Le nom est celui de THOPIS, imprimeur d'un autre *Bréviaire aixois* de 1499.

M. le chanoine Pottier vient de découvrir, inscrite sur une pierre encastrée à la hauteur de la galerie du clocher de Finhan, la date de construction de ce clocher, qui est 1686. Cette construction passait dans le pays pour être contemporaine de la domination anglaise, alors même que certains détails d'architecture indiquaient le XVII^e siècle, par exemple des balustres couronnant la base à la naissance de la lanterne. L'église est de la même époque, et une chapelle porte la date de 1689 à sa clé de voûte. M. Moulenq donnait comme époque de ce monument la Renaissance. Une date fixe également la construction de la halle en 1674. M. le Curé de Finhan a promis à M. le Président de faire, au sujet de ces constructions, des recherches dans les archives du notariat.

Au sujet du clocher de Finhan, M. le Président indique quel serait l'intérêt d'un travail d'ensemble comparatif sur nos clochers de briques au type toulousain des Jacobins et de Saint-Sernin. Notre département en possède plusieurs : Beaumont, Saint-Jacques de Montauban, Donzac, Nègrepelisse, Caussade, Saint-Amans de Molières, Villemade, Montricoux, Finhan, Saint-Porquier. Il espère pouvoir donner une étude à ce sujet dans le *Bulletin*.

M. Émeran Forestié envoie un travail sur l'*Imprimerie à Puylaurens, à la suite de l'Académie protestante de Montauban, transférée dans cette ville de l'Albigeois (1659-1685)*.

M. le chanoine Pottier annonce que la section de photographie fera, mardi prochain, une excursion à Bioule pour photographier au magnésium les peintures murales du château. On partira en voiture à 10 heures et on rentrera pour dîner. Se faire inscrire au siège de la Société le plus tôt possible afin de pouvoir arrêter le nombre de voitures. Il y a déjà une vingtaine d'adhésions.

M. de Rivières annonce que M. le chanoine Douais a trouvé, dans les archives des notaires de Toulouse, des renseignements très précis sur les dates de constructions et les noms des maîtres-artistes qui ont édifié et orné les vieux hôtels de Toulouse.

Le même membre communique un très curieux inventaire de

plusieurs châteaux du Quercy à la fin du XV^e siècle appartenant à la famille de Belcastel. Publication en sera faite.

M. Dumas de Rauzy donne lecture de plusieurs passages de son inventaire des fonds d'Armagnac qui présentent le plus haut intérêt pour l'étude des mœurs de la fin du XIV^e siècle. C'est le cahier des dépenses du trésorier de cette grande famille.

M. le chanoine Calhiet analyse de très curieux articles de la revue *la Mélusine* sur les superstitions relatives aux plantes et aux animaux, et sur les maléfices.

M. Édouard Forestié communique un document qui lui paraît inédit, car les auteurs qu'il a pu consulter n'en font pas mention. C'est l'original du contrat de mariage de Constant d'Aubigné et de Jeanne de Cardaillac, du père et de la mère de Françoise d'Aubigné, depuis M^{me} de Maintenon. Ce contrat, passé à Bordeaux le 26 décembre 1627, est particulièrement intéressant par certaines précisions et détails qu'il fournit. Il a été obligeamment communiqué à M. Forestié par M. le marquis de Cardaillac, ancien capitaine de mobiles du Lot, propriétaire du château de La Trayne, dont les archives sont extrêmement riches.

M. l'abbé Taillefer adresse la communication suivante :

UNE DÉLIBÉRATION DE LA COMMUNAUTÉ DE MONTESQUIEU

(19 mars 1725.)

« Le 19 mars 1725 se sont réunis en assemblée de jurade, après avoir été dûment convoqués, Antoine Bonet, 1^{er} consul; Pierre Desmons, Jean Pouget-Marot et Jeanne Narbonne, consuls modernes; Jean Monteilhet, 1^{er} consul l'année dernière; le sieur Jacques Lavolvène, bourgeois; le sieur Guillaume Delvolvé, bourgeois; Guillaume Delpuy, Thomas Beulac, Henri Cayrou, marchand; Jean Delcros, Jacques Laval, Antoine Chanut, Jean Bonet, Arnaud Roux, Pierre Vernus, Jean Lemouzy, Bertrand et autre Bertrand Gardy, oncle et neveu; Jean Decaors (Poutou), Guillaume Mazel, le sieur François Delmas, maître-chirurgien; Jacques Serret, Arnaud Falgairouse, Bertrand Desmons, Jean Ebrard et autres syndics et habitants du présent taillable.

« On délibère d'abord sur la non-reddition de comptes du sieur Bonnefon, procureur d'office et syndic de la communauté, et Jean-Jacques Irisson est nommé syndic pour poursuivre cette affaire devant nos seigneurs de la Cour des aydes de Montauban.

« Il est dit ensuite que le marquis de Saint-Projet, seigneur du lieu, a avancé les sommes nécessaires pour les réparations de l'église, et qu'il y a lieu de les lui rembourser. On nomme, à cet effet, des auditeurs qui seront chargés de clôturer les comptes, après avoir fait les estimations, savoir : M^e du Foussat, juge de Montesquieu; M^e Dupeiron, aîné, procureur au Sénéchal de Lauzerte, et M^e Jean-Pierre Irisson, notaire du présent lieu. Arnaud Irisson, praticien, devient greffier à la place du sieur Rouziès, qui exigeait au-delà de ses droits, à l'exemple des anciens auditeurs les sieurs Valette et Rimbaut. Il est entendu que de chaque clôture il ne pourra prendre que 20 sols.

« Dorénavant il est enjoint au secrétaire de la communauté de transcrire les délibérations de la communauté dans un registre *ad hoc*; et pour cela il est décidé que la communauté fera faire incessamment un coffre pour y mettre tous les titres et actes concernant icelle, conformément aux arrêts et règlements de la Cour des aydes.

« Et ainsi a été délibéré, conclu et arrêté en présence de M^e Guillaume Capgras, prêtre et vicaire du présent lieu, et Étienne Tournon. — Jean Crocy, notaire royal. »

(Étude de M^e Demeaux, notaire à Cazes-Mondenard. —
Minutes de Jean Crocy, notaire à Sainte-Thècle, 1723-44,
n^o 2, f^o 54.)

M. l'abbé Barthe présente une fiole en terre sigillée ayant servi à contenir des huiles saintes, et qui provient de la collection Marcellin.

La séance est levée à 10 h. 3/4.

Le Secrétaire,
AUGUSTE BUSCON.





LE RÔLE
DES
RENTES FONCIÈRES A MOISSAC
EN 1313
AU PROFIT DU SEIGNEUR LAÏQUE¹

AVANT-PROPOS

Le document, dont nous publions le texte dans le *Bulletin* de la Société archéologique, est un rôle des rentes foncières de la commune de Moissac en 1313 pour la ville et la banlieue. Comme les pièces du même genre préparées par nos administrations modernes, il contient les mentions nécessaires à la perception de l'impôt; on y trouve le nom du contribuable, parfois l'indication de sa profession, la quotité de la somme à payer, la désignation de l'immeuble avec détermination de sa nature et de sa situation.

Rédigé en langue romane, le rôle consiste en un cahier de fort parchemin comprenant seize feuillets² où les articles

¹ Communication de MM. Douais et Pasquier.

² 0^m 39 de hauteur sur 0^m 26 de largeur.

sont disposés en deux colonnes ; la plupart des pages sont régulièrement rayées à la pointe ; toutes ne contiennent pas exactement le même nombre de lignes, qui varie de trente-cinq à quarante.

On remarque, après chaque article, un renvoi à un folio ; d'après le relevé, on constate qu'il devait y avoir CCII feuillets, aujourd'hui perdus, auxquels se référaient les articles du rôle. Ces feuillets devaient contenir des reconnaissances féodales donnant, comme les autres titres du même genre, la description de chaque immeuble possédé en fief et dont le tenancier faisait le dénombrement à son seigneur. Après la mention du lieu où était situé le bien, on en spécifiait la contenance, on déterminait comment il était cultivé et de quelles charges il était grévé. C'est au moyen de ces données qu'on dressait le rôle annuel des oublies, *oblias*¹, des cens, c'est-à-dire des rentes foncières, dont la perception avait lieu à la Toussaint. Dans le rôle on comprenait aussi les acaptes, c'est-à-dire les redevances dues, à titre de mutation, par chaque nouveau tenancier après son entrée en possession².

De tous les rôles dressés à Moissac, d'après un livre terrier remontant à une époque aussi reculée, le rôle de la Toussaint 1313 a seul été conservé.

Si, pour la fin du XIV^e siècle, les documents analogues se rencontrent assez fréquemment, il n'en est pas de même pour ceux remontant au commencement du même siècle ; aussi ce texte semble-t-il intéressant, et peut-il fournir de curieux éléments d'informations concernant l'histoire locale

¹ *Oblias*, d'après le Glossaire de Ducange, ce mot signifie le produit de la rente foncière de la censive.

² A la suite du cahier se trouvent deux feuillets déchirés contenant la transcription d'actes notariaux en langue romane, antérieurs à 1313. Quoique ces feuillets soient de même dimension que ceux du cahier, ils n'en faisaient pas partie. Les actes expédiés par Étienne de Lacroix (*Estève de la Crotz*), notaire à Moissac, ont trait à des ventes et à des fermages.

et l'économie sociale à un moment donné de l'existence communale de Moissac. C'est d'abord la nomenclature de tous ceux qui, à Moissac en 1313, avaient pignon sur rue ou qui étaient propriétaires, ne fût-ce que d'un lopin de terre; les imposés étaient répartis entre quatre cent quatre-vingt-treize articles. Grâce aux désignations employées pour indiquer l'emplacement des immeubles à la ville et à la campagne, il est possible de se faire une idée sommaire de ce qu'était la topographie de Moissac à cette époque; on cite le nom des rues, des quartiers, des lieux-dits, on détermine quelle est la nature des terres livrées à l'agriculture, champs, vignes, prés, jardins.

Dans l'établissement du rôle, chaque article était inscrit au nom de la personne qui devait réellement payer l'impôt; mais si le contribuable ne jouissant pas de la plénitude de ses droits, ne pouvait librement faire usage de ses ressources, on indiquait en même temps qui était chargé de remplir les fonctions d'administrateur. A côté du nom de la femme, se trouve celui du mari; s'agit-il d'orphelins mineurs, on mentionne quel est leur tuteur. Quand le partage d'une succession n'est pas accompli, on se contente de relater que le bien appartient aux héritiers du défunt sous le nom duquel il était inscrit.

Les redevances étaient perçues au profit de G. de Saint-Paul, damoiseau, qui devait être à Moissac seigneur des biens ne relevant pas de l'abbaye. Les renseignements nous manquent pour établir quel était ce seigneur dont ne parle pas M. François Moulenq, quoique il soit question dans son ouvrage, à propos de l'abbaye de Moissac, de divers membres d'une famille de Saint-Paul au XIV^e siècle¹.

Le document appartient à une collection privée; il a été

¹ François Moulenq, *Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne*, 1879, Montauban, Forestié. T. I, *Moissac*; voir la table des noms de personnes.

été obligeamment communiqué à M. l'abbé Douais par M. Eugène de Serres de Justiniac, qui possède d'intéressantes archives de famille où sont notamment conservées des pièces relatives à la maison de Villemur, La copie a été faite par les soins de M. l'abbé Douais, et, dans une séance du mois de mars 1896, nous avons soumis cette pièce à nos confrères de la Société archéologique. M. Pasquier, archiviste de la Haute-Garonne, a appelé l'attention de ses collègues de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne sur l'intérêt que présentait le rôle en question pour l'histoire de Moissac. On décida que le texte serait inséré dans un prochain fascicule du *Bulletin* de la Société. Afin de rendre la consultation du document plus profitable et plus facile. M. l'abbé Douais a numéroté chaque article et, en outre, a fait dresser une double table alphabétique, l'une des noms de lieux, l'autre des noms de personnes.

**Le Rôle des Rentes foncières à Moissac en 1313,
au profit du seigneur laïque.**

1. — Aicho so aquels que devo las oblias de la vila de Moichac à Mosenh G. de Sant-Paul, donsel, pel terme de Martror. Eso el papier dels acaptès, comensat l'an M.CCC.XIII.

2. — Guilhelme de la Landa, pelhecier, deu II^s tornes d'oblias ¹ per la mayo de Malavelha. Es el libre dels acaptès, f^oII, la molher que te e acaptet, Monvilla o te.

3. — G. del Bosquet, VI^d per las maïos que so el carrairot d'Ysarn, devan las Carrieras.

4. — Aymeric de la Cort de Lauserta, XII^d t. pels airals e maïos e porge que so el carrairot en Ysarn ².

5. — Maestre R. Mostanh, II^d t. per la maïo que es el barri de Guilaran.

6. — Item XII^d per la terra e vinha que es devan l'espital de Guilaran.

7. — Item deu II^s t. pels casals que so aqui meih ³.

8. — Item deu VI^d per la vinha d'Aigua Arnolda, que fo d'en R. Bernat Guirau.

9. — Item XII^d per la terra e vinha que es devan l'espital de Guilaran.

10. — G. de Marnac, XII^d t. per la mayo que es en S.-Jacme.

11. — P. Boc, VIII^d t. per la maïo de S.-Jacme.

12. — Johan de Metz, XII^d per la maïo que compret d'en B. Johan de Monpila que es el barri de Lantars.

13. — Los heretiers d'en Ar. del Campmas, VI^d per la vinha de Pueg terme, que fo d'en B. Johan de Monpila.

14. — Guilhelma, molher de Maestre S. Tichendier, XVIII^d t., per la maïo del barri de Lantars. Eodem, De las Brossias o te.

15. — Item, XVIII^d per la vinha de Jencairolas. Eodem, W. de Laval la te el acaptet.

¹ Nous ne savons, faute d'instructions précises, s'il faut *tournès* ou *tolsas*.

² *Airal*, cour, lieu où l'on bat le grain; *porge*, pavé, enclos; *carrairot*, petite rue.

³ Ce mot, qui se rencontre plusieurs fois, est pour *melevih*, même.

16. — P. de Esteve, XII^d per la vinha del Calhavet que fo de B. Johan de Monpila.

17. — B. Todos, XVIII^d per la vinha de Cors gayent que fo del dig B. Johan.

18. — B. Johan, III^s VIII^d t. per la terra e cazal e maïos que so fora la porta de S.-Ausbert, que foro d'en B. de Monpila. R. Faure do Castel Sagrat la te.

19. — G. de la Vinhals, III^s III^d e mitat per la terra e vinis que es en mealhola. F^o III. Vidal B. o te.

20. — Item, II^s pel prat del Luc.

21. — Item, XII^d t. pel cazal de la Cumba de Bonhome.

22. — Item, XV^d per la mayo que es devan l'espital de Guilaran.

23. — Item, VI^d per la vinha de Malamosca.

24. — Item, II^s per la vinha de la Caussada.

25. — Item, XXI^s pels airals e maïos que so devan l'espital de Guilaran.

26. — Item, XXI^d per la vinha del Vertac.

27. — Item, II^s per la vinha de la Fadaria.

28. — Item, III^d e mitat per la vinha de la Derrocada.

29. — Item, X^d e mitat pel cazal de la porta de Malavelha.

30. — Item, X^d per l'ayral de Malavelha ques te ab en Baudos.

31. — Item, III^s per la vinha de Gauginha.

32. — Item, VI^d e mitat per la terra e cazal que es fora la porta Malavelha.

33. — Item, III^d per la terra e cazal que es fora la porta de Malavelha.

34. — Item, III^d e mitat per la vinha que es entre la Derrocada e la porta Enborsa.

35. — Item, XVIII^d per la vinha que es à Gauginha.

36. — Item, XII^d per la vinha de las Peias que es tenguda al quint; et est in registro general.

37. — Item, II^s t. per la terra e prat que es à Catenoti.

38. — Guilhelme de Cairo, II^s t. per la vinha de la Canela.

39. — Arn. de Cava roca. XII^d per la mayo de S.-Jacme que fo d'en Guilhelme del Castanet.

¹ *Devan* et *devant*, tantôt on supprime le *t*, tantôt on le maintient.

40. — D. de Calvinhac, en Johan de Callhac, II^s pel cazal que es devan l'espital de Guilaran que fo d'en P. Bernat del Estanc.

41. — Ecolet de Causa Grisa, VI^d pel cazal que es devan l'espital de Guilaran, Johan Marti, lo maselier ¹, o te.

42. — Item, VI^d per la mayo e cazal que es aqui meteich. Eodem. Idem, Johannes tenet.

43. — G. Duran, IX^d t. per la maio que es fora la porta de S.-Jacme, que fo d'en B. de Cozi.

44. — P. de Cozi, XII^o t. per la vinha de Malamosca que fo d'en B. son paire.

45. — Item, VI^d t. per la terra e vinha que es a Malamosca que fo del dig so paire.

46. — G. Rossel, XII^d t. per la mayo de S.-Jacme que fo de Guilhelme del Castanet.

47. — Los heretiers de Na Ramunda, molher d'en R. del de Foic, XL^s t. per... campinas apelat d'Aigua penden; devo aitan à Nadal amai IIII gallinas, II libras de cera.

48. — Guilhelme Artus, XXI^d t. per lo prat del Luc, que fo de mestre G. Molinier.

49. — B. de la Gardela, VI^d per la terra e cazal que es devan l'espital de Guilaran que fo de maestre Guilhelme Molinier.

50. — Arn Crestia, XII^d per la terra que es à Font reyal.

51. — Item, IX^d per la maio que es al barri de Lantars.

52. — Belenguier del Columbier, XVIII^d t. per la maio e cazal que es fora la porta Arssa.

53. — P. del Vinhal, XVIII^d per la maio e cazal que es fora la porta Arssa.

54. — Arn. de la Peria per Na Jacma, sa molher, VI^d per la vinha de Nausa Gruera.

55. — Item, IIII^s t. per la dicha sa molher per la terra e vinha que es à Casse tort.

56. — Item, per si V^s VI^d t. per la terra e vinha que es als Trevols.

57. — Item, IX^d t. per si pel cazal que es fora la porta de S.-Jacme.

58. — Los heretiers d'en N. Brugau, faure, XIII^d t. per la vinha quintal que es à Sicarenta.

¹ Maselier, bordier.

59. — Item, III^d t. negres per la terra e vinha que so devan l'espital de Guilaran.

60. — G^{da} filha d'en Ale lo Breto II^s t. per la maio e cazal que es el Carri de Malavelha.

61. — Item, XII^d per la vinha que es à las Peias.

62. — Item, II^s t. per la vinha que es à las Peias.

63. — Item, VI^s t. per la terra que es al Luc.

64. — Guilhelme Mersairo, II^s t. per la vinha que es otra Tarn al cap del pont, que fo d'en Ale lo Breto.

65. — B. Danduro, III^d per la maio que es el barri de Guilaran, que fo d'en G. Danduro.

66. — Item, III^d t. per la maio que es el dig loc de Guilaran.

67. — R. Eraperi, XVI^d et mitat per la maio que es en S.-Jacme.

68. — P. de Beriau, XII^d t. per la terra que es al Pueg de Bertat, que fo d'en P. d'Emperi.

69. — Johanna, molher d'en Johan Moto, X^d t. per la maio que es e la carrera drecha de Malavelha.

70. — Item, III^d t. per la maio que es devan l'espital de Guilaran.

71. — Andrio, mercier, III^s t. per la maio que es en la carrera drecha de S.-Jacme, que fo de Na Ricart del Pis.

72. — Peironela de Johan, I^d t. d'oblias per la mayo que es en la carrera de S.-Jacme.

73. — Item, II^s III^d t. per la vinha que es a Malamosca.

74. — P. del Bosquet, III^d t. negres per la maio que es devan l'espital de Guilaran, que fo de Na Tolsana del Ortal.

75. — P. de las Coutz, V^s per la maio e cazal que es devant l'espital de Guilaran.

76. — Johan de Bornac, III^d t. per la maio que es devant l'espital de Guilaran.

77. — B. Pecol, XII^d per la maio e truelh¹ que es el bari de Lantars.

78. — Item, VI^d per la terra e cazal que es à Monjardi.

79. — Pons de Riocros, IX^d t. per la maio e cazal que es al Pes Jove.

80. — Item, IX^d per la maio que es aqui meih.

¹ Truelh, pressoir; dans le Glossaire de Ducange, voir *trorium*.

81. — R^{da}, molher d'en Vidal Cerena, V^d t. per la vinha de Naura Gruera.

82. — Item, XII^d t. pel cazal que es al Pes velh.

83. — P. Todos, III^d t. pel cazal que es devan l'espital de Guilaran, que fo d'en Huc Ichier.

84. — Item, IIII^d e mitat per autre cazal que es aqui mech que fo del dig Huc.

85. — Ítem, IIII^d e mitat per autre cazal que es aqui mech que fo del dig Huc.

86. — Item, VI^d t. per autre cazal que es aqui metech, que fo del dig Huc.

87. — P. Dauriac, sabatier, XII^d per la terra e cazal que es à la Torreta.

88. — Los heretiers d'en P. Catala, XII^d t. per la maio de Malavelha.

89. — P. de Fromiguo, XII^d t. per la mayo que es el barri de Guilaran.

90. — M^e Guilhelme de Cabridieras, XII^d t. per la vinha que es als Peironels.

91. — Item, XII^d per la vinha que es à las Capiras.

92. — Item, XXI^d t. per la vinha que es a boca d'Arona.

93. — Guilhelme del espital per Na Ramunda, sa molher, XII^d t. per la vinha que es à Terra-Fort.

94. — Na Bonencontra, molher d'en R. del Faet, IIII^d t. pel las mayos e pel selier de la Peira e pel truelh que fora la porta de S.-Ausbert, que fo de Na Ra^{da} de la Mota.

95. — Item, III^e IIII^d t. per la vinha que es al Pes velh, que fo de Na Ar^{da} de la Mota molher de Mestre R. de la Milhau que fo.

96. — G. de Vinhal, IIII^d e mitat t. per la terra e vinha que se en desa la Derrocada, que fo d'en W. Ramun de la Mota.

97. — B. de Miramon, curador d'en Guilhelme Duran, filh d'en P. Duran que fo, XII^d per la maio que es on Bareiat.

98. — Item, IX^d t. per la vinha que es à Fossa lo bal.

99. — Item, XII^d per la terra e vinha que es à Fossa lo bal.

100. — Sicart de Bernado, IX^d t. per la mayo que es en la carriera de Guilaran. Eodem, Tholza Bridoira, barbier, o te.

101. — Item, VII^d per la mayo que es aqui meih. Eodem, Tholza Bridoira, barbier, o te.

102. — Item, XVIII^d per la maio e cazal que es fora la porta de Malavelha.

103. — Maestra Arn. Terre, VI^d per la mayo que es en S.-Jacme.

104. — Item, XI^d per la maio que es aqui meteih.

105. — G^{da}, filha que fo d'en Ale lo Breto, XII^d per la vinha que es atra Tarn, à la Mota.

106. — Johan de Blancafort, IX^d t. per la vinha que es à Pueg Terme. que fo d'en Johan de Pelafeda.

107. — M^e G. Duran, III^s t. per lo cazal que es en S.-Jacme, que fo d'en Johan de Pela feda.

108. — Vidal de la Comtoria, II e mitat t. per la maio que es en S.-Ausbart.

109. — Item, XVI^d t. per las maios e cazals que so en S.-Ausbart.

110. — Item, XV^d per la vinha e barta que es en Graunhacat.

111. — B. de la Roda, VIII^s t. per la maio de Malavelha.

112. — Guilhelme Vidal de S.-Nicolau, II^s t. per la vinha que es fora la porta Arssa, que fo d'en G. Cavalier.

113. — G. Cavalier, XII^d per la terra e cazal que es à la Torreta.

114. — Johan de Cardaliac, XIX^d t. per la terra, vinha e cazal que es devan los Crestias de Guilaran.

115. — Guilhelme del Pueg, III^d t. negres per la maio e cazal que es devan l'espital de Guilaran e fo d'en P. de Bordels.

116. — Item, III^d t. per la maio que es aqui meteih, e fo d'en P. de Bordels.

117. — Item, I^d t. negre per la maio que es aqui meteih, e fo d'en P. de Bordels.

118. — Item, III^d t. negres per la terra e cazal que es devan lo dig espital e fo d'en P. de Bordels.

119. — Guilhelme Lalvernhas, VI^d t. per la terra e vinha que es à Font reyal.

120. — Item, II^s VI^d t. per doas maios que so fora la porta Arssa de S.-Ausbart.

121. — G. de Estorta, VI^d t. per la terra e cazal que es al Pes velh; Maestre Guilhelme del Coderc a te.

122. — Vidal del Rival, VI^d t. per la maio e truelh que es en S.-Jacme.

123. — Item, XIX^d et mitat t. per la maio que es en S.-Jacme.
124. — Item, XVIII^d t. per la maio que es el dig loc de S.-Jacme.
125. — Item, IX^d t. per la vinha que es à las Tapias.
126. — Item, IIII^d t. per la maio que es el dig loc de S.-Jacme.
127. — Item, XVIII^d t. per la vinha que es en la cotura de Bertac.
128. — Pons de Barba, II^s t. per la terra e vinha que es à la Brossa.
129. — Guilhelme Duran, I^d t. per la maio de S.-Jacme.
130. — Item, VIII^d t. per Na Ar^{da}, sa molher, per la vinha que es à Terrafort. P. de la Cratz o te per sa molher.
131. — Guilhelme de Valmeran, III^d t. per lo cazal que es devan l'espital de Guilaran.
132. — Item, II^d t. per la maio que es al barri de Guilaran.
133. — Item, III^d t. per la maio que es el dig barri de Guilaran.
134. — Item, III^d t. per la maio que es el dig Carri de Guilaran.
135. — P. de Nadirac, II^d t. per la maio que es fora la porta de Guilaran.
136. — Item, VI^d t. per Na Ar^{da} sa molher per la maio que es devan la sala del Poget.
137. — B. de la Carriera, III^d t. per la mayo que es al barri de Guilaran; P. Duran la te.
138. — Johan e S. Forto, II^s t. per la maio que es en S.-Jacme; Maestro S. de las Faiadas tenet.
139. — Vidal de Tholozeta, VI^d per la vinha de Pueg Bertier.
140. — Johan Faure filh de M^e Johan Faure que fo II^s d. t. per las maios que so el barri de S.-Jacme.
141. — Johana, molher d'en Bertolmio, del Fraichez que fo, XII^d per la maio e truelh que es el barri de Malavelhà. Los heretiers d'en W. del Fraiche o teno.
142. — Item, IIII^d t. per la maio que es aqui meteih. Iidem tenent.
143. — Item, XVIII^d per la vinha que es a la Comba de Bonhome. Iidem tenent.
144. — Item, II^s t. per la vinha que es sobre la digitaria de de S.-Miquel. Iidem tenent.
145. — P. Bernat del Luc e Na Astruga, molher d'en G. del Luc

Sabatier que fo, en persona de Na Ramunda e de Na Guilhelma, sas filhas, XVIII^d t. per la maio que es en Guilaran.

146. — R. Escudier, XII^d t. per las maïos que so en Malavelha.

147. — Guilhalma. molher d'en B. Tichendier que fo, en persona de Bernada e de Bernada sas filhas, IX^d t. per la terra e cazal que es entre l'espital de Guilaran e la digitaria.

149. — Item, IIII^d t. per lo cazal qu'es el dig loc.

150. — Item, I^d t. pel cazal que es el dig loc.

151. — S. de la Gardela, XV^d t. per la vinha de Bocamela, que fo de Na Ar^{da} de Gali. Coli Guet, barbier, la te.

152. — P. de Lart, VI^d t. per la maio que es el carrairot de la sala del Poget.

153. — Galhart Bertram, XII^d per II dinadas¹ de vinha que so al Calhaver; W. de l'espital o te.

154. — B. Auriol, filh d'en R. que fo, II^s t. per la maio e porge e las taulas² que so devan, que so en carrera maior.

155. — Item, XII^d t. per la maio e obrador³ e taulas que so devan, que es en carrera drecha.

156. — Item, VI^d t. per la vinha que es à Pueg terme.

157. — R. e B. de Polha fraïres, IIII^d t. per l'airal e cazal que es el barri de Malavelha.

158. — Johan de Belot per Na Ricart de Blanx, sa molher, III^d e mitat per la maio que es en S.-Jacme.

159. — Arn. en R. Angles, fraïres, VI^d per lo casal del Pes velh.

160. — S. Riblera, XII^d t. per la mayo de Malavelha.

161. — Item, III^s t. per la terra e vinha que es à Campuden.

162. — Ar^{da} de Besso. IX^d per la maio que es en S.-Jacme.

163. — Na Ricart del Coderc, molher d'en R. Angles, I^d t. per la maio que es en S.-Jacme. Eodem. Ar^{da} e Johana, sas filhas tenent.

164. — G. Saleta per Na Gausida de Baudos, sa molher, XII^d t. per la vinha que es otra Tarn al cap del pont de Tarn.

165. — Item, VIII^d t. per la vinha de Mala Mosco. Eodem. Arn. Saleta tenet.

¹ *Dinada*, mesure agraïre; voir le Glossaire de Ducange au mot *denariata*.

² *Taula*, étal.

³ *Obrador*, boutique.

166. — B. Faure, apelat d'Agen, XVIII^d per la vinha de Nausa gruera.

167. — Guilhelma de Frons, XII^d pel cazal que es al cami del Pes velh.

168. — Johan e Guilhelme de Estorta, fraires, VIII^d pel cazal que es al Pes velh.

169. — S. de Jacmes, XII^d t. pel cazal que es al Pes velh.

170. — Ramunda de la Riba, VI^d per la mayo e cazal que es al Pes velh.

171. — Item, XII^d per la vinha que es al pont de Balenguana.

172. — Guilhelma, molher d'en Johan de Bona Flor, en nom de Na Guirauda, sa filha, IIII^d t. per la terra e cazal que es fora la porta de S.-Miquel.

173. — Los heretiers d'en P. de la Yla, IX^d t. per la maio que es fora la porta de S.-Miquel.

174. — Guilhelma, molher d'en G. Tichendier que fo, en persona d'en Arn. so filh la mitat de XVIII^d t. per la vinha que es à Fossa lobal.

175. — R. de S.-Artemia, VI^d per la vinha que es devan l'espital de Guilaran.

176. — Item, VI^d per la maio que es en S.-Ausbert.

177. — Item, XI^a t. per la vinha qn'es a Pueg-Bertier.

178. — Item, XV^d per la terra e cazal que es devan l'espital de Guilaran.

179. — P. dels Claus, VI^d per la maio que es en Malavelha.

180. — Guilhelme Vidal de S. Nicolau, VIII^a t. per la vinha de Casse tort; B. Vidal so filh o te.

181. — Guilhelme del Corn, VII^a IIII^d t. pel cazal e maïos que so devan l'espital de Guilaran.

182. — Catalina de Beanso, X^d t. per la terra e cazal que es al barri de Malavelha. Eodem. R. so filh o te.

183. — Guilhelme del Pont, en nom de Na Berauda sa molher, IIII^d t. per la terra e cazal que so devan l'espital de Guilaran.

184. — R. Gasc, III^d t. pel cazal que es en desa los Crestias de Guilaran.

185. — G^{da}, molher d'en Rainaut que fo, VIII^d t. per la terra e cazal que es al barri de Malavelha.

186. — Guilhelme del Corn pel si, e per R. so fraire e per

Ramunda, sa sor, II^s II^d t. per la vinha que es otra Tarn en Masquieras.

187. — Johana, molher den B. del Vinhal, II^s t. pel cazal, avinhat¹ que es dessa la Derrocada à Camp puden.

188. — Item, XII^d pel cazal que es à la Comba de Bonhome.

189. — Item, X^d per l'airal que es e la carrera drecha de Malavelha.

190. — Item, IIII^d t. per B. del Vinhal, so marit, pel cazal que es fora la porta de Malavelha.

191. — Item, VI^d t. per lo dig so marit, per la terra e cazal que es fora la porta de Malavelha.

192. — Johan de Bernat, exequitor del testament d'en G. de Bernat que fo, VIII^d t. per la maio que es en S.-Jacme.

193. — G. de S. Johan per Na Johana, sa filha, XV^d t. per las maïos de S.-Jacme.

194. — Guilhelma, molher d'en B. de Petit que fo, VI^d t. per la maio que es en S.-Jacme.

195. — Item, XII^d t. pel cazal que es al Pes velh.

196. — Ramunda de Faure, IIII^d t. en nom de sos offans, per lo cazal del Pes velh.

197. — Guilhelme Bonet, en nom de Na Johana de Toloseta, sa molher, IX^d t. per la terra e cazal que es fora la porta de Malavelha.

198. — G. Bessa, VI^d t. pel cazal que es al Pes velh.

199. — Le comandaire del espital de Guilaran, XII^d t. per la vinha que es otra Tarn.

200. — B. de Casselhs per Na Bona, sa molher, XV^d t. per la maio e cazal que es al barri de Guilaran.

201. — Fauressa, molher d'en Johan de Cozi que fo, en persona de Na Genes, sa filha, VII^d t. per la mayo e truelh que es en S.-Jacme.

202. — Caerti del Faet, XVIII^d t. per la mayo que es fora la porta de Malavelha.

203. — G. del Vinhal, VIII^d t. per la maio que es en Guilaran.

204. — B. Rey, VI^d per la vinha e cazal que es a la Torreta.

205. — P. Jolia, II^s III^d t. per la maio que es en Guilaran.

206. — Arn. Vidal, XVIII^d e mitat t. per la maio de Malavelha.

¹ *Avinhat*, plantè en vignes.

207. — Item, XII^d t. per la terra e cazal que es devan l'espital de Guilaran.

208. — Maestre Arn. Barrau, tutor d'en P. Barrau filh d'en B. Barrau que fo, XII^a t. per la mayo que es al barri de Lantars.

209. — Galhart de la Landa en nom tutari de S. de la Landa, VII^d t. per la maio de Malavelha.

210. — Item, XX^d t. per la vinha que es a la Torreta.

211. — B. de Gaviac, XII^d per la maio que es en la carrera de Malanota apelada del Forn.

212. — Johana, molher d'en B. de Gaichio apelat de l'abat, XI^d t. per la maio que es en S.-Jacme.

213. — R. Senhorel, II^a III^d per la mayo e airal que es de tras e es en S.-Jacme.

214. — Andrio de Marti, III^d t. per la terra e cazal que es al Pes velh, que fo d'en R. Senhorel.

215. — M^e S. Tichendier, II^a t. pel cazal de la Torreta.

216. — Item, II^a t. pel cazal que es aqui meih.

217. — Item, III^d e. per la vinha que es à Malha buo.

218. — Item, III^d t. per la cambra de la mayo que fo de Negre Dos.

219. — Item en persona de Na Guilhelma de Maestra, sa molher, II^a VI^d t. per la vinha que es otra Tarn à las Peias.

220. — Frances de Rainau en nom de Na Ramunda, sa molher, XII^d t. per la vinha del Calhavet.

221. — Item, VI^d t. per la terra e cazal que es fora la porta de Guilaran.

222. — R. de Montauri, filh d'en S. que fo, XIII^d t. per la terra e cazal que es sobre la digitaria de Guilaran.

223. — Item, XVIII^d t. per la maio que es en la carriera de Mala velha.

224. — B. de la Gardela en G. de Farguas, III^a t. per los airals e maïos e la tor els obradors que so en S.-Jacme, que foro de M^e B. Johani.

225. — M^e B. Johani, VIII^d t. per las maïos que so en S.-Jacme.

226. — B. Calvet, II^d t. t. per la maio que es en S.-Jacme.

227. — Bernada, molher que fo d'en P. de la Boichera, VII^d t. per la mayo e cazal que es el barri de Guilaran.

228. — Item en nom de Na Esclarmunda, sa filha, II^a t. per la mayo e cazal que es el barri de Guilaran.

228. — Item en nom de Na Esclarmunda, sa filha, II^a t. per la terra e cazal que es devan l'espital de Guilaran.

229. — G. en D. de Calvinhac, XIII^a t. per la terra e cazal que es al Pes velh.

230. — Item, XIII^a t. per la terra e cazal el loc sobre dig.

231. — Johan Rabiola la mitat de XXII^a t. per la vinha que es d'otra Tarn devan Boca d'Arona.

232. — Ale lo Breto, VI^a t. per la terra que es al Luc.

233. — Arn^{da}, molher d'en Huc Gilis, en persona d'en Frances, so filh, XII^a t. per la vinha dels Peironels.

234. — Guilhel, ma molher d'en B. de Petit, per si e per en Pons Faure. VI^a t. per la terra e cazal que es al Pes velh.

235. — Peironela molher d'en Frances de Vila laio, VI^a t. per la vinha terra e prat que es al Luc.

236. — Guilhelma de Blanx en nom de sos filhs, VI^a t. per la terra que es al Luc.

237. — Bertranda de la Mota, IIII^a t. per la maio que es en S.-Jacme.

233. — B. de la la Lauda de Lauzerta, XII^a t. per la mayo e taulas que so en carrera maior.

239. — Ale lo Breto, VI^a t. per la maio que es al barri de Guilaran.

240. — Johan de Ferasvila, XVIII^a t. per la terra e cazal que es el barri de S.-Ausbert.

241. — Item, XII^a t. per la terra e cazal que es al barri de S.-Ansbert, que fo d'en G. de Gras.

242. — Guilhelme Artus, XXI^a t. per la terra e prat que es al Luc, que fo de Maestre W. Molinier.

243. — Ramunda, molher d'en Vidal de la Mealhada, VII^a t. per la mayo que es fora la porta de S.-Jacme.

244. — M^a Arn. de Montauri, XII^a t. per la maio que es en la carriera de S.-Jacme.

245. — Item, XII^a t. per la maio que es aqui meih.

246. — Item, XVI^a t. per la mayo que es al carrairot de Faure.

247. — Item, XII^a t. per la maio que es en S.-Jacme, que fo d'en Johan Fornier.

248. — Item, XII^d t. per la yla d'otra Tarn.

249. — Item, XII^d t. per la vinha d'otra Tarn, que fo d'en Guilhelme de la Valeta.

250. — P. del Batut, XV^d t. per la vinha de las Peias.

251. — G. de Farguas en nom de Na Ramunda, sa molher, IX^d t. per la vinha que es en Botanela.

252. — B. de Lantars en nom de Na Miquela, sa molher, XII^d t. per la terra e prat que es en Bela Costa, que fo d'en B. Saleta.

253. — P^{na} del Pueg per si e Na Guilhalma de Coyis, tutritz de Na Ramunda, sa filha, IX^d t. per la terra e cazal que es al Pes velh.

254. — Item la dicha P^{na} per si, I^d t. t. per la maio que es en S.-Jacme.

255. — Peironela de la Brossera, VI^d t. per la maio e cazal que es al Pes velh.

256. — Item, VI^d t. per la terra e cazal que es entre l'espital de Guilaran e la digitaria que i solia esser.

257. — Johan de la Val, VI^d t. per la vinha que es à Mala Mosca.

258. — B. en P. de la Garrigua de la parroquia d'Uesma, IX^d t. per lo cazal que es fora la porta de S.-Jacme.

259. — Johan Peitavi, XII pel ribatge e albareda¹ que es devan la vinha del Pilar.

260. — Guilhelme de Perrias per si e per Na Guilhalma, sa sor, XVI^d t. pel cazal que es à la Torreta.

261. — S. en Vidal de Guirau fraires, XII^d t. per la mayo de la Peira els obradors e las taulas que so davan; que so en S.-Jacme al pònt Tregantier.

262. — Item lo dig S. Guirau, XVIII per la mayo de S.-Jacme, que fo d'en S. del Bosc.

263. — B. del Sarcenat, II^d t. per la maio que es fora la porta de Guilaran.

264. — Item, III^d t. per altra mayo que es fora la porta de Guilaran.

265. — Item, III^d t. per la mayo e cazal que es fora la porta de Guilaran.

266. — Lo senhen B. Bonet, prestre, II^a t. per la mayo de Mala velha.

¹ Albareda. lieu planté d'aubiers.

267. — Guilhalma de Gaviac, VII^d t. per las mayos que so el barri de Guilaran.

268. — R. Escudier de Guilaran, II^s III^d t. per la mayo que es en la carriera de Guilaran.

269. — B. Pecol, VI^d t. per la maio que es al barri de Lantars.

270. — Jacme Dolier, IIII^d t. negres per la terra e cazal que es devant l'espital de Guilaran.

271. — Contha del Got, VI^d t. per la mayo e cazal ab sos apartenemens que es de tras la maio de Na Pelegrina, sa maire.

272. — M^e P., fogacier, IIII^d t. per la mayo que es en S.-Jacme, que fo d'eu R. Aymeric.

273. — S. Lumbart, V^s II^d t. per las mayos e heretat de la carriera drecha de S.-Jacme.

274. — P. Cayrier, IIII^d t. negres per la terra e cazal que es devan l'espital de Guilaran.

275. — Guilhelme Vidal de S. Nicolau, II^s t. per la terra e vinha que es à la porta arra que fo d'en G. Cavalier.

276. — M^e Gal Duran, IX^d t. per la maio que es fora la porta de S.-Jacme, que fo d'en B. de Cozi.

277. — Colet de Causa Grisa, IIII^d t. negres per la terra e cazal que es devan l'espital de Guilaran.

278. — Johan de la Vila, canonge d'Albi, XII^d t. en nom de Johan e de Na Costansa de la Vila, per la vinha que es otra Tarn.

279. — Item, II^s t. per la vinha que es otra Tarn.

280. — B. de Vaseias, VI^d t. per la vinha e cazal que es à la Torreta.

281. — M^e Arn. de Rofflac, XVI^d t. per la mayo e cazal que es en S.-Ausbart.

282. — Item deu, XII^d t. per la terra e cazal que es al Pès velh.

283. — Item, II^s t. en nom de Na Bernanda, sa maire, per la mayo que es el barri apelat en la sala del Poget.

284. — M^e Coli d'Ausuria, XV^d t. per la mayo que es en Cabra Morta; P. del Albar, de Caors, o te. Es el papier nuu dels acaptas a XHIII fuelhs, lo qual fo comensat l'an MCCCXXIX.

285. — M^e Arn. de Montauri, II^s et III mitas de t. per la vinha e terra que es als Peironels.

286. — Item, XV^d t. per la maio e truelh que es en S.-Jacme.

287. — Item, XII^d t. per la terra e vinha que es al loc apelat à la Olma.

288. — Item, II^a III^d t. per los tres obradors que so en la carrera de S.-Jacme.

289. — P. Vidal, XII^d t. per la vinha que es otra Tarn en Botanela.

290. — Bertolomio de Vilanova, la quarta part de II^d t. per la terra e mineneda e albareda, que es otra Tarn al Cars Gachenc.

291. — Gautier del Forn, III^d per Na Guiranda, sa molher, per la vinha e cazal que es devan l'espital de Guilaran.

292. — P. Forier de Brassac, XII^d t. per la vinha que es entre la Derrocada e la Comba de Bonhome.

293. — Guirauda, molher d'en Arn. Crestia, XII^d t. en persona de B. Guilhelme e de Bona, so filh e sa filha, per la terra que es à Font royal.

294. — Item deu IX^d t. per la mayo que es al barri de Lantas.

295. — Guirauda de Brassac, molher de W. Faure, XII^d t. per la terra e cazal que es sobre la digitaria velha de Guilaran.

296. — Item, II^a VI^d t. per la terra e vinha de Gaugenha.

297. — B. Picot, per voluntat d'en B. Botier, XII^d t. per la vinha que es al Calhavet.

298. — Frances de Gaure, XXII^d t. per la vinha de Pueg terme.

299. — Johan de la Boria, XII^d t. per la vinha que es sul Pueg de Malhabuo.

300. — Guilhalma, molher d'en S. d'Entresset, II^a t. per la vinha de Camp puden en nom de Gal, so filh.

301. — Ysabe, molher d'en G. Cavalier, XII^d t. en nom de Guilhelme, so filh, per la vinha e cazal que es à la Torreta.

302. — Guilhelma de la Barda, en persona d'en S., so filh, VI^d t. pel prat que es Allhuc¹.

303. — Item, XII^d t. pel cazal que es el barri de S.-Jacme.

304. — Guilhelme de Rodas, IIII^d t. negres per la terra e cazal que es devan l'espital de Guilaran.

305. — G. Saleta, XVIII^d t. per la maio, chay², truelh³ e terra e cazal que so el barri de S.-Jacme. G. o te, Ar. de Marnac o te.

¹ Allhuc, pour al Luc.

² Chay, chai, cellier, cave.

³ Truelh, pressoir.

306. — M^e Gal de la Roda, III^d t., en nom de Na Navarra, sa molher, per la mitat de la mayo que es en Malavelha. B., so filh, o te.

307. — Frances de Raynaut, XX^d t. per la vinha de Camp puden.

308. — Ber. Senhorel, XV^d t. per la mayo que es e la carrera de Estorta.

309. — Guilhelme dels Termes, XII^d t. per la vinha que es sobre Joncairolas.

310. — Ar^{da}, molher d'en Galhart de Balaguier, que fo e nom de Galhart e de Guilhelme sos filhs, XVIII^d t. per la vinha del Calhavet.

311. — Ber. Pecol, VI^d t. per mitat de I eminada de vinha que es en Botanela otra Tarn.

312. — Item, III^d t. per la bimenada ¹ que es al Calhavet.

313. — Ber. Mos, carpentier, XVIII^d t. per la vinha que es al Calhavet.

314. — Pons de Maestre, XII^d t. per la terra e cazal que es entre l'espital de Guilaran e la digitaria velha.

315. — Item, II^s t. per la vinha e cazal que es de tras la digitaria de Guilaran.

316. — Johan Raynier, III^s t. per si e per Na Ramunda, molher den Arn. Pelhecier, per la mayo que es en S.-Jacme .

317. — Sicart de Bernado, IX^d t. per la mitat de la mayo que ha en Guilaran.

318. — Item, III^d t. per la mayo que es en Guilaran.

319. — R. de la Cumba, filh d'en Huc que fo, XX^d t. per la mayo que ha en Malavelha.

320. — Item, XII^d t. per la maio que es en Guilaran.

321. — Item, XII^d t. per las maios que so en Guilaran.

322. — Item, IIII^d t. per la mayo que es en Malavelha.

323. — Item, III^d t. per la vinha que es a Pueg-lmbert.

324. — Item, XV^d t. per la terra e cazal que es fora la porta de S.-Ausbert.

325. — Maestre S. Tichendier, II^s VI^d t. per la vinha que es otra Tarn, à las Peias.

326. — P. de la Val, en nom de Na Ramunda, sa molher, XII^d t. per la terra de Pueg-Terme.

¹ *Bimenada*, oseraie, lieu planté d'osiers (*vimina*).

327. — G. en Castilho de Peitaur, XII^d t. per la maio que es en la carrera que hom apela d'en Brus.

328. — M^e Bertrand de la Valeta, XII^d t. per la albareda que es en Mealhola.

329. — Item en nom d'en Yzarn Sobot, IX^d t. per la vinha que es el cami de S -Germa.

330. — M^e Simo de Camelier, VI^d t. per las doas mayos que so fora la porta de S.-Ausbert.

331. — Bertrand de Pueg Guilhelme, IIII^d per la mayo que es fora la porta de S.-Ausbert.

332. — Arn. de Bars, VIII^d t., en nom de Na Esclarmunda, sa molher, per doas maios el cazal que so fora la porta de S.-Ausbert.

333. — S. de Baudos, IIII^d t. per las tres mayos que so fora la porta de S.-Ausbert.

334. — Johana de Baudos, molher d'en Guilhelme de Valmerau, VIII^d t. per las tres mayos que so fora la porta de S.-Ausbert.

335. — Guilhelme Glandieras, en P. Sobot, VI^d t. per la maio e cazal que es en S.-Ausbert.

336. — Grezeus de Faure, X^d t., en nom de sos filhs S. e Arn. e Guilhelme, per las doas maios e obrador que so en S.-Ausbert.

337. — Arn. de Bars, II^s VI^d t. per la vinha que es en Camp puden.

338. — Fraire R. d'Aussac, monge del mostier de S.-Peire de Moichac, II^s t. per la mayo e truelh que es en S.-Jacme.

339. — G. d'Estorta, XV^d t. per la maio que es à Moichac, el carrairot de Estorta.

340. — P. Dalhaire, curador dels les den W. de Estorta, XVIII^d t. per la mayo que es el carrairot d'Estorta.

341. — G. de Bot, XII^d t. per la mayo que ha en S.-Ausbert.

342. — M^e Pons de Montolio per si e per sos fraires, IX^d t. per la terra e cazal que es devan l'ospital de Guilaran.

343. — Johan Simo, XIII^d t. per la vinha que es Allhuc.

344. — M^e Gautier de la Rocasavi en Dreg, III^s t. per la terra e cazal que es de tras la Malautia velha de Guilaran.

345. — P. Beneeg, V^s t. deura autant à Pascas per la maio e cazal que es devant l'ospital de Guilaran.

346. — P. de Vaseias, XX^d t. per la terra e cazal que es à la Torreta.

347. — M^e Johan de las Vinhas, per Na Guilherma de Toloseta, sa molher, II^d t. per la maio que es el barri de Guilaran.

348 — B. del Deffoit, apelat de la Cumba, XII^d t. per los cazals que so pres de la porta Enborsa.

349. — M^e Gautier de la Roca, II^s t. per la terra et prat que es Allhuc.

350. — P. de Salhenpotz, VIII^d t. per la maio que es en la carriera de S.-Jacme.

351. — P. de Salhenpotz, en nom de P. Cogis, XXI^d t. per la maio que es en S.-Jacme. M^e Uchol la te.

352. — Item den, V^s t. per la vinha e barta que es à Buffonenca.

353. — Item, XII^d per la vinha que es à Malamosca.

354. — Item, VI^d t. per la terra et vinha que es à Molamosca.

355. — Galhart de la Landa, amenistrador d'en Johan e d'en Bru e de Na Navarra, sos filhs e sa filha, XII^d t. per la vinha que es à la Cottura, sobre Brestrilh.

356. — Johan del Olm, en nom de Na Guirauda de Buffas, sa molher, VI^d t. per la vinha que es à Clausagruera.

357. — Item per si, VI^d t. per la vinha que es à Nausagruera.

358. — P^{na}, molher d'en Arn. de Pesaire, en nom e en veguada d'en Pe S., e de B. e de G. Bernat, sos fls, III^d t. negres pel cazal que es devan l'espital de Guilaran.

359. — Item, XVIII^d t. per la mayo e cazal que es devant l'espital de Guilaran.

360. — Item, II^s t. per la terra e ayral que es fora la porta de Malavelha.

361. — Johan Rog, cambiador, VI^s t. per si e en nom de Maestre Simo de Camelier.

362. — G. Certa, XIII^d e mitat tornets per la terra que te en Corbio.

363. — R. de la Cumba, XVIII^d t. per Na Martina, sa molher, per la vinha que es otra Tarn, al Pilar.

364. — Guilhalma, molher d'en R. Massip, e Na Navarra de la Roda, sa sor, III^d t. per la terra e vinha que es el Pueg de Bertac.

365. — Item, XII^d t. per la terra e cazal que es sobre la digitaria de Guilaran. Eodem. Guilhelms de Larsac tenet e faire, IX^d t.

366. — Item, II^s t. per la terra e vinha que es Allhuc. Eodem, R. Mostanh o te e faire, VIII^d t.

367. — Miquel de Betz, III^s IX^d t. deura autant à Pascas per la terra e cazal que es devan l'espital de Guilaran.

368. — R. del Faet, XII^d t. per la terra e prat que es otra Tarn, en Gauginha.

369. — S. Lumbart, borgues de Moychac, XVIII^d t., en nom de S. e d'en Pons, sos filhs, pel flos qu'en S. Pelhecier te dels dig's filhs.

370. — B. Barrau, borgues de Moichac, II^a t. per la mayo e la claustra¹ que so pres del pont de Tarn.

371. — Fraire Grimoart de S.-Peire, aval monje e sagresta del mostier de S.-Peire de Moychac, III^a VI^d t. per la vinha que es al olm de las Capias.

372. — Johan de Cardalhac, filh d'en Johan que fo, XIX^d t. per la vinha e cazal que es devan los Crestias de Guilaran.

373. — Bertran de Cabridieras, en R., so fraire, II^d t. per la terra e yla que es otra Tarn.

374. — P^{na}, molher de M^e Johan de Rasat. notari, XII^d t. en persona de Na Guirauda e de Na P^{na}, sas filhas, pel cazal que es al Pes velh.

375. — B. Pecol, XII^d t. per la yla e bimenada que es otra Tarn, e mai lo quart d'aquo qu'en ichira. Folio LXVII. G. del Casanh o te.

376. — Item, XII^d t. per la vinha que es à la Posaca.

377. — P. Galup, II^d t. per la mayo que es en S.-Jacme.

378. — N'Aymeric de la Cort, XII^d t. per las mayos e porge que so el carrairot d'Isoarn.

379. — Fraire Guilhelme de l'Espina, prior de las monjas de S.-Anha, VII^d e mitat tornets per la terra e vinha que es pres de la riba de Tarn.

380. — G. del Luc, XII^d t. per Na Guirauda, sa filha, per la vinha que es à las Capias.

381. — Item, XVIII^d t. per la mayo que es e la carriera drecha de Guilaran.

382. — Item, II^a III^d t. per la mayo e celier que es e la carriera drecha de Guilaran.

383. — Item, II^a t. per l'ayral e cazal que es devan l'espital de Guilaran.

384. — Item, XVIII^d t. per las mayos, terras e cazals que so à Moychac, à Monjardi, e la Roca, e la Ygua el cazal, e la vinha en trostas al Balat velh².

¹ *Claustra*, enclos.

² *Balat velh*, fossé vieux.

385. — Item, XII^d t. per la mayo e cazal que es el barri de Guilaran.

386. — Johan de Fontanilhas, que esta à S.-Ausbert del castanhol, la mitat per no devis de XVI^d t. per la terra e cazal que es a la Torreta.

387. — Guilhelme Folquier, VII^d t. per la terra e cazal que es el barri de Malavelha.

388. — Guirauda, molher d'en Johan de la Baria que fo, XII^d t. en persona d'en Johan, so filh, per la terra e vinha que es el Pueg de Malhabuo.

389. — B. Faure, que esta en S.-Jacme, IX^a t. de loguadaria per la terra e cazal que es en S.-Jacme.

390. — B. de Fijac, XII^d t. per l'ayral e mayo que es en S.-Jacme.

391. Gonsaldo Garcias, curador de Johan e de Na Costansa de la Vila, en Arn. de Rigau Cadau per no devis, IX^d t. per la mayo e obrador, el pas e las taulas que so en carrera maior.

392. — Arn. de Rigau, XII^d t. per la mayo que es devan l'espital de Guilaran.

393. — Johana del Vinhal, molher d'en B. del Vinhal, IIII^d e mitat tornets per la vinha que es entre la Derrocada el la porta Enborsa.

394. — Item, XVIII^d t. per la vinha que es à Gauginha.

395. — Guilhelme Mari, VIII^d t. per la mayo que es en Malavelha.

396. — Item, II^a II^d t. per la terra e prat que es à la Torreta, Bertranda de Vaseras o te.

397. — Johan de Balhac, III^a t. per la mayo de la Peira que es en S.-Jacme

398. — B. de Marti, IX^d t. per la mayo e cazal que es el barri de S.-Miquel.

399. — Guilhalma, molher d'en Arn. del Vandes, VI^d t. per la mayo e cazal que es devan l'espital de Guilaran.

400. — Fauressa, molher d'en Guilhelme Arnau, VIII^d t. per la mayo que es en S.-Jacme.

401. — P^{na}, molher d'en B. Danduro que fo, III^d t. per la mayo que es el barri de Guilaran.

402. — Guilhelme de Malausa, III^a de tornets per la terra e cazal que es devan l'espital de Guilaran.

403. — Miquela de Lantars, IV^d t. per las mayos que so en la carriera del Pes jove.

404. — Bonet de Bonan, trolhier¹, XII^d t. per la terra e vinha que es à la Fadaria.

405. — G. de Cozis, fils d'en P. que fo, II^s t. per la mayo que es e la carrera drecha de Guilaran.

406. — P. del Bosc, XII^d t. per la vinha que es al Calhavet.

407. — Johan Simo, VI^d t per la terra e cazal que es fora la porta Enborsa.

408. — Guilhem del Pueg, bastier², VI^d t. per la terra e cazal que es al Pes velh.

409. — Ricart de Marinier, IIII^d t. per lo cazal que ha sobre la digitaria de Guilaran.

410. — Tolsa Bridoira, III^d t. per la mayo e cazal que es devant l'espital de Guilaran.

411. — B. Johan de Maestre, XIII^d t. per la mayo que es fora la porta de S.-Jacme.

412. — Item, X^d t. per la mayo que es en S.-Jacme.

413. — Item, VIII^d t. per la mayo que es en S.-Jacme.

414. — Item, X^d t. per las mayos e cazal que so al barri de S.-Miquel.

415. — Item, III^s VI^d t. per la mayo que es en la carrera drecha de S.-Jacme.

416. — Item, III^s t. per la mayo que es en la carrera drecha de S.-Jacme.

417. — Item, XXI^d t. per l'ayral e celier que fo d'en B. de Fontanilhas, que es el barri de S.-Jacme.

418. — Item, XV^d t. per la mayo que es en Cabramorta.

419. — Guilhalma, flia d'en Guilhelme Bonet, XII^d t. per la vinha que es à las Capias.

420. — Item, II^s VI^d t. per la vinha que es a las Peias.

421. — Item, XXII^d t. per la mayo que es à Moichac en S.-Jacme.

422. — R. de la Roda, filh de Maestre Gal de la Roda que fo, VIII^s t. per la mayo que es el barri de Malavelha.

423. — Item, VII^d t. per la vinha que es en la Comba de Fraicher.

¹ *Trolhier*, presseur d'huile.

² *Bastier*, fabricant de bâts, de harnais.

424. — Nicolau Despieux, borges d'Agen, II^a IX^d t. per la sala de la Peira, el celier, els obradors, el porge que es devan la dicha sala e celier, ab las taulas que so devant, que so à Moichac en carrera maior.

425. — Bertolmio Escola, VI^d t. per la terra e vinha que es à la Boca.

426. — S. de la Saleia, maselier¹, la mitat per no devis de XXI^d t. per la mitat d'una pessa de terra e vinha, que es en la Boca d'Arona.

427. — Berauda de Lantars, molher d'en Johan de Cardalhac, III^a I^d t. per la maio que es el carrairot de la Peria.

428. — Arn. de la Peria, II^a t. pel cazal am mat que es dessa la Derrocada.

429. — Item, XII^d t. per la mitat de la terra e del cazal que es e la comba del Bonhome.

430. — Guilhalma, molher que fo d'en B. Rey, VI^d t. per la vinha e cazal que es à la Torreta.

431. — S. Cardo, IX^d t. pel cazal que es entre l'espital de Guilaran e la digitaria velha.

432. — G. del Vinhal, en persona de Na Jacma, molher d'en Arn. de la Peria, X^d tornets per la mitat del ayral que ha e la carrera drecha de Malavelha.

433. — Item, VI^d t. per la terra e cazal que es fora la porta de Malavelha.

434. — Item, IIII^d e mitat tornets per la vinha que es entre la Derrocada e la porta Enborsa.

435. — G. Rossel, tichendier, III^d t. per la terra e vinha que es à Malhabuo.

436. — Item, II^a t. per la terra e cazal que es devan l'espital de Guilaran.

437. — Vidal de la Mealhada, en persona de Na Ramunda, sa molher, VII^d t. per la mayo que es en S.-Jacme.

438. — Item, IX^d t. pel cazal que es e la carrera del Pes jove.

439. — B. Vidal, filh d'en W. Vidal de S.-Nicolau, IX^d t. per la terra e cazal que es al Pes jove.

440. — G. del Vinhal, VI^d t. per la terra e vinha que es à las plantas de Bertac.

¹ Maselier, boucher.

441. — R. Ruera, VI^d t. per la mayo el cazal que es al Pes velh.
442. — Item, XII^d t. per la terra e cazal que es en Camp puden.
443. — Andrio Aymar, IIII^d t. per la terra e cazal que es al Pes velh.
444. — G. de la Comba, V^d t. per la vinha e cazal que es devant l'espital de Guilaran.
445. — Item, XIII^d t. per la terra e cazal que es al Pes velh.
446. — Item, II^a t. per la terra e vinha que es à la Derrocada.
447. — Arn. del Lhuguet, VI^d t. per si e en nom de Na Bernarda, sa sor, per la mayo que es en S.-Jacme.
448. — Guilhalma de Breto, molher que fo d'en B. Johan de Monpila, XVIII^d t. per la vinha de Joncairolas.
449. — Galharda del Olm, molher que fo d'en P. Catala, XII^d t. per la mayo de Malavelha.
450. — Arn. de Campmas, VI^d t. per la vinha que es entre Tarn, el terrado apelat de Gauginha.
451. — Congra del Got, molher d'en Helias de Carcassona..... deniers tornets per la mayo am totz sos apartenemens que es en [S.-Jac]me. Maestre Coli d'Ausuria o te.
452. — Guilhelme del Pueg, que esta en Guilaran, III^d t. per las mayos que so devan l'espital de Guilaran. — Item, I^d t. per la mayo que es aqui meteish.
453. — Item, III^d t. per la mayo e cazal que es devan l'espital de Guilaran.
454. — Miquela de Lantars, en nom d'en G. e de sos autres filhs, VIII^d t. per las mayos que so el barri de Lantars.
455. — Coerci Todos, la mitat per no devis de IX^d t. per la mayo, e pas e taulas que so en carrera mayor. M. de Marnac o te.
456. — Bertranda, molher d'en P. de Vaseias, II^a II^d t. per la terra e cazal que es à la Torreta.
457. — Ramunda, molher d'en Johan d'Astruga, XVI^d t. per la mayo que es en S.-Ausbert.
458. — Johan del Pueg, mercadier, VI^d t. per la terra e cazal que es al Pes velh.
459. — G. Mercier, mercadier, en nom de Na Ramunda, sa molher, III¹ I^d t. per la mayo que es al carrairot de Cabos.
460. — Tolsa Bridoir, VII^d t. per la mayo e cazal que so devant l'espital de Guilaran.

461. — Johan d'Amoros, mercadier, VI^d t. per la mayo que es el carrairot de Malaboca.

462. — Item, VI^d t. per outra mayo que es en la carriera de Malaboca.

463. — Item, III^d t. negres per las mayos e cazals que so devan l'espital de Guilaran.

464. — Item, VI^d t. per la terra e vinha que es al Pueg de Bertac.

465. — Vidal Foveta, IX^d t. per la terra e cazal que es al Pes jove.

466. — Guilhelme Choart, tichendier, VI^d t. per la terra e cazal que es al Pes velh.

467. — Gasbert, mercier, curador de Sebelia, filha de G. de S.-Johan, en G. Debot, tutor de Na Guilhalma, filha del dig G.. XV^d t. per las mayos e cazals que so en S.-Jacme.

468. — G. Rossel, que esta en S.-Jacme, XII^d t. per l'ayral e mayo que es en S.-Jacme.

469. — Guilhelme del Pueg, bastier, XVI^d t. per la mayo e cazal que es en S.-Jacme.

470. — B. Pecol, VI^d t. per la yla e albarada que es en la riba de Tarn, al cors Gachenc.

471. — Johan de Metz, XII^d t. per la mayo que es à Moichac el barri de Lantars. Gishert Seguin o te.

472. — Barrana, filha que fo d'en Johan Barrau, XII^d t. per la mayo e truelh que es el barri de Lantars.

473. — R. de Menas, que esta en S.-Jacme, XVIII^d t. [per] la mayo que es al carrairot de Bateiat.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE LIEUX

A

Aigua Arnalda, 8⁴.
Aigua pende, 47.
Arssac (porta), 52, 53, 112.

B

Balat velh, 384.
Balenguana (pont de), 171.
Bateiat, 97, 473.
Bela Costa, 252.
Berlac, 127, 440.
Boca d'Arona, 92, 231, 426.
Bocamela, 151.
Bonhome, 21.
Botanela, 251, 289, 311.
Brossa (la), 128.
Buffoventà, 352.

C

Cabramorta, 418.
Calhavet, 16, 153, 220, 297, 310, 312, 313.
Campinas (las), 47.
Camp puden, 161, 187, 300, 307, 337, 442.
Canela (lo), 39.
Capias (las), 91, 380, 419.
Cassetort, 55, 180.
Catenor, 37.
Caussada (la), 21.
Clàusagruera, 356, 357.
Comba de Bonhome, 143, 188, 292, 429.
Comba de Fraicher, 423.
Corbio, 362.

Cors-Gachenc, 290, 470.

Cors-Gayent, 17.

Cotura sobre Brestrilh (la), 355.

Crestias¹ de Guilaran, 114, 184, 372.

D

Derrocada (la), 28, 34, 96, 187, 292, 893, 428.
434, 446.

E

Enborsa (la porta), 34, 348, 393, 407, 434.
En Brus (carriera), 327.
Estorta (carriera de), 308.

F

Fadaria (la), 27, 404.
Faïadas (las), 138.
Font reyal, 50, 219, 293.
Fossa lo bal, 98, 174.

G

Gauginha, 30, 35, 296, 368, 394, 450.
Graunhacat, 110.
Guilaran, 5, 9, 22, 25, 40, 41, 49, 58, 65, 66, 70,
71, 75, 76, 83, 89, 100, 115, 131, 133, 134,
135, 137, 145, 147, 175, 178, 182, 183, 200,
203, 207, 221, 222, 227, 239, 256, 263, 264,
265, 267, 268, 270, 274, 277, 291, 295, 304,
317, 320, 321, 342, 345, 358, 359, 365, 381,
382, 383, 385, 392, 399, 401, 402, 405, 409,
410, 431, 436, 444, 452, 453, 463.

¹ Le numéro qui se trouve à côté de chaque nom est celui de l'article du rôle.

² Parfois on désignait, sous le nom de *crestias*, *christians*, les cagots. (Voir le Glossaire de Ducange, aux mots *christianis* et *cagotus*.) Faut-il conclure qu'à Moissac, en 1313, il y avait des *cagots*, ou qu'il y en avait avant cette date ?

J

Jencairolas, 15.
Joncairolas, 448.

L

Lantars, 12, 14, 51, 77, 208, 294, 454, 471, 472.
Lauserta, 4, 238.
Luc (al)¹, 20, 48, 63, 235, 302, 313, 319, 366.

M

Malaboca, 211, 461, 462.
Malamosca, 23, 41, 73, 165, 257, 353, 384.
Malavelha, 29, 30, 32, 33, 60, 69, 88, 102, 111,
111, 116, 157, 160, 179, 185, 189, 190, 191,
197, 202, 206, 209, 223, 225, 228, 266, 306,
319, 322, 360, 385, 387, 432, 433.
Malhabuo, 217, 435.
Masquieras, 186.
Mealhola, 19.
Moichac, 338, 370, 371, 384, 421, 424, 471.
Monjardin, 78, 394.

N

Nausagruera, 54, 81, 166.

O

Olma (la), 287.

P

Peias (las), 36, 61, 219, 250, 325, 420.
Peira (la), 91, 261, 424.
Peironels (als), 90, 233, 285.
Peria (carrairot de la), 427.
Pes jove, 79, 403, 438, 439, 465.
Pes vell, 82, 95, 121, 159, 167, 169, 170, 195,
196, 198, 214, 229, 234, 253, 255, 282, 374,
408, 411, 443, 415, 466.
Pilar (al), 259, 263.
Paget (le), 136, 152, 283.
Posaca (la), 376.
Pueg-Bertier, 139, 177.

Pueg de Bertac, 68, 354, 464.
Pueg de Malhabuo, 299, 388.
Pueg-Imbert, 323.
Pueg-Terme, 13, 106, 156, 298, 326.

R

Roca (la), 384.

S

S.-Ausbert (porta de), 18, 94, 109, 120, 176,
241, 281, 324, 331, 332, 333, 334, 335, 336,
341, 386, 457.
S.-Germa, 329.
S.-Jacme, 10, 39, 43, 46, 57, 71, 103, 122, 123,
124, 126, 129, 138, 158, 162, 163, 192, 193,
194, 201, 212, 213, 225, 226, 237, 243, 247,
251, 258, 261, 272, 273, 276, 286, 288, 303,
338, 350, 351, 377, 389, 390, 397, 400, 411,
412, 413, 415, 416, 417, 447, 451, 467, 468,
469, 473.
S.-Miquel, 393, 414.
S.-Nicolau, 112, 180, 275.
Sicarenta, 58.

T

Tapias (las), 125.
Terra fort, 93, 130.
Torreta (la), 87, 204, 210, 260, 280, 301, 316,
386, 396, 430, 456.
Trevols (als), 56.

U

Uesma (parroquia d'), 258.

V

Vertac, 26.

Y

Ygua (lo carrairot d'), 381.
Ysarn, 3.

¹ On trouve parfois *Alluc* en un seul mot.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE PERSONNES

A

Amoros (Johan d'), 461.
 Angles (Arn. e R.), 159, 163.
 Arman (Guilhelme), 100.
 Artemia (R. de S.), 175.
 Artus (Guilhelme), 48, 242.
 Astruga (Johan d'), 457.
 Auriol (B.), 154.
 Aussac (R. d'), 338.
 Aussurra (Coli d'), 284, 451.
 Aymar (Andrio), 443.
 Aymeric, 272.

B

Balaguiet (Galhart de), 320.
 Balhac (Johan de), 397.
 Barba (Pons de), 128.
 Barda (Guilhalma de la), 302.
 Barrau (Arn.), 208.
 Barrau (B.), 208.
 Barrau (Johan), 472.
 Barrau (P.), 208, 370.
 Bars (Arn. de), 332, 337.
 Batut (P. del), 250.
 Baudos (En.), 30.
 Baudos (Gaurida de), 164.
 Baudos (Johana de), 334.
 Baudos (S. de), 333.
 Beanso (Catalina de), 182.
 Belenguier del Colombier, 52.
 Belot (Johan de), 158.
 Beneeg (P.), 345.
 Bertz (Miquel de), 367.
 Beriau (P. de), 68.
 Bernado (Sicart de), 100, 317.

Bernat (G. de), 192.
 Bernat (Johan de), 192.
 Bertran (Galhart), 153.
 Bessa (G.), 198.
 Besso (Arn. de), 162.
 Blancfort (Johan de), 106.
 Blaux (Guilhalma), 236.
 Boc (P.), 11.
 Boichera (P. de la), 227.
 Bona (Guilhelme de), 293.
 Bonafior (Johan de), 172.
 Bonan (Bonet de), 401.
 Bonencontre (Na), 94.
 Bonet (Guilhelme), 197, 419.
 Bordels (P. de), 115, 116, 117.
 Boria (Johan de la), 299, 388.
 Bornac (Johan de), 76.
 Bosc (P. del), 406.
 Bosquet (G. del), 3.
 Bosquet (P. del), 74.
 Botier (B.), 266, 297.
 Brassac (Guirauda de), 295.
 Breto (Ale lo), 60, 105, 232, 239.
 Broto (Guilhalma de), 448.
 Bridoir (Tholza), 100, 101, 410, 463.
 Brossera (Peironela de), 255.
 Brugau (M.), 58.
 Buffas (Guirauda de), 356.

C

Cabridieras (Bertran de), 373.
 Cabridieras (Guilhelme de), 90.
 Cairo (Guilhelme de), 38.
 Calvet (B.), 226.
 Calvinhac (D. de), 40, 229.
 Calvinhac (G. de), 229.

¹ Le numéro qui se trouve à côté de chaque nom est celui de l'article du rôle.

Camelier (Simo de), 330, 361.
 Campmas (Arn. del), 13, 150.
 Cardalhac (Johan de), 114, 372, 427.
 Cardo (S.), 431.
 Carriera (B. de la), 137.
 Caors (P. del Albard de), 284.
 Casanhi (G. del), 375.
 Casselhs (B. de), 200.
 Castanet (Guilhelme del), 39, 46.
 Catala (P.), 83, 449.
 Causa Grisa (Ecolet de), 41, 277.
 Cavalier (G.), 112, 113, 275, 301.
 Cava Roca (Arn. de), 39.
 Cayrier (P.), 274.
 Cereua (Vidal), 81.
 Certa (G.), 362.
 Choart (Guilhelme), 466.
 Claus (P. dels), 179.
 Coderc (Guil. del), 121.
 Collhac (Johan de), 40.
 Comba (G. de la), 444.
 Comtoria (Vidal de la), 108.
 Corn (Guilhelme del), 181, 186.
 Cort (Aymeric de la), 4, 378.
 Cort (Naymeric de la), 378.
 Coultz (P. de la), 75.
 Cozi (B. de), 43, 276.
 Cozi (Johan de), 201.
 Cczi (P. de), 44, 351, 405.
 Crestia (Arn.), 50, 293.
 Crotz (P. de la), 130.
 Cumba (R. de la), 363.

D

Dalthairo (P.), 340.
 Danduro (B.), 65.
 Danduro (P.), 101.
 Debot (G), 467.
 Deffoit (B. del), 318.
 Despieux (Nicolau), 424.
 Dolier (Jacme), 270.
 Dos (Negre), 218.
 Duran (Guilhelme), 43, 97, 129, 276.
 Duran (P.), 137.

E

Enperi (R.), 67.
 Entressel (S. d'), 300.
 Escola (Bertolmio), 425.
 Escudior (R.), 146, 168.
 Espina (Guilhelme de l'), 379.

Espital (Guilhelme del), 93.
 Estanc (Bernat del), 40.
 Esteve (P. de), 16.
 Estorta (G. de), 121, 168, 339.
 Estorta (Johan de), 168.
 Estorta (W. de), 310.

F

Faet (Caerti del), 202.
 Faet (R. del), 91, 368.
 Farguas (G. de), 148, 251.
 Faure (B.), 389.
 Faure (Grezens de), 336.
 Faure (Johan), 140.
 Faure de Castel Sagrat, 18.
 Faure (Pons), 234.
 Faure (Ra.), 196.
 Faure (W.), 295.
 Faveta (Vidal), 465.
 Fijac (B. de), 390.
 Folquier (Guilhelme), 387.
 Fogagier (P.), 277.
 Foic (R. del), 47.
 Fontanilhas (B. de), 417.
 Fontanilhas (Johan de), 3-6.
 Forn (Gautier del), 291.
 Fornier (Johan), 217.
 Forto (Johan), 138.
 Fraichez (Bertolmio del), 141.
 Fraiche (W. del), 111.
 Fromiguo (P. de), 89.
 Frons (Guilhalma de), 167.

G

Gali (Ar. de), 151.
 Galup (P.), 377.
 Guichio (B. de), 212.
 Garcias (Gonsaldo), 391.
 Gardela (B. de la), 19, 221.
 Gardela (S. de la), 151.
 Garrigua (P. de la), 258.
 Gasc (R.), 184.
 Gaure (Frances de), 294.
 Gaviac (B. de), 211.
 Gaviac (Guilhalma de), 267.
 Glandieras (Guilhelme), 335.
 Gilis (Huc), 233.
 Got (Tontha del), 27.
 Got (Congta del), 451.
 Gras (G. de), 241.
 Grimoart de S. P. aval, 371.

Guet (Coli), 151.
Guirau (R. Bernat), 8.
Guirau (Vidal de), 261.
Guirauda, 380.

I

Ichier (Huc), 83, 84, 85, 86.

J

Jacmes (J. de), 169.
Johan (B.), 18.
Johan (Peironela de), 72.
Johani (B.), 221, 225.
Jolia (P.), 205.

L

Lalvernhas (Guilhelm de), 119.
Landa (B. de la), 238.
Landa (Guilhelme de la), 2.
Landa (Galhart de la), 209, 355.
Lantars (B. de), 252.
Lantars (Miquela de), 403, 451.
Larsac (Guilhelmus de), 365.
Lart (P. de), 152.
La Val (Johan de), 257.
La Val (P. de), 326.
La Val (W. de), 15.
La Valeta (de), 328.
La Valeta (Guilhelme de), 219.
Lhuguet (Arn. del), 447.
Lumbart (S.), 273, 369.
Luc (G. del), 145, 380.
Luc (P. Bernat del), 145.

M

Maestre (B. Johan de), 411.
Maestre (Guilhalma de), 219.
Maestre (Pons de), 311.
Mari (Guilhelme), 395.
Marinier (Iticart de), 109.
Marnac (M. de), 451.
Marti (Andrio de), 214.
Marti (B. de), 394.
Marti (Johan), 11.
Masip (R.), 361.
Malausa (Guilhelme del), 402.
Marnac (G. de), 10.
Menlhada (Vidal de), 243, 437.
Menas (R. de), 473.

Mercier (Andrio), 71.
Mercier (Gasbert), 459, 467.
Mersairo (Guilhelme), 64.
Metz (Johan de), 12, 471.
Milhau (R. de la), 95.
Miquel (S.), 144.
Miramon (B. de), 97.
Molinier (Guilhelme), 49.
Molinier (W.), 48.
Monpila (Johan de), 12, 13, 16, 17, 18, 448.
Montauri (Arn. de), 241, 285.
Montauri (R. de), 222.
Monvilla, 2.
Mos (Ber.), 313.
Mostanh (R.), 51, 366.
Mota (Ar. de la), 95.
Mota (Bert. de la), 237.
Mota (R. de la), 91.
Mota (W. Ramon de la), 96.
Moto (Johan), 69.

N

Nadirac (P. de), 137.

O

Olm (Galharda del), 449.
Ortal (Tolsana del), 71.

P

Pacol (B.), 77, 269, 311, 375, 470.
Peitavi (G. en Castillo de), 327.
Peitavi (Johan), 259.
Pela feda (Johan de), 107.
Pelhecier (Arn.), 316.
Pelhecier (S.), 369.
Peri (P. den), 68.
Peria (Arn. de la), 53, 428, 432.
Perrias (Guilhelme de), 260.
Pesaire (Arn. de), 358.
Petit (B. de), 191, 231.
Picot (B.), 297.
Polha (R. e B. de), 157.
Pont (Guilhelme del), 183.
Pueg Guilhelme (Bertrand de), 331.
Pueg (Guilhelme del), 115, 408, 452, 469.
Pueg (Johan del), 458.
Pueg (P. del), 253.

R

Rabiola (Johan), 231.
Raynaut (Frances de), 220, 307.

Rainaut (P.), 185.
 Rasac (Johan de), 374.
 Raynier (Johan) 316.
 Roy, 130.
 Riba (Ramunda de la), 170.
 Ribiera (S.), 160.
 Ricart de Blause (Na), 158.
 Ricart de Coderc (Na), 163.
 Rignau (Arn. de), 391.
 Riocros (Pons de), 79.
 Rival (Vidal del), 122.
 Roca (Gautier de la), 349.
 Rocasavi (Gautier de la), 344.
 Roda (B. de la), 111, 422.
 Roda (Gal. de la), 306, 422.
 Rodas (Guilhelme de), 304.
 Roda (Navarra de la), 361.
 Roillac (Arn. de), 281.
 Rog (Johan), 361.
 Rossels (G.), 16, 435, 468.

S

Sabatier (Dauriac), 87.
 Saleia (S. de la), 426.
 Saleta (B.), 252.
 Salota (G.), 151, 305.
 Salhenpotz (P. de), 350.
 S.-Johan (G. de), 193, 467.
 S.-Paul (G. de), 1.
 Sarcenat (B. del), 163.
 Seguin (Gisbert), 171.
 Senhorel (Ber.), 308.
 Senhorel (R.), 213, 214.
 Simo (Johan), 343, 407.
 Sobot (P.), 335.
 Sobot (Ysarn), 329.

T

Termes (Guilhelme dels), 309.
 Terre (Arn.), 103.
 Tholozeta (Vidal de), 139.
 Tichendier (B.), 147.
 Tichendier (G.), 174.
 Tichendier (S.), 11.
 Todos (B.), 17.
 Todos (Caerci), 435.
 Todos (P.), 83.
 Toloseta (Guilherma de), 317.
 Toloseta (Johana), 197.

V

Valmeran (Guil. de), 131.
 Vandes (Arn. del), 399.
 Vaseias (B. de), 280.
 Vaseias (P. de), 346, 456.
 Vidal (Arn.), 206.
 Vidal (B.), 19.
 Vidal (B.), 439.
 Vidal (Guilhelme), 112, 180, 275.
 Vidal (P.), 289.
 Vidal de S.-Nicolau (W.), 439.
 Vila (Costansa de la), 278, 391.
 Vila (Johan de la), 278.
 Vila laio (Frances de), 235.
 Vilanova (Bertolomio de), 290.
 Vinhal (B. del), 187, 393.
 Vinhal (G. del), 96, 203, 432, 410.
 Vinhal (Johana del), 393.
 Vinhal (P. del), 53.
 Vinhals (G. dels), 19.
 Vinhas (Johan de las), 317.

Y

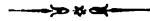
Yla (P. de la), 173.





A PROPOS DU LIVRE DE M. ALBERT SOUBIES :

“HISTOIRE DE LA MUSIQUE ALLEMANDE¹”



L'un des membres les plus érudits de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, M. Albert Soubies, le littérateur si distingué en science critique, fit paraître, il y a quelque temps, un ouvrage fort documenté : *l'Histoire de la Musique allemande*. Or, un de ces jours, notre aimable président, M. le chanoine Pottier, me montrait ce travail en me disant : « Lisez ce volume, il vous intéressera, j'en suis sûr, et vous voudrez bien ensuite en présenter, à notre réunion mensuelle, une analyse quelque peu détaillée en faveur de notre section de musique, qui, par son précieux concours, prête tant de charmes à nos réunions solennelles. »

Notre Président ne se trompait point, en affirmant que l'ouvrage de M. Soubies était plein de science et d'intérêt, mais, tout en reconnaissant l'honneur qui m'est fait en me

¹ *Histoire de la Musique allemande*, par Albert Soubies. Paris, ancienne maison Quantin, libraires (Imprimeries réunies), 7, rue Saint-Benoit.

demandant ce travail, je dois exprimer le regret que l'analyse d'une si belle œuvre n'ait point été dévolue à une plume plus habile et plus autorisée.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, après avoir imploré toute votre indulgence, on sait qu'elle est parfois très grande, je vous dirai bien simplement les beautés que j'ai remarquées dans cette *Histoire de la Musique allemande*, je vous en décrirai la belle ordonnance, l'enchaînement des matières ; nous suivrons ensemble le développement progressif de l'art musical intimement lié aux moyens d'action, aux instruments en usage dans chaque siècle. Si cette étude, bien attrayante de sa nature, venait à manquer d'intérêt, gardez-vous d'en accuser l'ouvrage lui-même, réservez tous vos blâmes pour l'analyste infidèle.

Afin d'être complet dans ce travail, tout autant que pour satisfaire à la logique des idées, je diviserai cette étude en deux parties assez distinctes : je suivrai tout d'abord les progrès de la musique depuis les premiers bardes jusqu'à Richard Wagner ; j'essayerai ensuite de reconstituer l'histoire des instruments de musique dont se servirent les maîtres allemands, et cela grâce aux nombreuses photogravures que l'auteur a bien voulu placer sous nos yeux.

L'Histoire de la Musique allemande comprend trois chapitres, dont voici les titres : la Musique avant Bach ; la Musique de Bach ; la Musique au XIX^e siècle.

La première partie, qui commence aux origines de la musique chez les peuples germaniques et se continue jusqu'en 1685, date de la naissance de Sébastien Bach, est sans nul doute, pour nous archéologues, la plus intéressante ; mais il faut bien, hélas ! le reconnaître, c'est la partie la plus controversée quant à l'authenticité des documents, la plus pâle au point de vue des œuvres produites : il serait cepen-

dant injuste d'en conclure que le talent, le génie, le souffle divin firent défaut aux maîtres des premiers âges ; disons plutôt que les moyens d'action mis à la disposition de ces maîtres furent presque nuls, et cette absence de moyens pour rendre leurs pensées et traduire les battements de leur cœur, le souffle de leur âme, dut paralyser bien des fois leur talent et leur bonne volonté.

La notation, si incertaine jusqu'à Gui d'Arezzo et dès lors si sujette à l'erreur, le petit nombre d'instruments alors connus et la grossière facture de ces derniers étaient comme autant d'obstacles insurmontables pour les artistes les mieux doués.

Ces réserves faites, suivons notre auteur dans l'étude de cette première partie. M. Albert Soubies emprunte à Tacite lui-même les origines de la musique allemande ; voici le texte du grand historien romain : « Les Germains célèbrent par des chants antiques, qui sont pour eux leur seule histoire, un dieu nommé Tuiston, issu de la terre, et son fils Mann, comme pères et fondateurs de la nation ; ils ont aussi des vers nommés *bardit*, dont ils se servent pour exalter leur courage. Avant de livrer bataille, ils tirent du chant du *bardit* le présage de la victoire ou de la défaite, car ils sont terribles ou timides suivant l'intonation des chants de leurs troupes. »

Du II^e siècle au IX^e, absence totale de documents.

Mais, en 813, deux canons du concile de Mayence et un texte des capitulaires de Charlemagne nous révèlent un brusque changement dans le caractère de la musique des Germains. Leur mélodie rude et sauvage, au dire de Tacite, est devenue si molle et si efféminée, que les ordonnances en question doivent interdire aux religieuses des couvents d'Allemagne de transcrire ou de communiquer une musique toute faite de chansons d'amour.

De cette époque il nous reste, toutefois, publié d'après

un manuscrit de Vienne, un chant populaire germanique, où sont célébrés les hauts faits de Charlemagne et de Rolland.

Au X^e et au XI^e siècle, presque tous les noms qui se rapportent à l'histoire de la musique appartiennent à des clercs ou des religieuses : saint Adalbert de Prague ; Hrotsvitha, vierge de l'ordre de Saint-Benoît ; l'abbé Hériger ; Hilpéric, moine de Saint-Gall ; Francon, auteur de deux traités parvenus jusqu'à nous : *Ars cantus mensurabilis*, qui marque une évolution dans la théorie musicale, car il s'agit de substituer au plain-chant, sans mesure, le chant mesuré ; *Compendium de discantu*, qui marque aussi une seconde étape dans la marche en avant, l'auteur prétend, en effet, faire succéder à la diaphonie des quintes et des quartes successives une harmonie basée sur l'étude des lois de l'acoustique

Au XII^e siècle brillent d'un plus vif éclat : le bénédictin Conrad ; Albert le Grand, évêque de Ratisbonne, aussi grand théologien que musicien distingué ; on lui doit un traité *de Musica* et un curieux commentaire sur les problèmes d'Aristote concernant la musique.

Avec le XIII^e siècle commencent les écoles de musique en Allemagne ; la plus célèbre fut celle des Minnesinger.

Les Minnesinger furent des personnages de goûts et d'usages aristocratiques ; on compte parmi eux des marquis, des ducs, des empereurs, des princes et des rois. Parmi ces poètes musiciens, il est un nom qui est parvenu jusqu'à nous, et désormais immortalisé par Wagner, c'est Tannhauser.

Les Minnesinger, célèbres durant près d'un siècle, virent leur étoile pâlir au commencement du XIV^e siècle et leur gloire succomber devant la fortune des Maitres-Chanteurs, nouvelle école de musique, chantée elle aussi par le maître allemand sur la scène de Bayreuth. Chez les Maitres-Chanteurs, l'élément bourgeois succédait aux poètes-cheva-

liers; au-dessous de leurs devanciers peut-être par l'inspiration et le souffle de la pensée, ces nouveaux venus les surpassent de beaucoup par le savoir, le fini et la dextérité de la facture.

La marche en avant vers la vraie musique s'accroît considérablement au XV^e siècle pour se perfectionner encore au XVI^e. « On va, dit M. Soubies, conquérir le terrain solide où s'élèvent les monuments durables. L'harmonie proprement dite se constitue, c'est-à-dire l'art de faire entendre plusieurs sons concertants, en tenant compte du sentiment tonal et des lois de la mélodie. »

A cette époque aussi la musique deviendra un instrument puissant de propagande religieuse. Le peuple allemand répugna toujours à l'emploi du latin dans la liturgie; la raison en est-elle à ce que ces deux langues, le latin et l'allemand, se superposent sans avoir aucune affinité d'origine, de tournures, d'expressions? Je ne sais. Toujours est-il que Luther et avant lui Jean Huss et les frères Moraves surent très habilement profiter de cette disposition du sentiment national pour attirer les masses à embrasser la Réforme. Sans réprover dogmatiquement le latin, Luther le remplaça en fait par les chants religieux en langue vulgaire. Doué lui-même d'une voix superbe, versé dans la science harmonique, il composa plusieurs de ces chants liturgiques à l'unisson ou à plusieurs parties. Hans Walter et Martin Agricola, ce dernier fondateur de la grande école luthérienne de Magdebourg, lui offrirent, dans cette œuvre de propagande, le concours de leur grand talent. Ce fut Agricola qui harmonisa le *Ein'feste burg*, véritable *Marseillaise* de la Réforme, rendue célèbre de nos jours par les *Huguenots* de Meyerbeer et la *Reformation*, symphonie de Mendelssohn. L'école des Maîtres-Chanteurs, encore en honneur au XVI^e siècle, fournit à la Réforme plusieurs artistes de grand talent; citons entre autres : Hans Sachs, le barbier Hans

Foltz, Hermann Finck, Copernicus, Lossius ; de ces œuvres de propagande religieuse nous connaissons un recueil de chants pour les enfants des écoles et les évangiles du dimanche en courte musique laïque allemande.

Ajoutons, pour terminer cette étude sur le XVI^e siècle, que l'essor donné à la musique allemande fut considérable, grâce à la protection accordée aux arts par les princes et les empereurs, tels que Rodolphe II et Maximilien I^{er}.

Nous abordons le XVII^e siècle sous l'égide de celui qui fut nommé le père de la musique allemande, Michel Schütz, plus connu sous le nom de Prétorius. On lui doit le célèbre ouvrage : *Syntagma musicum*, en trois parties. La première, écrite en latin, contient des recherches précieuses sur les instruments de musique de l'antiquité, sur la psalmodie judaïque, le chant dans les églises de divers rites : grec, asiatique, égyptien, catholique romain ; la seconde forme comme un traité d'orgue ; la troisième disserte sur la mesure et la bonne exécution du chant : ces deux dernières parties sont en langue allemande.

Après Prétorius il convient de citer le pasteur Bodenchatz pour son ouvrage *Florilegium*, renfermant les œuvres de quatre-vingt-treize compositeurs des XVI^e et XVII^e siècles. C'est, pour l'histoire de la musique, une des sources les plus précieuses.

Nous aurons garde d'omettre le Père Athanase Kircher, auteur de la *Musurgia*, œuvre considérable, mais pleine de rêveries, dans laquelle le savant Jésuite allemand, après de nombreuses recherches, de doctes dissertations sur le rythme et la mesure chez les Grecs et les Hébreux, traite de la musique mystérieuse des pierres et des plantes, de la musique hiérarchique des neuf chœurs d'anges au ciel ; il s'essaie également à traduire en notation musicale les hiéroglyphes des monuments d'Égypte. Une curieuse photogravure, dont

nous gratifie M. Soubies, nous donne le chant des oiseaux, noté par le Père Kircher : chant du coq, gloussement de la poule, cri du coucou, chant de la caille, caquetage du perroquet (pl. 1).

Dans ce XVII^e siècle commence la période des grands organistes dont le talent est mis en relief par les progrès de la nouvelle facture. Nommons, comme au hasard, parmi ces

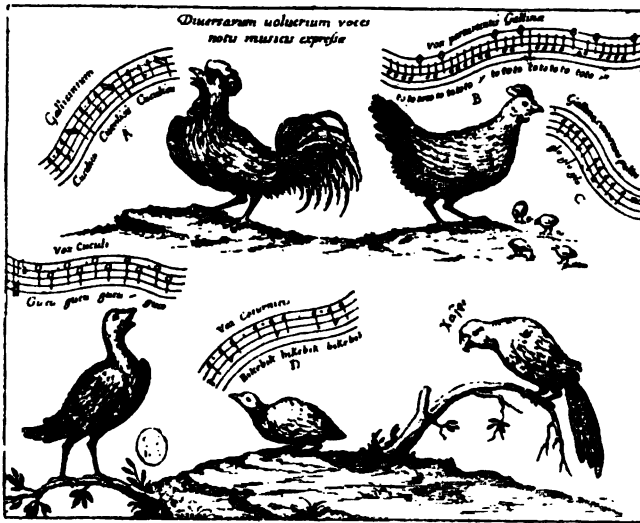


Planche 1.

maîtres de l'orgue : Besnecker, Hammerschmidt, Georges Arnold, le chanoine Keiffer, auteur de bonnes compositions musicales, mais dont le titre peint bien le goût littéraire de l'époque : *Odes soporifiques pour endormir le petit Enfant de Bethléem*. A ces noms il convient d'ajouter Buxtehude et Froberger, « deux héros, dit notre auteur, taillés déjà sur le patron colossal des Hændel et de Bach ; » Gaspard de Kerl, qui composa la célèbre messe dite *Messe noire*, à cause de l'absence, dans cette œuvre, de toute note blanche ; nommons enfin Reinhar Keiser, dont la fécondité et l'inspi-

ration ne tarirent point durant quarante ans : il composa cent treize opéras, qui furent joués à Hambourg, et dont plusieurs font partie de la bibliothèque nationale de Berlin.

Nous voici maintenant aux prises avec les génies de l'Allemagne : Bach, Hændel, Haydn, Mozart, Beethoven, Mendelssohn; par eux nous sommes en plein XVIII^e siècle.

La famille des Bach fut une pléiade de musiciens : le premier qui nous soit connu c'est Weit Bach, au XVI^e siècle, boulanger à Presbourg, qui savait chanter et s'accompagner de la guitare; au milieu du XVIII^e siècle, un concert, composé de cent vingt musiciens, fut donné en cette ville : c'étaient les petits-fils de Weit Bach, qui s'étaient réunis pour jouer ensemble.

Au XVII^e siècle, le nom des Bach fut porté par un artiste de grand talent, Jean-Christophe, organiste à Eisenach, jouant d'ordinaire l'orgue à cinq parties réelles, et qui, pour la fête de Saint-Michel, composa un motet à vingt-deux voix, dans lequel les parties se distinguent par une grande aisance et une franche allure.

Mais ce fut en 1685 que vint au monde le célèbre Sébastien Bach. Doué d'une énergie de volonté incroyable, il transcrivit, à l'âge de dix ans et en six mois de temps, tout un gros volume contenant les pièces les plus remarquables des organistes des temps passés.

Tout d'abord choriste à l'église Saint-Michel de Lunébourg, violon d'orchestre et organiste à Weïmar, il devint, à trente-deux ans, maître de concert du duc de Weïmar; enfin, de 1732 à sa mort, il remplit les fonctions de directeur de l'école de musique Saint-Thomas, à Leipzig. Ce maître illustre a écrit sept messes, deux cents cantates ou motets, de nombreux ouvrages pour orgue; la messe en *si mineur* passe pour son chef-d'œuvre. Mozart s'est chargé de faire son éloge, le jour où, après une audition d'un motet de Bach,

il s'écria : « J'ai entendu aujourd'hui du nouveau, et j'ai appris quelque chose. »

A l'école de S. Bach se rattache Rinck, né en 1770, et qui sut conserver toujours le secret de la belle manière du maître.

En 1685, la même année que Bach, naissait, à Halle, celui qui fut son émule et lui survécut de neuf ans, Georges-Frédéric Hændel. Condamné par la volonté de son père à l'étude de la jurisprudence, le jeune Hændel passait ses nuits à étudier la musique sur une mauvaise épinette que la complaisance d'un domestique avait placée dans une pièce retirée de sa maison. Conduit un jour à la cour de Saxe, il joua à sa manière l'orgue de la chapelle ducale : il dut s'en acquitter avec un talent réel, car le duc exigea du père la permission pour son fils de continuer ses études musicales.

A vingt ans Hændel part pour Rome ; de là il passe à Florence et Venise pour y étudier la musique italienne ; il quitte cette dernière ville pour se rendre à Londres, revient dans sa patrie, mais, flatté du bon accueil des princes anglais et de la reine Anne elle-même, il abandonne définitivement l'Allemagne pour l'Angleterre ; il y accepte, en arrivant, l'hospitalité du prince de Burlington, puis bientôt se fixe chez le duc de Chandos, dont il devient le maître de chapelle. C'est là qu'il composera ses principales œuvres : le *Te Deum*, la *Passion*, *Esther*, *Athalie* et *Débora*, le *Messie*, *Judas Macchabée*, l'*Ode à sainte Cécile*, la *Fête d'Alexandre*, ses concertos pour flûtes, hautbois, clavecin ; enfin ses meilleures partitions : *Rinaldo*, *Tamerlano*, *Rodelinda*.

Nous avons salué deux grandes figures, Bach et Hændel, inaugurant le commencement du XVIII^e siècle ; il nous reste à nous incliner devant deux autres, non moins belles, qui viennent clore ce grand siècle pour l'art musical en Allemagne, ce sont : Mozart et Haydn.

Enfant de chœur à l'église Saint-Etienne de Vienne, où

il reçut ses premières leçons de musique, Haydn n'oublia jamais les leçons du catéchisme et conserva toute sa vie la ferveur des premiers jours. Plus tard, lorsque l'inspiration lui manquait, il récitait son rosaire ; il commençait sa journée par la prière et souvent la sainte communion ; ses manuscrits portent tous en exergue ces mots : *In nomine Domini*, ou bien : *Soli Deo gloria*. J'ai sous les yeux sa carte de visite

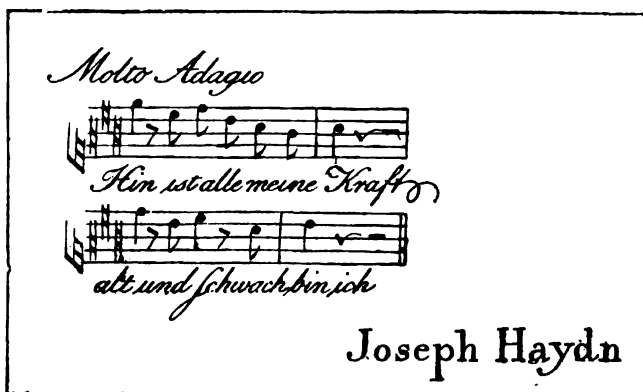


Planche 2.

de ses derniers jours ; il y est dit en musique : « De là hant me vient tout le secours, car je suis faible et vieux » (pl. 2).

La vie du maître fut bien paisible, car elle s'écoula toute entière sous le toit hospitalier du prince Esterhazy.

Le nombre de ses œuvres, qu'il avait le soin de numérotter lui-même, atteint le chiffre de huit cents. Cent dix-huit symphonies. quatre-vingt-trois quatuors, quarante-quatre sonates pour piano, quatre oratorios, dix-neuf messes et d'autres compositions moins connues

Son œuvre par excellence, *la Création*, lui demanda deux ans de travail ; il disait : « J'y mets beaucoup de temps, parce que je veux qu'elle dure beaucoup. »

On admire dans les œuvres de Haydn (je cite l'auteur) :

« cette grâce à la fois naïve et raffinée dont il a le secret, cette abondance d'idées, cette suprême élégance, qui se sont traduites avec tant de relief dans sa musique instrumentale. »

Mozart naquit à Salzbourg, en 1756 ; sa vie, faite de légendes et de merveilles, est universellement connue. A trois ans il jouait du clavecin, à huit il se présentait à la cour de Versailles, jouait devant Louis XV, et à Londres en présence de Georges III ; à vingt-trois ans organiste de la cathédrale de Salzbourg, il se rendait l'année suivante à Munich, auprès du prince électoral de Bavière, pour y écrire la partition d'*Idoménée*. En 1786, son opéra des *Noces de Figaro* fut représenté à Vienne ; puis successivement parurent au théâtre : *Don Juan*, *Così fan tutte*, la *Flûte enchantée*, dont le succès fut immense, la *Clémence de Titus*, composé pour le couronnement de Léopold, roi de Bavière. Son œuvre dernière fut le *Requiem*, auquel se rattache la légende de sa mort.

Le catalogue de ses œuvres, dressé par Kæchel, comprend six cent vingt-six numéros. Voici le jugement porté par M. Soubies sur ce prince de la musique, qui est devenu pour les Allemands l'objet d'un véritable culte : « L'individualité de Mozart se reflète dans la coupe des morceaux, dans la beauté savamment simple des airs, dans le caractère de l'instrumentation, toujours nourrie, jamais chargée, d'un coloris constamment solide et délicat. Rarement on vit se manifester, en même temps qu'une pareille énergie d'invention, un équilibre aussi parfait entre les dons nécessaires à l'artiste et les diverses parties intégrantes de l'art. Toutes les symphonies de Mozart portent le cachet de la puissante personnalité : son tempérament est plus ardent, plus enclin à la fougue que celui de Haydn ; il y a dans cette musique telles pages qui sont colorées comme un tableau vénitien. Dans ses opéras, Mozart revit tout entier avec sa sensibilité, sa gaieté, son ardeur, sa mobilité d'impressions ; tout en

demeurant avant tout et surtout musicien, il devient un grand et puissant peintre de la nature humaine en son infinie variété et ses éternelles contradictions. »

Après ce jugement d'ensemble porté par l'auteur sur Mozart, il serait, sans doute, très intéressant de suivre l'éminent critique dans l'étude des œuvres du maître; mais il faut nécessairement abréger une analyse déjà bien trop longue, et dans laquelle cependant de grands noms encore réclament un souvenir.

Mais, avant que de continuer cette analyse succincte des grands compositeurs allemands, faisons étape pour jeter un regard sur les moyens mis en œuvre par les maîtres dont nous venons de parler, et les nouveaux instruments que Beethoven, Schumann, Weber, Wagner auront à leur disposition; au demeurant cette étude s'impose à ce moment, car la composition musicale subit une profonde transformation. La musique, jusqu'au XVIII^e siècle, est un art que tous les dilettanti interpréteront et sentiront d'une manière égale : ce sera le règne de l'art pour l'art; aussi J. Bach ne recherchera que la beauté de la forme et la richesse dans le développement de la pensée; Haydn, Mozart, scrupuleux observateurs des règles, y ajouteront plus d'idéal et de sentiment; Gluck, Beethoven, Weber rechercheront surtout le sentiment et l'expression; Meyerbeer donnera à sa musique les couleurs les plus vives et parfois les plus terrifiantes; Wagner en viendra à faire passer dans sa musique les impressions les plus diverses, les plus intimes du cœur humain; sous un flot d'harmonie identifié à la pensée, le cœur parlera et traduira toute ses émotions, ses tristesses, ses désirs, ses joies et ses illusions si souvent envolées. Aussi, comme chaque peuple possède sa manière de voir, de penser, de comprendre les choses, à ce

XVIII^e siècle, la musique prendra un caractère particulier, selon le génie et la nationalité des compositeurs; dès lors aussi, il sera plus aisé, à la simple audition d'un morceau, de classer son auteur dans l'école française, allemande, italienne.

Mais revenons aux instruments de musique en usage soit dans la musique de chambre, la musique religieuse, soit



Planche 3.

aussi à l'orchestre. Une curieuse peinture du IX^e siècle nous représente trois musiciens jouant ensemble (pl. 3); sous une première arcature romane sont deux jeunes filles, dont l'une, armée d'un marteau, met en mouvement un carillon de cinq cloches, l'autre pince de la lyre; sous la seconde arcature est assis un musicien richement vêtu : il fait résonner le monocorde qu'il tient dans sa main gauche. Le carillon, de nos jours, relégué dans les tours de nos églises, est peu usité comme instrument d'orchestre; il sert parfois à éveiller certains sentiments, en vertu du fait

psychologique que l'on nomme association des idées. Rossini s'en sert dans *Guillaume Tell*, au chœur du second acte :

Voici la nuit.....

Meyerbeer fait donner le signal du massacre des protestants, au 4^e acte des *Huguenots*, par une cloche grave. Les facteurs d'orgues ont parfois introduit dans leurs instruments un jeu de clochettes ou de timbres. Il a existé aussi une sorte de carillon d'orchestre portatif, du nom de *glockenspiel*, pour lequel Mozart, dans la *Flûte enchantée*, écrivit une partie spéciale.

La lyre, un des plus anciens parmi les instruments de musique, se trouve d'ordinaire, dans les peintures grecques, entre les mains des poètes, d'où l'expression « poésie lyrique. » Mais au IX^e siècle, comme le représente notre gravure, elle devient plus sonore, car les cordes sont placées, dans une grande partie de leur longueur, au-dessus de la caisse harmonique, et prend alors le nom de « lyre du Nord. »

Le monocorde fut inventé, dit Boèce, par Pythagore pour mesurer géométriquement les proportions et les quantités des sons. Il se compose d'une seule corde, sur laquelle on appliquait une sorte de chevalet mobile qui coupait la corde en différentes longueurs, selon les sons plus ou moins aigus que l'on voulait obtenir. Cet instrument primitif est la base logique de tous les instruments à cordes, soit libres, comme le violon et le violoncelle, soit fixes, comme la harpe et le piano.

Carillon, luth (pl. 6), monocorde, tels étaient les instruments en usage au IX^e siècle.

Un manuscrit de saint Blaise, du XII^e siècle, nous offre un orgue de structure bien curieuse (pl. 4) : c'est un arbre dont les diverses branches sont chargées d'oiseaux qui

chantent chacun une des notes de la gamme, tandis que la tige de l'arbre, porte-vent de l'instrument, est alimentée par

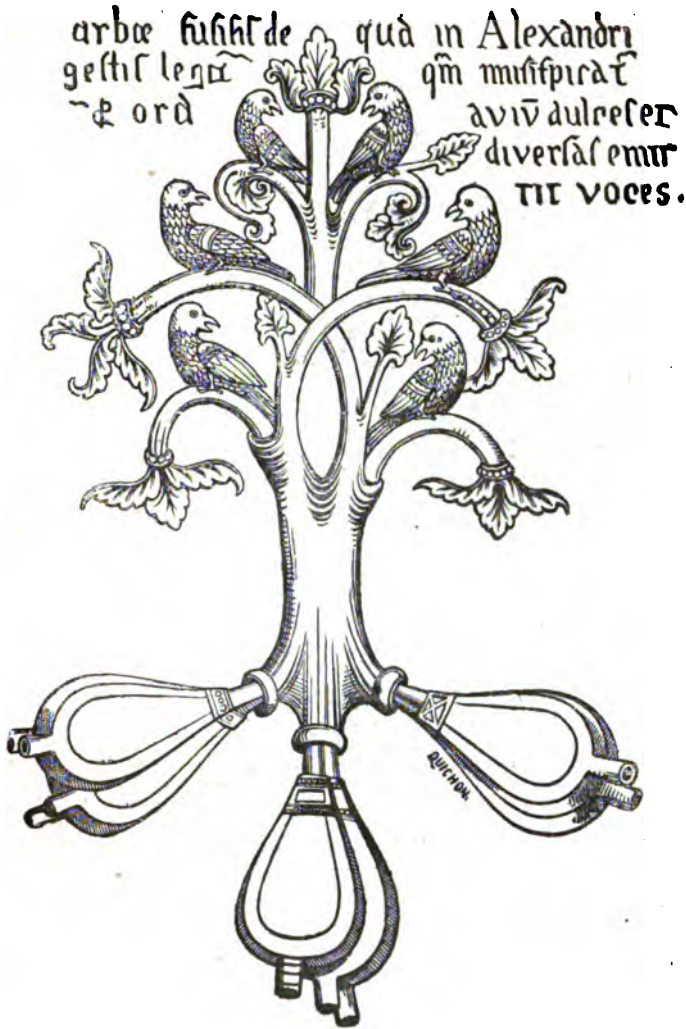


Planche 4.

trois paires de soufflets, qui sont comme les racines de cet arbre mélodieux.

L'orgue, dont l'origine est très ancienne, a subi de

nombreuses modifications, avant d'être cet instrument merveilleux qui résume en lui seul toutes les ressources de l'orchestre.

Sa forme primitive fut la flûte de Pan, qui se composait de plusieurs flûtes sonores assemblées avec ordre. D'abord



Planche 5.

on joua de ces tuyaux réunis, à l'aide de la bouche. Puis l'idée vint de ménager les poumons en emmagasinant de l'air dans un réservoir flexible, d'où on le conduirait dans chaque tuyau par une pression quelconque (pl. 5). Une sculpture du XV^e siècle nous représente un ange, tenant sur ses genoux un tout petit orgue portatif basé sur ce système très primitif.

Eginhard, dans ses *Gestes de Charlemagne*, dit que l'empereur Constantin Copronyme envoya à Charlemagne : *illud musicorum organum præstantissimum*, ce roi des instruments, dont les tuyaux d'airain, remplis d'air par des



Planche 6.

soufflets en peau de taureau, imitaient, par leurs sons, les mugissements du tonnerre, le gazouillement de la lyre, la douceur de la cymbale.

Albert Dürer, dans sa célèbre composition intitulée *le Triomphe de Maximilien I^{er}*, a gravé plusieurs scènes fort précieuses pour la recherche des instruments en usage du XV^e au XVI^e siècle. Dans un de ces tableaux on voit un

char traîné par un dromadaire richement caparaçonné, sur lequel se trouve placé un orgue joué par Hans Hofhaimer, organiste à la cour de l'empereur Maximilien. Cet orgue est divisé en deux parties, et l'organiste se trouve placé au



Planche 7.

centre de l'instrument. A l'avant du char, un page alimente le réservoir d'air à l'aide de plusieurs soufflets.

Quel fut le rôle de l'orgue et son importance à l'orchestre ? Il serait difficile de le bien préciser avant le XIX^e siècle, où nous voyons l'orgue prendre place au concert et au théâtre, non-seulement pour y produire certains effets religieux, mais encore pour soutenir l'orchestre de la puissance et de l'ampleur de ses jeux. Toutefois (pl. 7) une gravure, qui forme le frontispice du *Currus triumphalis*, de Kauch (1648), nous apprend qu'au milieu du XVII^e siècle l'orgue

entrait pour bonne part dans la composition des orchestres : celui que nous avons sous les yeux se compose de trombones, de cornets, de crumhornes, de luths, de trompettes, de bassons, de violes, de violons, de violes *di gamba*, de timbales, d'un orgue, de canons et de mousqueterie. Cette gravure nous amène à vous dire un mot des timbales et du canon comme instruments de musique.

Les timbales sont deux grandes calottes hémisphériques en cuivre, sur lesquelles sont adaptées des peaux tendues au moyen d'un cercle métallique. On fait résonner l'instrument avec des baguettes garnies de peau à leur extrémité. Les timbales sont originaires de l'Orient ; elles furent introduites en Europe par les Sarrasins. Haydn, Mozart les admirent dans leur orchestre ; Beethoven a écrit une partie de timbales pour chacune de ses neuf symphonies. Meyerbeer a employé quatre timbales différentes dans la Marche des Chevaliers de *Robert-le-Diable*, et Berlioz en a mis douze dans le *Tuba mirum* de sa *Messe de Requiem*.

Mais le triomphe de la musique bruyante est assurément le canon. Charles Stamitz fit exécuter à Nuremberg une grande composition vocale et instrumentale avec accompagnement *obligé* de coups de canon. Gounod, au *Sanctus* de sa *Messe solennelle*, fait annoncer par le canon la gloire du Très-Haut.

Revenons un peu en arrière pour étudier, sur des dessins du Moyen-Age, quels furent les instruments que possédaient les chevaliers-poètes du XIII^e siècle qui se nommaient les Minnesinger. Le premier (pl. 8) nous présente trois bardes jouant de la trompette, du tambourin et de la bombarde. La trompette, au son clair, noble, fier et puissant, éveille des idées joyeuses et guerrières. Les Romains, les Israélites avaient la trompette *tuba* comme instrument militaire. Cependant Gluck, Beethoven, Werber l'ont employé en

piano avec un rare bonheur. Avant eux, Bach et Hændel avaient écrit des parties de trompette jugées de nos jours inexécutables, lorsque dans ces dernières années, à Heidelberg, un artiste de la chapelle royale de Prusse découvrit une trompette datant, sans doute, de l'époque de Bach, et qui permettait de monter du ton de *si* bémol au ton de



Planche 8.

ré, et qui, dès lors, rendait possibles les parties écrites par les anciens maîtres.

Une autre peinture du XIII^e siècle nous montre deux Minnesinger (pl. 9) dansant au son de la viole jouée par un troisième.

La viole, le rebec, la gigue sont les ancêtres du violon (pl. 10). Le manche de la viole se terminait d'ordinaire par une sorte de trèfle orné et façonné en forme de violette, d'où son nom de viole.

La basse de viole, que les Italiens appelaient *viola di gamba*, a été remplacée, à la fin du XVII^e siècle, par le violoncelle.

Le *violone*, qui était de grande taille, et dont on peut voir la figure dans le tableau des *Noces de Cana*, de Paul

Véronèse, devint, au XVIII^e siècle, la contrebasse de l'orchestre moderne.

La quinte de viole, ou alto-viole, est devenue l'alto moderne; il tient le milieu entre le violon et le violoncelle.



Planch. 9.

Le plus ancien violon conservé date de 1449, et fut fait par un Breton nommé Jean Kerlin.

Parmi les luthiers allemands célèbres pour la fabrication des violons de diverses grandeurs, pour qui Mozart, Haydn, Beethoven, Schumann écrivirent ces trios, quatuors, sonates qui constituent ce que l'on nomme la musique de chambre,

citons : Jauch de Dresde, Bachmann, Fischer, émules de l'école de Crémone, et dont certaines œuvres sont d'un prix égal aux violons de Stradivarius.

Citons aussi, parmi les violonistes célèbres : Francis



Plaque 10.

Benda, Stamitz, Cannabich, loué par Mozart pour son grand talent; Ditters de Dittersdorf, l'ami de Gluck et de Haydn; Cramer, Bœck, Böhm, Moëser, l'ami de Beethoven; les frères Moralt; enfin le quatuor d'artistes à qui Beethoven confiait l'exécution en première lecture de ses œuvres :

Schuppanzigh, premier violon; le prince Razumowsky, second violon; Weiss, alto; Linke, violoncelle.

En dehors du quatuor d'instruments à cordes, qui constituaient la musique de chambre, il y avait d'autres instruments, qui entrèrent déjà, au XVI^e siècle, dans ce que

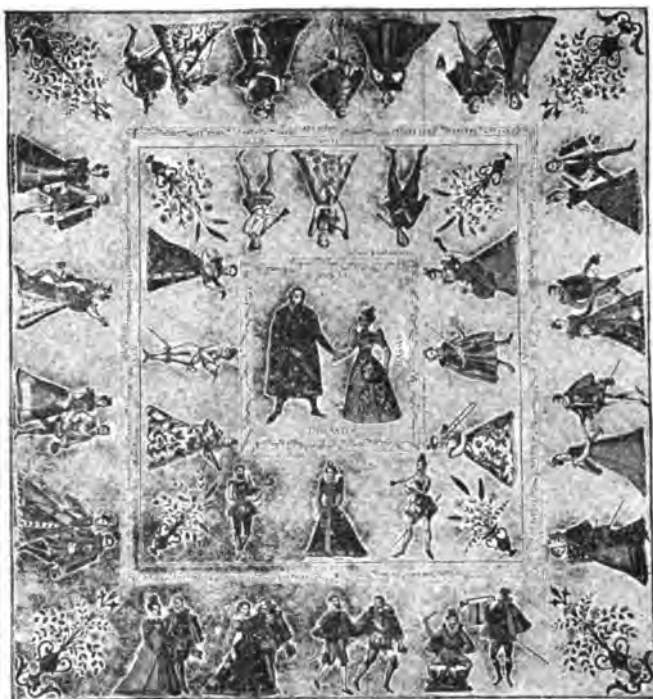


Planche 11.

l'on désignait du nom d'orchestre de cour, ainsi qu'en fait foi un tapis de cette époque (pl. 11). Voici la composition de ces sortes d'orchestres, et la distribution des divers instruments entre les messieurs et les dames : les timbales, le luth, la trompette, le cornet, le violon, le hautbois, la flûte à bec, la flûte traversière étaient confiés aux hommes; la harpe, la mandoline, le luth, le violoncelle et le trombone étaient la part des dames.

Cette planche nous amène à vous dire un mot de la double flûte, dont il est ici question.

La flûte, nous dit la mythologie, fut inventée par Osiris. Ce n'était, dans le principe, qu'un seul tube creux, dans lequel l'air mis en vibration faisait entendre une seule note. Le dieu Pan réunit ensemble plusieurs tubes inégaux, afin de pouvoir jouer une petite mélodie; mais Minerve, plus habile, perceant le tube de plusieurs trous, inventa la flûte à bec, c'est-à-dire jouée en soufflant sur le bord, à la façon du flageolet, du hautbois, de la clarinette.

A quelle époque cette flûte fut-elle délaissée par la préférence donnée à la flûte traversière, c'est-à-dire à l'instrument sur lequel les lèvres de l'artiste, serrées sur un trou ovale taillé en biseau, insufflent l'air transversalement à la colonne d'air qui vibre dans l'instrument? Je ne saurais le dire : ce qui est sûr, c'est qu'au siècle dernier encore la flûte traversière, la seule usitée de nos jours, était appelée flûte allemande, soit pour l'habileté des Allemands à en jouer, soit peut-être aussi parce que, les premiers, ils remirent en honneur un instrument connu des Égyptiens, comme en témoignent des peintures et des sculptures antiques.

A la flûte se rattachent le hautbois, le krumhorn, le cor anglais, le basson.

Le hautbois, associé parfois à la trompette et au trombone comme instrument guerrier, ainsi que le représente une scène du *Triomphe de Maximilien Ier*, par Albert Dürer (pl 12), possède surtout un caractère poétique et pastoral. Gluck en a tiré un parti admirable dans ses opéras, et Beethoven s'en est heureusement servi dans le *scherzo* de la *Symphonie pastorale* et dans *Fidelio*.

En allant de l'aigu au grave, on trouve, dans la famille du hautbois, le cor anglais; son rôle à l'orchestre est de rendre la tristesse et la mélancolie de l'âme; à l'octave grave du hautbois se place le basson : il est la base de

l'harmonie dans la série des instruments à vent de l'orchestre. Beethoven dans sa *Symphonie en ut mineur*, Meyerbeer dans la scène de l'évocation des Nonnes, Gounod dans la scène de la Cathédrale de *Faust*, ont produit, avec le basson, des effets saisissants, parfois fantastiques ou funèbres. Dans les musiques militaires allemandes, on se

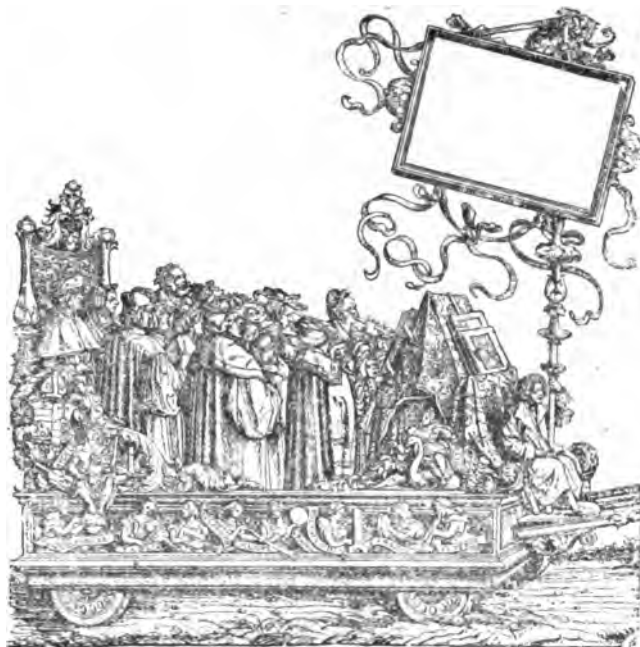


Planche 12.

sert d'un contre-basson qui correspond à la contre-basse à cordes; le jeu en est fatigant et certaines notes sortent mal et manquent d'accentuation.

Terminons cette étude des instruments par la harpe, qui a donné naissance au clavecin et au piano, tout en conservant elle-même son autonomie et son jeu particulier. La harpe, dont un document du XIV^e siècle, conservé à la Bibliothèque nationale (pl. 13), nous donne la description, est

parmi les instruments de musique un des plus anciens. En honneur chez les Juifs et les Egyptiens, la harpe acquit une grande célébrité au Moyen-Age ; on la vit alors entre les



Planche 13.

mains des bardes et des troubadours qui chantaient les gloires militaires des chevaliers et les vertus des nobles châtelaines. Une sculpture du portail de l'abbaye de Saint-Denis nous apprend et la forme et le nombre des cordes de cet instrument favori des chanteurs du Moyen-Age¹.

¹ Dans le tympan du portail de Saint-Pierre de Moissac, les vieillards de l'Apocalypse tiennent en main un instrument de musique qui n'est autre que la *role* ou le *rébea*.

Mais comme la harpe offrait de grandes difficultés d'exécution, elle fut transformée en clavecin qui grâce à ses touches blanches et noires se répétant d'octave en octave d'une manière uniforme simplifiait considérablement le jeu de l'instrument. Les premiers facteurs de clavecin conservèrent autant que possible à la harpe ainsi transformée sa qualité de son en faisant pincer la corde tendue par un bec de plume, mais bientôt on substitua à la corde ainsi pincée, la corde frappée par un marteau et le clavecin devint le piano moderne. Citons parmi les facteurs célèbres : Godefroï Silbermann, Stein, Krœmer, Ignace Pleyel, Sébastien Erard ; et parmi les virtuoses du piano : Hermann, le professeur de Marie-Antoinette ; Dussek, qui le premier sut faire du piano un instrument de concert ; J.-B. Cramer, au jeu si pur et si élégant ; Steilbel ; Franz Listz, le célèbre pianiste hongrois, que son jeu plein de fougue a fait surnommer le *Paganini* du piano.

Il est plus que temps d'en finir avec les instruments de musique mis à la disposition des maîtres allemands, pour revenir à notre étude analytique de ces mêmes maîtres.

Après Mozart, l'une des plus grandes figures artistiques du XVIII^e siècle est assurément celle de Christophe Gluck, qui naquit en 1714, reçut de bonne heure des leçons de chant, de violon, de violoncelle, de clavecin et d'orgue, et malgré tout se développa avec une extrême lenteur, car Hændel disait de sa musique : « En fait de contrepoint, mon cuisinier en sait plus long que Gluck. » Mais à partir de 1761 il trouva sa véritable voie, et sut s'immortaliser en écrivant *Alceste*, *Paris et Hélène*, *Orphée*, et *Iphigénie*, dont le succès fut prodigieux ; il mourut à Vienne en 1787, laissant, chose rare pour un artiste, une assez grosse fortune après lui.

Dix-sept ans auparavant, en 1770, naissait à Bonn un autre génie du nom de Beethoven. L'Emule de Mozart pour le talent et la fécondité des œuvres musicales, Beethoven ne fut point comme lui l'enfant prodige qui avait fait les délices des palais de Versailles et de Londres. Un de ses biographes à même prétendu qu'il fallait le frapper pour l'obliger à se mettre au piano, tant il montrait d'aversion pour la musique; cela ne l'empêcha pas de devenir un pianiste de talent extraordinaire. Berlioz, qui a suivi dans chaque genre les transformations du génie de Beethoven, ne craint pas d'affirmer que dès l'âge de vingt-cinq ans, à sa mort, son développement musical toujours en progrès poursuivait une évolution sans cesse victorieuse. Les symphonies du maître sont des chefs-d'œuvre de science, de distinction, d'indéfinissable originalité. Aimant passionné de la nature dans la *Symphonie pastorale*, éblouissant de génie dans celle en *re*, il montre la plénitude de son talent dans la *Symphonie Héroïque*, ou, selon d'autres critiques, dans la *Septième*, qui est en *la*. Parmi ses pages de musique religieuse il faut admirer la *Messe en re* et le *Christ au mont des Oliviers*. Que dire de ses sonates pour piano, dont Berlioz écrivait que c'était là qu'il fallait chercher le mot suprême, le véritable testament musical du compositeur. En face de Beethoven la plus haute renommée musicale de notre siècle appartient à la fois à Schubert et à Weber.

Weber est classé parmi les compositeurs allemands que symbolisent avec le plus d'énergie l'âme nationale du pays. Il fut un des maîtres d'outre-Rhin les plus foncièrement originaux, les mieux doués de puissance et de facultés inventives. Il suffit, pour se rendre compte de ce jugement porté sur Weber, de lire le *Freischütz*, *Obéron*, *Euryanthe*. Ce grand artiste mourut en 1826, âgé seulement de quarante ans. L'existence de Schubert, plus courte encore que celle de Weber, car elle s'écoula toute entière entre 1797 et 1828,

a suffi cependant à la production d'un très grand nombre de belles œuvres. Sa renommée a pris, après sa mort, une extension qui va toujours croissant, et qui, par là, témoigne de sa haute valeur. Rubinstein, un homme dont le talent musical est incontestable, considérait Bach, Beethoven et Schubert comme les plus grands de tous les musiciens. On admire avec raison les sonates, les impromptus, les fantaisies de Schubert, mais ses mélodies vocales lui ont conquis les suffrages de toute l'Europe artistique.

Quelques années plus tard, en 1810, naissaient deux musiciens de grand avenir : Mendelssohn et Schumann; le premier fort apprécié durant sa vie devait voir son étoile palir quelque peu après sa mort, le second par contre peu estimé par ses contemporains se voit grandir de nos jours.

Littérateur et poète, homme du monde accompli, Mendelssohn a donné à sa musique, dit la critique sévère, des formes trop identiques et trop recherchées : aussi semble-t-il manquer d'allure et d'inspiration. Sa musique, d'une correction parfaite, tient le milieu entre le genre classique et le genre dramatique; son chef d'œuvre est, à n'en pas douter, le *Songe d'une nuit d'été*.

Les œuvres de Schumann, je l'ai déjà dit, sont de nos jours très goûtées; elles sont surtout très à la mode, quoique appartenant à l'école absolument classique; citons, entre autres : le *Quintete* et le *Trio en ut mineur*, *Faust*, la *Vie d'une rose*, ses suaves *Mélodies*.

Un musicien que Schumann estimait fort peu, et qui du reste le lui rendait bien, c'était Wagner. En dehors de la petite pointe de jalousie que l'on prête volontiers aux artistes les uns vis-à-vis des autres, Schumann et Wagner trouvèrent peut-être dans la poursuite d'un même but un brandon de discorde; tous deux, en effet, s'étaient voués à la réforme de la musique allemande.

C'est à ce point de vue de réformateur de l'art, et comme créateur de l'école wagnérienne que nous allons étudier l'auteur de *Lohengrin* et de *Parsifal*.

Artiste consciencieux, amant passionné de l'art pour l'art, Richard Wagner rêva un jour de transformer le théâtre moderne, et de lui donner une large part dans l'éducation morale des peuples. Pour cela il fallait que tous les arts qui peuvent concourir à l'action dramatique : poésie, musique, décors, mise en scène, mimique de l'acteur, vinsent se prêter un mutuel concours et se fondre dans un ensemble harmonieux pour saisir vivement l'esprit du spectateur. Il fallait, en outre, que rien ne vînt distraire le public, et porter son attention sur un autre point que l'action scénique, comme la vue de l'orchestre, l'attraction d'une salle éblouissante d'or et de lumières.

Tel est le problème que se proposait de résoudre le maître allemand, et, disons le hautement, qu'il a résolu, de l'avis de tous, dans son théâtre de Bayreuth. Dès que le signal est donné par la fanfare, qui proclame, par le thème principal, l'œuvre qui va être exécutée, les portes sont fermées, la salle est plongée dans une quasi obscurité, car seule la scène est éclairée, le silence y est de rigueur, et l'orchestre lui-même, placé dans un sous-sol au pied du est *proscenium* complètement séparé des spectateurs par une cloison en tôle, dont le sommet est incliné vers le théâtre. Il est, dès lors, facile de comprendre comment les spectateurs, dont les sens sont saisis par la beauté du décor, l'attitude irréprochable des acteurs, le développement de l'action dramatique, se sentent fortement impressionnés au fond de leur âme par le charme poétique du libretto, et l'idée profondément moralisatrice qui ressort d'un poème religieux dans son histoire ou dans sa légende.

Mais Wagner a voulu encore associer l'orchestre au but final poursuivi par l'action dramatique ; pour l'auteur de la

Tétralogie, l'orchestre ne doit point seulement soutenir le chanteur ou broder des variations sur la mélodie détaillée par l'acteur, il lui faut une participation plus intime avec l'ensemble de l'œuvre elle-même : il doit, dit Wagner, remplacer dans le théâtre moderne le chœur tragique du théâtre grec. Chez les Grecs, le chœur, sans se mêler à l'action, cherchait à découvrir, à analyser les motifs de l'action qui se déroulait sous ses yeux. Or voilà justement ce que doit faire l'orchestre wagnérien ; son rôle est d'analyser et de commenter pour le public ce que le drame chanté renferme d'obscur, d'énigmatique pour le spectateur.

Afin d'atteindre ce but, le maître allemand se sert de certaines phrases musicales appelées *leitmotive* ou motifs conducteurs, qui rappellent aux auditeurs, la grandeur, la noblesse, la puissance, la méchanceté, en un mot la situation et l'état d'âme du personnage auquel elles s'appliquent. Deux exemples pris dans les œuvres de Wagner feront mieux comprendre la pensée du maître.

Dans la scène du *Concours des Chanteurs*, Tannhauser écoute avec un sourire railleur la romance si fraîche et si pure que détaille son concurrent Wolgram, et voici que pour commenter la raillerie que provoque cette romance, l'orchestre redit en sourdine la bacchanale voluptueuse du *Venusberg*, qui rappelle aux spectateurs la légèreté des mœurs de Wolgram.

Dans *Lohengrin*, la magicienne Ortrude cherche à séduire le faible Frédéric ; elle le circonviend de ses détours artificieux : si vous écoutez l'orchestre alors, vous serez frappé par une phrase harmonique, tortueuse, ténébreuse, dont le sens précis est difficile à définir et dont la conclusion se dérobe à votre attention. Wagner a voulu peindre par là la fausseté et l'hypocrisie du cœur de la séductrice.

Il y a dans cette manière de concevoir le rôle de l'orchestre une véritable transformation, et, il faut bien le reconnaître,

une pensée de génie ; toutefois, qu'il me soit permis de le dire, cette nouvelle manière suppose chez les auditeurs une science ou tout au moins une éducation musicale bien rare encore de nos jours.

Aussi je comprends que la jalousie, la malice aidant, l'œuvre de Wagner soit restée longtemps incomprise, vivement critiquée ensuite, parfois caricaturée, et maintenant encore l'objet dans les écoles des plus vives polémiques ; disons cependant, en terminant, que le savant maître allemand eut la joie d'assister au triomphe complet de sa pensée réformatrice, en 1882, au jour de la représentation de *Parsifal* sur la scène de Bayreuth. Quelques mois plus tard, il mourait à Venise, le 13 février 1883.

Avec Wagner s'achève cette étude analytique de la musique allemande, étude un peu longue peut-être par la multiplicité des sujets abordés ou seulement effleurés, étude trop abrégée cependant, car il a fallu nécessairement laisser dans l'ombre bien des noms qui eussent mérité un souvenir, et, d'autre part, transformer ce travail en une sorte de table des matières, ce qui n'est guère littéraire et, dès lors, manque de charme et d'intérêt.

Quoi qu'il en soit, nous prions M. Albert Soubies de nous pardonner les défauts de notre travail, et le remercions bien vivement des choses qu'il nous a donné l'occasion d'apprendre et d'approfondir.

CHANOINE P. STOUMPF.





A PROPOS D'ANTIQUITÉS CADURCIENNES

MESSIEURS,

Je n'ai jamais eu le bonheur de pouvoir prendre part aux voyages si pleins d'enseignements, aux excursions si intéressantes de notre Société. Je vous laisse à penser si c'est un regret pour moi, quand j'écoute la captivante lecture des comptes qui nous en sont rendus.

Découvertes intéressantes, constatations instructives, douce et cordiale union, incidents d'une gaité pleine de charme et d'abandon, tout s'y trouve réuni, et je n'ai pas ma part.

Cette mélancolique pensée me hantait pendant les longues journées de la tournée du Conseil de révision.

Nous n'en sommes plus au gai recruteur d'antan, s'en allant, avec un tambour et des rubans, lèvres et mains pleines de promesses, recruter des volontaires pour Royal-Cravate ou pour Champagne ou Navarre. Aujourd'hui c'est un cortège terriblement légal, qui s'avance pour ravir les enfants à leurs mères, au nom de la Patrie.

Ce nouveau Minotaure opère en lançant les noms de ses victimes. Le commandant de recrutement recueille les noms, et, de son mieux, console les victimes, qui sourient déjà à l'idée de devenir de solides lignards, des artilleurs inébran-

lables ou d'élégants dragons, d'héroïques cuirassiers ou d'endiablés chasseurs d'Afrique. Mais nous ne sommes pas à Sparte, et les mamans ne sont pas contentes.

Le monstre ne fait, heureusement, qu'un repas par jour. Ce Minotaure digère, sommeille, joue au whist, en roulant par les vallées, avec quelques courts arrêts sur les sommets pour embrasser d'un regard la contrée qu'il va désoler le lendemain.

Atroce, n'est-ce pas? Que faire? Regarder et rêver, puisque je ne joue pas au whist.

Une vieille tour, les ruines d'un vieux château, quelque modeste église de campagne avec un porche roman, quelques inscriptions à déchiffrer, voilà les événements du trajet, et je pense qu'il serait doux et intéressant de revoir, avec vous, ces vieux monuments de l'art ancien. Guidés par notre cher et savant Président, au milieu de vous tous, Messieurs, la journée serait combien agréable, profitable et gaie.

Un jour, dans le département du Lot, j'ai recueilli quelques documents qui, peut-être, vous intéresseront.

Rayonnant de Cahors dans divers cantons du département, je revenais chaque soir coucher dans la même hôtellerie.

Allez-vous donc parler de Cahors, me dira-t-on? Mais la Société y a fait de doctes pèlerinages, et nous en savons plus long, sur ce sujet, que vous ne pourrez nous en décrire.

Fort juste! Et d'ailleurs tous les guides illustrés sont là; ils en disent et décrivent bien plus et beaucoup mieux que le pourrait faire un aussi modeste archéologue que votre serviteur. Aussi ne me permettrai-je pas de vous promener, avec moi, sous les coupoles byzantines ou dans le cloître du XV^e siècle de la Cathédrale, au château du Roi, à la tour des Pendus, au pont Valentré ou à la porte de Diane.

Non! Vous connaissez tout cela. Eh bien, si vous le voulez, rentrons à mon hôtellerie.

Elle n'est pas banale ; d'abord elle a été fondée le 7 juillet 1765 ; c'est quelque chose. Si ce n'est l'antiquité, c'est du moins une honorable vieillesse. En outre, elle paraît être restée, depuis sa fondation, entre les mains de la même famille, qui, de père en fils ou d'oncle en neveu, de beau-père en gendre, s'est transmis le ton de qualité et les nobles insignes du cuisinier de race. Aussi, quoique modernisée, la maison a-t-elle un vieux cachet familial rare de nos jours.

Enfin cette lignée de taverniers a gardé son histoire et l'étale fièrement sur une sorte de tableau d'honneur, en même temps qu'elle conserve, encadrées et exposées sous verre, les notes, acquittées bien entendu, des hôtes illustres qu'elle a hébergés.

Nous allons, si vous le permettez, les examiner et en disserter ensemble.

En tête du tableau, incrusté dans la muraille de la salle à manger, je lis *Bessières*, à la date du 6 octobre 1800, le futur maréchal de France, le futur duc d'Istrie ; puis *Murat* Joachim, l'enfant de la Bastide-Fortunière, à la date du 14 octobre 1800, le futur grand-duc de Berg, le futur roi de Naples.

Bessières et Murat, tous deux sont encore généraux de la République, généraux de ces armées dont on a pu dire qu'elles ont entouré la France d'un tel nuage de gloire, que l'Étranger ne pouvait distinguer au travers les horreurs sanguinaires de nos dissensions intestines. Mais ils ne doivent pas mourir généraux, comme leur émule Championnet, dont la tombe, sur le flanc du fort Quarré, à Antibes, porte cette romaine épitaphe, suffisante pour rappeler ses vertus :

CI-GÏT CHAMPIONNET, GÉNÉRAL DE LA RÉPUBLIQUE.

A Bessières et à Murat, l'avenir réservait l'apothéose.

Comme le dit Balzac, dans le *Curé de Campagne*, l'un est passé Maréchal-Duc, l'autre est passé Roi.

Tous deux sont passés demi-dieux dans l'épopée et sont restés les dieux de la cavalerie française.

Le tableau les qualifie : « Maréchal Bessières et Prince Murat ; » c'est dommage. J'aurais mieux aimé : le général Bessières et le général Murat, tout simplement ; à Cahors surtout cela doit suffire. Bien que leurs statues y soient lilliputiennes, j'aime à penser que leur légende et leur souvenir y sont restés grandioses.

J'entends qu'on me dit qu'ils traînèrent un peu le sabre. Mais, que voulez-vous, ils étaient si jeunes, ils étaient si beaux, et le traînaient si bien.

Ils venaient de le traîner un peu à Alexandrie et au Caire. Hélas ! d'autres l'y traînent aujourd'hui, sans avoir sabré les Mamelucks invaincus, chantés par Barthélemy et Méry :

On dit qu'au premier choc de ces fiers circonsis
Les vieux républicains pâlirent indécis.....

Et ils allaient bientôt le traîner un peu à Berlin, où Murat devait entrer le premier ; ce qui, vu d'aujourd'hui, ne manque pas d'une certaine couleur.

Après ces sabreurs épiques, le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre. A la date du 31 janvier 1814, Sa Sainteté Pie VII. Où allait, à cette date, le prisonnier de Fontainebleau ? Où allait celui qui était venu à Paris sacrer le nouveau Charlemagne ?

L'auguste vieillard, mis en scène avec César, par Alfred de Vigny, dans le fameux *Dialogue inconnu*, classiquement dénommé la *Tiare et la Botte*, le grand vieillard à la soutane blanche avait vaincu ; il allait recouvrer son pays, son royaume d'ici-bas, et mourir sur son trône divin.

Où allait, à cette époque, le *Comediant*e et le *Tragediant*e ? à l'île d'Elbe, pour rebondir à Sainte-Hélène, aux Invalides, à la Gloire immortelle.

Ne trouvez-vous pas ce tableau d'honneur vraiment suggestif, comme on dit aujourd'hui ?

Le lendemain, le Saint-Père passait à Montauban, sans y entrer. Le clergé et les fidèles allèrent lui rendre hommage à l'endroit où est aujourd'hui *le Rond*. Le concours fut immense, tant des campagnes que de la ville, quoique le temps fût très mauvais ; et comme on ne fit que changer de chevaux, le clergé et toute la foule n'eurent que le temps d'éclater en transports, aux cris de : *Vive le Saint-Père !* d'admirer sa face céleste, et de crier, toujours plus fort : *il ressemble à Notre-Seigneur Jésus-Christ*, et de recevoir sa bénédiction, qu'il donna aussi à la ville.

Sa Sainteté prit d'ici le chemin vers Toulouse. La nuit du 1^{er} février, la dernière qu'il passa dans le diocèse et le département de Tarn-et-Garonne, fut pour Grisolles. Les propriétaires de la modeste auberge qui le reçut dans cette localité conservèrent longtemps les draps où avait dormi le Saint-Père, et ils voulurent, l'un et l'autre, être ensevelis dans cette pieuse relique.

Après un Pape, des Altesses royales, le duc et la duchesse d'Angoulême, en septembre 1815 ; puis une autre Altesse royale, la duchesse de Berry, en 1828. La mémoire de celle-ci évoque tout un passé de lutte glorieuse, avec son cortège de dévouements héroïques, pour aller finir au foyer des demoiselles du Guiny, dont le nom brillait encore il y a deux ans dans l'armée française, porté par l'illustre et si digne général du Guiny.

Et maintenant une reine, oui, la reine de la tragédie, ou mieux la tragédie elle-même, Rachel, la grande Rachel, le 20 janvier 1837.

Que n'ai-je la savante érudition théâtrale de notre distingué confrère, M. Albert Soubies, pour vous retracer la glorieuse carrière de la tragédienne, qui domine le siècle et qui n'a été continuée que par Sarah-Bernhardt.

L'ayant vue dans *Athalie* et dans *Phèdre*, c'est un honneur et un devoir pour moi de saluer sa mémoire au passage.

Sur cette grande scène de la Comédie-Française, elle avait eu d'illustres devancières, dont le souvenir appartient à l'histoire de nos gloires artistiques et littéraires. Je puis citer la Champmeslé, qui débuta en 1670, la première interprète de Racine; Adrienne Lecouvreur, en 1717; la Clairon, en 1743; M^{lle} Raucourt, en 1772; la laide Duchesnois et M^{lle} Georges, en 1802.

Après Rachel, Sarah-Bernhardt, qui débuta le 11 août 1862, et qui règne encore, puisqu'elle a joué à Versailles, le 8 octobre dernier, devant le czar Nicolas II, le jour où ce souverain, notre ami, a bien voulu purifier, par sa présence, la galerie des Glaces du plus grand de nos rois.

Elle en avait besoin; pas un souverain n'y était entré depuis le sombre jour où Guillaume s'y était fait proclamer empereur d'Allemagne, le 18 janvier 1871.

Nous sommes, je crois, un peu loin de l'hôtellerie, nous allons y rentrer pour célébrer tous ensemble le dernier héros du Lot qui s'y est reposé.

C'est le maréchal Canrobert, le 20 août 1856.

Il rentrait de Crimée, auréolé de la gloire de vingt combats toujours victorieux, depuis Zaatcha. Eh bien, si grand qu'il fût alors, sa figure nous paraît, aujourd'hui, bien plus grandiose.

Il est le vaincu de Saint-Privat.

Le 18 août 1870, avec son sixième corps d'armée, incom-

plet en artillerie, il a défendu le village de Saint-Privat jusqu'à la nuit contre trois corps d'armée allemands, et c'est depuis cette défense que Saint-Privat a été baptisé par l'ennemi : *le tombeau de la Garde royale prussienne !*

Saluons le dernier Maréchal de France ! et attendons le jour où le suivant ira chercher son bâton de l'autre côté des Vosges.

Quand ce jour viendra, le bon Maréchal ne sera pas jaloux de cette promotion, et, certes, on pourra lui dire, comme dans la chanson.

Du haut des cieux, ta demeure dernière,
Grand Maréchal, tu dois être content !

Qui sait, celui qui nous fera entonner ce cantique de Siméon est peut-être un de mes camarades de la Société archéologique de Montauban. Pourquoi non, je vous prie ?

Je vais, Messieurs, vous donner lecture des documents recueillis. Le premier, le tableau d'honneur dont je viens de vous entretenir, est incrusté dans le mur de la salle à manger. Les autres sont sous verre, encadrés. On peut les voir dans un petit salon du premier étage.

MAISON FONDÉE LE 7 JUILLET 1765

Dans cet établissement sont descendus :

1800, le 6 octobre	Le Maréchal Bessières.
1800, le 14 octobre	Le Prince Murat.
1814, le 31 janvier.....	Sa Sainteté Pie VII.
1814, le 1 ^{er} août	Son Altesse Royale le Duc d'Angoulême.
1815, les 6, 7 et 8 sept.	Le Duc et la Duchesse d'Angoulême.
1828, le 25 septembre..	Son Altesse Royale la Duchesse de Berry.
1837, le 20 janvier.....	Rachel, tragédienne.
1856, le 20 août	Le Maréchal Canrobert.

Premier tableau encadré :

Dîner du 31 janvier 1814

Diné (sic) de Sa Sainteté Pie VII.....	100 »
Diné des 4 cardinaux	200 »
Diné de la Garde d'honneur de Cahors	400 »
Vins vieux Cahors (César).....	50 »
Vins fins de dessert.....	30 »
Café et cognac.....	20 »
	800 »

Pour acquit de la somme de huit cents francs.

L. FRANCES.

Cahors, le 31 janvier 1814.

Et au-dessous :

Dépenses faites par Sa Sainteté Pie VII ou sa suite, au retour de sa captivité

Payé par les dames nobles et riches de Cahors.

Deuxième tableau :

5 septembre 1815

Diné de Son Altesse M. le Duc d'Angoulême.....	300 »
Diné de sa suite.....	90 »
Vins de dessert, liqueurs ou café.....	30 »
Vins fournis aux militaires de sa suite ou eau-de-vie....	60 »
	480 »

7 septembre 1815

Diné de la Duchesse d'Angoulême	400 »
Table des officiers	100 »
Table des valets de pied	50 »
Table de la suite.	100 »
Table des femmes de chambre	40 »
Table du contrôleur de la bouche	20 »
Vins de dessert, liqueurs ou café	60 »
Vin pris par la suite ou la Garde nationale	200 »
Eau-de-vie	30 »
	1,480 »

8 septembre 1815

Déjeuners avec vins compris	120 »
	1,600 »

Pour acquit de la somme de seize cents francs.

L. FRANCÈS.

Cahors le 14 septembre 1815.

Les dames de Cahors avaient noblement couvert les frais de l'hospitalité offerte au Saint-Père; quant aux Altesses Royales, qui avaient, je crois, visité l'Écosse pendant leur exil, elles ont dû s'apercevoir qu'elles avaient quitté le pays où les montagnards pratiquent une légendaire hospitalité.

Quoi qu'il en soit, tout cela est certainement très curieux et m'a d'abord trotté par la tête. Aussi, la première nuit, n'ai-je fait que rêver de Murat sabrant les mamelucks, de la soutane blanche du Saint-Père, des robes rouges des cardinaux, des dames nobles et riches de Cahors, de l'Empereur

et du Pape à Fontainebleau, de la duchesse de Berry en Vendée, de Rachel dans *Phèdre*, de l'assaut de Saint-Privat et de la Garde nationale buvant les vieux vins de Cahors. Tous ces personnages allant, venant, conversant ensemble comme d'illustres morts le doivent faire aux Champs élyséens.

Bref, au jour j'étais debout, et je visitais Cahors encore endormi, et j'en vais enfin parler par la bouche du grand érudit qui m'a servi de guide.

Permettez-moi de clore ces intimes impressions de voyage par une courte description due à la plume d'un maître que je nommerai tout à l'heure. Elle enchantera ceux qui connaissent Cahors et y fera courir ceux qui ne l'ont pas vu :

« Il y a de plus jolies villes que Cahors, et surtout de plus animées. Il n'y en a pas, en rapport avec leur étendue, de plus riches en vieux monuments. Au bord de la rivière lente, entre ses collines jaunes, dans sa ceinture de vieux remparts que dominent les tours d'un pont militaire unique au monde, le pont Valentré, on dirait une de ces villes de Toscane que baigne l'Arno, d'autant plus que le ciel, le soleil et la couleur sont les mêmes. Parmi ces édifices, la cathédrale Saint-Etienne représente un type curieux et rare, celui des églises byzantines à coupes, construites à l'imitation de Saint-Marc de Venise. Saint-Front de Périgueux en était le modèle, avant que la plus impitoyable restauration l'eût dénaturé.

« A Cahors, sur la Cathédrale du XI^e siècle, deux autres époques avaient mis leur marque exquise : le XII^e siècle par un portail latéral aussi parfait que les merveilles de Beaulieu et de Moissac, le XV^e par un cloître où la Renaissance commençante tempérant le gothique flamboyant.

« L'architecture religieuse du Moyen-Age était largement polychrome. A défaut de mosaïques, comme à Saint-Marc, Saint-Etienne devait avoir reçu une décoration picturale.

« En effet, sous trois couches superposées de badigeon, les murs de l'abside la laissèrent apparaître.

« Elle était splendide et remontait au XIV^e siècle. Elle dénotait ce réalisme d'observation et cette franchise de touche qui, dans la raideur des attitudes, restent l'honneur de l'école sincère et robuste qui s'est arrêtée avec les Clouet. Un artiste local, M. Calmon, l'a restaurée avec talent et scrupule, quoique avec trop de détails. Elle mérite d'être étudiée de près, mais l'impression générale surtout est saisissante, lorsqu'elle apparaît au fond de l'église, dans la franche énergie des rouges et des bleus, sous la lumière chaude des vitraux.

« Ces peintures n'étaient pas les seules ; les coupoles et les pendentifs en avaient aussi. Un architecte, M. Gaidy, a relevé la décoration de la première coupole et on a beaucoup remarqué son travail à l'un des derniers salons.

« Il y a là, pour l'histoire de l'ancienne peinture française, un document de première importance. »

J'avais parlé d'un maître.

Cette délicate et savante description est de M. Gustave Larroumet, de l'Institut. Le penseur et le poète, le peintre et l'archéologue s'y rencontrent et s'y complètent admirablement.

Elle est, en outre, d'une scrupuleuse exactitude et a doublé, en charme comme en profondeur et en précision, l'impression que j'ai emportée de Cahors.

COMMANDANT ROQUES.





PÉTRARQUE, LAURE & LOMBEZ

MESSIEURS,

Lorsque, pour la première fois, nous franchissons le seuil de ces vieilles cathédrales gothiques, où le Moyen-Age a déployé toute la puissance de l'art, la hardiesse du génie et l'élan de la foi, nous sentons ce qui manque à notre époque, cependant bien féconde, pour produire de pareils chefs-d'œuvre; de même, lorsque vous m'avez admis dans votre docte Compagnie, j'ai éprouvé, en admirant vos œuvres, le sentiment de mon infériorité; j'ai été surpris de me trouver au milieu de vous, et je me suis dit, avec moins d'orgueil, mais autant de sincérité, la parole du doge de Gênes à la cour du grand roi : « Ce qui m'étonne le plus ici, c'est de m'y voir. »

Cependant j'ose espérer que, grâce aux brillantes leçons de notre cher et digne Président, comme aussi grâce aux vives lumières qui jaillissent de vos conférences, je mériterai l'honneur de prendre place à vos côtés et part à vos travaux.

Je m'étais proposé de vous parler de la petite ville de Lombez, aujourd'hui sous-préfecture sans importance, jadis

chef-lieu d'un diocèse considérable, comptant 4 districts, 98 paroisses et 138 petites villes ou villages. Je voulais vous montrer son antique cathédrale, avec sa tour octogone, son beffroi et une curieuse salle voûtée à huit pans qui servait d'archives capitulaires; je vous aurais fait admirer le chœur, ses stalles aux figures grimaçantes, ses cariatides, une cuve baptismale du XII^e siècle, des bas-reliefs de Lucas, des vitraux d'Arnault de Molles et des orgues très anciennes, bien que les sculptures ne datent que du XVII^e siècle. Je voulais, enfin, vous parler du siège épiscopal, illustré par les grands noms de M^{rs} de Meaupou de Cérissi, de Lamothe-Fénelon, le cardinal Maury et bien d'autres, dont la population a gardé le souvenir après plusieurs siècles écoulés. Mais on annonce qu'un très intéressant ouvrage, traitant ce même sujet, paraîtra, bientôt peut-être, et offrira aux érudits un régal que je suis impuissant à leur procurer. J'ai donc pensé qu'il serait plus à propos de vous entretenir d'un personnage qui vécut à Lombez, sous l'épiscopat de M^r Colonne, et accepta même un canonikat dans cet évêché : j'ai nommé Pétrarque.

François Pétrarque naquit à Arezzo, le 20 juillet 1304.

Son père, forcé de quitter l'Italie, à la suite des événements politiques que la querelle des Guelfes et des Gibelins faisait surgir chaque jour, résolut de chercher fortune en France, dans la cité nouvelle où Clément V venait de transporter la cour pontificale. Son séjour dans cette ville ne fut pas de longue durée; ses affaires ne prospéraient point, et il décida d'aller se fixer dans le Comtat-Venaissin. C'est là que François étudia d'abord la rhétorique; quelques années plus tard, il alla à Montpellier et, enfin, à Bologne faire ses études de droit, pour obéir non à ses goûts personnels, mais à la volonté de son père, qui était inflexible.

On raconte que celui-ci vint un jour à Montpellier et brûla tous les livres de littérature de son fils, pour l'obliger

à se nourrir exclusivement de l'étude du droit. Virgile et Cicéron seuls trouvèrent grâce aux yeux du père irrité, et eurent encore l'honneur de figurer à côté des Pandectes et des Institutes de Justinien.

Le sacrifice des goûts littéraires de Pétrarque ne devait pas se prolonger longtemps, car, devenu orphelin en 1324, il retourna à Avignon et reprit avec plus d'ardeur que jamais ses études favorites. Pétrarque avait perdu ses chers livres, mais il conservait le feu sacré et pouvait dire comme Bias : « *Omnia mecum porto.* »

« Devenu mon maître, écrit-il, j'abandonnai mes livres du droit et je revins à mes goûts, avec d'autant plus d'ardeur qu'on reprend avec plus de vivacité un plaisir interrompu. »

A la cour d'Avignon, Pétrarque reçut la tonsure, sans entrer dans les ordres, comme l'ont assuré quelques écrivains mal informés, et c'est à ce moment qu'il rencontra son ancien ami d'enfance, Jacques Colonne.

Jacques Colonne, futur évêque de Lombez, avait fait ses études à Bologne, et s'était lié d'amitié avec Pétrarque, lorsqu'il suivait les cours de la belle et savante Novella. Cette ravissante personne expliquait les Décrétales avec une lucidité remarquable, mais, par ordre de son père, Jean d'André, disent les historiens, elle devait professer derrière un rideau, dans la crainte que sa beauté extraordinaire ne causât trop de distraction à ses auditeurs.

Pétrarque, à Avignon, était au comble du bonheur ; il avait retrouvé ses amis d'enfance, ses chères études et ces réunions littéraires, dont l'élégance rappelait les cours d'amour présidées par Ermengarde de Narbonne et Éléonore de Poitiers.

Mais voici que tout à coup, à six heures du matin, le 5 avril, notre poète aperçoit, dans l'église d'Avignon, la belle Laure ; c'est pour lui le vrai coup de foudre, et pendant vingt et un ans sa lyre ne vibrera que pour elle !...

On a beaucoup discuté, Messieurs, sur l'existence et l'identité de Laure. Selon l'auteur anonyme d'une *Vie de Pétrarque*, publiée à Rome en 1471, la personne rencontrée dans l'église Sainte-Claire par le poète était une belle jeune fille Bellissima-Giovanne, nommée Loretta. Elle habitait un petit château près d'Avignon, et Pétrarque en devint ardemment amoureux ; l'historien ajoute que le pape Urbain V l'aurait autorisé à l'épouser malgré la tonsure ; mais le poète n'y aurait point consenti, parce que le fruit qu'il retirait de son amour au point de vue de ses poésies se perdrait le jour où il aurait obtenu la chose aimée. Cette histoire n'est nullement vraisemblable et constitue un anachronisme, car Urbain V ne monta sur le trône qu'après la mort de la vraie Laure, de celle dont le poète a chanté la vie et la mort. Toutefois, cela nous prouve que, dans les premières années du XV^e siècle, on pensait que la célèbre Laure n'était pas mariée. Vellutello fit, à ce sujet, de nombreuses recherches, et on lit dans ses commentaires sur le *Canzoniere*, publiés en 1525 : « *Per causa certa noi habbiamo da tenere che Laura non fosse maritata.* »

L'abbé de Sade combat cette opinion, en disant que Laure fut qualifiée par le poète de *donna*, *madonna*, *mulier*, *femina* et jamais de *virgine*, *virgo*, *puella* ; enfin, il ajoute que la mort de Laure de Pétrarque eut lieu le 6 avril, et que le testament de Laure de Nove est du 3 avril, coïncidence qui n'est pas à dédaigner. Cependant, le doute peut subsister ; en effet, au cours d'une peste qui fit d'aussi terribles ravages que celle d'Avignon, il est possible que deux femmes du nom de Laure aient péri en même temps. Malgré tout, l'opinion la plus généralement admise est que Laure fut bien la fille d'Audibert de Nove et la femme d'Hugues de Sade, gentilhomme issu d'une des premières familles d'Avignon.

En 1330, Colonne fut nommé évêque de Lombez, et Pétrarque, depuis longtemps déjà sous l'empire de la passion

qui le dominait, résolut de partir avec lui. Il espérait qu'un voyage pourrait le distraire et lui faire oublier celle qui devait rester insensible à son amour.

Mgr Colonne et Pétrarque partirent donc ensemble et firent en route un court séjour à Toulouse.

Ils furent reçus dans cette ville par les sept mainteneurs du Gay-Sçavoir, qui commençaient à répandre le goût de la poésie vulgaire et mettaient en honneur les poèmes inconnus qui formaient la littérature des troubadours. Ces précurseurs de Clémence Isaure appelaient leur compagnie le Collège du Gay-Sçavoir.

Arrivé à Lombez, Pétrarque sentit que l'éloignement, au lieu de diminuer sa passion, ne faisait que l'accroître, et le portrait de Laure était sans cesse présent devant lui. N'est-ce pas, en effet, sur les rives ombragées de la fraîche rivière qui serpente dans nos vertes prairies qu'il s'écrie :

« Ses yeux étaient à la fois brillants et tendres, ses sourcils noirs et ses cheveux blonds, son teint blanc et animé, sa taille fine, simple et légère; sa démarche, son air avaient quelque chose de céleste. Une grâce noble et facile régnait dans toute sa personne; ses regards étaient pleins de gaieté, d'honnêteté, de douceur. Rien de si expressif que sa physionomie, de si modeste que son maintien, de si angélique et de si touchant que le son de sa voix. Sa modestie ne l'empêchait pas de prendre soin de sa parure, de se mettre avec goût et, lorsqu'il le fallait, avec magnificence; souvent l'éclat de sa belle chevelure était relevé d'or et de perles; plus souvent, elle n'y mêlait que des fleurs. Dans les fêtes et dans le grand monde, elle portait une robe verte parsemée d'étoiles d'or, ou bien une robe couleur de pourpre, bordée d'azur semée de roses; chez elle et avec ses compagnes, elle préférerait, dans ses habits, une élégante simplicité. »

Vous voyez, Messieurs, que Pétrarque n'oubliait pas Laure et, bien qu'à l'époque dont nous parlons Lombez fut une

ville fort gaie, comme nous l'apprenons par les correspondances qui figurent dans nos archives, rien ne pouvait effacer la douce image de la bien-aimée « *bellissima Donna!* »

J'ai dit que Lombez était une ville fort gaie : en effet, on y donnait des fêtes, de grandes chasses et surtout des repas succulents, et ce ne fut que plus tard que l'on inventa le méchant proverbe :

*Beati qui habitant urbes,
Præter Saint-Papoul et Lombez!*

Le poète, décidé à secouer encore le joug, prend un jour le chemin des Pyrénées, très voisines du pays de Lombez ; il part avec ses amis Lœlius et Socrate, deux compagnons venus l'un des bords du Rhin, l'autre de l'Italie, et s'en va à travers cette ravissante vallée où la Save apporte avec la fraîcheur, une verdure aussi riante que celle de la Lombardie. Ils arrivent aux pieds de ces belles montagnes qui ferment la vallée, comme un rempart inexpugnable. Louis XIV n'avait pas encore dit : « Il n'y a plus de Pyrénées, » et là le spectacle grandiose qui s'offre à ses yeux ne l'émeut point. Sur la cime des monts, il voit Laure, comme il la voyait sur les collines qui entourent les vallées du pays de Comminges. Ses compagnons désespérés le ramènent vers son ami M^{sr} Colonne ; mais celui-ci est peu sensible à sa douleur, puisque le poète s'écrie :

« Pourquoi, cher ami, dis-tu que je me suis forgé un nom imaginaire de Laure afin qu'il y eût une femme dont je parlasse et à laquelle beaucoup parleraient de moi. Plût à Dieu que tu eusses dit vrai dans ta plaisanterie ! que mon mal fût une feinte et non une fureur ! » La seule distraction de Pétrarque était les discussions littéraires avec ses amis. Ils allaient sous les frais ombrages, dans les endroits qui invitent aux impressions douces, et là, devant le cirque

imposant que forment les hautes montagnes, ils passaient des heures délicieuses, au point que, malgré sa douleur, le poète appelle l'été de 1330 un été céleste. Mais l'amour le poursuit toujours, jusque dans les lieux où il espérait trouver le repos à l'ombre de la religion et de l'amitié. Il ne lui reste plus alors qu'une ressource, c'est de courir plus loin, plus loin encore et d'augmenter la distance qui le sépare de celle qu'il aime. C'est ce qu'il va faire, mais rien n'affaiblira son amour. Il n'y a qu'un remède à l'absence, c'est le retour, et Pétrarque, qui ne veut pas renoncer à sa passion d'une manière absolue, reviendra. Les honneurs ne lui manqueront pas. Après avoir été nommé chanoine de Lombez, il ira à Rome, il verra le Sénat lui offrir le laurier poétique et le chancelier de l'Université de Paris lui-même lui enverra la palme due à son talent.

Il sera couronné au Capitole le 8 avril 1341, et, revêtu de la robe que le roi de Naples lui aura donnée, il marchera triomphalement au milieu des six premiers citoyens de Rome, habillés de vert, et précédé par douze jeunes gens vêtus d'écarlate, suivis d'une foule innombrable.

Et maintenant, Messieurs, je me demande ce qui a fait vivre la mémoire de Pétrarque : il s'est trouvé mêlé aux plus grandes affaires de son pays ; les missions les plus graves lui ont été confiées, soit avec l'empereur, soit avec les papes et les princes d'Italie ; il a discuté les questions les plus ardues de philosophie et de politique, et cependant on peut conjecturer que son nom serait à peine arrivé jusqu'à nous, si son amour n'eût inspiré sa lyre.

Ce n'est pas que la belle Laure puisse nous passionner plus que les querelles des Guelfes et des Gibelins, mais il y a réellement quelque chose de curieux et d'intéressant dans cet amour qui jamais ne se lasse pendant plus de vingt ans. Car, si l'on peut en constater la pureté, il n'est pas permis de croire qu'il fut payé de retour, et la constance du poète

devait succomber, s'il est vrai qu'on désespère, alors qu'on espère toujours ! Laure de Nove resta heureuse et fière de l'amour qu'elle inspirait, mais elle ne voulut jamais l'encourager, et resta fidèle à ses devoirs de mère et d'épouse chrétienne. Aussi, son amant ne dit pas seulement qu'il aime sa beauté, sa jeunesse, l'éclat de ses yeux ; mais il répète sans cesse : « Ce que j'aime, c'est votre cœur, qui s'associe à tous les sentiments généreux ; votre intelligence, qui devine toutes les nobles pensées. Votre beauté pâlera, vos yeux perdront leur éclat, vos lèvres leur fraîcheur ; mais la jeunesse, en fuyant, n'emportera pas mon amour. Votre beauté me ravit ; mais la meilleure partie de vous-même, celle que mes yeux ne voient point, est-elle moins digne de mon amour ? J'aime le son de votre voix, j'aime jusqu'au bruit de vos pas, chacun de vos mouvements semble réglé par une divine harmonie ; mais je ne chéris pas moins tendrement les sentiments cachés au fond de votre conscience, les pensées qui n'arrivent pas sur vos lèvres et que mon oreille ne peut entendre. Indulgente ou sévère, je vous bénis, car je vous appartiens tout entier. »

A ce langage, Laure était insensible ; elle tenait plus à son honneur qu'aux honneurs, et Pétrarque, découragé, voulait oublier son amour ; mais, cet hôte dangereux vient sans qu'on l'invite et ne s'en va pas quand on lui donne congé. Vains efforts ! Sur les rives de la Save, aux pieds des Pyrénées, au bord du fleuve qui jaillit de leurs flancs sous le soleil brûlant du Midi, à l'aube comme au crépuscule qui invite aux douces rêveries, l'amant de Laure soupirait :

*Te, dulcis conjux, te solo in littore secum,
Te, veniente die, te, decedente canebat.*

Parfois le chrétien, comme les saints d'un autre âge, fatiguait, brisait son corps avec acharnement, mais l'image

chérie reparaissait sans cesse. Alors se livrait en lui un combat acharné. Essayer d'oublier Laure était inutile, la posséder était impossible : que faire ? L'idée du suicide se présente à lui, mais le grand chrétien se dresse de toute sa hauteur devant le grand poète, et Pétrarque reprend sa chaîne, n'ayant pour soutien, dans le rude chemin de la vie, que sa foi et sa lyre plaintive.

Tout à coup, la peste vient, en quelques heures, ravir Laure de Nove à l'amour le plus tendre, le plus passionné qui fut jamais. Croyez-vous que le poète va briser son luth ? Détrompez-vous ; il va chanter le triomphe de la mort. Ici, on sent que l'amour s'épure : « Toutes les amies de Laure, dit-il, étaient rangées autour d'elle ; alors, avec sa main, la mort arracha de sa blonde tête un cheveu d'or. Elle choisit la plus belle fleur du monde, non par haine, mais pour montrer sa puissance sur les créatures les plus élevées. Combien de sanglots ! combien de larmes répandues, tandis que demeuraient secs ces beaux yeux pour lesquels j'ai brûlé si longtemps, pour lesquels j'ai tant chanté ! Au milieu de tant de soupirs, de tant de gémissements, elle seule était assise dans le silence et dans la joie, cueillant déjà les fruits de sa belle vie. Véritable déesse mortelle, pars en paix, disaient ses amies ; et c'était vraiment une déesse, mais sa divinité ne la défendit pas contre la mort inexorable. C'était la première heure du sixième jour d'avril, jour anniversaire de celui qui me fit prisonnier et qui maintenant me délivre. Jamais personne ne s'est plaint de l'esclavage et de la mort comme je me plains de la liberté qui m'est rendue et de la vie qui me reste. La vertu est morte et avec elle la beauté, disaient tristement les femmes réunies auprès de son chaste lit. Son âme, en s'échappant de ce beau sein, avait tout purifié sur son passage. Plus blanche que la neige qui tombe à flocons sur une belle colline, sans être chassée par le vent, elle paraissait se

reposer comme une personne fatiguée. La mort semblait belle sur son beau visage. »

Plus loin, le poète voit sa bien-aimée dans le ciel, et il croit entendre sa voix : « Ma mort, qui t'afflige, dit-elle, te remplirait de joie si tu sentais la millionième partie de mon bonheur; quand j'avais toute ma beauté, toute ma jeunesse, quand j'étais plus chère à ton cœur que toutes les créatures réunies, la vie m'était presque amère, comparée à cette mort douce et clément, si rare parmi les mortels, et, à l'heure suprême, j'étais joyeuse comme celui qui revient de l'exil au foyer paternel; seulement, je me sentais prise de pitié pour toi. Jamais mon cœur ne fut séparé du tien, mais je modérai ta flamme avec mon visage, parce qu'il n'y avait aucun autre moyen de nous sauver tous deux. Combien de fois me suis-je dit : Il aime, il brûle, il faut qu'il voie mon visage et non le fond de mon cœur. C'est là ce qui souvent t'a ramené en arrière et t'a étreint comme le mors d'un cheval qui s'emporte. Plus de mille fois, la colère se peignit sur mon visage, tandis que l'amour brûlait au fond de mon cœur. Mais, en moi, jamais le désir ne vainquit la raison. Puis, quand je te voyais abattu par la douleur, je levais doucement mes yeux vers toi, sauvant ainsi ta vie près de s'éteindre. Ainsi ardent et vermeil, pâle et glacé, tantôt triste, tantôt joyeux, je t'ai conduit jusqu'ici sain et sauf. Le doux nœud que tu avais autour du cœur me plaisait, et le beau nom que tu me fais avec tes poésies immortelles me plaît aussi. En nous, les flammes amoureuses furent égales, mais l'un les montrait, tandis que l'autre les cachait. Mon cœur était avec toi, je ne te refusais que mes yeux. Pourquoi te plains-tu ? Je ne t'ai ravi que la moindre partie de moi-même ! »

Il est curieux de comparer cette poésie aux élégies amoureuses de l'antiquité; tandis que les poètes païens ne chantent que la beauté plastique qui réjouit les yeux et enflamme les

sens, Pétrarque parle sans cesse de la bonté, de l'intelligence de la pureté de sa bien-aimée Laure. Ceux-ci emploient des images gracieuses pour peindre l'objet aimé, mais ils ne semblent pas chercher en lui un cœur pur, une intelligence pénétrante, une âme sensible aux malheurs des autres ; pourvu que les femmes soient belles et jeunes, qu'elles se parent avec grâce et habileté, ils ne leur demandent rien de plus

Voilà, si je ne me trompe, la différence entre le poète païen et celui qui s'inspire du christianisme sous l'influence d'un amour plus ou moins platonique. Pour le premier, les sens divinisés par la religion païenne doivent l'être par la poésie ; pour le second, les sens ne sont plus divinisés, l'intelligence et le cœur reprennent la première place, et il n'y a de vraie beauté que celle qu'illumine le rayon divin, apportant sur elle les qualités de l'esprit et du cœur.

Si Pétrarque eût été païen, aurions-nous le spectacle de cette lutte sans merci contre son propre cœur ? Pétrarque et Laure se donnant l'un à l'autre n'eussent offert aucun intérêt ; l'amour s'attédie souvent dans la possession de l'objet aimé ; dans tous les cas, rien de singulier dans cet amour adultère.

Au contraire, sous l'empire de la foi chrétienne, et malgré des faiblesses trop fréquentes, des inconséquences nombreuses, le croyant Pétrarque se fait gloire de lutter, de combattre ses désirs ; il loue la vertu de celle qui le délaisse, et nous trouvons, dans cette bataille du cœur, la plus curieuse étude de la nature humaine que l'on puisse entreprendre.

Quand la beauté seule éveille l'amour, on peut prévoir le jour où celui-ci se lassera ; mais lorsque le cœur et l'intelligence captivent notre être, quand l'échange des sentiments et des pensées, aussi bien que l'attrait du visage, nous passionnent, la femme n'a pas à redouter des ans l'irréparable outrage.

Elle peut attendre le triomphe de la mort, chanté par le grand poète, avec la sérénité que donne le bonheur d'être aimée au moins autant et plus encore peut-être qu'aux beaux jours de sa radieuse efflorescence !

J'aurais voulu, Messieurs, vous dire plus de choses en moins de mots, mais, comme disait un ancien, je n'ai pas eu le temps d'être court.

ÉTIENNE DE SCORBIAC.





RIBOTTE OU RIBAUTE-CHARON.

NOTES BIOGRAPHIQUES

Sur ce Peintre amateur et collectionneur.



Le *Bulletin archéologique*, 3^e fascicule de 1896, p. 281, a publié une note de notre érudit confrère M. Momméja, sur *un peintre amateur montalbanais du siècle dernier*, M. Ribotte, connu seulement par sa correspondance¹ avec Rousseau et Voltaire, à l'occasion de la réhabilitation de la malheureuse famille Calas et de la déplorable émeute de Caussade en 1761, qui coûta la vie au ministre Rochette et aux frères Grenier, gentilshommes verriers.

Il nous a semblé intéressant de compléter la note sur Ribotte par des renseignements biographiques et par la liste de ses écrits, dont aucune bibliographie n'a encore donné les titres, et que nous sauverons ainsi de l'oubli.

Dans les lettres adressées en 1761 à Rousseau², Ribotte indique en quelques lignes le lieu de sa naissance, la con-

¹ *Bulletin de l'histoire du Protestantisme français*, t. II, p. 362; t. IV, p. 243, 542, et t. XXXI, p. 164.

² Même *Bulletin*, t. V, p. 137.

dition de sa famille, et enfin son occupation à Montauban au moment où il écrivait :

Je suis du Carla, fort pauvre, très mal élevé de ma jeunesse, mon père et ma mère ne sachant qu'un peu lire et écrire, et prenant garde à leur petit bien, n'ayant pas été à l'école du village parce qu'on voulait nous faire aller à la messe. Quoique jeune, j'ai eu bien des malheurs et des chagrins. Je baise cependant avec soumission la main de mon Dieu. Nous ne sommes pas faits pour être heureux dans ce monde. Je ne puis oublier la triste mort de mon père, dans un âge encore jeune, la désolation d'une troupe d'orphelins pleurant à l'entour d'une mère, se désolant pendant dix ans, et moi ayant passé une partie de ma jeunesse dans les maladies.

Venu à Montauban pour apprendre le commerce, où je suis commis dans un magasin depuis quelque temps¹, je m'occupe, lorsque les affaires du magasin le permettent, à dessiner et à peindre. L'on dit que sans maître je sais assez faire le portrait, et copie, à s'y tromper, toutes sortes de tableaux. Comme aussi j'ai beaucoup de goût pour la lecture et un peu de mémoire.

Une lettre de M. Aribat², habitant Carla-le-Comte, publiée en 1857, nous fournit sur son grand-oncle M. Ribotte-Charon, qu'il avait vu pendant sa jeunesse, des détails qui complètent ce qu'avait écrit ce peintre amateur, né vers 1730, d'une famille honnête, laborieuse, et appartenant à la religion réformée :

De bonne heure, M. Ribotte quitta le Carla pour aller habiter Montauban. Il entra dans une maison de commerce, où il demeura longtemps, et dont il finit par devenir le chef. Sa profession ne l'empêcha pas de cultiver son intelligence, avide de lumière et d'instruction. Esprit curieux et vif, travaillant sans cesse, il parvint, à l'aide de fortes lectures, à acquérir une somme assez considérable de connaissances... Son activité, son intelligence et sa probité le recommandant à l'estime et au respect de tous, en firent un des premiers négociants de Montauban, à l'époque où le commerce des draps était si florissant dans cette ville³. M. de Gourgues, intendant de la province, s'était pris d'une grande amitié pour lui.

¹ Il devait être venu à Montauban vers 1755.

² *Bulletin de l'Histoire du Protestantisme français*, t. VII, p. 7.

³ Nous ignorons quel était son commerce. Son nom ne se trouve pas sur les listes des fabricants ou marchands de draps publiés par M. Éd. Forestié dans son histoire de cette industrie à Montauban.

M. Ribotte était une nature essentiellement communicative et artistique. Il s'occupait de peinture; il aimait les voyages, les beaux-arts, les sciences et les lettres. Il recherchait avec passion les belles estampes, les porcelaines rares, les bonnes copies des grands peintres. Il commandait des toiles au fameux Vanloo. Le sentiment esthétique était extraordinairement développé chez lui. Il employait presque tous les profits de son commerce à la satisfaction de ses goûts artistiques. Il parcourut l'Angleterre, la Hollande et l'Espagne, dans un temps où les voyages étaient dispendieux et difficiles. Il raffolait des Musées étrangers. Ses séjours à Paris étaient fréquents et prolongés. Sa société était celle des gens de lettres.

Les écrits de M. Ribotte furent en assez grand nombre. Le temps a détruit la plupart de ces opuscules¹. Tous ces ouvrages sont imprimés et fort rares. Ils portent l'empreinte d'une originalité saisissante, qui n'est pas sans charme. Il y a chez lui de la verve et une grande vivacité d'imagination. Son style manque souvent de correction, mais l'image et le trait y abondent.

Les renseignements de M. Aribat sur les goûts artistiques et les voyages de son grand-oncle, ainsi que le jugement qu'il porte sur ses œuvres, sont exacts et très justes. Nous avons pu le reconnaître en lisant ceux de ces opuscules que nous avons recueillis, et qui, étant imprimés à Montauban, sont inscrits dans la Bibliographie montalbanaise. On y trouve des observations curieuses sur les épidémies, l'hygiène, le commerce, l'agriculture de notre contrée, quoique parfois bien hasardées.

En terminant sa lettre, M. Aribat dit que M. Ribotte-Charon, à l'époque de la dépréciation des assignats, perdit la plus grande partie de sa fortune. Cependant il possédait encore la propriété de La Femade², située dans la commune de Saint-Nauphary, d'où il datait ses opuscules pendant les premières années de la Révolution.

¹ M. Aribat indique deux de ces opuscules qu'il avait vus chez M. Poncet-Delpoeh, le futur Constituant. Dans la *Feuille hebdomadaire de la Généralité de Montauban*, ce poète publia, le 15 avril 1778, des vers sur la mort de la mère de Ribotte; cet ami lui communiqua une lettre de Thomas, l'académicien, qui lui annonçait la mort de Rousseau, et le même journal en donna des extraits le 19 juillet suivant.

² Dans cette propriété, que possède M. de Portal, qui a recueilli plusieurs lettres adressées à Ribotte, on trouverait peut-être quelque peinture ou

Voici les titres de ces écrits, suivis de quelques réflexions :

Observations philosophiques sur les Maladies épidémiques, envoyées à M. le comte de Buffon, par M. R. Ch. — Imprimé au Carla, sur la fin du mois de mars 1783. (Cette indication est fautive, car il n'y avait pas d'imprimerie au Carla, et la brochure est sortie des presses de Teulières, in-8° de 64 pages.)

Nouvelles Observations philosophiques sur la Salubrité de l'Air et sur les Brouillards qui règnent actuellement (sans nom d'auteur). — Imprimé à Foix, le 8 juillet 1783 (à Montauban et encore par Teulières), in-8° de 35 pages.

M. Ribotte signale, dans ces *Observations*, les épidémies causées annuellement à Montauban par les émanations de la mare, dite La Laque, du faubourg Gasseras : « Pour assainir ce quartier, dit-il, on n'a qu'à construire un aqueduc depuis la mare jusqu'à la rivière du Tarn, afin que toutes les eaux du faubourg s'écoulent par cette voie ; puis, avec la terre qu'on sortira pour construire l'aqueduc, on comblera la mare, et ce lieu dangereux deviendra un lieu charmant » Depuis l'exécution de ces travaux, les épidémies ont cessé, et sur l'emplacement de La Laque, planté d'arbres, est établi le marché aux bœufs, traversé par l'avenue de la gare du Midi.

Discours patriotiques prononcés au Carla (sans nom d'auteur). — Fontanel (après 1791), in-8° de 70 pages.

Ce recueil, composé de discours, de chansons et même d'une romance sur la mort de M. Honoré Mirabeau, par M. Ribotte, est annoncé au prix de 25 sous dans les *Nouvelles intéressantes* de Montauban, n° 57, 11 décembre 1791.

Poème sur la Peinture. — Lu à la Société des Sciences et des Beaux-Arts de Montauban, le jour de sa réception, en frimaire an V (novembre 1796), par Ribaute-Charon. — Fontanel, in-8° de 7 pages.

Mémoire sur les rapports que l'Atmosphère peut avoir avec les Végétaux et surtout avec une de leurs substances. — Lu à la Société, le 19 pluviôse an V (7 février 1797), par Ribaute-Charon. — Fontanel, in-8° de 8 pages.

L'auteur de ce *Mémoire* affirme, d'après des faits recueillis dans le Bordelais et la Bourgogne, que ni le plant, ni la terre

des objets d'art ayant appartenu à cet amateur. Il serait intéressant de rechercher si sa collection fut inventoriée et vendue publiquement après son décès, ou si elle resta à l'héritier de l'ancien négociant.

ne font le bon vin : « Ce sont les émanations des végétaux, élevées dans l'atmosphère, agités par le mouvement de la terre, échauffées par l'astre bienfaisant, qui en retombant comme une rosée salubre et invisible sur la vigne, la pénètrent, travaillent avec elle, et le résultat de leur travail est le nectar des dieux. »

Idées sur l'Agriculture et le Commerce, par le citoyen Ribaute-Charon aîné. — A la Femade, le 18 pluviôse an VI (7 février 1798). Fontanel, in-8° de 12 pages.

Aux Montalbanais, dont l'industrie et le commerce périllicitaient à la fin du siècle dernier, Ribaute conseillait avec raison de les modifier ou de les remplacer, pour lutter avec les étrangers, et ses *Idées* étaient inspirées par l'expérience.

Observations sur le Blé-froment, sur la Folle-avoine et sur d'autres Plantes, par le citoyen Ribaute-Charon. — A la Femade, le 7 brumaire an VII (28 octobre 1798). Fontanel, in-8° de 22 pages.

Dans ces *Observations*, mêlées de citations mythologiques, Ribaute donne des indications utiles pour la culture du blé-froment et sa conservation ; mais il développe longuement une théorie insoutenable : « Le blé-froment, d'après lui, étant fort sujet à s'échauffer, à fermenter, il peut, par le moyen des excroissances sur ses racines, passer à des plantes sauvages (surtout la folle-avoine), toutes cependant des graminées, etc. » C'est absolument comme la production des truffes sur la racine des chênes. Avant de publier cette opinion, l'auteur n'avait pas consulté Gaterau, le botaniste montalbanais, son confrère à la Société des Sciences.

Nous ne possédons aucun ouvrage de M. Ribaute-Charon daté des dernières années de sa vie ; et son nom n'est pas inscrit dans la première liste officielle de la Société des Sciences et des Beaux-Arts de Montauban, publiée par le *Calendrier* de cette ville pour l'an X (1802-3). Nous avons vu cependant qu'il avait été reçu en 1796, l'année même de la fondation de cette Société par l'astronome Duc-Lachapelle : preuve que nos savants et nos littérateurs appréciaient les qualités artistiques de l'ancien négociant quoiqu'il ne fût pas né dans notre cité.

M. Momméja fait remarquer que M. Ribotte-Charon n'était pas « membre de l'Académie de sa ville natale, alors que les plus grands hommes du siècle ne dédaignaient pas de correspondre avec ce simple négociant *montalbanais*. »

Notre confrère connaît sans doute les règlements de l'ancienne Académie, qui prescrivaient certaines fêtes religieuses auxquelles les protestants n'assistaient point; ce qui n'empêchait pas leurs bonnes relations avec les catholiques, notamment celles de Ribaute-Charon avec l'intendant de Gourgues, signalées par M. Aribat. D'ailleurs, cette Académie, comme presque toutes, était une société fermée et dont les membres appartenaient au Clergé ou à la Magistrature, à l'Armée ou à l'Administration.

Nous sommes heureux d'avoir eu une nouvelle occasion de constater qu'un homme intelligent, malgré sa modeste origine et le manque d'instruction première, peut toujours, par un travail incessant et une probité incontestée, arriver à une position honorée, et acquérir les connaissances qui lui manquaient.

Jean Ribaute-Charon aîné¹, ancien négociant, âgé de 72 ans, mourut à Montauban le 25 frimaire an XIV (16 décembre 1805).

EM. FORESTIÉ NEVEU.

¹ Son acte de décès porte : Jean *Ribaut*, né au Carla, fils de feu Jean *Ribaut* et de Jeanne Dutil, décédé faubourg du Moustier, maison ci-devant Pons. Aucun document, croyons-nous, ne constate qu'il fût marié.

Les lettres de Rousseau, de Voltaire, etc., ainsi que les vers de Poncet, sont adressés à M. *Ribotte*; mais, d'après les écrits imprimés sous les yeux de cet ancien négociant, son nom de famille devait être *Ribaute-Charon*.





PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Séance du 3 août 1896.

Présidence de M. le chanoine POTTIER.

Membres présents : MM. le chanoine Pottier, *président* ; Mila de Cabarieu, *vice-président* ; Ed. Forestié, *secrétaire général* ; Bourdeau, le chanoine Calhiat, Claverie, Collombier, Dardenne, Dumas de Raully, Fontanié, Gardarens de Boisse, Gabriel de Gastebois, le capitaine Poussy, le chanoine Soulié, Méric de Bellefon ; Buscon, *secrétaire*.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le Président fait part à la Société de la récente promotion du général Vincendon, membre honoraire, comme grand-croix de la Légion d'honneur. Au moment même, les officiers de la garnison entourent leur vaillant et aimé chef pour lui faire ovation, ce qui motive l'absence de tous les membres de la Société faisant partie de l'armée active. Les membres présents, désireux de participer à cet hommage, rédigent et envoient, séance tenante, la lettre suivante :

« MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

« Le corps des officiers acclame en ce moment celui que son général en chef appelait naguère « le plus glorieux des soldats de l'armée. »

« Notre Compagnie est fière de vous compter parmi ses membres honoraires. Permettez-lui, Monsieur le Général, de joindre ses applaudissements à ceux de vos compagnons d'armes.

« Elle s'associe à l'hommage éclatant rendu au grand-croix de la Légion d'honneur, au vaillant et aimé chef de la brillante 33^e Division.

« Daignez agréer, etc... »

Plusieurs autres membres ont été l'objet de distinctions qui réjouissent la Société, et auxquels des félicitations sont adressées : M. le commandant Duchaussoy, membre du conseil administratif, est devenu officier de la Légion d'honneur; M. Albert Soubies a reçu la croix de Sainte-Anne de Russie; M. Leenhardt a été fait officier de l'Instruction publique.

Un deuil qui afflige l'Église ne peut être indifférent à notre Compagnie : elle perd, en la personne du cardinal Bourret, un éminent membre honoraire, qui voulait bien prendre un vif intérêt à nos travaux.

M. le Président communique le programme du Congrès de la Sorbonne, et engage les membres à prendre part aux travaux de ce Congrès. Il montre à l'assemblée des aquarelles de notre regretté confrère M. Wallon, qui reproduisent des vues des Pyrénées et sont une preuve nouvelle du talent de leur auteur.

M. Marcel Sémézies fait hommage d'un charmant in-dix-huit, qui, sous ce titre : *Méditations philosophiques*, contient des pensées élevées.

M^r Barbier de Montault adresse plusieurs travaux imprimés.

M. le Président a reçu de M. Baudon de Mony deux superbes volumes intitulés : *Relations politiques des Comtes de Foix avec la Catalogne jusqu'au commencement du XIV^e siècle*. Il sera rendu compte de cet ouvrage capital, qui fournit des documents absolument inédits.

Communication est faite du programme de l'excursion des vacances, qui permettra de visiter, sous la direction de MM. Tholin, Lauzun et Gardère, les 14, 15 et 16 septembre, le pays d'Albret et une partie du Condomois.

M. Gabriel de Gastebois rend compte des derniers *Bulletins* de la Société archéologique du Périgord, qui contiennent des notices sur le château de Laroque.

M. le Président de la Société *Arti et Amiciæ* écrit pour rappeler les bons souvenirs laissés par notre Compagnie à Amsterdam, lors de son voyage en Hollande, et demander l'envoi de la collection de notre *Bulletin*. Il sera fait droit dans la mesure du

possible. Les relations établies entre les deux Sociétés doivent rester des plus cordiales après l'accueil incomparablement aimable fait aux excursionnistes.

M. Collombier signale une monnaie consulaire de la famille Maria trouvée à Finhan et communiquée par notre confrère M. Maury, curé de cette paroisse.

M. Dardenne mentionne, dans la *Revue de la Saintonge et de l'Aunis*, les biographies de François Coppée et celle du général Daubonne; dans la *Revue du Lot*, un travail de M. Paul de Fontenilles sur l'inventaire du chapitre de la Cathédrale de Cahors.

M. Dardenne a retrouvé, comme couverture d'un vieux registre de notaire de Milhars, un acte intéressant l'histoire du diocèse d'Albi. Lors de la vacance du siège, en 1435, le Chapitre, en vertu du pouvoir accordé par le concile de Bâle, nomma un évêque, Bernard de Cazilhac, issu d'une des plus anciennes familles du Quercy. De son côté, le pape Eugène IV désigna l'évêque de Chartres, Robert Dauphin, pour occuper le siège d'Albi. De là conflit avec combats, sièges, luttes de partisans qui durent vingt-cinq ans. L'acte communiqué est une pièce de procédure produite au Parlement de Paris, devant lequel le roi avait renvoyé les parties litigieuses. Cet acte, daté de 1438, est rédigé par Hugues Bruni, notaire de Cordes.

M. Fontanié, au nom de M. de Mézamat de l'Isle, lit un travail, adressé par M. le docteur Boé, sur la reconstitution de la ville de Castelsarrasin, en 1659, avec le dénombrement des biens appartenant à la communauté : place de la Halle, place du Château, maison servant de collège, trois fours, etc... (Voir p. 259.)

M. Collombier analyse une brochure de M. Jules Momméja, intitulée : *Un Numismate montalbanais au XVI^e siècle*. Ce numismate, du nom de Jean Constans, licencié en droit et avocat, était devenu pasteur de Saint-Nauphary, puis entra en lutte à Montauban avec Michel Béraud, dans des démêlés politiques; il mourut le 6 décembre 1598. Littérateur, il avait publié deux volumes de commentaires sur l'Écriture sainte. Il collectionna des manuscrits anciens et forma un *cabinet à médailles* de cent quatre-vingt-cinq pièces, ainsi mentionné dans un inventaire :

« ... Dans un autre cabinet de menuiserie faict à petits tiroirs et liète dix-huit en nombre.

« A la quatrième liète du costé gauche ont été trouvées vingt-quatre médailles d'empereurs en bronze, non compris une d'argent.

« A la sixième liète dud. costé, vingt-trois médailles de bronze.

« A la septiesme, douze médailles desd. empereurs.

« A la neufviesme et plus haute ont été trouvées deux médailles de bronze.

« A la plus haute liète du costé droit dud. cabinet ont été trouvées treute-six médailles d'argent et deux d'or.

« A la seconde, en descendant, ont été trouvées huit médailles d'argent et une d'or.

« A la troisesme, cinq médailles d'argent.

« A la quatresme, deux médailles d'argent et une de bronze.

« A la cinquiesme liète, vingt-quatre médailles de bronze, vray est que l'une semble être d'or. »

La description de ce médailler est curieuse à noter.

Comme le remarque M. Momméja, la station de *Cosa*, nommée aujourd'hui Cos, avait dû fournir bon nombre de ces monnaies, ainsi que cela se produit encore de nos jours.

M. Taillefer communique la note suivante :

LA CHAPELLE SAINT-MATHIEU DE LAUZERTE.

(*Archives de la Muirie, DD.*)

« Il existe, au milieu du cimetière de Lauzerte, une chapelle dédiée à saint Mathurin, reste de l'ancienne église Notre-Dame-des-Vaux. Depuis sa création, beaucoup d'étrangers y viennent pour faire ou renouveler leurs vœux, et se laver de l'eau de la fontaine voisine, à laquelle on prête la vertu de guérir de toute espèce de maladie. Au commencement du siècle, on pouvait voir, suspendus aux murailles, des ex-voto marquant autant de guérisons obtenues par l'intercession du saint.

« Le saint tutélaire de la ville est saint Barthélemy, et dans cette église paroissiale, depuis le sac de Duras, en 1562, se trouve une chapelle dédiée à Notre-Dame-des-Vaux, sous le nom latin de *Lilium convallium*.

« C'est dans cette église, et en particulier dans cette chapelle, que venaient, tous les ans, même après la Révolution, du Haut-Quercy, des pèlerins connus sous le nom de *roumius*, et des

femmes désignées sous le nom patois de *pernos*, à raison de la coiffure et des habits qu'elles portaient, et qui ressemblaient assez au costume des sœurs grises de la Charité, à l'exception de la collerette, qui était plissée et très large.

« Ces *roumtus* et ces *pernos* se rendaient annuellement, la veille des 15 août et 8 septembre, dans cette église, où ils passaient les nuits entières à chanter des cantiques en l'honneur de la Sainte-Vierge, et, le lendemain, sans entrer dans aucun cabaret, ils repartaient, après les processions solennelles qui avaient lieu, et auxquelles les pèlerins se disputaient l'honneur de porter de grosses torches en cire jaune à quatre mèches de plus de deux mètres de hauteur et d'une circonférence proportionnée. Ces cierges appartenaient à la chapelle, qui jouissait de rentes constituées ou féodales s'élevant à la somme de 4,000 francs (livres).

« Le service de cette chapelle était fait journellement par huit prêtres de la ville, connus sous le nom de prêtres obituaires. Il en était ainsi depuis le 29 décembre 1673, où le service des obits fut uni à celui des chapellenies. (Bru, notaire, 1680-81, f° 13, chez Pons, notaire.) On chantait tous les jours une grand'messe, et particulièrement le samedi, où huit particuliers de la ville, portant le costume de prêtre, c'est-à-dire la soutane, surplis, collet, bonnet carré et cheveux épars, ceux-ci avaient des stalles particulières dans le sanctuaire de la chapelle, et devant eux brûlaient quarante-huit cierges pesant environ 6 livres chacun, ainsi que les grosses torches à quatre mèches. »

M. l'abbé Galabert communique des notes sous ce titre :

A PROPOS DE L'EXCURSION A CAYLUS.

« Dans l'intérêt de l'histoire et de l'archéologie, qu'il me soit permis d'ajouter quelques indications, qu'une plume rapide n'a pu noter, et de relever des fautes typographiques glissées dans le joli récit de notre excursion à Caylus.

« La chapelle de Notre-Dame-de-Grâce fut fondée, vers 1480 (non pas 1580), par Pierre Pause, bachelier ès lois, originaire de Najac. Ce personnage, procureur des habitants de Lacapelle-Livron, en 1470, transigea avec le commandeur Pierre Ferrand, et obtint de ce dernier les droits de dépaissance et de chasse dans le domaine du Puy-d'Auson; le commandeur put garder, la nuit, les clefs de

l'église, mais à charge d'ouvrir en cas de besoin, « *et en cas que* »
 « *no lu ubrisca que los d. habitans puescan far et gausir coma* »
 « *en lors libertatz se conten*¹. »

« La prison du château, dite les oubliettes, servait à emprisonner les membres coupables de l'ordre : en 1502, elle gardait frère Blaise Melos, commandeur du Cambon, en Albigeois, qui n'était accusé de rien moins que de mauvaise vie, déprédation, qui était plusieurs fois excommunié, « *agreugat et reire agreu-* »
 « *gat*² *jusquas à la maladiccion et à la berra.* »

« Une transaction qui eut lieu, le 21 novembre 1481, entre Durand de Périer, bachelier ès lois, chanoine de Saint-Antonin, prieur de Caylus et de Livron, et les consuls de Caylus, nous donne une date pour l'église de Livron.

« Noble Jean de Montagne avait obtenu du pape Sixte une indulgence ou pardon en faveur des pèlerins qui visiteraient l'église et donneraient une aumône pour la réparation; or les consuls, vu que « *ab omni evo citra fuerunt operarii fabrice dictarum* »
 « *ecclesiarum et consueverunt facere omnes et quascumque* »
 « *reparaciones,* » réclamaient l'administration des fonds. Il fut décidé que le recteur pour le prieur et les consuls auraient chacun une clef de la caisse; que l'argent à recueillir serait employé aux réparations les plus nécessaires, et que, au moyen des sommes déjà recueillies, on retirerait les calices et le reliquaire engagés pour les réparations déjà exécutées. Le revenu du prochain pardon sera employé à « *far e conserver unas riejās (riejās) en la dicha* »
 « *gley de Nostra-Dama-de-Lhiure.* » Le procès entamé prendra fin, chaque partie payera ses frais³.

¹ Ainsi lit-on dans un beau cartulaire, malheureusement dérelié, conservé en la mairie de Lacapelle-Livron, et qui fut calligraphié, vers 1555, par le bazochien Jean d'Alyencourt. Le même calligraphe écrivit les trois énormes volumes in-folio du cadastre de Caylus, décorés de lettres ornées et des armoiries de la ville, que M. Peujade, maire, a fait admirer à la Société. Il y a quelques pièces de la main de ce calligraphe à la mairie de Puylagarde; les communautés avaient plus qu'aujourd'hui le soin de leurs archives.

² Archives de Tarn-et-Garonne. Jean de Boria, notaire de Caylus, 1492-94.

³ Cette transaction en roman, et dont il serait bon de donner le texte intégral, se trouve dans les minutes de Jean de Boria, notaire de Caylus, aux Archives de Tarn-et-Garonne :

« *Que sera fayta una cayssa als despens de la obra en laqual aura II claus,*
 « *que la una no poyra uvrir sens l'autra, de lasquals claus la huna tendra lo d.*

« Les comptes municipaux de Caylus nous apprennent aussi que Jean Fidri, verrier de Saint-Antonin, réparait, en 1481, les verrières de l'église de Livron. C'est donc qu'alors le chevet polygonal en pierre de taille, avec ses solides contreforts, était à peu près terminé; nous avons fait remarquer ailleurs¹ la ressemblance de cette œuvre avec celle du chevet de Saint-Jean-Baptiste de Caylus.

« La chapelle du côté de l'Évangile fut fondée, en 1302, par Guillaume de Milhars, ainsi que le dit une inscription déplacée et bien connue; celle du côté de l'Épître fut fondée, en 1338, par Jean de Bos, Caylucien, archiprêtre de Notre-Dame-des-Doms à Avignon; on y voit des traces d'une Mise au tombeau. La nef est antérieure à ces dates et la tribune de beaucoup postérieure².

« Le chevet de l'église de Caylus fut baillé, en 1467, à construire à Richard, de Condom, et à Hugues Procha, de Lunas; il était terminé en 1470³.

« Nous croyons trop affirmatif de dire que les deux chapelles ou transept ne datent que du XVII^e siècle; la fenêtre de la chapelle qui est du côté de l'Évangile nous paraît du XV^e siècle par ses moulures et les fragments de vitraux. Quant au vitrail du milieu du chœur, très admiré et le plus beau de tous, nous ne le croyons

mossen prior, ho mossen rictor de Caylutz, en son nom he coma loctenen del dich mossenhor lo prior, e l'aultra tendran los d. senhors cossols.

« Item que les profpichehs arenens d'ayssi avan a causa de so dessus se metran en las plus causas necessarias de reparar en la d. gleya, à la dicha e conoyssensa dels d. mossenhors cossols e prior ho rictor de Caylutz que aras son ho per lo temps avenir seran, no ero el pays que lo d. prior aja a cometre hun autre en son nomp que tenga la d. clau e aja conoyssensa am los d. senhors cossols en que sera plus utial de ho metre.

« Item al regart del profpichen que y es avengut tro al jorn present. loqual no es estat mes ny expausal, sian cobratz los calix e lo reliquiari que son estatz reparatz e son en galges per hun tros de la d. reparacieu. E si no y suffis a compir ny pagar so que es degut, que los d. cossols ho prengo del proda perdo avenen, e s'y a sobras que sian mesas a fur e comensar unas riejus en la d. gleya de Nostra-Dama-de-Lhiuro.

Item al regart de la d. playdejaria, que cesse d'ayssi avan, e quant a las des-pensas fachas a prossegre lo d. proces ho playdejaria, que mes mes aja. »

¹ F. Galabert, *le Sanctuaire de Livron*. Forestié, à Montauban, 1895.

² *Ibidem*.

³ *Bulletin archéologique de Tarn-et-Garonne*, 1879; F. Galabert, *l'Église et les Vitraux de Caylus*.

pas antérieur à 1459, où l'évêque de Cahors ordonna aux consuls, sous peine d'excommunication, de placer des vitraux dans l'église¹. Dans ce cas, il aurait été remplacé après la construction du chevet. »

Le Conseil d'administration, au nom de M. le sous-intendant Gardarein et de M. le chanoine Pottier, présente M. Dalons, directeur des contributions indirectes, et, au nom de M. Collombier et de M. le chanoine Calhiat, M. Eissautier, professeur de dessin au Lycée.

Ces Messieurs sont élus membres titulaires.

La séance est levée à 10 h. 1/2.

Le Secrétaire,

AUGUSTE BUSCON.



Séance du 4 novembre 1896.



Présidence de M. le chanoine POTTIER.



Sont présents : MM. le chanoine Pottier, *président*; Mila de Cabarieu, *vice-président*; Forestié, *secrétaire général*; l'abbé Barthe, de Bellefont, le lieutenant Bluem, Bourdeau, le chanoine Calhiat, le capitaine de Castellane, Clavierie, Collombier, le lieutenant Condaminas, le chanoine Contensou, Dalons, Eissautier, de Fontenilles, l'intendant Gardarein, Guibal, Maury, le capitaine Poussy, le commandant Roques, le baron Ysarn de Capdeville; Fontanié, *secrétaire*.

Plusieurs membres se font excuser.

Dépouillement de la correspondance :

Lettre de M. Casgrain, professeur à l'Université de Québec, remerciant M. le Président et la Société de la copie qui lui a été

¹ Archives de Caylus, *Registre des Comptes municipaux*.

envoyée des lettres du général Dumas, concernant son séjour au Canada.

Lettre de M. le commandant Duchaussoy remerciant la Société des félicitations adressées au sujet de sa récente promotion dans la Légion d'honneur.

Lettre de M. le général Vincendon disant : « Je ne saurais vous exprimer combien j'ai été sensible au délicat et affectueux « ordre du soir » de la Société archéologique; il est arrivé comme le bouquet de ma réception militaire. Merci de tout cœur à mes collègues, plus actifs que leur honoraire. »

Plusieurs lettres relatives à l'excursion en Albret et en Condomois.

Lettre de M. le comte de Marsy, dont voici des passages :

« J'ai lu, comme je le fais toujours, du reste, avec grand intérêt, le dernier numéro du *Bulletin* de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne.

« J'y ai remarqué surtout l'article de M^{re} Barbier de Montault sur une sonnette ayant figuré à l'Exposition d'Angers.

« Puisqu'il vous constitue en France le centre d'études de ces produits de l'art flamand, je vous demanderai la permission, si vous voulez bien l'accepter, de vous envoyer dans quelques jours, pour la Société, qui m'a fait l'honneur de me conférer le titre de membre honoraire, un petit article de quelques pages, pour lequel il me manque encore un petit nombre de renseignements, que je serai, sans doute, obligé d'aller chercher en Belgique, où je n'ai pas songé à me les procurer, pendant le séjour de trois semaines que je viens d'y faire pour assister au Congrès archéologique de Gand, et pour voir la très curieuse procession costumée de Furnes.

« Nous avons eu en Bretagne, — à Morlaix et à Brest, — un Congrès fort intéressant, auquel j'ai regretté de ne voir venir aucun des archéologues de votre pays. Pasquier, de Toulouse; Roumējoux, Fayolle et Saint-Laud, du Périgord, représentaient seuls votre région.

« J'espère que nous irons, l'an prochain, à Nîmes, et que là, du moins, nous aurons le plaisir de vous voir, avec quelques-uns de vos confrères. Mais rien n'est encore arrêté et ne le sera même avant plusieurs mois.

« J'ai été voir, à Bruxelles, il y a une quinzaine, le chanoine Delvigne, que j'ai trouvé fatigué, mais toujours fort aimable.

Il y avait à Gand, à l'École de Saint-Luc, une fort belle exposition de pierres tombales de Belgique et d'Angleterre, renfermant sur-tout des lames de bronze d'un très beau travail artistique. »

Lettres de M. Bouic et de M. le commandant de Bellegarde, qui, après avoir exprimé leurs regrets de ne pouvoir se joindre à la Société pour ses manœuvres d'automne, assurent de leur fidèle souvenir.

Lettre de M. Nicolai revenant sur les souvenirs du voyage en Albret, et adressant les dessins faits par lui, à notre intention, d'une sonnette du XVIII^e siècle et d'une petite chasse mérovingienne en marbre des collections de M. Dardy, curé de Durance.

Ouvrages offerts :

Le Cartulaire des Templiers de Vaour, de MM. Cabié et Portal.

Deux Livres de Raison de deux Négociants d'Albi (1517-1550); Fouilles à la Tour de Vésone, par M. de Roumējoux.

Le Mas-d'Agenais sous les Romains, par M. Nicolai.

M. Éd. Forestié rend compte du bel ouvrage de M. P. Dognon sur les *Institutions politiques et administratives du pays de Languedoc, du XIII^e siècle aux Guerres de religion*. C'est une œuvre remarquable à tous les points de vue, et l'auteur a revêtu les précieuses études qui composent cet ouvrage, d'une forme délicate et brillante, qui en rend la lecture particulièrement attrayante et l'usage fort utile à tous ceux qui veulent se rendre un compte exact du fonctionnement administratif des institutions du pays de Languedoc.

M. le Président souhaite la bienvenue à trois nouveaux membres de la Société, M. le lieutenant Bluem, qui vient de rentrer d'un long voyage en Italie et en Allemagne, et à MM. Dalons et Eissautier.

Communication de M. Galabert sur :

L'INVENTAIRE MOBILIER DE L'HÔPITAL DE CAYLUS EN 1451.

« Les XIII^e et XIV^e siècles virent fleurir, jusque dans les villages, des hôpitaux, dont nous avons établi ailleurs une liste incomplète.

« Citons au hasard ceux de Fénayrols, Puylagarde, Saint-Projet, Puylaroque, Garganvillar, Cordes-Tolosanes, Escatalens, Aucamville, Mas-Grenier, Caussade, Castelsarrasin. Beaumont en eut

deux, Montech deux, Saint-Antonin trois au moins, Moissac trois, etc.¹.

« La guerre de Cent-Ans vint porter un coup mortel à bon nombre de ces établissements; ceux qui survécurent virent leurs biens fort amoindris. Il est nécessaire de le dire, afin qu'on ne soit pas étonné de la simplicité de mobilier de celui de Caylus; du reste, l'hôpital Saint-Barthélemy du même lieu venait de disparaître. Il ne faut pas oublier aussi que la charité publique pourvoyait, au fur et à mesure des besoins, et que nombre de testateurs léguaient des draps de lit et des vivres.

« Comme le montre l'inventaire, les consuls étaient patrons, et c'était un prêtre, Bernard Vaissière, qui était recteur de l'hôpital; il devait ce titre au fondateur, qui avait annexé à la maison une chapellenie, c'est-à-dire une fondation de messes, pour célébrer à son intention et à l'intention de tous les défunts de son lignage.

« Rien ne nous dit par qui étaient soignés les malades; au XIV^e siècle, nous le savons par ailleurs, c'étaient des confrères, des tierçaires qui remplissaient le plus souvent ces fonctions; au XIV^e siècle, ce furent des hospitaliers laïques, souvent mari et femme, et alors il parut que les maisons-Dieu avaient été créées pour les hospitaliers plutôt que pour les hospitalisés. Devant cet abus, et à cause de la diminution des biens, causée par les guerres de religion, la plupart des hôpitaux furent réunis à l'ordre de Saint-Lazare au XVII^e siècle.

« Voici maintenant le texte de l'inventaire mobilier de l'hôpital de Caylus, d'après le *primum sumptum* de Jean de Boria, notaire du lieu² :

INVENTARIUM BONORUM HOSPITALIS PAUPERUM + DE CAYLUCIS

« *Anno, die, loco et regnante quibus supra et die XXIX mensis octobris (29 octobre 1451), discretus vir dominus Bernardus Vaxerie, presbiter percantans capellaniam Pauperum + de Caylucis recepit cum inventario de etv. Et inventarium fecit de bonis dicte capellanie Hospitalis, ita dicens :*

« *+ In nomine Patris et Filii et Spiritus-Sancti. Amen.*

¹ « Ceux de Réalville et de Saint-Sardos furent établis au XI^e siècle, celui de Pompignan au XVIII^e seulement. »

² « Arch. de Tarn-et-Garonne; reg. de Jean de Boria, notaire de Caylus. »

« *Et primo presentibus prudentibus viris Ramundo Borie, Ramundo de Trilhia et Hugone Blanchi, consulibus dicti loci de Caylucio, patronis prefate Hospitalis loci de Caylucio sic fieri volentibus, etc...*, dixit se invenisse de dictis bonis dicte capellanie et Hospitalis, scilicet septem pulvinaria tam parvi valoris quam boni valoris, ponderis unius quintalis, demptis septem libris, parvi valoris; item duas culcitras plume sufficientes ponderis unius quintalis et XXII libras et mediam; item tria linteamina brini boni valoris; item unum linteamen de mescladis (lin et coton) boni valoris; item octo linteamina brini (lin fin) quam d'estopa parvi valoris; item duas culcitras et unum pulvinar plume ponderis quatuor-viginti et quatuor librarum parvi valoris; item duas flessatas (couvertures de laine) unam boni valoris et aliam parvi valoris; item quinqué chilones (courtes-pointes) fractos parvi valoris; item unam barutelieram parvi valoris; item unam tabulam cum duobus tabulariis parvi valoris; item tres cand. sive candelies parvi valoris; item unam cayssam talem qualem; item duo scamna sive bancs, etc... »

M. le chanoine Pottier communique un parchemin de 1520, donnant un dessin graphique de Bourret, avec son château, la Grange-la-Salle, la Garonne et l'indication des alluvions; le tout dressé à propos d'un différend qui survint entre les religieux du Mas-Grenier et ceux de Grandselve, riverains de la Garonne. Cette pièce curieuse sera publiée. M. Eissautier est chargé d'en relever le dessin.

M. le commandant Roques donne lecture d'un travail sous ce titre : *A propos d'Antiquités cadurciennes*. On trouvera cette histoire, presque contemporaine, d'une hôtellerie de Cahors, qui servit, en 1884, de gîte à notre Compagnie, histoire racontée avec esprit et érudition, à la page 351 de ce *Bulletin*.

M. de Fontenilles lit la traduction, faite par M^{lle} Jehanne de Valon, sa nièce, d'un article de la *Revue du Luxembourg* que voici :

JEAN L'AVEUGLE DANS SES RELATIONS AVEC LA FRANCE

« Le commencement de l'article parle de Philippe le Bel et du rapide passage de ses trois fils sur le trône de France; de l'annu-

lation du mariage de Charles le Bel et de son désir de contracter une nouvelle alliance. Puis il dit : « Parmi les nombreux souverains étrangers qui avaient assisté à son couronnement, il y avait le roi de Bohême, sur la sœur duquel tomba le choix de Charles. »

« Cette princesse, nommée Marie, consacrée à Dieu par son père Henri VII et par sa mère, avait été retirée du cloître par son frère Jean, qui se proposait de la marier en vue de se créer une puissante alliance. « Tous les contemporains, dit l'article, sont pleins de louanges sur cette descendante des princes luxembourgeois. »

« Puis vient le récit de la demande en mariage; de la réception en France de la nouvelle reine et de la célébration des noces¹.

« Voici la traduction exacte de ce qui suit :

« Pendant que Marie entrait dans Paris comme reine de France, son frère arrivait chez Louis de Bavière. Ce dernier combattait alors Frédéric d'Autriche, son cousin, et, en même temps, son compétiteur à la dignité impériale. A la tête d'une puissante armée, ce prince avait fait une invasion en Bavière. Soutenu par Jean de Luxembourg, l'archevêque de Trêve, le marquis de Bade et une multitude de puissants seigneurs, Louis avait, de son côté, réussi à rassembler des forces considérables.

« Entre Ottingen et Mühldorf, le 28 septembre 1322, eut lieu une rencontre.

« Louis remporta une brillante victoire, et, grâce au secours du roi de Bohême, qui, le matin, avait dévotement communiqué et imploré l'assistance de saint Wenzeslaus, il força l'armée de Frédéric à prendre une fuite précipitée, qui lui permit de faire prisonnier l'héroïque archiduc Henri, malgré sa défense acharnée.

« Vingt jours après cette glorieuse bataille, Jean fit à Prague une entrée solennelle, après quoi il revint dans son comté.

« Cependant bientôt il quitta de nouveau sa patrie; non, cette fois, pour aller à la guerre, mais, au contraire, pour accomplir un vœu fait à la sanglante bataille de Mühldorf.

« Jean, comme la plupart de ses contemporains, avait une dévotion peu logique. Tandis que, d'une part, pressé par le besoin d'argent, il pillait des églises et exigeait de tel couvent de lourdes

¹ « Ici se trouve un renvoi en vieux français, p. 83. »

« redevances, il imposait, d'autre part, le baptême à de nombreux
« infidèles, et faisait construire des monastères et des chapelles.

« Jean dirigea son pèlerinage vers la ville de Rocamadour, située
« dans le sud de la France (diocèse de Cahors).

« Là, dans une vallée sauvage, sur les rives de l'Alzon, se trouve
« une chapelle rendue célèbre par une image miraculeuse de la
« bienheureuse Vierge Marie ¹.

« Des députés de Cahors vinrent au devant du roi, le reçurent
« solennellement et l'accompagnèrent jusqu'à l'image miraculeuse.
« Aussi longtemps que dure son séjour, ils se constituèrent sa
« garde d'honneur. A Cahors, Jean et Charles IV de France se
« rencontrèrent. Jean raconta à son beau-frère la longue lutte des
« deux rois rivaux (Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche), lui
« fit le tableau de la bataille meurtrière de Mühldorf et de la bril-
« lante victoire qu'il y avait remportée lui-même. Il n'omit pas de
« mentionner que, dans le partage des prisonniers, l'archiduc
« Henri d'Autriche lui avait été livré. Charles, qui, comme il
« paraît, avait déjà, de ce temps-là, de concert avec le pape, des
« vues sur le trône des pays allemands désorganisés, espérait, par
« l'intermédiaire du roi Jean, conclure une alliance avec la puis-
« sante maison de Habsbourg, et, par ce moyen, se frayer la voie
« vers l'objet de son ambition.

« Il donna à Jean le pressant conseil de se réconcilier avec les
« ducs d'Autriche et de rendre la liberté au duc Henri.

« Dans cette rencontre, d'autre part, le jour du couronnement
« de la reine Marie fut fixé. On choisit le 15 mai, fête de la
« Pentecôte ².

« Quelles pensées peuvent bien avoir traversé l'esprit du cheva-

¹ « D'après la tradition, cette image de la Mère de Dieu avait été apportée
« là par Zachée le publicain, qui, après la descente du Saint-Esprit sur les
« apôtres, s'était retiré en Gaule et avait établi sa résidence dans cette
« sombre vallée. Il s'était construit une cellule, dans laquelle il eut pour
« successeur saint Amadour, avec qui la tradition le confond souvent, et
« dont on montre encore le tombeau construit dans le rocher. Des princes
« et des rois, tels que Charlemagne, Henri II d'Angleterre, saint Louis, le
« comte Raymond de Toulouse vinrent en pèlerinage devant l'image mira-
« culeuse. Par les riches présents que les pèlerins y apportèrent, et surtout
« par les nombreux privilèges que les papes accordèrent à ce lieu, Roca-
« madour devint un des pèlerinages les plus célèbres. »

² « Schœtter : *Jean, comte de Luxembourg*, t. I, p. 264.

« l'eresque roi Jean à Rocamadour, à la vue du glaive de Roland, « nommé *Durandal*, si plein pour lui d'héroïques souvenirs ! Car « la légende raconte que, avant son départ pour l'Espagne, Roland « serait venu à Rocamadour, et là aurait consacré *Durandal* au « service de la Mère de Dieu. Après la défaite de Roncevaux, il « aurait rapporté le glaive au sanctuaire. »

« L'article parle ensuite de la rapidité du voyage du roi Jean, après son départ de Rocamadour, et de son empressement à se rendre à tous les tournois dont il entendait parler, s'y exposant souvent aux plus grands dangers. Puis il continue : « Où se dirigea-t-il en « quittant le Sud ensoleillé de la romantique France ? Quelques « écrivains croient qu'il se rendit en Lombardie par Avignon et « revint ensuite dans son comté. Une seule chose est sûre, c'est « qu'au printemps de l'année 1323, il se trouvait de nouveau à « Paris. Il séjournait volontiers à cette cour brillante. Là étaient « constamment réunis les chevaliers les plus considérés, et, dans « les nombreux tournois qui y étaient donnés, l'esprit de la chevalerie trouvait une riche culture. »

« L'article raconte ensuite que, dans ce voyage, le roi Jean amena à la cour de France son fils aîné Wenzeslaus, peut-être pour couper court aux intrigues qui tendaient à l'élever au trône à la place de son père, mais peut-être simplement aussi pour lui faire donner une meilleure éducation sous les yeux de sa tante. Le jeune prince devint bientôt le favori du roi et de toute la cour, et, à sa confirmation dans l'église de Saint-Denis, le roi Charles, son parrain, voulut qu'il reçût son propre nom, qui fut, dès lors, substitué à celui de Wenzeslaus. »

M. l'abbé Taillefer adresse les notes suivantes :

CHAPELLE NOTRE-DAME DE LAUZERTE, SON RÉTABLE
ET SES DÉCORATIONS.

« L'église Saint-Barthélemy de Lauzerte renferme une chapelle superbement décorée. C'est là que se faisaient, avant la Révolution, les offices réguliers de la célèbre et antique confrérie de Notre-Dame. On y voit « un rétable en marbre rouge, des boiseries « dorées, des peintures en camaïeu, » des bas-reliefs, des statues. Les paysages des panneaux, « dans le genre des Perelle, au coloris « harmonieux et plein de fraîcheur, » ont été longtemps attribués

à Ingres père; « mais l'historiographe de ce peintre déclare n'y
« point retrouver les caractères de la peinture de cet artiste. »

« La question n'étant pas tranchée, il nous a paru bon de
donner copie d'un acte concernant des peintures faites en cette
chapelle au milieu du XVII^e siècle. On verra que les peintres sont
de Murat, en Auvergne, et que les frais s'élevèrent à la somme de
950 livres. Ces détails pourront ne pas présenter une solution
vraie dans le débat engagé, mais nous affirmons, pour l'avoir
constaté, que bien des choses sont encore en l'état mentionné
dans l'acte.

« Cet acte est extrait des minutes de M^e Laniès, notaire de
Lauzerte, folio 356.

« Donc, le 3 mars 1651, les bayles de la confrérie Notre-Dame
de Lauzerte, d'accord avec M^e Jean Bach, archiprêtre, donnèrent à
Claude et à Hugues Gargan, peintres et doreurs de la vicomté de
Murat, en Auvergne, « à peindre et dorer le rétable qui est à la
« chapelle de la confrérie, sans à ce comprendre l'image de Notre-
« Dame, qui est déjà dorée, comme ils ont fait le tabernacle et les
« deux anges qui sont autour de l'autel, et mettre des peintures et
« fleurs auxdits degrés, sur ledit or et le plafond qui est au-dessus
« de la Vierge et des anges, avec des rayons et autres embellisse-
« ments en plate peinture; le piédestal, où il y a du relief, sera
« doré, et les corniches, et le fonds, et les carrés du piédestal
« marbré, et les colonnes au-dessous de la Vierge dorées; les can-
« nelures au-dedans ornées et le reste doré; les chapiteaux et le
« tailloir tout doré; les corniches toutes dorées, excepté le dessous,
« qui sera azuré; tout le relief de la frise et dentelures, excepté
« ce qui est dedans, qui sera azuré; les bases toutes dorées et les
« fruits coloriés suivant leur relief; les pyramides seront dorées
« avec la pomme; le dedans desdites pyramides où il y a la pointe
« de diamant sera coloré; les consoles qui sont aux environs de
« l'image de l'Assomption seront dorées, et un petit fonds qui y a
« sera azuré, et ledit tableau sera doré et estoffé; ensemble tous
« les autres tableaux, excepté que sur le bleu et sur le rouge sera
« estoffé sur l'argent; les cartouches qui sont au-dessous les
« tableaux, tout le relief sera doré et le milieu aussi, avec la déco-
« ration qui sera nécessaire, et support dudit rétable sera peint
« et marbré; les bailes feront faire des châssis de toile qui seront
« peints en fonds d'azur. Les susdits Claude et Hugues Gargan

« s'engagent, en outre, à *peindre tout le lambris de ladite chapelle et destempe*, et tout ce que contient ensemble de la « chapelle de Saint-Roch; ils feront encore une grande image de « la Vierge, portée par les anges avec des nuées, et sur les quatre « coins de la chapelle les quatre évangélistes avec leurs marques « et le fonds d'azur, et aux environs dudit lambris les pierres « architecturées en grisaille telle qui sera nécessaire.

« Les peintres ont un an pour exécuter tout ce travail, et il leur « sera payé la somme de 950 livres. »

Il ne paraît pas démontré, par cette pièce, que les paysages en camaïeu qui garnissent les murs soient de cette époque: ils paraissent postérieurs au XVII^e siècle.

M. le Président invite les membres de la Société à assister à une conférence, qui sera donnée par le docteur Meiller, sur les « Massacres arméniens à Constantinople. »

Plusieurs rapports sur le Voyage en Albret et en Condomois fait pendant les vacances par la Société sont arrivés; la lecture en est remise à la prochaine séance. Mais M. le Président tient à constater, dès à présent, combien a été parfait l'accueil reçu partout dans les nombreuses étapes, qui ont été pour nous des haltes pleines d'attrait, de Vianne à Condom. Les organisateurs, aussi aimables qu'ils sont autorisés par leur savoir, MM. Tholin, Philippe Lauzun, Gardère, ont des droits tout particuliers à la reconnaissance de notre Compagnie. Il est juste de joindre à ces noms ceux de M. l'abbé Pébeyré, de M. Dardy, curé de Durance; de M. Latouche, maire de Vianne, et de M. le Curé de cette paroisse. Non moins aimable accueil a été fait, au cours du voyage, par M. et M^{me} Chevalier, à Montgaillard; M. Chaux et sa famille, à Xaintrailles; ainsi que par MM. les Propriétaires du moulin de Barbaste. A Nérac, M. Passet a reçu la Société au nom de la Municipalité.

Au cours des vacances, M. le Président, accompagné par M. l'abbé Laborie, a passé quelques jours à l'abbaye de Fontfroide, où la Société compte de vrais amis parmi les moines, et dont le Révérendissime abbé Dom François-Xavier veut bien avoir pour elle une grande sympathie.

Avant de lever la séance, M. le chanoine Pottier tient à rendre à la mémoire de M. Jean de Scorbiac un hommage mérité; il

exprimera à son fils M. l'abbé Henri de Scorbiac, à son frère et à ses deux neveux, tous quatre nos confrères, de cordiales condoléances. Il s'associe aux pensées élevées contenues dans les discours prononcés sur la tombe de ce grand chrétien par deux membres de la Société, MM. de Saint-Félix et de Marigny.

La séance est levée à 10 h. 1/2.

Le Secrétaire,

PAUL FONTANIÉ,



PLANCHES HORS TEXTE

	Pages.
1. — Clochette flamande du Musée d'Angers.....	40
2. — Dolmens de Septfonds.....	48
3. — Maison du XIV ^e siècle à Puylaroque.	49
4. — Chapelle de Notre-Dame-de-Grâce. — Halle de Caylus.	126
5. — Ancienne maison de Caylus. — Église de Lacapelle- Livron.	128
6. — Épée gauloise en bronze trouvée à Gandalou.....	274



TABLE PAR ORDRE DES MATIÈRES

	Pages.
Liste des Membres de la Société...	5
Composition des diverses sections (Photographie, Musique, Beaux-Arts).....	13
Sociétés avec lesquelles la Société fait échange.....	14
Revue reçue par la Société.....	16
Bab-el-Molouk (Haute-Égypte), par M. le comte Léopold de Gironde.....	17
Montricoux durant la première moitié du XVI ^e siècle, par M. l'abbé Firmin Galabert.....	29
Une Clochette flamande à l'exposition d'Angers, par M ^{rs} X. Barbier de Montault.....	37
Excursion de la Société archéologique à Caussade, Septfonds et Puylaroque (9 avril 1896), par M. Jean Bourdeau.....	47
L'Imprimerie à Puylaurens à la suite de l'Académie protes- tante de Montauban transférée dans cette ville de l'Albi- geois (1659-1685), par M. Em. Forestié Neveu.....	55
Rapport sur les Travaux de la section de photographie (année 1895), par M. de Méric de Bellefon.....	64
Bibliographie. — Les derniers travaux de M. J.-F. Bladé sur la Géographie historique, par M. P. Fontanié.	72
Procès-verbaux. — Séances du mois de décembre 1895 et du mois de janvier 1896.	82, 89
Rapport sur les Travaux de la Société pendant l'année 1895, par M. Ed. Forestié.....	92
Rapport sur le Mémoire de M. Aragon, relatif à la famille de Buisson d'Aussonne, par M. Gabriel de Gastebois.....	96

	Pages.
Procès-verbal. — Séance du mois de février 1896.....	100

SUPPLÉMENT

Voyage de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne au
Comtat-Venaissin et en Provence :

Préface, par M. le chanoine F. Pottier.	1
Marseille, Toulon et Aix, par G. de Gastebois.....	1
 La Seigneurie de Savenès, par M. Charles de Saint-Martin.	109
Excursion à Caylus et à Lacapelle Livron, par Saint-Antonin et la vallée de la Bonnette, par M. Gabriel de Gastebois.	124
Compagnies anglaises et françaises autour de Saint-Antonin (1437-1440), par M. l'abbé Galabert.....	134
Ateliers de Verdures dans le Tarn-et-Garonne (1499-1515), par M. l'abbé Galabert.	145
Dépense journalière d'un Château quercynois au XIV ^e siècle, par M. Ed. Forestié.	150
Procès-verbal. — Séance du mois de mars 1896.....	172
Audition musicale chez M. Guibal, par M. Ed. Forestié....	176
Procès-verbal. — Séances du mois d'avril 1896.....	177
Rapport sur l'Exposition de l'Œuvre de J.-P. Anglade, par M. Jean de Séverac....	186
Procès-verbal. — Séance du mois de mai 1896.....	193
Les Pyrénées sous la neige. — Les Rayons Röntgen. Confé- rence de M. Trutat (22 avril 1896), par M. Ed. Forestié...	199
Matinée musicale donnée à la Mairie au bénéfice de la Loterie de J.-P. Anglade, par M. Ed. Forestié.....	203
 La Dépense journalière d'un Château quercynois au XIV ^e siècle (suite et fin), par M. Ed. Forestié.	205
Un Projet de réparation à l'église Saint-Sauveur de Castel- sarrasin au XV ^e siècle, par M. P. Fontanié.	232
La Langue parlée par les Anglais à l'époque de leur domina- tion en Guyenne, par M. J. Momméja.....	240
Une Maison de Saint-Antonin du XVIII ^e siècle, par M. l'abbé Bes.	246
Notes pour servir à l'Histoire du Département. — Le Fief des Malhols et son église; Droits de pêche de l'abbaye	

de La Garde-Dieu, sur la rivière d'Aveyron, par M. L. Boscus. — Castelsarrasin au XVII ^e siècle : lettre d'amortissement pour les consuls et habitants de Castelsarrasin, diocèse du Bas-Montauban; Saint-Porquier au XVII ^e siècle : lettre d'amortissement pour les consuls et habitants de Saint-Porquier, diocèse du Bas-Montauban, par M. Ch. de Mézamat de l'Isle. — Puygaillard-de-Quercy, par M. Mila de Cabarieu.	255, 259,	267
Procès-verbal de la séance du mois de juin 1896.		272
Note sur une Épée gauloise en bronze trouvée à Gandalou, près Castelsarrasin, par M. le docteur Boé.....		274
Le Costume des religieuses de Costejean, par M. l'abbé Galabert.		276
Les Miracles de saint Mathurin, à Lauzerte, par M. l'abbé Taillefer.		277
Le Costume des quatre valets de ville de Saint-Antonin. (Criée publique : Avis au public.) — Décret de démolition des murailles de Saint-Antonin, par M. l'abbé J. Bès.....		278
Procès-verbal du mois de juillet 1896.		279
Un Peintre amateur montalbanais du siècle dernier, par M. J. Momméja.....		281
Une Délibération de la communauté de Montesquieu (19 mars 1725), par l'abbé Taillefer. ...		283
Le Rôle des rentes foncières à Moissac en 1313, au profit du seigneur laïque, par M. Pasquier.....		285
A Propos du livre de M. Albert Soubies : <i>Histoire de la Musique allemande</i> , par M. le chanoine Stoumpff.....		319
A propos d'Antiquités cadurciennes, par M. le commandant Roques.....		351
Pétrarque, Laure et Lombez, par M. Étienne de Scorbiac...		362
Ribotte ou Ribaute-Charon (notes biographiques sur ce peintre amateur et collectionneur), par M. Em. Forestié Neveu.		374
Procès-verbal de la séance du mois d'août 1896.....		380
La Chapelle Saint-Mathurin de Lauzerte (archives de la mairie), par M. l'abbé Taillefer..		383
A propos de l'Excursion à Caylus, par M. l'abbé Galabert..		384

	Pages.
Procès-verbal de la séance du mois de novembre 1896.	387
Lettre de M. le comte de Marsy...	388
L'Inventaire mobilier de l'Hôpital de Caylus en 1451. par M. l'abbé Galabert.	389
Jean l'Aveugle, roi de Bohême, dans ses relations avec la France, traduction par M ^{lle} Jehanne de Valon.....	391
Chapelle Notre-Dame de Lauzerte, son rétable et ses décora- tions, par M. l'abbé Taillefer.....	394
Table des planches hors texte contenues dans le volume...	398
Table par ordre des matières.....	399
Table par ordre alphabétique	403

SUPPLÉMENT

Voyage de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne au Comtat-Venaissin et en Provence (suite) :	
Montpellier, par M. le chanoine F. Pottier.	17
Arles, Les Saintes-Maries, par M. A. Buscon.....	23



TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

	Pages.
Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; envoi de plus de 80 volumes de sa collection à la Société.....	273
Acte relatif à la nomination d'un évêque d'Albi, en 1435, communiqué par M. Dardenne.	382
<i>Almanach des Spectacles</i> , publié par M. Albert Soubies; compte-rendu par M. J. Maury.....	195
<i>Annales du Musée Guimet</i> ; compte rendu par M. le capitaine de Castellane.	195
Antiquités cadurciennes (à propos des), par M. le commandant Roques.	351
A propos du livre de M. Albert Soubies : <i>Histoire de la Musique allemande</i> , par M. le chanoine Stoumpff.....	319
Armes de Laroche-Gensac-Lomagne, communication d'un cachet, par M. le chanoine Pottier.....	87
Ateliers de tapisseries (verdures) dans le Tarn-et-Garonne, (1499-1515), par M. l'abbé Galabert.....	145
Audition musicale chez M. Guibal, par M. Ed. Forestié.....	170
Bab-el-Molouk (Haute-Egypte), par M. le comte Léopold de Gironde.....	17
Bénéfice de Bayat, dépendant du chapitre cathédral de Montauban; note par M. l'abbé Taillefer.....	105
Bibliographie : Les derniers travaux de M. E. Bladé sur la <i>Géographie historique</i> ; compte-rendu par M. P. Fontanié.	72
Bourret, dessin graphique du XVI ^e siècle, communiqué par M. le chanoine Pottier.....	391
Castelsarrasin au XVII ^e siècle : lettre d'amortissement pour ses consuls et ses habitants, communiquée par M. Ch. de Mézamat de l'Isle.	259

	Pages.
Caulet (François de), évêque de Pamiers.....	281
Chapelle Notre-Dame de Lauzerte, son rétable et ses décorations, par M. l'abbé Taillefer.....	394
Château de Bazian (article sur le), analysé par M. l'abbé de Scorbiac, et observations par M. le chanoine Pottier.....	198
Château quercynois, dépense journalière au XIV ^e siècle, par M. Ed. Forestié	150, 205
Clochette flamande à l'exposition d'Angers, par M ^{re} Barbier de Montault.....	37
Compagnies anglaises et françaises autour de Saint-Antonin (1437-1440), par M. l'abbé Galabert.....	134
Composition des diverses sections de la Société archéologique (photographie, musique, beaux-arts).....	13
Conférence de M. Trutat sur les Pyrénées et les Rayons Röntgen, 22 avril 1896; compte-rendu par M. Ed. Forestié.	109
Congrès de la Sorbonne et des Beaux-Arts en 1896; travaux envoyés par des membres de la Société.....	81, 174
Congrès de la Sorbonne et des Beaux-Arts en 1897; programme des réunions.....	273, 280
Contrat de mariage de Constant d'Aubigné et de Jeanne de Cardailhac, père et mère de M ^{me} de Maintenon; communiqué par M. Ed. Forestié.....	283
Départ de M. le commandant de Bellegarde et de M. Albert Bouic.....	175
<i>Deux Martyrs de la Charité au XIX^e siècle</i> , par M. le chanoine Calhiat; compte-rendu par M. Mila de Cabarieu.	100
Dialecte gascon du Couserans, par l'abbé Castet.....	181
Distinctions honorifiques accordées à des membres de la Société.....	171, 195, 273, 280, 381
Domination française en Cerdagne sous Louis XI, par M. Pasquier.....	180
Ecu d'or de Louis XIII, présenté par M. Collombier.....	87
Eglise collégiale de Saint-Etienne de Tescou, communication de M. l'abbé Taillefer.....	85
Eglise de Saint-Sauveur de Castelsarrasin, projet de réparation au XV ^e siècle, par M. Fontanié.....	232
Election de nouveaux membres de la Société. 176, 194, 195,	387
Épée gauloise en bronze, trouvée à Gandalou; note par M. le docteur Boé.....	274

	Pages.
Erreurs (trois) chronologiques concernant les évêques de Montauban, par M. l'abbé Galabert.....	196
Esclavage (l') au XIV ^e siècle en France, d'après un acte signalé par M. le lieutenant Gardarein	175
Excursion à Caylus et à Lacapelle-Livron, par M. G. de Gastebois.....	124
Excursion de la Société à Caussade, Septfonds et Puylaroque, 8 avril 1896, par M. Bourdeau.....	47
Excursion de la Société archéologique à Caylus (à propos de cette excursion), par M. l'abbé Galabert.	384
Expériences photographiques des rayons X, au Petit Séminaire; compte-rendu par M. de Bellefon.	173
Exposition de l'œuvre de J. P. Anglade, par M. de Sévérac..	186
Famille de Buisson d'Aussonne, rapport de M. Gabriel de Gastebois sur un Mémoire de M. Aragon.....	96
Finhan (église et halle de); notes par M. le chanoine Pottier.	282
<i>Histoire de la Musique allemande</i> , par M. Albert Soubies; appréciation par M. J. Maury.....	274
Imprimerie à Puylaurens à la suite de la translation dans cette ville de l'Albigeois de l'Académie protestante de Montauban, par M. Em. Forestié Neveu.....	55
<i>Institutions politiques et administratives du Languedoc, du XIII^e siècle aux Guerres de religion</i> , par M. R. Dognon.	381
Inventaire des fonds d'Armagnac, par M. Dumas de Rauly..	283
Inventaire de 1374, pour le glossaire des termes de l'aménagement, par M. l'abbé Taillefer.....	92
Inventaire mobilier de l'hôpital de Caylus en 1451, par M. l'abbé Galabert.	389
Jean l'Aveugle, roi de Bohême, dans ses relations avec la France, traduction par M ^{lle} Jehanne de Valon.....	391
Jehan Constans, numismate montalbanais du XVI ^e siècle; notice par M. Momméja.	280
Jehan Sabaté, bourgeois de Lavit-de-Lomagne, à la cour de la grande-duchesse de Toscane; signalé par M. le commandant Roques....	91
La Chapelle Saint-Mathieu de Lauzerte (archives de la mairie), par M. l'abbé Taillefer. . .	383

	Pages.
La Garde-Dieu (Abbaye), droits de pêche sur l'Aveyron, par M. L. Boscus.....	255
Langue parlée par les Anglais à l'époque de leur domination en Guyenne, par M. Momméja.....	240
Voir aussi procès-verbal de la séance du 4 octobre 1895.....	83
Lavaurette (le fort de) au pouvoir des Anglais, par M. l'abbé Galabert.	103
Lettre de M. le comte de Marsy.	388
Liste des Membres de la Société.....	5
Livre des comptes des fermiers du château de Labarthe, manuscrit offert à la Société par M. Ed. Forestié.....	173
Malhols, ses fiefs et son Eglise, par M. Boscus.....	255
Matinée musicale au bénéfice de la loterie Anglade, par M. Ed. Forestié.....	203
Mémoires du marquis de Franclicu; analyse par M. le com- mandant Roques.....	175
Miracles de saint Mathurin à Lauzerte, par M. l'abbé Taillefer.....	277
Monnaie consulaire trouvée à Finhan, communiquée par M. l'abbé Maury.	382
Montauriol : fouilles dans les substructions de l'ancienne cathédrale de Montauban; compte-rendu par M. le cha- noine Pottier.	83
Montesquieu (Une délibération de la communauté de), en 1725, par M. l'abbé F. Galabert.	283
Montricoux durant la première moitié du XVI ^e siècle, par M. l'abbé F. Galabert.	29
Monument à la mémoire de M le chanoine Lymairac....	198
Notaires (Etat des) dans la Sénéchaussée de Lauzerte, par M. l'abbé Taillefer.....	182
Ouvrages offerts à la Société 101, 273, 381,	389
Parizot, peintre, graveur et miniaturiste; note par M. Cla- verie.....	106
Pasquier (M.), archiviste de la Haute-Garonne, ses travaux, analyse, par M. Mila de Cabarieu.....	180
Peintre amateur montalbanais (Ribotte), par M. Momméja..	281
Pétrarque, Laure et Lombez, par M. Étienne de Scorbiac...	362

Première Cathédrale de Montauban; note par M. l'abbé Galabert.	103
Procès-verbaux des séances décembre 1895, janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, novembre 1896. 82, 89, 100, 172, 177, 193, 272, 279, 380, ...	387
Puygaillard de Quercy, ses coutumes, par M. Mila de Cabarieu, d'après un travail de M. Azémar.	267
Rapport sur la section de photographie, année 1895, par M. de Méric de Bellefon.	64
Rapport sur les travaux de la Société pendant l'année 1895, par M. Ed. Forestié.	92
Regrets exprimés par M. le chanoine Pottier à l'occasion de la mort de MM. Rey-Lescure et de Capella.	194
De M. Emile Bessières.	273
Du cardinal Bourret et de M. Jean de Scorbiac. 381, ...	396
Religieuses de Costejean, leur costume, par M. l'abbé Galabert.	276
Remerciement de M. le général Vincendon, en réponse aux félicitations de la Société, à l'occasion de sa promotion à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur. 380, ...	388
Revue reçue par la Société.	16
Ribotte ou Ribaute-Charon (notes biographiques sur ce peintre amateur et collectionneur), par M. Em. Forestié Neveu.	374
Rocamadour, pèlerinage de Jean l'Aveugle, roi de Bohême; traduction par M ^{lle} Jehanne de Vallon.	391
Rôle des rentes foncières à Moissac en 1313, au profit du seigneur laïque, par M. Pasquier.	285
Ruble (baron de), membre de l'Institut, ses publications, par M. le chanoine Pottier.	101
Saint-Antonin : une maison du XVIII ^e siècle, par M. l'abbé Bes.	246
Saint-Antonin : costume des valets de ville, démolition des murailles, par M. l'abbé Bes. 278, ...	279
Saint-Porquier au XVII ^e siècle : lettre d'amortissement pour ses consuls et ses habitants, communiquée par M. Ch. de Mézamat de l'Isle.	264
Savenès, histoire de sa seigneurie, par M. Charles de Saint-Martin.	109

	Pages.
Sicard (abbé), curé de Saint-Joseph, hommage à sa mémoire, par M. le chanoine Pottier.....	90
Sociétés avec lesquelles on échange le <i>Bulletin</i>	14
Verdun (guerres de religion autour de); communication par M. l'abbé Galabert.....	173

SUPPLÉMENT

Voyage de la Société archéologique au Comtat-Venaissin et
en Provence, du 23 septembre au 4 octobre 1895 :

Préface, par M. le chanoine Pottier.....	I
Marseille, Toulon, Aix, par M. G. de Gastebois.....	1
Montpellier, par M. le chanoine Pottier.....	17
Arles, Les Saintes-Maries, par M. A. Buscon.....	23



VOYAGE
AU
COMTAT-VENAISSIN ET EN PROVENCE

VOYAGE

DE LA

Société Archéologique de Tarn-et-Garonne

AU

COMTAT-VENAISSIN

ET

EN PROVENCE

DU

23 Septembre au 4 Octobre 1895



MARSEILLE — TOULON — AIX — MONTPELLIER — ARLES
LES SAINTES-MARIES — ABBAYE DE MONTMAJOUR — SAINT-REMY
LES BAUX — CAVAILLON — AVIGNON — ORANGE
NIMES — AIGUES-MORTES



MONTAUBAN

IMP. ET LITH. ÉD. FORESTIÉ, RUE DU VIEUX-PALAIS, 23

—
1896



VOYAGE
AU
COMTAT-VENAISSIN
ET
EN PROVENCE

Les excursionnistes de 1896 ont gardé le plus précieux souvenir des douze journées passées par eux en Provence et dans le Comtat-Venaissin; il devait rester trace de leurs impressions.

Un compte rendu était d'ailleurs chose due aux savants et aux amis qui ont accueilli notre Compagnie avec une incomparable bonne grâce, et aussi aux membres de la Société, empêchés de prendre part à cette mémorable expédition sans être indifférents à son succès.

Les rapports eux-mêmes méritaient les honneurs de l'impression, chacun pourra le constater en les lisant.

Leur publication sera précédée de la lettre-circulaire du président, — sorte d'introduction au récit, — programme fidèlement rempli, sauf une modification dans l'ordre des visites faites.

Une interversion se fera également remarquer dans la suite des rapports, elle n'enlève rien à leur fidélité. Ainsi les premières pages seront consacrées non point à Montpellier ou Arles, mais à Marseille, Toulon et Aix.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Nos « manœuvres d'automne » se feront en Provence et dans le Comtat-Venaissin.

C'est le pays du soleil et de la poésie : après celle des troubadours, la patrie d'Aubanel, de Romieux, de Roumanille et de Mistral, les poètes dont nous avons entendu les chants à travers le Languedoc, les reconnaissant pour frères à leur *parler roman*.

La Provence, au dire de Poujoulat, marquée de souvenirs et de caractères si divers, dont le génie, à part, semble refléter l'Italie, l'Espagne et l'Orient, a vu s'assimiler quatre races non éteintes chez elle : celle des Gaulois, des Grecs, des Romains et des Francs.

Aussi, que d'œuvres d'art et de monuments divers à admirer, témoins d'un goût éclairé, d'une civilisation avancée, et cela au milieu d'une riche nature, parée par les montagnes et baignée par les flots de la mer.

Nous trouverons des arènes, des théâtres et des temples antiques que Rome nous envie, et ce grandiose palais des papes, modèle en France du gothique militaire.

Voici, du reste, les haltes principales de notre marche ; elles ont, à elles seules, une éloquence bien faite, ce semble, pour vous tenter.

Le 23 septembre, s'il plaît à Dieu, nous partirons par la ligne de Montauban à Bédarieux ; le déjeuner se fera à Castres, et le dîner à Montpellier, où nous coucherons.

De là nous gagnerons **Avignon**, la cité des papes, pour voir leur superbe demeure, *moles miranda* ! s'écriait Michel de l'Hôpital ; — Notre-Dame des Doms, vieille cathédrale, qui garde le tombeau de ses papes : Jean XXII et Benoît XII ; — le panorama se développant

du *rocher des Doms*, centre d'un merveilleux paysage, borné d'un côté par les deux contreforts des Cévennes, de l'autre par le Ventoux, géant aux flancs escarpés, et aussi par les crêtes argentées des Alpes, pendant que le Rhône court en la plaine fécondée ; — les murs d'enceinte du XIV^e siècle ; — les églises de Saint-Agricole, de Saint-Didier et de Saint-Pierre, terminées au XV^e siècle, ornées des toiles de Parrocel et de Mignard ; — de beaux hôtels de la Renaissance ; — le musée Calvet ; — tout auprès le fameux « Pont d'Avignon, » construit par saint Bénézet en 1177, et les restes de la Chartreuse, de l'hôpital et des fortifications de Villeneuve.

Orange n'a plus rien de sa principauté, mais en revanche montre son bel arc de triomphe du II^e siècle et son incomparable théâtre, dont la scène est presque intacte, avec une imposante façade s'élevant à 36 mètres.

Il nous en coûtera de résister à l'attrait d'un séduisant programme, tracé par un aimable savant, M. de Berluc-Pérussis, qui, dans une envolée en Haute-Provence, voudrait nous mener de la Fontaine de Vaucluse à Cavaillon, Apt, Saint-Saturnin, Simiane, Manosque et Forcalquier, où l'Athénée et les félibres des Alpes ont eu la gracieuseté de nous convier, désirant nous fêter, musique en tête.

Aix, l'*Aque-Sextia* des Romains, l'ancienne capitale de la Provence. A défaut d'une prépondérance administrative séculaire, elle garde la plus large part dans la vie intellectuelle. La cathédrale de Saint-Sauveur, reconstruite à partir du XI^e siècle, — le chœur en 1205, — conserve un baptistère du VI^e siècle, de belles portes historiées de 1503, des tapisseries d'Arras, un cloître roman. L'église de Saint-Jean de Malte abrite le monument des comtes de Provence. La bibliothèque Méjanes est riche de 120,000 volumes, et les places publiques sont fières de leurs fontaines de marbre et des bronzes de Truphème, de Ferras, de Ramus, de Chabaud.

Il sera difficile de ne pas donner une journée à **Marseille**, la ville phocéenne, sœur de Rome, disait Cicéron ; de ne point gravir la colline de Notre-Dame-de-la-Garde, pénétrer dans la crypte de Saint-Victor, rendre hommage à la cathédrale, bien que moderne, traverser les ports, la Cannebière, le Prado, le palais de Longchamp, les musées.

Mais voici **Arles**, « la cité douce et brune qui rêve avec amour à ses gloires anciennes¹, » non sans raison : elle fut la Rome des Gaules, *Roma-Arelas* ; les philosophes et les rhéteurs y enseignaient ;

¹ Mistral, dans *Mireille*, ch. VIII.

Athènes lui avait érigé une statue, Constantin la réédifia, et longtemps elle demeura résidence impériale ; aussi voyez ses arènes, son théâtre, ses remparts, ses portes, les restes du forum, du palais impérial, ses collections lapidaires formées des débris d'édifices renversés. Arles devint chrétienne dès les temps apostoliques. Saint Trophime, son premier évêque, consacra aux sépultures des premiers Fidèles ses Aliscamps renommés. Quelle poétique et mélancolique avenue, dans ce champ des morts, conduit à la vieille chapelle de Saint-Honorat ! Quelles magnificences dans la façade de la cathédrale, primitivement dédiée à saint Trophime ! Le portail, de 1153, nous fera reconnaître le roman de Provence, non dépouillé des traditions antiques ; dans le cloître, un contemporain de celui de Moissac, deux galeries sont du XII^e siècle, les deux autres du XIII^e siècle. Le trésor nous sera ouvert, et les amateurs de carrelages polychromes en fouleront aux pieds dans l'ancien palais des archevêques.

Vous ne m'en voudrez point assurément si, pour les saluer avec une affectueuse gratitude, je retrouve, en mes souvenirs du Congrès archéologique de 1876, les noms de distingués archéologues arlésiens : MM. Clair, Bizalion, Vêran, Gautier-Descottes et l'archiprêtre de la cathédrale, M. Bernard. Trois d'entr'eux seront encore là.

A six kilomètres d'Arles subsistent les ruines du *Château des Moines*, l'abbaye de Montmajour. Rien n'est saisissant comme ces constructions accumulées, du VI^e au XVIII^e siècle, sur un monticule qui émergeait d'un marais ; une tour de défense, du XIV^e siècle, semble toujours protéger deux églises superposées, un cloître roman, des voûtes à moitié écroulées, des escaliers inaccessibles, des façades inachevées se dressant au-dessus d'amoncellements de matériaux. Au bas de ces nobles débris, la curieuse chapelle de Sainte-Croix, consacrée en 1019, reçoit encore de nombreux pèlerins aux jours des *Pardons*.

C'est en voiture que nous irons d'Arles à Montmajour ; de là, dans les Alpines, à la ville des **Baux**, à travers un chaos de rochers et de ravins fantastiques, où le Dante aurait pris l'idée des cercles de l'enfer. Confondue avec la roche, dans laquelle sont taillées un grand nombre d'habitations, on découvre une cité dévastée ; elle fut prospère sous des princes illustres par des hauts faits, plus authentiques que la légende leur attribuant pour ancêtre le roi-mage Balthazar.

Après la ville morte du Moyen-Age, son vaste château démantelé par Richelieu, ses maisons portant pauvrement les restes d'une luxueuse ornementation, voici Saint-Remy, le *Glanum* des Anciens, avoisinant un plateau solitaire, sur lequel s'élèvent, dans un état de

conservation surprenant, les deux célèbres monuments romains, appelés *l'arc de triomphe* et le *mausolée*. « tombeau qui supporte deux généraux de pierre là haut dans les airs, » a dit Mistral, dans *Mireille*.

Les honneurs de ce coin du monde si privilégié, furent faits, il y a dix-neuf ans, et de quelle princière façon, au Congrès archéologique, par un cousin du poète, M. Mistral Bernard ; je souhaiterais à notre Compagnie semblable bonne fortune.

Enfin, au déclin du jour, une halte encore : elle sera pour l'*Ernaginum* des vieux itinéraires, aujourd'hui Saint-Gabriel. La chapelle abandonnée est l'un des édifices les plus importants pour l'histoire de l'architecture en Provence ; M. Revoil a trouvé, parmi les marques de tâcherons, les noms de Ugo et de Pontius, et dans les sculptures les caractères de l'époque carlovingienne.

D'Arles nous irons également aux **Saintes-Marles**. C'est là, sur les rivages de la Camargue, à l'une des embouchures du Rhône, qu'aborda la barque, sans voiles, qui portait Lazare et sa famille. Les reliques des saintes Femmes sont vénérées dans une église à trois étages, véritable forteresse.

Nous retrouverons sainte Marthe à **Tarascon**, son tombeau et son antique crypte, un autel primitif, la *tarasque*. Le Rhône, qui sépare cette ville de Beaucaire, coule au pied du château du roi René d'Anjou, commencé au XIV^e siècle, terminé au XV^e.

Une journée suffira pour visiter **Nîmes**, la capitale des Volces-Arécomiques, soumise aux romains l'an 121 avant Jésus-Christ. Ses *arènes*, les mieux conservées de tous les amphithéâtres, forment une ellipse de 133 mètres sur 101 mètres de large (I^{er} ou II^e siècle avant notre ère) ; la *Maison-Carrée*, élevée sous les Antonins, est le plus complet des temples pseudopériptères. — Les anciens thermes ont été heureusement transformés en jardin au XVIII^e siècle ; la *tour Magne* les domine. — La cathédrale est en partie romane. — On remarque à Nîmes de beaux musées, des statues de Pradier et des peintures murales de Flandrin.

Une dernière excursion nous entraînera à **Aigues-Mortes**, bastide médiévale, au port depuis longtemps ensablé. A cause de cela, peut-être, elle apparaît ce qu'elle était au jour où saint Louis, son fondateur, s'embarquait pour les Croisades, tandis que flottaient au-dessus des quinze tours et des remparts crénelés les couleurs royales.

Je ne vous ai point dit assez, Monsieur et cher Confrère, que des savants et des littérateurs du Comtat-Venaissin, de Provence et de Nîmes se disposent à nous faire cordial accueil. L'Académie d'Aix a

bien voulu comprendre dans la Commission de réception un excellent ami, M. le chanoine Marbot, si apprécié déjà par un grand nombre d'entre vous. A Avignon nous retrouverons des confrères aimés, MM. le commandant de Villaret, l'intendant Griolet, le docteur Laval, et serons reçus par l'Académie de Vaucluse.

Toutes choses agréables, auxquelles se joint l'assurance, pour vous, de mes sentiments affectueusement dévoués.

Chanoine FERNAND POTTIER.

Il n'a pas été possible de répondre à l'appel, pourtant plein de séduction, adressé par M. de Berluc-Perussis. La Haute-Provence est réservée pour une autre campagne; seule la vieille ville de Cavaillon a reçu la visite de la Société.

En revanche, elle a été attirée par Toulon, ancienne station de la flotte romaine désignée au II^e siècle dans l'itinéraire d'Antonin sous le nom de *Telo-Martius*, teinturerie impériale de pourpre, siège épiscopal dès le V^e siècle.

Des archéologues ne se désintéressent nullement des grandeurs modernes. Depuis Louis XII, le rôle militaire de Toulon est allé croissant. Vauban en a fait le premier arsenal de France, et chacun sait quelle est, à l'heure présente, l'importance de cette station navale, et quel cadre merveilleux la nature a fourni à nos vaisseaux de guerre, cuirassés ou torpilleurs.

Au cours du trajet qui sépare Montauban de Montpellier, un arrêt, quoique rapide, a permis de voir les principaux monuments de Castres.

Une belle tour romane a survécu à l'abbaye bénédictine fondée au VII^e siècle, auprès de laquelle s'est

formée la ville, devenue le siège d'un évêché en 1317, et réunie à la Couronne de France en 1519¹.

Au pied de cette tour, à la place occupée par le monastère, s'élève l'ancien palais épiscopal, aujourd'hui hôtel de ville; il a été reconstruit par Jules Hardouin Mansard (né à Paris en 1645, mort en 1708), neveu de François, le premier et le plus célèbre des Mansard.

Un beau jardin à la française précède le palais et sert de promenade publique. Du haut des terrasses élevées l'œil découvre, bordant l'Agoût, une suite de maisons à l'aspect pittoresque, plusieurs animées par des industries depuis longtemps prospères².

Sur ce même plateau, la cathédrale Saint-Benoît, de nos jours église paroissiale, remplaça celle que les Calvinistes détruisirent en 1567. C'est un bel édifice, inachevé à l'extérieur; la nef est unique, avec chapelles latérales; elle a conservé la disposition de nos églises gothiques, à large vaisseau, malgré son caractère et sa décoration du XVII^e siècle. Ce monument fut élevé sur les dessins « des architectes du Roi, » dit Expilly, par M^{sr} Jean de Fossé. Ce prélat, évêque de Castres de 1584 à 1633, fut l'un des plus illustres de ce siècle³; il a été jugé par Jacques Gaches, protestant, et l'un de ses

¹ En 1356, le roi Jean érigea la ville de Castres et sa seigneurie en comté, en faveur de Jean, comte de Vendôme. Ce comte passa, dans la suite, de la maison des Vendôme dans celle des d'Armagnac.

² La fabrication des étoffes était fort en honneur à Castres depuis le XVII^e siècle. C'est ainsi que l'on livrait au commerce des *burats* unis, rayés, en estame et en soie; des *serges* en laine, des *coutellines*, des *rattines* de toute couleur, des *mazamets* en couleurs, des *minionnetes*, des toiles grises et rousses, des lacets et des ouvrages en paille.

³ On cite plusieurs prélats de la Maison d'Armagnac, un cardinal de Lorraine, etc...

adversaires, « homme de grand mérite, docteur en Sorbonne, fort savant, grand prédicateur, et doué de toutes les bonnes qualités d'un prélat ¹. » Son tombeau est dans la cathédrale, dont les murs sont ornés de toiles de Coypel, Rivals, Despax et Lesueur.

Un autre évêque, Sébastien du Barrail, dota la ville de ses belles allées du *Mail* et des *Lices*, ainsi que de deux hôpitaux.

Castres, par ses monuments et ses souvenirs, aurait mérité une halte plus considérable de notre Compagnie.

Avec le regret de ne pouvoir s'y arrêter, les excursionnistes ont salué, en passant, Lavaur, ancien évêché, fier lui aussi d'une vieille et belle cathédrale. Elle fut greffée au XIII^e siècle sur l'église monastique des religieux de Saint-Pons. Quel gracieux aspect a ce vieux clocher de Saint-Alain, dominant, au milieu de la verdure, une nef et un chevet élégants, — et quelle incomparable hardiesse, pleine de grâce, offre l'arche unique (48 m. 70 c. d'ouverture, 25 mètres d'élévation) du pont élevé par les États généraux du Languedoc de 1773 à 1786.

Puisse un jour le vieux Jacquemart de Lavaur frapper du haut de sa tour l'heure de notre venue dans les murs de sa cité.

¹ *Mémoires de Gaches*, éd. Pradel, fol. 291.

F. P.





MARSEILLE, TOULON ET AIX



MESSIEURS,

J'ai mission de vous retracer trois journées qui constituent, pour ainsi dire, un chômage, ou plutôt un intermède récréatif au milieu des graves études archéologiques auxquelles notre caravane s'est livrée en Provence. Marseille, Toulon et Aix, que je vais parcourir avec vous, sont, à des titres divers, trois grandes métropoles et, en outre, de très anciennes cités, mais ayant conservé peu de monuments qui soient du domaine de l'archéologie : Marseille, métropole commerciale, jugerait sans doute que trop d'*antiques* occuperaient chez elle une place inutile ; Toulon, boulevard de notre puissance maritime, ne connaît que le progrès moderne de l'art naval et militaire ; Aix enfin, capitale politique de la Provence pendant de longs siècles, a bien conservé, il est vrai, quelques vestiges de sa vieille origine et de sa glorieuse suprématie, mais pâlit beaucoup, au point de vue qui nous occupe, auprès d'Arles, de Nîmes, d'Aiguesmortes et d'Avignon. Néanmoins, des archéo-

logues savent partout découvrir et s'assimiler quelque chose : ils tondraient, à leur manière, sur un œuf, et, alors même que nous n'aurions pas fait, dans ce coin de pays, une très agréable excursion, nous n'aurions encore pas, sous le rapport technique, perdu tout à fait nos trois journées.

Laissant votre précédent narrateur[†] au milieu des beautés arlésiennes, je débarque donc avec vous, Messieurs, dans la matinée du 20 septembre, à Marseille.

Notre première visite est pour la nouvelle Cathédrale : M. l'Archiprêtre avait la bonté de nous attendre au seuil de sa basilique, et c'est guidés par lui que nous explorons ce magnifique et somptueux édifice. L'aspect en est imposant, la situation splendide au-dessus des vastes bassins du port de la Joliette. La forme est celle d'une croix latine surmontée de cinq dômes : c'est un beau spécimen du style byzantin, mitigé de réminiscences romanes et rappelant, par sa disposition générale, Saint-Front de Périgueux. Ce monument, commencé en 1852 sur les plans de Vaudoyer, continué par Espérandieu, achevé par Révoil, est bâti en pierre verte de Florence et en pierre blanche du pays. Au fronton du portique, on admire de belles sculptures de Guillaume. A l'intérieur, ce ne sont que marbres de Numidie et mosaïques italiennes. Mais toute cette opulente décoration laisse l'âme un peu froide, et, malgré soi, on est hanté par le souvenir parisien du Grand-Opéra, avec lequel il semble qu'on ait voulu lutter de magnificence. — Le maître-autel est microscopique : ainsi l'exigeait, paraît-il, le style adopté. Ajoutons qu'il reste encore à

[†] M. Buscon, qui a fait une lecture sur Arles, que l'on trouvera à la suite de ce rapport.

décorer le fond de l'abside, qui sera orné de fresques, et les voûtes, qui seront revêtues de mosaïques.

Dans la crypte de la Cathédrale se trouvent les plus beaux échantillons de ce marbre de Numidie, dont la découverte et l'exploitation sont dues, pour beaucoup, à M^{gr} Robert, évêque actuel de Marseille et ancien évêque de Constantine. Les tombeaux de M^{gr} de Belzunce et de M^{gr} Mazenod, d'illustre mémoire, seront transférés dans cette crypte. Je tiens à y mentionner encore une charmante chapelle de la Vierge, où sera placée une statue de Falguière.

C'est l'ancienne Cathédrale qui, en dépit de la distance, sert de sacristie à la nouvelle. Elle mérite une mention spéciale, étant, en partie, du X^e siècle, bâtie, suivant la tradition, sur un ancien temple de Baal. Elle contient quelques belles choses, notamment un autel du VIII^e siècle et une admirable faïence de Lucca della Robbia représentant la mise au tombeau de Notre-Seigneur.

En sortant de la Cathédrale, nous allons offrir nos hommages à M^{gr} l'Évêque, qui daigne nous recevoir et nous donne, sur la belle basilique et les marbres qui la décorent, des détails du plus grand intérêt.

Au moment de notre passage à Marseille avait lieu, à l'occasion du troisième centenaire de l'établissement de l'imprimerie dans cette ville, une *Exposition nationale du Livre* qui a eu un assez grand retentissement. Nous ne pouvions manquer de nous y rendre. Ce groupement de toutes les richesses bibliographiques de la Provence, dans le beau Palais des Beaux-Arts, nous a fort intéressés : impressions, gravures, reliures, tout était digne en effet d'admiration, et, parmi les ouvrages qui nous

ont le plus frappés, je citerai : le Bréviaire d'Aix, édition de 1499, in-8°, imprimé en rouge et noir sur vélin, avec reliure en maroquin noir ; — le *Catholicon* de Gutenberg ; — deux exemplaires de la *Bible polyglotte*, édition in-folio, de Londres, 1657 ; — les *Lettres de Gaspard de Pergame*, qui est le premier livre imprimé à Paris, en 1470, petit in-4°, sur beau vélin, reliure en maroquin rouge doublé de tabis rose, semé d'étoiles d'or : c'est un livre inestimable !

Nous étions perdus dans la contemplation de ces merveilles, quand l'horloge du Palais nous a rappelés à la nécessité d'aller dîner. Nous ne pouvions nous plaindre, car une charmante hospitalité nous attendait, grâce à notre Président. L'amitié qui l'unit au R. P. Provincial des Capucins nous avait valu l'honneur et le plaisir d'une invitation au Monastère. Le P. Louis-Antoine nous a fait un accueil qui comptera parmi les plus agréables souvenirs de notre voyage. C'est un homme à grandes manières, évoquant l'image des grands Abbés d'autrefois... lorsqu'ils recevaient les pauvres pèlerins. — Un dîner chez les Capucins n'est point chose banale ; et laissez-moi vous dire de suite que le brouet quelque peu spartiate qui doit, j'imagine, composer l'ordinaire des bons Pères avait fait place ce jour-là à un succulent repas. Afin que nous fussions initiés dès le début à l'une des meilleures gloires de Marseille, une main délicate avait placé en tête du menu la *Bouillabaisse*, mets mystérieux pour la plupart d'entre nous et sur lequel plus d'un fondait des espérances qui n'ont pas été déçues.

Les fils de saint François d'Assise ne sont pas seulement hospitaliers, ils sont aussi poètes comme le fut leur père.

Deux, parmi les jeunes, nous ont salués en des vers faciles, *fioretti*, vibrants de grâce aimable. La prose dont a usé le R. P. Louis-Antoine Folletète, en s'adressant à ses hôtes, — parmi lesquels un Révérend chanoine de Pérouse, — a traduit toute l'élévation de sa pensée et la beauté de son âme. Notre Président, en le remerciant, a rappelé les visites, privilégiées entre toutes, de notre Compagnie dans des monastères. Après les réceptions des Prémontrés de Conques, des Cisterciens de Fontfroide, des Bénédictins du Mont-Cassin, il fallait, pour notre satisfaction et notre gloire, celle des Capucins de Marseille.

Après dîner, une surprise nous était ménagée : un très curieux et très inattendu musée d'objets anciens s'est ouvert devant nous. C'est l'œuvre du R. P. Louis-Antoine, chez qui le saint religieux est doublé d'un grand artiste. Par la science et la patience qui ont présidé à ses recherches, ce capucin est un vrai bénédictin. Son musée renferme, en très grand nombre, des tableaux, des gravures, des livres, des broderies, des ivoires, des émaux, des cuivres, des faïences, dont beaucoup ont une haute ancienneté et beaucoup aussi une grande valeur, notamment : une sainte Claire en soie brochée, donnée par le roi René aux Clarisses de Marseille ; un tableau représentant saint Louis et Marguerite de Provence en tertiaires de saint François ; des dessins originaux d'André del Sarto, de Signani, de Tiepolo ; un capucin en faïence de Delft ; un ivoire du XIV^e siècle, qui figure saint François présentant sainte Colette à la Sainte Vierge ; un psautier de saint François et un autre de l'Immaculée-Conception, du XVII^e siècle. — Une salle spéciale est consacrée tout entière aux souvenirs

de saint Antoine de Padoue, qui mérite d'être particulièrement honoré par le P. Louis-Antoine, ne fût-ce que pour lui avoir fait trouver tant de belles choses.

C'est avec regret que nous avons dû quitter le couvent des Capucins ; mais il fallait continuer nos pérégrinations à travers Marseille. Après avoir traversé toute la ville, vu enfin la Canebière, mais avec une précipitation dont nous demandons bien pardon aux Marseillais, contourné le Port-Vieux aux quais si tumultueux, nous sommes arrivés à l'église Saint-Victor, dont M. le Curé lui-même a bien voulu nous faire les honneurs.

Cette église est ce qui subsiste de l'abbaye du même nom, fondée au V^e siècle par saint Cassien, détruite par les Sarrasins, rebâtie puis consacrée par Benoît IX en 1040, détruite encore et rebâtie au XIII^e siècle, et munie vers 1350 d'ouvrages fortifiés par Urbain V, alors abbé de Saint-Victor. Le style est de la transition du plein cintre à l'ogive. Cette église subit en ce moment une restauration qui équivaut à une reconstruction. Ce qu'elle offre de plus intéressant, c'est sa crypte, qui, suivant la tradition, était primitivement une grotte où saint Lazare a habité, où saint Victor et les martyrs, ses compagnons, ont été ensevelis. Cette vénérable catacombe renferme des tombeaux aussi nombreux que précieux. Tout d'abord, à côté de l'escalier, on rencontre une chapelle dédiée aux saints Hermès et Adrien, martyrs de Marseille ; puis un passage, dont la voûte est ornée de sculptures des V^e et VI^e siècles, conduit à la chapelle, taillée dans le roc, de sainte Madeleine. C'est la partie la plus ancienne du souterrain et, sans doute, le premier lieu où s'assemblaient les fidèles pour célébrer les saints mystères. : on y voit le sépulcre primitif de saint Victor ;

dans le fond, un autel en pierre décoré d'un bas-relief attribué à Puget ; à gauche, une colonne, taillée dans le roc, qui partage un banc appelé le Confessionnal de saint Lazare. Remarquons, taillés dans la voûte, à côté de la figure de saint Lazare, l'alpha et l'oméga, tels qu'on les retrouve dans les Catacombes de Rome.

En continuant à droite, la première excavation contenait, avant sa profanation, le tombeau de sainte Eusébie et de ses héroïques compagnes ; une seconde excavation, remplie par l'autel en marbre blanc, très ancien, de saint Victor, contenait les reliques de ce saint ; une troisième est occupée par le corps d'Hugues de Glazinis, sacriste, mort en odeur de sainteté. Montant un degré, on arrive à la chapelle de saint André, qui renfermait, entre autres tombeaux, ceux des saints Pierre et Marcellin, martyrs. Au-dessus de l'autel se trouve la précieuse relique, reconnue authentique, de la croix de saint André. Plus loin, on rencontre le pilier près duquel était le tombeau de saint Cassien ; près de là, des peintures murales du XI^e siècle ; plus loin encore, les reliques de saint Maurice et de saint Elzéar de Sabran ; enfin, la chapelle de *N.-D. de Confession* ou *des Martyrs*, qu'on regardait jadis comme un des sanctuaires les plus vénérables du monde et qui était d'une grande magnificence.

Il est quatre heures du soir lorsque nous sortons de Saint-Victor, et, des profondeurs d'une catacombe, il faut maintenant s'élever au sommet d'une colline que couronne, à 150 mètres d'altitude, la célèbre chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde. M. le Curé de Saint-Victor a la bonté de nous mettre sur la voie et nous assure qu'en dix minutes l'ascension sera accomplie. Mais n'ayant pas les bottes de sept lieues, nous ne passons

pas moins d'une demi-heure à ramper sur ces flancs abrupts, et par quelle chaleur, grand Dieu !

« L'attelage suait, soufflait, était rendu. »

Enfin, nous sommes bien dédommagés. Quelle vue splendide sur la ville, la campagne environnante émaillée de villas et de jardins, la mer parsemée d'îlots et de navires ! — Et quelle charmante chapelle byzantine, avec son clocher de 45 mètres, ses revêtements intérieurs en marbre blanc de Carrare, ses soubassements en marbre rouge d'Afrique, ses peintures murales par Muller, ses milliers d'ex-voto, évoquant pour la plupart de si émouvants souvenirs ! S'il est un lieu où le cœur soit sollicité au recueillement et à la prière, c'est bien celui-là !

Nous descendons de Notre-Dame-de-la-Garde par le chemin de fer à crémaillère, qu'on est convenu d'appeler *la ficelle*. Puis, nous allons humer l'air marin sur la belle route de la Corniche, après avoir parcouru l'avenue du Prado. Chacun de nous rentre ensuite dans l'intérieur de la ville pour se préparer à passer la soirée, que les fatigues du jour ont, pour beaucoup d'entre nous, singulièrement simplifiée et écourtée.

Le lendemain 21 septembre, à sept heures du matin, nous nous trouvons réunis à la gare de Marseille pour nous rendre à Toulon. Impossible de ne pas dire un mot de ce trajet, à travers des campagnes ravissantes qui se développent entre la mer et les montagnes. De verdoyantes prairies, arrosées par les eaux empruntées aux diverses rivières de la région, des vergers, des flancs boisés, des pics découpés en dentelle, la Méditerranée enfin, tout cela constitue le plus beau paysage

que l'on puisse rêver. Aussi nous a-t-il semblé que nous arrivions promptement à Toulon.

Là, nous devons mener pendant tout un jour la vie de marins amateurs, bercés sur un élégant canot, entre une mer belle et tranquille et un ciel d'automne resplendissant.

Nous devons cette délicieuse journée au commandant du navire de guerre *Le Calédonien*, le comte de Montferrand, capitaine de frégate, que des liens de vieille amitié et aussi de parenté unissent à plusieurs Montalbanais et qui nous a adoptés comme ses hôtes, nous traitant, depuis l'arrivée jusqu'au départ, avec une complaisance et une bonne grâce dont nous avons tous été infiniment touchés. Son canot, monté par onze hommes d'équipage, nous attendait dans le port. Nous allons visiter le cuirassé de haut bord *Le Courbet*, qui est, à l'heure actuelle, le dernier mot du progrès dans l'armement naval, et dont nous admirons l'aménagement ainsi que la formidable artillerie. — Puis, nous revenons à terre pour déjeuner et, à 1 h. 1/2, nous reprenons la mer, notre canot étant commandé par M. de Montferrand lui-même et attelé à un agile remorqueur. C'est dans cet appareil, qui a dû nous faire prendre pour des personnages de la plus haute importance, que nous avons visité toute la rade, les bassins de l'arsenal et des chantiers de la marine, et les côtes enchantées de Tamaris et de la Seyne. En dernier lieu, nous nous rendons à bord du *Calédonien*, vaisseau qui compte 400 hommes d'équipage. Notre ami de Montferrand nous reçoit dans son salon : ces commandants sont vraiment logés comme de petites maîtresses ! Celui-ci a pour nous une dernière et délicate attention : il nous offre un vin d'honneur, ce qui permet à notre cher Président, toujours bien inspiré,

de nous proposer de boire aux futures *étoiles* de notre hôte, officier d'une rare distinction, dont la carrière déjà si belle est, en effet, pleine encore de promesses. — L'heure du départ approche ; M. de Montferrand nous reconduit à la gare et nous lui disons : « Au revoir à Montauban ! »

A 9 heures du soir, nous sommes à Aix. M. le Vicaire-Général Marbot a l'amabilité de nous attendre au débarcadère et de nous conduire lui-même aux logis qu'il a eu la prévenance de nous faire préparer.

Dès la première heure, le dimanche 22, nous nous rendons à Notre-Dame-de-la-Sède, où M. le Chanoine Pottier veut bien dire sa messe à l'intention des membres de notre Compagnie. M. Marbot, qui est aumônier du monastère des Dames du Saint-Sacrement, auquel cette charmante chapelle est annexée, nous la fait visiter après la messe et nous donne les plus intéressants détails.

Notre-Dame-de-la-Sède est établie sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale d'Aix, qui est aussi, sans doute, l'une des premières églises bâtie dans les Gaules et qui a subsisté jusqu'en 1060. La cathédrale, « *Domina de Sede episcopali*, » fut remplacée par une chapelle qui lui emprunta son nom. La tradition rapporte que la peste sévissant dans la ville d'Aix cessa après le vœu que fit le peuple de rebâtir cette chapelle délabrée, qui fut, en effet, reconstruite en 1521. — En 1630, nouvelle peste et nouveau vœu populaire suivi de restauration. En 1853, M. Révoil rebâtit encore une fois cet édifice dans le style roman byzantin, mais en conservant le chevet du XIV^e siècle. Nous remarquons : un vitrail représentant la première messe de saint Maximin, apôtre de la Provence ; une toile rappelant le débarquement des Apôtres

aux Saintes-Maries ; un dallage merveilleux, entièrement composé, sur toute la surface de la chapelle, des ex-voto en marbre des fidèles, avec inscriptions en quinze ou dix-huit langues ; une Madone, ayant plus de mille ans d'existence, en bois, assise, portant l'Enfant-Jésus debout et l'allaitant, Madone à laquelle on attribue la cessation du choléra, en 1884, à la suite d'une procession qu'avaient suivie 8,500 personnes ¹.

Notre promenade à travers la belle ville d'Aix nous amène devant plusieurs monuments dignes d'être mentionnés : les Thermes de Sextius, remplacés aujourd'hui par un établissement thermal, qui a, paraît-il, conservé le système romain de la conduite des eaux ; place de l'Hôtel-de-Ville, une tour avec un porche ouvrant sur l'ancienne ville comtale, à base romaine et à sommet Renaissance ; le fronton de la Halle aux grains, orné d'un beau bas-relief de Chastel ; une superbe fontaine avec colonne antique. Il faudrait d'ailleurs un volume pour décrire toutes les fontaines d'Aix, qui, justifiant son nom, en possède, et de fort belles, sur toutes ses places et tous ses carrefours.

Dans l'Hôtel-de-Ville se trouve la magnifique bibliothèque Méjanes, fondée en 1785 par le marquis de Méjanes, contenant 120,000 volumes et 1,200 manuscrits. Nous y admirons : les *Heures* du roi René, enluminées par lui-même ; le *Mariage de Robin et Marotte*, exemplaire unique ; des enluminures du X^e siècle, de très belles reliures de diverses époques. Signalons encore le buste en marbre de Méjanes, par Houdon, et ceux de Vauvenargues, de Peiresc et de Tournefort, par Ramus.

¹ L'inspirateur des derniers travaux exécutés à Notre-Dame-de-la-Sède n'est autre que M. le chanoine Marbot.

M. Marbot nous introduit ensuite dans l'hôtel d'un de ses amis, le marquis de Lubières, demeure somptueuse, de style Louis XV, qui nous fait concevoir une idée grandiose de l'installation des anciennes grandes familles parlementaires d'Aix.

Nous arrivons à la Cathédrale, que M. l'Archiprêtre nous fait visiter lui-même avec une extrême obligeance. Mais, avant d'entrer dans l'église, nous traversons un cloître, — l'ancien cloître du chapitre, — de style roman, datant de la fin du XI^e siècle, et qui est considéré, à juste titre, comme un des plus élégants du Midi de la France. Ses arcades, décorées de moulures et de rosaces très variées, reposent sur des colonnettes accouplées, bizarrement sculptées, ornées de riches chapiteaux, dont plusieurs représentent des scènes de la vie de Jésus-Christ. Ce cloître est peuplé de statues, d'autels des XI^e et XII^e siècles, et de divers antiques, dont quelques-uns d'une grande richesse sculpturale.

La Cathédrale, sous le vocable de Saint-Sauveur, se compose de trois nefs, différentes de style ainsi que d'âge. Celle de gauche est l'ancienne église comtale : à son chevet, et lui servant primitivement d'abside, se trouvait une petite chapelle datant de l'époque mérovingienne, dite « Oratoire de Saint-Maximin, » curieux et précieux édicule qui, malheureusement, a été démoli en 1808 et dont il ne reste que de modestes fragments, à savoir deux chapiteaux appartenant au V^e ou au VI^e siècle.

Cette nef de gauche, dite « du Sauveur, » est du roman le plus pur : elle se compose de quatre travées, dont la dernière supporte une coupole octogonale décorée de huit pilastres et reposant sur quatre pendentifs. La corniche et les chapiteaux, ornés d'oves, de denticules

et de feuilles d'acanthé, sont de tradition romaine, de l'architecture du Bas-Empire, et attribués par M. Révoil au IX^e siècle, par conséquent à l'époque carlovingienne. Au bas de la nef, à droite, se trouve la tribune des comtes de Provence. A gauche s'ouvre le Baptistère, dit « de Saint-Jean, » vaste rotonde édifiée dès le VI^e siècle sur l'emplacement d'un ancien temple d'Apollon, en ayant conservé huit colonnes monolithes, de marbre et de granit, qui supportent sa coupole. Restauré au XVI^e siècle, ce baptistère présente aujourd'hui le caractère de la Renaissance ; il est orné de sept beaux tableaux, peints et donnés par des artistes aixois et représentant chacun un des sept sacrements.

La basilique a été continuée au XIII^e siècle, par l'adjonction à la vieille nef romane d'une abside et d'un transept. Au XIV^e, on construisit le chœur, la grande nef et la nef de droite. Au milieu de l'abside principale se trouve le tombeau de saint Mitre, dans un sarcophage à couvercle romain ; au fond, on admire de curieuses sculptures : deux lions provenant sans doute d'un trône épiscopal et qui sont d'un très beau caractère. — Le chœur est d'une grande beauté : le maître-autel, sculpté par Puget, représente la résurrection de Lazare ; au-dessus, un Christ ayant appartenu au surintendant Fouquet ; sur les côtés, de magnifiques tapisseries de Flandre, attribuées à Quentin Metsys, d'Anvers, et reproduisant la vie de Jésus-Christ. Elles ont orné la cathédrale de Saint-Paul, de Londres, et furent achetées, en 1511, 11,200 écus par le chanoine Denis Matha, d'Aix. Au-dessus du banc d'œuvre, on remarque deux triptyques : l'un attribué, mais à tort, paraît-il, au roi René, représentant le Buisson ardent et, sur les vantaux, René et

sa femme ; l'autre composé de trois jolis panneaux anciens. En face du banc d'œuvre, toile remarquable de Louis Finsonius, de Bruges, signée et datée de 1613, représentant *l'Incrédulité de saint Thomas*.

Une des merveilles de la Cathédrale sont les portes, datant de 1504 ; elles sont en noyer, revêtues à l'intérieur d'armatures colossales en bronze et présentant à l'extérieur des sculptures admirables : deux prophètes et six sibylles figurent sur chaque vantail, au milieu de motifs fouillés avec la plus grande finesse.

De la Cathédrale, nous allons, par une transition toute naturelle, à l'Archevêché, où M. le Vicaire Général Marbot a bien voulu nous ménager une audience de M^{gr} Gouthé-Soulard. C'est un grand honneur pour nous et une bien bonne fortune de faire la connaissance de cet éminent prélat, qui nous reçoit avec une bonté parfaite et une charmante bonhomie. Il nous fait visiter son Palais — un vrai Palais — qui rappelle ceux d'Italie par l'agencement et l'ornementation des salons. Nous retrouvons là une partie des belles tapisseries flamandes de Metsys que nous avons vues dans la Cathédrale. Mais notre admiration est surtout provoquée, — avouons-le, — par d'autres tapisseries moins anciennes et plus profanes, représentant les scènes principales de la vie de Don Quichotte. Tissées en 1735, d'après les cartons de Natoire, elles sont d'une extrême finesse, d'un dessin et d'un coloris merveilleux. Ces scènes comiques ont beau faire contraste avec la gravité du lieu, elles n'en ornent pas moins les appartements particuliers de Monseigneur, qui paraît les aimer de passion et nous les fait admirer avec délices.

Le Musée d'Aix, situé dans l'hôtel de l'ancienne com-

manderie de Malte, est fort intéressant et nous le visitons ensuite, sous la conduite de son distingué conservateur. Au rez-de-chaussée est la partie archéologique : des inscriptions funéraires grecques et latines, des bas-reliefs gaulois, de curieuses mosaïques, deux beaux sarcophages chrétiens, la statue du roi René par David d'Angers, telles sont les pièces qui nous paraissent les plus remarquables. Au premier étage, nous parcourons un important et beau musée de peinture, où nous retrouvons les signatures des plus grands maîtres anciens et modernes.

A côté du Musée se trouve l'église de Saint-Jean-de-Malte, joli édifice gothique du XIII^e siècle, où nous admirons un magnifique tombeau des comtes de Provence. De là, une visite chez les Oblats nous permet d'examiner une curieuse coupole et quelques bonnes toiles.

Notre journée à Aix est terminée, et nous ne pouvons partir sans adresser nos remerciements à celui qui nous a fait les honneurs de sa ville avec tant d'érudition et un si aimable empressement, à M. le Vicaire Général Marbot. Aujourd'hui encore, nous tenons à lui envoyer d'ici l'expression de notre respectueux, reconnaissant et sympathique souvenir. Par lui nos remerciements parviendront à l'Académie d'Aix, dont il était le délégué.

G. DE GASTEBOIS.

Montauban, le 6 novembre 1895.





MONTPELLIER

MESSIEURS,

Une halte à Montpellier s'est ajoutée à notre itinéraire. Dans cette ville du Moyen-Age, longtemps le siège de la Généralité de Languedoc, à l'Université fameuse, nous conviait une des célébrités de la Faculté de Médecine, M. le docteur J. Grasset.

Chez lui s'est passée notre soirée d'arrivée, rendue très gracieusement hospitalière par M^{me} et M^{lle} Grasset, en compagnie de savants, de lettrés et du distingué archiprêtre de la Cathédrale, M. le chanoine Gervais.

Le lendemain, au matin, notre phalange se réunissait sur la promenade du Peyrou, dont Expilly disait déjà, en 1766 : « C'est une des plus belles places non seulement du royaume, mais encore de l'Europe. » De fait, sur un plateau aux belles allées peuplées d'œuvres d'art¹, arrosées par des eaux vives qu'amènent des arcs

¹ *L'Amour domptant la Force*, groupe en pierre d'Enjalbert ; *Jeunesse et Chimère*, bronze d'Aubé ; la *Sirène*, bronze de Granet ; le *Paradis perdu*, marbre de Dieudonné ; *Hécate et Cerbère*, marbre de Marcello (duchesse Colonna).

légers¹, le regard embrasse à l'horizon et la mer et les monts : au pied, d'un côté se développe une opulente cité; de l'autre fleurit, depuis 1598, le plus verdoyant des jardins des Plantes². La statue du Roi préside encore à la belle ordonnance de cette unique promenade. Ce n'est plus le bronze fondu par Simon Hustrelle et Pierre Mazeline, en 1712; détruit par la Révolution, il a été remplacé par le *Louis XIV* de Debay; celui-ci n'en a pas moins fière mine, précédé par l'arc de triomphe du XVII^e siècle, revêtu d'architecture et orné de bas-reliefs.

Dans les heures rapides d'une matinée, il fallut se borner et faire un choix parmi les monuments à visiter. Au sortir de la Cathédrale, ancienne église collégiale du prieuré de Saint-Benoît, beau vaisseau gothique du XIV^e siècle, agrandi de nos jours par l'habile architecte Revoil, nous fûmes rejoints, à 9 heures, par M. le docteur Grasset, pour visiter, sous sa conduite, la Faculté de Médecine, dont il est l'un des plus appréciés professeurs.

Les anciens bâtiments du monastère de Saint-Benoît, élevé de 1364 à 1373 par le pape Urbain V et restauré en 1567, ont dû subir bien des modifications avant d'être adaptés à l'usage d'une Faculté. Toutefois, l'enceinte est la même, et les murs, malgré des ouvertures modernes, ont un certain air médiéval dû à des mâchicoulis et à un crénelage. Autrefois, du reste, ils abritèrent une double communauté : celle des claustraux et celle des

¹ L'aqueduc qui mène ces eaux est l'œuvre de Pitot.

² Il portait le nom de Jardin du Roi, établi par Pierre Richier, vice-chancelier de la Faculté de Médecine.

étudiants en droit canon et ès-arts; la destination n'est donc pas absolument opposée¹. On admire aujourd'hui une belle collection d'histoire naturelle et une série de portraits des anciens professeurs.

Séparée de l'École de Médecine et de la Cathédrale par un square élégant, s'élève la tour des Pins, l'une des vingt-cinq tours qui défendaient Montpellier; elle est assez bien conservée pour abriter les archives municipales; la moitié inférieure appartient aux premières années du XIII^e siècle, la partie supérieure est de la fin du XV^e².

A travers les rues du vieux Montpellier, guidés toujours par M. le docteur Grasset, nous voyons, en passant, l'Évêché, où nous regrettons de ne point rencontrer Mgr de Cabrières, un ami de notre Compagnie; les beaux hôtels des siècles derniers; Notre-Dame-des-Tables, une des premières églises de la ville, entièrement reconstruite en 1655 avec luxe et élégance, où l'on conserve une belle statue de la Sainte-Vierge, d'André Fanzoni.

Le Musée surtout devait nous arrêter : il fut inauguré en 1828 et porte le nom de son généreux fondateur, le baron Fabre, qui donna à la ville une précieuse galerie, formée par lui en Italie. Cette collection a été enrichie, en 1868, d'œuvres nouvelles offertes par un amateur distingué, M. Bruyas, mort en 1877; par des legs de MM. Bonnet-Mel, Valedan, Jules Canonges et Cabanel;

¹ Voir les travaux de M. Guiraud sur le monastère de Saint-Benoît dans les publications de la Société archéologique de Montpellier.

² Voir une étude sur la *Tour des Pins*, par M. F. Berthelé, le savant archiviste de Montpellier. (*Bulletin monumental*, 1896, p. 53.)

puis par les fondations de Collot et de Saint-Étienne. Placé « au premier rang des musées de province¹, » il mérite sa réputation.

Nos collections provinciales offrent un particulier intérêt par la réunion des œuvres dues aux artistes du pays. Dans une visite, surtout rapide, on doit les chercher de préférence à d'autres, et, à ce titre, Montpellier offre des tableaux de Fabre, qui fut, pendant quarante ans, professeur de l'École de Florence, et peintre apprécié, et d'Alexandre Cabanel, l'illustre professeur de l'École des Beaux-Arts, né à Montpellier en 1823, mort à l'âge de 65 ans. Une salle spéciale contient de lui la *Phèdre*, l'*Ange déchu*, *Saint Jean-Baptiste*, *Velléda*, etc.; et bon nombre de dessins qui montrent la distinction du maître. Il convient de mentionner de lui un des dix-sept portraits de M. Bruyas.

Celui-ci s'était appliqué à rassembler des éléments suffisants pour faire connaître l'École française au XIX^e siècle; avec une bonhomie charmante, il demandait à des maîtres contemporains une étude de lui-même; idée féconde, qui montre comment des talents divers peuvent rendre un unique modèle, en lui donnant le reflet de leur propre pensée.

Les anciens maîtres sont noblement représentés. Au milieu de tant de toiles signées de noms illustres, il convient de saluer : de Raphaël, le beau *Portrait de Laurent de Médicis*, et la si blonde et admirable tête du *Neveu de Léon X*; de Paul Véronèse, le *Mariage de sainte Catherine*; de Greuze, l'unique série de douze compositions d'une grâce et d'une vie débordantes.

¹ *Inventaire des Richesses d'art de la France.*

Il faut s'arracher à la contemplation de ces chefs-d'œuvre. Un regard seulement sur la *Stratonice* de notre maître à nous, Jean-Dominique Ingres : c'est un duplicata, avec variante dans la composition et la tonalité, de la *Stratonice* de Mgr le duc d'Aumale. Viennent ensuite deux études : l'une du *Jésus au milieu des Docteurs* (trois docteurs, la Sainte-Vierge et saint Joseph)¹, l'autre du *Plafond d'Homère* (les têtes de Longin, de Virgile et de Cicéron).

En parcourant Montpellier d'un pas trop pressé par le temps, notons : sur la place de la Comédie, la fontaine des Trois-Grâces, marbre d'Étienne Antoine, né à Carpentras en 1737, et, du même sculpteur, la fontaine des Licornes, place de la Canourgue, qui avait été élevée sur un autre emplacement en l'honneur du marquis de Castries ; au Palais-de-Justice, les statues du cardinal Fleury, par Debay (1862), et de Cambacérès, copiée sur la statue de Versailles ; à la façade du Théâtre municipal, des hauts-reliefs de Baussan, des statues d'Enjalbert.....

Un déjeuner d'hôtel, en nous groupant, nous avait permis de remercier M. le docteur Grasset, et d'applaudir sa chaude et vibrante parole.

Ne pouvant souhaiter, comme Scaliger, de faire de Montpellier « le nid de notre vieillesse, » après une matinée insuffisante pour tout voir, il fallut ajourner à plus tard une expédition bien faite pour nous tenter : Maguelone, la cathédrale primitive, debout et fière encore dans sa vétusté, dont le possesseur, M. Fabrège,

¹ Le *Catalogue*, d'ailleurs très bien fait, de M. Ernest Michel, indique par erreur saint Pierre au lieu de saint Joseph.

en historien et en archéologue, raconte la vie et conserve pieusement les murs, Maguelone nous attendait, et M. Fabrège voulait nous y recevoir!.....

Je demande au Ciel que cette bonne fortune nous soit réservée pour plus tard..... et je prie mon confrère et ami M. Auguste Buscon de nous ramener, avec son esprit charmant, aux heures vécues par nous dans la Rome des Gaules.

Chanoine FERNAND POTTIER.





ARLES



PREMIÈRE JOURNÉE

LES REMPARTS — LES ALYSCAMPS

Depuis Tarascon, le paysage entrevu jusqu'à ce moment s'est brusquement modifié ; les vallées rocheuses, les plateaux desséchés, entrecoupés à perte de vue de landes et de vignes, les champs d'oliviers au grêle feuillage que nous parcourons depuis deux jours, ont fait place à la plaine du Rhône, riche, fertile, opulente, aux prairies irriguées et à la végétation luxuriante. La joie de se retrouver s'ajoute à la satisfaction des yeux ; notre petit groupe vient de se compléter par l'arrivée de deux aimables confrères : M. le médecin principal Tachard et M. le chanoine Ulysse Chevalier, membre correspondant de l'Institut.

Nous descendons à Arles au milieu de ces impressions agréables, et c'est avec un sentiment de religieuse émotion... archéologique que nous foulons le sol de cette antique cité, si ingénieusement dénommée : la Mecque des archéologues français.

Sur le quai de la gare, nous sommes reçus par M. Auguste Véran, architecte de la ville, M. Marc Gautier-Descottes, notaire, et son fils M. Jean Gautier-Descottes.

Dès le premier abord, les mains amicalement tendues, les paroles bienveillantes de l'accueil nous rappellent que les habitants d'Arles tiennent à honneur de conserver à leur ville son vieux renom d'affabilité.

Le poète Ausone, au milieu du IV^e siècle, a déjà qualifié la ville d'Arles de cité hospitalière :

Pande, duplex Arelate, tuos, blanda hospita, portus, Gallula Roma, Arelas.

Arles, toi qui formes deux villes, ouvre tes ports, aimable hôtesse Arles, petite Rome des Gaules.

Je tromperais votre attente si, interprète de mes heureux confrères dans ce voyage de Provence, je ne m'empressais de remercier ici M. l'Archiprêtre de Saint-Trophime, M. le chanoine Marbot, M. Véran et M. Gautier-Descottes pour la bonté, l'amabilité, le dévouement, joints à une science et à un goût artistique impeccables, dont ils ont fait preuve à notre égard jusqu'à la limite extrême du départ. Répondant à toutes les questions, ils ont su entremêler de gracieuses légendes les détails techniques, et, par une habile répartition du temps, nous faire visiter les monuments d'Arles dans un ordre chronologique et à l'heure exacte où ils devaient se produire à nous dans leur charme et leur majesté.

Avant de pénétrer dans l'enceinte de la ville, nous consacrons les dernières heures de la journée à la visite des remparts. Un siècle avant l'ère chrétienne, Jules César envoya les soldats de la sixième légion pour fonder

à Arles une colonie. La première occupation de ces nouveaux colons est de pourvoir à leur défense et à leur sécurité. Ils s'entourent de grandes et solides murailles, dont les imposantes constructions existent encore. Malgré le temps et la main de l'homme, *tempus edax, homo edacior*, ces masses ont résisté aux attaques, aux sièges nombreux, aux démolitions, aux changements, et sont restées les témoins impassibles et immuables de la grandeur romaine.

Les murs, construits en blocage lié par un solide ciment, sont parementés de pierres de grand appareil d'une forme très régulière. Détruits en partie par Euric, Clovis et Recarède, ils furent réédifiés par Théodoric II. Ce prince écrivit aux habitants d'Arles une lettre qu'il terminait ainsi : « Dans le temps même
« que nous faisons sentir les effets de notre libéralité à
« nos concitoyens qui sont dans le besoin, nous vous
« envoyons les fonds nécessaires pour la réparation des
« murailles de la ville. »

Dans certains endroits, notamment au sommet d'une tour, ronde à la base, surmontée de huit pans coupés, située à l'angle de l'avenue de la porte de l'Aure, on voit le petit appareil visigoth envelopper le parement primitif des tours élevées par Auguste.

Mais la portion la plus intéressante des remparts est assurément la porte aurélienne. Pour mettre en communication rapide la capitale du monde avec sa nouvelle conquête des Gaules, Jules César fit construire une voie militaire, qui, sous le nom de *Via Aurelia*, partait de la porte Janicule, traversait l'Etrurie, la Provence et se prolongeait jusqu'en Espagne par Nîmes et Narbonne, sous le nom de *Via Domitia*. Arles ouvrit sur cette voie

une porte monumentale indiquée par deux superbes tours d'un bel effet, construites en grand appareil et reposant sur un soubassement à moulures.

Cet ensemble de tours et de murailles imposantes donnent, du premier coup d'œil, une haute idée de l'importance d'Arles sous l'occupation romaine.

La ville n'a cessé de s'agrandir pendant les premiers siècles de notre ère et sa population s'est rapidement accrue. Nous en retrouvons la preuve dans notre visite aux champs Élysées d'Arles, aux *Alyscamps*. C'est le vaste cimetière où, tour à tour, païens et chrétiens, mais avec une foi différente, sont venus se coucher côte à côte.

Tout d'abord, sous les platanes vigoureux, dont le feuillage forme un dôme épais, se retrouvent les premiers sarcophages, portant tous les lettres caractéristiques D. M., *Diis Manibus*. Ces cercueils, creusés dans un seul bloc de pierre, étaient pour la plupart enfouis dans le sol. Quelques-uns renfermaient des ossements calcinés ; presque tous contenaient des quantités de bijoux, d'ornements, de lampes, d'urnes lacrymatoires.

Seuls, les tombeaux des grands personnages, des riches patriciens, sculptés sur une ou plusieurs faces, portant quelquefois l'effigie du défunt, représentant souvent un épisode saillant de sa vie, reposaient directement sur le sol. Les plus remarquables de ces sarcophages ont été transportés au musée lapidaire ; un grand nombre ont enrichi les musées de province et de la capitale. Le plus intéressant de tous, déposé au Louvre, représente la fable de la création de l'homme, par Prométhée. Un autre, au musée d'Autun, reproduit la chasse du sanglier de Calydon. Au musée d'Arles se

trouvent les tombeaux en marbre de saint Génès, de sainte Dorothee, martyre arlésienne, et des évêques d'Arles : Hilaire, Eone, Virgile, Concorde et Rolland. Le sarcophage d'Eone, dit de Constantin, est d'une grande richesse d'ornementation. Entre des rameaux d'olivier portés par des colombes a été gravé le Labarum. Au-dessous, Constantin à genoux contemple la croix suspendue dans les airs et entourée de l'inscription prophétique : *In hoc signo vinces !*

Tous les sarcophages étaient recouverts d'un large couvercle plat ou à pans, sur lesquels on figurait parfois des tuiles imbriquées indiquant l'agencement des *tegulae* dans certaines maisons romaines.

Au milieu du cimetière, un charnier commun recevait les corps des habitants qui ne pouvaient se payer le luxe d'un sépulcre en pierre. Presque toutes les sépultures ont été fouillées, et les populations voisines en ont enlevées un grand nombre pour en faire des auges et des dalles.

En nous avançant dans la nécropole, le chemin s'infléchit légèrement, et soudain aux platanes touffus succèdent de longues théories de peupliers élancés. A leurs pieds se trouvent alignés de nombreux sarcophages, marqués des mêmes lettres D. M., auxquelles la croix qui les surmonte et l'*ascia*, signe de martyr, d'après plusieurs archéologues, ont donné une signification nouvelle.

L'espace occupé par les tombeaux est immense, et il a dû exister en cet endroit de nombreuses chapelles funéraires. Elles ont presque toutes disparu, sauf l'ancienne entrée du XII^e siècle, l'arcade circulaire à laquelle est appuyée la chapelle de Saint-Accurse, bâtie hors des limites consacrées, par un seigneur de ce nom qui avait

tué en duel son adversaire, et enfin celle de la famille des Porcelets, bâtie au XV^e siècle ; leurs armes parlantes sont gravées en plusieurs endroits. Plus loin s'élève l'édicule élevé en 1720 à la mémoire des consuls victimes de leur dévouement, lors de la terrible peste qui ravagea la Provence.

Mais les ruines de la chapelle Saint-Honorat, une des premières fondations chrétiennes, constituent le monument le plus considérable des Alyscamps. Construite au IX^e siècle par saint Virgile, elle renfermait les restes de saint Hilaire et des premiers évêques d'Arles. La tour octogone du clocher a longtemps servi de phare pour les nombreux marins qui sillonnaient les marais du Rhône. Malgré son délabrement actuel, ses murs nus et ses chapelles vides, l'église de Saint-Honorat fixe l'attention de l'archéologue par ses traces de constructions mérovingiennes, son mur provisoire du XII^e siècle resté intact au milieu des débris qui l'entourent.

A droite se trouve une chapelle du XV^e siècle bâtie par la famille de Méjane, encore ornée d'une litre funéraire portant l'écu en losange de demoiselle, probablement de la dernière survivante de la famille. A gauche, une très jolie chapelle renaissance, dédiée à la Vierge, contient des traces de peinture, et se trouve surmontée d'une lanterne élancée d'un gracieux effet. La porte d'entrée de l'église a été remaniée au XVII^e siècle par les religieux Minimes qui la desservaient. Comme dans toutes les églises primitives, une crypte ou confession avait été ménagée sous le chœur.

Tout autour de l'édifice se trouvent des sépulcres de dimensions diverses, — car la mort frappe à toute heure et à tout âge, — creusés directement dans le roc.

Quelques-uns présentent la particularité suivante : la place de la tête forme une excavation profonde. D'autres, appelés *bisomum*, sont à deux compartiments et destinés à des époux ou aux membres d'une même famille, comme le prouve l'inscription : « *et junctam secum Geron Pater tenet ipse puellam.* »

Dans une petite chapelle sans fenêtre, des sarcophages chrétiens en plomb, provenant de fouilles récentes, renferment encore des ossements. Un de ces crânes, dont la mâchoire est ornée d'une dent, fait depuis longtemps, nous affirme-t-on tout bas, le bonheur du concierge, et surtout des nombreux Anglais qui visitent les Alyscamps. Ceux-ci s'empressent, en effet, d'acheter et d'emporter comme souvenir la dent arrachée devant eux, et remplacée par une nouvelle aussitôt après leur départ. Car la tradition veut que ce crâne ait appartenu à une jeune fille, morte à 17 ans, dit une inscription particulièrement touchante de douleur et de simplicité, alors que se préparait son mariage. « *Pervixit virgo ubi jam natura placebat nuptias.* »

Les inscriptions trouvées aux Alyscamps, au milieu de noms effacés et de lettres mordues par le temps, sont encore nombreuses et intéressantes. Quelques-unes, quoique païennes, se distinguent par une philosophie toute chrétienne : « *Tributum solvi acerbissimum, sed commune. Nemo me lacrymis decoret.* » Et cette autre : « *Fui, non sum; estis, non eritis; nemo immortalis.* »

Y a-t-il rien de plus touchant que cette épitaphe d'une mère pleurant sa fille : « O douleur, que de larmes amères ont arrosé ce sépulcre dans lequel repose Lucine : Lucine, douce fleur, la joie de sa mère est là, sous ce marbre glacé. Plût aux Dieux que le souffle l'animât de

nouveau, elle connaîtrait l'étendue de ma douleur. Elle a vécu 27 ans et 23 jours. Parthénopée, sa mère inconsolable, lui a élevé ce monument. »

Dès la plus haute antiquité, le cimetière gallo-romain d'Arles était célèbre, et de loin les populations riveraines du Rhône venaient y ensevelir leurs morts. Une naïve légende nous a été contée à ce sujet. Le défunt était placé d'ordinaire dans un cercueil en bois qu'on déposait sur le bord du fleuve ; le courant le descendait à Arles, où il était recueilli avec soin. On avait la précaution de déposer sur la bière, dans une bourse, la somme consacrée à l'ensevelissement, et le corps flottait le long du fleuve, respecté de tous ceux qu'il rencontrait. Or, un jour, des soldats firent échouer sur la rive un de ces cercueils pour s'emparer de l'argent placé sur le couvercle. Mais, ô prodige, tous les efforts tentés pour le lancer de nouveau dans le courant sont inutiles, et le flot le rejette constamment sur le bord. Alors, épouvantés du larcin qu'ils venaient de commettre, les soldats replacèrent à sa place primitive la bourse qu'ils avaient dérobée, et aussitôt, de lui-même, le mort reprit sa route au milieu du fleuve pour atterrir lentement à Arles.

Le temps s'écoule ; déjà le soleil à l'horizon jette sur les objets qui nous environnent une dernière caresse, avant de permettre à l'ombre d'envahir l'antique nécropole où, dans le calme de plusieurs siècles, ont reposé des générations entières. C'est une âme d'artiste et de poète qui a choisi, pour nous faire visiter les Alyscamps, les dernières heures d'une belle journée d'automne. Je ne crois pas avoir éprouvé, dans mes excursions, d'impression plus saisissante en traversant cette longue allée

de tombeaux. Le contraste est frappant. Là, sous les platanes, l'horizon borné par des vergers plantureux et des prés toujours verts, on retrouve par la pensée les Romains de la République discutant les questions les plus hautes de morale, de psychologie, d'esthétique ou d'histoire, dans ces immortels dialogues conservés par Platon et Lucien de Samosate. Ici, au milieu des peupliers, dont les silhouettes élancées n'interceptent point la vue du ciel bleu et dirigent le regard vers l'église de Saint-Honorat, bâtie au fond de l'avenue, se sont couchés dans la pierre, l'espoir au cœur et la prière aux lèvres, endormis pour se réveiller un jour, les compagnons de Constantin et les Francs de Clovis.

Nous regagnons la ville; et, tandis que la brise du soir glisse doucement dans le feuillage argenté des arbres, on nous rappelle cette phrase mélancolique de Châteaubriand, venant comme nous de visiter les Alys-camps : « Je n'ai jamais rencontré de lieu qui m'ait plus « tenté pour y reposer. »

DEUXIÈME JOURNÉE

LA VILLE ROMAINE — LES ÉGLISES

Les monuments aperçus la veille, à l'entrée de la nuit, et principalement les Arènes, dressées comme une couronne au sommet de la ville, ont excité l'entrain et la curiosité de notre petite troupe. Après une excellente nuit passée à l'hôtel du Forum, malgré l'heure matinale,

les plus intrépides dormeurs eux-mêmes sont exacts au rendez-vous. Dès 7 heures, M. Auguste Vêran, bientôt rejoint par MM. Gauthier-Descottes père et fils, nous décrit l'emplacement de la ville ancienne. Le Forum était limité, à droite et à gauche, par le Capitole et le Prétoire, dont il ne reste que de rares substructions; au nord, vers le Rhône, par le palais de Constantin; en face, par la Basilique argentaire, dont une partie de la façade et les deux colonnes qui soutiennent une portion de la frise, encastrées dans une maison particulière, s'aperçoivent de la porte même de l'hôtel. Un léger brouillard, survenu pendant la nuit, n'arrête point notre ardeur, et nous nous dirigeons bravement vers les ruines du palais impérial.

Constantin, désireux d'affermir sa puissance dans les provinces menacées par les incursions des Barbares, abandonna Rome en 308 pour transporter le siège du gouvernement impérial dans les Gaules. Arles devint sa résidence préférée, et la ville se couvrit rapidement de nombreux édifices. La majeure partie des murs d'enceinte du palais existent encore, mais enfouis dans le sol et engagés dans les maisons voisines. La grande tour, abside demi-circulaire qui formait le centre du palais, appelée la tour de la Trouille, de *trolla*, *cercle*, située sur le bord du fleuve, quoique dépouillée de ses parements de marbre, présente encore un fier aspect. La voûte, en cul-de-four, est exactement construite sur le modèle du Panthéon d'Agrippa. C'est dans la partie intérieure de l'abside que se trouvait le trône impérial; au-devant s'étendait une vaste salle d'audience.

Dans une lettre, Sidoine Apollinaire, écrivant à son ami Montius, rend compte du somptueux accueil qui lui

a été fait, décrit les embellissements du palais, orné de statues magnifiques et de splendides colonnades, et consigne les détails du mémorable festin auquel il assista avec sept grands seigneurs de l'empire.

Toutes les traces intérieures de l'habitation romaine, telles que planchers, mosaïques, ornements ont disparu. Mais les archéologues contemplent avec intérêt dans l'intérieur du monument un escalier romain à vis, construction curieuse par sa rareté à cette époque.

Dans un angle du palais, auprès duquel passait la voie aurélienne, une reconstitution récente et très intelligente a été exécutée. Les matériaux ayant servi à la construction ont été de nouveau employés, et les assises de pierre, reliées par des chaînages de briques rouges et blanches, permettent aisément de se représenter la richesses de l'édifice primitif. Le ciment dont on s'est servi dans la construction était composé de chaux mélangée à du gros sable et à du gravier.

Des consoles percées de trous, placées au-dessus des ouvertures, attirent ensuite notre attention. Elles remplissaient l'office de ces anneaux de fer, si nombreux dans notre Quercy, et qui ont donné lieu à des discussions animées dans les réunions de notre Compagnie. Les pierres saillantes du palais d'Arles permettaient de placer des toiles ou des volets, qui jouaient devant les ouvertures et garantissaient l'intérieur des ardeurs du soleil.

Après avoir servi de résidence à Constantin, la demeure impériale reçut souvent la visite des empereurs d'Occident, et Constantin II, Constance, Honorius, Avitus, Jules-Valère Majorien l'habitèrent tour-à-tour. Puis Arles passa en 465 sous la domination des Goths jusqu'en 537,

époque à laquelle Childebart, roi des Francs, réunit la ville et le territoire environnant à son royaume.

Le palais a servi d'édifice municipal jusqu'au XIII^e siècle. Une partie a été, plus tard, convertie en une église dédiée à Saint-Sauveur, dans laquelle on a retrouvé de nombreuses pierres tombales portant des signes de marchands.

Pour se rendre du palais impérial à l'amphithéâtre, nous suivons quelque temps la jettée du Rhône. Du vieux pont romain, qui continuait la voie aurélienne et franchissait les deux branches du fleuve en s'appuyant sur la tête de l'île de la Camargue, il ne reste que des débris informes et même le souvenir de son emplacement. Mais sur le quai, le grand prieuré des Templiers, plus tard des chevaliers de Malte, dresse encore sa masse imposante du XV^e siècle et les restes considérables de ses remparts.

Nous nous trouvons enfin en face de l'Amphithéâtre. Dégagé des constructions qui l'enserraient au Moyen-Age, avec sa double rangée de portiques découpés sur l'horizon, il se dresse, colosse, debout après dix-neuf siècles, majestueux dans sa régulière ordonnance, merveille à rendre Rome elle-même jalouse, témoin durable de la grandeur et de la puissance du peuple qui l'a édifié.

La date exacte de sa construction est ignorée ; mais les divergences qui existent entre ce monument et les arènes similaires de Nîmes permettent d'assigner au premier une date plus reculée. La grande galerie du pourtour du rez-de-chaussée est voûtée, à Nîmes, suivant le style romain et divisée en travées, séparées par des arcs doubleaux. Elle est recouverte, à Arles, de grands

linteaux en pierres plates, tenant toute la largeur de la galerie, d'après le style grec. Les corniches et les pilastres, d'ordre dorique au premier étage, corinthien au second, accusent la même influence, et l'on peut, à première vue, rattacher les Arènes arlésiennes à l'époque gréco-romaine.

Les dimensions du monument sont considérables, et s'il est plus dégradé que celui de Nîmes, il est du moins beaucoup plus vaste. La hauteur des deux portiques est de 17 mètres ; le grand axe de l'arène mesure 96^m 40 et le petit axe 39^m 63. Cette disposition elliptique, très allongée, créait, aux dires de nos guides compétents, de graves difficultés aux architectes chargés de faire converger vers l'arène tous les vomitoires partant des galeries de pourtour.

Une portion de l'Amphithéâtre a été complètement restaurée à l'intérieur ainsi qu'à l'extérieur des arceaux. Les gradins reconstitués sont ceux que l'on croit avoir été destinés à l'Empereur, au centre de l'un des grands côtés de l'ovale, en face des sièges réservés aux vestales. Ces restaurations, effectuées avec un amour religieux et un profond respect du passé, ne déparent pas l'édifice et permettent de retrouver plus aisément ce que les hommes et le temps ont vainement essayé de détruire.

Dans les fouilles, exécutées avec soin, et qui n'ont pu être très profondes, car le sol repose sur le roc vif, on n'a pu découvrir aucune trace de substruction. On n'a donc jamais célébré, dans l'Amphithéâtre, des naumachies. Ce genre de spectacle, aimé des Romains, a dû être célébré sur la vaste piscine qui s'étendait autrefois derrière la Basilique argentaire, à l'emplacement occupé depuis

par des habitations particulières et une partie de l'Hôtel-de-Ville.

Aucun fragment trouvé dans les débris ne permet d'établir que des martyrs ont été livrés aux bêtes en cet endroit; les Arlésiens affirment d'ailleurs, avec une satisfaction manifeste, que leurs Arènes n'ont jamais été souillées de sang humain. Cependant un billet d'entrée, en plomb, trouvé à Arles, porte la mention suivante : « *Cav. II. Cun. V. Grad. X. Gladiatores. Vela erunt.* »

Quoi qu'il en soit, les nombreuses dents de sangliers et de lions, les défenses d'éléphants recueillies témoignent des combats d'animaux féroces, des chasses aux taureaux et aux cerfs. Le passage couvert, au-dessous des grandes entrées, par lequel on introduisait les bêtes dans l'arène, le podium, fort élevé au-dessus du sol et disposé pour qu'aucun animal féroce ne parvînt à s'élancer sur les gradins garnis de spectateurs, ne laissent aucun doute sur ce point.

Parmi les détails curieux de la construction, on nous fait remarquer, tour à tour, la disposition intéressante des conduites ménagées dans l'épaisseur des murs des vomitoires et servant d'urinoirs; le numérotage des travées, qui a fourni des indications précieuses pour le classement des places affectées aux divers ordres de spectateurs; les marques de tâcherons relevées sur de nombreuses pierres; enfin l'enceinte spéciale réservée aux courtisanes.

Mais les quatre grandes tours élevées régulièrement aux extrémités des axes, au-dessus des entrées principales, et dont l'une, la tour Sarrasine, se dresse à une hauteur de 30 mètres, ornée d'une délicate fenêtre à colonnette du XIII^e siècle, donnent à l'Amphithéâtre un

aspect particulier. Celui-ci abrita, au Moyen-Age, derrière ses murailles inexpugnables, toute la population, menacée par les incursions des Sarrasins. Une ville étrange s'éleva alors dans cette enceinte, avec ses maisons, ses faubourgs, sa place publique, son église, ses remparts. Cette invasion, plus redoutable pour l'édifice que celle des Barbares, pouvait amener sa destruction totale ; il n'en a rien été fort heureusement, et de cette ville unique, dont on retrouve les traces dans toutes les dégradations, il ne reste plus aujourd'hui une seule maison.

Du sommet de la tour, on découvre un merveilleux panorama sur la basse vallée du Rhône. Derrière, les gradins de l'Amphithéâtre, animés par la pensée du va-et-vient, des acclamations, des cris de ses 30,000 spectateurs, et l'horizon fermé par la chaîne des Apilles ; à droite et à gauche, Arles, avec les cent clochers de ses églises ou chapelles, ses quatorze paroisses existant encore à la Révolution ; plus loin, la ligne onduleuse du Rhône, le fleuve aux eaux bleues et transparentes, et le faubourg de Trinquetaille, autrefois si prospère, occupé à l'origine par les descendants des vétérans de la sixième légion.

C'est dans ce port d'Arles qu'abordaient les vaisseaux chargés des richesses de toutes les nations ; ils jetaient leur lest sur le rivage, et les poteries de Samos, les marbres précieux, accumulés, ont formé un amoncellement si considérable, qu'en creusant un puits artésien on a pu évaluer à plus de 4 mètres les débris déposés sur les quais. La lettre d'Honorius à Agricola, préfet des Gaules, ne dissimule pas son enthousiasme pour cette ville : « L'heureuse assiette de la cité la rend le lieu
« d'un si grand abord et d'un commerce si florissant,

« qu'il n'y a point d'autre pays où l'on trouve plus aisément à vendre, à acheter et à échanger les produits de toutes les contrées de la terre. »

Nous comprenons sans peine, en cet endroit, qu'au moment de transférer sa capitale à Byzance, Constantin, pour consoler la ville qu'il allait quitter, suivant l'expression d'Alexandre Dumas père, ainsi qu'on donne à la femme qu'on répudie un riche douaire, ait établi à Arles le siège du prétoire des Gaules, afin de la maintenir presque l'égale de Rome et de Constantinople.

Mais le temps marche ; il faut s'arracher à regret à ce magnifique spectacle et réserver encore notre admiration pour les nombreux monuments qui sollicitent notre visite.

En quittant les Arènes, nous nous dirigeons naturellement vers le Théâtre antique. Nous n'y trouverons pas, comme dans quelques jours à Orange, la plus belle muraille du royaume de France¹ ; mais les restaurations moins complètes, l'absence des assises de pierres neuves, blanches et régulièrement équarries, permettent, à mon avis, partagé par quelques-uns de mes confrères, la reconstitution plus aisée de ce qu'étaient les spectacles il y a dix-sept ou dix-huit cents ans. La scène, les gradins, un certain nombre de portiques qui en formaient la partie circulaire, l'orchestre, les entrées ou vomitoires sont encore bien visibles. Il subsiste surtout ces deux belles colonnes, l'une en brèche africaine, l'autre en marbre saccharoïde, supportant encore une partie de la frise, et figurant la porte royale, par laquelle le héros de la pièce descendait ordinairement sur la scène. Avec

¹ Mot attribué à Louis XIV.

une bonne grâce parfaite, M. l'abbé de Scorbiac nous donne une minute l'illusion du passé, et sa grande taille, diminuée par le voisinage des fûts élancés, nous fait songer à Œdipe... à *Colone*, venant nous raconter les malheurs de sa famille et de sa patrie.

Entre la scène et l'orchestre existe encore la rainure étroite destinée au voile ou rideau, qui s'abaissait au lieu de se relever, et, par une disposition plus rationnelle que dans nos théâtres modernes, permettait d'apercevoir tout d'abord le visage de l'acteur avant de laisser contempler ses cothurnes.

Le pavé de marbre de l'orchestre, où se tenaient l'empereur, les courtisans et les sénateurs, existe à fleur de sol, et tout à côté, creusées dans la pierre et usées par le frottement, se trouvent les excavations dans lesquelles s'enfonçaient les mâts destinés à soutenir le voile léger, qui défendait le public des rayons du soleil. Les minces canaux ménagés de place en place laissaient échapper, pendant les représentations, une eau tiède et parfumée. Au-dessous des gradins, on aperçoit également les petites cavités dans lesquelles se plaçaient les vases d'airain, ouverts du côté de la scène, destinés à renforcer la voix des acteurs et les sons des instruments.

Comme dans l'Amphithéâtre, les places les plus élevées, *summa cavea*, étaient occupées par les esclaves. Des escaliers taillés dans les gradins permettaient de circuler librement et de pénétrer jusqu'au parascénium, vastes salles, situées de chaque côté de la scène, réservées aux acteurs, et où ils recevaient leurs amis pendant les intervalles des actes.

Dans le parascénium de droite ont été réunis, par les soins de M. Auguste Vérant, un grand nombre de frag-

ments de colonnes, de fûts et de moulures provenant des fouilles opérées dans le théâtre. Les objets les plus précieux ont été transportés au musée lapidaire ; parmi ces derniers figurent la tête d'une statue colossale d'Auguste, une tête de femme d'une incomparable beauté attribuée à Phidias, des autels votifs en marbre blanc, le bas-relief représentant le triomphe d'Apollon sur Marsyas, trésors artistiques qui dénotent la magnificence avec laquelle le théâtre d'Arles avait été décoré.

Je me reprocherai de ne pas mentionner ici la découverte faite au XVII^e siècle, au pied des deux colonnes d'un si majestueux effet, dont j'ai parlé tout à l'heure. Là gisait, enfouie depuis des siècles, la célèbre Vénus d'Arles, « *bestido de sa béoutat*, » selon l'heureuse expression de Roumanille. Le musée du Louvre s'est empressé de réclamer ce bijou précieux pour sa galerie des Antiques, et il n'existe à Arles qu'une mauvaise copie dans le grand escalier de l'Hôtel-de-Ville.

Du Cirque, où furent célébrés les jeux publics ordonnés en 419 par Honorius et par Childebart en 539, il ne reste rien que l'Obélisque de granit, venu des bords du Nil, qui ornait *la spina* et avait été donné par Constantin. Retrouvé dans les sables du Rhône, il a été réédifié au milieu de la place de l'Hôtel-de-Ville.

Nous venons de parcourir la ville profane et les témoins les plus admirables de ses plaisirs ; nous allons visiter maintenant la cité religieuse et les monuments non moins superbes de sa foi et de sa piété.

Après la prise et la destruction d'Arles, en 260, par les Allemands, sous la conduite de Chrocus, leur chef,

les temples païens reçurent sous l'inspiration de Constantin une forme et une destination nouvelles. Le temple de Cybèle, situé non loin de l'Amphithéâtre, dans lequel on a découvert l'autel consacré à la *bonne Déesse*, conservé au musée lapidaire, devint à cette époque Notre-Dame-de-la-Major, de même que le temple d'Isis fut consacré à saint Genès. L'église de la Major conserve, dans la partie inférieure des piliers, quelques traces de constructions romaines ; mais le pavé ayant été exhausé, cette partie ancienne du monument se trouve enfouie dans le sol. Les arcs plein-cintre et les voûtes sont d'une grande pureté, mais sans intérêt artistique. Le trésor de l'église possède une ceinture de cuir, encore munie de sa boucle en ivoire, qui, d'après la tradition, aurait appartenu au célèbre évêque d'Arles, saint Césaire.

Non loin de là se trouve la chapelle de Saint-Blaise, deuxième église du couvent fondé par saint Césaire, et dont sainte Césarine, sa sœur, fut la première abbesse. Pendant longues années, le tombeau du fondateur reposa dans cette église du IX^e siècle, entourée par les bâtiments considérables de l'abbaye. Après avoir retenti des chants sacrés et abrité les graves méditations de plusieurs générations religieuses, le temple est devenu silencieux ; mais il sert, *habent sua fata monumenta*, de dépôt pour les pompes funèbres de la commune d'Arles.

Tout à côté, séparée par une distance de 12 à 15 mètres, nous remarquons une petite chapelle du IX^e siècle, dite de Saint-Jean-du-Moustiers ou du Monastère. L'abside a conservé sa forme primitive, avec ses pilastres saillants à l'extérieur et ses chapiteaux ouvragés.

Mais nous voici en présence du portail de Saint-Trophime, cette merveille de l'art byzantin en France.

L'ornementation de la façade, avec son fronton triangulaire et sa corniche ornée de palmettes rampantes, nous offre un double intérêt par ses analogies avec le porche de Moissac, de la même époque. Cependant les modèles antiques qu'ils avaient sous les yeux ont exercé une influence incontestable sur les sculpteurs et les architectes arlésiens. On retrouve à Saint-Pierre de Moissac un art hésitant, peu confiant en lui-même, s'essayant avant d'arriver à la perfection. Ici l'art s'est développé sans tâtonnements, du premier jet, avec moins de mérite peut-être, puisqu'il a été si facile de s'inspirer des chefs-d'œuvre environnants.

Devant nos yeux ravis se déroule une magnifique page d'iconographie chrétienne. Dans le tympan, l'artiste a représenté, suivant l'usage, le drame religieux du Jugement dernier. Au centre, le Christ en majesté, entouré des attributs des quatre évangélistes, prononce la sentence, que les anges, armés de la trompette, s'empressent de transmettre à l'univers. Sur le linteau de la porte, les douze apôtres, assis, tiennent ouverts les livres des Évangiles.

Dans la grande frise, à la droite du Christ, les anges soulèvent les âmes des élus, tandis que saint Michel, armé du glaive, défend l'entrée du Paradis. Arrêtés devant la porte, deux évêques pleurent et se cachent le visage dans les mains ; autour d'eux, des personnages de toutes conditions paraissent plongés dans une affliction profonde. Plus loin, des démons enchaînent les réprouvés, dont quelques-uns se tordent en d'horribles convulsions.

Sur la seconde frise, à la droite du Christ, le sculpteur a reproduit l'Annonciation, l'Adoration des Mages et le

Massacre des Innocents, et, à gauche, avec la multitude des personnages habituels, le Mystère de la Nativité.

Au-dessous de l'entablement se dressent des statues d'apôtres, saint Étienne et saint Trophime. Dans les motifs latéraux, d'un côté, Ève discute avec le serpent ; de l'autre, Daniel terrasse deux lions sous ses pieds.

La reproduction de ces merveilles a tenté, tour-à-tour, la plume des poètes et le pinceau des artistes ; mais ce qu'il est impossible de décrire, c'est le relief, la chaleur, la patine admirables que le temps et le soleil de Provence ont donnés aux pierres de cette partie de l'édifice.

Nous sommes attendus, dans l'intérieur de l'église, par M. l'Archiprêtre, qui va nous servir de guide dans la visite du monument, du cloître et du trésor.

En 1870, une restauration exécutée par M. Véran a permis de reconstituer l'historique de la basilique et de retrouver les substructions de l'église primitive. Sur une partie de l'*aula prætoria*, cédée par le Prêtre, saint Trophime construisit un oratoire, dont l'emplacement occupait une partie du porche actuel. Il fut remplacé par une basilique constantinienne, à laquelle succéda l'église du VI^e siècle, bâtie par saint Virgile, et consacrée par lui en 629. Sous les piliers en croix, portant les retombées de la voûte centrale et des arcs latéraux, on a retrouvé, debout, les vieux murs édifiés par cet évêque. Le pavé, plus bas de 1^m 50 que le dallage actuel, était recouvert d'une mosaïque dont on a conservé quelques fragments. L'église moderne date du IX^e siècle. Avec ses arceaux en plein-cintre, elle présente le caractère d'une architecture simple mais puissante. A partir du transept, elle paraît avoir subi l'influence gothique, et de

nombreuses reconstructions en ont modifié l'ordonnance primitive.

Les murs sont ornés de magnifiques tapisseries d'Aubusson, données par la famille de Molins et représentant les principales scènes de la vie de la Vierge. Malheureusement elles sont placées à une très grande hauteur et ne peuvent être examinées en détail. Un tableau sur bois du XV^e siècle représente un des vingt conciles tenus à Arles de 314 jusqu'en 1275. Les chapelles latérales renferment de nombreuses œuvres d'art : la dalle funéraire du cardinal Allemand, constructeur du cloître ; le sarcophage du gouverneur Germinus, servant d'autel à la chapelle du Saint-Sépulcre ; une Mise au Tombeau en pierre, composée de six personnages vêtus d'habits religieux ; le cénotaphe du cardinal de Foix, archevêque d'Arles au XV^e siècle ; le tombeau du duc de Guise, frère du gouverneur de Provence, tué en 1566 au château des Baux, en maniant un canon ; la statue en marbre du XVII^e siècle représentant Notre-Dame-des-Grâces ; un sarcophage chrétien servant d'autel, sur lequel est sculpté le Passage de la Mer Rouge ; enfin les fonts baptismaux, formés par un sépulcre gothique, surmonté de deux colonnes de basalte noir. Près de la porte d'entrée se trouve un Christ en croix, attribué au peintre Mignard.

M. l'Archiprêtre nous ouvre ensuite les portes du trésor, conservé avec un soin pieux, mais qui est vide de la plupart des richesses notées dans les inventaires des XVII^e et XVIII^e siècles. On y trouve cependant plusieurs objets intéressants au point de vue de l'art chrétien, notamment une croix pectorale en cristal de roche du XV^e siècle, une crosse en ivoire du XII^e, un coffret orné de statuettes, dont les personnages paraissent empruntés

aux chansons de gestes ; un olifant en ivoire, destiné, sans doute, à appeler les fidèles aux offices, dans les premiers siècles du christianisme, et avant l'usage des cloches.

Parmi les reliques insignes, on vénère le crâne de saint Etienne, portant au sommet deux fractures très apparentes. On conserve également la soutane du dernier archevêque d'Arles, Mgr Dulau, massacré à la prison des Carmes.

Nous accédons ensuite au cloître par un large escalier. Là encore nous retrouvons bien des points d'analogie et de comparaison avec les sculptures des chapiteaux du cloître de Moissac. Des quatre galeries qui entourent le préau, deux sont romanes et ont été édifiées au XII^e siècle ; les autres, probablement reconstruites, datent du XIII^e et du XIV^e siècle. Ce cloître, si connu et si souvent décrit, constitue un véritable musée : c'est un fouillis de têtes étranges, de scènes gracieuses, naïves ou grimaçantes. Au milieu des statues des apôtres et de saint Trophime se déroulent, sur les chapiteaux, toutes les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, les Supplices des Martyrs, le Triomphe des Élus, les Tourments des Réprouvés. Le Lavement des Pieds et le Baiser de Judas, par le fini et l'expression des figures, retiennent plus particulièrement notre attention. Une singularité du cloître d'Arles réside dans l'emplacement du puits, creusé non dans le préau, conformément à l'usage, mais dans le cloître même, fort rétréci en cet endroit.

Notre matinée, déjà bien remplie, se termine par la visite du musée lapidaire, installé dans l'ancienne église de Notre-Dame-la-Principale, en face le portail de Saint-Trophime. Nous retrouvons là les objets provenant des

Alyscamps et des théâtres, qui nous ont été signalés, et nous remarquons surtout deux énormes *dolium* de 1^m 50 de diamètre, destinés à renfermer le grain. L'un d'eux a été réparé par les Romains eux-mêmes, avant d'avoir été enfoui dans des silos, près du Rhône.

Midi sonne; nous jettons un coup d'œil rapide et presque distrait sur les façades majestueuses de l'Archevêché et de l'Hôtel-de-Ville, contigus à l'église Saint-Trophime. Nous nous hâtons de rentrer à l'hôtel pour rétablir nos forces, avant d'entreprendre l'excursion de la Camargue.



LES SAINTES-MARIES

A 2 heures précises, nous pénétrons dans la jolie petite gare de Trinquetaille, où M. Marc Gauthier-Descottes nous a déjà précédés pour régler les conditions du voyage. Une toute jeune distributrice des billets, gracieuse dans son costume d'Arlésienne, et moins rébarbative que ne le sont d'habitude ses collègues, derrière leurs barreaux grillagés, nous fournit obligeamment toutes les indications nécessaires. Nous pénétrons dans le petit chemin de fer lilliputien, presque un jouet d'enfant, qui va nous conduire, à travers la Camargue, jusqu'aux Saintes-Maries-de-la-Mer. La sécurité est complète et toute crainte de collision bannie, car une seule machine à vapeur existe sur toute la ligne, exécutant un mouvement de va-et-vient presque continu.

On se trouve comme en famille dans les wagons confortables, qui communiquent par des plates-formes. Tout à coup, nous nous arrêtons subitement au milieu d'un champ; aurions-nous, par impossible, déraillé? Non; mais le mécanicien, un bon père de famille, a découvert un nid tardif dans une haie, et il s'est arrêté afin de pouvoir le rapporter à ses enfants. Nul n'a l'idée de se fâcher, et bientôt nous continuons notre prome-

nade à travers la plaine basse, qui semble presque inhabitée.

Perdues au bord de la mer et séparées du reste du monde par les deux Rhônes, les populations de la Camargue ont conservé des mœurs et des usages particuliers. Les routes, établies sur un sol mouvant, n'étaient jamais empierrées et restaient impraticables pendant les trois-quarts de l'année. M. le chanoine Marbot nous rappelle qu'un jour, accompagnant l'archevêque d'Aix, Mgr Forcade, dans une tournée pastorale, la voiture qui les transportait aux Saintes-Maries s'embourba profondément. Les voyageurs n'eurent d'autre ressource que de descendre et de parcourir à pied 6 kilomètres. Il arrive parfois aux cochers arlésiens de semblables aventures, et nous en ferons nous-même, avant vingt-quatre heures, l'amusante expérience.

Un proverbe prétend que dans la Camargue les chasseurs ne trouvent pas une pierre pour jeter à leurs chiens ; je ne saurais l'affirmer, mais, en chroniqueur impartial, je dois reconnaître qu'avec de bons yeux et une forte dose d'imagination, il nous a été cependant impossible d'apercevoir le moindre de ces chevaux blancs et de ces taureaux noirs, plus sauvages et plus ébourrifés les uns que les autres, dont il est si souvent question dans les descriptions de *ferrades*.

Tout en causant nous avons traversé, dans sa plus grande longueur, l'île formée par les deux bras du Rhône ; une brise plus salée arrive jusqu'à nous, et nous débarquons bientôt au centre même du village des Saintes-Maries, composé de maisons de pêcheurs groupées autour d'une église fortifiée.

Une vieille tradition rapporte qu'après la mort du

Christ, les juifs, voulant se débarrasser des disciples de Jésus de Nazareth, les réunirent sur un navire sans voiles et sans rames, qui fut poussé vers la haute mer. Parmi les proscrits se trouvaient Marie Jacobé, Marie Salomé, sœurs de la mère du Christ, avec Sara, l'Égyptienne, leur servante, puis Marie-Madeleine, Marthe, Lazare et Maximin. Malgré l'orage et la tempête, une douce brise poussa loin de la terre de Judée l'embarcation, qui aborda à la pointe la plus avancée de la Camargue, sur une plage inhospitalière, couverte de grands bois et entourée de toutes parts par les eaux salées. Marie-Madeleine se dirigea vers la Sainte-Beaume, Marthe vers Tarascon; Maximin prit le chemin d'Aix et Lazare celui de Marseille. Quant aux deux Maries et à Sara, elles restèrent dans le pays. Une source d'eau douce vint alors jaillir miraculeusement, au milieu de ces sables amers, aux pieds des saintes femmes, qui dressèrent un autel en terre battue et établirent à côté leur demeure. Après avoir converti à la foi chrétienne les habitants du pays, elles moururent et furent ensevelies à l'endroit même où la barque avait atterri.

Cette tradition, restée vivace dans l'esprit des peuples de Provence, a perpétué à travers les siècles la dévotion aux Saintes-Maries, et chaque année, au mois de mai et le 22 octobre, la foule accourue de tous côtés se presse dans l'église, devenue trop étroite.

De l'oratoire primitif, élevé aux premiers siècles de l'Église, il ne reste presque rien; l'édifice actuel a été construit en entier en 981, après les invasions sarrasines, quoique la porte qui se trouve à l'aspect du midi, dite porte des lions, paraisse remonter à l'époque mérovingienne. Au chevet, une fenêtre, avec des chapiteaux du

XII^e siècle, est ornée de tailloirs curieux. Au milieu de l'église existe un puits d'eau douce, alimenté par la source qui jaillit aux pieds des saintes femmes ; les pèlerins ne manquent jamais, avant de se retirer, de boire cette eau merveilleuse.

En 1448, le roi René de Provence fit exécuter des fouilles pour retrouver les reliques disparues. Le procès-verbal originaire des recherches, qui nous a été montré par M. le Curé des Saintes-Maries, orné de nombreux sceaux de cire, constate que les corps furent retrouvés, après sept siècles, à la place que le peuple avait désignée, tant était restée forte et précise la tradition et le culte aux saintes femmes de la mer.

Dans la crypte, qui occupe l'emplacement de l'oratoire primitif, on montre la marque du foyer de leur demeure. Cette crypte est spécialement consacrée à sainte Sara, l'Égyptienne. C'est là que les bohémiens, gitanos, zingaris, venus de tous les points de la terre, accomplissent leurs dévotions. L'église supérieure est spécialement affectée au culte des deux Maries. Au-dessus du chœur se trouve la chapelle, garnie d'ex-voto, où sont enfermés habituellement les reliquaires. Un baldaquin peint, attribué au roi René, abrite l'autel. Au jour des fêtes solennelles, les châsses, sans quitter l'église, sont descendues au moyen d'un treuil dans le chœur inférieur. Au moment où les reliques approchent du sol, une violente agitation se produit dans la foule ; car si un malade peut, avant tout autre pèlerin bien portant, toucher les reliquaires, il est immédiatement guéri de ses infirmités. Les reliquaires restent vingt-quatre heures exposés dans l'église ; puis on les hisse de nouveau le lendemain au coucher du soleil.

L'église a été construite en forme de citadelle pour la mettre à l'abri des invasions et servir de refuge aux populations voisines. Elle constitue, en effet, une véritable place de guerre, avec ses murailles épaisses et élevées, ses meurtrières, ses tourelles placées aux angles des créneaux, son toit en pierre plate, son chemin de ronde, qui permettait aux assiégés de se porter rapidement sur tous les points menacés. La tour supérieure, élevée au-dessus de l'église, pouvait servir de retranchement avec son sommet crénelé.

Autrefois, dès que le soleil avait disparu à l'horizon, une main vigilante allumait, sur la plate-forme, un grand feu, qui guidait les navires surpris par la nuit, et leur servait à reconnaître leur route, au milieu des écueils dont le rivage est hérissé. La précaution n'était pas inutile, et nous en avons la preuve sous les yeux. Du sommet du clocher, la vue s'étend au loin sur la Méditerranée. La mer, changeante et perfide, est toujours belle à quelque heure du jour, à quelque époque de l'année qu'on la contemple. Mais la Sirène aux yeux bleus vient de retenir dans ses bras de trop imprudents navigateurs. Un beau trois mâts, que l'on distingue très bien, est resté en détresse à trois ou quatre kilomètres du rivage. Le bâtiment, trompé par la brume épaisse de la nuit précédente, est venu s'enliser sur des bancs de sable ; il n'a pu être encore dégagé malgré l'heure avancée.

Nous ne quittons pas les Saintes Maries sans remercier M. le Curé de l'amabilité avec laquelle il nous a accueillis au presbytère, de son obligeance à nous faire visiter son église, à nous en retracer l'histoire.

Le train qui nous a conduits nous attend pour partir.

La plaine de la Camargue paraît, au retour et au clair de lune, plus vaste, plus triste, plus dénudée.

Mollement bercés sur les plates-formes des wagons, dans des fauteuils pliants, nous nous remémorons avec délices toutes les merveilles admirées dans cette journée, qui restera parmi les meilleures de notre voyage et l'une des plus chères de toutes nos excursions archéologiques.

AUGUSTE BUSCON.

(A suivre.)



TROIS JOURNÉES EN PROVENCE

EXCURSION

DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE MONTAUBAN

Trois Journées
EN PROVENCE

LECTURE FAITE A LA SOCIÉTÉ

PAR

GABRIEL DE GASTÉBOIS



MONTAUBAN

IMP. ET LITH. ÉD. FORESTIÉ, RUE DE LA RÉPUBLIQUE, 23

1896





TROIS JOURNÉES EN PROVENCE



MESSIEURS,

J'ai mission de vous retracer trois journées qui constituent, pour ainsi dire, un chômage, ou plutôt un intermède récréatif au milieu des graves études archéologiques auxquelles notre caravane s'est livrée en Provence. Marseille, Toulon et Aix, que je vais parcourir avec vous, sont, à des titres divers, trois grandes métropoles et, en outre, de très anciennes cités, mais ayant conservé peu de monuments qui soient du domaine de l'archéologue : Marseille, métropole commerciale, jugerait sans doute que trop d'*antiques* occuperaient chez elle une place inutile ; Toulon, boulevard de notre puissance maritime, ne connaît que le progrès moderne

de l'art naval et militaire ; Aix enfin, capitale politique de la Provence pendant de longs siècles, a bien conservé, il est vrai, quelques vestiges de sa vieille origine et de sa glorieuse suprématie, mais pâlit beaucoup, au point de vue qui nous occupe, auprès d'Arles, de Nîmes, d'Aiguesmortes et d'Avignon. Néanmoins, des archéologues savent partout découvrir et s'assimiler quelque chose : ils tondraient, à leur manière, sur un œuf, et, alors même que nous n'aurions pas fait, dans ce coin de pays, une très agréable excursion, nous n'aurions encore pas, sous le rapport technique, perdu tout à fait nos trois journées.

Laissant votre précédent narrateur ⁽¹⁾ au milieu des beautés arlésiennes, je débarque donc avec vous, Messieurs, dans la matinée du 20 septembre, à Marseille.

Notre première visite est pour la nouvelle Cathédrale : M. l'Archiprêtre avait la bonté de nous attendre au seuil de sa basilique, et c'est guidés par lui que nous explorons ce magnifique et somptueux édifice. L'aspect en est imposant, la situation splendide au-dessus des vastes bassins du port de la Joliette. La forme est celle d'une croix latine surmontée de cinq dômes : c'est un beau spécimen du style byzantin, mitigé de réminiscences romanes et rappelant, par sa disposition générale, Saint-Front de Périgueux. Ce monument, commencé en 1852 sur les plans de Vaudoyer, continué par Espérandieu, achevé par Révoil, est bâti en pierre verte de Florence et en pierre blanche du pays. Au fronton du portique, on admire de belles sculptures de Guillaume. A l'intérieur, ce ne sont que marbres de Numidie et

(1) M. Buscon, qui a fait une lecture sur Arles.

mosaïques italiennes. Mais toute cette opulente décoration laisse l'âme un peu froide, et, malgré soi, on est hanté par le souvenir parisien du Grand-Opéra, avec lequel il semble qu'on ait voulu lutter de magnificence. — Le maître-autel est microscopique : ainsi l'exigeait, paraît-il, le style adopté. Ajoutons qu'il reste encore à décorer le fond de l'abside, qui sera orné de fresques, et les voûtes, qui seront revêtues de mosaïques.

Dans la crypte de la Cathédrale se trouvent les plus beaux échantillons de ce marbre de Numidie, dont la découverte et l'exploitation sont dues, pour beaucoup, à M^{gr} Robert, évêque actuel de Marseille et ancien évêque de Constantine. Les tombeaux de M^{gr} de Belzunce et de M^{gr} Mazenod, d'illustre mémoire, seront transférés dans cette crypte. Je tiens à y mentionner encore une charmante chapelle de la Vierge, où sera placée une statue de Falguière.

C'est l'ancienne Cathédrale qui, en dépit de la distance, sert de sacristie à la nouvelle. Elle mérite une mention spéciale, étant, en partie, du X^e siècle, bâtie, suivant la tradition, sur un ancien temple de Baal. Elle contient quelques belles choses, notamment un autel du VIII^e siècle et une admirable faïence de Lucca della Robbia représentant la mise au tombeau de Notre-Seigneur.

En sortant de la Cathédrale, nous allons offrir nos hommages à M^{gr} l'Évêque, qui daigne nous recevoir et nous donne, sur la belle basilique et les marbres qui la décorent, des détails du plus grand intérêt.

Au moment de notre passage à Marseille avait lieu, à l'occasion du troisième centenaire de l'établissement de l'imprimerie dans cette ville, une *Exposition nationale*

du Livre qui a eu un assez grand retentissement. Nous ne pouvions manquer de nous y rendre. Ce groupement de toutes les richesses bibliographiques de la Provence, dans le beau Palais des Beaux Arts, nous a fort intéressés : impressions, gravures, reliures, tout était digne en effet d'admiration, et, parmi les ouvrages qui nous ont le plus frappés, je citerai : le *Bréviaire d'Aix*, édition de 1499, in-8°, imprimé en rouge et noir sur vélin, avec reliure en maroquin noir ; — le *Catholicon* de Gutenberg ; — deux exemplaires de la *Bible polyglotte*, édition in-folio, de Londres, 1657 ; — les *Lettres de Gaspard de Pergame*, qui est le premier livre imprimé à Paris, en 1470, petit in-4°, sur beau vélin, reliure en maroquin rouge doublé de tabis rose, semé d'étoiles d'or : c'est un livre inestimable !

Nous étions perdus dans la contemplation de ces merveilles, quand l'horloge du Palais nous a rappelés à la nécessité d'aller dîner. Nous ne pouvions nous plaindre, car une charmante hospitalité nous attendait, grâce à notre Président. L'amitié qui l'unit au R. P. Prieur des Capucins nous avait valu l'honneur et le plaisir d'une invitation au Monastère. Le P. Louis-Antoine nous a fait un accueil qui comptera parmi les plus agréables souvenirs de notre voyage. C'est un homme à grandes manières, évoquant l'image des grands Abbés d'autrefois... lorsqu'ils recevaient les pauvres pèlerins. — Un dîner chez les Capucins n'est point chose banale ; et laissez-moi vous dire de suite que le brouet quelque peu spartiate qui doit, j'imagine, composer l'ordinaire des bons Pères avait fait place ce jour-là à un succulent repas. Afin que nous fussions initiés dès le début à l'une des meilleures gloires de Marseille, une main

délicate avait placé en tête du menu la *Bouillabaisse*, mets mystérieux pour la plupart d'entre nous et sur lequel plus d'un fondait des espérances qui n'ont pas été déçues.

Après dîner, une surprise nous était ménagée : un très curieux et très inattendu musée d'objets anciens s'est ouvert devant nous. C'est l'œuvre du R. P. Louis-Antoine, chez qui le saint religieux est doublé d'un grand artiste. Par la science et la patience qui ont présidé à ses recherches, ce capucin est un vrai bénédictin. Son musée renferme, en très grand nombre, des tableaux, des gravures, des livres, des broderies, des ivoires, des émaux, des cuivres, des faïences, dont beaucoup ont une haute ancienneté et beaucoup aussi une grande valeur, notamment : une sainte Claire en soie brochée, donnée par le roi René aux Clarisses de Marseille ; un tableau représentant saint Louis et Marguerite de Provence en tertiaires de saint François ; des dessins originaux d'André del Sarto, de Signani, de Tiepolo ; un capucin en faïence de Delft ; un ivoire du XIV^e siècle, qui figure saint François présentant sainte Colette à la Sainte Vierge ; un psautier de saint François et un autre de l'Immaculée-Conception, du XVII^e siècle. — Une salle spéciale est consacrée tout entière aux souvenirs de saint Antoine de Padoue, qui mérite d'être particulièrement honoré par le P. Louis-Antoine, ne fût-ce que pour lui avoir fait trouver tant de belles choses.

C'est avec regret que nous avons dû quitter le couvent des Capucins ; mais il fallait continuer nos pérégrinations à travers Marseille. Après avoir traversé toute la ville, vu enfin la Canebière, mais avec une précipitation dont nous demandons bien pardon aux Marseillais, contourné

le Port-Vieux aux quais si tumultueux, nous sommes arrivés à l'église Saint-Victor, dont M. le Curé lui-même a bien voulu nous faire les honneurs.

Cette église est ce qui subsiste de l'abbaye du même nom, fondée au V^e siècle par saint Cassien, détruite par les Sarrasins, rebâtie puis consacrée par Benoît IX en 1040, détruite encore et rebâtie au XIII^e siècle, et munie vers 1350 d'ouvrages fortifiés par Urbain V, alors abbé de Saint-Victor. Le style est de la transition du plein cintre à l'ogive. Cette église subit en ce moment une restauration qui équivaut à une reconstruction. Ce qu'elle offre de plus intéressant, c'est sa crypte, qui, suivant la tradition, était primitivement une grotte où saint Lazare a habité, où saint Victor et les martyrs, ses compagnons, ont été ensevelis. Cette vénérable catacombe renferme des tombeaux aussi nombreux que précieux. Tout d'abord, à côté de l'escalier, on rencontre une chapelle dédiée aux saints Hermès et Adrien, martyrs de Marseille ; puis un passage, dont la voûte est ornée de sculptures des V^e et VI^e siècles, conduit à la chapelle, taillée dans le roc, de sainte Madeleine. C'est la partie la plus ancienne du souterrain et, sans doute, le premier lieu où s'assemblaient les fidèles pour célébrer les saints mystères. : on y voit le sépulcre primitif de saint Victor ; dans le fond, un autel en pierre décoré d'un bas-relief attribué à Puget ; à gauche, une colonne, taillée dans le roc, qui partage un banc appelé le Confessionnal de saint Lazare. Remarquons, taillés dans la voûte, à côté de la figure de saint Lazare, l'alpha et l'oméga, tels qu'on les retrouve dans les Catacombes de Rome.

En continuant à droite, la première excavation contenait, avant sa profanation, le tombeau de sainte Eusébie

et de ses héroïques compagnes ; une seconde excavation, remplie par l'autel en marbre blanc, très ancien, de saint Victor, contenait les reliques de ce saint ; une troisième est occupée par le corps d'Hugues de Glazinis, sacriste, mort en odeur de sainteté. Montant un degré, on arrive à la chapelle de saint André, qui renfermait, entre autres tombeaux, ceux des saints Pierre et Marcellin, martyrs. Au-dessus de l'autel se trouve la précieuse relique, reconnue authentique, de la croix de saint André. Plus loin, on rencontre le pilier près duquel était le tombeau de saint Cassien ; près de là, des peintures murales du XI^e siècle ; plus loin encore, les reliques de saint Maurice et de saint Elzéar de Sabran ; enfin, la chapelle de *N.-D. de Confession* ou *des Martyrs*, qu'on regardait jadis comme un des sanctuaires les plus vénérables du monde et qui était d'une grande magnificence.

Il est quatre heures du soir lorsque nous sortons de Saint-Victor, et, des profondeurs d'une catacombe, il faut maintenant s'élever au sommet d'une colline que couronne, à 150 mètres d'altitude, la célèbre chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde. M. le Curé de Saint-Victor a la bonté de nous mettre sur la voie et nous assure qu'en dix minutes l'ascension sera accomplie. Mais n'ayant pas les bottes de sept lieues, nous ne passons pas moins d'une demi-heure à ramper sur ces flancs abrupts, et par quelle chaleur, grand Dieu !

« L'attelage suait, soufflait, était rendu. »

Enfin, nous sommes bien dédommagés. Quelle vue splendide sur la ville, la campagne environnante émaillée de villas et de jardins, la mer parsemée d'îlots et de

navires! — Et quelle charmante chapelle byzantine, avec son clocher de 45 mètres, ses revêtements intérieurs en marbre blanc de Carrare, ses soubassements en marbre rouge d'Afrique, ses peintures murales par Muller, ses milliers d'ex-voto, évoquant pour la plupart de si émouvants souvenirs! S'il est un lieu où le cœur soit sollicité au recueillement et à la prière, c'est bien celui-là!

Nous descendons de Notre-Dame-de-la-Garde par le chemin de fer à crémaillère, qu'on est convenu d'appeler *la ficelle*. Puis, nous allons humer l'air marin sur la belle route de la Corniche, après avoir parcouru l'avenue du Prado. Chacun de nous rentre ensuite dans l'intérieur de la ville pour se préparer à passer la soirée, que les fatigues du jour ont, pour beaucoup d'entre nous, singulièrement simplifiée et écourtée.

Le lendemain 21 septembre, à sept heures du matin, nous nous trouvions réunis à la gare de Marseille pour nous rendre à Toulon. Impossible de ne pas dire un mot de ce trajet, à travers des campagnes ravissantes qui se développent entre la mer et les montagnes. De verdoyantes prairies, arrosées par les eaux empruntées aux diverses rivières de la région, des vergers, des flancs boisés, des pics découpés en dentelle, la Méditerranée enfin, tout cela constitue le plus beau paysage que l'on puisse rêver. Aussi nous a-t-il semblé que nous arrivions promptement à Toulon.

Là, nous devons mener pendant tout un jour la vie de marins amateurs, bercés sur un élégant canot, entre une mer belle et tranquille et un ciel d'automne resplendissant.

Nous devons cette délicieuse journée au commandant du navire de guerre *Le Calédonien*, le comte de Montferrand, capitaine de frégate, que des liens de vieille

amitié et aussi de parenté unissent à plusieurs Montalbanais et qui nous a adoptés comme ses hôtes, nous traitant, depuis l'arrivée jusqu'au départ, avec une complaisance et une bonne grâce dont nous avons tous été infiniment touchés. Son canot, monté par onze hommes d'équipage, nous attendait dans le port. Nous allons visiter le cuirassé de haut bord *Le Courbet*, qui est, à l'heure actuelle, le dernier mot du progrès dans l'armement naval, et dont nous admirons l'aménagement ainsi que la formidable artillerie. — Puis, nous revenons à terre pour déjeuner et, à 1 h. 1/2, nous reprenions la mer, notre canot étant commandé par M. de Montferrand lui-même et attelé à un agile remorqueur. C'est dans cet appareil, qui a dû nous faire prendre pour des personnages de la plus haute importance, que nous avons visité toute la rade, les abords de l'arsenal et des chantiers de la marine, et les côtes enchantées de Tamaris et de la Seyne. En dernier lieu, nous nous rendons à bord du *Calédonien*, vaisseau qui compte 400 hommes d'équipage. Notre ami de Montferrand nous reçoit dans son salon : ces commandants sont vraiment logés comme de petites maîtresses ! Celui-ci a pour nous une dernière et délicate attention : il nous offre un vin d'honneur, ce qui permet à notre cher Président, toujours bien inspiré, de nous proposer de boire aux futures *étoiles* de notre hôte, officier d'une rare distinction, dont la carrière déjà si belle est, en effet, pleine encore de promesses. — L'heure du départ approche ; M. de Montferrand nous reconduit à la gare et nous lui disons : « Au revoir à Montauban ! »

A 9 heures du soir, nous sommes à Aix. M. le Vicaire-Général Marbot a l'amabilité de nous attendre au débar-

cadère et de nous conduire lui-même aux logis qu'il a a eu la prévenance de nous faire préparer.

Dès la première heure, le dimanche 22, nous nous rendons à Notre-Dame-de-la-Sède, où M. le Chanoine Pottier veut bien dire sa messe à l'intention des membres de notre Compagnie. M. Marbot, qui est aumônier du monastère des Dames du Saint-Sacrement, auquel cette charmante chapelle est annexée, nous la fait visiter après la messe et nous donne les plus intéressants détails.

Notre-Dame-de-la-Sède est établie sur l'emplacement de la première cathédrale d'Aix, qui est aussi, sans doute, la première église bâtie dans les Gaules et qui a subsisté jusqu'en 1060. La cathédrale, « *Domina de Sede episcopali*, » fut remplacée par une chapelle qui lui emprunta son nom. La tradition rapporte que la peste sévissant dans la ville d'Aix cessa après le vœu que fit le peuple de rebâtir cette chapelle délabrée, qui fut, en effet, reconstruite en 1521. — En 1630, nouvelle peste et nouveau vœu populaire suivi de restauration. En 1853, M. Révoil rebâtit encore une fois cet édifice dans le style roman byzantin, mais en conservant le chevet du XIV^e siècle. Nous remarquons : un vitrail représentant la première messe de saint Maximin, apôtre de la Provence ; une toile rappelant le débarquement des Apôtres aux Saintes-Maries ; un dallage merveilleux, entièrement composé, sur toute la surface de la chapelle, des ex-voto en marbre des fidèles, avec inscriptions en quinze ou dix-huit langues ; une Madone, ayant plus de mille ans d'existence, en bois, assise, portant l'Enfant-Jésus debout et l'allaitant, Madone à laquelle on attribue la cessation du choléra, en 1884, à la suite d'une procession qu'avaient suivie 8,500 personnes.

Notre promenade à travers la belle ville d'Aix nous amène devant plusieurs monuments dignes d'être mentionnés : les Thermes de Sextius, remplacés aujourd'hui par un établissement thermal, qui a, paraît-il, conservé le système romain de la conduite des eaux ; place de l'Hôtel-de-Ville, une tour avec un porche ouvrant sur l'ancienne ville comtale, à base romaine et à sommet Renaissance ; le fronton de la Halle aux grains, orné d'un beau bas-relief de Chastel ; une superbe fontaine avec colonne antique. Il faudrait d'ailleurs un volume pour décrire toutes les fontaines d'Aix, qui, justifiant son nom, en possède, et de fort belles, sur toutes ses places et tous ses carrefours.

Dans l'Hôtel-de-Ville se trouve la magnifique bibliothèque Méjanès, fondée en 1785 par le marquis de Méjanès, contenant 120,000 volumes et 1,200 manuscrits. Nous y admirons : les *Heures* du roi René, enluminées par lui-même ; le *Mariage de Robin et Marotte*, exemplaire unique ; des enluminures du X^e siècle, de très belles reliures de diverses époques. Signalons encore le buste en marbre de Méjanès par Houdon, et ceux de Vauvenargues, de Peiresc et de Tournefort, par Ramus.

M. Marbot nous introduit ensuite dans l'hôtel d'un de ses amis, le marquis de Lubières, demeure somptueuse, de style Louis XV, qui nous fait concevoir une idée grandiose de l'installation des anciennes grandes familles parlementaires d'Aix.

Nous arrivons à la Cathédrale, que M. l'Archiprêtre nous fait visiter lui-même avec une extrême obligeance. Mais, avant d'entrer dans l'église, nous traversons un cloître, — l'ancien cloître du chapitre, — de style roman, datant de la fin du XI^e siècle, et qui est considéré,

à juste titre, comme un des plus élégants du Midi de la France. Ses arcades, décorées de moulures et de rosaces très variées, reposent sur des colonnettes accouplées, bizarrement sculptées, ornées de riches chapiteaux, dont plusieurs représentent des scènes de la vie de Jésus-Christ. Ce cloître est peuplé de statues, d'autels des XI^e et XII^e siècles, et de divers antiques, dont quelques-uns d'une grande richesse sculpturale.

La Cathédrale, sous le vocable de Saint-Sauveur, se compose de trois nefs, différentes de style ainsi que d'âge. Celle de gauche est l'ancienne église comtale : à son chevet, et lui servant primitivement d'abside, se trouvait une petite chapelle datant de l'époque mérovingienne, dite « Oratoire de Saint-Maximin, » curieux et précieux édicule qui, malheureusement, a été démoli en 1808 et dont il ne reste que de modestes fragments, à savoir deux chapiteaux appartenant au V^e ou au VI^e siècle.

Cette nef de gauche, dite « du Sauveur, » est du roman le plus pur : elle se compose de quatre travées, dont la dernière supporte une coupole octogonale décorée de huit pilastres et reposant sur quatre pendentifs. La corniche et les chapiteaux, ornés d'oves, de denticules et de feuilles d'acanthé, sont de tradition romaine, de l'architecture du Bas-Empire, et attribués par M. Révoil au IX^e siècle, par conséquent à l'époque carlovingienne. Au bas de la nef, à droite, se trouve la tribune des comtes de Provence. A gauche s'ouvre le Baptistère, dit « de Saint-Jean, » vaste rotonde édifiée dès le VI^e siècle sur l'emplacement d'un ancien temple d'Apollon, en ayant conservé huit colonnes monolithes, de marbre et de granit, qui supportent sa coupole. Restauré au XVI^e siècle, ce baptistère présente aujourd'hui le carac-

tère de la Renaissance ; il est orné de sept beaux tableaux, peints et donnés par des artistes aixois et représentant chacun un des sept sacrements.

La basilique a été continuée au XIII^e siècle, par l'adjonction à la vieille nef romane d'une abside et d'un transept. Au XIV^e, on construisit le chœur, la grande nef et la nef de droite. Au milieu de l'abside principale se trouve le tombeau de saint Mitre, dans un sarcophage à couvercle romain ; au fond, on admire de curieuses sculptures : deux lions provenant sans doute d'un trône épiscopal et qui sont d'un très beau caractère. — Le chœur est d'une grande beauté : le maître-autel, sculpté par Puget, représente la résurrection de Lazare ; au-dessus, un Christ ayant appartenu au surintendant Fouquet ; sur les côtés, de magnifiques tapisseries de Flandre, attribuées à Quentin Metsys, d'Anvers, et reproduisant la vie de Jésus-Christ. Elles ont orné la cathédrale de Saint-Paul, de Londres, et furent achetées, en 1511, 1,200 écus par le chanoine Denis Matha, d'Aix. Au-dessus du banc d'œuvre, on remarque deux triptyques : l'un attribué, mais à tort, paraît-il, au roi René, représentant le Buisson ardent et, sur les vantaux, René et sa femme ; l'autre composé de trois jolis panneaux anciens. En face du banc d'œuvre, toile remarquable de Louis Finsonius, de Bruges, signée et datée de 1613, représentant *l'Incrédulité de saint Thomas*.

Une des merveilles de la Cathédrale sont les portes, datant de 1504 ; elles sont en noyer, revêtues à l'intérieur d'armatures colossales en bronze et présentant à l'extérieur des sculptures admirables : deux prophètes et six sibylles figurent sur chaque vantail, au milieu de motifs fouillés avec la plus grande finesse.

De la Cathédrale, nous allons, par une transition toute naturelle, à l'Archevêché, où M. le Vicaire Général Marbot a bien voulu nous ménager une audience de M^{gr} Gouthé-Soulard. C'est un grand honneur pour nous et une bien bonne fortune de faire la connaissance de cet éminent prélat, qui nous reçoit avec une bonté parfaite et une charmante bonhomie. Il nous fait visiter son Palais — un vrai Palais — qui rappelle ceux d'Italie par l'agencement et l'ornementation des salons. Nous retrouvons là une partie des belles tapisseries flamandes de Metsys que nous avons vues dans la Cathédrale. Mais notre admiration est surtout provoquée, — avouons-le, — par d'autres tapisseries moins anciennes et plus profanes, représentant les scènes principales de la vie de Don Quichotte. Tissées en 1735, d'après les cartons de Natoire, elles sont d'une extrême finesse, d'un dessin et d'un coloris merveilleux. Ces scènes comiques ont beau faire contraste avec la gravité du lieu, elles n'en ornent pas moins les appartements particuliers de Monseigneur, qui paraît les aimer de passion et nous les fait admirer avec délices.

Le Musée d'Aix, situé dans l'hôtel de l'ancienne commanderie de Malte, est fort intéressant et nous le visitons ensuite, sous la conduite de son distingué conservateur. Au rez-de-chaussée est la partie archéologique : des inscriptions funéraires grecques et latines, des bas-reliefs gaulois, de curieuses mosaïques, deux beaux sarcophages chrétiens, la statue du roi René par David d'Angers, telles sont les pièces qui nous paraissent les plus remarquables. Au premier étage, nous parcourons un important et beau musée de peinture, où nous retrouvons les signatures des plus grands maîtres anciens et modernes.

A côté du Musée se trouve l'église de Saint-Jean-de-Malte, joli édifice gothique du XIII^e siècle, où nous admirons une coupole ovale et un magnifique tombeau des comtes de Provence.

Notre journée à Aix est terminée, et nous ne pouvons partir sans adresser nos remerciements à celui qui nous a fait les honneurs de sa ville avec tant d'érudition et un si aimable empressement, à M. le Vicaire Général Marbot. Aujourd'hui encore, nous tenons à lui envoyer d'ici l'expression de notre respectueux, reconnaissant et sympathique souvenir.

G. DE GASTEBOIS.

Montauban, le 6 novembre 1895.





